This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

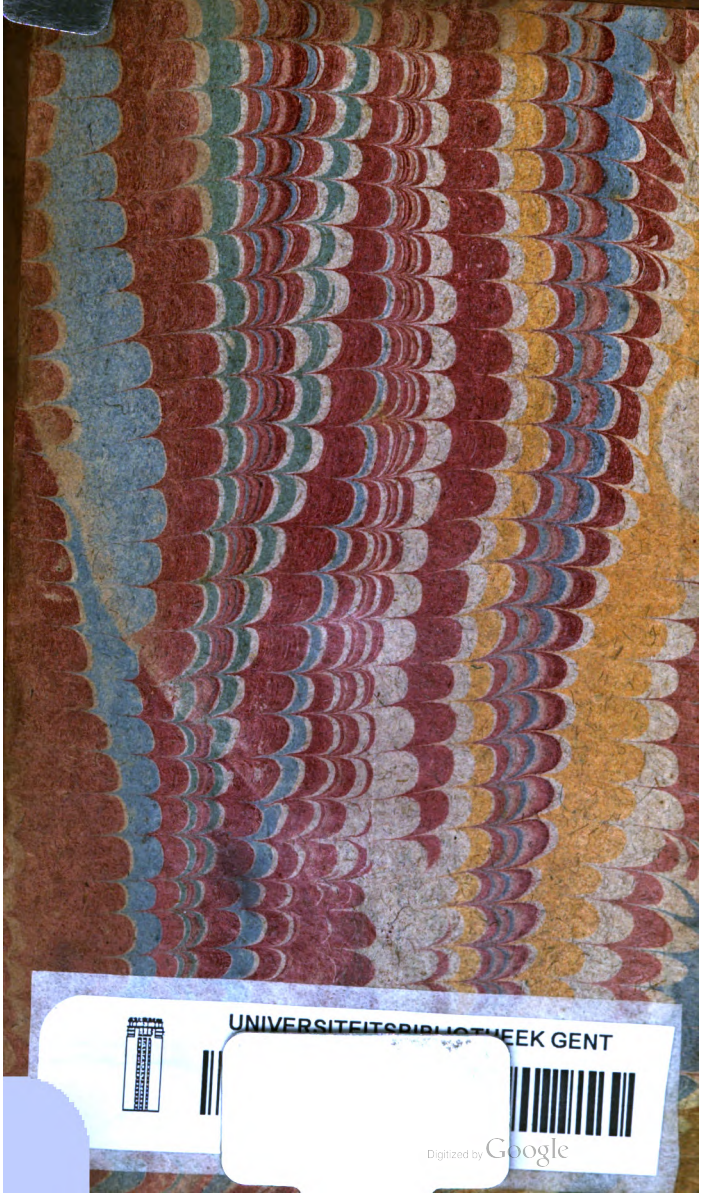
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
Digitized by Google

3
16:85

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

IXe/1550

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

Digitized by Google

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

A. vander Werff. Pinx.

F. Morellon la Cave Sculp.

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE,
TRADUITE DE L'ITALIEN
DE
GREGORIO LETI.
TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.
MDCCXXXIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

A

SON EXCELLENCE

MONSIEUR

HENRI DE BUNAU,

SEI-

Digitized by Google

SEIGNEUR DE DAHLEN,
DOEMSEN, GOELNIZ,
GROS-STAUCHWIZ,

CHEVALIER DE L'ORDRE

DE S. JEAN,

MINISTRE D'ETAT,

ET PRESIDENT DU

CONSEIL DES APPELLATIONS

DE SA MAJESTE'

LE ROI DE POLOGNE,

ELECTEUR DE SAXE, &c.

MON-

Digitized by Google

MONSIEUR,

Quoique cet Ouvrage ſoit connu de VOTRE EXCELLENCE *depuis longtems, j'oſe eſperer qu'Elle en verra avec plaiſir une Traduction Françoiſe, plus propre que toute autre à le répandre dans le mon-*

Digitized by Google

de. Je ne me propose point, MONSIEUR, de le mettre à l'abri de la Critique, en prenant la liberté de vous le dédier. Je pourrois, à la vérité, m'en flater, si le nom du Protecteur décidoit du succès d'un Livre. Mais j'aurois beau vanter l'éclat de votre Naissance & de vos

Digitized by Google

vos Dignités, l'étendue de vos Lumieres, & la juſteſſe de votre Diſcernement : le Public verroit avec plaiſir l'éloge d'un Homme qui a déja ſu gagner toute ſon eſtime, & l'Hiſtorien de Philippe II. n'en ſeroit pas traité avec moins de ri-

gueur. Auſſi n'eſt-ce

Digitized by Google

point là le motif qui me porte à Vous offrir cet Ouvrage. Je respecte en VOTRE EXCELLENCE *tous les avantages qu'Elle tient de la Nature, & de la faveur du Prince : j'admire cette force de génie, qui La rend capable de s'appliquer en même tems, & avec*

un

Digitized by Google

un succès égal, aux plus pénibles fonctions de Politique & du Magistrat, & aux recherches les plus savantes : je Vous honore, MONSIEUR, *comme l'Ami & le Protecteur des Lettres ; & plein de vénération pour tant de belles qualitez, j'embrasse avec joye cette oc-*

Digitized by Google

EPITRE.

occasion de Vous témoigner le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

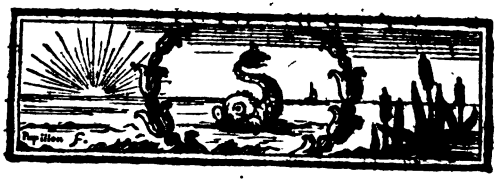
DE VOTRE EXCELLENCE

Le très humble & très obeïssant serviteur

PIERRE MORTIER,

(Editeur)

Digitized by Google



LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE I.

La Maiſon d'Autriche dans le cours de ſes conquêtes comparée au Soleil. Nombre des Empereurs qui en ſont ſortis. Difficulté de décrire l'origine des familles. Sentiment de Charles V. ſur l'antiquité de ſa Maiſon. Diverſes opinions ſur l'origine de la Maiſon d'Autriche. Naiſſance de Rodolphe de Hapsburg. Ses actions de valeur & de piété. Son avénement à l'Empire. Ses guerres, Ses conquêtes. Sa mort, & ſes Enfans. Réflexions politiques ſur la perſonne de Rodolphe. Albert d'Autriche. Sa concurrence à l'Empire avec le Comte de Naſſau. Ses bataille-

Digitized by Google

tailles. Son élection à l'Empire. Evénemens fâcheux qui lui arrivent. Guerre qu'il eut contre les Suisses. Sa mort, & ses Héritiers. Empereurs élus en ce même tems. L'Empire sort de la Maison d'Autriche. Albert II. Ses actions, sa mort, & ses Héritiers. Albert III. Partage qu'il fait avec ses Frères de la succession de son Pére. Léopold II. vend diverses terres. Guerre qu'il eut contre les Suisses. Il perd une grande bataille, & meurt. Albert IV. & Albert V. Leurs actions, leur mort, & leurs Enfans. Frédéric IV. Son élection à l'Empire. Ses guerres, ses voyages, ses mariages, ses actions, sa mort. L'Empereur Maximilien. La conquête qu'il fait des Pays-Bas. Ses guerres, ses exploits. Philippe I. d'Autriche. Son mariage, ses voyages en Espagne, sa mort.

La Maison d'Autriche dans le cours de ses conquêtes comparée au Soleil.

DAns le dessein où je suis d'écrire, d'une maniére non moins simple que sincére & entiérement dépouillée de toute passion, la vie du plus sage, du plus prudent, du plus puissant, & du plus glorieux Monarque qui ait vécu depuis Salomon ; il est à propos de découvrir l'origine de cette Maison, dont la tige a su, avec tant de gloire & au grand étonnement de l'Univers, étendre ses branches fécondes par-tout où le Soleil répand sa lumiére. En sorte qu'elle a même, pour ainsi dire, devancé cet astre, par sa rapidité à conquérir de nouveaux Royaumes & de nouvelles Provinces, & à rendre sa domination non seulement supérieure à toutes les autres,

Digitized by Google

tres, mais presque aussi vaste que le Ciel; puisque le nombre infini de lieux soumis à son obéissance égale presque celui des Etoiles.

Un Prince tel que je viens de le décrire, ne pouvoit tirer son origine que de l'illustre Maison d'Autriche, qui depuis l'an 1273. jusqu'à présent a fourni quatorze Empereurs, sans qu'il y en ait jamais eu aucune autre qui puisse se vanter d'en avoir seulement donné la moitié. Empereurs sortis de la Maison d'Autriche.

Si je suivois mon inclination, je rabatrois ici l'ambition démesurée de ceux qui se donnent aujourd'hui tant de peine pour aller chercher leur origine dans l'antiquité la plus reculée, dans l'espérance d'y trouver de quoi augmenter, je ne dirai pas la gloire, mais la vanité de leurs familles. Quel avantage peut tirer une Maison de l'incertitude d'une naissance que ses partisans établissent, & que ses ennemis combattent, & que ni les uns ni les autres ne peuvent accréditer dans les esprits, qu'au moyen d'une aveugle & basse complaisance, que l'amour & la haine dispensent selon l'inclination & l'intérêt?

Il est vrai qu'à force de se fatiguer à les déterrer du milieu de tant d'opinions différentes, après plusieurs contradictions de part & d'autre, on rencontre quelquefois la vérité; & comme ni la faveur ni la haine ne s'opposent à son établissement, pourvû que l'on n'ait en cela d'autre dessein que de combattre l'erreur, il arrive qu'on n'a pas plutôt vu dissiper les nuages qui offusquoient la vie qu'on vouloit mettre au jour, que l'on s'applaudit extrêmement à la premiére lueur d'une nouvelle lumiére qui se découvre. Difficulté de trouver l'origine des familles.

Digitized by Google

Mais quand on entreprend de remonter dans l'antiquité au delà de cinq siécles ou plus, pour feuilleter les mémoires de ce qui s'y eſt paſſé, & débrouiller les monumens & les intrigues confuſes de tant d'hiſtoires, que la ſucceſſion des tems, non plus que les peines d'autrui, n'ont pu faire paſſer juſqu'à nous avec clarté; ne faut-il pas avouer néceſſairement que ce deſſein n'eſt autre choſe qu'un entêtement d'ambition, qu'un ridicule caprice d'orgueil, qu'un deſir paſſionné de vaine gloire?

En effet, il faut être bien entêté de fumée, & bien affamé de vaine gloire, pour mendier ainſi une choſe qui peut ſe refuſer avec juſtice, & qui ne s'accorde qu'à force d'importunitez. Cependant on n'ignore pas que ceux qui prétendent découvrir ainſi l'origine de leurs Héros, ne s'engagent dans cette pénible recherche que par une folle prévention, en s'imaginant que la vraye nobleſſe doit être tirée de fort loin, pour mériter place parmi les perſonnes illuſtres.

De cette maniére, dès que leur imagination frapée vient à rencontrer quelque convenance capable d'appuyer le moins du monde leurs conjectures; comme ils ne l'ont cherchée qu'à deſſein d'établir ces mêmes conjectures, quoiqu'avec peu ou point de vraiſemblance, ſur le fondement orgueilleux de leur ambition, il arrive qu'ils s'engagent miſérablement à vouloir l'affirmer comme un article de foi, prétendant qu'en ces occaſions leur volonté ſeule doit ſervir de régle.

De tout cela je conclus qu'un eſprit raſſis & qui a quelque jugement, ne doit jamais s'en-

Digitized by Google

s'engager dans l'incertitude d'aucune discussion généalogique ; puisqu'elle ne peut lui découvrir qu'un éclat trompeur, qui brille tout au plus à la faveur des ténébres ; que c'est faire tort à la vérité connue, dont la lumiére n'est point équivoque ; & que c'est perdre le tems à vouloir embrasser une ombre invisible, au lieu de la véritable lumiére, seule capable de lui fournir abondamment de quoi satisfaire une plus louable curiosité.

Exemple de quelques Généalogistes de la Cour de Charles V.

Voici un exemple qui fait à mon sujet. Quelques Généalogistes de la Cour de Charles-Quint se mirent en tête de repaitre ce grand Empereur d'une fumée de cette nature. Pour cet effet ils cherchérent une origine des plus chimériques à la Maison d'Autriche, s'imaginant l'avoir découverte dans les siécles les plus reculez ; & l'ayant mise en bon ordre sur le papier, ils vinrent, le cœur plein d'espérance, pour la présenter à l'Empereur.

Réponse de ce Prince.

Ce Prince, non moins prudent qu'invincible, leur répondit sans s'émouvoir, *qu'il n'étoit pas assez foible pour donner dans une si basse flaterie ; & que trois siécles d'une juste & légitime succession de Noblesse incontestable, que sa Maison comptoit depuis Rodolfe de Hapsburg jusqu'à lui, étoient suffisans pour contenter son ambition, sans vouloir remonter plus haut, & sans avoir besoin de mendier une grandeur chimérique, qui ne pouvoit subsister que sur le fondement de leur imagination.*

Puis donc que la corruption du siécle & la vanité des personnes les plus éminentes les portent à se repaitre de ces folles idées, dispensons-nous ici de cette maxime rigoureuse

Digitized by Google

qui rejette tout ce qui s'éloigne de la plus exacte raiſon; & avant que d'établir l'origine de l'auguſte Maiſon d'Autriche ſur les fondemens les plus ſurs que l'hiſtoire lui donne, conſidérons, du moins ſuperficiellement, les ſources diverſes deſquelles certains Généalogiſtes prétendent la tirer.

Le vain deſir de trouver aux Héros vivans des Ancêtres très reculez, a partagé les Généalogiſtes de Rodolfe en tant de différentes opinions, qu'il n'y a preſque point de famille un peu diſtinguée dans l'Europe, même parmi celles qui ſont éteintes, dont ils n'ayent penſé à le faire ſortir, comme la branche la plus illuſtre, & le germe le plus conſidérable qu'elles ayent produit. Et avec tout cèla, de dix Auteurs qui ont travaillé ſur cette matiére, il y en a ſix qui ont été la riſée de tous ceux qui ont quelque intelligence de ces choſes-là; & des quatre autres, il n'y en a pas un qui ait pu établir la moindre vraiſemblance dans l'eſprit de ceux qui n'ont coûtume de juger que ſur de ſolides fondemens.

Opinions diverſes ſur l'origine de la Maiſon d'Autriche.

La premiére opinion, dont Giliman & Gerard de Roho ſont les principaux auteurs, ne pouvant ſouffrir que la Maiſon d'Autriche tire ſon origine d'une ſource étrangére, lui en trouve une moins éloignée dans l'ancienne famille des Comtes d'Altenbourg. Et pour l'établir avec plus d'aparence de vérité, ces Ecrivains ne remontent pas plus haut que vers la fin du IX. ſiécle, où, prenant pour ſouche Gurran, dit le Riche, Comte d'Altenbourg, ils continuent enſuite la généalogie avec tant de circonſtances ſur tous les Ayeux qui la compoſent, qu'ils la conduiſent enfin ſans aucune

Digitized by Google

ne conteſtation, à ce qu'ils prétendent, juſques à Rodolfe de Hapsburg. Mais comme les preuves qu'ils en aportent ne ſont rien moins que ſolides, les perſonnes éclairées n'ont point voulu la ſoutenir: de ſorte que n'y trouvant aucune matiére pour fonder un jugement, même probable, ils l'ont abandonnée pour examiner les autres opinions.

La ſeconde eſt celle de quelque particulier, appuyée ſur le ſentiment d'Henri de Sponde dans ſes Annales. Celle-ci diſpute à Rodolfe l'honneur de ſa naiſſance, prétendant qu'il eſt ſorti des Seigneurs de Trieſten en Suiſſe, entre les Cantons de Bâle & de Soleure; & qu'un de leurs Enfans, qu'on dit être l'Ayeul de Rodolfe, épouſa l'Héritiére, & prit enſuite les armes & le nom de Hapsburg.

La troiſiéme opinion eſt celle de Trithéme, de Latius, de Munſter, & de Fierdope, qui prétendent que cette Maiſon tire ſon origine de Merouée, Roi de France. Mais les preuves en ſont ſi foibles, au jugement des perſonnes de bon-ſens, quoiqu'inconteſtables au ſentiment de ceux qui les avancent, que dès que Charles-Quint les eut vues, il s'écria: *Voilà ce qui s'appelle une généalogie bien travaillée, & qui ne ſe peut trop payer; il n'y manque qu'un fondement bien ſolide pour en établir la grandeur.*

La quatriéme, qui fait deſcendre la famille de Rodolfe de celle des *Frangipani* d'Italie, eſt, ſi-non plus ſolide, du moins plus accréditée que les autres, & a pour garants Giliman, Roho & Geoffroi. Les preuves qu'ils en aportent ſont, que les Romains, ſous le Pontificat de Celeſtin & de Lucius, continuant

nuant à vouloir affoiblir ou même détruire la trop grande autorité du St. Siége, Albert le Riche & Rodolfe, tous deux fils de Pierre Léon le plus grand des Frangipani, furent obligez de se retirer en Suisse, où l'aîné des deux, qu'on prétend être le bisayeul de notre Rodolfe, signala la gloire de son exil par la fondation du château & de l'illustre Maison de Hapsburg.

Giustiniani, Auteur célébre, dans son histoire de la Monarchie d'Espagne, s'exprime ainsi en parlant d'Hercule l'un de ses Rois & successeur des trois Gérions: *C'est de ce Prince que descend l'auguste & impériale Maison d'Autriche, venant en droite ligne de son fils Turcus né d'Araspe son épouse, du tems que les Espagnols combattoient avec la fronde inventée par les Majorquains des Iles Baléares, qui furent peuplées par le Capitaine Baleus.*

Enfin Scipion Amirato commence la généalogie de la Maison d'Autriche par le Prince Verner, qui vivoit l'an 1081. Mais sans perdre le tems à justifier l'une ou l'autre de ces opinions, que chacun peut condamner ou aprouver comme il le jugera à propos, parce qu'il n'y en a aucune qui ait l'évidence nécessaire pour déterminer à y ajouter foi; je m'en tiendrai à celle qui est généralement reçue & approuvée. Cette opinion est celle qui ne remonte pas plus haut que l'origine de Rodolphe de Hapsburg: Prince qui ne pouvoit être que d'une très grande réputation, puisque, parmi tant de Potentats qui aspiroient à l'Empire, il fut préféré par les Electeurs à tous ses Concurrens. Et je crois, en suivant cette opinion, aprocher d'autant

plus

Digitized by Google

plus de la vérité, que Charles-Quint ne pouvoit souffrir qu'on le fit descendre d'une souche antérieure à celle de Rodolfe, tenant à honneur d'avoir pour tige ce fameux guerrier, que ses grandes vertus firent élever sur le premier trône du monde.

Ce Rodolfe, sur lequel presque tous les meilleurs Ecrivains Allemands fondent l'histoire de la Maison d'Autriche, nâquit l'an de Notre Seigneur 1218. le premier jour de Mai, comme par une espéce de préfage qu'il devoit former, pour ainsi dire, le printems de cette florissance fortune qui étoit destinée à ses Descendans. Il hérita du Comte son pére des Comtez de Hapsburg, d'Ergone & d'Alsace. Il étoit encore jeune, lorsqu'il passa à la Cour de l'Empereur Frédéric II., à qui il se fit bientôt connoître pour un Gentilhomme plein de courage, & capable des plus hautes entreprises. Tellement que l'Empereur, le préférant à tous ses Favoris, l'employa dans les principales occasions, & le mena avec lui dans la guerre sainte qu'il faisoit en Asie, où Rodolfe ne fut pas longtems sans donner d'éclatantes marques de sa valeur. 1218.

Naissance de Rodolfe de Hapsburg.

A son retour de cette guerre, il songea à mettre à profit les talens qu'il avoit reçus de la nature, aussi bien que la faveur de Frédéric. Ce Prince avoit alors de grands démêlez avec le Pape Alexandre III., de sorte que l'Allemagne étant partagée en diverses factions, il se prévalut de ces divisions pour étendre ses limites. Pour cet effet, il suscita des querelles aux Barons ses voisins, en dépouillant plusieurs, & n'épargnant pas même

me ſes parens à qui il enleva le Comté de Chiburg, outre celui de Fribourg qu'il acheta argent comptant. Et comme il y avoit auſſi alors une guerre en Bohéme entre le Roi de ce pays & le Roi de Hongrie, Rodolfe y alla ſervir
1260. l'an 1260. en qualité de Grand-Maréchal de la Cavalerie, & y fit tant de belles actions, qu'elles lui méritérent le titre de grand Capitaine.

Après cette expédition, ceux de Strasbourg le choiſirent pour leur Protecteur, & lui déférérent le commandement de toute leur milice. Ils n'eurent pas ſujet de s'en repentir. Rodolfe affermit ſi bien leur domination, qu'en reconnoiſſance de ſes ſervices ils lui érigérent trois ſtatues, pour en conſerver la mémoire à la poſtérité. A leur exemple ceux du Turgaw élurent auſſi Rodolfe pour leur Chef, contre le Comte de Regensberg, Seigneur puiſſant, qui ne laiſſa pas d'être vaincu, & de ſubir le joug du vainqueur. Ce fut l'an 1264. que Rodolfe acheva ce nouvel exploit. Etant allé un jour à la chaſſe pour ſe délaſſer de ſes travaux militaires, il rencontra un Curé de village portant le Viatique à un de ſes Paroiſſiens, qui demeuroit dans des montagnes ſi eſcarpées, & dont le chemin étoit ſi rempli de boue à cauſe des pluyes qui étoient tombées en abondance les jours précédens, que le pauvre Prêtre qui étoit à pié avoit toutes les peines du monde à s'en tirer. Notre chaſſeur donna en cette occaſion une grande marque de ſa piété. A peine eut-il aperçu de loin l'embarras du Curé, que piquant à lui il le joignit, mit auſſitôt pied à terre, adora le Sacrement à genoux, & faiſant monter le Curé ſur ſon cheval, qu'il

Effet de ſa piété.

Digitized by Google

prit lui-même par la bride, il le conduisit ainsi à pied avec un grand respect à la cabane du Malade, & ne le quitta point qu'il ne l'eût ramené de la même maniére à son Eglise.

Cette action, que j'ai tirée de la Chronique de Colmar, & de plusieurs autres histoires, passa bientôt de bouche en bouche, & fut ensuite célébrée par la plupart des meilleurs Ecrivains. Elle engagea les Successeurs de Rodolfe à signaler de pére en fils, à son exemple, leur zéle & leur piété envers le culte de Dieu; & si nous en voulons croire le témoignage de divers Auteurs, c'est de cet acte d'humilité envers un Prêtre de J. C. que toute la grandeur de la Maison d'Autriche tire son origine. En effet, on ne peut guére s'empêcher d'y reconnoître une disposition secréte de la Divine Providence, surtout si l'on considére qu'il n'y a point de famille au monde sur laquelle les bénédictions du Ciel se soyent répandues avec plus d'abondance que sur cette auguste Maison; & sur laquelle néanmoins Dieu semble avoir exercé dans la suite ses jugemens d'une maniére toute différente, peut-être parce que la Nation Espagnole n'a pas su se conformer aux anciens exemples d'humilité que ses Princes lui avoient donnez. Mais laissons cette discussion aux Théologiens, reprenons la suite de l'histoire.

La Ville de Bâle étoit partagée alors en deux factions, dont l'une tenoit pour l'Evêque, & l'autre pour Rodolfe. Après diverses expéditions qui se firent de part & d'autre avec différens succès, la querelle se termina par une tréve conclue l'an 1273., par laquelle, du commun consentement des Electeurs 1273.

Digitized by Google

Il eſt élu Empereur.

qui ſe trouvoient tous dans la ville, Rodolfe fut élu Empereur. Peut-être ne purent-ils faire autrement, parce que Rodolfe les y tenoit aſſiégez; mais ſi ſon élection fut imputée à la force de ſes armes, du moins eſt-il certain que perſonne n'étoit plus digne de l'Empire que lui, & que ce fut Verner, Electeur de Mayence, qui le propoſa pour cette haute dignité. Rodolfe étoit dans le camp, lorſqu'il en aprit la nouvelle. Il la reçut avec beaucoup de modération, ſans en témoigner aucune joye extraordinaire, & comme ſi c'eût été une choſe qui lui fût dûe. Mais il en uſa d'une maniére un peu étrange envers les Electeurs; car étant entré dans Bâle, & s'étant fait montrer le ſcrutin, il ordonna qu'on lui prêtât ſur le champ le ſerment de fidélité avec les cérémonies accoutumées, en diſant qu'il vouloit commencer dès-lors à donner les ordres néceſſaires pour le gouvernement de l'Empire. En vain les Electeurs y réſiſtérent, ſous prétexte qu'ils n'avoient pas encore le ſceptre impérial, & qu'il faloit le recevoir dans les lieux deſtinez au couronnement. Rodolfe perſiſta dans ſa réſolution, & voulant à toute force que le ſerment fût prêté, il prit une croix en diſant, *Voilà quel eſt le véritable ſceptre de tous les Princes, & particuliérement des Empereurs.*

Le Pape Grégoire X. ſe trouvoit alors à Lyon, Ville de France, à cauſe du Concile qu'il y avoit aſſemblé touchant la réunion de l'Egliſe Grecque avec la Latine; & Paléologue Empereur des Grecs s'y étoit auſſi rendu. Le Pape ayant apris ſur ces entrefaites l'élection de Rodolfe, lui envoya un Légat pour

Digitized by Google

pour l'en féliciter, & pour lui proposer une entrevue dans un lieu commode. La Ville de Lausanne en Suisse fut choisie pour cet effet; & Rodolfe s'y étant rendu avec toute sa suite, le Pape y vint aussi de Lyon. Ils y demeurérent deux jours, le Pape étant logé dans le Palais épiscopal, & l'Empereur dans une des principales maisons de la ville. Il accorda de grands priviléges aux Bourgeois, dont le principal est, que tous ceux qui ont maison à eux, peuvent être Juges dans les causes criminelles: de sorte qu'un simple artisan peut être Juge, pouvant acheter une maison pour cent écus ou environ.

Entrevue de ce Prince avec le Pape Grégoire X. à Lausanne.

Le Pape & l'Empereur eurent ensemble trois conférences, dans lesquelles ils convinrent de deux choses: la 1. que Rodolfe passeroit dans l'année en Italie, pour y recevoir la couronne impériale des mains du Pape; la 2. qu'il se disposeroit sérieusement à la guerre contre les Sarasins. L'Empereur ayant juré ces deux articles sur l'Evangile en présence du Pontife, celui-ci confirma son élection, & l'obligea de faire aussi serment de fidélité envers l'Eglise & le St. Empire. Toutefois l'Empereur ne put exécuter cette convention: ce qui a donné lieu à quelques Ecrivains mal informez, & qui ne jugent que sur les apparences, d'accuser ce Prince de parjure. Mais c'eût été en effet un parjure, que d'observer cette promesse, puisque le premier serment qu'il avoit fait, & qui étoit général, devoit l'emporter sur le second qui n'étoit que particulier, & qu'il n'avoit fait que par complaisance pour le Pape. Je veux dire, qu'étant arrivé sur ces entrefaites de grandes & dange-

Digitized by Google

reuſes brouilleries en Allemagne, Rodolfe fut obligé d'y demeurer pour défendre l'Empire : ce qui eſt la principale choſe à laquelle les Empereurs ſont tenus par leur ſerment ſolemnel, auquel le Pape ne pouvoit le contraindre de déroger, en vertu de la ſeconde promeſſe.

Guerres de Rodolfe en Allemagne.

Les principales cauſes de cette guerre, que Rodolfe eut à ſoutenir en Allemagne, ſont d'autant plus à mon ſujet, qu'elles regardent la Maiſon d'Autriche, & ſon avancement à l'Archiduché de ce nom. On appelle Autriche cette partie du Royaume d'Auſtrie, nommée enſuite Auſtraſie, qui étoit poſſédée par les Rois de France de la I. Race, & qui au commencement de la II. fut partagée entre Lothaire & Louis le Germanique, tous deux fils de Louis le Debonnaire. Il faut donc ſavoir qu'Othon III. conſidérant ce pays comme très-propre à arrêter les courſes des Hongrois ennemis de l'Empire, y établit pour cet effet un certain Léopold, ou, ſelon d'autres, Frédéric, en qualité de Marquis, c'eſt-à-dire de Gouverneur de la Marche ou frontiére; & que ce Gouverneur, s'étant rendu recommandable par ſa fidélité & par ſon courage, ſut ſi bien ménager ſa fortune auprès des Empereurs, qu'il leur donna lieu d'établir la Maiſon de ces Marquis, dont il étoit le premier, & qui devinrent dans la ſuite Ducs d'Autriche.

Duché d'Autriche.

La fondation de cette Maiſon, qui fut faite l'an 1000. avec le titre de Marquis, ſubſiſta ſous ce titre juſqu'à l'an 1267. que Frédéric dernier Duc d'Autriche, ayant pris le parti de Conradin, fils de l'Empereur Conrad,

&

& arriére-petit-fils de Frédéric II., contre Charles d'Anjou, Fils de France & frére de St. Louis, appellé par le Pape Innocent IV. au Royaume de Naples, après avoir été fait priſonnier dans une bataille que Charles gagna, fut décapité par ſon ordre, de même que l'infortuné Conradin qui avoit été la cauſe de ſon malheur. Il eſt bon d'avertir ici, que ce Frédéric Duc d'Autriche n'étoit de la famille de Léopold que par ſa mére, nommée Germede. Il étoit petit-fils du frére de Frédéric ſurnommé le guerrier, dernier Prince de cette Maiſon, dont le pére s'appelloit Herman Prince de Bade. Et comme il étoit favori de Henri II., cette faveur lui valut la continuation du titre de Duc d'Autriche, quoiqu'il eût pour compétiteur à cet égard Othocare Roi de Bohéme, qui fondoit ſes prétentions ſur ſon mariage avec Marguerite, ſœur de Frédéric le guerrier, dernier Duc d'Autriche, mort ſans enfans, & qui ſe prétendoit par cette raiſon héritier légitime du Duché.

Prétentions d'Othocare à ce Duché.

Mais comme ce Duché n'étoit pas un Fief féminin, Othocare & Frédéric en étoient également exclus, à moins d'une nouvelle inveſtiture, que ni l'un ni l'autre n'étoit en état de prétendre durant l'anarchie. Cette anarchie dura l'eſpace de vingt ans, c'eſt-à-dire depuis la dépoſition de Frédéric juſqu'à l'élection de Rodolfe. Othocare voulut ſe prévaloir de la conjoncture. Voyant qu'il ne ſe rencontroit aucun obſtacle au deſſein qu'il avoit de s'emparer de l'Autriche, pendant qu'elle étoit ſans maitre, n'y ayant que Frédéric qui lui en diſputât la prétention, il étoit paſ-

Digitized by Google

passé en Italie pour accomplir son traité avec Conradin : de sorte qu'il tenta l'entreprise, & qu'il en vint à bout sans difficulté.

Othocare, étant donc maître de la Bohême & de l'Autriche, se voyoit en état de prétendre à l'Empire, auquel il aspiroit avec ardeur. Mais le Ciel en disposa autrement, en faisant tomber la couronne impériale sur la tête de Rodolfe. Les histoires d'Allemagne sont pleines des rodomontades avec lesquelles cet Usurpateur reçut la nouvelle de cette élection. Il ne se contenta point d'en témoigner son chagrin par ses discours, il alla jusqu'à menacer Rodolfe, & à faire entendre qu'il avoit les mains assez longues pour s'en venger. Rodolfe, ayant pris possession de la dignité impériale, fit citer Othocare à la Diète, à ce que non seulement il lui vînt faire hommage comme vassal de l'Empire, mais encore à ce qu'il lui restituât l'Autriche, sur laquelle Marguerite son épouse n'avoit aucun droit, puisque ce n'étoit pas un Fief féminin, de même que la Carinthie, qu'il avoit achetée mal à propos, n'ayant pu le faire sans une permission expresse de l'Empereur.

Il s'accommode avec l'Empereur.

Othocare se moqua de cette citation. Il y répondit avec tant de hauteur, que Rodolfe irrité le fit mettre au Ban de l'Empire. Ils armérent aussitôt chacun de leur côté, & ils étoient prêts d'en venir à une bataille, lorsque quelques Médiateurs interposérent leurs offices pour terminer ce différend. Les conditions furent : que l'Autriche seroit restituée à Rodolfe son légitime Souverain ; que la Carinthie & les autres Provinces du Duc Ulderic seroient promises en dot à Agnès fille d'Otho-

ca-

Digitized by Google

eare, laquelle épouſeroit Rodolfe cinquiéme fils de Rodolfe de Hapsburg; & que, pour cimenter encore mieux cette paix, Judith fille de l'Empereur épouſeroit Venceſlas fils d'Othocare, qui n'avoit encore que ſept ans.

Toutefois Othocare ayant fait depuis de ſérieuſes réflexions ſur ce traité, & le trouvant trop préjudiciable à ſes intérêts, ſe mit en état d'en éluder l'exécution par les armes. Le prétexte fut, que Rodolfe vouloit l'obliger à lui rendre hommage à genoux dans ſa tente: ce qui mit Othocare en fureur, à l'inſtigation de Cunegonde ſa concubine, qui l'excitoit à s'en vanger. Mais cette réſolution lui fut fatale, ayant été tué dans la premiére bataille qu'il donna en Autriche, où il laiſſa par ſa mort l'Empereur Rodolfe maître de toutes ſes prétentions. Néanmoins l'Empereur uſa généreuſement de ſa victoire; il ſe contenta de reprendre la Moravie avec les autres Provinces qui lui apartenoient, & voulut que le mariage de Venceſlas s'accomplît, quoiqu'il ne dût ſe conſommer que ſept ans après, à condition que s'il n'en ſortoit point d'Enfans mâles, ſa ſœur demeureroit héritiére du Royaume. Ainſi il déclara Venceſlas ſon gendre, & le remit entre les mains du Marquis de Brandebourg, qu'il lui nomma pour tuteur. 1278. Et eſt enſuite tué dans un combat.

Rodolfe ayant donc réſolu d'affermir le Duché d'Autriche dans ſa Maiſon, maria ſon fils ainé Albert avec Elizabeth fille de Mainard Prince de Tirol; & outre le droit héréditaire qu'il y avoit, il lui en donna ſolemnellement l'inveſtiture dans une Diéte qui ſe tint à Augsbourg l'an 1282. & dans une autre qui

qui se tint depuis à Nuremberg. Il lui donna de plus la Stirie, la Carniole, & le Cadorin, cédant aussi à son gendre Mainard la Carinthie en fief, le Trevisan & les régions voisines; & il déclara Rodolfe son second fils Duc de Souabe, en lui donnant encore le Landgraviat d'Alsace & le Comté d'Ergaw.

Sa Maison ainsi établie, Rodolfe se mit à dompter l'orgueil de quelques Princes Allemans, en dépouillant de leurs biens ceux qui étoient les plus capables de lui nuire. Enfin se sentant déja vieux, & épuisé par les fatigues continuelles de la guerre, il songea à se procurer quelque tranquillité. Il chercha pour cet effet à se donner un successeur, qui pût aussi assurer le repos de l'Empire; & convoqua une Diéte générale de tous les Princes & Electeurs à Spire, ou selon d'autres à Germersheim Château voisin de cette ville, où il se transporta lui-même peu après. Mais à peine y fut-il arrivé, que, sans avoir le tems de faire couronner son fils Albert Roi des Romains, il mourut l'an 1291. âgé de soixante trois ans, après en avoir regné dix-huit avec une grande réputation de valeur.

Mort de l'Empeur Rodolfe.

Ses Enfans

1291.

Ce Prince avoit été marié deux fois. Il n'eut point d'enfans d'Agnès de Bourgogne sa seconde femme; mais il en eut suffisamment de la premiére, nommée Anne, fille d'Albert Comte d'Hoesberg; puisqu'elle lui en donna quatorze, six garçons & huit filles. L'ainé, comme j'ai dit, se nommoit Albert, & continua la postérité. Rodolfe, le second, mourut au berceau. Le troisiéme, dit Herman, se noya dans le Rhin à l'âge de dix-huit ans, étant promis à la fille d'Edouard Roi d'An-

Digitized by Google

d'Angleterre. Le quatriéme, nommé Frédéric, n'eut point de postérité. Le cinquiéme, qui s'appelloit Charles, mourut à cinq ans. Et le sixiéme, nommé Rodolfe, Roi de Bohéme, épousa, comme je l'ai dit, Agnès fille d'Othocare, de laquelle il eut un fils nommé Jean. La premiére des filles fut Judith, mariée à Venceslas fils d'Othocare. La seconde, Clemence, Princesse aussi vertueuse que belle, qui fut femme de Charles-Martel Roi de Hongrie, petit-fils de Charles d'Anjou Roi de Naples & frére de St. Louis; qui, par ce mariage, mêlérent pour la premiére fois le sang de France avec celui d'Autriche, d'où sont venues successivement les plus illustres familles du monde, qui subsistent encore aujourd'hui. La troisiéme fut Machtide, femme de Louis surnommé le sévére, Electeur Palatin, lequel avoit déja été marié deux fois, premiérement avec Marie fille du Duc de Brabant, & en second lieu, avec Anne fille de Conrad Duc de Pologne. La quatriéme fut Marguerite, qui épousa Théodoric Comte de Cléves. La cinquiéme, Agnès, mariée avec Albert II. Duc & Electeur de Saxe. La sixiéme, Hedvige, femme d'Othon, Marquis & Electeur de Brandebourg, tuteur de Venceslas son cousin. La septiéme, Catherine, qui épousa Othon Duc de Baviére & Roi de Hongrie. Et la huitiéme, Euphemie, qui, à cause de quelques infirmitez qu'elle avoit, se retira dans un Monastére, où elle vécut longtems en grande réputation de sainteté.

Finissons ce récit de la mort d'un si glorieux Empereur, par une réflexion, qui peut être

Réflexion politique sur

la perſonne de Rodolfe de Hapsburg.

être ne ſera pas jugée hors de propos par les gens ſages. Si jamais on vit paroître les effets de la Providence Divine dans l'élévation de quelque famille, il faut avouer que ce fut particuliérement dans celle de Rodolfe de Hapsburg ; puiſqu'ayant pour concurrens les plus grands Monarques de l'Europe, il ne laiſſa pas de leur être préféré, quoiqu'il n'eût d'autre apui que ſa valeur, éprouvée à la ſolde d'autrui, & rendue célébre au ſervice de ſes Concurrens mêmes. Nous avons vu de quelle maniére il ſut aplanir les difficultez, que ſa naiſſance & la jalouſie de ſes Compétiteurs firent naître à ſon élévation au trône ; & comment, après avoir enſuite établi ſa Maiſon ſur les fondemens les plus ſolides, par des alliances avec les principales familles de l'univers, il mourut tranquillement dans ſon lit, avec la gloire de faire dire pour la premiére fois à la poſtérité : *que ſi l'origine & l'accroiſſement des autres familles ſont l'effet de l'adreſſe & de l'induſtrie des hommes, la grandeur de la Maiſon d'Autriche n'eſt dûe qu'à la Divine Providence & à la ſeule diſpoſition du Très-Haut.*

Albert d'Autriche.

Albert, à la mort de Rodolfe, avoit ſur les bras une dangereuſe conſpiration de quelques Princes de Carinthie & d'Autriche. Mais quoiqu'il fût éloigné des Electeurs, & privé du ſecours de ſon pére, dans la conjoncture des guerres qu'il avoit à ſoutenir, il ſembloit néanmoins que le ſouvenir des obligations que tout l'Empire avoit à la mémoire de Rodolfe, dût diſſiper tous les obſtacles qui ſe rencontroient à l'élection de ſon fils. Cependant, au moment qu'il s'attendoit de recevoir

Digitized by Google

voir la nouvelle de son avénement au trône impérial, les choses ayant changé de face dans le Collége des Electeurs, il aprit qu'on avoit fait choix de la personne d'Adolfe Comte de Nassau.

Adolfe Comte de Nassau.

Loin de se perdre dans ce fâcheux contretems, il n'en prit qu'une plus ferme résolution d'acquérir par les armes une couronne, que ses envieux lui avoient enlevée par leurs intrigues. Il fit la guerre à Adolfe durant huit ans, sans vouloir jamais reconnoître son élection pour légitime; & cette longue & dangereuse contestation ne put être terminée que par une bataille qui se donna à Rosendal près de Spire, au mois de Juillet 1298, où le Comte de Nassau ayant été tué, laissa vuide le trône impérial, qu'Albert remplit aussitôt sans aucun obstacle. Il y en a qui disent qu'il ne fut élu Empereur qu'après la bataille dont je viens de parler; mais autant que j'ai pu m'en éclaircir, il me semble que son élection la précéda de plusieurs jours; d'autant plus que le Comte de Nassau s'étoit déja rendu odieux aux Allemans par son avarice insatiable. En effet, il n'y avoit pas de moyen, quelque indigne qu'il pût être, qu'il n'employât pour avoir de l'argent; jusqu'à faire mille bassesses, à commettre mille extorsions, à vendre les charges & les dignitez de l'Empire aux plus vils Sujets. Telle fut la disposition qu'il fit du Duché de Milan & du Vicariat de Lombardie, en faveur de Matthieu, Vicomte d'Anghire, homme sans mérite, qu'il éleva à cette dignité, sur la promesse qu'il lui fit de ruiner les peuples, pour l'enrichir de leurs dépouilles, après en avoir reçu

1298. Albert le défait en bataille rangée, & est élu Empereur en sa place.

çu outre cela de très groſſes ſommes d'argent. L'élection d'Adolfe avoit été faite dans les formes. Mais les Electeurs, indignez de ſon infame conduite, l'en déclarérent déchu, & élurent Albert en ſa place; pour l'engager d'autant plus par ce moyen à faire la guerre au Comte, qu'il dépouilla en effet & de l'Empire & de la vie, par le coup qu'il lui porta de ſa propre main.

Il eſt couronné à Aix-la-Chapelle.

Le Pape Boniface VIII., qui rempliſſoit alors le Siége de Rome, voulut faire paſſer cette mort pour un aſſaſſinat. Il menaça d'excommunier les Electeurs, s'ils ne procédoient à une nouvelle élection, en déclarant nulle celle d'Albert. Et quoiqu'il eût juré de ne la point confirmer, telle fut néanmoins la conduite intéreſſée de ce Pape, que non ſeulement il la confirma peu après, mais que, pour parvenir à ſes fins particuliéres, il ſe déclara même un des plus grands amis d'Albert. Le couronnement de cet Empereur à Aix-la-Chapelle fut mémorable par l'accident qui y arriva à un autre Albert Duc de Saxe, qui fut étouffé par la foule du peuple; quoiqu'il y ait des gens qui prétendent que cette mort fut moins un effet du hazard, que la ſuite d'un deſſein prémédité. Quoi qu'il en ſoit, ce fut quelques mois après cet événement que, dans une nouvelle Diéte convoquée à Ratisbonne, où ſe trouvérent le Roi de Norwége, celui de Bohéme, & le troiſiéme Roi de Naples, le Duché d'Autriche fut érigé en Archiduché; & que la dignité d'Archiduc fut conférée à Frédéric fils aîné d'Albert.

L'Autriche eſt érigée en Archiduché.

Sur ces entrefaites arriva la mort d'André, Roi de Hongrie, mari d'Agnès fille de l'Empe-

pereur, qui causa de grandes disputes sur la succession à cette couronne. Albert ayant pris les armes, termina bientôt tous ces différends. Mais il ne fut pas si heureux dans ceux qui survinrent après la mort de Venceslas son fils, décédé sans postérité, à la pace duquel les peuples de Bohéme appellérent Henri de Tirol. Albert s'y opposa, sous prétexte que cette élection ne se pouvoit faire sans le consentement de tout l'Empire. Il assembla donc une Diéte à Nuremberg, où il déclara Roi de Bohéme Rodolfe le second de ses Enfans, lui donnant une nombreuse armée pour se maintenir. Mais Rodolfe ne jouit pas longtems du titre de Roi, étant mort, non sans soupçon de poison, l'année suivante. Alors les troubles recommencérent, Henri de Tirol prétendant rentrer dans tous ses droits: tellement que l'Empereur fut obligé de passer en Bohéme. Mais il ne put y rester longtems, ayant été appellé en Suisse pour d'autres affaires plus importantes, à l'occasion que je vais dire.

Mort de Venceslas. 1306.

Les Suisses, comme chacun sait, sont des peuples belliqueux, à qui l'âpreté des montagnes qu'ils habitent semble avoir inspiré un naturel féroce, qui les rend intraitables sur l'article de leurs priviléges. On ne peut y toucher, qu'ils n'en témoignent d'abord le plus vif ressentiment. Quelques uns des Officiers d'Albert, à qui il avoit commis le gouvernement de ces Peuples, ne connoissant pas bien leur naturel, commencérent à les oprimer, & leur imposérent un joug si pesant, que les Cantons d'Uri, de Schuitz, & d'Underwald, ayant fait une confédération pour

Les Suisses secouent le joug de la Maison d'Autriche.

Digitized by Google

pour le secouer, prirent les armes, chasserent tous les Ministres d'Albert, & se mirent
1307. Octobre. à crier, *Liberté*!

L'Empereur, qui savoit de quelle importance ce pays étoit pour sa Maison, y passa aussitôt avec une armée, espérant de le réduire par la force. Il avoit déja passé le Rhin sur un pont de bateaux, & se réjouissoit par avance de la victoire qu'il se croyoit prêt de remporter, lorsque Jean son neveu, fils de Rodolfe Duc de Souabe, jeune homme aussi imprudent que prodigue, se croyant offensé par Albert au sujet de ses prétentions au Royaume de Bohéme, & peut-être incité sous main par d'autres mal-intentionnez, conjura contre son oncle, & le tua de sa propre main dans
Meurtre d'Albert. Rhinfeld, le 1. jour de Mai 1308. au milieu de ses Etats & de son armée. Toutefois ce
1308. parricide ne demeura pas impuni. L'Assassin, tourmenté par les remords de sa conscience, s'en alla à Rome se jetter aux piez du Pape Clément V. successeur de Boniface, qui le condamna à finir ses jours à Pise dans un monastére de St. Augustin; & l'Empereur Henri VII. ayant passé en Italie deux ans après, lui fit porter par la mort la juste punition de son crime.

Les Suisses ayant apris le meurtre d'Albert, s'en réjouirent comme d'un miracle que le Ciel avoit permis en leur faveur. Et plus résolus que jamais de se soustraire à toute domination étrangére, ils continuérent dans la généreuse résolution d'affermir leur liberté au prix de leur propre sang: ce qui parut confirmé par une disposition même de la Providence. Car elle tourna si bien les choses en

leur

Digitized by Google

leur faveur, que Louis de Baviére, ennemi juré de la Maiſon d'Autriche, ayant été élevé ſur le Trône de l'Empire, les aſſiſta de ſes forces & de ſes conſeils, & les ſeconda ſi puiſſamment, qu'à la fin de l'année 1315. leur liberté fut entiérement recouvrée. 1315.

Ce contretems n'empêcha point que l'Empereur Albert I. du nom ne fût un Prince également vaillant & heureux à la guerre. Il y a des Auteurs qui prétendent qu'il ſe trouva en dix batailles rangées, dont il ſortit toujours victorieux; ou du moins, que n'en ayant jamais perdu aucune, il prit avec juſtice le titre de Vainqueur & de Triomphateur. Il eut de ſa femme Elizabeth, fille de Mainard Duc de Carinthie & de Goritz, ſix enfans mâles, & cinq filles. Le premier des garçons fut Frédéric, dit le Bel, dont nous parlerons ci-après. Le ſecond ſe nommoit Rodolfe, dit le Debonnaire, dont nous avons raporté la mort. Le troiſiéme fut Léopold, ſurnommé le Glorieux, qui épouſa Catherine, fille de l'Empereur Henri VII. Le quatriéme, Othon, marié deux fois; la premiére, avec Elizabeth fille d'Etienne Duc de Baviére, de laquelle il eut la Reine d'Angleterre de même nom, femme d'Edouard; & en ſecondes noces, avec Anne fille de Jean Roi de Bohéme, laquelle fut mére de Léopold mort au berceau. Le cinquiéme, Henri, qui n'eut point d'enfans ni de ſa premiére femme Elizabeth, fille du Comte Palatin du Rhin, ni de la ſeconde, nommée auſſi Elizabeth, fille du Comte de Wirtzburg. Le ſixiéme, Albert, ſurnommé l'Eſtropié, mais qui eut l'eſprit auſſi ſain & auſſi prudent, que

Ses Enfans.

Digitized by Google

que ſon corps étoit infirme ; nous en parlerons en ſon lieu. L'ainée des filles d'Albert fut Agnès, qui épouſa André, Roi de Hongrie. La ſeconde, Elizabeth, femme de Frédéric, Duc de Lorraine. La troiſiéme, Anne, qui fut mariée deux fois ; la 1. à Herman, Marquis de Brandebourg ; la 2. à Henri, Duc de Wratiſlaw. La quatriéme, nommée Catherine, fut femme de Charles, Duc de Calabre. Et la cinquiéme, Judith, épouſa Louis, Comte d'Ottingen.

Cette famille ſi nombreuſe ne put néanmoins continuer ſa poſtérité que par le moyen du plus foible de ſes membres ; & le Ciel, pour la ſoutenir, eut moins d'égard au Pére qu'à l'Ayeul. Ce n'eſt pas qu'Albert n'eût des qualitez très dignes d'un grand Prince : il étoit hardi, vigilant, politique, infatigable, courageux, & plein de réſolution ; mais il étoit en même tems ſi eſclave de ſes intérêts, que ni la juſtice, ni l'honneur, n'étoient capables de balancer ce penchant vicieux. Le commencement, le progrès, & la fin de ſon regne ſe paſſérent en violences & en inégalitez ; en ſorte qu'il y eut très peu d'Empereurs, en qui l'on vît un ſi bizarre aſſemblage de vertus & de vices.

Le meurtre commis en la perſonne d'Albert renverſa toutes les eſpérances de Frédéric, & déconcerta entiérement la politique de la Maiſon d'Autriche, qui avoit compté de s'aſſûrer l'Empire, après avoir mis les Suiſſes à la raiſon. Le ſang de cet Empereur bouillonnoit encore, pour ainſi dire, lorſqu'on vit Henri Duc de Luxembourg élevé ſur le Trône impérial. Ce fut par les in-

Henri de Luxembourg.

Digitized by Google

intrigues du Pape Clément V., qui, au raport de divers Hiſtoriens, fit adroitement repréſenter aux Electeurs par le Cardinal *del Prato* ſon Légat, qu'il ſeroit honteux de laiſſer l'Empire dans une Maiſon ſi nouvelle, à l'excluſion de tant d'autres qui s'étoient diſtinguées en Allemagne pendant le cours de pluſieurs ſiécles.

A peine Henri eut-il pris poſſeſſion de la couronne, (ſous laquelle il ne ſe fit jamais connoitre qu'en qualité de perturbateur du repos public) qu'il s'embarqua dans les affaires d'Italie, où il crut mieux établir ſon injuſte domination. Mais il le fit avec tant d'imprudence, qu'un Religieux Dominicain, appellé frére *Politiano*, ou *Bernard Politiano*, de Toſcane, impatient de voir ſa Patrie ainſi tirannifée par un indigne Empereur, prit la réſolution de lui ôter l'Empire avec la vie, par le moyen d'une Hoſtie empoiſonnée qu'il lui donna en communiant dans l'Egliſe de ſon Couvent. On ſoupçonna que ce Religieux avoit été gagné par la Maiſon d'Autriche; mais de quelque maniére que la choſe ſe fût faite, la mort d'Henri arrivée ſur la fin de l'année 1313. cauſa une ſatisfaction générale aux Italiens.

Sa mort. 1313.

La nouvelle en étant venue en Allemagne, la Diéte fut indiquée à Francfort, où il ſe paſſa pluſieurs mois ſans que les Electeurs puſſent s'accorder. Enfin, au mois d'Octobre 1314. il ſe fit deux élections. L'Archevêque de Cologne, le Palatin du Rhin, l'Electeur de Saxe, & Henri de Tirol, qui, ſelon quelques Auteurs, retenoit encore le titre de Roi de Bohéme, élurent Frédéric Ar-

1314. Deux Empereurs élus en même tems.

Digitized by Google

Archiduc d'Autriche. Mais les Archevêques de Mayence & de Tréves, Jean Roi de Bohéme, & le Marquis de Brandebourg nommérent Louis Duc de Baviére. L'un & l'autre furent couronnez l'année ſuivante par leurs Partiſans; celui-ci à Aix-la-Chapelle par l'Archevêque de Mayence, & celui-là à Bonn par l'Archevêque de Cologne: de ſorte que l'un eut le lieu & non la perſonne, & l'autre la perſonne & non le lieu deſtinez à cette fonction.

Ce Schiſme diviſa toute l'Allemagne. Elle ſe vit expoſée à de grands ravages par les armes des deux Empereurs, l'un & l'autre ne trouvant point de meilleur moyen pour décider ce différend que la pointe de leur épée. Envain le Pape aprouva l'élection de l'Archiduc, déclarant nulle celle du Bavarois: les autres ne pouvoient s'accorder, & ce que l'un des partis vouloit, le parti opoſé le condamnoit de toutes ſes forces. Enfin l'an 1322. le dernier jour d'Aout une bataille en fit la déciſion. Elle ſe donna près de Mulldorf en Baviére, avec tant de malheur pour Frédéric, qu'après avoir vu ſon Armée taillée en piéces, il demeura priſonnier l'eſpace de trois ans, c'eſt-à-dire, juſqu'au mois d'Octobre 1325. que par l'entremiſe de ſon frére Léopold, il fut relâché à ces conditions:

1322. Frédéric vaincu & priſonnier.

1325.

„ Qu'à l'avenir il y auroit une bonne amitié
„ & ferme intelligence entre lui & ſon Com-
„ pétiteur: qu'ils jouiroient tous deux du ti-
„ tre, rang, & honneurs attachez à la di-
„ gnité impériale: qu'ils s'opoſeroient de
„ concert aux prétentions du St. Siége ſur
„ l'Empire: que pour cet effet, Louis paſſe-

„ roit

Digitized by Google

„ roit en Italie, pour s'assurer de ce pays-là, „ & qu'il y conduiroit Léopold, pour l'y „ établir en qualité de son Vicaire: que durant ce tems là Frédéric prendroit soin des „ affaires d'Allemagne : qu'il se feroit au „ plutôt un double mariage, entre Louis surnommé le Romain, parce qu'il étoit né „ à Rome, fils de l'Empereur de même „ nom, & Anne fille de Frédéric; & entre „ Othon frére de Frédéric le Bel, & Elizabeth fille d'Etienne Duc de Baviére, „ cousine germaine de Louis ".

Léopold frére de Frédéric mourut l'année d'après cette convention. C'étoit un Prince d'une grande réputation de valeur: il ne laissa que deux filles. Henri ayant ensuite manqué à sa parole, Frédéric en eut tant de chagrin, que renonçant à l'Empire, il se retira dans un hermitage, pour y mener une vie privée. Mais il n'y vécut que peu de tems, étant mort au commencement de l'année 1330. Il joignoit aux vertus militaires & politiques, beaucoup de lumiéres & de connoissances: il étoit magnifique, adroit, bon courtisan, & d'une humeur si gracieuse dans son domestique, que sa seconde femme, qui étoit fille de l'Empereur Louis, perdit les yeux à force de le pleurer.

1330. Il meurt.

Grand amour que sa femme lui portoit.

Il ne laissa point d'enfans mâles; de sorte que toute la Maison d'Autriche étoit renfermée dans les deux Princes, Othon, & Albert surnommé le Sage. Ils eurent au commencement quelque dispute avec le Bavarois; mais ils s'accommodérent pas les bons offices de quelques amis communs. Et Henri de Tirol étant mort sans hoirs sur ces entre-

Digitized by Google

faites, l'Empereur investit l'an 1335. les Au-
1335. trichiens de la Carinthie, de la Carniole, & des Pays voisins. C'en fut assez au Roi de Bohéme pour déclarer la guerre à Othon. Mais après quelques escarmouches, ils en vinrent à un accommodement, par le second mariage qu'Othon contracta avec Anne, fille de Jean Roi de Bohéme. Toutefois il n'en jouit pas longtems, étant mort l'an 1338. Ainsi
1338. toute l'espérance de la Maison d'Autriche
Albert II. fut desormais réduite à la personne d'Albert II. seul capable de la perpétuer. On le nommoit l'Estropié ou le Contrefait, parcequ'ayant été empoisonné étant jeune, les remédes que les Médecins lui donnerent pour attirer le venin au dehors, affecterent la plûpart de ses membres, dont il avoit beaucoup de peine à s'aider.

Cet état, qui à la vérité étoit très fâcheux, l'avoit fait resoudre à embrasser la vie Monastique, en se faisant Chanoine Régulier à Padouë. Mais pour ranimer la race presque éteinte de tous ses freres, oncles & neveux, dont il ne restoit plus que lui, ayant obtenu dispense du Pape, il quitta son Canonicat & prit pour femme, Jeanne, Comtesse de Ferrete ou de Pfirte. Ce fut par le moyen de ce mariage, qu'il acquit encore à la Maison d'Autriche toutes ces Terres, avec le Suntgaw. Il vécut jusqu'à l'an 1358. ayant
1358. passé la plus grande partie de ce tems dans des guerres presque continuelles contre les Suisses, pour les faire rentrer sous sa domination. Mais ayant perdu toute esperance d'y réussir, il en abandonna le dessein; ce qui fut suivi de l'Acte solemnel par lequel l'Em-

Digitized by Google

l'Empereur Henri IV, trois ans avant la mort d'Albert, reconnut quelques-uns des Cantons pour Peuples libres.

Cet Albert mourut avec la réputation d'un très bon Prince, sans que l'histoire lui reproche aucun défaut. Et quoique les Médecins le crussent incapable d'avoir des enfans, à cause de ses grandes incommoditez, il ne laissa pas d'en avoir sept de sa femme Jeanne, savoir quatre garçons & trois filles. L'aîné des garçons fut Rodolfe IV. qui épousa Catherine fille de Charles IV. Empereur. Ce Prince mena son Gendre avec lui en Italie; mais à peine fut-il arrivé à Milan, qu'il y mourut à la fleur de son âge, non sans quelque soupçon de poison. Le second fut Albert III. qui continua la posterité. Le troisiéme fut Léopold, qui fit souche aussi bien que son frére; & le quatriéme, Frédéric II. qui fut tué à la chasse, selon quelques Auteurs. L'ainée des filles fut mariée à un Duc de Germanie. La seconde, nommée Marguerite, fut femme d'Othon Marquis de Brandebourg; & la troisiéme, Catherine, se fit Religieuse au Monastere de Sainte Claire à Vienne. Sa mort.

Après la mort de leur Pere, les deux fréres Albert III. & Léopold II. partagerent entre eux à l'amiable ses Etats, & ses prétentions. Albert eut l'Autriche, la Stirie & la Carinthie, & ne fut pas longtems sans attaquer Fribourg en Brisgaw. Il la réduisit, moins par la force de ses armes, que par l'argent qu'il employa pour corrompre ceux qui y commandoient. De là il resolut d'aller secourir ceux de Trieste qui étoient en guer- Albert III.

Digitized by Google

re avec les Venitiens; mais il eut tout ſujet de s'en repentir, ayant reçu un échec conſiderable de la part de Pierre Loredano & de Thadée Giuſtiniani, Commandans des troupes de Veniſe.

1377. Léopold II.

Léopold ayant apris la défaite de ſon frére, porta la guerre à ſon tour l'an 1377. contre les Venitiens. Il prit prétexte de certaines prétentions qu'il avoit du chef de ſa femme Elizabeth, fille du Comte de Goricie, ſur la Marche Treviſane. Mais par l'entremiſe de Louis Roi de Hongrie, on en vint à un accommodement, & les Vénitiens, ſelon quelques Auteurs, au moyen d'une ſomme d'argent qu'ils payerent à Léopold, en obtinrent une ceſſion entiere de tous les droits qu'il prétendoit avoir, excepté Treviſe, Coniglian & quelques autres lieux. Mais d'autres aſſurent que les Venitiens lui reſtituerent le pays qu'il demandoit, & rien de plus.

Léopold n'ayant pas bien penſé au partage qu'il avoit fait avec ſon frére, ſe contenta d'abord d'une égale portion. Mais après y avoir réflechi, il trouva qu'étant chargé d'un plus grand nombre d'enfans, il devoit par conſequent avoir auſſi quelque choſe davantage. Albert n'en fit aucune difficulté. Ils firent un nouveau partage l'an 1380. par l'entremiſe du même Louis Roi de Hongrie; & Léopold eut de plus la Stirie & la Carinthie dans ſon lot. Mais étant venu l'année ſuivante à manquer d'argent, il vendit à Carraro Seigneur de Padouë pluſieurs Terres, entre leſquelles étoient Treviſe, Coniglian, & Saravalle, pour la ſomme de cent mille Ducats.

1380. Aliénation de Tréviſe & de quelques autres lieux.

Léo-

Digitized by Google

Léopold n'eut d'autre deſſein en cela, que d'augmenter ſes finances pour faire la guerre aux Suiſſes, qui, plus fermes que jamais dans la réſolution d'aſſurer leur liberté, ſollicitoient les Cantons voiſins de prendre les armes, pour chaſſer la Maiſon d'Autriche de tout le pays. Déterminé qu'il étoit à faire les derniers efforts pour les réduire, il marcha donc en Suiſſe avec une puiſſante Armée, & quand il fut arrivé dans le voiſinage du Canton de Lucerne, il réſolut de ne perdre pas de tems à trainer la guerre en longueur, mais de donner une bataille déciſive qui ruïnât d'abord toutes les eſperances de ſes ennemis. Il les attaqua en effet avec une valeur incomparable. Et déja il paroiſſoit tenir la victoire entre ſes mains, lorſqu'un des plus vils Soldats Suiſſes, s'il eſt vrai ce qu'on raconte, lui porta un coup dans le cœur, qui la lui arracha avec la vie. Il n'en falut pas davantage pour ranimer les ennemis, qui commençoient à fuir de toutes parts. A peine la nouvelle de cette mort fut-elle repanduë dans leur camp, que faiſant volte face, ils chargerent l'Armée Autrichienne, la mirent en déroute, & lui tuérent plus de deux mille hommes, entre leſquels étoient un grand nombre de Comtes, de Barons & autres Gentilshommes Allemans. Ils firent auſſi quantité de priſonniers, prirent tout le bagage de Léopold, & de la plûpart de la Nobleſſe; & remporterent enfin une victoire ſi complette, qu'elle donna le coup mortel à toutes les eſperances de la Maiſon d'Autriche. C'eſt ce qui parut par la conduite des peuples voiſins, qui n'attendoient que l'iſ-

Signalée victoire des Suiſſes contre la Maiſon d'Autriche.

Digitized by Google

l'issuë de cette guerre pour se déclarer. Aussi ne tardérent-ils pas à crier par tout, *Vive la Liberté & la Patrie*! Ce fut l'an 1386. au commencement de Juillet, que se donna cette sanglante bataille dans la campagne de Sempach.

1386.

Mort de Léopold.

Léopold étoit à la fleur de son âge, lorsqu'il reçut le coup qui l'emporta. Sa valeur pouvoit lui faire espérer de grands succès, si la fortune lui eût été moins contraire. Il avoit épousé Viride, fille de Barnabé, Comte ou Vicomte de Milan. Les enfans qu'il eut de ce mariage, furent quatre garçons & trois filles. Guillaume, l'ainé de ceux-là, mourut dans le voyage de la Terre-Sainte, sans laisser de posterité, bien qu'il eût été marié deux fois : la premiere, avec Hedvige fille de Louis Roi de Hongrie : la seconde, avec Agnès, fille de Charles IV. Empereur. Le second fils de Léopold fut Fréderic III. dont nous parlerons en son lieu. Le troisiéme, nommé Ernest I. continua la posterité. Le quatriéme, qui fut Léopold II. surnommé le Gros, ou l'Ambitieux, voulant vanger la mort de son pére, arma vivement contre les Suisses; mais il en fut repoussé plus vivement encore, & son imprudence lui couta la vie. Il ne laissa point d'enfans de sa femme Catherine, fille de Philippe Duc de Bourgogne, surnommé le Hardi. Agnès fut la premiére des filles de Léopold : elle épousa Boleslas Duc de Silesie : la seconde, nommée Elizabeth, fut femme du Comte de Goricie : & la troisiéme, Catherine, mourut lorsqu'on étoit sur le point de la marier.

Al-

Digitized by Google

Albert III. dont nous avons déja parlé, s'étant dégouté du monde après la mort de sa femme, fille de Louis Burgrave de Nuremberg, se retira dans un Monastere, où il passa quelques années dans les jeûnes & autres mortifications, jusqu'à l'an 1395. qu'il mourut, laissant un fils unique nommé Albert IV. dit *la Merveille du monde*, qui mourut jeune l'an 1404. après avoir été marié trois ans avec Jeanne Comtesse de Hollande. Il eut deux enfans de ce mariage, savoir Albert V. qui fut Empereur, & Anne, qui épousa Henri II. dit le Riche, Duc de Baviére. Notre Albert ne jouït pas longtems de la dignité imperiale; puisque l'ayant reçue le 1. de Janvier 1438. il mourut à Francfort au mois d'Octobre de l'année suivante. Toutefois pendant cette année qu'il posseda l'Empire, il fit de très-belles actions: soit dans la guerre qu'il eut contre les Hussites où il remporta de grands avantages; soit en apaisant une dangereuse sédition, que ses soldats, faute de paye, avoient excitée dans l'Autriche; soit en forçant le Sultan Amurath de lever le siége de Belgrade, non sans y perdre beaucoup de monde & de réputation.

Albert III. 1395. Albert IV. 1404. Albert V. 1438.

Albert étoit un Prince si rempli de belles qualitez, qu'il sembloit ne lui en manquer aucune, & qu'il paroissoit né pour le Trône: aussi sa mort causa-t-elle un deuil general dans l'Empire. On s'y plaignoit tout haut de la Providence, en disant, dans le fort de la douleur dont chacun étoit penetré, ou que le Ciel ne devoit pas le faire naître; ou qu'après l'avoir donné au monde, il devoit le conserver pour le bien commun de la Chrétien-

Digitized by Google

tienté. Il mourut dans la ville de Strigonie d'une fiévre maligne, qu'il contracta pour avoir trop mangé de melon. Il avoit épousé Elizabeth de Luxembourg, de laquelle il eut deux garçons & deux filles. La premiére des filles, nommée auſſi Elizabeth, fut mariée avec Caſimir Roi de Pologne: ſon mariage fut béni par le Bienheureux Jean de Capiſtran, Napolitain, de l'Ordre de St. François, en qualité de Nonce du Pape, lequel a depuis été canoniſé, auſſi bien que le Roi Caſimir dont on fait encore aujourd'hui la fête dans l'Egliſe Romaine. La ſeconde, nommée Anne, fut mariée avec Guillaume Duc de Saxe. Quant aux garçons, l'ainé mourut au berceau. Le ſecond nâquit deux mois après la mort de ſon pére, & fut appellé Ladiſlas. Il mourut, ſelon quelques Auteurs, empoiſonné par ordre de Frédéric IV. qui, jaloux de ce que les peuples de Hongrie & de Boheme l'avoient demandé & obtenu pour leur Roi, ſe défit de ce concurrent par l'indigne voye que j'ai dite.

Invention de l'Imprimerie.

Au commencement de l'année 1440. à jamais mémorable par l'invention de l'Imprimerie, les Electeurs aſſemblez à Francfort éleverent à l'Empire ce même Frédéric IV. du nom, & quatriéme Archiduc d'Autriche: toute l'eſperance de cette Maiſon étant réduite aux enfans d'Erneſt le Fort, qui étoit fils de Léopold II. Le nouvel Empereur s'en alla auſſi-tôt à Aix-la-Chapelle, où il fut couronné ſolemnellement. Et depuis ce tems-là juſques à préſent, l'Empire a toujours demeuré ſans interruption dans la Maiſon d'Autriche.

1440. Frederic IV.

L'E-

Digitized by Google

L'Egliſe étoit alors déchirée par ce fameux Schiſme, pour lequel le Concile de Bâle fut aſſemblé. L'Empereur ſe tranſporta en perſonne dans cette ville, après l'avoir fait rentrer ſous ſa domination, de même que trois autres Cantons; mais le reſte du pays tint ferme à vouloir conſerver ſa liberté. Il y fit ſon entrée ſolemnelle entre les Cardinaux d'Arles & de Trente, accompagné des Princes de l'Empire; & fut enſuite, avec la plupart de ces Princes, rendre viſite à l'Antipape Felix, quoiqu'il ſût qu'il y avoit dans la ville un autre Pape dont l'élection étoit eſtimée plus canonique.

La ville de Bâle rentre ſous la domination de la Maiſon d'Autriche.

Il retourna enſuite en Allemagne pour apaiter d'autres differends qui s'y étoient élevez; & n'oublia rien pour y rétablir le bon ordre, avant que d'entreprendre un voyage qu'il méditoit de faire en Italie. Il partit au mois de Decembre 1451. accompagné de Ladiſlas Roi de Hongrie, d'Albert ſon frére, & d'un grand nombre de Barons & autre Nobleſſe. La premiére ville où il s'arrêta fut Veniſe, dans laquelle il reçut du Senat des honneurs qui aprochoient fort du triomphe. Après y avoir demeuré huit jours, il prit le chemin de Ferrare, & alla enſuite à Bologne, où le Cardinal Beſſarion, en qualité de Legat Apoſtolique le regala ſplendidement. De là il paſſa à Florence, puis à Sienne, pour y recevoir Eleonore, fille d'Edouard Roi de Portugal, qui lui étoit deſtinée pour femme. Cette Princeſſe étant arrivée par mer en Italie, s'étoit arrêtée en cette ville pour y attendre ſon Epoux. Ils paſſerent enſemble à Rome, où ils reçurent la couronne & la bénédic-

1451.

Couronnement de Frédéric.

diction nuptiale par les mains du Pape Nicolas V. le 9. de Mars 1452. & non en 1451. comme le prétendent quelques Auteurs.

1452.

Ce Prince fit de grandes instances pour être couronné de la couronne de fer qui se conserve à Mons, ne voulant pas aller à Milan, à cause des sujets de mécontentement qu'il avoit reçus de François Sforce. Le Pape lui accorda sa demande, avec protestation que ce seroit sans tirer à conséquence, & sans préjudicier aux privileges de l'Archevêque de Milan. Je ne m'arrêterai pas ici à décrire la ceremonie de ce couronnement, que l'on peut lire au long dans Naucler. Il suffit de dire que Frédéric est le premier Empereur de la Maison d'Autriche qui ait été vu à Rome.

Arrivée de l'Imperatrice à Venise.

De là l'Empereur & l'Imperatrice se rendirent à Naples, invitez par le Roi Alphonse, qui les y reçut avec une magnificence vraiment royale. Ils y resterent plusieurs jours, durant lesquels ce ne furent que fêtes & jeux continuels. Après quoi l'Empereur partit pour Rome, continuant son voyage par terre; & l'Imperatrice s'étant mise sur un vaisseau fit le tour de la Sicile & se rendit par mer à Venise, où le Senat lui fit une entrée magnifique. Elle y séjourna quelque tems, pour considerer les merveilles de cette ville incomparable: ensuite de quoi elle alla rejoindre son Epoux qui l'attendoit en terre ferme, bien que quelques Ecrivains assurent que l'Empereur retourna à Venise une seconde fois.

Borso d'Est est fait Duc

Ce fut dans ce voyage d'Italie que Frédéric créa Duc de Modene & de Reggio Borso

so d'Este, qui n'étoit auparavant que Marquis. A son retour en Allemagne, il trouva toute l'Autriche en armes, par les divisions des Hongrois & des Bohemiens au sujet du jeune Ladislas, qui mettoient tout le pays en combustion. L'Empereur, sans se mêler de ce different, tourna toutes ses pensées à la guerre contre le Turc, qui ne menaçoit de rien moins que d'inonder l'Allemagne avec une armée de cent cinquante mille hommes, commandée par Mahomet Successeur d'Amurath. Déja il avoit formé le siége de Belgrade; mais il fut contraint de le lever honteusement, après avoir été mis avec toute son Armée dans une entiere déroute. Ce fut le 6. d'Août 1456. qu'arriva cette fameuse expedition, en mémoire de laquelle le Pape Calixte III. ordonna une fête solemnelle pour être célebrée par toute la Chrêtienté. Quelques Ecrivains attribuent cette victoire aux soins & aux prieres du Bienheureux Jean de Capistran son Legat. de Modene & de Regio. 1456.

Les choses étoient en l'état que j'ai dit dans la Boheme, lorsque Ladislas mourut, dans le tems qu'il se préparoit à recevoir Madeleine de France son épouse. Comme sa mort fut assez promte, on en parla fort diversement, & l'on ne manqua pas de dire dans le monde qu'elle avoit été avancée par le poison. Quoi qu'il en soit, cet accident arrivé au mois de Novembre 1458. donna lieu à de grands démêlez entre les Autrichiens, par la concurrence de l'Empereur Frédéric, d'Albert son frére, & de Sigismond Comte de Tirol & Duc de Souabe, qui étoient heritiers de Ladislas en même degré. Les deux derniers s'unissant contre Frédéric mirent toute l'Autriche 1458.

Digitized by Google

che en confusion : ce qui ne donna pas peu
1459. de chagrin à l'Empereur. Toutefois la naissance d'un fils, qui fut nommé Maximilien, & qui fut ensuite Empereur, comme nous le dirons, lui donna quelque consolation dans ses disgraces. Les trois Princes s'accommoderent pourtant à la fin, ayant remis la décision de leur differend à des arbitres, qui partagerent l'Autriche entre eux. Toutefois Albert & Sigismond cederent dans la suite leur portion à Frederic, après que le second eut beaucoup essuyé de traverses de la part des Suisses, contre lesquels il voulut faire la guerre, & qu'il vainquit une fois en bataille rangée, à l'aide d'un grand secours que lui envoya Louis Comte Palatin.

Frederic eut encore plus à souffrir quelque tems après, de la part de ceux de Vienne qui se révolterent contre lui, & l'assiégerent avec sa femme & ses enfans dans un Château, où sans le secours du Roi de Bohéme il eût encore été réduit à de plus fâcheuses extremitez. Il traita ensuite avec Charles, Duc de Bourgogne, du mariage de sa fille Marie avec Maximilien. Mais venant à reconnoître l'humeur fiere & imperieuse de Charles, qui ne se fioit point à ses promesses, & qui faisoit des préparatifs de guerre sur les frontieres de ses Etats, il sollicita sous main les Suisses contre lui; de sorte que Charles fut vaincu, & mourut peu après à Nanci. Sa mort facilita le mariage que Frederic avoit si fort à cœur; & quoique le Roi de France le souhaitât ardemment pour lui-même, Marie se détermina en faveur de Maximilien.

Digitized by Google

milien. La ceremonie des noces ne fut pas plûtôt achevée, que l'Empereur convoqua une Diéte à Aix-la-Chapelle, où Maximilien fut déclaré Roi des Romains l'an 1486. L'ayant ainſi aſſocié à l'Empire, ils vêcurent enſemble paiſiblement, juſqu'à l'année 1493. que Frederic mourut de diſſenterie le 17. de Septembre. 1486. 1493. Mort de Frederic.

Maximilien, devenu par ſa mort ſeul maître du Trône imperial & des Etats heréditaires de Frederic, retrouva un autre pere en la perſonne de Sigismond, Comte de Tirol, qui l'adopta pour ſon fils; & ſoutint avec autant de réputation que de dignité le poids de toutes ces couronnes. Les Domaines qu'il avoit acquis du chef de ſa femme, joints à ſes biens patrimoniaux, le rendirent un des plus puiſſans Princes de ſon tems. Du nombre des premiers étoient le Comté de Bourgogne, le Duché de Brabant, le Comté de Flandre, le Duché de Luxembourg, le Hainaut, l'Artois, la Hollande, la Zeelande, le pays de Gueldres, & autres; ſans compter le Cambreſis, qui, s'étant ſouſtrait à la domination du Roi de France, ſe donna auſſi à Maximilien. Il eſt vrai que les François s'en vangerent par l'invaſion de la Bourgogne: ce qui cauſa une ſanglante guerre. Maximilien lui ſuccede.

Il ſe paſſa huit années conſecutives, avant que Maximilien pût s'affermir dans les pays que ſa femme lui avoit aportez en dot; & cela par les intrigues des François, qui lui ſuſcitoient des revoltes tantôt d'un côté & tantôt d'un autre. Il ne laiſſa pas, au milieu de tant de troubles, d'acquerir beaucoup

Digitized by Google

coup de gloire en diverſes occaſions : ayant remporté pluſieurs victoires, dont il fut redevable en partie à la valeur d'Albert, Duc de Saxe, un des plus grands Capitaines de ſon tems. Il en tira de très grands ſervices. Car non ſeulement Albert lui ſoumit enfin tous les pays dont je viens de parler; mais il lui procura encore, après la mort de Marie arrivée par une chute de cheval, une ſeconde alliance avec Marie-Blanche, fille de Louis le Maure, Duc de Milan. Ce mariage fut très avantageux pour Maximilien, à qui ſa nouvelle épouſe aporta quatre cens mille écus en argent comptant, & pour pareille ſomme de pierreries.

Ce Prince ſe ligua enſuite avec le Pape, avec Ferdinand Roi d'Eſpagne, avec les Venitiens & le Duc de Milan, pour chaſſer d'Italie Charles VIII. Roi de France, qui, en très peu du tems, s'étoit rendu formidable au Royaume de Naples. Mais Charles ayant été battu à ſon retour près de Fornouë ſur le Taro, ce Royaume demeura à ſon premier poſſeſſeur Ferdinand d'Arragon; & les François furent entierement chaſſez du pays. L'Italie auroit pu jouïr par là de quelque repos, ſi les Florentins, qui ſoutenoient le parti de la France, n'euſſent recommencé la guerre pour recouvrer la ville de Piſe. Ils attaquèrent donc cette République, pour laquelle le Pape Alexandre VI. l'Empereur, les Venitiens, & le Duc Sforce prirent les armes à leur tour. Deja Maximilien ſe preparoit à l'aller ſecourir en perſonne, lorſque Sigismond ſon grand-oncle & ſon pere adoptif mourut âgé de quatre vingts

Digitized by Google

vingts ans. Comme il ne laiſſoit point d'enfans de ſa femme Eléonore, fille de Jaques Roi d'Ecoſſe, qui ne lui avoit donné qu'un ſeul fils mort au berceau, ce fut l'Empereur ſon neveu qui hérita de tous ſes Domaines. 1496.

Ce Prince n'en pourſuivit pas moins le deſſein qu'il avoit formé de marcher en Italie au ſecours des Piſans. Il partit à la tête d'une nombreuſe Armée; mais après y avoir demeuré quelque tems ſans rien faire, il revint en Allemagne peu ſatisfait du ſuccès de cette expedition. Sur ces entrefaites arriva la mort de Jean ſon gendre, époux de Marguerite, qui fut depuis femme de Philibert Duc de Savoye. Maximilien voyant alors la néceſſité qu'il y avoit de marier auſſi ſon fils Philippe I. du nom, Archiduc d'Autriche, envoya demander Jeanne fille du Roi d'Arragon, qui la lui accorda; & le mariage ſe conclut en 1497.

1497. Mariage de Philippe I.

Pour développer maintenant l'hiſtoire de ce Philippe, dit le Bel, fils de Maximilien & pere de Charles Quint, il faut ſavoir que ce Prince, après avoir été revêtu de la ſucceſſion de ſa mere, fit trois fois le voyage d'Eſpagne: la premiere en 1496. à l'âge de dix-huit ans, pour aller épouſer Jeanne, fille de Ferdinand le Catholique, heritiere d'Eſpagne, des Indes, puis du Royaume de Naples, & de pluſieurs autres Etats. Car quoique Jean Prince d'Eſpagne vécût encore quand ce mariage fut conclu, il mourut néanmoins peu de tems après, auſſi bien que le jeune Ferdinand Roi de Naples.

Philippe ne fut pas plutôt revenu de ce pre-

Digitized by Google

premier voyage avec ſon épouſe, qu'il fut de nouveau appellé de Flandre en Eſpagne par ſon Beau-pere Ferdinand, qui, voyant ſon fils Jean decedé, jugea à propos de faire prêter par ſes peuples le ſerment de fidelité à ſon gendre, qui devoit, après ſa mort, heriter de ſes vaſtes Etats. Et ce fut en 1501. que Philippe entreprit ce ſecond voyage, un an après la naiſſance de Charles ſon fils, qui nâquit à Gand. Il prit ſa route par la France, où il eut à Blois une entrevuë avec Louïs XII. dans laquelle ces deux Princes ſe promirent une bonne & inviolable amitié.

1501.

Le troiſiéme voyage de Philippe ſe fit l'an 1506. après la mort de la Reine Iſabelle de Caſtille, pour partager ſes Etats avec Ferdinand ſon beau-pere. Celui-ci ne ſe reſerva ſa vie durant que les deux Royaumes de Naples & d'Arragon, & vingt-cinq mille écus de rente ſur celui de Caſtille, avec la Grande-Maitriſe des Ordres de Saint Jaques, d'Alcantara, & de Calatrava. Ce partage ainſi fait, Ferdinand paſſa à Naples pour y reformer quelques abus; ayant peu auparavant conquis ce Royaume ſur les François par la valeur de Gonſalve de Cordouë, le plus grand Capitaine de ſon tems. Philippe, de ſon côté, ayant été reconnu à Valladolid heritier de tous les Etats d'Eſpagne, conjointement avec la Reine ſon épouſe, & le Prince Charles leur fils après eux, ſe diſpoſoit à partir pour retourner en Flandre, lorſqu'il fut ſurpris à Burgos d'une fiévre maligne, qui l'emporta le 26. Septembre de la même année. Il fut univerſellement regretté des peuples, par les grandes eſperances qu'ils avoient

1506.

Mort de Philippe d'Autriche.

Digitized by Google

avoient conçues de la douceur de ſon gouvernement ; & il fut ſur-tout pleuré des François, pour leſquels il avoit toujours fait paroître une affection particuliere. C'étoit un Prince de très bonne mine, & d'un abord également affable & majeſtueux. Il laiſſa ſix enfans, deux garçons & quatre filles. L'ainé fut Charles, qui devint enſuite Empereur, & dont nous aurons occaſion de parler au long : le ſecond, nommé Ferdinand, porta auſſi la couronne impériale. La premiere des filles, nommée Eleonore, épouſa premiérement le Roi de Portugal, puis François I. Roi de France. La ſeconde s'appelloit Elizabeth, & fut femme de Chriſtierne Roi de Dannemarck. La troiſiéme, Marie, fut donnée à Louïs Roi de Hongrie. Et la quatriéme, Catherine, à Jean Roi de Portugal. Nous parlerons encore ailleurs de ces quatre Princeſſes.

Pour revenir à Maximilien ; pendant que la guerre continuoit avec chaleur en Italie contre la République de Veniſe, qui n'employoit pas moins utilement ſa politique que ſes armes pour ſa défenſe, & qui ſe défendoit d'autant mieux qu'elle avoit l'avantage ſur ſes ennemis ; ce Prince retourna à Vienne, où devoient auſſi ſe rendre les Ambaſſadeurs du Pape, qui étoit alors Leon X., du Roi d'Eſpagne, du Roi d'Angleterre, & des Rois de Pologne, de Hongrie & de Boheme. Le Pape y envoya, en qualité de ſon Legat, le Cardinal Gilles de Viterbe, un des plus éloquens perſonnages de ce tems-là, & des plus verſez dans la connoiſſance des affaires de l'Europe.

Tous

Digitized by Google

Traitez de Vienne. Tous ces Miniſtres ainſi raſſemblez commencerent à traiter chacun en particulier de ce qui regardoit les interêts de leurs Maîtres. On vint enſuite au point principal, qui avoit donné lieu à la tenuë de ce Congrès: ſavoir au double mariage d'Anne fille de Ladiſlas, avec Ferdinand neveu de Maximilien & fils de Philippe; & de Louïs frere d'Anne, avec Marie ſœur de Ferdinand. Il fut ſtipulé par cet accord, qu'en cas que Louïs vînt à mourir ſans enfans mâles, Anne ſa ſœur & ſes hoirs ſuccederoient aux Royaumes de Hongrie & de Boheme; & qu'après la mort de Ladiſlas, qui arriva peu de tems après, ſon fils Louïs, qui n'avoit alors que dix ans, demeureroit ſous la tutele de Maximilien, & de Sigiſmond Roi de Pologne: ce qui étoit le principal but de l'Empereur. A ces conditions, il fut conclu qu'il y auroit deſormais une paix perpetuelle entre tous ces Princes & quelques autres leurs amis & alliez. Mais ces articles ayant été préſentez aux Grands du Royaume, ils refuſerent d'y conſentir, ce qui donna occaſion aux Turcs d'en envahir la plupart des Provinces.

Bataille de Marignan. Les progrès de François I. en Italie occuperent auſſi beaucoup les eſprits: d'autant plus qu'on reçut alors la nouvelle de la fameuſe bataille de Marignan qu'il avoit gagnée par le ſecours des Venitiens, & de la priſe de Rovigo par les troupes de cette République. Comme il ſembloit que tout cela donnât beaucoup de jalouſie au reſte de l'Italie, Maximilien ne penſoit qu'aux moyens d'y remedier. Mais les Ambaſſadeurs des autres Princes ne voulurent pas entrer dans ſes meſu-

Digitized by Google

sures, & il ne reçut plus de satisfaction de la part du Legat, dans les conferences qu'il eut avec lui sur ce sujet ; ce Ministre s'excusant toujours sur ce qu'il n'avoit point d'ordre de traiter de ces matieres.

Maximilien ne se rebuta point pour cela. Voyant que les négociations generales lui réussissoient, il essaya d'en entamer de particulieres pour ses propres interêts, & fit au Legat quelques demandes qu'il souhaitoit d'obtenir du Pape, en faveur de son fils naturel nommé George, qui fut dans la suite Evêque de Liége. On prétend même qu'il alla jusqu'à lui demander un Chapeau de Cardinal. Mais il y a d'autant moins d'aparence, que les Princes ne se mêlant pas beaucoup alors des affaires de la Cour de Rome, il importoit peu à cette Cour d'avoir des Prélats à sa dévotion ; outre que Maximilien n'étoit pas auprès du Pape Leon en aussi grande estime qu'on pourroit se l'imaginer, & qu'il le desiroit lui-même. Ainsi, tout ce qui pourroit le faire croire, c'est que ce Prince témoigna toujours beaucoup de tendresse envers ses enfans, tant legitimes que bâtards. Il en eut deux de cette derniere sorte, un garçon & une fille : savoir, George dont je viens de parler, & Marguerite, qui fut femme de Jean Comte d'Oostfrise. Ceux qui lui en donnent encore d'autres, de quoi néanmoins je ne trouve aucune preuve digne de foi, se fondent aparemment sur ce qu'il eut un grand nombre de concubines, particuliérement dans sa jeunesse, où il ne se fit pas un scrupule de laisser voir son incontinence aux yeux de toute sa Cour.

Enfans naturels de l'Empereur Maximilien.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, je finis ici ce premier Livre à la mort de Philippe I. pour donner en abregé dans le ſuivant la vie de Charles Quint ſon fils, pere du grand Roi dont j'entreprens l'hiſtoire.

Fin du Livre I.

Digitized by Google

LA VIE DE PHILIPPE II. ROI D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE II.

ARGUMENT DU LIVRE SECOND.

Charles d'Autriche demeure heritier de tous les biens paternels & maternels. Sa naiſſance, & ſon Traité avec François I. Celui-ci va en Italie avec une puiſſante Armée. Charles paſſe en Eſpagne. Accompliſſement de de quelques preſages. Mort de Maximilien, ſes Actions, ſon Caractere. Charles eſt élu Em-

Digitized by Google

Empereur. Il en reçoit la nouvelle en Eſpagne, d'où il part pour ſe rendre en Flandre par l'Angleterre. Il eſt couronné à Aix-la-Chapelle. François I. lui déclare la guerre. Mort de Leon X. Promotion d'Adrien au Pontificat. Luther ſe rend à la Diéte de Worms. Les Eccleſiaſtiques le font mettre en priſon. Divers raiſonnemens ſur l'obſervation de la foi donnée.

1500. Grande puiſſance de Charles Prince d'Eſpagne.

CHarles d'Autriche Prince d'Eſpagne, & depuis l'un des plus grands Empereurs de l'Univers, demeura donc heritier de tous les biens ſoit paternels, ſoit maternels ; mais non pas de ceux que poſſedoit Maximilien ſon Ayeul, Pere de Philippe, qui étoit encore vivant ; en quoi le Comte Loſchi s'eſt trompé lorſqu'il a mis la mort de Maximilien avant celle de Philippe. Ce même Charles fut le centre des deux plus illuſtres familles du monde, aiant eu pour Aieule Marie, unique Heritiere du Grand Charles Duc de Bourgogne ; & pour Mere, Jeanne Princeſſe de Caſtille, fille de Ferdinand le Catholique, laquelle lui transmit avec le ſang les vaſtes Etats de ces fameux & anciens Rois d'Eſpagne, appellez Gots ; dont l'origine eſt ſi celebre & ſi glorieuſe, qu'il n'y en eut jamais de ſemblable ſur la terre. Par conſequent il ne ſera pas inutile de dire ici un mot de cette ſucceſſion.

Ferdinand le Catholique & Iſabelle n'eurent qu'un Enfant mâle, nommé Jean, & quatre filles, dont les deux aînées furent Iſa-

Digitized by Google

Iſabelle & Jeanne. Ils firent en même tems le mariage du Prince Jean & de la Princeſſe Jeanne, dont l'une épouſa, comme j'ai dit, l'Archiduc Philippe, & l'autre, Marguerite ſa ſœur. L'Infante Iſabelle, qui étoit l'aînée, fut mariée avec Don Emmanuel Roi de Portugal; & de ce Mariage ſortit Don Michel dit *de la Paix*, parce qu'il nâquit préciſément dans le tems que la Paix fut faite entre le Portugal & la Caſtille. Sur ces entrefaites, mourut le Prince Don Jean, Epoux de Marguerite, à l'âge de dix-neuf ans, ſans laiſſer d'autre Heritier qu'Iſabelle Reine de Portugal, qui receuillit par ce moyen tous ces grands Etats. Cette Princeſſe étant enſuite venuë à mourir, les laiſſa au Prince Michel ſon fils; lequel étant auſſi mort deux ans après, transmit toute la ſucceſſion à Charles, qui étoit né dans la Ville de Gand le lundi 24. Fevrier 1500. Sa Naiſſance.

Ce fut l'Evêque de Tournay qui le batiſa. Il eut pour Parrains les Princes de Chimai & de Bergue; & pour Marraines, Marguerite ſa Tante Veuve du Prince Don Jean, & Marguerite Sœur d'Edouard Roi d'Angleterre. Il reçut alors le titre de Duc de Luxembourg, & l'Archiduc ſon pere étant mort peu après, il fut élevé avec beaucoup de ſoin à la Cour de Maximilien ſon Aieul, ſous la conduite de divers Maîtres, & particuliérement d'Adrien, qui fut dans la ſuite élevé au Pontificat. Sa Tante Marguerite prit ſoin du gouvernement de la Flandre pendant ſa Minorité; l'Empereur ne pouvant y vacquer à cauſe des affaires qu'il avoit en Allemagne. Et l'an 1508. fut concluë entre l'Em- 1508.

l'Empereur, & les Rois de France & d'Eſpagne, la fameuſe Ligue de Cambrai, contre les Venitiens, avec le ſuccès que chacun ſait.

Deux ans après, le Roi Catholique & le Roi d'Angleterre ſe liguerent enſemble contre le Roi de France, dont Jean d'Albret Roi de Navarre prit les interêts avec chaleur. Le Pape, qui marquoit ouvertement ſa partialité en faveur des deux premiers, qu'il avoit lui-même excitez à faire la guerre à la France, excommunia Jean d'Albret, le priva de ſon Royaume, & le tranſporta au Roi Catholique. Celui-ci envoya auſſi-tôt Frederic de Tolede, Duc d'Albe, à la tête d'une puiſſante Armée, pour en prendre poſ-
1512. ſeſſion en ſon nom; & unit l'an 1512. le Royaume de Navarre à celui de Caſtille, avec lequel il fut toujours incorporé depuis. Jean d'Albret fit inutilement tous ſes efforts pour s'y oppoſer: il fut contraint de ſe réfugier auprès du Roi de France. L'hiſtoire raporte que ſa femme Marguerite, en ſe retirant avec lui en France, lui prédit que cette perte ſeroit deſormais ſans remede, & voici, à ce qu'on prétend, les propres termes dont elle ſe ſervit. *Vous fûtes Roi de Navarre, mon cher Don Juan, mais ni vous ni vos heritiers ne le ſeront jamais plus. Ce Royaume n'eût pas eté perdu pour nous, ſi je fuſſe née Roi & vous Reine.*

1514. La mort de Louïs XII. arrivée l'an 1514. & celle de Ferdinand le Catholique qui la ſuivit de près, firent bien changer la face de l'Europe. Mais ſans entrer ici dans le détail des affaires generales, je me borne à ce qui

qui regarde en particulier le ſujet que j'ai en main. François d'Angoulême I. du nom, ayant ſuccedé à la Couronne de France, ſes favoris & ceux du Prince Charles, qui s'appelloit, comme j'ai dit, Duc de Luxembourg, crurent prévenir tous les differends qui pourroient naître entre ces deux Princes, en les uniſſant par les nœuds de la plus étroite amitié. Mais ils ne prévoyoient pas qu'elle ne pourroit longtems ſubſiſter, eu égard au grand courage de l'un & de l'autre. Et en effet, ils eurent bientôt des querelles ſi violentes, qu'elles ne purent s'éteindre que par leur mort.

1515. François I. paſſe en Italie.

Ce qui fit juger que François I. ſeroit un jour un des plus courageux Princes du monde, c'eſt le voyage qu'il fit en Italie l'an 1515. auſſi-tôt après ſon couronnement. Ni la longueur, ni la difficulté des chemins ne furent capables de l'en detourner. Il partit à la tête d'une nombreuſe Armée, par les conſeils de Trivulce, paſſa les Alpes avec un grand train d'artillerie & toutes ſortes de munitions; & fondant ſur les troupes de Proſper Colonne, Capitaine experimenté, qui en gardoit les paſſages, le battit & le fit priſonnier à Villefranche. Pourſuivant enſuite ſon chemin avec toute ſon Armée compoſée de quarante mille hommes, il vint à Marignan, où il attaqua les Suiſſes au nombre de trente mille, commandez par le Cardinal de Sion. Cette fameuſe bataille dura deux jours, ſans que le Roi prît aucun repos durant la nuit qui fut entre deux. Au contraire il la paſſa toute entiere à parcourir les tentes de ſes Soldats bleſſez, leur faiſant diſtribuer ſon lin-

Digitized by Google

Défaite des Suiſſes à la journée de Marignan.

linge, & juſqu'aux draps de ſon lit, pour bander leurs playes, & ne voulant ſe coucher qu'à plate terre, pour être plutôt prêt à retourner dès la pointe du jour au combat. Il remporta bientôt une Victoire complete ſur les Suiſſes, qui perdirent plus de quinze mille hommes dans cette bataille. Enſuite de quoi il ſe rendit à Milan, où il paſſa quelques jours dans les Fêtes, dans la joie, & dans toutes ſortes de galanteries. Ce fut cette Expedition qui lui acquit la renommée du plus vaillant Roi de l'univers, tel qu'il le fut en effet, & qui fit rechercher ſon amitié de tous les autres Princes de l'Europe. Mais cela n'empêcha pas que l'Armée de l'Empereur Maximilien ne le chaſſât peu après de Milan.

Traité de de Noyon entre Charles V. & François I.

Toutefois on en vint à une négociation, dans laquelle il fut réſolu, que les deux Princes envoyeroient leurs Députez à Noyon, où, après de longs débats, l'accommodement fut enfin conclu aux conditions ſuivantes. „ Que François céderoit à Charles „ toutes ſes prétentions ſur le Royaume de „ Naples, moyennant une penſion de cent „ mille écus, qui lui ſeroit payée tous les „ ans. Que Charles épouſeroit Louïſe fille „ aînée de François, au lieu de Renée, fille „ de Louïs XII. qui lui avoit été promiſe. „ Et que Charles rendroit à Henri, fils de „ Jean d'Albret, le Royaume de Navarre „ dont il avoit été dépouillé par Ferdinand, „ ou du moins un équivalent au gré de „ Henri, & cela dans l'eſpace de ſix mois.

1516. Ce Traité ainſi conclu l'an 1516. cinq mois après la mort de Ferdinand le Catholique, &

& du consentement de l'Empereur Maximilien qui vivoit encore alors, fut ratifié par les deux Princes, qui, pour plus grande preuve de leur sincerité, se donnerent l'un à l'autre les marques de leur Ordre; c'est à dire que François donna à Charles l'Ordre de St. Michel, institué par Louis XI. & Charles donna à François celui de la Toison d'or, fondé par Philippe le Bon Duc de Bourgogne, son Bisaieul maternel.

Charles passe en Espagne. Divers pronostics suivis de leur accomplissement.

Ensuite, Charles passa en Espagne, par le conseil de Maximilien, pour y prendre possession des Etats de Ferdinand, qui avoient besoin de sa personne. Mais avant que de raconter ce qu'il y fit, il est bon de dire un mot de certains pronostics qu'un celebre Astrologue de ce tems-là avoit faits à Ferdinand, en lui disant, entre autres choses, *qu'il mourroit infailliblement à Madrigal*. C'étoit un lieu situé au Dioceſe d'Avila, où Ferdinand avoit une fille naturelle, nommée Monique, qu'il aimoit avec beaucoup de tendresse. Il n'osoit plus depuis ce tems-là entrer dans aucun endroit qui portât ce nom; & cependant il mourut à Madrigal, autre petit lieu ainsi nommé le 21. Janvier 1516. Ce qui avoit inspiré cette crainte à Ferdinand, étoit l'exemple de Don Pierre Roi de Castille à qui l'on avoit de même prédit, *qu'il devoit finir ses jours par un grand accident dans la Tour de l'Etoile*. Il prit en vain toutes sortes de précautions pour éviter l'effet de son Destin, en s'informant soigneusement s'il y avoit en Espagne ou ailleurs une Tour qui portât ce nom. Le jour même qu'il fut assassiné comme il sortoit du château de

Digitized by Google

Montel, il trouva, en levant les yeux pour considerer cette forteresse, une inscription qui portoit, *que c'étoit là la Tour de l'Etoile.* Et bien que le pronostic & le jour fatal lui fussent presens à l'esprit, telle fut la constance ou plûtôt la force de sa destinée, qu'il se jetta lui-même dans le précipice. J'avouë qu'il ne faut pas ajouter foi trop legerement à ces sortes de prédictions; mais je croi aussi qu'on ne doit pas tout à fait les mépriser.

Quelcun aiant aussi predit à l'Empereur Frederic *qu'il mourroit à Florence*, il ne voulut jamais entrer dans cette ville, bien qu'il passat plusieurs fois auprès. Cependant la prédiction s'accomplit en quelque maniere, ce Prince étant mort à *Fiorenzuola* dans le Parmesan: ce qui fait voir que quoi-que ce diminutif ne méritât pas en aparence grande attention; il étoit néanmoins suffisant pour fonder le pronostic, & qu'on n'y sauroit avoir trop d'égards, quand il s'agit de la vie des Princes.

Don Alvare de Luna évitoit de même autant qu'il pouvoit d'entrer dans une de ses Maisons, nommée *Palcho*, parce qu'un Astrologue lui avoit prédit qu'il finiroit sa vie sur un *Palco*, qui en Italien signifie *un Echafaut*. Mais toutes ses précautions furent inutiles: d'autant qu'aiant été condamné à perdre la tête, il mourut en effet sur un échafaut comme on le lui avoit prédit.

Reprenons le voyage de Charles V. qui fut très-heureux soit par terre, soit par mer. Il s'embarqua le 19. de Septembre à *Villavicioſa*, où il étoit attendu par divers Seigneurs qui souhaitoient ardemment de lui ren-

Digitized by Google

rendre leurs respects. Il ne voulut pas manquer lui-même de rendre les siens à la Reine sa mere, qui étoit alors à Tordesilla: il partit pour l'y aller trouver, & lui donna de grandes marques de soumission & de tendresse. Le premier acte d'autorité que fit le nouveau Roi, ce fut d'ordonner à Don Pietre Martinez de Guſman, Commandeur de l'Ordre de Calatrava, & Gouverneur de l'Infant Don Ferdinand son frere; de même qu'à Don Alvare Ozorio, Evêque d'Astorgue, son Précepteur, de quitter chacun leur emploi & de se retirer, l'un dans sa maison, & l'autre dans son Dioceſe, parce que les maximes de l'Etat demandoient qu'il en usât ainsi. C'étoient deux personnages d'un grand mérite. Aussi Charles V. ne les auroit-il pas traitez de la sorte, s'il n'eût été averti qu'ils donnoient de mauvais conseils au Prince de l'éducation duquel ils étoient chargez; en lui insinuant que le Roi son frere n'avoit pas pour lui toute la tendresse qu'il devoit, & que c'étoit entre ses mains qu'il devoit remettre le gouvernement de l'Etat en son absence: ce qu'ils disoient, pour gouverner eux mêmes arbitrairement sous son autorité.

Charles reçoit des Espagnols le serment de fidelité.

Charles aiant reçu le serment de fidelité des Espagnols, dans une Assemblée generale des Etats tenue à Valladolid, resolut de se transporter en Arragon, pour s'y faire proclamer Roi; & cela, sur ce que les Etats de ce Royaume avoient souhaité de jouïr du même privilege que ceux de Castille, qui étoit de voir chez eux le Roi en personne, & non par ses Ambassadeurs. Il n'y alla néanmoins, qu'après avoir obtenu du Pape

Digitized by Google

Leon X. un Chapeau de Cardinal pour son Maître Adrien.

Mort de Maximilien & son Caractere.

Pendant que Charles étoit en Arragon, l'Empereur Maximilien mourut en Allemagne le 12. de Janvier 1519. laissant le Trône Imperial en butte à tous ceux que leur ambition, leurs brigues, ou les forces qu'ils avoient en main, mettoient en état d'y prétendre. C'étoit un Prince qui, tant qu'il vécut, avoit paru plein d'irrésolution, leger, inconstant, facile à se leurrer d'esperances, extrêmement prodigue, & sujet à de grands desordres; de maniere qu'il ne put jamais réussir dans aucune entreprise, aiant toujours fait la guerre avec differens succès, parce qu'il s'y portoit avec aussi peu de fermeté, que de prudence. Il étoit entré en 1507. dans la Ligue contre les Venitiens, à la sollicitation du Pape Jules II.; & puis, il s'étoit accommodé avec eux, sans en peser les consequences: ce qui faisoit dire à ce Pape: *que Maximilien auroit été plus propre à manier la Croix que l'épée, comme il lui seroit mieux convenu à lui-même de porter l'épée que la Croix.* Quoi qu'il en soit, la mort de cet Empereur donna lieu à divers Princes d'élever leurs pensées jusqu'au Trône Imperial. Mais entre tous ceux qui pouvoient y prétendre, nul autre ne parut sur les rangs que Charles & François I. qui pourtant n'employerent pour réussir, chacun de leur côté, que la voye des intrigues & des ressorts cachez, sans sortir des bornes de la moderation, & des égards qu'ils devoient avoir l'un pour l'autre.

Erasme raporte avec de grands éloges, la ge-

Digitized by Google

generosité avec laquelle Frederic Duc de Saxe refusa en pleine assemblée la Couronne Imperiale qui lui étoit offerte par les Electeurs. Ils en furent si touchez, que desesperant de pouvoir s'accorder sur l'Election, ils résolurent d'un commun consentement de s'en remettre au choix de Frederic, & de nommer pour Empereur celui que ce Prince en jugeroit digne. Frederic s'en défendit quelque tems. Mais cédant enfin aux instances réiterées de ses Collegues, & aux assurances sinceres qu'ils lui donnoient d'en passer par son jugement, il déclara devant tout le College Electoral, *que pour lui, il ne connoissoit personne qui fût plus capable de remplir le Trône Imperial avec gloire, & de procurer le bien commun de la Chrêtienté, que le Roi Charles.* Generosité de Fréderic de Saxe.

Il n'y eut que l'Electeur de Treves, partisan déclaré de François I. qui fut d'un avis contraire à ce sentiment. Il représenta avec force, combien seroit à craindre la puissance demesurée de ce Prince, déja si considerable par la possession de tant de vastes Etats, s'il venoit à y ajouter l'Empire; prétendant que ce seroit non seulement causer une extrême jalousie à toute l'Allemagne, mais encore l'exposer à un danger manifeste de périr. Toutefois, quelque bien fondées que fussent ces remontrances, elles ne firent aucune impression sur l'esprit des Electeurs. Ils proclamerent Charles Roi de Romains & puis Empereur, comme ils l'avoient promis à Frederic: ce qui fut fait avec de grandes démonstrations de joie le 24. Fevrier de la même année 1519. jour de la fête de St. Mathias. Charles V. élu Empereur. 1519.

Digitized by Google

thias. L'Electeur de Trêves ne put dissimuler la douleur qu'il en ressentit. Celle de François I. ne fut pas moins vive. Mais il avoit une grandeur d'ame, qui étoufa bientôt tous ses ressentimens. Le Pape Leon X. par une Bulle particuliere donna dispense à Charles de celle qui défendoit au Roi de Naples de pouvoir parvenir à l'Empire.

Le Duc de Baviére passe en Espagne pour lui en porter la nouvelle.

Le Duc de Baviére fut le premier qui porta à l'Empereur la nouvelle de son élection, pour l'engager, par le rang qu'il tenoit dans la Diéte, à mettre au plutôt la derniere main à ce grand ouvrage. Et comme l'Espagne ne reconnoît en aucune maniere l'Empire, dont elle est séparée & indépendante à tous égards, bien que ce titre de Roi des Romains soit plus ancien que celui de Roi d'Espagne, Charles ne laissa pas, dès qu'il eut accepté la Couronne Imperiale, de faire publier une Loi en faveur de l'immunité & de l'indépendance de ses Royaumes.

Il ordonna encore dans le même tems, que le Roi de Castille, au lieu du titre d'*Alteſſe* qu'il avoit porté jusqu'alors, porteroit desormais celui de *Majeſté*. Mais ce qui fit le plus de plaisir à cette nation naturellement hautaine, ce fut l'usage que l'Empereur introduisit à quelques mois de là, de faire couvrir les Grands d'Espagne en présence de leur Roi, en leur donnant la qualité de *Freres* ou de *Couſins*, ou d'autres titres semblables qui marquoient quelque affinité avec lui. La distinction qu'il établit entre les Grands, fut donc, que ceux de la premiere Classe auroient le privilege de parler couverts devant le Roi; que ceux de la seconde pourroient en-

Digitized by Google

entendre couverts les propositions qui seroient faites dans le Conseil, mais qu'ils seroient obligez de se découvrir pour parler; enfin que ceux de la troisiéme, étant en présence du Roi, pourroient demeurer couverts lorsqu'ils se tiendroient apuyez contre la muraille ou dans quelque autre fonction; mais qu'ils ne pourroient écouter ce qui se diroit, ni parler eux-mêmes, sans se découvrir. Il créa de plus la charge de Courrier Major, pour en gratifier la Maison de Tassis d'où sont les Comtes de Villademiana, laquelle passa ensuite à titre d'Heredité aux Comtes d'Ognate, qui en retiroit plus de deux cens mille écus.

Charges & dignitez conferées par le nouvel Empereur.

Charles confera encore cette même année, en qualité de Duc de Bourgogne, la Toison d'or, comme Chef & Grand-Maître de cet Ordre, à divers Seigneurs. De ce nombre furent Don Alvare de Zuniga, Duc de Bejar: Don Frédéric Henriquez Amirante: Don Innico de Velasco, Connétable: le Marquis d'Astorga: le Prince de Vixiniano: & le Duc de Cardone.

Sur ces entrefaites, l'Electeur Palatin au nom de tous les Princes & Etats de l'Empire fut envoyé en Espagne, avec un Acte authentique de l'élection de Charles V. pour suplier Sa Majesté Imperiale de se disposer à faire incessamment le voyage d'Allemane, où sa présence étoit nécessaire, dans la conjoncture des troubles qui commençoient à s'y élever. C'étoit le tems que Martin Luther, ayant été condamné & excommunié par le Pape Leon X. se faisoit un grand nombre de partisans; & que sous la protec-

Digitized by Google

tion de quelques Princes, il jettoit les fondemens d'une Religion particuliere, différente en plusieurs choses de la Religion Romaine. On vit en ce même tems-là un commencement de guerre civile dans une partie de la Castille, qui dura l'espace de trois ans. Ce fut l'ambition de Jean de Padille, d'Antoine d'Acugna, Evêque de Zamora, & de Jean Bravo, qui porta ce Royaume à se soulever, sous prétexte de se former en République.

Adrien est déclaré Gouverneur en Espagne durant l'absence de Charles V.

Toutefois l'Empereur ne differa point son voyage pour cela. Il savoit trop bien qu'il ne pouvoit conserver l'Empire, sans se transporter en Allemagne. Ayant donc convoqué les Etats-generaux, & établi pour Gouverneur du Royaume en son absence l'Evêque de Tortose, son Maître, qu'il avoit déja fait nommer Cardinal, il déclara devant toute l'Assemblée la nécessité indispensable de son départ, dont il avoit déja fixé le jour, & pour lequel il avoit ordonné tous les préparatifs nécessaires. Il leur fit voir de quelle consequence il étoit qu'il allât prendre possession de la Couronne Imperiale, que le Roi de France s'efforçoit de lui enlever; aussi bien que de pourvoir à la sureté de ses Etats de Flandre & d'Italie, qui le souhaitoient eux-mêmes avec empressement; & que, quoi qu'il regardât la Castille comme le principal fondement de la Monarchie, il ne pouvoit néanmoins se dispenser de secourir les uns & les autres, puisque Dieu lui en avoit confié le Gouvernement: protestant, malgré tout cela, qu'il ne se seroit pas déterminé à partir sitôt, si les Electeurs ne l'en eus-

Digitized by Google

eussent fait prier avec instance, eu égard aux pressans besoins de la Religion.

La principale raison qui porta l'Empereur à parler de la sorte, étoit, que les peuples de Castille prenoient pour prétexte de leur soulévement, *qu'il s'en alloit en Allemagne, pour ne revenir plus en Espagne : qu'il prétendoit recevoir tous les revenus de ces Royaumes, par le moyen des Gouverneurs Etrangers qu'il y établiroit, pour en disposer à son gré en Flandre, qui étoit le lieu de sa naissance. Et que son dessein n'étoit autre que de faire de la Castille, ce Royaume si célébre & si ancien, une Province de la dépendance des Pays-Bas.*

Ce Prince prit donc le parti qu'il crut lui être le plus avantageux. Il s'embarqua à la Corogne, suivi d'une nombreuse Cour. Entre les Seigneurs qui l'accompagnerent, étoient le Duc d'Albe, Don Frédéric, le Marquis de Ville-Franche son fils, & quelques autres. Et sans la révolution qui arriva en ce tems-là, le nombre des Seigneurs qui l'auroient suivi eût été encore beaucoup plus grand. Pendant qu'il continuë son voyage, il ne sera pas inutile de raporter en peu de mots les principales causes de la haine irréconciliable qui se forma entre Charles Quint & François. I.

Ce Prince s'embarque pour l'Allemagne.

L'avantage qu'avoit eu Charles d'emporter la Couronne Imperiale malgré les brigues & les prétentions de François, fut pour celui-ci un sujet de chagrin qu'il ne lui étoit pas facile d'oublier. Comme ils avoient tous deux des forces & un pouvoir capables de leur causer une jalousie mutuelle, ils ne songeoient qu'à se rendre plus redoutables chacun de leur

Motifs de la haine qui se forma entre lui & François I.

Digitized by Google

Griefs de l'Empereur contre le Roi de France.

leur côté; & comme ils se croyoient tous deux offensez, ils croyoient aussi avoir tous deux de bonnes raisons pour se mettre en état de défense. Ni l'un, ni l'autre ne négligeoit aucune occasion de faire de la peine à son ennemi; ils profitoient de toutes les conjonctures dont ils pouvoient tirer le moindre avantage. Il n'étoit pas possible que ce feu demeurât longtems caché. Il se manifesta bientôt avec tant de violence, que les seules étincelles qui s'en répandirent en divers endroits y causerent de grands embrasemens. Voici à quoi se réduisoient les principaux griefs de ces deux Princes, comme il parut par leurs Manifestes.

Charles remontoit jusqu'à un tems plus reculé. Il se plaignoit des affronts que Charles VIII. avoit faits à Maximilien son aieul, en lui renvoyant sa fille Marguerite six ans après la conclusion du contract par lequel il avoit promis de l'épouser; & en lui enlevant Anne de Bretagne, dont le Mariage avec le Prince d'Autriche étoit regardé comme si sûr, ayant été conclu & arrêté avec toutes les solemnitez accoutumées, qu'il ne se faisoit aucun Acte public en Bretagne, qu'au nom de la Duchesse & du Prince son Epoux.

Il se plaignoit encore d'un autre manquement de parole qu'il imputoit à Louis XII. mais qu'il faisoit retomber sur François I. qui étoit que Louis ayant promis de lui donner en mariage Claude de France sa fille aînée, il l'avoit ensuite donnée à François, au mépris de son premier engagement; quoique ce mariage eût été stipulé entre Louis & Ma-

xi-

Digitized by Google

ximilien, afin d'empêcher par là l'effet de la menace que cet Empereur lui faiſoit de le mettre au ban de l'Empire, pour avoir chaſſé du Duché de Milan Ludovic & François Sforce, dont le premier étoit Pere de Maximilien.

Le troiſiéme grief de Charles regardoit le Duché de Bourgogne, qu'il reprochoit à François d'avoir été injuſtement uſurpé par Louis XI. ſur Marie de Bourgogne ſon ayeule, ſans aucune ombre de prétentions, mais par la ſeule force des armes.

Il ſe plaignoit auſſi des intrigues & des reſſorts qu'avoit fait jouer Louis XII. pour lui aliener les bonnes graces de Ferdinand le Catholique ſon aieul maternel, en lui faiſant épouſer en ſecondes nôces ſa niéce Germaine, fille de Gaſton VII. Comte de Foix, à condition, ainſi qu'il étoit dit par le Traité conclu en 1505. que s'il naiſſoit des enfans de ce mariage, ils heriteroient du Royaume de Naples, qui par ce moyen étoit enlevé à Charles Quint.

Enfin ſa derniere plainte regardoit le Duché de Milan, qui avoit été conquis depuis peu par François I. & que Charles diſoit apartenir ſans difficulté aux Sfortes & à l'Empire: d'autant que l'inveſtiture en vertu de laquelle François y pouvoit prétendre, avoit été déclarée invalide, par le défaut des conditions néceſſaires pour l'obtenir. Voilà quels étoient les griefs que l'Empereur alléguoit dans ſon Manifeſte.

Le Roi de France de ſon côté y opoſoit premiérement l'inéxécution des deux promeſſes qui lui avoient été faites par le Traité de Noyon, Et de François I. comte l'Empereur.

Noyon; l'une, de restituer le Royaume de Navarre à Henri d'Albret; l'autre, de payer à François une pension de cent mille écus, au moyen de laquelle il s'étoit déporté de toutes ses prétentions au Royaume de Naples. Il se plaignoit donc que l'Empereur ne paroissoit nullement disposé à les accomplir; puis que non seulement il avoit laissé écouler les six mois fixez pour l'exécution de ses promesses, mais qu'il n'avoit même jamais voulu s'expliquer là-dessus, malgré les instances qui lui en avoient été faites deux ou trois ans après la ratification du Traité.

Il se plaignoit en second lieu du refus que faisoit l'Empereur, de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit comme Vassal, en qualité de Comte de Flandre & d'Artois, quoi qu'il l'eût déja fait une fois; & cela par cette unique raison, qu'une telle démarche étoit trop indigne de la Majesté Imperiale. Voilà en peu de mots sur quoi étoit fondée la haine irréconciliable de ces deux Princes, qui causa une si grande effusion de sang Chrêtien, la ruine de tant de familles, & la destruction de tant de Provinces.

Charles arrive en Angleterre.

Charles s'étant embarqué, comme je l'ai dit, fut contraint par la tempête de relâcher en Angleterre, & de faire descente à Douvres, le meilleur Port de ce Royaume, où le Roi Henri VIII. vint en poste le recevoir. Il y arriva peu après le débarquement de l'Empereur, & n'oublia rien pour régaler un hôte de cette importance. Ils firent ensemble un Traité de confedération, sans préjudice de celui que François I. avoit conclu avec Henri dans la ville d'Ardres. Polydore

Et y fait un Traité avec Henri VIII.

&

Digitized by Google

& Martin du Bellai ne ſont pas d'accord ſur la date de ces deux Traitez, le premier prétendant que celui de Charles-Quint fut poſterieur, & l'autre voulant que ce ſoit celui de François I. Mais ſans entrer dans cette diſpute, je m'en tiens au plus grand nombre d'Auteurs, qui mettent le Traité de l'Empereur avec Henri après celui du Roi de France.

Henri ne manqua par de faire voir à l'Empereur le bel Ouvrage (comme l'appelloit Leon X.) qu'il avoit compoſé contre la Doctrine de Luther, & qui ſe trouve encore aujourd'hui parfaitement bien copié, & ſouſcrit de la propre main de ce Prince, dans la Bibliotheque du Vatican, tel qu'il l'avoit envoyé au Pape Leon. Ce fut ce qui lui mérita de la part de ce Pontife le titre de *Defenſeur de la Foi.* L'Empereur prit beaucoup de plaiſir à voir cet Ouvrage; & exhorta le Roi d'Angleterre non ſeulement de continuer à donner des marques de ſon zèle par ſa plume, mais encore de joindre ſon épée à la ſienne, *pour chaſſer ce Monſtre de l'Allemagne.* Ce ſont les termes dont il ſe ſervit en parlant de Luther.

Ces deux Princes s'embraſſerent avec beaucoup de cordialité, confirmant par ces marques exterieures l'étroite union qui étoit déja entre eux par les liens du ſang, à cauſe de Catherine Reine d'Angleterre qui étoit ſœur de la Reine Jeanne: après quoi ils ſe ſéparerent, non ſans verſer des larmes de tendreſſe, au raport d'Alphonſe de Vera. Ces témoignages réciproques d'affection paſſerent juſques entre les Courtiſans des deux Monarques. Le Roi d'Angleterre, ſuivi d'une nombreu-

Digitized by Google

breuſe Cour, accompagna l'Empereur à ſon Vaiſſeau, & lui dit en le quittant: *Adieu, mon très cher frere: que le Ciel vous conduiſe, puiſque la Terre vous a ſuſcité trois ſi redoutables ennemis.* A quoi l'Empereur répondit: *Dieu ſoit loué, qui m'a donné aſſez de courage & de forces pour les combattre & pour les vaincre.*

Paroles miſterieuſes que celui ci lui dit en le quittant.

Le Roi d'Angleterre entendoit par ces trois ennemis, Soliman, Empereur des Turcs, du ſang des Ottomans, qui étoit parvenu à l'Empire depuis huit mois par la mort de ſon pere Selim, arrivée au mois de Novembre 1519; François I. Roi de France; & Martin Luther.

1519. Charles V. arrive aux Pays-Bas.

L'Empereur ayant eu un vent favorable, paſſa de Douvre à Fleſſingen en Zéelande, où il fut reçu avec des demonſtrations extraordinaires de joie par les Etats de toutes les Provinces. Sur tout la ville de Gand, ſa patrie, ne pouvoit contenir l'excès de ſon raviſſement, d'avoir donné la naiſſance à un ſi grand Monarque. Les premiéres perſonnes qui vinrent à ſa rencontre furent *Donna Marguerita* & l'Infant *Don Ferdinand* que l'Empereur avoit fait venir d'Eſpagne en Flandre dès l'année précedente.

Il ne demeura aux Pays-Bas qu'autant de tems qu'il lui en falut pour recevoir les Requêtes de ſes ſujets, leur rendre juſtice ſelon leurs beſoins, & les conſoler par les bienfaits dont il les combla, de tous les ennuis que leur avoit cauſez ſon abſence: en quoi l'on peut dire que Charles-Quint n'avoit point ſon ſemblable dans l'univers. Il paſſa enſuite à Aix-la-Chapelle, une des principa-

Digitized by Google

cipales villes d'Allemagne, pour la Ceremonie de ſon Couronnement, accompagné de l'Infant Don Ferdinand, qui devoit y épouſer la Princeſſe Anne, ſœur de Louis Roi de Hongrie. Charles-Quint fut reçu dans cette ville avec toute la pompe que l'on peut s'imaginer. Il y trouva les trois Electeurs Eccleſiaſtiques, ſavoir les Archevêques de Mayence, de Cologne & de Treves, & l'Electeur Palatin du Rhin qui lui vinrent au devant; & le Roi de Boheme, le Marquis de Brandebourg & le Duc de Saxe, ne pouvant s'y trouver en perſonne, y envoyerent leurs Ambaſſadeurs munis des plus amples pouvoirs. Il va à Aix la Chapelle.

Ce fut le 22. d'Octobre 1520. le lendemain de ſon arrivée, que ſe fit le Couronnement. Et ce jour fut d'autant plus remarquable, que pendant que Charles-Quint étoit couronné Empereur des Chrêtiens à Aix-la-Chapelle, Soliman l'étoit auſſi à Conſtantinople en qualité d'Empereur des Turcs. En quoi l'on ne peut aſſez admirer la profondeur des ſecrets Jugemens de Dieu, qui diſpoſe toutes choſes ſelon les vues de ſa Providence. Car c'eſt ainſi que le même jour auquel Nabuchodonoſor détruiſit le Temple de Jeruſalem, fut auſſi celui qui donna la naiſſance à Cyrus par la permiſſion de qui ce Temple devoit être rebâti. De même, comme l'Empire des Turcs n'avoit jamais vu un Prince ni plus vaillant ni plus fortuné que Soliman, auſſi la Chrêtienté ne vit-elle jamais un Empereur ni plus courageux que Charles-Quint, ni qui ait été plus invincible. Où il eſt couronné.

La Ceremonie du Couronnement étant

Digitized by Google

achevée, l'Empereur renonça par un Acte public en préſence des Electeurs, à tous les biens de ſa Maiſon en Allemagne, en faveur de ſon frére Ferdinand; ce qui fut ſuivi du mariage de ce Prince avec la Princeſſe Anne de Hongrie, qui lui donna dans la ſuite quinze Enfans.

Il convoque une Diéte generale à Worms.

Charles partit alors d'Aix-la-Chapelle, & ſe rendit à Worms où il convoqua une Diéte generale. Il fit ſi bien par ſes ſoins, par ſon adreſſe, & par ſon autorité, que toutes les affaires politiques de l'Empire y furent terminées heureuſement. Mais il n'en fut pas de même de celles de la Religion, par le grand crédit qu'avoit déja acquis le parti de Luther, ſous la protection du Landgrave de Heſſe & de Jean Frédéric Duc de Saxe.

Les choſes étoient en cet état, lorſque François I. dans la chaleur de ſon reſſentiment, croyant que Charles-Quint eût contre lui autant de haine qu'il en avoit lui-même contre ce Prince, s'imagina qu'il ne pouvoit mieux faire que d'être le premier à ſe venger de ſon ennemi. Il ſe porta donc à aſſiſter ſecretement Robert de la Marck de Luxembourg, ſujet rebelle de l'Empereur, & à fomenter les ſoulevemens des Eſpagnols par de magnifiques promeſſes. Et non content de cela, il envoya Lautrec en Navarre au commencement de l'année 1521. avec une puiſſante Armée, qui eut bientôt conquis tout ce Royaume excepté Logrogno. Mais le Comte d'Ognate y étant ſurvenu, le reprit à ſon tour avec une égale facilité, & obligea les François à ſe retirer avec grande perte. Les Armes de l'Empereur rempor-

1521. François I. lui déclare la guerre.

Digitized by Google

porterent encore un autre avantage peu après, ayant battu & défait les rebelles d'Eſpagne près de Villadar, au mois d'Avril, le jour de la fête de S. George, non ſans avoir fait ſubir aux plus coupables le juſte châtiment de leur rebellion. De ſi agréables nouvelles furent un grand ſujet de joie pour Charles-Quint qui étoit en Allemagne : il commença dès-lors à penſer aux moyens de ſe venger de François I. quoique les progrès de Luther lui donnaſſent d'ailleurs beaucoup d'inquiétude.

Pour cet effet, il fit une Ligue contre la France avec le Pape Leon X. Mais la mort de ce Pontife, arrivée au mois de Décembre, aiant fait évanouir ce Traité, il envoya à Rome vers les Cardinaux de la faction Allemande, pour leur recommander l'élection d'Adrien, qui réuſſit ſelon ſes ſouhaits. Ce fut un grand ſujet d'aprehenſion pour François I. de voir ſur le Trône Pontifical un homme entiérement dévoué à ſon ennemi. Mais il en fut bientôt délivré ; ce Pape n'ayant vécu qu'un an & quelques mois, dont une partie fut employée à ſon voyage d'Eſpagne à Rome, & le reſte ſe paſſa dans le trouble & dans les calamitez d'une peſte qui ſe fit ſentir en cette ville.

Mort du Pape Leon X. Adrien lui ſuccede.

Le Traité conclu entre Charles V. & Leon X. contenoit en ſubſtance : *Qu'ils feroient à frais communs un Armement conſiderable pour chaſſer les François d'Italie ; que les Villes de Parme & de Plaiſance ſeroient renduës au Pape ; & que François Sforce ſeroit rétabli dans le Duché de Milan.* Ces conditions furent ponctuellement exécutées de la

part

Digitized by Google

part de l'Empereur, dont la generosité en cette occasion lui attira de grandes louanges.

L'Empereur fait aussi la guerre à François I.

Le premier effort des armes de Charles-Quint contre François I. tomba sur l'Artois, sur la Picardie & sur la Champagne, qui devinrent le theatre d'une sanglante guerre entre ces deux Princes. L'Empereur assiégea Mouzon, & le prit; mais la gloire qu'il avoit acquise à ce siége souffrit quelque échec devant Mezieres, qu'il fut obligé d'abandonner. Il fut plus heureux dans le Milanez, où les François eurent toujours du pire; leurs meilleurs Officiers ayant été contraints ou d'y laisser leur vie, ou de voir leurs troupes ruinées par les longs travaux qu'elles eurent à soutenir.

Sur ces entrefaites, l'Empereur reçut deux fâcheuses nouvelles: l'une, que le siége de Rhodes avoit été entrepris par l'Armée de Soliman; l'autre, que le Roi de Dannemarck vouloit embrasser la Doctrine de Luther. Comme celle-ci lui parut la plus importante, par raport au danger dont l'Allemagne étoit menacée par ces nouveautez, il prit le parti de faire citer Luther à la Diéte; & lui envoya un sauf-conduit très ample, pour lui ôter tout prétexte de s'en excuser. Luther ne manqua pas de se rendre à Worms, avec quelques-uns de ses partisans, du nombre desquels furent Juste Jonas, Amidorse, Scurfer, & quelques autres. Il y soutint plusieurs disputes contre les Catholiques-Romains en présence de l'Empereur, & l'on remarqua que ce Prince eut toujours les yeux sur lui, en écoutant attentivement ses propositions & ses réponses. L'is-

Luther est cité à la Diéte de Worms.

Digitized by Google

L'issuë n'en fut pas heureuse pour les Docteurs Catholiques, qui, soit qu'ils manquassent effectivement de lumiéres, soit que le Ciel en eût ainsi ordonné pour l'exécution de ses justes desseins, ne purent réfuter les opinions de Luther. Celui-ci au contraire n'en devint que plus ardent à défendre sa Doctrine, dans l'esperance de rendre son nom immortel, en introduisant dans le monde une nouvelle Religion dont il fût le Chef.

L'Empereur en usa en cette rencontre avec sa prudence ordinaire. Voyant d'un côté la foiblesse des Docteurs Catholiques dans la défense de leur Religion; & de l'autre, la force des raisonnemens de Luther, qui étoient fondez sur une infinité de preuves toutes tirées de la Sainte Ecriture; jugeant d'ailleurs que les nouvelles opinions trouvent toujours assez de moyens de s'accrediter; il ne crut pas pouvoir rien faire de mieux que de congedier la Diéte & de renvoyer Luther en Saxe, sans que l'Eglise Romaine remportât d'autre avantage de cette Assemblée, que de prononcer un Décret très rigoureux contre les Ecrits du Luther qu'elle condamna à être brûlez par la main du Bourreau, & d'en faire publier un autre contre sa personne même.

Il ne tint pas aux Ecclesiastiques d'engager Charles-Quint à traiter Luther, comme l'Empereur Sigismond avoit traité Jean Hus & Jerôme de Prague, qu'il avoit fait brûler impitoyablement, au mépris du Sauf-conduit qui leur avoit été expedié dans la forme la plus solemnelle, confirmée par le serment même de cet Empereur. Chacun sait de

Digitized by Google

quelle maniere la ſureté publique fut violée en cette occaſion, ſur ce principe auſſi déteſté par les perſonnes équitables, qu'il eſt autoriſé par le faux zèle de quelques Théologiens & Juriſconſultes outrez: *qu'on ne doit pas garder la foi aux Heretiques.*

Inſtances des Eccléſiaſtiques pour le faire mettre en priſon.

Ce fut par ces raiſons & par cet exemple que les ennemis de Luther tâcherent d'ébranler l'eſprit de Charles-Quint, pour le porter à mettre ce Docteur en priſon. Mais comme il ſe trouve toujours des gens ſages & deſintéreſſez pour la défenſe de la bonne cauſe, il y en eut pluſieurs qui repreſenterent à l'Empereur, qu'il étoit obligé de garder la foi promiſe par le ſauf-conduit: diſant que ceux qui étoient d'un avis contraire, ne l'entendoient ainſi que par raport à deux parties contractantes, dont l'une étoit dégagée de ſa promeſſe, quand l'autre avoit violé la premiére un Traité réciproque & conditionnel. Il ajouterent que, bien que le Traité fût entre un Herétique & un Catholique, quand celui-là avoit de ſon côté accompli ſa promeſſe, il étoit en droit d'éxiger que l'on accomplît auſſi ce qui lui avoit été promis: en ſorte que l'on ne pouvoit y manquer que dans l'un ou l'autre de ces cas, ou lorſque les circonſtances changent, ſans qu'il y ait de la faute de celui qui a donné ſa parole; ou lorſqu'on ne peut la tenir ſans péché.

Charles-Quint ne les écoute pas.

L'Empereur n'ignoroit pas que Dieu lui-même tient les promeſſes qu'il fait aux Infideles, comme il parut en la perſonne de Caïn; & que Joſué ne ſe crut pas diſpenſé de ce qu'il avoit promis aux Gabaonites, quoi-qu'il lui eût peut-être été plus avantageux

Digitized by Google

geux d'y manquer, & que ces peuples ne cherchaſſent qu'à le tromper. Auſſi ce Prince ſe crut-il obligé d'obſerver religieuſement la parole donnée à Luther, malgré les ſollicitations de ceux qui étoient d'un avis contraire. Il voulut imiter Marcus Attilius Regulus, qui aima mieux mourir que de manquer à ce qu'il avoit promis. Quelques Auteurs, peu ſcrupuleux ſur la violation du ſerment, blâment fort l'Empereur d'avoir été ſi fidele à garder ſa promeſſe. Mais ces Ecrivains ſont moins dignes de colere que de compaſſion, en ce qu'ils blâment dans les autres une generoſité dont ils ſe ſentent incapables.

Il ſe trouva à la Diéte de Worms un Legat du Pape, qui pouvoit avoir quelque Juriſdiction ſur Luther en qualité d'Eccleſiaſtique, & qui pouvoit, par conſequent, ſelon les prétentions de la Cour de Rome, s'aſſurer de ſa perſonne. Cependant il ne le fit pas; moins peut-être par ſcrupule de conſcience, que par Politique. Il ſavoit, à parler humainement, qu'il eſt quelquefois de la prudence de faire ce que l'on croit un mal, pour en éviter un plus grand; & que la principale victoire que l'on puiſſe remporter ſur ſoi-même eſt de ceder au tems & aux conjonctures. C'eſt auſſi ce que fit David, à qui Charles-Quint reſſembloit en pluſieurs choſes; voulant punir Joab, pour le meurtre d'Abner qu'il avoit commis, il reconnut que ce deſſein ne s'accordoit pas avec l'interêt de ſon Etat; & jugea plus à propos d'en differer l'exécution.

Jamais Charles-Quint ne s'étoit trouvé

Digitized by Google

dans des circonſtances plus embaraſſantes. D'un côté, un nouveau Nonce du Pape le ſollicitoit puiſſamment par les plus fines maximes de Machiavel, & par mille exemples controuvez, de s'aſſurer de la perſonne de Luther; & de l'autre, ſon propre Confeſſeur, gagné par ce même Nonce qui lui avoit fait de la part du Pape les promeſſes les plus magnifiques, ne ceſſoit de lui jetter mille ſcrupules dans l'eſprit, en lui faiſant entendre qu'il étoit néceſſaire de ſacrifier quelque choſe au repos de la Chrêtienté; & l'on peut aiſément s'imaginer que ce bon Prêtre ne manqua pas d'employer tous les moyens que ſon Miniſtere lui fourniſſoit pour ébranler la conſcience de l'Empereur. Mais ce Prince lui répondit toujours avec fermeté, *qu'il aimoit mieux manquer à quelque choſe envers Dieu, en la bonté duquel il ſe confioit, en agiſſant comme Souverain, que de donner occaſion aux hommes de le traiter de parjure.* Et ſur ce que ſon Confeſſeur lui dit, *que le Concile de Bâle étoit formel en ſa faveur*: il répliqua, qu'*il ſeroit bien fâché de tomber envers le reſte des hommes dans les fautes où le Concile de Bâle étoit tombé envers les Princes.* On ne ſauroit douter en effet, qu'outre l'honneur de ſon caractere, auquel un Prince eſt toujours redevable en ces occaſions, il ne ſoit tenu par toutes les loix divines & humaines, d'obſerver religieuſement la parole qu'il a une fois donnée; quoiqu'il ſoit vrai de dire qu'en certaines il peut & doit même s'en diſpenſer.

Diſcours que ce Prince tint là-deſſus à ſon Confeſſeur.

Ces occaſions ſont, par exemple, lorſque la promeſſe a pour motif une crainte bien fon-

Divers cas auxquels il peut

fondée, & telle qu'un homme de cœur & de réſolution en puiſſe être ſuſceptible; parce qu'alors la promeſſe n'oblige pas, bien qu'elle ſoit en aparence une preuve de notre conſentement; d'autant que, ſelon tous les Juriſconſultes & les Canoniſtes, il n'y a rien qui ſoit ſi contraire au conſentement, que la force & la violence. L'Hiſtoire en raporte un exemple en la perſonne de l'Empereur Louis II. lequel, étant allé ſe rafraichir à Benevent après la défaite des Sarazins, y trouva Adelgiſe, Souverain de cette Principauté, qui lui conſeilla de licentier ſes troupes, & de n'en retenir auprès de lui qu'autant qu'il lui en faloit pour la garde de ſa perſonne. Cet Empereur, qui jugeoit des autres par lui-même, ſuivit ſans balancer le conſeil d'Adelgiſe, qu'il croyoit incapable de le tromper. Mais celui-ci, voyant Louis ſeul & desarmé entre ſes mains, vint quelques jours après l'attaquer de vive force juſques dans la maiſon où il étoit logé; de ſorte que s'en étant rendu maître, il obligea Louis de jurer à la face des Autels, qu'il ne remettroit jamais le pié dans Benevent, & qu'il ne conſerveroit aucun reſſentiment de l'injure qui venoit de lui être faite.

être permis de ne pas tenir la parole donnée. Exemple de Louis II.

A peine néanmoins l'Empereur eut-il obtenu ſa liberté, que le premier uſage qu'il en fit, fut de raſſembler une nouvelle Armée, avec laquelle il chaſſa Adelgiſe de ſes Etats; & le pouſſa même ſi vivement, qu'il l'obligea même à ſortir auſſi de l'Italie. Il eſt vrai, qu'avant que de l'entreprendre, il ſe fit abſoudre de ſon ſerment par le Pape qui étoit alors Leon IV. Mais il eſt vrai auſſi

Digitized by Google

aussi que cette absolution étoit inutile ; & qu'elle servit tout au plus à faire connoître l'obéissance de l'Empereur envers le St. Siége & la Religion.

Du Tribun Pomponius.

Je n'ignore pas que Rome Payenne étoit là-dessus beaucoup plus délicate & plus scrupuleuse ; & que l'exemple du Tribun Pomponius semble condamner ce que je veux établir ici. Ce Tribun avoit cité devant le Peuple Romain Lucius Manlius pour avoir prolongé sa Dictature au delà du terme fixé par les Loix ; & pour le rendre encore plus odieux, il l'accusa d'avoir mis son fils Titus Manlius en prison dans une de ses maisons de campagne, où il le tenoit éloigné du commerce des hommes & de toute société. Ce même Titus Manlius n'eut pas plûtôt apris l'extremité où se trouvoit son pere, que, soit par un effet de son bon naturel, soit pour faire voir au monde qu'il ne méritoit pas un si indigne traitement, il s'échapa de nuit, s'en alla en la ville d'Albe trouver le Tribun, & lui demandant une audience secrete sous prétexte de quelque affaire de grande importance, tira de dessous sa robe un poignard, avec menace de lui en ôter la vie sur le champ, s'il ne lui juroit au même moment de laisser son pere en repos & de se désister de ses poursuites. On prétend que Pomponius observa fidélement la promesse qu'il lui en fit, sans recourir au souverain Pontife pour s'en faire absoudre. Mais il est bon d'avertir, que sa fidelité à garder sa parole fut moins l'effet d'un zèle de Religion, que de l'admiration qu'il avoit conçuë pour ce jeu-

ne

Digitized by Google

ne homme, dont il voulut plûtôt gagner l'eſtime, que de mériter ſon reſſentiment.

Il eſt donc à propos de bien diſtinguer ici cette crainte dont nous parlons, qui précéde l'engagement, & qui en eſt la ſeule & véritable cauſe; parce que ſi au contraire elle ſuit l'action, au lieu d'en être le principe, elle n'aura alors aucune force pour rompre l'engagement qui aura précedé. C'eſt ainſi que Regulus, ſe trouvant entre les mains des Carthaginois qui l'avoient fait priſonnier en une bataille, ne crut pas que la crainte d'une mort certaine pût le diſpenſer de la parole qu'il leur avoit donnée, de ſon propre mouvement, après une mûre déliberation, & avec autant de prudence que de generoſité, de ſe venir rendre à eux, s'il ne pouvoit faire agréer aux Romains l'échange de quelques priſonniers, qu'il avoit été chargé de leur propoſer.

D'un Citoyen Romain.

Les mêmes Romains n'eurent pas moins de raiſon de renvoyer chargé de chaines à Annibal un de leurs citoyens, lequel, aiant été fait priſonnier à la fameuſe journée de Cannes, étoit venu les trouver de la part de ce General pour traiter de quelque négociation. Comme il avoit été envoyé ſur ſa parole, & qu'il comptoit bien de retourner en priſon, en cas qu'il ne réuſſît pas dans la commiſſion dont on l'avoit chargé, il s'aviſa de l'expedient que je vais raconter, eſperant de ſe tirer d'intrigue par ce moyen, & de recouvrer ſa liberté, ſans manquer à ſa parole. Etant donc ſorti du camp des Ennemis, il y rentra quelques momens après, feignant d'avoir oublié quelque choſe

Digitized by Google

dans quelqu'une de ſes robes, dans la penſée que ce retour le dégageoit de la promeſſe qu'il avoit faite de retourner au camp, ſous prétexte qu'il n'avoit pas expliqué de quel lieu ni de quelle maniére il devoit y retourner ; comme ſi la duplicité de ſon intention eût pu ſervir à autre choſe qu'à le rendre plus exécrable devant Dieu & devant les hommes. Auſſi les Romains n'eurent pas plutôt été informez de cette fourberie, qu'ils le renvoyerent enchaîné à Annibal, pour lui faire voir par cet exemple combien ils déteſtoient la tromperie & le parjure.

Du Palatin de Franconie.

On lit auſſi dans l'Hiſtoire d'Allemagne, qu'Adelbert Palatin de Franconie, s'étant retranché dans ſon château d'Aldenbourg, s'y défendoit courageuſement contre l'Empereur Louïs III. lorſque l'Archevêque de Mayence, nommé Hattan, qui étoit ſon parent, s'étant abouché avec lui, lui propoſa d'aller trouver l'Empereur, en lui jurant ſur les Saints Evangiles qu'il le rameneroit ſain & ſauf dans ſon château, ſans qu'il lui fût fait la moindre violence. Adelbert, ſur la parole de l'Archevêque, ſe mit en chemin avec lui ; mais à peine eurent-ils fait quelques pas, que celui-ci feignant de ſe trouver mal, propoſa à ſon ami de retourner au château, ſous prétexte de s'y repoſer, & de prendre quelque nourriture. Ils y allerent enſemble, & en étant repartis tout de bon une heure après, l'Archevêque livra à l'Empereur ce malheureux Capitaine, plus vaillant & plus accoutumé aux ruſes de guerre, qu'aux fourberies & aux artifices du monde.

L'Empereur entra en grande colere en le voyant,

Digitized by Google

voyant, & ne fit aucun ſcrupule de l'arrêter Priſonnier, pour tirer vengeance de ſa révolte. Adelbert s'en plaignit en vain à l'Archevêque, lui reprochant ſon parjure & ſa trahiſon. Celui-ci ne repondit autre choſe, ſi non qu'il avoit fidelement tenu ſa parole, en le reconduiſant en ſon château, comme il le lui avoit promis; de ſorte que cette déteſtable perfidie, digne en effet du châtiment le plus rigoureux, ne paſſa néanmoins que pour un jeu d'eſprit & un tour d'adreſſe.

Mais ſi la crainte de la mort, & d'une mort honteuſe & cruelle, n'eſt point capable d'annuller une promeſſe fondée ſur l'équité & faite avec mure déliberation, comment pourroit-on ſe perſuader qu'on pût rompre un tel engagement, par la ſeule crainte de s'expoſer à la riſée & à la mocquerie des hommes?

Ciceron dans ſes Offices agite une queſtion qui paroît ridicule dans une matiére d'ailleurs auſſi grave & auſſi ſerieuſe que celle qui eſt propoſée dans ce Traité. Un homme avoit fait par ſon Teſtament un de ſes parens ou amis héritier univerſel de tous ſes biens, à condition qu'il auroit pour lui la complaiſance d'aller le jour de ſa mort ſur le midi danſer au milieu de la Place publique. L'Héritier nommé accepta la condition. Sur quoi Ciceron demande s'il étoit obligé de tenir ſa parole, dans une choſe ſi indécente, & ſi capable de le deshonorer tout le reſte de ſes jours? Enſuite décidant lui-même la queſtion, il répond, qu'il n'y avoit pas de ſageſſe à s'engager à une démarche de cette nature; & que ſi l'amour De Ciceron.

Digitized by Google

déreglé du bien avoit tellement aveuglé l'Héritier, qu'il eût souscrit à une telle condition, il devoit bien se garder de l'accomplir, & renoncer plutôt à l'Hérédité, que de commettre une action si indigne d'un homme sage. Il ajoute, que ç'auroit été un moyen suffisant de dégager sa parole, & de le tirer d'un pas qu'il ne feint point d'appeller scandaleux.

D'un Jurisconsulte de Padoue

Voici encore un autre cas à peu près semblable, & peut-être fabriqué sur le modele de celui-là. Un fameux Jurisconsulte de Padoue, se voyant près de sa fin, fit son Testament, & imposa à son Heritier l'obligation de faire venir à ses obseques tous les Joueurs d'instrumens de la Ville, pour y jouer tout ce qu'ils sauroient de plus propre à rejouir ceux qui se trouveroient à son enterrement. Il ordonna encore qu'il y eût douze jeunes filles vêtuës de verd, qui accompagnassent son cercueil, en chantant des Airs champêtres & propres à des Danses Pastorales : défendant sur tout expressément qu'on invitât à la Ceremonie aucuns Religieux vêtus de noir ou de brun, mais bien de quelque autre couleur.

Tous les confreres du défunt disputerent fort & ferme sur la validité de ce Testament, qu'ils prétendoient être scandaleux & contraire aux bonnes mœurs ; mais je ne doute pas qu'à l'ouverture qui s'en fit ils ne tombassent tous d'accord, que l'Heritier ne pouvoit recueillir la succession de ce bizarre Jurisconsulte, qu'il n'exécutât ponctuellement sa derniére volonté : d'autant que c'est une loi claire & constamment reçuë ; qu'un Contract con-

Digitized by Google

conditionel ne peut en aucune maniere avoir lieu, si les conditions qui y sont portées ne sont accomplies de point en point : personne ne pouvant être mis en possession d'une Heredité, qu'auparavant il ne s'oblige à exécuter la derniere volonté du Testateur : outre que chacun a la faculté de renoncer au Testament, s'il trouve qu'il lui soit trop à charge.

De tout cela il s'ensuit, que la crainte de se rendre ridicule ne peut rompre un engagement dûëment contracté ; comme il paroît par l'exemple de ces deux héritiers, qui étoient nécessairement obligez ou d'accomplir le Testament, ou d'en repudier le Benefice, dont ils ne pouvoient jouïr qu'à titre onereux.

De l'Empereur Tite.

Il y a encore en cette matiere une autre espece de crainte moins considerable, qui est celle de déplaire à nos Ennemis, & d'encourir leur ressentiment, pour n'avoir pas déferé à leurs prieres. Tel est le cas où se trouva l'Empereur Tite, lorsqu'un de ses Domestiques, au raport de Suétone, lui représentoit un jour, qu'il ne devoit pas promettre, comme il faisoit, au delà de ce qu'il pouvoit tenir. *Il est vrai*, répondit l'Empereur; *mais il ne faut pas aussi qu'un Prince souffre jamais que personne sorte mécontent de sa présence.*

Cette maxime une fois établie, on ne sauroit disconvenir que les Souverains ne fussent exposez à manquer souvent de parole, ou par foiblesse, ou par défaut de generosité ; puisque pour éviter la honte de refuser ce qu'on pourroit leur demander, ils encourroient

Digitized by Google

celle de manquer de parole, qui feroit encore plus de tort à leur gloire.

Tel étoit cet Antigone dont parle Plutarque, que l'on appelloit *qui donnera*; parce qu'il promettoit toujours, & ne donnoit jamais, & qu'il se contentoit de repaître les gens d'esperances, à peu près comme ces arbres que l'on voit au Printems chargez de fleurs, & qui, quand le tems de la recolte est venu, ne se trouvent avoir que des feuilles.

Exemples de gens qui tenoient à honneur de manquer de parole.

La Cour de Rome a eu sa bonne part de ces sortes de gens qui tiennent à honneur de manquer de parole; & qui regardent comme un acte de prudence d'éluder par politique une promesse faite avec équité. Si je ne craignois de passer pour profane, & de paroître vouloir insulter à la mémoire de ces Demi-Dieux pour lesquels on a encore aujourd'hui tant de veneration, je tracerois ici une belle liste de ces exemples, sans remonter plus loin que les premiers siécles où les Papes se paroient du glorieux titre de *Saintetés*, & je ferois voir par une infinité de traits, combien cette corruption étoit alors à la mode.

Quiconque manque de parole pour ne pouvoir faire autrement, c'est à dire, pour avoir été trompé ou surpris, ne peut être accusé que de trop de simplicité ou de crédulité. Mais quiconque prend plaisir à manquer de foi, seulement par caprice, & sans en donner aucune bonne raison, soit parce qu'il n'en a aucune en effet, ou qu'il n'est pas capable d'en inventer, doit passer pour parjure, pour sacrilege, & pour indigne de la Societé

Digitized by Google

té civile, qui ne peut subsister que par les liens de la bonne-foi & de la parole, par lesquels les Princes & les peuples sont unis ensemble si étroitement. A combien plus forte raison doit-on taxer de scelerateſſe la violation d'un serment faite par mocquerie, comme celle de cet Archevêque de Mayence dont j'ai parlé, d'autant plus infame, qu'il se faisoit un jeu & un plaisir de cette fourberie?

Le bon Pape Celestin, (ceci soit dit sans consequence, & seulement pour alleguer un exemple de ce que j'ai avancé,) ce bon Pape, *qui donnoit le soir des Benefices, & qui les reprenoit le matin*, étoit si accoutumé à manquer de parole, qu'il promettoit quelquefois la même chose à trois differentes personnes, sans en pouvoir donner d'autre excuse, sinon, *qu'il ne se souvenoit pas d'avoir promis à d'autre auparavant.* Aussi, quand on venoit lui demander l'exécution d'une promesse, & que ceux à qui il l'avoit faite se trouvoient tous ensemble en sa présence, il n'avoit point d'autre ressource que de les faire tirer au sort.

Mais les Papes, qui croient avoir entre les mains le pouvoir d'absoudre les autres en ces sortes d'occasions, ne manquent guere de s'en servir eux-mêmes pour se relever de leurs faux sermens: en quoi l'on ne peut assez admirer, jusqu'où peuvent aller le caprice, la malignité, ou l'ignorance. En voici une preuve, pour ne rien dire des autres, en la personne de Pie IV. qui, aiant donné un saufconduit aux Caraffes, pour venir à Rome se défendre des accusations qu'on avoit intentées contre eux, ne les fut pas plutôt à

Digitized by Google

la porte du Vatican, que se faisant absoudre par son Confesseur de la promesse de sureté qu'il leur avoit faite, il les fit arrêter Prisonniers & exécuter à mort peu après. Telle fut la triste fin de ces malheureux Gentilshommes, qui étoient bien éloignez de s'attendre à une telle violation du Droit des Gens, ne pouvant s'imaginer qu'un Pape fût capable de manquer à sa parole.

Je n'en dirai pas davantage sur cet article, pour ne paroître pas me rendre Juge des actions de ces Prêtres, qui se croient infaillibles dès qu'ils sont entrez dans le Sanctuaire. Il suffit d'établir ici que la droiture, la franchise, la sincerité & la pureté d'intention, sont les plus belles qualitez d'une ame noble, parce qu'elles nous empêchent de tomber dans ces inconveniens scandaleux, auxquels les Grands du monde, par une complaisance mal entenduë, se trouvent tous les jours exposez, & qui leur attirent enfin, de la part de ceux mêmes qui leur étoient le plus affectionnez, la haine & la confusion qu'ils croioient pouvoir éviter par cette conduite.

Si tous les hommes generalement doivent fuir avec beaucoup de soin tout ce qui peut donner la moindre atteinte à leur honneur, combien plus les Princes n'y sont-ils pas obligez, eux qui portent l'image de la Divinité? Bien loin de ressembler à ces arbres dont j'ai parlé, qui, chargez de fleurs au Printems, ne donnent dans la suite aucuns fruits & ne portent que des feuilles inutiles, ils doivent imiter le Figuier, qui ne fleurit jamais, & qui pourtant produit les fruits les plus savoureux

reux qu'il y ait peut-être dans la nature. Je sai que la fragilité humaine est commune aux Grands comme aux petits; mais plus ceux-là sont élevez par leurs dignitez, plus ils doivent montrer de force & de grandeur d'ame; parce que leurs actions étant plus exposées en vuë, sont aussi plus observées du public, à qui, par conséquent, ils doivent tâcher de se rendre agréables, & s'abstenir du moins de faire du mal, s'ils ne sont pas en état de faire du bien à tout le monde.

Si donc toute tromperie est blâmable, quand même on ne s'y proposeroit en apparence qu'une bonne fin; combien plus ne doit pas être condamnée cette Décision du Concile de Bâle, que je ne crains point d'appeler fausse & erronée, savoir, *qu'il est permis de manquer de foi aux Heretiques.* On n'a que trop souvent mis en pratique cette pernicieuse Doctrine; mais les suites funestes qu'elle a produites font voir clairement, qu'il est bien plus conforme & aux regles de la societé civile, & aux devoirs du Christianisme d'éviter de donner des paroles, que de les donner pour les rompre & pour s'en mocquer. Sentiment du Concile de Bâle sur ce sujet.

Soyons à l'égard des Infideles dans les mêmes dispositions où nous les voyons envers nous. Les Infideles regardent comme un parjure de nous manquer de foi: pourquoi serions-nous moins impies, si nous en manquions à leur égard? Nous qui portons le titre de Fideles, ne le dementirions-nous pas par nos actions; & ceux qui ne seroient Infideles que de nom, ne montreroient-il pas à notre honte leur fidelité par leurs œuvres?

Qu'il

Digitized by Google

Exemples mémorables contre ceux qui violent leur foi

Qu'il me soit permis de raporter ici à ce propos trois Exemples fameux tirez de l'Histoire, qui certainement auront été lus & remarquez de plusieurs.

Le premier est celui de Ladislas Roi de Pologne & de Hongrie, qui, après avoir fait une Trêve de plusieurs années avec Amurat, Empereur des Turcs, la rompit peu de tems après, à la sollicitation du Cardinal de S. Julien, qui lui en fit venir dispense de Rome. Cette perfidie réussit d'abord assez heureusement, par les progrès que Ladislas fit sur les Turcs dans les premiers momens de la surprise. Mais Amurat, irrité de voir si peu de bonne-foi parmi les Chrétiens, rassembla une puissante Armée, marcha en diligence contre Ladislas, & étant venu jusqu'aux portes de Vienne pour lui livrer bataille, s'écria en levant les yeux au Ciel: *Grand Dieu, c'est de ta gloire qu'il s'agit en cette occasion: Tu dois, pour ton honneur, faire voir aujourd'hui à la face de l'Univers que tu es véritablement Dieu, en favorisant les efforts que je fais pour châtier ces impies & ces sacrileges, qui ont si indignement violé la sainteté de ton nom.* Sa priere ne fut pas sans effet. Dieu permit que ce Barbare remportât une des plus signalées victoires dont on eût jamais ouï parler; & que Ladislas & le Cardinal, les deux auteurs de cet exécrable parjure, perdissent la vie dans le combat, pour digne châtiment de leur perfidie.

De Ladislas Roi de Hongrie.

De l'Empereur Justin II.

Le second Exemple est celui de l'Empereur Justin II. du nom, qui viola à peu près de la même maniére l'accord qu'il avoit fait avec les Arabes. Il crut les surprendre par cet-

Digitized by Google

cette trahiſon: aſſiſté d'un grand nombre de troupes qu'il avoit fait venir d'Eſclavonie, il fondit ſur eux comme un éclair, eſperant d'autant plus de les accabler, qu'ils penſoient à toute autre choſe, & qu'ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un tel orage. Mais le Ciel en diſpoſa autrement. Les Arabes n'aiant d'autre reſſource que leur valeur, firent peindre dans leurs Bannieres des copies du Traité qu'ils avoient fait avec l'Empereur, auſſi-bien que l'image de ce Prince dans la ſolemnité du ſerment qu'il avoit prêté pour le confirmer; & s'animant de plus en plus à la vuë de ces promeſſes violées, ils marcherent contre lui en criant: *au Diable les Traitres & les Parjures, au Diable les violateurs de la foi!* Ces cris jetterent le trouble parmi les Eſclavons, qui, ne pouvant ſoutenir les furieux efforts des Arabes, ſe mirent à fuir de toutes parts dans le plus grand deſordre du monde. Le carnage des Grecs fut tel, que les malheureux ſujets de Juſtin ne pouvant attribuer une ſi grande perte qu'à la violation qu'il avoit faite de ſon ſerment, réſolurent de s'en venger. Pour cet effet non ſeulement ils le chaſſerent de Conſtantinople; mais lui aiant coupé le nez, pour le rendre encore plus monſtrueux, ils le confinerent dans une Ile deſerte.

Enfin le troiſiéme Exemple eſt tiré de l'Hiſtoire de Sixte V. un des plus celebres Pontifes de Rome par la douceur de ſon Gouvernement, qui régit cette Egliſe l'eſpace de cinq ans, moins en réputation de Pape ſcrupuleux, que de fin & ruſé Politique. Auſſi ne ſe faiſoit-il pas une affaire d'interpreter De Sixte V.

Digitized by Google

ter ſes ſermens à ſon gré. Et ſans parler de celui qu'il fit au Duc de Parme, il ſuffira de raporter ce trait de ſa vie. Aiant apris qu'on avoit fait contre lui une Satyre, ou, comme on l'appelle à Rome, une *Paſquinade*, il fut curieux d'en connoître l'Auteur. Pour y réuſſir, il promit, parole de Pape, non ſeulement la vie ſauve à celui qui l'avoit faite; mais encore une récompenſe de mille écus, s'il ſe préſentoit devant lui pour l'avouer. Et afin de le mieux tromper, il ne ceſſoit de louër la Piéce devant le monde, comme une production tout à fait ingenieuſe, qui ne pouvoit partir que d'un homme d'eſprit, digne d'être avancé, s'il n'étoit déja dans un poſte des plus élevez: tout cela pour attirer l'Auteur dans le piége, par l'eſperance d'une grande fortune. En effet il ne tarda pas à ſe laiſſer prendre au l'hameçon. Car s'étant préſenté un jour devant le Pape, & lui aiant dit, après lui avoir baiſé les piés, ce qui eſt toujours le plus eſſentiel de la Ceremonie: *Saint Pere, je ſuis l'Auteur de la Paſquinade que Votre Sainteté ſouhaite tant de connoître*; le bon Sixte V. qui n'entendoit pas raillerie ſur ce chapitre, commanda à ſon Tréſorier de lui compter les mille écus qu'il lui avoit promis; & ordonna en même tems au Bourreau de lui couper la main & la langue; en diſant: *Nous avons bien promis de vous laiſſer la vie, mais non pas la langue & la main.*

Tous ces Exemples ſont autant de leçons aux Têtes couronnées, bien plus capables que tous les Diſcours des Orateurs, de leur aprendre à bien gouverner leurs Etats. Et s'ils étoient auſſi communs qu'ils ſont rares, ils

Digitized by Google

ils leur feroient encore d'une plus grande utilité, en leur faisant toucher au doigt, que le mensonge est le plus infame de tous les vices: que c'est un véritable esclavage, plus honteux que la servitude même: & que d'y assujettir sa langue & son cœur, c'est renverser l'ordre des choses, puisqu'il n'y a point d'extrémitez plus opposées dans la Nature, que l'assemblage monstrueux de la servitude & de la Royauté.

De là vient que S. Louïs Roi de France regardoit comme un affront signalé, qu'on lui demandât d'autre serment que sa simple parole. C'est que ce bon Prince jugeoit des autres par lui-même; & que croyant la bouche des Rois incapable de proferer autre chose que la verité, il vouloit aussi que leur parole tînt lieu aux autres de tous les sermens.

Dieu nous préserve que les Princes introduisent jamais l'usage de manquer de parole: ce seroit le moyen de détruire la sureté publique, de bouleverser la societé, les Loix, la Religion, le Ciel, la Terre; en un mot, de causer une confusion generale dans le monde. Les Papes eux-mêmes qui envoyent des Missionnaires pour convertir les Infideles, sont les premiers intéressez à maintenir la bonne-foi; puisque sans cela les Missionnaires ne feroient aucun fruit, & qu'il leur importe de pouvoir dire comme J. C. par la bouche de ses Evangelistes; *Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait vous le fassiez aussi vous-mêmes.* Et qu'a fait ce Divin Sauveur? si-non, *de faire luire également son Soleil sur les bons & sur les méchans, & de faire pleuvoir également sur les justes & sur les*

Digitized by Google

les-injuſtes ? L'Egliſe Romaine tient pour maxime, *qu'un Evêque ne doit interdire l'entrée de l'Egliſe à perſonne, & que tous peuvent y entendre la parole de Dieu, ſoit Heretique, ſoit Juif, ſoit Gentil.* Comme donc ce ſeroit une très grande perfidie, qu'un Gentil, un Juif ou un Heretique, qui s'en iroit à Rome ſur l'aſſurance de cette Loi, pour entendre la Prédication, & pour s'informer des règles & des uſages de l'Egliſe Romaine, y fût tout à coup arrêté & empriſonné; c'en ſeroit ſans doute une plus grande encore, d'être trompé, après avoir reçu la parole ſolemnelle d'un Prince.

L'uſage des ſermens & des promeſſes n'a pas été introduit pour diviſer, mais pour réunir les hommes entre eux. Tous doivent ſans ceſſe avoir devant les yeux ce grand principe du Droit Naturel: *Ne faites joint à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous ſoit fait.* Et ſi l'on doit manquer de parole, que ce ſoit tout au plus pour paſſer des menaces à la clemence. Mais il eſt tems de finir cette digreſſion, que j'ai cru néceſſaire ſur un ſujet auſſi important que celui-là.

Fin du Livre ſecond.

LA

Digitized by Google

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.
LIVRE III.

ARGUMENT
DU LIVRE TROISIE'ME.

Le Duc de Bourbon passe du parti de France à celui d'Espagne. Sac de la Ville de Genes par les Imperiaux. Retour de l'Empereur en Espagne. Prise de Rhodes par les Turcs. Siége de Milan & de Pavie. Ligue du Pape Clement VII. avec d'autres Princes contre l'Empereur. Description de la Bataille de Pa-

Digitized by Google

Pavie, avec la prison de François I. & autres particularitez curieuses de cette affaire, jusqu'au retour de ce Prince en son Royaume. Nouvelle Ligue contre l'Empereur. Le Duc de Bourbon passe à Rome avec son Armée, & y meurt. Le commandement des Troupes Françoises est donné au Prince d'Orange. Sac de Rome, & les cruautez qui s'y commirent. Réflexions sur l'Autorité du Pape en ce qui regarde le Temporel.

1522. AU commencement de l'année 1522. le Duc de Bourbon Connétable de France, Prince du Sang Royal, quitta le parti du Roi François I. pour passer au service de l'Empereur Charles-Quint, sans que celui-ci y eût contribué en aucune maniére. La joie qu'il en eut fut d'autant plus grande, qu'il espera pouvoir exciter par ce moyen autant de troubles dans le Royaume de France, que le Roi François avoit prétendu en faire naître dans ses Etats; & Charles n'eut pas plutôt apris par une Lettre qu'il reçut du Duc, que ce Seigneur étoit arrivé en poste à Milan, qu'il lui donna le choix ou de rester dans le Milanez, ou de se retirer en Espagne. Le Duc choisit Milan pour son séjour; & l'Empereur lui donna dans la suite le commandement de ses Armées. Entre les raisons qu'il allégua pour justifier sa rebellion, les principales furent le peu d'estime que François I. témoignoit pour sa personne: la haine que lui portoit Louise de Savoye, Mere du Roi: & le peu de cas que faisoient de lui le Duc d'Alençon, l'Amiral de Bonnivet, &

Le Duc de Bourbon passe au service de l'Empereur.

Digitized by Google

& le Chancelier, qui partageoient toute la confiance du Prince à son exclusion.

Cette même année fut aussi malheureuse pour la Ville Genes, que la précedente l'avoit été pour les François à la Bicoque, où Lautrec leur Géneral fut vaincu par François Sforce & Prosper Colonne. Genes se maintenoit libre sous le Gouvernement du Doge Octave Fregose, tout dévoué au Roi François I. qui lui avoit envoyé Pierre Navarre pour second. Les Impériaux souffroient impatiemment que la Clef maritime de la Lombardie fût ainsi à la dévotion des François: ils s'en aprocherent, s'en rendirent maîtres sans beaucoup de peine, & la saccagerent miserablement. Le butin qu'ils y firent fut inestimable, par la quantité d'or, d'argent, de pierreries & de meubles précieux qui s'y trouva; mais les deux Généraux de l'Empereur, qui étoient le Marquis de Pescaire & Prosper Colonne, défendirent sous de severes peines qu'on fît violence à aucune femme, & qu'on emmenât aucun Génois prisonnier. Prise de Génes.

Au milieu de tant d'embarras, que la guerre ou les affaires de Religion ne pouvoient manquer de suscîter à l'Empereur, il ne laissoit pas de conserver toujours une grande passion de retourner en Espagne, pour la consoler encore une fois par sa présence. Il déclara donc l'Archiduc son frére, son Lieutenant-Général en Allemagne, & la Princesse Marguerite sa Tante Gouvernante des Pays-Bas; après quoi il s'embarqua à Calais au commencement de Mai, d'où il passa à Douvres & ensuite à Londres. Le Roi Henri L'Empereur retourne en Espagne.

Digitized by Google

ri lui fit dans cette Capitale une réception digne de ſa generoſité & de la magnificence ordinaire aux Anglois. Là les deux Monarques firent une Ligue offenſive & défenſive contre François I. moins en effet pour la mettre en exécution, que pour en impoſer & faire bruit dans le monde. L'Empereur s'embarqua enſuite à Southampton, avec un vent favorable, & arriva en dix jours en Biſcaye. Il aprit à ſon arrivée que ſes Troupes avoient remporté une ſignalée Victoire contre les François. Mais cette joie fut temperée par le déplaiſir qu'il eut de n'y retrouver plus le Pape Adrien, qui avoit fait voile de Tarragone depuis huit jours, pour s'en retourner à Rome.

Grande clemence de ce Prince.

Les Rebelles furent fort conſternez de voir l'Empereur de retour. Les gens de bien ne ceſſoient de le ſolliciter à punir ces mutins, qui avoient eu l'inſolence de prendre les armes contre leur propre Prince. Mais Charles étoit bien éloigné de tremper ſes mains dans le ſang de ſes ſujets. Voici ce qu'il répondit à ceux qui lui donnoient de tels conſeils. *J'en uſerois de la ſorte, leur dit-il, ſi je n'étois pas Empereur. Mais le Ciel m'aiant mis dans le cœur une clemence égale à l'étenduë de mon pouvoir, je ne veux faire tort ni à ce pouvoir, ni à la qualité d'Empereur, en manquant d'exercer la clemence.*

En effet, il mit en liberté plus de trois cens Priſonniers accuſez d'avoir été les principaux Auteurs de la révolte. Il n'en punit que huit du dernier ſuplice: encore avoient ils mérité la mort par d'autres crimes qu'ils avoient commis. Il déclara qu'il vouloit revoir lui-mê-

Digitized by Google

même les procès de tous les criminels; & lorsqu'il en trouvoit quelcun qui n'étoit chargé d'autre chose que de la révolte, il le renvoyoit absous en disant: *c'est moi qui suis l'offensé, c'est à moi à leur pardonner: je leur fais grace.* Il vint un jour se présenter devant ce Prince génereux un Espagnol plus flateur que prudent, pour lui découvrir où étoit caché un certain Gentilhomme de Tolede qui avoit trempé dans la Rebellion, croyant sans doute, par cet avis, mériter quelque grande récompense. Mais l'Empereur ne lui répondit autre chose, sinon, *qu'il eût été bien plus à propos d'avertir ce Gentilhomme du retour de Sa Majesté, que non pas de lui découvrir à elle-même le lieu où il pouvoit avoir choisi sa retraite.*

Ce grand Prince s'arrêta à Vailladolid, où les principaux Prélats & autres Grands du Royaume vinrent lui rendre leurs devoirs. Il leur donna à tous des récompenses proportionnées à leur fidelité, leur faisant encore espérer de plus grands avantages dans la suite. Ce fut alors qu'il reçut la nouvelle de la prise de Rhodes, séjour ordinaire des Chevaliers de S. Jean de Jerusalem. Cette Ville avoit été assiégée pendant huit mois entiers par Soliman Empereur des Turcs avec une Armée de plus de deux cens mille hommes & de quatre cens voiles; & elle s'étoit défenduë, durant tout ce tems-là, avec une valeur surprenante, par le courage du Grand-Maître Philippe de Villiers, & de plus de cent & trente Chevaliers: en sorte que ce fut plutôt un véritable sac, qu'une conquête, le vainqueur n'aiant pas grand sujet de s'aplaudir d'avoir

Prise de Rhodes par les Turcs.

Digitized by Google

voir gagné une Ville réduite en cendres, & qui étoit devenuë le cimetiere de tous les Habitans. La guerre que se faisoient alors Charles-Quint & François I. fut ce qui donna lieu à la perte de cette importante place: Soliman aiant exprès choisi ce tems, où il savoit bien qu'il étoit impossible de la secourir.

Mort du Pape Adrien VI. Clement VII. lui succéde. 1523.

Une autre nouvelle affligea extrêmement l'Empereur : ce fut celle de la mort du Pape Adrien, de la part de qui il se promettoit toute sorte d'apui & de bienveillance. Il eut pour successeur Clement VII. de la Maison de Medicis, qui fut élu le 19. Novembre de l'année suivante 1523. Ce nouveau Pape fit d'abord paroître un grand zèle pour rétablir la paix entre les Princes Chrêtiens. Il envoya pour cet effet des Légats à l'Empereur & à François I. Mais aiant ensuite changé de sentiment, il alla jusqu'à se liguer contre Charles-Quint avec les Venitiens, les Suisses, les Florentins & le Roi de France lui-même.

Le dernier jour de cette année mourut à Milan Prosper Colonne, Gentilhomme Romain, Général des Armées de l'Empereur en Italie, & l'un des plus grands Capitaines de son tems. L'Empereur fut aussi touché de sa perte, qu'elle causa de joie aux François, qui alloient criant follement par leur Camp, *Réjouissons nous, Colonne est mort*! On lui fit de magnifiques obséques dans l'Eglise Cathédrale & dans les autres Eglises de la Ville, où tous les Corps furent invitez; & le célébre Daniel Cajetan de Cremone fit l'Epitaphe suivante, qui fut mise sur son tombeau.

Prof-

Digitized by Google

Prosper vi valida meæ Columnæ
Gessi bella diù, sed incruenta.
Perfeci mea fata, pervicaces,
Defendi Hesperiam senex utramque,
Vos in sanguine Principes valete.

C'est à dire:

Prosper *en mes succès fondez sur la* Colonne,
Sans répandre de sang j'ai longtems combattu.
J'ai rempli mes destins comme le Ciel l'ordonne,
L'une & l'autre Hesperie a senti ma vertu;
Quand, jusqu'à l'extrême vieillesse,
J'ai, pour la proteger,
Mis ma vie en danger.
Adieu, Princes fougueux, qui guerroyez sans cesse,
Adieu, vous, dont l'injuste main
Ne se plait qu'à verser des flots de sang humain.

En 1524. le Roi François I. ajant coupé pié à toutes les conspirations que le Duc de Bourbon pouvoit avoir tramé en France par le moyen de ses amis, se transporta dans le Milanez pour en achever la conquête. Il chassa en passant les Impériaux de devant Marseille, dont ils avoient entrepris le Siége sans aucun succès. Il forma d'abord celui de Milan, dont il n'eut pas de peine à se rendre maître. Le Duc en étoit sorti pour ne point tomber entre ses mains; & les Bourgeois, à qui il avoit laissé le soin de la défendre, n'eu- 1524.

Siége de Milan.

Digitized by Google

rent pas plutôt aperçu l'Armée Royale qu'ils se rendirent sans que les Imperiaux pussent leur donner aucun secours.

Et de Pavie par François I.

Le Roi resta quelques jours dans cette Capitale, tant pour se concilier l'affection des Citoyens, que pour y faire les préparatifs du siége de Pavie, où il alla en personne peu après. Ce fut le 18. d'Octobre, jour de la fête de S. Luc, qu'il entreprit ce siége fameux, dans l'esperance de l'achever avant le commencement de Novembre. Mais Antoine de Leve, un des plus grands hommes de guerre de ce tems-là, qui commandoit dans la Ville, lui fit voir qu'il s'étoit extrêmement mécompté. Il la défendit si bien, que le mois de Janvier 1525. étoit déja venu, sans que François I. pût encore se flater d'aucune esperance. Celle qu'il avoit conçuë d'un prompt succès diminuoit au contraire tous les jours: tant étoit vigoureuse la défense des assiégez, qui harceloient sans cesse son camp par leurs sorties continuelles, & cela avec d'autant plus de confiance, qu'ils espéroient d'être bientôt secourus.

1525.

Il ne sera peut-être pas inutile de toucher ici quelque chose en passant des prétentions des François sur le Milanez; d'autant plus que nous aurons souvent occasion de parler dans cette Histoire des guerres survenuës entre la France & l'Espagne au sujet de ce même Duché. Et quoiqu'on ait déja écrit des volumes entiers sur ces prétentions, ce que nous avons à en dire de particulier contribuera du moins à éclaircir diverses choses nécessaires pour l'intelligence du siége de Pavie.

La

Digitized by Google

La Ville de Milan eſt ſi conſidérable par les beaux priviléges dont elle jouït, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'elle excite la jalouſie de deux Puiſſances, telles que l'Eſpagne qui la poſſede, & la France qui prétend y avoir de juſtes droits. Toutefois ces priviléges ſeroient encore beaucoup plus grands, ſi les Eſpagnols, loin de les conſerver, n'y euſſent pas donné de tems en tems quelques atteintes. Il faut donc ſavoir que Louis XII. fut celui qui inſtitua l'an 1499. le Senat de cette Ville, dont les priviléges s'accrurent peu à peu à tel point, qu'il eſt enfin parvenu à la plus haute réputation. Mais quoique ce ſoit à ce Roi de France qu'eſt duë la premiere origine de cet auguſte Corps, cela n'empêche pas que la Ville n'eût déja dès auparavant de très grandes prérogatives dans ſa forme de Gouvernement. Il ſuffit de dire qu'elle fut pluſieurs fois la Réſidence des Empereurs, & qu'aiant éte détruite de fond en comble, elle n'a pas laiſſé de ſe relever avec plus de luſtre que jamais.

Grands Priviléges du Senat de Milan.

Quant aux prétentions des François ſur ce Duché, qui ont donné lieu à tant de guerres, voici en peu de mots quels en étoient les fondemens. Jean Galeas * Viſcomti fut le premier qui prit le titre de Duc de Milan, en aiant obtenu la Souveraineté de l'Empereur Venceſlas par une grande ſomme d'argent

Prétentions des François ſur ce Duché.

* L'Auteur raporte l'Etimologie de ce nom de *Galeas*, que je n'ai pas laiſſée dans le Texte, parce qu'elle n'a pas la même grace en François qu'en Italien. Il fait alluſion au mot *Gallo* qui ſignifie *Coq*, parce que le jour de la naiſſance de Viſcomti on entendit chanter pluſieurs *Coqs*, ce qui lui fit donner le nom de *Galeas*.

Digitized by Google

gent qu'il lui donna; & il l'augmenta encore dans la ſuite de pluſieurs autres Seigneuries qui rendirent ce Duché très conſidérable.

Du chef de Valentine Viſcomti femme de Louis de France.

Jean Galeas Viſcomti eut trois enfans, deux garçons & une fille, ſavoir: Jean-Marie, Philippe-Marie, & Valentine: tous trois nez de ſa ſeconde femme Catherine de Barnaba, qu'il épouſa après la mort d'Iſabelle, ſœur de Charles V. Roi de France. Cette premiere femme, ſi l'on en croit Paul Jove, ne donna point d'enfant à ſon mari, quoique pluſieurs Ecrivains François aſſurent qu'elle en eut deux. Quoi-qu'il en ſoit, des trois que je viens de nommer, qui ſont les ſeuls que je trouve, Valentine fut mariée avec Louis de Valois, fils du Roi Charles V. dont j'ai parlé; & eut pour dot la Ville d'Aſti, outre une ſomme de quatre cens mille écus, avec l'eſpérance de recueillir un jour toute la ſucceſſion de ſon pere, en cas que ſes freres vinſſent à mourir ſans héritiers. Les Princes d'Italie ne manquerent pas de prévoir dès-lors tous les différends que cette alliance produiroit. Ils n'oublièrent rien pour détourner Viſcomti de ſa réſolution. Mais il ne laiſſa pas de paſſer outre; & l'an 1387. le mariage fut conſommé.

Jean Galeas Viſcomti premier Duc de Milan.

Jean-Marie ſon fils lui ſuccede.

Jean-Marie l'aîné de ſes fils, quoi-que cadet de Valentine, ſucceda à tous les Etats du Pere, dans un âge fort peu avancé; & quoique Jean Galeas eût nommé de ſages Conſeillers pour l'aſſiſter ſous la Régence de ſa Mere, le jeune Duc, mépriſant tous les bons conſeils, ſe livra à ſon méchant naturel & ne ſongea qu'à ſatisfaire ſes paſſions, juſqu'à dire, *que c'étoit être indigne du titre de Prin-*

Digitized by Google

Prince, que de mettre un frein à ſes deſirs les plus illégitimes. Sa mauvaiſe conduite lui attira bientôt la haine de ceux qui avoient été ſes amis les plus affectionnez; & tel fut le malheur où il ſe jetta, que pour obtenir la protection du Pape, il ſe vit contraint de lui ceder Bologne, Perouſe & Aſſiſe. Tant de revers ne furent pas capables de lui changer le cœur: il n'en devint que plus obſtiné dans le mal: haiſſant generalement tous les hommes, & marchant la nuit avec une troupe de chiens furieux, par qui il faiſoit devorer tous ceux qui avoient le malheur de ſe rencontrer devant lui. Mais il porta peu après la peine de toutes ſes cruautez, ayant été aſſaſſiné le 16. de Mai 1412. par Paul & André Bauco, de même que Squarcia Giramo le principal miniſtre de ſes violences.

Philippe-Marie ſon frére lui ſucceda. Il avoit épouſé Beatrix Tenda, Veuve de Faïno Cane, femme très riche, mais vieille, & d'une condition fort inferieure à la ſienne. Il en reçut en dot une ſomme de quatre cens mille Ducats, qui lui ſervirent à mettre ſur pié une bonne Armée, avec laquelle il marcha droit à Milan. Les Conjurez en avoient donné le gouvernement à Aſtore, fils naturel de Barnaba Viſcomti. Philippe-Marie ne tarda guere à s'en rendre maître. Y étant entré avec ſon Armée, il fit mourir les principaux des conjurez, entre autres Paul Bauco un des meurtriers de ſon frére.

Et à celui-là Philippe-Marie.

Il continua de faire la guerre à ceux qui poſſedoient quelques terres démembrées du Duché. Mais bien loin d'augmenter ſon

Digitized by Google

Etat par ce moyen, il ne ſervit qu'à lui faire perdre encore les villes de Breſſe, de Bergame, & de Génes. Les vices qu'on lui reproche, ſont l'inconſtance, la cruauté, la timidité, & l'ingratitude. Il ne fit en toute ſa vie qu'une ſeule action digne de louanges, qui fut de rendre genereuſement la liberté à Alfonſe, premier Roi de Naples, qui avoit été fait priſonnier par ſon Armée, & de lui fournir outre cela une ſomme conſiderable d'argent pour l'aider à remonter ſur ſon trône: en quoi il en uſa beaucoup mieux que Charles-Quint à l'égard de François I. Mais le procedé qu'il tint avec ſa femme fut bien different en toutes manieres. S'en étant dégouté à cauſe de ſon âge avancé, il en vint juſqu'à cet excès, non ſeulement de la faire décapiter, mais encore de lui ôter l'honneur avec la vie, par une calomnie inſigne, en l'accuſant d'adultere, ſans en produire aucune preuve. Il épouſa enſuite Marie, fille d'Amedée Duc de Savoye, qui fut ſterile: en ſorte qu'il mourut ſans Enfans l'an 1447. après avoir poſſedé le Milanez l'eſpace de trente cinq ans.

Ce dernier meurt ſans heritier.

La Race légitime des Viſcomti étant ainſi éteinte par ſa mort, il ſembloit que le Duché dût apartenir naturellement aux héritiers de Valentine, ſelon la clauſe contenuë dans ſon Contrat de mariage, qui avoit été aprouvé par le Pape. Car le Trône Imperial ſe trouvant alors vacant, au défaut de l'Empereur à qui il apartenoit d'en donner la confirmation, on eut recours au S. Siége qui y ſupléa par ſon autorité. C'eſt du moins ce que raportent les Auteurs François qui ont écrit ſur cette matiere. Phi-

Digitized by Google

Philippe n'eut pas plutôt les yeux fermez, qu'il s'éleva plusieurs Prétendans au Duché de Milan. Charles Duc d'Orleans, fils de Louïs de France & de Valentine, fut le premier qui se mit sur les rangs pour les raisons que j'ai raportées. Les Imperiaux prétendoient que la Ligne directe étant éteinte, & avec elle l'investiture donnée aux Viscomti par les Empereurs, ce fief étoit dévolu par là à la Chambre Imperiale. Le Comte François Sforce, qui avoit épousé Blanche fille naturelle de Philippe, ne fut pas des derniers à prétendre aussi sa portion du Duché: il s'y porta même avec plus de chaleur qu'aucun autre. Enfin la Ville de Milan ne pouvant plus souffrir l'extravagante domination de ses Ducs, en prit occasion de se gouverner en République, & choisit pour cet effet douze Citoyens, avec le titre de: *Conservateurs de la Liberté.*

Divers Prétendans au Duché de Milan.

François Sforce, Comte de Pavie, ayant donc rassemblé de grandes forces, commença par se rendre maître de divers lieux dans le Duché; & puis s'étant accordé avec les Venitiens à qui il en donna une bonne partie, il assiégea la ville même de Milan. La disette des vivres où il la réduisit donna lieu à une sedition parmi les habitans, qui étoient partagez en deux factions. Celle de Sforce prévalut; & il ne fut pas plutôt dans la Ville, où ses amis l'introduisirent sur la fin de Fevrier 1450. qu'il songea à y établir solidement sa domination. Pour cet effet, il fit bâtir ce Château fameux, qui passe avec raison pour le plus fort de toute l'Italie. Après s'y être maintenu seize ans, plus par la for-

François Sforce s'en rend maître.

Digitized by Google

force que par la justice de son Droit, & sans en avoir reçu l'investiture de l'Empereur, quoique Philippe son beau-pére l'eût institué son heritier par son Testament, il mourut enfin d'hydropisie l'an 1466. & non pas de mort subite, comme l'a écrit Sansovin.

Ses deux fils Galeasse & Ludovic lui succéderent: mais le Milanez demeura au seul Galeas, qui le laissa en mourant à deux Enfans qu'il avoit sous la tutele de Ludovic son frére, dit le More. Celui-ci ne fut pas longtems sans dépouiller ses deux neveux, en usurpant sur eux le Milanez, d'une maniere aussi préjudiciable à toute l'Italie que ruïneuse pour lui-même. Il invita à la conquête du Royaume de Naples Charles VIII. Roi de France, à condition qu'il le maintiendroit dans le Milanez. Puis s'étant brouillé avec lui, & avec Louis XII. son successeur, ce dernier passa en Italie à la tête d'une nombreuse Armée, défit Ludovic, & mit dans le Duché un Gouverneur de sa main. Mais Ludovic étant allé en Allemagne, demander des secours à l'Empereur Maximilien, il en revint avec des forces suffisantes pour se remettre en possession du Milanez. Louis XII. qui étoit retourné en France, fut si irrité de cette nouvelle, qu'il repassa les Alpes une seconde fois, & se rendit bientôt maître du Duché par les justes mesures qu'il avoit prises. Il se saisit même de la personne de Ludovic, qu'il confina l'an 1500. dans une étroite prison, où il finit ses jours cinq ans après.

Ce fut alors que Charles V. réveilla les prétentions de l'Empire sur ce Duché. Le pré-

Digitized by Google

prétexte qu'il prit, fut d'en remettre en poſſeſſion François Sforce, fils du More, qu'il diſoit en avoir été dépouillé injuſtement. Mais ſa principale vue étoit en effet de l'acquerir à la Maiſon d'Autriche. C'eſt ce qui engagea François I. à faire un ſecond voyage en Italie, comme nous le verrons dans la ſuite, après que j'aurai repris le fil de ma narration.

Ligue du Pape contre l'Empereur.

De tous les Princes d'Italie, il n'y en avoit point qui fût plus allarmé que le Pape de la puiſſance démeſurée de l'Empereur & des heureux progrès de ſes armes. C'eſt pourquoi, après avoir conclu la Ligue dont j'ai parlé avec François I. & les Venitiens, il envoya le Duc d'Albanie au Royaume de Naples pour y faire diverſion; ne doutant pas, que comme l'Empereur avoit abandonné le ſiége de Marſeille pour ſecourir la Lombardie, il n'abandonnât de même la Lombardie pour courir au ſecours de Naples. Toutefois dans le tems qu'il agiſſoit ainſi en ennemi, il ſe comporta auſſi en Pere commun, en écrivant à l'Empereur, pour l'exhorter à abandonner le Duché de Milan à François I; avec promeſſe que celui-ci ceſſeroit auſſi-tôt d'inquiéter le Royaume de Naples. Mais l'Empereur ſe mocqua de cette propoſition; il répondit au Pape, *qu'il ne pouvoit faire aucun fond ſur la ſincerité de ſes offices, puiſqu'il s'étoit départi de ſa qualité de Pere commun, en ſe liguant ſans raiſon avec ſes Ennemis. Que Dieu lui ayant donné pluſieurs Royaumes, lui avoit auſſi accordé les forces néceſſaires pour les défendre. Qu'il n'abandonneroit jamais le Duc Sforce dans*

ſes juſtes prétentions; & qu'à l'égard du Duc d'Albanie, le dernier de ſes Capitaines ſeroit ſuffiſant pour lui faire paſſer l'envie de combattre contre l'Empire. Il ne ſe trompa point; l'Armée de ce Duc fut bientôt ruinée & entiérement diſſipée.

Deſcription de la Bataille de Pavie.

Ce ſeroit ici le lieu de décrire la fameuſe bataille de Pavie, une des plus mémorables dont il y ait jamais eu d'exemple. Il ſuffit de dire que la Nobleſſe Françoiſe y combattit avec une valeur incroyable, animée par la préſence de ſon Roi. D'autre part les Generaux de l'Empereur, jugeant que du ſuccès de ce combat dépendoit la liberté de l'Italie, la gloire de leur maître, & leur propre réputation, ſe réſolurent de périr ou de vaincre: c'eſt dequoi étoient convenus le Duc de Bourbon, Charles de Lanoi Viceroi de Naples, le Marquis du Guaſt, & le Marquis de Peſcaire, les principaux Chefs de l'Armée Imperiale, Eſpagnole, & Italienne.

François I. y demeure priſonnier.

En effet le jour de S. Mathias, auſſi heureux pour l'Empereur Charles-Quint, que funeſte pour François I., ce Prince infortuné fut fait priſonnier avec un grand nombre de ſes principaux Officiers, & vit toute ſon Armée diſſipée, après un grand carnage de ſes troupes. L'Evêque de Brindes, nommé Leandre, fut auſſi pris en même tems; mais, comme il étoit Nonce du Pape, il fut auſſitôt relâché. Le Roi, ayant eu ſon cheval tué ſous lui, & étant lui même bleſſé, étoit tombé dans un foſſé où on fut quelque tems ſans le reconnoître. Les premiers qui le reconnurent, après lui avoir crié de ſe rendre ſans ſavoir encore qui il étoit, furent Jaques d'Avi-

la

Digitized by Google

la & Jean d'Urbicto, Eſpagnols. Ils eurent beau le preſſer, le Roi ne leur répondit qu'en leur préſentant la pointe de ſon épée. Enfin voyant qu'ils tournoient auſſi la leur contre lui, il leur dit d'un ton plein de majeſté, *qu'il étoit le Roi François.* Auſſitôt d'Avila courut en avertir le Duc de Bourbon, qui vint avec de grandes marques de reſpect ſuplier le Roi de ſe rendre. Mais ce Prince n'en voulut rien faire, & répondit, *qu'il mourroit plutôt mille fois, que de ſe rendre entre les mains d'un Traître comme lui.* Puis s'adreſſant à un des Capitaines qu'il pria de faire venir le Viceroi de Naples, il ſe rendit ſon priſonnier & lui remit ſon épée.

Ce Prince, dont la fermeté étoit inébranlable au milieu de tant d'infortune, ſoupa ce ſoir-là dans le camp des ennemis, où il fut ſervi par les principaux Officiers Eſpagnols. Le Duc de Bourbon lui préſenta le baſſin pour ſe laver, & quoiqu'on crût qu'il refuſeroit ce ſervice avec indignation, il ne laiſſa pas de le recevoir avec une conſtance ſurprenante. Le Marquis du Guaſt tenoit l'éguiére, & le Viceroi de Naples la ſerviette. Le Marquis de Peſcaire étoit bleſſé, ce qui fit qu'il ne parut point à ce repas. Je n'ai rien dit de la dépouille du Roi que les ſoldats partagerent entre eux. Ils lui prirent juſqu'à ſes éperons, ſelon ce qui ſe pratiquoit alors dans la guerre. En tout le reſte, on eut pour lui toute ſorte d'égards & de reſpect.

Le jour ſuivant il fut conduit à la forteresſe de Pizigithoné, ſous la garde de Ferdinand d'Alarçon où, à la liberté près, il fut toujours ſervi & traité en Roi. On dépêcha

Digitized by Google

durant ce tems-là le Commandeur Paneloza à l'Empereur, pour lui porter cette nouvelle & recevoir ses ordres. Comme il devoit passer par la France, il fut muni d'un Passeport de la propre main du Roi, qui en même tems écrivit en ces termes à la Reine sa Mère : *Madame, tout est perdu, sinon l'honneur.*

Charles-Quint étoit alors à Madrid. Il y étoit allé pour envoyer l'Infante Catherine sa sœur à Badajoz, à Don Jean Roi de Portugal qui l'attendoit pour l'épouser. Au premier bruit de cette victoire, les Peuples voulurent la celebrer par de grandes réjouïssances. Mais l'Empereur le défendit, en disant *que les Chrêtiens ne devoient se réjouïr que des victoires remportées sur les Infideles.*

Ce succès répandit la terreur dans toutes les Cours d'Italie. Le Pape sur tout en fut si allarmé, qu'il écrivit aussitôt des Lettres très soumises à Charles-Quint, pour lui proposer de faire alliance avec lui. L'Empereur n'en rejetta point la proposition. Il envoya ordre à ses Ministres de conclure un Traité avec le Pontife, qui pour ne manquer pas, de son côté, à ce qu'il devoit à un Prince tel que François I. l'envoya visiter en son nom, après en avoir obtenu la permission du Viceroi. Mais celui * qu'il y envoya ne put parler au Roi qu'en présence du Capitaine Alarçon.

Il est conduit en Espagne.

Ce Prince, avec l'agrément du même Viceroi, dépêcha peu après à l'Empereur Don Hugues de Moncade pour lui faire des propo-

* *Monsieur Pisseia.*

Digitized by Google

positions de sa part. Mais aucune n'ayant été trouvée suffisante pour procurer un solide accommodement, l'Empereur écrivit au Vicerοi, d'amener sans delai son Prisonnier en Espagne. Celui-ci obéit aussi-tôt; & sans en rien dire au Marquis de Pescaire, il fit embarquer le Roi à Gênes, d'où il le conduisit à Barcelone, à Valence, & puis à Madrid, en le traitant toujours d'une manière convenable à son rang.

Conseil tenu à son sujet.

L'Empereur tint divers Conseils avec les principaux de sa Cour, sur la conduite qu'il devoit tenir envers un Prisonnier de cette consequence. Il consulta sur tout l'Evêque d'Osme, son Confesseur, qui aprouva fort l'avis de ceux qui conseilloient à l'Empereur de rendre genereusement la liberté au Roi François, sans lui prescrire aucune condition, & sans faire autre chose que de lui donner la Carte blanche, afin qu'il y écrivît lui-même ce qu'il jugeroit le plus convenable. Déja l'Empereur étoit près d'embrasser ce conseil, comme le plus propre à servir d'exemple aux autres Princes en pareil cas, lorsque Don Frédéric de Tolede, Duc d'Albe, qui, par ses services, avoit acquis le premier rang dans la faveur de Charles-Quint, lui ouvrit un avis tout contraire. Il combattit par de longs raisonnemens cette conduite pleine de generosité, représentant à l'Empereur, que le bien de l'Etat devoit être la suprême loi en ces occasions, & la seule regle qu'on devoit suivre. En un mot, il persuada si bien tout le Conseil, que chacun se réunit à son sentiment, qui fut de se prévaloir autant qu'on pourroit de la prison du Roi, & de

de mettre tout en usage pour lui faire acheter chérement sa liberté. Boccalini, dans ses Annales sur Tacite, raporte que François I. convenoit de ces trois alternatives: l'une, *que Charles-Quint pouvoit le retenir éternellement en prison:* l'autre, *qu'il pouvoit lui rendre genereusement la liberté;* & la troisiéme, *qu'il pouvoit l'obliger à lui ceder la Bourgogne.*

En ce tems-là, l'Empereur avoit convoqué à Tolede les Etats du Royaume, qui lui firent un présent de deux millions, & le suplierent de se marier en lui proposant Isabelle Infante de Portugal. Il étoit aussi venu des Ambassadeurs d'Angleterre, pour lui offrir leur Princesse. Mais il se détermina pour la premiere, comme plus convenable à ses interêts. Cependant le Roi François I. souhaitoit ardemment d'avoir une entrevuë avec ce Prince, sans néanmoins pouvoir obtenir qu'il lui rendît visite dans sa prison: ce que Charles-Quint évita autant qu'il put, pour n'être pas obligé de lui rendre la liberté. Il affecta pour cet effet de demeurer longtems à Tolede. Le Roi en eut tant de déplaisir, qu'il en tomba dangereusement malade, & fut desesperé des Medecins.

Charles-Quint le visite dans sa prison.

Alors l'Empereur, craignant de perdre par la mort de son Prisonnier tout le fruit de sa victoire; & ayant apris qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de le guerir, que de le visiter dans sa prison, prit la poste pour l'aller voir. Il monta droit à l'apartement du Roi, & se découvrit en entrant dans la chambre. Le Roi en fit de même, & lui dit d'une voix foi-

Digitized by Google

foible : *Monſieur*, vous *venez voir votre priſonnier*. *Non*, répondit l'Empereur, *je viens voir mon frere & mon ami, que je veux mettre en liberté*. Auſſi-tôt Charles-Quint lui remit ſon bonnet ſur la tête, l'exhortant à ſe tenir couvert en l'état où il étoit. Après quelques momens de converſation, il ſortit ; & au bout de quelques jours, le Roi, qui étoit d'un bon tempérament, ſe trouva avoir recouvré une partie de ſes forces.

Ce furent Mercure de Gattinara Chancelier de l'Empire, & Jean de Selve Premier Préſident au Parlement de Paris, qui traiterent de ſa liberté. Après de longues diſcuſſions, ils convinrent enfin le 14 Janvier 1526. des conditions ſuivantes : *que le Roi céderoit à Charles-Quint toute la Bourgogne : qu'il renonceroit à toutes ſes prétentions ſur le Royaume de Naples, ſur le Duché de Milan, Genes, la Flandre, l'Artois, & Aſt : qu'il payeroit une certaine ſomme au Roi d'Angleterre : qu'il ne donneroit aucun ſecours à ſes ennemis : qu'il remettroit en grace le Duc de Bourbon : qu'il envoyeroit au Couronnement de l'Empereur un certain nombre de troupes, qui ſeroient entretenuës à ſes fraix durant ſix mois : qu'il épouſeroit ſa ſœur Eleonore veuve du Roi de Portugal : & qu'il livreroit pour ôtages, juſqu'à l'entiére exécution du Traité, le Dauphin & le Duc d'Orleans.* 1526. Conditions de ſon élargiſſement.

De tous ces Articles, il n'y eut que les deux derniers qui furent exécutez, le Roi ayant épouſé peu après à Madrid la Princeſſe Eleonore, qui lui avoit donné de grandes marques d'attention durant ſa maladie. Quand la ceremonie des Nôces fut achevée, l'Em-

Digitized by Google

l'Empereur accompagna son nouvel Allié pendant quelques lieuës, ensuite dequoi ils se séparerent avec de grandes démonstrations d'amitié de part & d'autre. Toutefois le Roi ne fut véritablement libre, que quand les ôtages eurent été mis entre les mains des Espagnols : ce qui se fit en cette maniere.

Le Roi retourne dans ses Etats.

Le 18. du mois de Mars, le Roi fut conduit sur le bord de la riviere, qui sépare les deux Royaumes, par Lannoi Viceroi de Naples & le Capitaine Alarçon, escorté de cinquante Cavaliers. En même tems se présenta de l'autre côté de la riviere Monsieur de Lautrec, avec un pareil nombre de Cavaliers, menant les deux fils du Roi. Dans le milieu, étoit une grande barque à l'ancre, dans laquelle il n'y avoit personne. Le Roi s'y rendit dans un batteau, avec Lannoi & Alarçon, accompagné de huit hommes d'armes; tandis que Lautrec, avec les deux Princes & une suite égale, y arriva de l'autre côté: en sorte qu'il y avoit de part & d'autre un pareil nombre de personnes dans la barque. Lautrec y fit entrer le Dauphin & le Duc d'Orleans, qu'il remit entre les mains de Lannoi; & au même instant le Roi sauta dans le même bateau, d'où étant arrivé à terre, il monta sur un Cheval Turc, fort vîte, qu'on lui tenoit tout prêt, & piqua, sans s'arrêter, vers Bayonne. Il y trouva la Reine sa mere, qui l'attendoit dans cette ville, ensuite de quoi il prit le chemin de Paris, recevant par tout de la part des peuples des témoignages de joie extraordinaires.

L'In-

Digitized by Google

L'Infante Isabelle, Epouse de Charles-Quint, étoit arrivée sur la frontiere de Castille, où l'Archevêque de Tolede, & les Ducs de Calabre & de Bejar, avec la plus belle Noblesse d'Espagne, se rendirent pour la recevoir. Elle étoit accompagnée des Princes Don Louis & Don Ferdinand ses freres. Le premier parla ainsi au Duc de Calabre en lui mettant la Princesse entre les mains : *Voici l'Imperatrice ma Maîtresse, que je remets à votre Excellence, au nom du Roi de Portugal, mon Seigneur & frere.* L'Imperatrice étoit à cheval, & les autres à pié; & en prononçant ces paroles les deux freres tenoient chacun une des rênes. Ils les remirent en même tems aux deux Ducs, qui dirent en les prenant: *Nous recevons votre Majesté au nom de l'Empereur notre Maître.* Ensuite les Portugais s'en retournerent, à quelques-uns près qui resterent avec l'Imperatrice. De ce nombre fut Don Louis de Mora, Pere du fameux Christophle de Mora, qui fut favori & grand Camerlingue de Philippe II. lequel le fit Comte de Lumieres, & lui donna diverses autres marques d'honneur en récompense de ses services.

L'Imperatrice arriva à Seville, où l'Empereur l'attendoit, & où les nôces se celebrerent avec toute la pompe convenable.

Le Roi François étant aussi arrivé à Paris, songea à toute autre chose qu'à exécuter le Traité de Madrid. L'Empereur lui envoya Charles de Lannoi pour le sommer d'accomplir sa promesse; mais il n'en raporta d'autre nouvelle, sinon qu'il venoit de se faire à Coignac entre le Pape, François I., les Venitiens, les Suis-

Digitized by Google

Ligue de divers Princes contre l'Empereur.

Suisses, & les Florentins, une Ligue qu'on appelloit la *Ligue Sacrée*, parce qu'elle tendoit à délivrer l'Italie de la Tyrannie des Imperiaux.

C'étoit sans doute à quoi l'Empereur s'attendoit le moins. Car quoiqu'il jugeât bien que François I. n'observeroit jamais avec exactitude toutes les conditions du Traité conclu, il ne pouvoit néanmoins s'imaginer que ce Prince lui manquât si-tôt de parole, ni qu'il eût pu attirer dans son parti tant de Puissances, & entre autres le Pape, qui s'étoit lui-même confederé depuis peu avec lui. Il lui écrivit donc une Lettre très forte, d'autant plus que Clement venoit de proceder avec la derniere vigueur contre les Colonnes, que l'Empereur protegeoit, les ayant déclarez Criminels de leze Majesté par une sentence qui privoit de la pourpre le Cardinal Pompée, & livroit leurs terres au pillage.

Toutefois l'Empereur feignant de s'apaiser, renvoya à Rome le Pere Quignonès, General des Freres Mineurs que le Pape lui avoit envoyé en Espagne avec Cesar Ferramosca, plûtôt pour l'endormir par des propositions hors de saison, qu'à dessein de conclure une paix sincére. Il écrivit même au Pontife une Lettre de sa propre main, par laquelle il l'assuroit de sa disposition à une entiere reconciliation, lui protestant avec serment; *qu'il ne prétendoit pas augmenter sa Maison d'un pouce de terre en Italie: qu'il remettroit les interêts de Sforce, Duc de Milan, à deux Arbitres nommez l'un de la part du Pape, & l'autre de la sienne; & qu'en cas que son Droit fût trouvé défectueux, il consentoit qu'on en in-*

investit le Duc de Bourbon, qu'il feroit rendre au Roi sans rien exiger de la rançon qu'il lui avoit offerte : & que par ce moyen la paix seroit retablie en Italie.

Le Pape accepta ces conditions. Mais sur le point de les exécuter, il s'en dédit par les intrigues des Ministres de France & des autres Confederez, sous pretexte que ceux de l'Empereur y avoient ajouté de leur chef quelque nouvelle clause trop fâcheuse. Ce qui irrita tellement Charles-Quint, qu'il ordonna au Duc de Bourbon *de chercher tous les moyens possibles de mortifier le Pape Clement, jusques à entrer dans l'Etat Ecclesiastique avec son Armée, pour le reduire plus promtement à la raison.*

Le Duc de Bourbon passe à Rome avec son Armée.

Il est certain que l'intention de Charles-Quint ne fut jamais d'en venir aux extrémitez que nous allons voir; mais seulement de mortifier le Pape, dont il avoit tant de sujets de se plaindre. Cependant le Duc de Bourbon, qui se voyoit dans son Armée plus de douze mille Lutheriens, commandez par Georges Fransperg, grand Partisan de Luther, & qui ne respiroit depuis long-tems que le sac de Rome, ne se fit pas une affaire de passer les bornes de sa commission. Il prit donc sa marche vers la Campagne, & arriva le 5. de Mai devant cette Capitale, ce qu'il fit avec toute la diligence possible, dans la crainte de recevoir un contre-ordre de l'Empereur. Il en étoit encore à trois journées, lorsque Fransperg fut attaqué d'une Paralysie, qui l'obligea de se faire transporter à Ferrete.

Ce contre-tems n'empêcha point le Duc de Bourbon d'exécuter le projet qu'il avoit for-

Digitized by Google

formé. Et sans aucun égard pour les Lettres qu'il reçut alors de Charles de Lannoi, qui lui donnoit avis de l'accommodement conclu avec le Pape à l'avantage de l'Empereur, il fit tout préparer pour un assaut general, & ordonna de monter à l'escalade. Mais comme il étoit lui-même au haut d'une échelle, prêt à sauter sur la muraille, pour animer ses troupes au combat, il fut frapé d'un coup de feu qui le renversa mort dans le fossé. Ses soldats n'en devinrent que plus furieux. Le desir de venger la mort de leur Chef leur fit faire de si grands efforts, qu'en peu de tems ils furent maîtres de la Ville. Ils passerent au fil de l'épée tout ce qui se présenta à eux; sans distinction ni de sacré, ni de profane, ni de sexe, ni d'âge, ni d'alliance, ni de dignité; jusques-là que même les Cardinaux Espagnols ne furent pas plus épargnez que les autres. En un mot, telle fut la barbarie de ce sac, qu'à peine s'en commettroit-il de pareille chez les Infideles; & que les Turcs, après la prise de Rhodes, se montrerent moins cruels envers les Rhodiens, que les Allemans & les Espagnols envers les Romains après la prise de Rome.

Sac de cette Ville.

La rage les rendoit ingenieux à tourmenter en mille manieres les personnes du plus haut rang. Les femmes mariées, les Demoiselles, les Religieuses se virent exposées à la brutalité du soldat jusques dans les ruës & dans les places publiques. Les Palais des Cardinaux, ceux des Princes & des Ambassadeurs furent tous forcez & saccagez. Et tout le monde tomba d'accord, que de six fois que Rome s'étoit vuë en proie à la fureur

Digitized by Google

reur des Barbares, jamais elle n'avoit souffert tant de cruautez que dans cette derniere occasion, comme il ne s'y étoit aussi jamais fait un butin si considerable. Le Pape se refugia dans le Château; mais ne pouvant s'y défendre, il se rendit au Prince d'Orange, qui avoit succedé au Duc de Bourbon dans le commandement de l'Armée, & qui non seulement le fit garder fort étroitement, mais le traita encore avec beaucoup de rigueur.

Tel fut le fruit que Clement VII. recueillit des differends dans lesquels il voulut entrer avec Charles-Quint. Le Duc d'Urbin, Auteur de tout ce manége, fut contraint de se retirer, & lui-même, après quelques mois de prison, fut obligé de subir la loi du vainqueur. Une des principales conditions de l'accommodement fut, *que le Pape fourniroit quatre cens mille écus pour la solde de l'Armée Imperiale, & qu'il feroit d'ailleurs tout ce que l'Empereur avoit ordonné.* En consequence de cet accord, il fut forcé de vendre tous les vases d'or & d'argent qu'on avoit pu sauver des Eglises. Et comme cela n'étoit pas encore suffisant, il falut mettre à l'encan trois Chapeaux de Cardinal: ce qui fut pour le Saint Siége un affront signalé, & un grand sujet de honte pour le Pape, qui avoit encore à essuyer les murmures du peuple, indigné de voir tomber sur lui seul tout l'orage pendant tout le tems que dura le sac de Rome.

Je ne dois pas oublier de dire ici, qu'à peine on eut apris dans le monde la nouvelle de la prison du Pape, que tous les Ecclesiastiques de l'Europe, s'estimant offensez en la person-

Digitized by Google

ſonne de leur Chef, écrivirent, du moins les principaux, des Lettres très preſſantes à l'Empereur en Eſpagne. Ce Prince leur repondit à tous dans les termes les plus clairs quant à ce qui regardoit ſa juſtification; mais pour ce qui touchoit la liberté du Pape, rien n'étoit plus obſcur ni plus équivoque. Balthaſar Caſtiglione Nonce Apoſtolique auprès de ce Prince l'ayant ſçu, fut d'abord ſur le point de quitter la Cour; mais après y avoir mieux penſé, il crut devoir demeurer, juſqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres du Pape ou du ſacré College. Durant ce tems-là il fit les plus fortes inſtances pour obtenir la liberté du Pontife; il avoit engagé tous les Evêques d'Eſpagne à s'aller jetter aux piés de l'Empereur en habit lugubre pour lui demander la même grace; mais ſi-tôt qu'on eut eu vent de ce deſſein, on en detourna l'execution, comme d'une choſe qui pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites.

Je ne croi pas qu'il y ait jamais eu ni guerre, ni bataille, ni conquête de Province, ni aucune entrepriſe dans le monde, excepté peut-être la priſe de Troye, dont on ait tant parlé, ni tant écrit, que de ce dernier ſac de Rome. Il n'y a pas juſqu'à Guichardin qui ne plaiſante ſur ce ſujet, pour rendre la choſe plus odieuſe, par l'avanture qu'il raporte d'une vieille femme, que le Prince d'Orange fit pendre, pour avoir donné au Pape une ſalade de laitues, qu'elle lui fit tirer avec une corde, afin de le rafraichir dans ſa priſon. Mais quand ce fait ſeroit vrai, faudroit-il le condamner, comme quelque choſe de ſi barbare? Boccalini, dans ſes Remarques ſur Ta-

Vieille femme penduë & pourquoi.

Digitized by Google

Tacite dit, *que celui qui ne ſait pas ſe faire obéir dans les moindres choſes, doit s'attendre à voir auſſi mépriſer ſes ordres dans celles de plus grande conſequence.* C'eſt fait de la Diſcipline Militaire, ſi un General ſouffre une fois qu'on lui manque de reſpect. Le Prince d'Orange avoit fait publier à ſon de trompe, que perſonne, ſous peine de la vie, ne s'aprochât des foſſez du Château, pour donner le moindre ſecours au Pape : par conſequent, la vie il-le méritoit bien d'être penduë, ſi ce qu'on en raporte eſt vrai.

J'ai déja dit que ce ſac fut le plus horrible qu'on eût jamais vû dans le monde. Mais il faut ſavoir s'il étoit injuſte ou légitime, & qui fut celui qui ſoufla la premiere étincelle de cet incendie. Clement VII. étoit ſans doute un des plus dignes Papes qui eût occupé le Siége Romain ; il fit toujours paroître beaucoup de zèle pour le bien public ; & ſi ſa paſſion ou l'interêt propre ne l'eût aveuglé en certaines occaſions, il eſt ſûr qu'il n'eût guere trouvé ſon ſemblable. Si donc il ſe fût contenté de porter à la paix les deux Princes Ennemis, comme il s'en étoit expliqué dès le commencement en préſence de tout le ſacré College, & qu'il ne fût pas ſorti des bornes du devoir d'un Pere commun, il eſt certain que Rome eût conſervé tout ſon éclat, & lui-même toute ſa gloire.

Il n'y a rien dans les Livres ſaints qui n'ait été écrit pour notre inſtruction. Mais j'y trouve deux exemples entre autres, qui me paroiſſent de belles leçons pour les Papes. Le premier eſt celui de Pierre, lorſque voyant

Digitized by Google

maltraiter ſon Maître, il tira l'épée dans l'ardeur de ſon zèle, & en coupa l'oreille à Malchus. Il n'eut pas plûtôt fait cette action, qu'il en fut repris du Sauveur, qui lui dit *de remettre ſon épée dans le fourreau*, comme pour aprendre à ceux qui ſe vantent d'être ſes ſucceſſeurs, qu'il ne convient pas à un Paſteur de tirer l'épée, même quand il s'agit des intérêts de l'Egliſe.

Le ſecond exemple eſt pris de ce qui ſe paſſa dans le cenacle, lorſque *Jeſus-Chriſt* exhorta ſes Diſciples à ſe pourvoir d'une épée, & à vendre même leur Robe pour en acheter; ſur quoi Pierre lui ayant dit qu'ils en avoient deux entre eux douze, le Sauveur lui répliqua *c'eſt aſſez*; pour lui aprendre qu'il doit ſuffire aux Paſteurs de l'Egliſe d'avoir ſeulement de quoi ſe défendre, & cela dans le cas d'une néceſſité preſſante, & quand l'Egliſe ſe trouve en grand danger. Ce qui condamne manifeſtement la conduite de ces Papes, qu'on a vu depuis ce tems-là ne contribuer que foiblement & avec épargne, lorſqu'il s'eſt agi de faire la guerre contre les Infideles; & qui, quand il a été queſtion de ruïner des Republiques Chrétiennes, qui n'avoient rendu que de bons ſervices à l'Egliſe, & de ſe vanger des Princes qui en étoient les Protecteurs, ne ſe ſont pas fait une peine de les dépouiller juſqu'aux autels, ou d'enſeigner aux autres à les dépouiller, pour ſatisfaire leurs paſſions injuſtes.

A ces deux exemples on en peut ajouter un troiſiéme, peut-être encore plus ſignificatif que les precedens. Il eſt tiré de cet endroit de l'Evangile, où il eſt dit que *Jeſus-Chriſt*

Digitized by Google

Christ étant sur la Mer de Galilée, dans une petite Barque, avec ses Apôtres, tout à coup le soleil se couvrit d'un nuage, & la mer commença à s'agiter furieusement, en sorte que la Barque étoit en grand danger. Cependant *le Sauveur dormoit*. Déjà le gouvernail étoit rompu par la violence des vagues, la voile mise en piéces par la force du vent, & le mât même brisé & renversé dans l'eau; cependant le *Sauveur continuoit de dormir*. Enfin la tempête devint si grande, que les Mariniers même ne crurent pas en pouvoir échaper. Alors les Apôtres effrayez & tremblans de peur, bien qu'ils eussent presque tous passé la plus grande partie de leur vie sur la mer, n'eurent d'autre ressource que de s'adresser à leur cher Maître qui dormoit, en lui criant: *Seigneur, sauve nous, car nous périssons*. Toutefois *il dormoit toujours*, & ne s'éveilla que pour commander aux flots & apaiser la tempête.

Cet exemple renferme une grande leçon de Politique pour les Papes dans la conduite du Gouvernement qui leur est confié. Si Clement VII. l'eût toujours eu devant les yeux, il n'eût pas exposé le Peuple Romain à se voir comme submergé dans un abyme de miseres. La principale maxime des Papes doit être de ne se mêler jamais des querelles des autres Princes; & quelques differends qui naissent entre eux, d'observer toujours une exacte neutralité, comme un homme qui dort au milieu de l'orage: ce qui leur convient d'autant mieux, que le titre de Peres communs qu'ils ont pris les met à couvert de tout reproche.

Digitized by Google

Je ne doute pas que plusieurs Cardinaux & Ambassadeurs, inquiets pour les interêts de leurs Maîtres dans ces grands succès de Charles-Quint, ne se fussent adressez au Pape endormi, dans le tems qu'il témoignoit tant de zèle pour la tranquillité commune, en lui criant comme les Apôtres, (si on le peut dire sans profanation.) *Seigneur, sauve nous, car nous périssons.* Car si Clement eût voulu bien faire, il auroit suivi sa premiere Politique, qui étoit de feindre de dormir; ou du moins de ne s'éveiller que pour calmer cette tempête, en envoyant de tous côtez, au lieu de troupes, ses Legats & ses Cardinaux, qui, par leur adresse à manier les esprits, eussent porté les Princes à la Paix; au lieu que par ses Ligues & par ses Armemens, il alluma dans le sein de la Chrétienté le flambeau fatal de la guerre.

Boccalini, dans l'ouvrage que j'ai déjà cité, dit *que les Princes vraiment dignes de ce nom, sont ceux qui savent profiter des exemples passez pour gouverner leurs Etats présens, & qui, à l'exemple des Abeilles, laissent le poison pour sucer le miel.* C'est ce qu'a fort bien pratiqué la République de Venise, d'une maniere à rendre son nom immortel, ayant toujours eu la prudence d'observer les fausses démarches des autres pour les éviter: par où elle s'est rendu digne d'être proposée pour le plus excellent modele de la bonne Politique.

Clement VII. avoit devant les yeux plusieurs exemples de Papes, qui pour avoir voulu se porter à certaines resolutions peu convenables au sacerdoce, pour ne rien dire de plus, avoient

Digitized by Google

avoient jetté l'Egliſe, & eux mêmes, dans les plus grands malheurs. Mais quand même ces exemples n'euſſent pas été en ſi grand nombre, il ſuffiſoit de rappeller la conduite encore récente de Boniface VIII. d'Alexandre VI. & de Jules II. leſquels, oubliant leur qualité de Peres communs dont les autres s'étoient ſi fort prévalus, ſacrifiérent le ſalut public à leurs paſſions particulieres, & deſolerent toute la Chrétienté, ſans en remporter d'autre fruit que la haine generale.

On pourroit peut-être me répondre, que le Pape étant auſſi Prince Séculier, & Souverain d'une Principauté auſſi conſiderable que celle qu'il poſſede au milieu de l'Italie, il ne ſauroit moins faire que de prendre part aux évenemens politiques, & de s'intereſſer à ce qui regarde le repos commun des Peuples. Mais quoique cette reponſe ſoit la plus ſpécieuſe que l'on puiſſe alleguer, ſi le Pape en uſe en Prince Séculier envers les autres Puiſſances de l'Europe, pourquoi pretendre que ces mêmes Puiſſances le traitent toujours comme Vicaire de *Jeſus-Chriſt*? S'il en alloit ainſi, un ſeul Pape ſuffiroit pour ſubjuguer tout les Princes du monde joints enſemble; je dis tous les Princes Catholiques, ou du moins les plus ſimples d'entre eux. S'il lui étoit permis de faire des Ligues tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre, & de tirer l'epée contre qui bon lui ſembleroit, & qu'avec tout cela les autres fuſſent obligez de le reſpecter comme ſouverain Pontife, il eſt ſûr que ſon ſeul bras deſarmé ſuffiroit pour les battre tous en ruïne.

Digitized by Google

O ! que ce seroit une belle chose, de voir un Pape, l'épée dans une main, couper bras & jambes à quelque autre Prince ; & puis, la croix dans l'autre, lui venir dire, *ne me touchez pas, car je suis le Vicaire de Jesus-Christ.* Cette distinction est une pure mommerie, dont il n'y a que les sots qui puissent se laisser leurrer.

Dès-là que le Pape met des Armées sur pié, & qu'il déclare une guerre ouverte aux Rois & aux Empereurs, il cesse d'être le Pere commun, & n'est plus qu'un Prince comme les autres. Ainsi les autres Puissances sont obligées, ou du moins, peuvent fort bien le regarder dès-lors comme ennemi, le traiter comme tel, & user contre lui de toutes les représailles de la guerre : sur-tout, quand il s'agit de venger la Majesté Imperiale, à qui les Papes ont tant d'obligations. Car ce sont les Empereurs qui ont jetté les premiers fondemens de la puissance temporelle des Papes : quand donc ceux-ci manquent à la reconnoissance qu'ils leur doivent, on ne peut manquer de les punir, comme des ingrats. Ainsi, ce ne fut pas mal fait à Charles-Quint d'en user comme il fit envers Clément, quand même il seroit vrai que le sac de Rome eût été exécuté par ses ordres. L'opinion commune néanmoins est qu'il n'en fut rien qu'après l'événement, comme on le verra encore mieux dans le Livre suivant, où le déplaisir qu'il en eut se fera connoître d'une maniere sensible.

Fin du III. Livre.

LA

Digitized by Google

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.
LIVRE IV.

ARGUMENT
DU LIVRE QUATRIEME.

Naiſſance de Philippe II. Sentiment de l'Empereur touchant le Sac de Rome. Prédiction de ce Sac par un Hermite. Batême de Philippe II. Accord du Pape avec les Imperiaux. Sa ſortie du Château St. Ange en habit de marchand. Il arrive à Orviète où il eſt viſité par l'Ambaſſadeur d'Angleterre. Grands

Digitized by Google

ſujets de chagrin qu'il eut. Lautrec lui envoye des Ambaſſadeurs pour l'engager dans une Ligue contre Charles V. Il le refuſe & pourquoi. Lautrec part de Bologne, pour aller aſſiéger Naples. La faction Imperiale de Rome arme pour aller au ſecours de ce Royaume. Bataille Navale perduë par les Imperiaux. Duel entre Charles V. & François I. André Doria paſſe au ſervice de l'Empereur. Traité de Cambrai & de Boulogne. L'Empereur paſſe en Italie. Ceremonie de ſon Couronnement à Bologne. Guerre de Florence, & Principauté de la Maiſon de Medicis. Diſcours Politique touchant les Florentins.

Naiſſance de Philippe. II.

1527.

PEndant que le Pontife Romain gémiſſoit ſous le poids de tant de calamitez, Philippe II. fils unique de Charles V., nâquit en Eſpagne dans la Ville de Vailladolid. Ce Prince, dont j'entreprens d'écrire la vie, quoique pluſieurs autres plumes ſe ſoient déja exercées ſur un ſi beau ſujet, vint au monde le mardi 21. de Mai, vers le ſoir, comme ſi le Soleil eût eu honte de paroître à la naiſſance d'un Prince, qui, avec plus de rapidité que cet aſtre, devoit répandre la ſplendeur de ſon juſte gouvernement ſur la plus noble partie du Monde. En effet, le nom de *Mars*, d'où eſt formé celui de *Mardi*, ſignifie ſelon les Poëtes *grand & puiſſant* par excellence †; & il étoit bien juſ-

† J'ai cru devoir rendre ainſi le texte de mon Auteur, dont voici les termes : *Marte dà Poeti vien chiamato*

Digitized by Google

juſte que notre Heros nâquît en un jour conſacré à cette grande Divinité, puiſqu'il devoit entreprendre de plus grandes choſes qu'aucune autre Puiſſance de la terre; que la vaſte étenduë de ſes deſſeins devoit égaler celle de ſon Genie, & ſa Domination n'avoir d'autres bornes que celles de ſon pouvoir. En un mot puiſqu'il eſt hors de doute que ce Prince devoit être un autre *Mars* tant par ſa valeur dans les combats, que par ſa prudence dans les conſeils; & qu'ayant été deſtiné à gouverner tant de peuples differens, le ciel ne l'a fait naître ſous le ſigne des *Jumeaux*, que pour aprendre à l'univers, par ce ſimbole d'union, que ſon Regne devoit être un Regne de paix & d'abondance.

Songe de l'Imperatrice Mere.

L'Impératrice ſa mére avoua plus d'une fois qu'elle avoit ſongé qu'une grande Mape-monde ſe tournoit dans ſon ventre: Et l'événement à vérifié ce ſonge myſtérieux; puiſqu'il ne s'eſt jamais vû ſur la terre aucun Monarque auſſi puiſſant en Etats & en Souverainetez que celui-ci. Au moment que cette Princeſſe fut ſur le point d'accoucher, elle ſe ſentit attaquée de douleurs exceſſives; & de peur que la violence du mal ne la contraignît de le faire trop paroître, elle ordonna qu'on éloignât toutes les bougies, croyant que ce fût une choſe honteuſe pour elle, qu'on la vît ſouffrir les maux ordi-

mato Mavors, *colla figura Epentéſi, perche* magna vertit. Il dit que *Mars*, ou *Mavors*, vient de *magna* & de *verto*, parce que ce Dieu fait de grands renverſemens ſur la terre.

Digitized by Google

dinaires, que la Providence a rendus inévitables aux femmes. En sorte que pendant six heures que les grandes douleurs durérent, on ne lui entendit pousser aucune plainte. Au contraire, la sage-femme l'exhortant de crier, parce, disoit-elle, que les cris sont d'un grand soulagement en ces occasions, elle lui répondit : *que la mort même ne lui arracheroit pas un soupir du cœur ni une larme des yeux, parce que l'esperance qu'elle avoit de mettre au monde un Prince qui devoit être un grand sujet de joie pour tout son peuple, diminuoit beaucoup son mal.* Ce qui aiant été raporté depuis au Duc de Naiera, lui donna occasion de dire par tout : *Les autres femmes font des hommes, mais notre Imperatrice fait des Anges.*

Le lendemain de la naissance de ce Prince, Pirri arriva à la Cour de l'Empereur avec des Lettres du Prince d'Orange à sa Majesté Imperiale, par lesquelles il lui donnoit avis de la prise & du sac de Rome, & de la détention du Pape dans le Château St. Ange. Ceux qui en virent faire la lecture, remarquérent sur le visage de l'Empereur des mouvemens de surprise & de grands signes d'apréhension, ce qui a fait croire depuis qu'il avoit été innocent de ce crime. Mais les plus sensez (si l'on en excepte Jove) l'en ont toûjours crû coupable; parce qu'en effet il avoit ordonné au Connêtable de Bourbon de chercher moyen de mortifier le Pape; & que sans cela le Connétable ne s'y seroit pas hazardé, quoique, dans la suite, il eût expliqué à sa maniére les ordres de l'Empereur. Pour moi, je ne prétens en aucune façon me rendre Juge des sentimens secrets des Princes

Sentiment de l'Empereur sur le sac de Rome.

Digitized by Google

ces morts. Du moins eſt-il certain que l'Empereur témoigna extérieurement un grand déplaiſir de cette affaire, ce qui parut particuliérement par la défenſe qu'il fit de faire en aucun endroit des réjouiſſances pour la naiſſance du nouveau Prince. Et même ayant apris qu'on avoit déja allumé quelques feux de joie ſelon l'uſage d'Eſpagne, au moment que Pirri arriva avec les Lettres, plus d'une heure après le Soleil couché, Sa Majeſté ordonna auſſitôt de les faire éteindre, ce qui ſurprit extrémement ceux qui ne ſavoient rien de la priſe de Rome.

Il y a des Auteurs qui ont écrit que l'Empereur s'étoit mis en devoir de faire conduire le Pape priſonnier en Eſpagne. Mais autant que j'ai pu rechercher la vérité dans les meilleures ſources, j'ai reconnu qu'ils s'étoient trompez, & que cette opinion n'a aucun fondement. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Charles écrivant au P. d'Orange, lui témoigna le déplaiſir qu'il avoit de ce qui s'étoit paſſé, & lui commanda, puiſque le Château St. Ange avoit été pris, de traiter le Pape avec tout le reſpect qu'un fils doit à ſon Pére: Ordonnant en même tems à Moncade, qui avoit ſuccedé à Lannoi dans la Viceroyauté de Naples, de paſſer à Rome pour menager un Traité avec le Pape. Et pour donner encore une plus grande marque d'affection au St. Pére, l'Empereur lui avoit depêché Pierre de Veire, ſon Camerier, avec une Lettre de condoleance & de conſolation, qui contenoit diverſes choſes en faveur du Peuple Romain. Cette Lettre étoit écrite d'une maniére tout

à fait reſpectueuſe, comme il paroît par l'extrait qui en fut inſeré dans le Traité fait avec le Pape. „ Elle portoit, que l'Empereur „ avoit un extrême déplaiſir de l'expedition „ faite contre le Souverain Pontife, auſſi „ bien que des inſultes commiſes dans Ro- „ me, & envers pluſieurs Cardinaux & au- „ tres Prélats ; que toutes ces choſes a- „ voient été exécutées par une Armée ſans „ Chef, ſans diſcipline, & guidée par ſon „ ſeul caprice : Que non ſeulement cela é- „ toit arrivé contre le gré de l'Empereur, „ mais même ſans qu'il en eût rien ſû, „ puiſqu'il avoit toujours été dans le ſenti- „ ment de révérer Sa Sainteté comme ſon „ Pére, & de l'adorer comme le Vicaire de „ J. C. Qu'à la premiére nouvelle de ces „ excès, il avoit donné ordre de les mode- „ rer autant qu'il ſeroit poſſible, en réta- „ bliſſant le Siége Apoſtolique dans tous „ ſes Droits tant pour le ſpirituel que pour „ le temporel.

Lettre de l'Empereur au Pape.

On ajoûta encore à cela diverſes autres particularitez très reſpectueuſes. Mais à dire le vrai, c'eſt de quoi les Eſpagnols ne ſont pas avares à l'extérieur. En un mot, quand il s'agit de leurs intérets, ils ne font pas ſcrupule de donner dans l'occaſion des mortifications à l'Egliſe ; ſemblables à certaines femmes *, ils font le mal en ſecret, & crient plus haut que les autres en public. Enfin tous ces témoignages d'affection & d'ex-

* L'Auteur n'en excepte aucune (*à guiſa delle Donne*) mais j'ai cru devoir cette juſtice au beau ſexe, de ne pas rendre la règle générale.

Digitized by Google

d'excuſe furent comme l'apareil par le moyen duquel l'Empereur & ſes Miniſtres guerirent la playe profonde qui avoit été faite à l'Egliſe, à la Cour de Rome, au Peuple Romain qui en avoit été l'innocente victime, & au Pape même qui mépriſa, comme nous l'allons raporter tous les avertiſſemens qui lui avoient été donnez là-deſſus.

Action d'un Hermite à Rome.

Huit jours avant cette terrible expedition, un certain Italien aſſez âgé vint à Rome en habit d'Hermite, & commença à deux heures de nuit à ſe promener par toute la Ville, une clochette à la main, en criant ſans ceſſe dans les ruës: *La colére de Dieu tombera dans peu ſur cette Ville.* Cet homme fut pris & mené devant les Juges, par qui il fut très ſevérement examiné, ſans que jamais on en pût tirer autre choſe, ſi non, que *la colére de Dieu tomberoit bientôt ſur cette Ville*, comme en effet elle y tomba. Le jour d'après l'évenement qu'il avoit prédit, il fut mis en liberté par le Prince d'Orange, & tout le Peuple courut lui baiſer la main & les habits comme à un homme d'une Sainteté reconnuë. Il ſe retira peu de tems après, ſans que depuis on en ait jamais ſû aucune nouvelle. De ſemblables avertiſſemens ne doivent point être mépriſez, parcequ'il arrive quelquefois que Dieu ſe ſert de ces moyens pour convertir ſon Peuple.

Dans ces triſtes conjonctures des calamitez où la Ville de Rome étoit plongée, l'Empereur ne voulut pas non plus qu'on fît beaucoup de Cérémonies pour le Batême du Prince nouvellement né. Il fut bâtiſé dans l'Egliſe de St. Paul de Vailladolid, par Al-

Batême de Philippe: ce que ce nom ſignifie.

Digitized by Google

fonse de Fonseca Archevêque de Tolède, & fut nommé *Philippe*, c'est à dire *Enfant de piété*. Et il se montra tel en effet par la plus grande partie de ses actions ; quoi-que la mort de son fils, comme nous le dirons en son lieu, & la rigueur excessive exercée par le Duc d'Albe aux Pais-bas, ayent donné matiére à plusieurs Historiens de le faire passer pour impie & pour cruel, même envers son propre sang. Il y a quelques Auteurs qui donnent une autre explication au nom de *Philippe*, qui signifie, selon eux, * *Grand flambeau*, ou selon une autre Version, *Bras puissant*, ou *main forte*, telles que l'ont été celles de ce Monarque invincible durant tout le cours de sa vie.

Les choses étoient en cet état en Espagne, lorsque la peste enleva à Naples Charles de Lannoi Vicerοi de ce Royaume. La négociation du Traité à faire avec le Pape demeura par sa mort entre les mains du P. d'Orange, & de Moncade, qui, après plusieurs difficultez, que de Veire faisoit naître sous main pour traverser la négociation, convinrent enfin le dernier jour d'Octobre d'un accord, qui ne contenoit, pour le dire en un mot, qu'une assurance envers l'Empereur, que le Pape Clement ne se joindroit point de nouveau à ses ennemis. C'est ainsi que l'autorité spirituelle & temporelle du Pontife Romain, fait rechercher son amitié aux Princes de sa communion. Il fut aussi stipulé que l'on paieroit la somme qui n'avoit pas

* Or *Lampadia*.

pas encore été fournie aux soldats ; pour sureté de laquelle on promit de livrer cinq Otages : savoir les Cardinaux Pisan, Trivulce, Gadi, Cesis & Ursin. Les deux derniers obtinrent, à la priére & sur la parole du Cardinal Colonne, d'aller demeurer à Grottaferrata ; & les autres furent conduits à Naples. Outre cela les Imperiaux devoient s'assurer encore de la personne d'Hippolite & d'Alexandre de Medicis, proches parens de Sa Sainteté.

Il se passa plusieurs jours avant que toutes ces choses fussent réglées. Cependant il fut résolu que le Pape sortiroit du Château St. Ange le 5. de Decembre, aussi bien que les Cardinaux qui étoient avec lui, & qu'il seroit accompagné par une garde Espagnole en l'une de ces trois Villes, savoir Orviete, Spolete, ou Perouse. Mais le Pape, qui à ce qu'il disoit avoit déja été surpris & trompé une fois, craignant de l'être encore de nouveau, prit la résolution de ne point se fier à tout le monde. C'est pourquoi il se travestit en habit de Marchand, & sur le soir du jour d'avant celui qui avoit été marqué dans le Traité, il sortit du Château St. Ange, accompagné de deux autres personnes qui paroissoient aussi des marchands, ou qui l'étoient peut-être effectivement. Quand il fut hors des portes de la Ville, il trouva Louis de Gonzague, le seul des Impériaux à qui il eût confié son dessein, qui le conduisit surement à Orviète. Je sai bien que Guichardin, Jove & quelques autres Auteurs ne sont pas de mon sentiment sur cet Article ; mais il est pourtant vrai que la chose se passa de

Le Pape sort de château St. Ange & va à Orviète.

la

la maniére que je la raporte, autant que j'ai pu m'en assurer par les Histoires les plus fideles. La Peste se faisoit sentir alors à Orviète : elle y exerçoit de grands ravages, comme elle avoit déja fait en d'autres endroits d'Italie, en sorte que le Pape trouva presque cette Ville deserte & abandonnée. Mais elle ne fut pas longtems à se repeupler par le concours de Cardinaux, de Prélats, & autres personnes de distinction qui s'y rendirent de toutes parts.

Les differends de l'Empereur avec le Pape ayant été terminez de la maniére que nous venons de dire ; quoi-qu'il s'élevât encore d'autres guerres dans le Milanez, dans le Royaume de Naples, & ailleurs, Charles ne laissa point de vouloir remedier à la tristesse qui accompagnoit la naissance du nouveau Prince. Je dis la tristesse ; car la défense rigoureuse, qui avoit été faite d'allumer aucun feu de joie & de celébrer aucune fête, donnoit plutôt le spectacle d'une Scene tragique, que d'une Pompe solemnelle. Et comme les Espagnols sont pour l'ordinaire assez soupçonneux (soit dit sans offenser ceux qui peuvent être d'un autre caractére,) & que raisonnant sur de faux principes d'Astrologie ils se portent facilement à tirer des conséquences sinistres des évenemens les plus simples, quand même ils seroient volontaitaires & que le hazard n'y auroit eu aucune part ; ils alloient murmurant par les ruës, & cherchant dans cette défense des préfages de mauvais augure. Les uns disoient : *que ce Prince devoit causer de grands sujets d'affliction à l'Eglise.* Les autres : *qu'aiant commencé de nai-*

Digitized by Google

naître dans les ténèbres, il ne pouvoit répandre que des ombres sur l'Espagne. Plusieurs ajoûtoient : *que Dieu permettoit ces différens sujets de joie & de tristesse en un même tems, pour ôter à l'Empereur toute occasion de s'enorgueillir au milieu des grandes prospéritez où la fortune l'avoit élevé.* Et généralement tout le monde étoit mécontent de voir qu'un Roi, qu'un premier-né d'Empereur, qu'un Heritier de tant de Royaumes, qu'un Prince de la plus illustre Maison de l'Univers, nâquît de la même maniére qu'auroit pû naître un simple artisan, sans fêtes, sans feux de joie, sans Tournois. Et ceux qui connoissent l'humeur des Espagnols, n'auront pas de peine à juger du reste.

Pour remedier donc à tout cela, l'Empereur donna ses ordres pour faire reconnoître & proclamer Roi l'Enfant qui venoit de naître. Ce fut le 10. d'Avril de l'année 1528. que se fit cette Cérémonie, & l'on n'oublia rien pour la rendre des plus solemnelles, & pour surpasser tout ce qu'on avoit coûtume de faire en semblables occasions, quoi-que le jeune Prince n'eût pas encore onze mois. 1528.

Elle fut célébrée dans le Monastére de St. Hierôme de Madrid, en présence de l'Empereur, accompagné de tous les Grands, & de tous les Ordres de Chevaliers en habits de Cérémonie, l'Empereur étant revêtu de ses ornemens Impériaux. L'Imperatrice y assista aussi dans une Pompe digne de son rang, avec les principales Dames de la Cour, qui étoient toutes brillantes de pierreries. Toutes les Villes d'Espagne y envoyérent leurs Députez, pour faire hommage au nouveau

Digitized by Google

veau Roi, & tous avouerent qu'ils n'avoient jamais vû par le passé rien de si magnifique que ce qui se fit en cette occasion. L'Impératrice voulut tenir l'Enfant emmailloté entre ses bras ; mais comme il se mit à pleurer, elle le donna à sa Nourrice. Plusieurs jours se passérent dans l'appareil des feux de joie & des fêtes somptueuses qui se célebrérent à la maniére du Pays, ce qui contenta en partie l'ambition raisonnable de la Nation.

L'Empereur donne le Gouvernement du Prince à la Reine sa Mère.

Pour ce qui est du Gouvernement du jeune Prince, Charles en laissa tout le soin à l'Impératrice sa Mére, à qui il déclara là-dessus ses instructions. Et il ne l'auroit pas fait sans doute, s'il n'eût reconnu en cette Princesse un cœur de Reine, & une affection vraiment maternelle pour son fils. C'est pourquoi il ne prescrivit aucune règle, & ne distribua aucunes charges pour l'Education de ce jeune Prince, mais il en remit tout le soin à sa mére, jusqu'à ce qu'il fût en âge d'être mis entre les mains des Maîtres, & de sortir de celles des femmes. En effet l'Empereur fut plus de six mois sans voir l'Enfant, ce qui fit dire à plusieurs qu'il en usoit ainsi faute de tendresse : mais l'experience a fait voir le contraire dans les occasions importantes ; puisque ce Prince a toujours été très affectionné envers les siens, & particuliérement envers son fils unique. Il est vrai que son inclination guerriére l'a plutôt porté à chercher le bruit des armes, qu'à s'amuser auprès d'un Enfant. D'ailleurs un grand Empereur comme lui, qui avoit un si grand amour pour la gloire, & des affaires si importantes à manier, ne pouvoit guére vivre en

Digitized by Google

en homme privé au milieu de ſa famille: d'autant plus que la maxime des Princes eſt de porter plutôt leurs enfans dans le cœur, qu'entre les bras.

Le Pape, comme nous l'avons dit, étoit ſorti du Château St. Ange, après avoir fait ſon accommodement avec l'Empereur; enſuite dequoi il s'étoit retiré à Orviéte, Ville très forte par ſa ſituation & éloignée de Rome de deux journées. Deux raiſons l'avoient porté à prendre ce parti: l'une, pour éviter de retomber encore dans quelqu'autre embarras, car il voyoit très bien que les choſes pouvoient demeurer dans cette ſituation favorable pour l'Empereur, ſans qu'il pût tenter de nouveau, je ne dis pas de renverſer ſa fortune, ce qui étoit impoſſible, mais d'arrêter du moins le cours de ſes proſperitez. L'autre, pour éviter d'ajoûter une nouvelle affliction à la miſére de ſon Peuple, qui ne crioit pas moins contre le Pape que contre les Imperiaux, & qui l'accuſoit hautement d'être l'auteur de leur ruïne. Ajoûtez à cela que la Cour d'un Pape ne pouvoit pas reſter avec beaucoup de ſatisfaction dans une Ville, où à peine y avoit-il encore des murailles qui fuſſent reſtées debout.

Propoſitions de l'Ambaſſadeur d'Angleterre.

Il arrivoit tous les jours à Orviéte des Ambaſſadeurs de divers Princes ou Communautez, qui venoient faire au Pape leurs complimens de condoleance ſur l'accident qui lui étoit arrivé, & de felicitation ſur le recouvrement de ſa liberté. L'Ambaſſadeur du Roi d'Angleterre, entr'autres, y parut dans une grande pompe, & fut accuſé d'avoir man-

Digitized by Google

manqué dans les deux choſes que voici. La premiére, d'avoir voulu faire une entrée ſolemnelle à Orviéte ſi à contretems, puiſque le chagrin où ſe trouvoit le Pape de ſe voir, pour ainſi dire, chaſſé de ſa demeure ordinaire, & la maniére ſimple dont il vivoit dans le lieu de ſon Refuge, ne lui permettoient pas de ſouffrir ces ſortes de pompes extérieures. La ſeconde, de n'avoir pas plutôt commencé de parler, qu'il mêloit à ſes complimens & aux offres obligeantes qu'il faiſoit de la part de ſon Maître, des demandes très fortes, comme ſi ſes promeſſes euſſent été conditionnelles. Tel étoit, entre autres, le Divorce que le Roi d'Angleterre demandoit avec Catherine Tante de l'Empereur, pour pouvoir épouſer Anne de Boulen, de laquelle nous aurons occaſion de parler ci-après: en promettant de ſa part d'entretenir au Pape Clement, pour la ſureté de ſa perſonne, une Garde de quatre mille Anglois, qui ſeroient payez aux dépens de ce Prince.

Le Pape accepta volontiers ce dernier Article; mais ſur le premier, il répondit d'une maniére équivoque, en promettant neanmoins qu'il établiroit une Congregation pour ce ſujet, comme il le fit effectivement; & même il envoya en Angleterre Campege, ſon Legat, à qui il commit le ſoin de cette affaire, conjointement avec le Cardinal d'Yorck. Ainſi le Pape oublioit peu à peu ſon infortune paſſée; mais il ne pouvoit ſe réſoudre, tout Pape qu'il étoit, de pardonner généreuſement & du fond du cœur, non ſeulement à ceux qui l'avoient offenſé, mais encore à ceux de qui il croyoit avoir été

Digitized by Google

été mal servi. C'est pourquoi il exhaloit quelquefois sa douleur en disant aux Ambassadeurs & aux Prélats même en public : que pour lui *il n'avoit pas moins de sujet de se plaindre de ses Ennemis qui l'avoient fait prisonnier, & dépouillé de tout, que de ceux de ses amis qui l'avoient abandonné pour leurs propres interêts*, en négligeant de travailler comme il falloit, à sa liberté : en sorte qu'il paroissoit aussi mal satisfait des uns que des autres. Avec tout cela, touché des interêts de l'Eglise, ou peut-être encore plus de ceux de sa Maison en particulier, il prit le parti de dissimuler adroitement, & de trainer les choses en longueur, pour s'accommoder au tems. Par là, il se mit encore en état de recouvrer les Places que les Venitiens & le Duc de Ferrare avoient prises pour leur sureté dans l'Etat Ecclesiastique, & de tirer vengeance de l'insolence & de la legereté où les Florentins avoient paru tomber à son égard. Après avoir donc bien pesé toutes choses, il ne trouva point de meilleur expedient, que de demeurer dans la neutralité, ou d'exciter sous main les autres à la guerre, afin de se prévaloir ensuite du parti qui lui paroîtroit le plus fort.

Quel fut le plus grand déplaisir du Pape.

Le plus grand déplaisir que le Pape reçut alors fut de la part des Florentins ses compatriotes, qui, sans aucune considération & par un très méchant conseil, se déclarerent plus que jamais ses ennemis. La haine qu'ils lui portoient, qui n'étoit d'abord que parmi le Peuple, commença à s'étendre parmi la Noblesse, & peu à peu jusqu'au Gonfalonier Caponi. Il se declara contre Clement, moins par

Digitized by Google

par aucune considération du bien public, que par le motif de son interêt propre. Il crut qu'en détruisant une Maison aussi puissante dans la République qu'étoit celle de Medicis, il éleveroit d'autant plus la sienne en credit & en autorité. Vice trop ordinaire dans les Pays libres, où chacun n'a d'autre vue que de debusquer son competiteur pour s'établir en sa place.

Outrages qu'il reçut des Florentins.

L'emportement des Florentins fut donc si grand, qu'il alla jusqu'à l'impieté & l'extravagance; tellement qu'une troupe de jeunes gens de la Noblesse, accompagnée de la plus vile canaille, s'en allerent dans l'Eglise de l'Annonciation, & renverserent les statues de Leon X. & de Clement, qui avoient été érigées par une Ordonnance publique. Et non contens de cela, ils effacérent & abattirent par tout les armes de Medicis, aiant fait faire auparavant, pour plus grande marque de mepris, des bales rouges, qui sont précisément les Armes de cette Maison, qu'ils poussoient avec les piés en marchant par la Ville, pour mieux faire connoitre qu'elle étoit devenuë le jouet du peuple. Ils allérent outre cela dans l'Eglise de St. Laurent, & effacérent de dessus le tombeau du grand Cosme de Medicis, le titre de *Pére de la Patrie* qu'il méritoit si justement, & qui lui avoit été si solemnellement accordé par la voix commune du Peuple, aussi bien que par le Decret du Senat.

Ces excès & ces violences avoient été suggerez à dessein par les plus sensez à un certain nombre de fots & d'étourdis, pour outrager d'autant plus le Pape: afin qu'il n'y eût

Digitized by Google

eût jamais lieu d'en espérer de pardon, & qu'ils prissent par conséquent la résolution de perdre plutôt la vie, que de consentir, sous quelque prétexte que ce pût être, au retour des Medicis à Florence, après les en avoir chassez & les avoir insultez en tant de maniéres. Sur quoi l'on ne peut assez admirer la profondeur des Jugemens de Dieu, qui abaisse quelquefois le plus bas cœur qu'il veut élever davantage, comme il a paru dans cette même Maison de Medicis, qui non seulement a été rétablie dans tous ses honneurs au milieu de sa Patrie, mais qui a encore été élevée à la Principauté, comme nous le dirons en son lieu.

Ce fut sur ce fondement que les Florentins voulurent établir leur conservation, sans penser qu'il étoit d'autant plus ruïneux, que les choses violentes & précipitées, d'ordinaire, ne durent pas longtems. Ils mépriserent les conseils salutaires que le Gonfalonier Capponi voulut leur donner, & se préparerent à soutenir par la force des armes, & par le secours de leurs Alliez, tout ce qui pourroit leur arriver de la part du Pape & de l'Empereur. Dans cette disposition, ils envoyerent des Ambassadeurs aux Rois de France & d'Angleterre, à la République de Venise & au Duc de Ferrare, montrant par là, aussi-bien en paroles qu'en effet, combien peu ils se mettoient en peine de l'indignation de l'Empereur & de l'autorité du Pape. Cette démarche toutefois ne laissa pas de leur être très desagréable à tous deux: ils ne purent voir sans chagrin que les Florentins se missent ainsi sous la protection de ces quatre Puissances,

Digitized by Google

ces, & qu'elles leur eussent promis toute sorte de secours par le Traité de Ligue qu'elles avoient conclu avec eux.

Il refuse de feliciter l'Empereur sur la Naissance de son Fils.

La premiere chose qu'avoit fait le Pontife à son arrivée à Orviete, avoit été d'écrire à tous les Princes de cette Ligue pour leur donner part de sa liberté. Quelques Cardinaux lui avoient conseillé d'envoyer un Nonce extraordinaire à Charles-Quint pour le feliciter de la naissance de son fils, & de prendre cette occasion de rentrer avec lui en bonne intelligence. Mais il s'en défendit en disant, *qu'il ne vouloit congratuler l'Empereur, que quand il auroit lieu de croire par experience, que ce Prince auroit pris de meilleurs sentimens & pour la gloire de l'Eglise, & pour son Vicaire.*

Il écrivit aussi à Lautrec, mais d'une maniére si ambiguë, que celui-ci protesta qu'il n'y comprenoit rien. En effet, le Pape s'étoit proposé de lui faire entrevoir diverses choses par cette Lettre: car en même tems qu'il lui marquoit un grand desir de pouvoir rétablir la paix dans la Chrêtienté, & qu'il témoignoit sa reconnoissance envers ceux qui avoient travaillé à son élargissement; il glissoit aussi quelques plaintes du délai qu'on avoit aporté à le secourir, ce qui avoit causé un notable préjudice à ses affaires: par où il faisoit un secret reproche à Lautrec, le principal Chef de la Ligue qui venoit d'être conclue entre la France, l'Angleterre & les Venitiens; laquelle, au lieu d'avoir pour but de rendre la liberté au Pape, comme elle le devoit, ne lui étoit au contraire d'aucune utilité dans la conjoncture. Mais il avoit af-

Digitized by Google

affecté de ne s'expliquer pas là-dessus trop clairement, tant pour ne faire paroître aucune alteration contre les Princes Liguez, que pour tirer avantage de leurs disposition selon les occurrences.

Lautrec aiant reçu à Bologne la Lettre du Pape, lui envoya aussitôt le Comte Gui Rangonese pour le complimenter sur son élargissement, & pour le solliciter d'entrer lui-même dans la Ligue. Mais ce Comte n'en raporta que des assurances generales de ses bonnes intentions, dequoi Lautrec ne fut que peu ou point satisfait. Il y renvoya le Sieur de Vaudemont, qui n'en reçut pas une réponse plus précise. Le Pape se contenta de lui dire que son accession à l'Alliance ne pouvoit être d'aucune utilité à la cause commune, par l'impuissance où il se trouvoit d'y rien contribuer, au lieu qu'elle pouvoit lui nuire beaucoup à lui-même. Toutefois il promit de procurer aux troupes des Confederez toutes les commoditez dont elles pourroient avoir besoin dans l'Etat Ecclesiastique.

Lautrec lui propose d'entrer dans la Ligue d'Italie.

Il allegua pourtant deux raisons du refus qu'il faisoit de se joindre à eux: l'une regardoit les Venitiens, avec qu'il ne pouvoit faire Alliance, qu'auparavant ils ne lui restituassent Ravenne & Cervia, deux Places qui apartenoient à l'Eglise: L'autre regardoit les Florentins, qui avoient fait de si grands outrages à sa famille, & qui par là s'étoient déclarez ses ennemis d'une maniere si violente, qu'aiant été admis sur ce pié-là dans la Ligue, il ne pouvoit avec honneur aucunement traiter avec eux. Mais les François

A quoi il ne veut point consentir.

Digitized by Google

n'étant pas encore satisfaits de cette réponse, Lautrec envoya au Pape pour la troisiéme fois le Sieur de Longueval, qui l'engagea enfin à se déclarer pour la Ligue, supposé que l'Empereur ne voulût point accepter les conditions de paix qu'on lui avoit envoyé proposer par l'Evêque de Pistoye: Toutefois avec cette réserve, qu'il ne le feroit qu'après que les Venitiens lui auroient restitué Ravenne & Cervia. Mais cette restitution une fois faite, il promettoit de se déclarer aussitôt: ce qui donna lieu à Guichardin de dire, en parlant des sollicitations que les Princes Liguez firent à Clement, *que les paroles de ce Pape furent au commencement simples & sinceres en aparence, comme il convenoit à un Souverain Pontife, & sur tout à un Pasteur qui avoit reçu de Dieu de si notables avertissemens; mais qu'étant toujours le même dans le fond, il n'avoit laissé dans sa prison ni ses anciennes ruses, ni ses cupiditez passées.* Par où il l'accusoit de n'avoir feint durant quelque tems de ne vouloir pas se déclarer, que pour mieux cacher la mauvaise volonté qu'il conservoit toujours pour l'Empereur.

Lautrec part de Bologne pour faire irruption dans le Royaume de Naples.

Quoi qu'il en soit, Lautrec partit de Bologne au commencement de l'année, à dessein d'aller attaquer le Royaume de Naples. Il crut la conjoncture d'autant plus favorable, que l'Armée Imperiale languissoit dans l'oisiveté, & qu'étant corrompue par le butin dont elle s'étoit enrichie au saccagement de Rome, il ne trouveroit pas grande résistance dans des soldats qui étoient devenus rebelles aux ordres de leurs Chefs. Il eut pourtant quelque peine à s'y résoudre, sur ce qu'on

Digitized by Google

qu'on lui disoit que les François, n'ayant jamais rien fait dans le Royaume de Naples, n'y feroient encore rien de plus cette fois. Néanmoins, pour se conformer au desir du Roi, il se mit en chemin, & prit sa route par la Marche d'Ancone, comme la plus sure & la plus commode, afin d'entrer à Naples par le Trentin, avant que les Ennemis fussent à portée d'y mener du secours. Cette résolution, si nous en croyons Guichardin, causa quelque déplaisir au Pape, par raport au dommage que les Peuples de l'Etat Ecclesiastique en pouvoient souffrir. Cependant il ne laissa pas d'en tirer quelque fruit, par la démarche que firent Jean Sassatelle & Sigismond Malatesta, de remettre entre les mains de ses Ministres, l'un la Forteresse d'Imola, & l'autre le Château de Rimini, où ils commandoient, par la crainte qu'ils eurent l'un & l'autre de tomber entre les mains des François.

Lautrec fut si lent dans son Expedition, que sa lenteur fit échouer tous ses projets. Et en effet, il y a peu d'Historiens qui ne conviennent que s'il se fût hâté de marcher à Naples, avant que les Imperiaux eussent eu le tems de rassembler leurs troupes, il eût trouvé la Ville & tout le Royaume au dépourvu; d'autant plus que l'Armée Imperiale ne pensoit à rien moins qu'à sortir de Rome. Mais, par son retardement, il donna le tems au Prince d'Orange, au Marquis du Guast & aux autres Generaux de l'Empereur de tirer leurs troupes hors de cette ville, où elles vivoient à discretion: non, à la vérité, sans un extrême regret de tous les soldats, à

Digitized by Google

qui il fâchoit fort de quitter les délices de cette Capitale, pour aller combattre une Armée telle que celle de France, toute composée de gens choisis. Aussi les Imperiaux, accoutumez qu'ils étoient au saccagement & au brigandage, ne purent s'empêcher de les continuer. Ils saccagerent Valmontoné, petit lieu peu éloigné de Rome, parce que les Habitans avoient voulu leur faire résistance.

L'Armée Imperiale fort de Rome pour s'y oposer.

Bientôt la division se mit entre les Chefs de cette Armée de l'Empereur. Les uns vouloient qu'elle marchât vers Naples; les autres, qu'on la partageât en deux corps; & les autres enfin qu'elle suivît l'ennemi, qui, dans la disette d'argent où il étoit, avoit pris sa marche par la Pouille, pour en enlever les deniers publics. La Douane de cette Province, si nous en croyons Martin du Bellay, produisoit jusqu'à la somme de trois cens mille écus; mais, au raport de Guichardin, elle n'en rendoit que quatre-vingt-mille. Les deux Armées s'y étant donc rendues, elles ne firent autre chose que s'observer, sans qu'il se passât entre elles que quelques escarmouches peu considerables. Et comme l'Armée Françoise étoit le double plus nombreuse que celle des Imperiaux, quoique celle-ci étant dans son propre pays trouvât par-tout du secours, on ne doute pas que l'autre ne fût aisément venu à bout de la détruire, & que si elle eût ensuite marché droit à Naples, cette ville ne lui eût d'abord ouvert ses portes. Mais malgré tout cela, Lautrec s'en voyant encore éloigné, & sans esperance de pouvoir être promtement secouru, ne voulut

Digitized by Google

lut point le risquer pour cette fois, quoiqu'il fût à peu près sûr de la victoire.

Il passa donc l'hyver dans la Pouille, où son Armée se pourvut abondamment de toutes sortes de vivres; & le Printems étant venu, il partit à la fin d'Avril pour assiéger Naples, où les Imperiaux étoient déja arrivez. Les Auteurs qui ont le mieux décrit cette Expedition, tels que Guichardin, Jove & du Bellai, ne conviennent pas du nombre de troupes que Lautrec y employa. Le premier dit qu'elle fut commencée avec vingt mille chevaux & quatre-vingt-mille hommes d'Infanterie, & le dernier, qu'il y en eut beaucoup moins; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'une bonne partie de cette Armée étoit de gens tout à fait inutiles. Siége de Naples par les François.

Pendant qu'elle tenoit la ville assiégée par terre sans néanmoins y donner d'assaut, il y eut un sanglant combat entre les deux Armées navales. Celle de l'Empereur étoit commandée par Don Hugues de Monçade, Viceroi, & celle de France par André Doria. Le feu fut si terrible de part & d'autre, qu'en peu de tems la mer parut toute teinte de sang. La fortune se déclara contre les Imperiaux, qui y perdirent plus de mille hommes, outre le Viceroi même & quelques autres Officiers generaux, qui eurent le malheur de périr en cette occasion. De ce nombre furent Cesar Ferramosca, Jerôme de Trani General de l'Artillerie, & Don Bernard Villamarino. Entre les Officiers de moindre consideration, l'Auteur que je traduis n'oublie pas Jean-Baptiste Leti son Bisaieul, qui étoit fort aimé du Marquis du Guast, Bataille Navale perdue par les Imperiaux.

Digitized by Google

& qui, pour sauver la vie à son bienfaiteur, sacrifia la sienne propre. Ce Marquis ne laissa pas de demeurer prisonnier, de même qu'Ascagne Colonne, Grand-Connétable du Royaume, Ferrat de Saint Severin, Prince de Salerne, le Neveu du Cardinal Pompée Colonne, Justinien le Bossu, le Commandeur Don François Icard, le Comte de Nicotera, le Capitaine Gogue, favori du Duc de Bourbon, Sainte-Croix, & divers autres Capitaines & Enseignes.

Au reste, qu'il me soit permis de dire en passant, que je ne me souviens pas d'avoir jamais lû aucune Relation de bataille, sur laquelle les Historiens aient autant varié que sur celle-ci. Paul Jove, Guichardin, Manente, Du Bellai, Guazzo, Cappelloni qui a écrit la vie de Doria, se contredisent non seulement sur diverses circonstances de ce combat, mais encore sur le jour même auquel se passa l'action. Ce qui n'empêche pas que tout le monde ne convienne, que cette victoire, pour être trop complette, ruïna entierement les affaires des François en ce Pays-là, par la trop grande sécurité à laquelle ils s'abandonnerent. En effet, se croyant déja aussi assurez de leur conquête, que s'ils avoient eu tout le Royaume entre leurs mains, ils ne penserent plus ni à faire de siége, ni à donner de bataille, comme si les peuples eussent été trop heureux de venir se jetter à leurs piez; & ils s'endormirent là-dessus avec tant de confiance, que tous les Chefs de l'Armée n'étoient occupez qu'à faire choix des emplois qu'ils pourroient demander au Roi.

Digitized by Google

Roi. Je trouve même dans Campana, qu'à peine la nouvelle en fut portée en Cour, que plusieurs éleverent leurs pensées jusqu'à la Vice-Royauté de Naples. Les Imperiaux au contraire se voyant réduits à un si triste état, firent tous leurs efforts pour se remettre : & néanmoins ils auroient eu peine à réussir, si la nature, pour ainsi dire, ne ne se fût aussi déclarée pour eux. Car les chaleurs étant excessives cette année-là, & les François n'y étant pas accoutumez, la mortalité se mit dans leur camp, & y fit tant de ravages qu'elle emportoit chaque jour plus de deux cens soldats ; outre qu'il en desertoit un grand nombre. Enfin, pour comble de disgrace, Lautrec en fut lui-même attaqué & mourut après quelques jours de maladie au commencement d'Août, de même que le Nonce du Pape, nommé Crescentio, Louis Pisani, Provéditeur de Venise, le Sieur de Vaudemont, & plusieurs autres Seigneurs. La mort de ce grand Capitaine acheva de ruïner l'esperance que pouvoient avoir les François de conquerir le Royaume de Naples. Leurs pertes continuelles les obligerent bientôt d'en sortir, quelques efforts qu'ils fissent pour tirer avantage des rebellions qu'ils tâchoient d'y exciter sous main.

Mort de Lautrec.

Sur ces entrefaites, tandis que François I. par la valeur de Lautrec, faisoit ainsi la guerre en Lombardie & dans le Royaume de Naples avec les succès que j'ai raportez, & que l'on peut voir plus au long dans l'Histoire : ce Prince ayant ouï dire que Charles-Quint parloit de lui comme d'un homme

Défi de François I. à Charles-Quint.

Digitized by Google

sans foi & sans honneur, envoya en Espagne, après avoir conclu une Ligue avec le Roi d'Angleterre, pour porter à l'Empereur un Cartel, par lequel il le défioit à un Combat singulier.

Les Historiens parlent diversement de ce défi, chacun suivant sa passion ou sa prévention. Mais, autant que j'ai pu m'en instruire par les Mémoires les plus fideles, ce qui paroît de plus sûr là-dessus, c'est que François I. ayant envoyé en Espagne le Président de Bourdée pour représenter à l'Empereur les raisons qu'il avoit de ne pas accomplir le Traité de Madrid, ce Prince lui fit une réponse des plus dures. *Votre Maître*, lui dit-il, *m'a donné sur cela sa parole d'honneur, & me l'a juré foi de Gentilhomme: puis donc qu'il manque à sa parole, je ne puis plus le regarder comme tel.* On peut juger combien le Roi fut irrité de ce discours, que le Président néanmoins lui cacha, pour ne pas l'aigrir davantage. Mais l'ayant apris d'ailleurs, il se mit contre lui dans une extrême colere, & lui en fit de sanglans reproches dans la chaleur de son premier mouvement. Ensuite de quoi il dépêcha un Héraut à Charles-Quint pour lui proposer le Duel.

Bourdée.

Plusieurs ont écrit que ce Prince refusa d'accepter le défi; mais ils sont dans l'erreur à cet égard; car non seulement il l'accepta, mais il y a de plus diverses preuves, que les dernieres paroles qu'il dit au Président de Bourdée furent celles-ci: *S'il a manqué dans l'honneur, je le maintiendrai seul à seul où il voudra.* Paroles qui ne furent

Réponse du dernier.

pas

pas plutôt parvenues aux oreilles du Roi François, qu'il envoya à l'Empereur un Cartel non moins injurieux à sa personne qu'à toute la Nation Espagnole, avec ordre au Heraut de ne point revenir sans l'assignation du lieu du Combat.

L'Empereur, de son côté, prit sur le champ la résolution d'envoyer aussi un Heraut en France pour porter sa réponse au Roi, & il choisit pour cela le Seigneur de Bourgogne. Cette réponse contenoit un précis du Traité de Madrid & de tout ce que l'Empereur avoit dit au Président; par où il faisoit voir que son procedé étoit aussi raisonnable, que celui du Roi étoit indigne; l'accusant même de Pedanterie, de vouloir mêler les règles des Jurisconsultes aux obligations d'un Cavalier. Le Heraut s'étant rendu à Paris avec Passeport, eut une longue audience du Roi, qui ne lui répondit autre chose, sinon qu'il vouloit avoir l'assignation du lieu du combat. Quelques Auteurs ajoutent que le Heraut ne l'ayant point satisfait là-dessus, le Roi fit dresser un gibet, pour l'épouvanter & l'obliger à s'en retourner plus vîte. Mais c'est de quoi l'on ne trouve aucune preuve. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Heraut s'en retourna en poste au bout de sept jours, & que ce fameux Défi dont on parla tant dans le monde se termina de part & d'autre aux discours que je viens de rapporter.

André Doria passe au service de l'Empereur.

Cependant André Doria, que le Roi avoit fait grand Amiral de la Mer Mediterranée, étoit averti que Barbessi General des Galeres de France lui tendoit quelques embûches où il couroit risque d'être assassiné;

réſolut de les éviter pendant qu'il étoit encore tems; c'eſt du moins ce qu'il prit ſoin de publier lui-même. Mais la verité eſt, que trouvant plus d'avantage dans le parti de l'Empereur, comme étant le plus puiſſant, il réſolut de s'y attacher; à quoi il avoit été ſollicité par le Marquis du Guaſt & Aſcagne Colonne, qu'il avoit faits priſonniers dans la derniere bataille navale. Le Roi fut d'autant plus fâché de cette défection, qu'il ne pouvoit pas retrouver un Capitaine auſſi experimenté dans les combats de mer. Ainſi Doria, après avoir fait ſes conditions avec Antoine de Leve, par le moyen du même Marquis du Guaſt, ſe degagea de ſon ſerment envers le Roi en lui renvoyant ſelon la coutume le Collier de l'Ordre de S. Michel, qu'il en avoit reçu, & paſſa au ſervice de l'Empereur, qui en reçut la nouvelle en Eſpagne. On peut juger combien elle lui fut agréable, par les honneurs dont il le combla & par la grande puiſſance qu'il lui mit entre les mains. La premiere choſe que fit Doria fut de delivrer ſa Patrie du joug des François: ce qui fut un coup de la derniere conſequence pour la France.

Paix de Cambrai, appellée la Paix des Dames.

Tandis que toutes ces choſes ſe paſſoient, Marguerite Gouvernante des Pays-Bas, Tante de l'Empereur, & Louïſe de Savoye Mere de François I. travaillerent ſi efficacement à traiter la Paix, qu'elles vinrent à bout de la faire conclure à Cambrai le 5. d'Août 1529. Les conditions de ce Traité, qui fut appellé *le Traité des Dames*, furent, que François I. dont la femme étoit morte qua-

Digitized by Google

quatre ans auparavant, épouseroit Eleonore, Veuve d'Emanuel Roi de Portugal : qu'il payeroit deux millions de livres Tournois pour la rançon de ses deux fils ; & que dans tout le reste, excepté l'Article du Duché de Bourgogne, on s'en tiendroit au Traité de Boulogne dont nous avons parlé ci-devant. Le Roi d'Angleterre, le Roi Ferdinand & les Venitiens furent compris dans ce Traité. Le Pape avoit aussi fait son accommodement particulier avec l'Empereur, à condition de le maintenir dans sa dignité, de l'aider à subjuguer les Florentins, pour faire Alexandre de Medicis Duc de Florence, & de donner à ce dernier Marguerite sa fille naturelle en mariage, &c. Conditions du Traité.

Un des motifs qui porterent le Roi François à donner les mains à cette Paix, c'est que tandis qu'elle se négocioit à Cambrai, l'Empereur se préparoit à passer à la tête de son Armée en Italie : outre qu'il avoit déja reçu avis que le Pape s'étoit aussi accommodé. L'Empereur hâta d'autant plus son voyage, qu'il fut averti que Soliman, après la prise de Rhodes, de Belgrade & de Bude, se disposoit à venir assiéger Vienne pour se rendre par là maître absolu de la Hongrie. C'est pourquoi il jugea à propos de passer en Italie sans perdre de tems, afin de s'y faire couronner & d'être plus à portée des occasions.

Quand il fut arrivé à Barcelonne, la ville lui envoya des Députez, pour lui dire que ce n'étoit pas la coutume qu'ils descendissent de cheval dans la reception qu'ils faisoient au Roi ; mais que comme il n'y avoit

Digitized by Google

point d'exemple que jamais aucun de leurs Rois eût en même tems été Empereur, ils avoient résolu de s'en remettre à ce qu'il plairoit à Sa Majesté d'en ordonner. A quoi ce Prince répondit : *qu'ils pouvoient rester à cheval selon la coutume, parce qu'il faisoit plus de cas d'être Comte de Barcelonne, que non pas Empereur des Romains.* Il s'embarqua le 9. d'Août sur la Galere Capitane d'André Doria, qu'il déclara en ce même tems Prince de Melfi, après l'avoir fait venir exprès avec une Escadre de cinquante Galeres, pour conduire Sa Majesté Imperiale en Italie.

Charles-Quint passe en Italie.

Entre les Seigneurs Espagnols qui l'accompagnerent dans ce voyage, les principaux furent Don Garcias & Don Gattinara, qui devinrent ensuite Cardinaux; François Cobos, grand Commandeur, l'Archevêque Sarmiento, le Marquis d'Astorga, les Comtes de Saldagna, de Moia, de Cifuente, d'Aguilar, de Gelus, de Confotaina, d'Oforno, & de Castro; D. Pierre de Tolede, le Comte d'Olivarez, les Marquis de las Navas, D. Bernardin Ponce, les Ducs de Naieta & de Scalona, D. Zuniga, qui fut depuis Gouverneur du Prince, & divers autres, qui tous se distinguerent en cette occasion par leur magnificence.

La Régence du Royaume fut laissée durant ce tems-là à l'Imperatrice, qui avoit pour Premier & principal Ministre D. Jean Tavera, lequel fut depuis Cardinal. Cette Princesse étant tombée malade, & même si dangereusement que l'on craignit pour sa vie, quoiqu'elle en guérit peu après, dé-

Digitized by Google

déclara par son Testament ce même Ministre Lieutenant-General de sa Majesté Imperiale dans tous les Etats de sa Régence, & Tuteur du Prince D. Philippe.

Siége de Florence par les Troupes du Pape.

Comme l'Histoire de ce qui se passa alors à Florence est une des plus mémorables de ce tems-là, il ne sera pas inutile d'en dire ici quelque chose par occasion. Il faut donc savoir que le Pape Clement VII. n'aiant rien plus à cœur que de mettre cette Principauté dans sa Maison, avoit à peine conclu son Traité avec Charles-Quint, qu'il envoya une puissante Armée devant Florence pour en faire le Siége, après avoir déja occupé divers autres lieux de la Province. L'Empereur s'acquita de ce qu'il avoit promis par le Traité, comme nous le dirons ci-après.

Ce Prince étant heureusement arrivé à Genes, y fut reçu avec une magnificence égale à l'affection que chacun lui témoigna. Divers Ambassadeurs, qui l'attendoient dans cette ville, lui vinrent au devant; entre autres les Legats du Pape, & les Députez de Florence, qui se défendoit durant ce tems-là avec beaucoup de vigueur. Ceux-ci s'étant présentez avec soumission devant l'Empereur, le suplierent de rendre la liberté à leurs Concitoyens, avec promesse de lui demeurer fideles & de ne s'écarter jamais de son service: ce Monarque leur répondit, qu'ils étoient déchus de leurs privileges, pour avoir assisté le Roi de France dans la guerre de Naples: que néanmoins, il se résoudroit volontiers à leur pardonner, s'ils vouloient recevoir pour leur Prince le même

Alexandre de Medicis, qu'ils avoient chaſſé ſi indignement. Mais les Florentins aiant rejetté cette propoſition avec hauteur, on donna tous les ordres néceſſaires pour continuer le Siége de leur ville.

De Genes, l'Empereur ſe rendit à Plaiſance, à Parme, à Modene & enſuite à Bologne, où le Pape l'attendoit avec un appareil des plus ſomptueux. Tant d'Hiſtoriens ont fait le récit de cette Reception, & on la trouve ſur-tout ſi exactement raportée dans Guichardin, que je ne m'arrêterai pas ici à la décrire. Je dirai ſeulement que François Sforce s'étant rendu à Bologne avec Paſſeport, & s'étant jetté aux piez de l'Empereur avec toutes les marques de la plus profonde ſoumiſſion, ce Prince, à l'interceſſion du Pape, le releva, l'appella Duc de Milan, & lui accorda de plus grands privileges qu'il n'en avoit encore eus juſqu'alors. Ce qui fait voir le contraire de ce qui s'étoit publié, que l'Empereur n'avoit perſecuté ce Duc, que par l'extrême deſir qu'il avoit de ſe rendre maître de ſa Duché, quoique la choſe ne laiſſât point d'arriver dans la ſuite.

1530. Couronnement de l'Empereur.

Le principal deſſein du Voyage de Bologne étoit le Couronnement de l'Empereur. Il fut fixé au 24. Fevrier 1530. dans la grande Egliſe de S. Petrone; mais trois jours avant cette Ceremonie, ce Prince fut couronné de la Couronne de fer: ſur quoi il eſt à propos d'avertir, que les Empereurs ſont ordinairement couronnez trois fois. La premiere, avec une Couronne d'argent, à Aix-la-Chapelle, en qualité de Roi de Germanie:

nie : ce que Charles-Quint avoit déja fait, comme nous l'avons dit en son lieu. La seconde, avec une Couronne de fer, dans la ville de Mouza en Lombardie, en qualité de Roi des Lombards & d'Italie. Et la troisieme, avec une Couronne d'or, à Rome, en qualité d'Empereur Romain, quoique les Anciens Empereurs ne fussent couronnez que de Laurier, selon l'usage inventé par Jules Cesar pour couvrir ses cheveux blancs.

La Couronne qui se garde à Mouza, & que l'on dit être de fer, ne laisse pas d'être enrichie d'or & d'argent avec beaucoup de magnificence. Il est vrai qu'on y voit au haut une petite lame de fer, pour marque de la force qu'il faut employer à la conservation de l'Italie. Quoi qu'il en soit, elle fut transportée à Bologne par ordre de l'Empereur, accompagnée des Directeurs de l'Eglise de S. Jean Baptiste, où ce Dépôt est ordinairement gardé. Dans cette Ceremonie, le Marquis d'Astorga portoit le Sceptre; le Duc d'Escalona, l'Epée; Alexandre de Medicis, gendre de l'Empereur, le Globe; & le Marquis de Montferrat, la Couronne de fer. Ils étoient tous en habits somptueux avec un superbe cortege, s'efforçant à l'envi de faire paroître plus d'éclat & de magnificence.

La République de Venise s'étoit employée plus qu'aucune autre Puissance de l'Europe pour travailler à la Paix generale ; & en assistant les plus foibles, elle avoit beaucoup contribué à avancer le repos de l'Italie. Pour faire voir en cette occasion la part

part qu'elle prenoit à la joie commune, elle envoya au Pape & à l'Empereur une Ambaſſade des plus ſolemnelles, pour les complimenter ſur cet heureux ſuccès. Et ce n'étoit pas ſans raiſon qu'elle vouloit ſe diſtinguer par une pompe extraordinaire, puiſqu'il s'agiſſoit d'honorer l'entrevue de deux Monarques d'une ſi grande réputation, & ſur-tout celle d'un Empereur des plus glorieux qu'on eût encore vu ſur la Terre.

On choiſit donc huit des plus illuſtres membres du Senat, & ceux qui s'étoient le plus diſtinguez par leurs talens en diverſes occaſions importantes. De ce nombre furent Marc Dandolo, Louïs Mocenigo, Jerome Gradenigo, Laurent Bregadino, Nicolas Tiepolo, Antoine Soriano, Gabriel Veniero, & Gaſpar Contareno. Ils furent reçus du Pape & de l'Empereur même avec tous les honneurs qu'on a coutume de rendre aux Miniſtres des Têtes couronnées. Et quoiqu'ils euſſent eu audience de ce Prince dès le premier jour, & qu'ils euſſent pu s'en retourner chargez de préſens, après s'être acquitez de leur Commiſſion; ils ne laiſſerent pas de vouloir reſter à Bologne juſqu'au bout, pour rendre la Ceremonie du Couronnement encore plus pompeuſe par leur préſence.

Ce ne fut donc que trois jours après, c'eſt-à-dire, le jour de la fête de S. Matthias, que Charles-Quint reçut des propres mains du Pape la magnifique Couronne d'or; & cela avec toute la pompe qu'il ſoit poſſible d'imaginer, comme le raporte Guichardin qui y étoit préſent. La premiere Cere-

Digitized by Google

remonie fut celle de le faire Chanoine de S. Pierre, selon un ancien usage, dont j'avoue que j'ignore l'origine. Je sai bien qu'on la pratiqua de même au Couronnement de Charlemagne & de Charles VIII. Mais il semble que cette pratique soit bien peu de chose pour de si grands Princes, d'autant plus que les Papes s'en prévalent pour établir leur superiorité au dessus des Têtes couronnées. Et quoiqu'on attache à cette fonction la prétendue Majesté du Caractere Royal, il semble qu'ils ne feroient point mal de s'en moquer, eu égard à leur propre Dignité, sans toutefois manquer au respect qui est dû au Souverain Pontife. En effet, quel relief sera-ce jamais pour le Trône Imperial, d'y voir un Prince comme Charles-Quint, en qualité de Chanoine d'une Eglise, à laquelle les Papes ont souvent associé des gens de néant? Ce qui soit dit en passant, sans vouloir blesser les Nobles & autres personnes de mérite qui en sont membres.

Charles-Quint aiant donc été fait Chanoine, & aiant été revêtu de l'habit Ecclesiastique, servit à la Messe que le Pape celebra pontificalement, & reçut de ses mains les ornemens Imperiaux: savoir, le Sceptre, pour gouverner religieusement ses sujets; l'Epée, pour faire la guerre aux ennemis de la foi; & le Globe, pour gouverner le monde avec piété & avec constance. Le Pape lui mit aussi sur la tête la Couronne Imperiale, en récitant quelques prieres qui se lisent dans le Ceremoniel. Ensuite de quoi, l'Empereur se mit à genoux & baisa le pié du Pape; lequel, lui aiant donné à son tour le *baiser de paix*,

paix, lui administra la Communion.

Je ne dirai rien des acclamations du Peuple, non plus que du grand festin, de la superbe Cavalcade, & des autres circonstances qui terminerent cette Ceremonie. Je remarquerai seulement une chose qui me paroit bien digne d'attention. C'est que l'Empereur, marchant le long d'un Coridor du Palais, pour aller à l'Eglise, vit tout à coup tomber à ses piés une grosse poutre, qui sembloit avoir dû l'écraser. Il la considera sans s'émouvoir, se contentant de lever les yeux au Ciel, pour remercier Dieu d'une protection si visible. Puis la Ceremonie étant achevée, il dit à Alexandre de Médicis: *Je ne sai où je dois croire d'avoir reçu le jour, dans la Ville de Gand, ou dans celle de Bologne.* Ceux qui se mêlent d'expliquer les Avantures, parlerent diversement de celle-ci. Il y en eut qui prétendirent qu'elle signifioit, *que jamais aucun Empereur ne se feroit plus couronner en Italie.*

Tous les Princes Chrêtiens étoient résolus de prendre les armes contre Soliman. Déja ils avoient fait une Ligue generale à ce sujet, & on l'avoit publiée le jour même du Couronnement de Charles-Quint. Cependant, quelque besoin qu'eût ce Monarque de faire marcher ses troupes en Allemagne, & quelque envie qu'il eût lui-même de se porter à cette sainte Expedition; il ne put se refuser, non plus qu'au Pape, le plaisir de faire Alexandre de Medicis Duc de Florence. Aiant donc rassemblé ses vieilles bandes de Lombardie & du Royaume de Naples, il les envoya devant cette Place pour l'assiéger dans

Digitized by Google

dans les formes, conjointement avec les troupes Pontificales, & choisit le Prince d'Orange pour y commander en Chef.

Les Florentins reconnurent bientôt, qu'il leur seroit impossible de résister aux armes de deux aussi puissans Princes qu'étoient le Pape & l'Empereur. Cependant l'opiniâtreté l'emportant chez eux sur la raison, ils aimerent mieux s'exposer à toute sorte de fatigues & de dangers, que de se soumettre à un de leurs concitoyens; ce qui fit qu'ils s'engagerent tous par serment de se défendre jusqu'à la derniere extremité sous les ordres de Malatesta Baglioné, qu'ils choisirent pour leur General.

Ce Siége fut très meurtrier. Il coûta la vie du côté des Assiégeans au Prince d'Orange qui le conduisoit, à Jean d'Urbin Mestre de Camp general, & à un grand nombre d'autres Officiers de distinction. Outre cela il fut très fatal à l'Armée du Pape, qui y fit de grandes pertes, quelque soin que le Souverain Pontife aportât à la secourir. Et quoique les assiégez s'affoiblissent aussi tous les jours, par le grand nombre de gens qu'ils perdoient dans les sorties: quoique la disette, la faim & les autres calamitez où ils étoient réduits, s'augmentassent de plus en plus, leur courage ne diminuoit point pour cela; au contraire, ils ne faisoient que se fortifier davantage dans la résolution qu'ils avoient prise de périr plutôt que de se rendre; jusques-là qu'ils avoient fait dresser des Potences dans les places publiques, avec menaces d'y attacher tous ceux qui proposeroient de capituler. Ce qui les animoit de la sorte, c'étoit

Suite du Siége de Florence.

Digitized by Google

toit l'esperance de recevoir du secours de François I. qui leur en avoit promis en secret.

Extremitez auxquelles les Florentins furent réduits.

Cependant, ils manquoient generalement de tout, aiant été réduits à manger les chiens & les chats, après s'être nourris tant qu'ils avoient pu de la chair des chevaux & des ânes. Dans cette extremité, Malatesta Baglioné, & Philippe Meliori Gentilhomme Florentin, voiant l'impossibilité où ils étoient de résister plus longtems, proposerent en plein Sénat de se rendre, tandis qu'ils pouvoient encore espérer d'y être reçus à des conditions supportables : disant, qu'il étoit plus prudent de prendre ce parti, que de sacrifier à la rage du vainqueur tant de jeunes filles & de petits enfans, & tant de familles qui ne pouvoient s'attendre qu'à un saccagement encore plus déplorable que celui de Rome. Mais le peuple fut si irrité de cette proposition, que plusieurs d'entre eux coururent pour les assassiner, ce qu'ils eussent sans doute exécuté, s'ils n'eussent été retenus par les plus sages.

Ils sont contraints de capituler & de se soumettre à la Maison de Medicis.

Toutefois cette fureur se changea bientôt en soumission. Ne pouvant plus supporter les maux extrêmes qui les accabloient, ils prierent Baglioné & le Gentilhomme qui étoit avec lui de s'entremettre auprès de Ferdinand Gonzague, qui avoit pris la place du Prince d'Orange, pour en obtenir une Capitulation honorable. Les Imperiaux n'eurent pas de peine à la leur accorder, d'autant plus qu'ils se soumettoient au principal article, qui étoit de reconnoître Alexandre de Medicis pour leur Duc. Ainsi Gonzague les traita avec tou-

Digitized by Google

toute sorte d'humanité. Il se contenta d'exiger d'eux une contribution de cent mille écus, pour payer l'Armée Imperiale : au moyen de quoi il leva le Siége, sans faire d'ailleurs aucun dégât ; ce qui arriva le 9. d'Août 1531. Il étoit porté par la Capitulation, qu'on établiroit dans la Ville une sorte de Gouvernement, qui devoit être agréée par l'Empereur, sans néanmoins toucher à ses autres privileges. C'est ainsi que s'éleva peu à peu en Toscane la Principauté de la Maison de Medicis, commençant d'abord par une espece de République, qui fut ensuite changée insensiblement en une domination absolue : ce qu'on peut dire néanmoins avoir été le plus grand bonheur des Florentins. 1531.

Je sai que cette proposition ne manquera pas de révolter ceux qui ne jugent des choses que sur les aparences. Comment, diront-ils, peut-on appeller bonheur le plus grand mal qui pût arriver à ces peuples ? quelle disgrace peut être plus déplorable, quel revers plus fâcheux, que de perdre sa Liberté? Dira-t-on qu'on doit les estimer heureux d'être passez de l'autorité à la sujétion, d'être tombez du Trône dans le précipice, & d'avoir vu changer en un vil esclavage l'état d'indépendance dans lequel ils vivoient? Voilà pourtant quel est le sort de ces peuples qu'on felicite du changement de leur fortune. Reflexions politiques sur cet événement.

J'avoue que du premier coup d'œil ma proposition paroît contraire à tous les principes de la saine raison. Mais si on l'envisage de plus près, & qu'on prenne la peine d'en peser mûrement les suites, je doute qu'il y ait quel-

Digitized by Google

quelcun qui ne convienne, qu'en effet il ne pouvoit rien arriver de plus avantageux aux Florentins, que de passer sous la domination de la Serenissime Maison de Medicis. C'est une vérité confirmée par l'experience, & qui ne peut être contestée que par ceux qui ignorent le fait dont il s'agit.

La liberté est un Don du Ciel. Moi qui suis Citoyen* d'une République, je n'ai garde de démentir là-dessus mes sentimens †. C'est un bien que la nature inspire à tous les hommes de se procurer; parce que l'Ambition, avec laquelle nous naissons tous, nous porte naturellement à préferer un état de vie libre, quoi-qu'accompagné de peine & de travail, à un autre plus tranquille qui nous retiendroit dans la dépendance. La liberté est donc ce qu'il y a de plus noble & de plus précieux; mais il faut savoir s'en servir, autrement c'est un véritable esclavage; & si c'est une felicité, elle n'est telle que pour un très petit nombre de gens. Je la compare à un grand vase de Cristal extrêmement fin, qui seroit posé sur une matiere peu solide; d'autant plus difficile à conserver, qu'il seroit dans un continuel danger de se briser. C'est un bien dont la possession perd beaucoup de son goût, par les difficultez & les inquietudes qui l'accompagnent. A quels chagrins, à quels déplai-

* M. Leti étoit natif de Milan, & fut depuis Bourgeois de Geneve, par le présent que le Conseil lui fit de la Bourgeoisie en 1674.

† Il y a dans le Texte : *Je n'ai garde de faire comme ce Mari, qui blâmoit de jour la femme avec qui il couchoit la nuit.*

Digitized by Google

plaisirs n'expose-t-il pas celui qui en jouït ? Quelles passions, quels mouvemens n'excite-t-il pas dans son ame ? A quelles angoisses ne se trouve-t-il pas réduit pour un peu de fumée, pour un grain de vanité, pour une foible lueur d'ambition ? Quiconque naît avec le desir de s'élever aux Charges, achete cherement la liberté, & doit essuyer mille tempêtes avant que d'arriver au Port ; d'où il s'ensuit que pour gouter les douceurs de la vie privée, il ne faut pas vivre en République.

Tout cela prouve en general que la liberté en elle-même est quelque chose d'informe, qu'il faut travailler sans cesse à perfectionner: que c'est une source de maux, pour qui n'en sait pas faire un bon usage, par le risque que l'on court de l'employer à une fin contraire. Mais voyons maintenant ce qui regarde en particulier les Florentins.

Misere des Florentins tant qu'ils furent en République.

Qu'on lise si l'on veut toutes les Histoires de Florence, sans en excepter une seule, tant que cet Etat fut gouverné en République, & l'on verra que durant l'espace de trois cens ans, jamais les Florentins n'ont joui trois mois de suite d'une véritable tranquillité. Les guerres du dehors les tenoient en de continuelles allarmes: difficilement pouvoient-ils menager tout à la fois & le Pape & l'Empereur : quand l'un cessoit de les tourmenter, l'autre recommençoit de le faire ; & souvent ils s'accordoient tous les deux ensemble pour travailler à leur ruïne, employant pour cet effet les armes temporelles & spirituelles qu'ils avoient en main. En cet état, ces peuples, tout libres qu'ils étoient,

étoient, se trouvoient obligez d'obéir tantôt à l'un & tantôt à l'autre. S'ils leur ouvroient leurs portes pour leur livrer passage, c'étoient aussi-tôt de continuels sujets de jalousie ; outre que ces deux Puissances leur suscitoient souvent de nouveaux Ennemis pour les perdre : ce qui rendoit la condition de ces Républicains semblable à celle de ce Prince, sur la tête duquel on voyoit deux épées nues qui n'étoient suspendues qu'à un fil.

Mais tout cela n'étoit encore rien en comparaison d'un mal intestin qui minoit interieurement cette République. Je parle des divisions domestiques qui la déchiroient, sans qu'il fût possible d'y remedier. Chacun prétendoit dominer ; & semblables aux grands poissons qui veulent dévorer les petits, ils étoient sans cesse attentifs à s'entredétruire les uns les autres. Les haines entre les familles s'étoient accrues à tel point, qu'il n'y avoit plus dans la Ville aucune ombre de repos. On n'y voyoit que des épées nues prêtes à se teindre du sang des habitans : on n'y entendoit que des cris furieux de gens qui s'excitoient l'un l'autre au massacre : Le Magistrat n'étoit plus respecté, les Maisons étoient au pillage, & les meurtres continuels jettoient tout l'État dans la derniére désolation. On ne pouvoit embrasser un parti, sans se rendre aussi-tôt ennemi de l'autre, & si quelcun vouloit demeurer neutre, il voyoit d'abord toutes les factions se réunir contre lui. Tous les cœurs ne respiroient que la vengeance : Tous les esprits n'étoient occupez qu'à songer aux moyens de se supplanter. Les rapines, les trahisons, les sacrileges étoient les occupations

Digitized by Google

tions les plus ordinaires des Florentins; & ils étoient devenus si sanguinaires, par les haines inveterées qu'ils nourrissoient, que la barbarie sembloit comme naturalisée parmi eux.

Je n'en tire point d'exemple des Histoires, parce qu'elles en sont toutes remplies. On ne peut encore se souvenir sans horreur des factions des Guelfes & des Gibelins, de celles des Blancs & des Noirs, & des Conjurations des Pazzi, qui, pendant plusieurs Siécles, remplirent de troubles cette déplorable République. On sait combien de familles furent réduites à la derniere misere dans ces tems malheureux: on sait combien de citoyens périrent par le trenchant de l'épée: & si le fleuve Arno pouvoit parler, il diroit combien d'innocens furent ensevelis dans ses eaux.

Voilà quelle étoit la République de Florence: voilà quelle étoit la Liberté des Florentins: Liberté d'autant plus déplorable, qu'ils vivoient comme sans Patrie, dans le sein de leur Patrie même. Voyons maintenant quel fut leur état depuis le changement arrivé parmi eux. Peut-on dire que les Florentins aient perdu quelque chose en se soumettant à l'obéïssance des Médicis? Nullement. Et s'ils n'ont rien perdu, il s'ensuit qu'ils ont retrouvé quelque chose, je veux dire la Liberté précieuse, qui consiste dans la paix, dans la tranquillité, dans l'union des familles, dans la sureté réciproque, dans la jouïssance paisible de ce qui apartenoit à un chacun; en un mot dans l'éloignement de toute guerre, tant étrangere que domestique. Jamais la République de Flo-

Digitized by Google

rence n'avoit bien goûté ces privileges, que depuis qu'elle eut eu l'avantage de passer sous la domination de la Sereniſſime Maiſon dont nous parlons: d'où il s'enſuit que ce changement de fortune n'a été qu'un passage de mal en bien, d'un état de ruïne à un heureux rétabliſſement, d'une miſere extrême à une entiere felicité, & des perils continuels de la guerre, à une paix profonde & à une ſureté parfaite.

Toutes les Hiſtoires de cette République ſont autant de peintures naïves de ces deux états ſi differens. Il y a déja plus d'un Siécle que la Toſcane jouït d'un parfait repos, ſous la domination de ces auguſtes Princes. Ce ſont eux qui, par leur prudence, ont étouffé les haines, les diviſions, les jalouſies qui régnoient dans ſon ſein; & l'on n'y a plus entendu parler des meurtres qui s'y commettoient entre les Concitoyens, dans le tems qu'elle étoit gouvernée en République.

La Juſtice s'y exerce ſans partialité; & quoiqu'elle ſoit accompagnée de la clemence ſi naturelle à la Sereniſſime Maiſon de Médicis, elle n'a pas lieu d'en craindre ni abus ni relâchement de la part d'un peuple, qui a toujours la crainte de Dieu devant les yeux. Chacun y eſt maître de ſon bien, chacun y repoſe tranquillement à l'ombre de ſon figuier; en un mot, il n'y a point aujourd'hui de Province en Italie, qui puiſſe ſe vanter d'avoir joui pendant plus d'un Siécle d'une auſſi douce paix, tant au dedans qu'au dehors.

Je ſai qu'on ne manquera point de m'objecter les Taxes, les Impôts, les Gabelles auxquels les Florentins ſont ſujets: les Dépenſes

ſes qu'ils ſont obligez de faire pour entretenir la grandeur de leur Prince: les Milices qui ſe levent dans le pays, les Citadelles qu'on y a bâties, & les Garniſons qu'on y a miſes. Mais à cela je répons, que ſi l'on met dans une même balance les charges de la Toſcane avec celles des Républiques, il n'y a point de doute que les premieres ne ſoient trouvées plus legeres, ou pour le moins d'un égal poids. Et ſuppoſé même, par impoſſible, que le contraire pût arriver, je ne crains pas de dire, que quand il ſeroit vrai que les Florentins fuſſent plus chargez maintenant, qu'ils ne l'étoient du tems de la République, ils auroient encore plus de ſujets de ſe feliciter de l'état où ils ſe trouvent maintenant, que de celui où ils étoient par le paſſé.

Quant à ce que j'ai dit, que jamais les Florentins n'avoient joui de trois mois de paix dans l'eſpace de trois ſiécles, je ne ſai pas bien ce qu'on pourroit y répliquer. N'eſt-ce pas une vérité dont toutes les Hiſtoires font foi, qu'ils avoient continuellement des guerres à ſoutenir, & que tantôt la crainte au dedans, tantôt la terreur au dehors, les tenoient dans de perpetuelles allarmes? Parlons ſans paſſion. Peut-on nier qu'un mois de guerres civiles, telles que celles de ces factions ſanguinaires, qui durerent ſi longtems à Florence tandis qu'elle ſe gouvernoit en République, ne ſoit plus capable de ruïner une Ville, qu'un ſiécle entier de taxes & d'impôts? Je veux que ces ſortes de taxes ſoient autant de ſangſuës publiques; ſi d'un côté elles piquent un peu, en tirant le ſang des veines, elles lui

donnent de l'autre plus de facilité à circuler & à ſe renouveller. Au contraire, les incendies, les meurtres, les rapines, auxquelles la République de Florence fut ſi long-tems expoſée, étoient comme autant de morſures de Viperes, qui envenimoient la playe en même tems qu'elles en tiroient tout le ſang: ce qui ôtoit à la nature toute eſperance de ſe rétablir par les voyes ordinaires.

Il faut avouer que la Toſcane payoit bien cher alors la prétendue liberté dont elle jouïſſoit; puiſque les Papes & les Empereurs, par leurs divers interêts, la rendoient eſclave de leurs prétentions réciproques. Au moindre bruit, il falloit d'abord prendre les armes, ou par un effet de la jalouſie qui les tenoit perpetuellement en crainte, ou par un effet de la néceſſité qui ne leur permettoit pas de s'en diſpenſer. Au lieu qu'à préſent, qu'ils ne reconnoiſſent plus que Dieu & leur Prince: qu'ils dorment en repos, tandis que ce Prince veille pour eux dans ſon Cabinet: qu'il ne ſonge qu'à leur procurer la paix, & qu'à les mettre en état de travailler pour leur propre avantage & pour celui de leurs familles: ce ſeroit la plus grande des injuſtices de ne pas les eſtimer heureux, & même les plus heureux peuples de l'Univers.

Bonheur dont ils jouiſſent ſous la domination de la Maiſon de Medicis.

Les* Grands-Ducs de cette Sereniſſime Maiſon n'entrerent pas comme Etrangers en poſſeſſion du Gouvernement de la Toſcane. Ils commencerent à s'y établir comme Citoyens, c'eſt-à-dire, comme Amis, en étudiant l'humeur des Florentins, qui paroiſſoient

Digitized by Google

soient nez pour se faire aimer d'eux, autant que la Majesté de Souverain, & la Clemence naturelle à cette Maison, pouvoient le leur permettre.

En effet, il est certainement très peu de Princes plus zelez & plus attentifs que ceux-là à procurer le bien de leurs sujets: Caractere qui leur a été commun à tous, & qui les a toujours distinguez par cette inclination genereuse. Ne sait-on pas avec quel soin ils se sont apliquez à faire fleurir le commerce dans leurs Etats? par quels moyens ils ont réussi à rendre les Negocians de Toscane les plus riches de l'Italie? Comment, par leur protection, ils leur ont tellement ouvert les sources du Négoce, que tous les Magazins de l'Europe ont servi à enrichir celui de Livourne, & qu'ils ont attiré à Florence presque toutes les Banques de Rome.

Ajoutez à cela, que jamais la Toscane n'a fourni à la Cour de Rome plus de Papes, de Cardinaux, de Prélats, & autres Officiaux considerables, que depuis qu'elle a commencé d'être soumise aux Grands-Ducs. Ces Princes, dans le dessein qu'ils ont toujours eu en vue de procurer l'avantage de leurs sujets, ont de tout tems employé leur autorité, non seulement pour maintenir en honneur & en réputation les familles les plus illustres, mais encore pour les multiplier par le moyen des charges également honorables & lucratives qui sont en si grand nombre à la Cour de Rome.

Que peuvent prétendre de plus les Florentins? A quels plus grands avantages peu-

Digitized by Google

vent-ils aſpirer en ce monde ? Ne ſeroit ce pas la plus noire de toutes les ingratitudes, pour ne pas dire la plus haute folie, que de mepriſer un bien ſi précieux : que de négliger de rendre graces au Ciel pour un changement d'Etat ſi favorable : & que de ne pas prier ſans ceſſe pour la proſperité d'une Maiſon, qui ne ſe plaît qu'à répandre les faveurs à pleines mains ?

Je me flate que le Lecteur voudra bien me pardonner cette digreſſion, qu'il n'a pas été en mon pouvoir de ſuprimer. Car enfin, *qui pourroit retenir les penſées qui ſe préſentent à l'eſprit en écrivant* ? J'ai tant ouï & lû de raiſonnemens divers ſur cette matiere, que mon ſujet m'aiant conduit à parler de Florence, j'ai cru en devoir dire auſſi moi-même ce qui m'a paru de plus conforme & à l'experience & à la raiſon.

Fin du IV. Livre.

Digitized by Google

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.
LIVRE V.

ARGUMENT
DU LIVRE CINQUIEME.

L'Empereur part de Bologne. Diete Generale en Allemagne. Elargiſſement des fils de François I. priſonniers en Eſpagne. Bon-mot de ce Prince à Charlequint qui lui demandoit du ſecours. Vienne eſt aſſiégée par Soliman & ſecourue par Charles. Voyage de ce Monarque en Italie. Henri VIII. Roi

Digitized by Google

d'Angleterre se sépare de l'Eglise Romaine. L'Empereur va en Espagne. Education de Philippe II. Entrevue du Pape avec le Roi François I. à Marseille. Chagrin de l'Empereur à ce sujet. Meurtre de l'Ambassadeur de France à Milan. L'Empereur s'embarque pour l'Afrique. Sa grande victoire sur les Turcs. Son retour. Le Duc de Savoye va le trouver à Naples, pourquoi. Mort de Clement VII. Paul III. lui succede. Charles entre triomphant à Rome. Ses plaintes contre François. Ses negociations avec le Pape. Il part par la voye de Lombardie. Il prend la resolution de faire la guerre à la France & va en personne en Provence. Préparatifs des François. Mouvemens des Suisses. Issue de cette guerre. Mort du Dauphin de France. D'Antoine de Leve. Legats en France. Alexandre de Medicis est tué. Ligue contre les Turcs. Entrevue du Pape, de l'Empereur & du Roi de France à Nice. Avantures plaisantes. Publication de la Treve.

L'Empereur part de Bologne.

1531. CHARLES-QUINT aiant donné les ordres necessaires pour le Siége de Florence, & le Pape Clement VII. étant parti pour Rome, l'Empereur prit la route d'Allemagne par l'Etat de Venise, où il fut reçu par-tout avec la derniere magnificence. Il traversa les Alpes, & s'étant rendu à Augsbourg, où la Diete avoit été convoquée dès l'année précedente, son Frere Ferdinand y fût élu Roi des Romains & ensuite couronné à Aix-la-Chapelle l'onzieme Janvier de cette année.

Le

Le lendemain de cette Election, l'Empereur accompagna la Procession du saint Sacrement, un cierge à la main & la tête découverte. Il avoit ordonné au Duc de Saxe & au Landgrave d'y assister aussi; mais ils n'en voulurent rien faire, & ils allegueront divers pretextes spécieux pour s'en excuser: ce qui fit bien juger qu'ils avoient déja embrassé le parti de la Reformation de Luther, & qu'ils vouloient continuer à le suivre. Charles-Quint fut sur le point de les contraindre par la force à obéir; mais il ne voulut pas rompre le dessein qu'il avoit formé de tenir tous les Princes unis pour la guerre qu'il avoit resolu de faire à Soliman.

Diéte d'Augsbourg.

Melanchton avoit redigé en dix-sept Articles toute la doctrine de Luther. Ce Precis, qu'on a depuis appellé la *Confession d'Augsbourg*, fut presenté à la Diete souscrit par le Duc de Saxe, par Jean-Frederic son fils, par le Marquis de Brandebourg, par Ernest & François Ducs de Lunebourg, par Philippe Landgrave de Hesse, par Wolfgang Prince d'Anhaldt, & par les Deputez de Nuremberg & de Reutling; & cette Confession fut lue en presence de l'Empereur & de Ferdinand son Frere. Comme il s'éleva sur ce sujet de grandes disputes entre les Catholiques & les Protestans, l'Empereur ne trouva pas de meilleur moyen pour les faire cesser, que de congédier la Diete. Il se rendit de là à Cologne avec les seuls Electeurs, & ce fut dans cette Ville, selon quelques Historiens, que Ferdinand fut élu Roi des Romains. Mais que ce fût à Augsbourg ou à Cologne, tou-

Digitized by Google

toujours est-il certain qu'il fut couronné à Aix-la-Chapelle.

Elargissement des Fils de François I. prisonniers en Espagne.

En ce tems-là les deux Fils de François I. qui étoient Prisonniers en Espagne, furent remis en liberté conformément au Traité de Cambrai. Ils arrivèrent sur la fin d'Août à Fontarabie, où ils étoient attendus par le Maréchal de Montmorenci; la Reine Eleonore, Sœur de Charlequint & Femme de François I. s'y rendit aussi pour les recevoir. L'Empereur en reçut la nouvelle en même tems que celle de la mort de sa tante Marguerite, Gouvernante des Pays-Bas; il la remplaça sur le champ par sa sœur Marie, Douairiere de Louis de Hongrie.

Deux choses donnoient alors de grandes inquiétudes à Charlequint; l'une étoit les préparatifs de guerre de Soliman, qui marchoit avec quatre cens mille hommes pour entreprendre le Siége de Vienne & la conquête de toute la Hongrie; & l'autre, le progrès du Lutheranisme: en sorte qu'il ne savoit de laquelle des deux il avoit à craindre de plus grands maux. Dans cette perplexité, il prit le parti de temporiser avec les Lutheriens, & 1532. de passer avec toutes ses forces au secours de la Hongrie; & en attendant le Marquis du Guast, qui devoit le venir joindre avec les Milices d'Italie, il écrivit à François I. pour l'inviter en qualité de Roi T. C. de venir prendre part à cette sainte entreprise, lui offrant, de lui ceder le commandement de son Avantgarde, ou autrement le priant de l'assister de telle somme d'argent qu'il lui plairoit.

Bon mot de ce Prince à Charlequint qui lui demandoit du secours.

François I. dont les deux Fils étoient déja arrivez à Paris, repondit à Charlequint, *que tan-*

tandis que l'Empereur faisoit la guerre à Soliman, il étoit obligé de conserver l'Italie, où il alloit se rendre avec trente mille hommes de pied & dix mille chevaux: qu'à l'égard de l'argent, la France n'étoit pas accoutumée à en donner; & que s'il en avoit besoin, il pouvoit demander au Marquis de Brandebourg les cinquante mille écus qu'il lui avoit payez à bon compte pour obtenir son suffrage dans l'Election. Et en effet, à la fin d'Octobre 1532. dans le tems que Charlequint opposoit à Soliman des forces formidables, François & Henri VIII. Roi d'Angleterre se rendirent entre Calais & Boulogne, & firent ensemble une Ligue conforme à leurs interêts, quoique Tilius pretende que ces deux Monarques y concerterent les moyens de défendre la Chrêtienté contre les Infideles, qui cherchoient à l'opprimer; mais l'évenement a fait voir le contraire, & Tilius est seul de son sentiment. 1532.

Soliman fait le Siége de Vienne.

Soliman étoit devant Vienne avec une Armée épouvantable. Il en avoit deja fait les aproches, avoit dressé plusieurs batteries, & avoit attaqué la Place par plus d'un endroit. Mais les assiégez se deffendoient avec un courage à ne laisser pas même à l'ennemi l'esperance de les forcer. Il s'étoit deja passé plusieurs jours dans une deffense proportionnée à l'attaque. Soliman avoit perdu en divers assauts la fleur de ses Officiers & ses meilleurs Janissaires; il étoit privé de quinze mille de ses plus braves soldats par l'expedition de Cassar Bacha, qui étoit allé faire le dégât dans le pays. Tout cela, joint aux aproches de l'hyver & au peu d'apparence qu'il voyoit de pouvoir resister à Charlequint,

Charlequint le fait lever.

qui étoit campé dans la Plaine voisine avec cent mille hommes pour lui livrer bataille, lui fit prendre la resolution de lever le Siege. Il se retira donc dans ses Etats, avec aussi peu de gloire qu'en acquit l'Empereur à ne le suivre pas, comme il le pouvoit. Car au lieu de se mettre à ses trousses & de le charger en queue, il se contenta d'executer le Proverbe qui dit qu'il est beau de faire un Pont d'or à son Ennemi. En effet l'opinion commune étoit, que si Charlequint se fût mis à le poursuivre au moins avec sa Cavalerie, il auroit remporté sur lui une Victoire complette & auroit assuré le repos de la Chrêtienté, d'autant plus que la retraite de Soliman avoit tout l'air d'une fuite, par le desordre & la precipitation avec laquelle il marchoit.

L'Empereur entra donc dans Vienne, où, pour gagner l'affection des peuples, il parut en habit de Hongrois. Il distribua son Armée dans la Campagne voisine, & il l'y passa en revue. Elle étoit composée de cent mille hommes, tous commandez par des Chefs d'une experience consommée, tels qu'étoient Alphonse d'Avalos, Antoine de Leve, Frederic Palatin du Rhin & plusieurs autres. Mais toute l'esperance quon avoit conçue de cette Armée formidable, s'en alla en fumée; elle fit grand bruit & peu d'effet, comme le Canon qui se tire aux jours de ceremonie.

Charlequint passe en Italie où il fait une Ligue.

L'Empereur, chargé d'une gloire qui étoit peu du goue des bons Politiques, passa ensuite en Italie, accompagné du Cardinal de
1533. Medicis & d'autres Prelats & Seigneurs du premier rang. Arrivé à Mantoue, où il

Digitized by Google

resta plusieurs jours, il y fut reçu magnifiquement par le Duc & complimenté par la plupart des Princes d'Italie, qui s'y rendirent en personne. De Mantoue il alla à Bologne, où le Pape Clement VII. s'étoit rendu pour l'attendre. L'Empereur y fit une Ligue pour six mois avec ce Pape, le Duc de Milan, ceux de Ferrare & de Florence, & avec les Genois & les Lucquois, contre tous ceux qui entreprendroient de troubler le repos de l'Italie. Antoine de Leve fut fait General de cette Ligue conclue le 24. Fevrier 1533.

Il y avoit déja quelque tems qu'Henri VIII. Roi d'Angleterre faisoit tous ses efforts auprès du Pape pour en obtenir la permission de repudier sa Femme Catherine, Tante de Charlequint, de laquelle il s'étoit separé, & d'epouser Anne de Boulen, sa Maîtresse. L'Empereur s'y opposoit de tout son pouvoir, & le Pape, pour le satisfaire, condamna le Divorce d'Henri VIII. & lui ordonna, sous peine d'excommunication, de retourner avec Catherine, sa legitime Epouse. Mais Henri se mocqua de ses menaces, épousa Anne de Boulen & embrassa la Reformation, contre laquelle il avoit écrit un Livre peu auparavant.

Henri VIII. Roi d'Angleterre menacé par le Pape, se separe de la Communion Romaine.

Le Pape & l'Empereur, ayant dessein d'écrire aux Cantons Suisses Catholiques, pour les engager à la defense de la Religion Romaine, s'informerent exactement de leurs Ambassadeurs du détail du Combat qui s'étoit donné l'année précedente entre les Cantons Catholiques & Protestans, & dans lequel Zuingle avoit été tué. Sa mort avoit

Digitized by Google

été suivie peu après de celle d'Ecolampade, Ministre de Bâle.

L'Empereur va en Espagne.

De Bologne, l'Empereur passa à Genes, afin de s'y embarquer pour l'Espagne. Il y trouva Doria, à qui il temoigna une extrême affection. C'étoit lui qui, pendant que Charlequint faisoit tête à Soliman devant Vienne, avoit repandu la terreur le long des Côtes de la Grece, & avoit pris Perraste, & Cheronée Patrie du celebre Plutarque. Cette expedition avoit fait un sensible plaisir à Charlequint, qui le temoigna à Doria par les plus grandes marques de bienveillance. Il voulut même monter à bord de sa Capitane pour passer à Barcelone: ce qu'il fit au commencement d'Avril.

Pendant que Charlequint faisoit voile en Espagne, le Pape fit une nouvelle Alliance avec François I. Celui-ci avoit conçu de la jalousie de la complaisance que Clement avoit eue pour Charlequint de l'aller trouver deux fois à Bologne. Il n'oublia rien pour en obtenir aussi une entrevue: ce que Clement ne pouvant lui refuser, de peur qu'il ne refusât à son tour de lui rendre l'obéissance filiale, ils se rendirent à Marseille, où le Pape arriva le 13. Octobre. Il y fit venir peu après sa Niece Catherine de Medicis, qui devoit être mariée avec le Duc d'Orleans, selon l'accord qui en avoit été fait & qui deplaisoit fort à l'Empereur. Peu s'en falut que Catherine, qui n'avoit encore que quinze ans, n'eût été tuée dans les troubles de Florence, comme Fille de Laurent de Medicis; mais elle étoit reservée non seulement à porter la Couronne de France,

Digitized by Google

ce, où son Epoux regna après la mort de son Frere aîné, mais même à gouverner absolument cette Monarchie pendant la vie de ses trois Fils qui regnerent successivement.

Il ne s'étoit jamais vu à Marseille une si auguste assemblée; car le Pape & le Roi s'y étoient fait accompagner des plus grands Seigneurs d'Italie & de France. On y celebra le mariage de Catherine avec Henri, second Fils de François I. Clement, à la priere de ce Prince, y crea quatre Cardinaux, comme il avoit fait à Bologne aux instances de l'Empereur; après quoi il retourna à Rome sur les Galeres de France. Le Pape & le Roi de France ont une entrevue à Marseille.

Cependant Charlequint étant arrivé à Barcelonne, se rendit en toute diligence à Madrid. L'Imperatrice avec le Prince Philippe son Fils vint à sa rencontre à une journée de la Ville, dans le plus grand appareil que l'on puisse imaginer. Il y passa quelques jours avec les Dames dans les plaisirs du Bal & de la Comedie, sans pourtant negliger le soin des affaires principales. Il y remarqua avec une extrême satisfaction l'heureux naturel de Philippe, dont l'Imperatrice & toute la Cour rendoient le temoignage le plus avantageux. On ne parloit que de la vivacité de son esprit, de la solidité de son jugement, & des esperances que ce jeune Prince donnoit de ce qu'il devoit être un jour. De quoi l'Empereur s'étant assuré par ses propres yeux, il prit dès-lors la resolution de retirer Philippe d'entre les mains des Femmes, & de lui faire une Maison considerable, quoiqu'il n'eût encore que sept ans.

Il

Digitized by Google

Il lui donna pour Precepteur Don Jean Martinez Silico, Professeur dans l'Université de Salamanque & Chanoine de l'Eglise Collegiale de S. Barthelemy, qui s'acquita si bien de cette fonction, qu'il en eut pour recompense l'Archevêché de Tolede, & fut ensuite elevé au Cardinalat.

Education de Philippe II.

Il lui choisit pour Gouverneur Don Jean de Zuniga, d'une des plus anciennes & des plus illustres Maisons d'Espagne, Commandeur de Castille & Conseiller d'Etat, qui avoit toutes les qualitez requises pour un tel emploi, & qui n'oublia rien pour donner toujours à Philippe les plus sages conseils. Entre les maximes qu'il lui enseignoit, il lui inspira un grand respect pour les Ecclesiastiques: ce qui étoit fort du goût du Commandeur, & qui auroit été en lui une vertu, s'il ne l'eût pas poussé trop loin. Comme ce Seigneur aimoit extrêmement la chasse, il en inspira aussi le goût à Philippe, pour fortifier son temperament par les fatigues de cet exercice. Le jeune Prince y réussit si bien dès ses plus tendres années, qu'il y acquit une adresse & une force extraordinaire; il attendoit de pied ferme le plus horrible sanglier, l'épieu à la main; il s'étoit endurci aux injures de l'air; & ce qu'il y a de plus admirable, comme tout le monde l'a remarmarqué, c'est qu'il n'avoit en vue que l'utilité de cet exercice, étant encore meilleur Politique dans le Cabinet, que grand Capitaine en campagne.

Il avança dans les belles-lettres autant qu'il convenoit à un Prince; mais il mepriſoit la trop grande assiduité à cette étude, qu'il

Digitized by Google

qu'il traitoit de pedanterie. Il avoit une inclination particuliere pour les Mathematiques, & il devint si habile dans l'Architecture, qu'il prenoit plaisir à disputer quelquefois là-dessus avec ses propres Maîtres.

Entrée du Pape à Marseille.

Pour revenir au voyage du Pape à Marseille, il ne sera pas inutile de parler de son Entrée publique dans cette Ville. Il descendit au Palais du Connêtable de Montmorenci, qui étoit hors des murailles, & y demeura deux jours jusqu'à ce que tout fût prêt pour la Ceremonie de l'Entrée. On avoit preparé dans la Ville deux Palais magnifiques & spacieux, l'un pour le Pape, qui étoit accompagné de sept Cardinaux, de trente-cinq Prélats, & d'un grand nombre de Seigneurs & de Dames de la suite de Catherine, & l'autre pour le Roi, la Reine & les Enfans de France, avec la fleur de la Noblesse Françoise. Et comme ces deux Palais n'étoient separez que par la rue, on éleva entre deux un superbe Arc de triomphe construit de bois, qui communiquoit du Palais du Roi à celui du Pape, ensorte qu'ils pouvoient à toute heure passer commodément de l'un à l'autre. Le Pape fit son entrée solemnelle à Marseille en Habits Pontificaux, mais sans Tiare sur la tête, pour n'affecter point de domination dans le Royaume. Il étoit accompagné du Connêtable, du Duc de Vendôme, des Ducs d'Orléans & d'Angoulême, fils de François I. tous en habits magnifiques & suivis d'une superbe Livrée. Il alla d'abord à l'Eglise Cathedrale, où il fit une courte priere, & se retira ensuite dans le Palais qui lui étoit destiné.

Digitized by Google

destiné. Le Roi fit pareillement son Entrée solemnelle à Marseille le lendemain de celle du Pape, & la Reine le troisieme jour, l'un & l'autre avec une égale magnificence.

Chagrin que l'Empereur eut de cette entrevue.

L'Empereur aiant reçu la nouvelle de cette entrevue, en conçut un sensible déplaisir. Il avoit toujours remarqué que Clement étoit plus porté pour le Roi de France que pour lui; & il eut d'autant plus de sujet de s'en chagriner, qu'il fut informé de certain discours que Francçois I. avoit tenu au Pape dès sa premiere visite, & qui ne devoit pas lui être agreable. *Pour moi*, avoit dit le Roi, *je ne veux ni Concile, ni Paix, que l'on ne me rende le Duché de Milan; & si on ne me le rend pas, non seulement je ne rangerai du parti des Heretiques, mais je solliciterai le Turc à faire une irruption en Hongrie.* A quoi le Pape avoit répondu: *L'Empereur en a trop fait, il est bon d'empêcher qu'il n'en fasse davantage.*

Meurtre de Merveille, Ambassadeur du Roi de France à Milan.

Outre les pretentions de François I. sur le Milanez, il avoit un juste motif de venger la mort de Merveille, son Ambassadeur, à qui le Duc de Milan avoit fait couper la tête, & dont il avoit ensuite fait exposer le corps en plein marché. Il est vrai que Merveille avoit fait tuer un Seigneur de la Maison de Castiglioné, qui avoit tenu de lui des discours fort offensans; mais de quelque maniere que cela fût arrivé, le Duc de Milan devoit avoir des égards pour le caractere de Merveille, qui, quoique Milanois de naissance & d'un rang peu distingué, étoit alors revêtu de la qualité d'Ambas-

Digitized by Google

baſſadeur d'un grand Roi. Auſſi cet attentat mit-il le Roi en une ſi grande colere, qu'il jura de s'en venger à quelque prix que ce fût. Ce qui l'aigrit encore plus, c'eſt qu'en aiant écrit à l'Empereur en Eſpagne, il en reçut pour réponſe: *qu'il ne devoit pas prendre cette mort ſi fort à cœur; que Merveille ſe l'étoit attiré par ſes mauvaiſes pratiques; que perſonne n'ignoroit qu'il étoit d'une vie ſcandaleuſe, meurtrier, injuſte & perfide; & qu'il ſavoit de bonne part qu'il avoit eſſayé plus d'une fois de faire aſſaſſiner le Duc de Milan.*

Toutes ces conjonctures deplaiſoient extrêmement à Charlequint, je veux dire, le Divorce d'Henri VIII. & ſa ſeparation de l'Egliſe Romaine, l'entrevue du Pape avec François I., la conſommation du Mariage de ſon ſecond Fils avec Catherine de Medicis, & la reſolution où il étoit de venger l'injure faite à ſon Ambaſſadeur. L'Empereur regardoit ce dernier motif comme ſeul capable d'engager François à porter la guerre dans le Milanez, pour s'en rendre maître; & il enviſageoit cent autres inconveniens que ces circonſtances tiroient après ſoi. Et quoique la mort de Clement VII. arrivée au mois de Septembre 1534. & l'élection du Cardinal Farneſe au Pontificat, ſous le nom de Paul III. le conſolaſſent un peu, il ne laiſſoit pas que d'être d'ailleurs fort allarmé des nouvelles qu'il reçut des progrès de Soliman & de Barberouſſe, dont il apréhendoit les ſuites.

Mort du Pape Clement VII. 1534.

Soliman s'étoit rendu maître de Tauris & de Babylone. Il y avoit fait ſon Entrée triom-

Digitized by Google

triomphante, en foulant aux pieds les corps morts qui couvroient à milliers les rues de cette Ville; & non content de ces conquêtes, il étoit entré victorieux en Perse, sans songer à la catastrophe qui l'y attendoit. Barberousse de son côté se rendoit formidable à tout le Monde Chrêtien. Il étoit originaire de Mitylene. Il en sortit avec Oruce, son Frere, pour faire le métier de Pirate. Il n'avoit au commencement qu'un seul vaisseau, avec lequel il couroit les mers, instruit par le fameux Corsaire Camali. Ses forces s'étant accrues par ses pirateries, l'Empire de la Mer ne parut pas trop vaste à son ambition, tellement qu'il avoit coutume de dire que son étroite union avec Soliman suffisoit pour reduire le Monde entier sous leur obéissance. Il chassa de Tunis Muley Hazen, dont il usurpa le Trône; il s'empara de la Goulette, de Bona, de Biserte & de toutes leurs dependances; & après avoir defait Rodrigues Portondo, General de l'Armée Espagnole, il fit voile vers Barcelonne.

Charlequint fut fort allarmé de ces progrès, si desavantageux aux Chrêtiens & si favorables pour les Turcs. Il craignit que Barberousse, encouragé par tant de conquêtes, ne formât le dessein d'envahir aussi les Royaumes de Naples & de Sicile; en quoi il auroit trouvé beaucoup de facilité par la connoissance qu'il avoit du pays, aiant souvent fait des descentes sur les côtes & jetté l'épouvante parmi les habitans par les ravages qu'il y avoit commis. Il prit donc la resolution de remedier au mal avant qu'il fût plus grand, & il profita des dispositions où étoit Mu-

Digitized by Google

Muley-Hazen Roi de Tunis, qui se voyant chassé du Trône, lui fit offrir par ses Ambassadeurs de tenir son Royaume à Fief de la Couronne d'Espagne, & de payer tribut aux Rois Catholiques, s'il vouloit l'aider à s'y retablir.

L'Empereur s'en ouvrit au Pape, qui non seulement approuva ce dessein, mais qui, après lui avoir accordé les Decimes du Clergé, lui fournit douze Galeres commandées par Virginio Orsini auquel il donna l'Etendart de la Religion; & il envoya l'Epée d'or à André Doria pour l'animer à cette entreprise.

L'Empereur s'embarque avec une Armée navale contre le Turc.

Charles-Quint partit donc de Madrid au commencement d'Avril 1535. non sans faire verser beaucoup de larmes à la Reine, qui l'accompagna à quelques lieues de la Ville avec le Prince son Fils. Il se rendit à Barcelonne, où il s'embarqua sur la Galere Royale commandée par Doria General de toute la Flotte, & leva l'ancre aux acclamations d'un nombre infini de peuple qui lui souhaitoit mille benedictions. Don Louis Roi de Portugal, son cousin, quitta Lisbone secretement pour l'accompagner dans cette entreprise; & il envoya deux mille hommes d'élite, entretenus à ses depens, avec un Galion d'une grandeur extraordinaire, au service de l'Empereur. Divers Seigneurs de distinction s'embarquerent aussi sur cette Flotte, entre autre les Princes de Macedoine & de Sulmone, les Ducs d'Alva & de Medina, le Marquis del Vasto, & plusieurs autres de la principale Noblesse de Naples, de Sicile, de Milan, d'Allemagne & de Flandres, qui vou-

1535.

Digitized by Google

voulurent s'immortaliſer ou perir pour la deffenſe de la foi, & pour delivrer la Chrêtienté de l'oppreſſion des Infideles.

Cette puiſſante Flotte s'aſſembla en Sardaigne. Elle étoit compoſée de deux cens vaiſſeaux de guerre, de quatre-vingt-dix Galeres & autres Bâtimens plus petits au nombre de plus de trois cens voiles; avec trente mille hommes de troupes, ſavoir dix-ſept mille Eſpagnols, ſept mille Allemands, ſix mille Italiens, deux mille Chevaux-legers & ſept cens hommes d'armes, commandez par l'Empereur en perſonne. Etant arrivé en Sardaigne, il fit la revue de cette Armée, un Crucifix à la main, criant par tout: *Courage, mes Freres, courage, mes Enfans; nous allons deffendre la Religion Chrêtienne; nous ſommes aſſurez d'avoir pour Generaliſſime ce même Jeſus, dont l'image doit ſeule être notre Etendart.*

Grande Victoire de Charles-Quint.

Il ne s'arrêta que peu de jours en Sardaigne; il paſſa d'abord à Porto Farina, anciennement Utique, Ville celebre par la ſepulture de Caton. Il prit la Goulette & enſuite Tunis, où il retablit Muley ſur le Trône, à condition de payer tribut à l'Eſpagne. Aiant muni la Goulette de pluſieurs bons Forts, il battit & défit l'Armée de Barberouſſe, délivra vingt mille Eſclaves Chrêtiens qu'il avoit pris en pluſieurs endroits, gagna trois cens pieces de canon de bronze, vingt Galeres, trente Galiotes & une grande quantité de munitions. Il celebra ſolemnellement le 25. de Juillet la Fête de S. Jaques, Patron d'Eſpagne; il declara qu'il vouloit donner des Penſions à toutes les Veuves & Enfans de

ceux

Digitized by Google

ceux qui avoient peri dans cette guerre, auſſi bien qu'aux ſoldats eſtropiez; après quoi il s'embarqua avec beaucoup de pompe pour Palerme, où le Grand-Maître de Malte vint le remercier de la genereuſe liberalité avec laquelle il avoit donné à ſes Chevaliers l'Ile de ce nom, depuis l'année 1533. qu'ils avoient perdu celle de Rhodes.

Il paſſe en Sicile & enſuite à Naples.

De Sicile l'Empereur paſſa à Naples, & voulut faire une partie du voyage par terre, pour mieux obſerver la qualité de ce Royaume fameux. Il fut reçu par tous les Barons & les Seigneurs avec une ſomptuoſité vraiment royale, particulierement par le Prince de Biſignano, qui engagea tout ſon bien pour ſurpaſſer tous les autres en magnificence. Charles-Quint lui fit donation de pluſieurs terres qu'il ajouta à ſon état; & l'opinion commune fut que c'étoit moins à lui qu'il faiſoit ce preſent, qu'à la Princeſſe ſa Femme, qui étoit une très-belle perſonne & très-gracieuſe, laquelle, auſſi bien que ſon Epoux, accompagna l'Empereur à Naples: ce qui fit ſoupçonner quelque intrigue d'amour.

Il entra dans cette Capitale avec une pompe preſque égale à celle du premier Empereur à ſon Entrée dans Rome. Le Pape y envoya d'abord les Cardinaux Piccolomini & Cefarini, pour le complimenter en ſon nom ſur l'éclatante Victoire qu'il avoit remportée. Il ne ceſſoit de faire à Rome des Proceſſions ſolemnelles pour rendre graces à Dieu d'un évenement ſi avantageux à toute la Chrêtienté, & l'on fit la même choſe par tout

tout le reſte de l'Italie, auſſi bien qu'en Eſpagne, en Allemagne & ailleurs.

Charles-Quint y paſſa quelque tems dans les divertiſſemens de la Comedie & du Bal. Il s'y livra d'autant plus volontiers, qu'il trouvoit les Dames de Naples à ſon goût; & qu'il y en eut même pluſieurs avec leſquelles il porta les choſes un peu loin. Mais tandis qu'il s'occupoit trop de ces differens plaiſirs, il aprit la mort de François Sforce, dernier Duc de Milan: ce qui l'obligea de declarer ſur le champ Antoine de Leve Gouverneur de cet Etat, pour en prendre poſſeſſion en ſon nom, non ſeulement comme d'un Fief de l'Empire, mais auſſi en conſequence du Teſtament du feu Duc. Il le fit auſſi pour s'oppoſer à la violence des François, qui voulurent y entrer les armes à la main, en vertu du Droit qu'ils prétendoient y avoir du chef de Valentine Viſconti, Biſayeule de François I.: en ſorte que ſi Antoine de Leve ne les eût repouſſez dans le Piémont, ils ſeroient venus à bout de leur entrepriſe. A peu près dans ce tems-là Charles Duc de Savoye vint à Naples, pour ſaluer l'Empereur & le prier de le ſecourir contre le Roi de France, dont les Troupes commandées par Philippe de Chabot s'étoient emparées de ſon Duché, de la Forteresſe de Montmelian, de la Ville de Turin & autres Places du Piemont, ſous prétexte qu'il leur avoit refuſé le paſſage pour le Milanez. L'Empereur lui promit toute ſorte d'aſſiſtance; & le Duc s'en retourna en poſte pour aller joindre Antoine de Leve, qui devoit le ſecourir.

Le Duc de Savoye vient à Naples.

L'Em-

Digitized by Google

L'Empereur aiant passé tout l'hyver à Naples, dans les plaisirs, il en partit le 29. Mars 1536. pour se rendre à Rome, où le Pape avoit fait preparer de magnifiques Arcs de Triomphe pour le recevoir. Il y fit son Entrée le 5. d'Avril avec une pompe dont on peut voir la description dans Biosio de Cesene, Maître des Ceremonies du Pape. Il fut reçu dans les Appartemens du Vatican qui regardent la Ville, où Charles VIII. Roi de France avoit logé du tems d'Alexandre VI, & après lui sous le Pontificat de Pie IV. le Grand-Duc Cosme de Medicis avec la Duchesse Eleonore son Epouse. Il assista le jour de Pâques à la Messe celebrée par le Pape, revetu de ses Ornemens Imperiaux. Il y resta treize jours, & non pas quatre comme l'écrit Paul Jove, pendant lesquels il eut quatre Conferences fort longues avec le Pape sur les affaires les plus importantes de la Chrêtienté. Avant que de partir, il demanda une Audience publique au Pape en presence de tous les Cardinaux & des Ambassadeurs des Puissances Etrangeres; & l'aiant obtenuë la veille de son depart, il s'y rendit en grande Ceremonie.

1536.

L'Empereur se rend à Rome.

Le Discours qu'il y fit étoit au commencement rempli des plus grands temoignages de respect envers S. S. Il dit qu'il étoit venu à Rome pour lui baiser les pieds, & l'exhorta ensuite à convoquer un Concile General. Puis entrant tout d'un coup dans la plus grande colere, il s'emporta en invectives contre François I., l'accusant d'être Partisan & Allié secret du Turc pour troubler

Il se plaint fort de François I.

bler toute la Chrêtienté : qu'il s'étoit lié d'amitié avec le Roi d'Angleterre pour mieux favoriser l'Heresie; & dit plusieurs autres choses de cette nature. Il n'oublia point les violences faites au Duc de Savoye en Italie, pendant qu'il étoit occupé à réduire Tunis. Enfin, † après avoir proféré contre François tout ce que la passion put lui fournir de plus véhément, il jura qu'il vangeroit ses injures de la plus terrible maniére, & qu'il feroit ravager la France par de si nombreuses Armées d'Allemans & d'Espagnols, que son Ennemi se trouveroit pour toujours hors d'état de l'inquiéter, lors même qu'il seroit parvenu à chasser les Etrangers de son Royaume.

Réponse des Ambassadeurs de François.

On doit juger de l'effet que ce discours fit sur les Ambassadeurs du Roi Très-Chrétien. Outrez d'indignation à tant d'invectives, ils y répliquérent, en justifiant leur Maitre, dans des termes tout à fait hors du respect dû à la personne de l'Empereur. Ils prétendirent & demandérent ensuite que Charles eût à restituer au Prince Henri Fils de leur Souverain le Duché de Milan, qui lui apartenoit de droit, & qu'il tiendroit à titre de Feudataire de l'Empire.

Reproches que l'Empereur leur fait.

Charles, dans la réponse qu'il fit aussitôt, paya les Ambassadeurs du dernier mépris, & après les avoir traitez d'insolens, il rapella avec aigreur tous les mauvais procédez que les Rois de France avoient eus de tout tems à l'égard de ses Ancêtres, & ces reproches furent suivis de vives plaintes des outrages qu'en son particulier il prétendoit avoir reçus de François. Ce détail le jetta dans des mouvemens si furieux, qu'il s'emporta jusqu'à défier

Digitized by Google

fier ce Monarque à finir leurs querelles par un combat singulier avec l'épée & le poignard. Il ne put en dire davantage : le Pape l'interrompit en l'embrassant, & le conjura de ne point s'abandonner aux transports de sa colére, mais au contraire de se vaincre, & de faire usage de la clémence, qui doit être si particuliérement la vertu d'un Prince que le Ciel a revêtu de la Dignité Impériale. En même tems le Pontife imposa silence aux Ambassadeurs François, qui se disposoient à répondre sur le même ton.

Le lendemain l'Empereur partit de Rome, & tout le Sacré Collége l'accompagna jusqu'au dehors de la ville. Il passa à Luques & à Sienne. En entrant dans ces deux villes on lui en présenta les clez, &, après s'être reposé quelques jours dans la derniére, il continua sa route par la Toscane pour se rendre à Génes. Ce fut là que Pierre de la Baume, ci-devant Evêque de Genéve, vint le trouver. Voici le sujet du voyage de ce Prélat. Les Génevois s'étoient révoltez contre lui, dans la vue d'introduire chez eux la Doctrine de Calvin, qu'ils avoient goutée, à la persuasion de Farel & des Députez de la ville de Berne qui avoit déja reçu la Religion Calviniste : l'Evêque avoit craint d'être la victime de ces troubles naissans, & s'étoit retiré sur les confins de son Diocéze, pour y attendre, comme il s'en étoit flatté, que ses Sujets, revenus de leur caprice, le rapellassent. L'effet avoit trompé ses espérances : à peine étoit-il hors de la ville avec tout son Clergé, que les Habitans, par un Decret qu'ils avoient

Les Génevois embrassent la Réforme.

Digitized by Google

fait publier le 18. d'Octobre 1535., avoient banni à perpétuité de leur territoire l'exercice de la Religion Romaine, & ordonné celui de la nouvelle Religion, que Calvin avoit prêchée, sous le titre de Réforme, en tant de lieux & avec tant de succès. Après cette révolution, l'Evêque, chassé de son Bénéfice sans espoir de retour, avoit pris le parti d'aller émouvoir le zèle de l'Empereur, & de l'engager à prendre sa défense, & à lui fournir ses forces, pour le remettre en possession de son Siége. Mais l'Empereur, qui avoit bien d'autres affaires dans la tête, lui répondit, *Monsieur l'Evêque, quand j'aurai fait la conquête de la France pour moi, j'irai prendre Genéve pour vous.* Le Prélat voulut répliquer je ne sais quoi: l'Empereur lui repartit, *J'ai perdu la Suisse qui faisoit partie de mon patrimoine, & je n'en dis mot; & vous, vous faites un bruit extraordinaire, pour avoir perdu Genéve, sur laquelle vous n'avez aucun droit naturel.*

L'Empereur se détermine à la guerre contre la France.

Ainsi Charles étoit résolu d'attaquer la France par différens endroits avec toutes ses forces. Dans ce dessein, il passa de Sienne en Lombardie, & de là en Piémont, où il tint à ce sujet, d'abord à Pontremoli, ensuite à Asti, un Conseil de guerre, auquel il n'admit que trois de ses Généraux, André Doria, Antoine de Léve, & un autre dont je ne sais pas le nom. Ces deux Capitaines s'accordérent à décider que l'Empereur ne pouvoit se dispenser d'attaquer le Roi de France dans ses propres Etats; que la dignité & l'intérêt de l'Empereur ne permettoient pas de prendre un autre parti; qu'il ne lui con-

ve-

Digitized by Google

venoit pas de ne faire jamais la guerre que pour défendre ſes domaines, par la raiſon qu'en ce cas il n'y a qu'à perdre & peu de gloire à acquerir, quelque avantage qu'on puiſſe remporter ſur l'Ennemi.

L'Empereur ſe détermina donc à fondre de tous côtez ſur la France. Son Armée ſe trouvoit alors en état d'agir : il envoya ſes ordres de la mettre en marche au commencement de Juillet, ou le 13. pour le plus tard, & de la faire entrer en France par trois différentes routes, les plus aiſées & les plus courtes. Les Hiſtoriens de ce tems s'accordent tous à dire que jamais l'Empereur n'eut une Armée plus forte ni plus leſte, excepté néanmoins celle qu'il avoit en Allemagne quatre ans auparavant : mais ces mêmes Ecrivains différent totalement dans la qualité des Nations qui la compoſoient, & dans le nombre. Paul Jove raporte qu'il y avoit cinquante banniéres de cinq cens Fantaſſins chacune. Du Bellai la fait de beaucoup plus nombreuſe, peut-être pour relever avec plus d'éclat la gloire de ſa Nation. Ulloa & le Guazzo la font monter à vingt-quatre mille Eſpagnols, douze mille Italiens, & cinq mille Chevaux. Force de l'Armée Impériale.

L'Empereur donna le commandement de l'Infanterie au Marquis du Guaſt, celui des Gendarmes au Duc d'Albe, & fit Don Fernand de Gonzague Général des Chevaux-Légers. Charles partit à la tête d'une Armée ſi floriſſante, il paſſa le Var, & au delà du Château de St. Laurent il entra en France le 25. de Juillet, jour célébre chez les Eſpagnols par la fête de St. Jaques leur Patron,

Digitized by Google

qu'ils solemnisérent avec des réjouissances extraordinaires.

On dit que l'Empereur, avant que de se mettre en marche, discourant avec du Bellai Ambassadeur de François, demanda à ce Ministre en combien de jours on pourroit conduire une Armée à Paris. *En douze*, lui répondit finement l'Ambassadeur, *pourvû que dès le premier elle ne soit pas entiérement défaite.*

Préparatifs de François.

François étoit alors à Lion. Quand il vit toutes les négociations d'accommodement desespérées, & les grands préparatifs que faisoit l'Empereur, il congédia l'Ambassadeur de ce Prince, & rapella le sien : l'un & l'autre de ces Ministres, voyant la rupture inévitable, refusérent les présens qu'on leur fit suivant la coutume. En même tems François envoya Jean Cardinal du Bellai à Paris, pour retenir dans le devoir & rassurer les Habitans de cette Capitale, allarmez d'un armement que la Renommée rendoit si formidable, & qu'on publioit être destiné à envahir la France par plusieurs endroits. Dans cette occasion le Cardinal de Gondi signala avec succès son zèle pour le service du Roi : il parut par-tout, exhortant les Peuples à prendre les armes pour leur défense, & à fournir volontairement les sommes nécessaires pour se mettre en état de repousser l'Ennemi. Plusieurs Officiers eurent ordre de se rendre en diligence sur les frontiéres, & d'y prendre du mieux qu'il leur seroit possible toutes les mesures propres à arrêter les Ennemis au passage. Enfin, lorsqu'on eut apris la route que l'Armée Impériale avoit prise, le

le Roi fit partir Mrs. de Bonneval & de Tende, munis d'un pouvoir très ample de faire porter dans les Forteresses toutes les munitions de bouche qui se trouveroient en Provence, & de ruiner la campagne, afin d'ôter aux Ennemis tout moyen de subsister. Cela fut exécuté avec une diligence incroyable: les Peuples sacrifierent avec joye leur intérêt particulier au bien du Royaume, & ils obéirent avec tant d'ardeur, qu'ils doivent être à juste titre un exemple mémorable de fidélité.

Mouvemens des Suisses.

Deplus, les Suisses prirent parti dans cette guerre, malgré la parole qu'ils avoient donnée à l'Empereur de demeurer neutres. Ils s'étoient d'abord engagez à la neutralité, parce qu'ils n'avoient envisagé les préparatifs qu'on faisoit dans l'Empire que sur le pié des mouvemens ordinaires: mais quand ils virent cet amas prodigieux de munitions de guerre & de bouche, ce nombre immense de troupes à la solde de l'Empereur, ils prirent l'allarme, & songerent à se mettre en état de ne rien craindre d'une puissance aussi formidable. Certains que les Princes de la Maison d'Autriche conservoient toujours leurs anciennes prétentions sur leur Pays, qui faisoit autrefois partie de leurs domaines, ils ne purent voir un Empereur de cette Maison si puissamment armé, & avec des forces capables de donner la loi, sans agir dans des circonstances où la neutralité de leur part les menaçoit d'une ruine inévitable. Louis Angerand, Ambassadeur de France auprès des Cantons, Ministre adroit & habile, leur représenta cet intérêt avec tant de for-

Digitized by Google

force, & fut, par l'argent qu'il répandit, donner tant de poids à ſes remontrances, qu'il obtint la permiſſion, mais tacite, de lever chez eux pluſieurs milliers de Soldats. Ces recrues défilerent par petites bandes, comme on étoit convenu, & ſe rendirent à Monluel où étoit le rendez-vous général, & de là elles arriverent en Corps à Valence, ſous la conduite de Louis Boſc qui les avoit engagées au ſervice de la France.

Le Roi François ſe trouva dans cette derniére ville pour les recevoir : il leur donna tous les témoignages imaginables de ſa bienveillance, & en particulier il marqua ſa ſatisfaction à tous les Capitaines, & leur fit de riches préſens en colliers & médailles d'or. Enſuite Sa Majeſté monta à cheval pour faire la revue de ces troupes, &, après avoir fait tenir tous les Officiers généraux & ſubalternes au milieu de l'Aſſemblée, il leur dit : *Mes amis, j'augure de votre bravoure que la France aura lieu de vous reconnoître pour ſes libérateurs, & qu'à mon égard vous ſerez les ſoutiens de ma Couronne. Allez donc combattre contre mes Ennemis avec ce courage ſi naturel à votre invincible Nation, allez mériter la gloire de m'avoir ſoutenu ſur mon Trône : vous aurez en moi un ami fidele & reconnoiſſant ; les ſervices que vous allez me rendre paſſeront à mes Deſcendans les plus reculez ; & votre Nation les trouvera toujours diſpoſez à ſe déclarer les défenſeurs de ſa liberté.* A peine eut-il ceſſé de parler, que les Officiers & à leur exemple tous les Soldats tirerent leurs épées, & ſe mirent à crier qu'ils alloient faire connoître que c'étoit à tort qu'on les taxoit d'être mer-

Digitized by Google

me cenaires; que dans cette occasion ils étoient résolus de combattre uniquement pour la gloire de Sa Majesté, pour la défense & le bien de son Royaume; & qu'à cette fin ils étoient prêts à verser jusqu'à la dernière goute de leur sang. Il faut avouer que l'arrivée de ce secours fut un coup de partie pour la France, autant par le service qu'on en tira, que par la réputation qu'avoient les Suisses d'être redoutables à la guerre: en effet, tous les Historiens François conviennent que sans ce renfort la France risquoit alors de se voir à deux doigts de sa perte.

D'une autre part François avoit mis tout en usage pour découvrir de quel côté l'Empereur avoit dessein de faire tomber le fort de la guerre, & de tous les avis différens qu'il reçut à ce sujet, il n'y en eut point qui parût avoir plus de vraisemblance que celui de quelques Prisonniers, qui déclarerent que l'Empereur destinoit tout cet apareil à faire une entreprise sur Marseille. Ils dirent qu'il avoit des intelligences dans cette Place, par le moyen desquelles il comptoit qu'il s'y feroit quelque révolution; qu'en cas que cette ressource lui manquât, il étoit résolu d'assiéger cette ville par terre & par mer, dans l'espérance que le Roi seroit contraint de mettre son Armée en campagne, pour tenter de secourir une Place aussi importante; & qu'alors il lui seroit aisé d'engager les François à une bataille, dont le gain, qu'il envisageoit comme infaillible, devoit, selon ses idées, contraindre les Assiégez à se rendre. Cet avis fut bientot confirmé par la nouvelle de la prise du Port de Toulon, qu'André

Digitized by Google

Doria, Amiral de la Flotte Impériale, avoit emporté sans peine ; & l'on aprit en même tems qu'il disposoit toutes choses pour assiéger Marseille par mer. François avoit déja fait entrer dans cette Place tout ce qui pouvoit la mettre en état de faire une vigoureuse résistance: il prit encore toutes les mesures convenables en pareille rencontre, & donna les ordres qu'on devoit attendre d'un Prince qui s'étoit toûjours autant distingué par son habileté que par sa valeur.

Déroute des François à Brignoles.

D'abord l'Armée Impériale, c'est-à-dire le Corps que Gonzague commandoit, eut à Brignoles un avantage assez considérable sur les François, qui y perdirent beaucoup de monde. Du Bellai assure qu'ils n'eurent que trois cens hommes tant tuez que prisonniers. Le Guazzo en fait monter le nombre à huit cens, parmi lesquels il met cent quatre-vingts Cavaliers. D'autres disent cinq cens. Quoi qu'il en soit, il est certain que du parti des François il ne se sauva que trois personnes, & qu'entre les prisonniers de marque se trouverent Mrs. de Montejan, de Boissi, de la Rocheguyon, & Jean de Voyer.

Evénement singulier.

Le premier donna lieu à une grande dispute entre trois Cavaliers, qui prétendoient l'avoir chacun pour son prisonnier. L'un fondoit son droit sur ce qu'il lui avoit pris sa masse de fer, le second sur ce qu'il lui avoit enlevé son gantelet, le troisiéme alléguoit contre ses Camarades qu'il avoit saisi la bride de son cheval. Les Soldats de l'Armée prenoient parti dans cette querelle en faveur de l'un ou l'autre des Prétendans, ils s'échauffoient, & il y avoit à craindre qu'ils n'en vinssent entr'eux

Digitized by Google

tr'eux aux voyes de fait ; lorſque Cantelme courut au bruit, & l'apaiſa en perſuadant aux intéreſſez de s'en remettre à la déciſion de leur Général & du Capitaine Paul Luciaſco, ce qu'ils accepterent. La cauſe fut portée au Tribunal convenu, & les Juges adjugerent le Priſonnier à celui qui s'étoit rendu maitre du cheval, parce que par là il avoit ôté à ſon Ennemi tout moyen de s'enfuir. Ce Soldat ſe nommoit Marſiglio Sala, de la ville de Breſſe.

Cependant l'Empereur n'étoit pas à s'appercevoir qu'il avoit trop déféré aux idées flateuſes qu'il s'étoit faites de marcher à une victoire certaine : il ſentoit combien il étoit encore éloigné de faire la conquête de la France, que Doria & du Guaſt lui avoient fait entreprendre ſous les aparences les plus brillantes d'un ſuccès facile. Ce Prince ſe rendit avec toute ſon Armée à Brignoles, où il reſta quatre jours, & il marcha enſuite à St. Maximin ; de là à Aix Capitale de la Provence, & le Siége du Parlement : mais, comme on n'avoit pas eu le tems de fortifier cette ville, les Habitans l'avoient abandonnée, & s'étoient retirez ailleurs avec tous leurs effets, enſorte que les Impériaux n'y trouverent que les murailles & les maiſons.

Dans cette traitte l'Armée Impériale fut fort mal-menée par les Payſans & les Montagnards du Pays, qui ſortoient à l'improviſte de leurs bois, & paroiſſoient de tems en tems dans des défilez, où ils faiſoient un grand carnage de tous les Soldats qui alloient en maraude, comme il n'eſt que trop ordinaire. Les Payſans harcellent l'Armée Impériale.

Digitized by Google

Cinquante même de ces braves pousserent la témérité jusqu'à s'enfermer dans une Tour, au passage de l'Armée, qui se vit contrainte de pointer du canon, & ne put autrement les forcer à se rendre : il n'y en avoit plus que vingt huit, leurs Compagnons étoient morts les armes à la main : le sort de ces malheureux qui restoient fut moins glorieux, on les fit tous pendre. Ce qui engagea les Impériaux à les traiter d'une maniére aussi rigoureuse, fut qu'entre tous ceux qui étoient tombez entre leurs mains, ils avoient fait arquebuser Garcias Lasco, Soldat, & Poëte illustre, que Gonzague aimoit particuliérement. Paul Jove met cet événement au tems du retour de l'Empereur : mais du Bellai, qui étoit alors en Provence, le raporte comme je l'écris sur son témoignage.

L'Empereur laissa Aix derriére lui, & ce fut dans la plaine entre deux collines qu'il assit son camp, que la petite riviére de Lar traversoit, & qu'il fit fortifier avec beaucoup de soin. Mais, quelques mesures qu'il pût prendre, il ne lui étoit pas possible de reparer les incommoditez que lui causoit la précaution que les François avoient prise de ruïner le Pays : l'Armée Impériale ne pouvoit recevoir des munitions que par la Flotte qui se trouvoit devant Toulon : il y avoit dans cette distance une vaste campagne, où les Coureurs François avoient toute la liberté de harceler les convois, qu'il falloit faire escorter par des troupes nombreuses, ce qui devenoit fort préjudiciable. Ce mal n'étoit rien en comparaison de la disette de moulins, qu'on avoit abattus avec toute la diligence imaginable ; en-

Digitized by Google

enſorte que, au raport de Jove, quoiqu'il y eût des blez en abondance, il y avoit très peu de tables où l'on ſervît du pain, faute de pouvoir moudre le grain; qu'on étoit réduit à faire cuire dans des poëlles pour en manger; autrement le Soldat faiſoit ſa principale nouriture de fruits. Joint à cela les chaleurs de la ſaiſon, & l'intempérie de l'air de Provence; tant de maux à la fois remplirent bientot l'armée de fiévres, & de maladies de toutes les eſpéces, qui enleverent un nombre infini de Perſonnes. Maladies dans l'Armée Impériale.

Tels furent les contretems que l'Empereur eſſuya; il ſentit toutes les ſuites fâcheuſes du retardement qu'ils aportoient à l'exécution de ſes deſſeins, les avantages que ſes Ennemis en tireroient, le dommage qu'il en ſouffriroit, & qui aboutiroit enfin à la ruïne de ſes affaires. Sur ces réflexions, il réſolut de pouſſer ſon entrepriſe, & de ne plus différer le Siége de Marſeille. Ainſi le 15. d'Août il partit, accompagné du Marquis du Guaſt, du Duc d'Albe, de Don Ferrand de Gonzague, & du Comte de Horn, à la tête de l'élite de ſa Cavalerie, pour reconnoitre la Place en perſonne, & donna ordre de faire ſuivre en toute diligence trois mille Eſpagnols, quatre mille Italiens, & cinq mille Allemans de ſon Infanterie. Il arriva à minuit à la portée du canon de la ville, & quoiqu'il eût marché ſans bruit, il ne laiſſa pas d'être découvert dans le moment qu'il marquoit les endroits propres à dreſſer des batteries. Auſſitôt les Aſſiégez tirérent une infinité de coups, dont nombre d'Impériaux furent tuez & bleſſez, & l'Empereur fut contraint de ſe retirer dans Siége de Marſeille.

la vallée voisine, sans avoir pu rien faire. Cependant il envoya le Duc d'Albe reconnoître Arles; mais il se trouva tant de difficulté d'agir de ce côté là, que le Conseil jugea presqu'impossible de tenter avec succès quelque entreprise contre cette dernière Place & contre Marseille: d'autant plus que l'Armée Impériale diminuoit tous les jours considérablement par les escarmouches qu'elle étoit obligée de soutenir toujours avec perte contre les troupes Françoises & les milices du Pays, & plus encore par le ravage que faisoient les maladies qui s'augmentoient par la disette des vivres.

Mort du Dauphin.

Dans ces entrefaites, la mort du Dauphin remplit la France de deuil, lorsqu'on y goutoit la douce espérance du retour de la fortune, par les soins infatigables & la bonne conduite de François, occupé alors à donner ses ordres à la tête de son Armée. Le jeune Prince mourut à Tournon. (& non à Lion comme Ulloa l'écrit) à la fleur de son âge, n'ayant pas encore vingt ans accomplis. On eut de violens soupçons qu'il avoit été empoisonné, quoiqu'il eût été quatre jours de suite tourmenté d'une fièvre des plus aiguës: cependant le Comte Sébastien Montecuculi fut arrêté pour cette affaire, & dans la violence des tourmens de la plus rigoureuse question, il s'avoua coupable de ce crime, qu'il dit avoir commis par l'ordre d'Antoine de Leve & de Don Ferrand de Gonzague, & pour cela il fut écartelé vif à quatre chevaux dans la Place de Lion. Du Bellai pousse trop loin ses conjectures sur les Auteurs de ce prétendu empoisonnement, il a même la hardiesse

Digitized by Google

dieſſe d'en charger la mémoire de l'Empereur : il n'en a pas été cru ſur ſa parole par les François les plus judicieux, qui n'ont pas pu comprendre quel avantage il pouvoit revenir à ce Prince d'une action auſſi déteſtable.

J'ai fait voir le triſte état de l'Armée Impériale, dépourvue de toutes les choſes néceſſaires, ne pouvant tirer des vivres que par la Flotte qui ne lui en fourniſſoit qu'en très petite quantité, & réduite preſque à rien par la perte d'un nombre infini des plus braves Soldats, & de Capitaines les plus diſtinguez par leur valeur & leur naiſſance. Entre ces derniers fut le fameux Antoine de Leve, ſoldat de fortune, qu'un mérite extraordinaire avoit élevé au premier poſte de la guerre : c'étoit ſans contredit un des plus grands Généraux de ſon ſiécle; auſſi l'Empereur le conſidéroit particuliérement, & il le marqua par le regret qu'il eut de ſa mort. On dit que Leve mourut du chagrin de voir le malheureux ſuccès des projets qu'il avoit inſpirez à l'Empereur, ſur l'idée que la France devoit ſubir le joug, auſſitôt que l'Armée Impériale paroîtroit : il y trouva ſon tombeau au lieu du triomphe dont il s'étoit flatté; & ce Pays, qu'il avoit regardé comme une conquête certaine, ne ſervit qu'à enſevelir ſes os avec ſes vaſtes eſpérances. Mort d'Antoine de Leve.

Après de ſérieuſes réflexions ſur la ſituation deſeſpérée de ſes affaires, l'Empereur ne crut pas pouvoir tenir plus longtems la campagne, ſans riſquer de perdre juſqu'au dernier de ſes Soldats; ainſi, le cœur ſerré & abattu de ce revers de fortune, il prit le parti de ramener Retraite de l'Empereur.

ner le reſte de ſes troupes. Pour comble de chagrin, il enviſageoit bien des difficultez dans ſa retraite, ſi ſes Ennemis ſe mettoient à le pourſuivre, comme il avoit tout ſujet de le craindre; par bonheur ils ne parurent point. Il arriva à Génes dans le plus triſte état du monde vers la mi-Septembre, & paſſa bruſquement en Eſpagne.

C'eſt ici le lieu de raporter les mouvemens que le Roi François s'étoit donnez au dehors, lorſqu'il eut apris que l'Empereur deſtinoit des forces ſi formidables à la conquête de ſon Royaume. Il eut recours à Soliman Empereur des Turcs, qui s'engagea de faire une diverſion ſur les côtes de Naples, comme en effet il y envoya Barberouſſe, qui y fit beaucoup de dommage. Cette irruption jetta l'épouvante dans les Etats voiſins, & le Pape ſongea à former une Ligue entre l'Empereur & tous les Princes d'Italie, pour oppoſer des forces ſuffiſantes aux menaces des Infideles. Mais comme ce projet devenoit impraticable tant que l'Empereur & le Roi de France ſeroient en guerre, il réſolut au commencement de cette année de faire partir deux Légats, l'un pour l'Eſpagne, l'autre pour Paris; avec ordre de mettre tout en uſage pour faire conſentir les deux Princes ennemis d'avoir avec lui une entrevue dans un lieu dont ils conviendroient, afin d'y prendre enſemble les meſures convenables au bien commun de la Chrétienté. Ceux qu'il chargea de cette importante négociation, furent Chriſtofe Giacobacci & Carpi, Cardinaux d'une grande réputation & d'un grand crédit, le premier deſtiné

1537. Envoi de deux Légats en France & en Eſpagne.

pour

pour l'Espagne, le second pour la France. Ces Ministres agissoient dans les deux Cours avec toute l'activité imaginable, pendant que sur les frontiéres Eléonor sœur de Charlequint & femme de François, & Marie Reine de Hongrie Gouvernante des Pays-Bas, travailloient à ce grand ouvrage. Pour le conduire plus promtement à une heureuse fin, les deux Reines étoient convenues d'agir par lettres de concert avec les Cardinaux négociateurs, dans la vue de mettre les choses au point de conclure la paix, ou du moins une trêve de dix ans. Nous verrons en son lieu le succès de cette négociation, qui ne se termina qu'après bien des difficultez.

Réception de l'Empereur en Espagne.

Je reviens à l'Empereur. Il trouva les Espagnols très mécontens de l'affront qu'il avoit reçu devant Marseille, & de sa retraite honteuse de Provence. Cette Nation, de tout tems ennemie du nom François, auroit bien mieux aimé voir son Souverain triomphant en France, qu'en Afrique; ainsi il ne trouva pas à son retour ces acclamations, cet empressement à lui donner tous les témoignages de l'affection la plus vive, comme il en avoit reçu dans ses précédens voyages. Outre ce motif, ces Peuples avoient bien d'autres sujets de tristesse: ils étoient accablez d'impôts pour l'entretien de tant d'Armées, & les Ecclésiastiques réduits à la misére par les décimes qu'on en exigeoit: telles furent les causes de ce sombre accueil qu'on lui fit en Espagne. Ce refroidissement n'étoit pourtant pas si général, qu'il n'y eût un grand nombre de ses Sujets touchez de quantité d'ac-

Digitized by Google

d'actes de clémence & de générosité, par lesquels il gagnoit tous les jours les cœurs, au moins des personnes les plus sensées. On le vit d'abord se livrer aux affaires de la Monarchie. Son premier soin fut de faire secrétement des recherches sur l'administration de l'Impératrice & de ses Ministres pendant son absence. Il demandoit à tout le monde en particulier certains détails, propres à l'éclaircir de la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de ses Sujets. Entr'autres plaintes, il en reçut de quantité d'endroits de très amères touchant l'abus commis dans la distribution des charges, que la Régente & les Ministres de concert avoient remplies de Sujets indignes, dans la vue d'avancer leurs Créatures: Charles, après s'être exactement informé de la vérité de ce fait, déposa plusieurs de ces Officiers, & en nomma d'autres plus capables d'exercer leurs emplois.

Mort tragique d'Alexandre de Médicis.

Pendant qu'il s'occupoit sans relâche à remettre l'ordre dans son Royaume d'Espagne, & à régler les affaires générales de l'Empire, il reçut par un Courier exprès la nouvelle de la mort tragique d'Alexandre de Médicis son gendre. Ce Prince étoit fils de Laurent de Médicis, que le Pape Léon X. son cousin avoit investi du Duché d'Urbin, qu'il avoit saisi sur François-Marie de la Rovére, coupable de l'assassinat commis en la personne du Cardinal Alidosio. Mais ce Laurent ne put jamais se mettre en possession de cette Souveraineté, à cause des grandes oppositions qu'y formerent les parties intéressées: enforte qu'il mourut à la fleur de

de son âge, sans laisser, de Madelaine de Boulogne sa femme & fille du Duc d'Albanie, d'autres enfans que Catherine, qui fut depuis Reine de France, & mére de trois Rois. A l'égard d'Alexandre de Médicis, il étoit fils naturel de ce même Laurent, & il parvint à se faire Souverain de Florence, où par la plus noire trahison un autre Laurent de Médicis son plus intime confident l'assassina le 6. de Janvier de cette même année 1537. dans son lit, étant entré dans sa chambre sous prétexte de lui amener une Dame dont il lui avoit promis la jouissance: ce meurtrier fut depuis tué lui même à Venise. En cet Alexandre finit la race de Côme le Grand, & l'Empereur donna l'investiture de sa Principauté à un des Descendans de Laurent frére de Côme.

Ligue contre les Turcs.

En conséquence des pressantes sollicitations du Pape, la Ligue contre le Turc fut conclue à ces conditions; Que l'Empereur payeroit la moitié des frais, le Pontife un sixiéme, & la République de Venise un tiers; qu'on équiperoit deux cens galéres, cent vaisseaux montez de cinquante mille Soldats, avec les munitions de guerre & de bouche suffisantes; que le Pape armeroit à ses dépens trente-six galéres, l'Empereur quatre-vingts, la République autant, & qu'elle fourniroit de plus les vaisseaux: en réservant en même tems au Roi François le poste de Généralissime, s'il vouloit entrer dans la confédération; & le Pape fut chargé d'assigner à ce Prince, de même qu'à tous les Princes d'Italie qui se croiséroient, les apointemens qu'il jugeroit convenables.

Tant

Digitized by Google

Tant que Charles & François étoient en guerre, il devenoit impossible de presser l'armement contre l'Ennemi commun, c'est à dire Barberousse, qui continuoit en toute liberté ses brigandages sur la Méditerranée. Cet intérêt obligea le Pape à faire toutes les démarches, propres à terminer les différends de ces deux Monarques: ils avoient enfin consenti à l'entrevue proposée, & pour faciliter leur accommodement, Paul se transporta le premier à Nice vers la mi-Mai 1538., malgré
1538. son grand âge & ses incommoditez. L'Empereur partit aussi d'Espagne, & débarqua à la fin du même mois à Monaco, ou plutôt à Villefranche qui n'est qu'à quelques milles de Nice. Presque dans le même tems François arriva à Villeneuve.

Entrevue du Pape, de l'Empereur, & du Roi de France, à Nice.

Paul Jove & Onufre, Auteurs célébres, qui furent présens à cette entrevue, rapportent les mouvemens inexprimables que le Pape se donna, pour engager ces deux Princes à se voir en sa présence, sans avoir jamais pu obtenir cette satisfaction de l'un ni de l'autre. Cependant il y avoit une trêve publiée, en vertu de laquelle l'Empereur même venoit de faire relâcher quelques Galéres de France, que les siennes avoient prises, pour avoir refusé le salut à celle qu'il montoit. Ainsi Charles & François baisérent les piez du Pontife chacun séparément. L'Empereur accorda l'investiture de Novare & du Novarois à Pierre-Louis Farneze, fils naturel du Pape; & Marguerite sa fille, veuve d'Alexandre de Médicis, en mariage à Octave fils & successeur de Pierre-Louis: ces no-

Digitized by Google

noces furent célébrées à Rome dans le cours de cette année.

Les suites de cette entrevue, ménagée avec tant de chaleur, ne répondirent pas aux espérances du Public: les trois Potentats n'y négociérent que leurs intérêts particuliers, il n'y fut parlé en aucune maniére de ceux de la Chrétienté. Ainsi les Vénitiens eurent raison de faire leur paix avec les Turcs.

Malgré l'entremise du St. Pére, on traitoit à Nice avec tant de lenteur, qu'on desespéroit presque du succès de la négociation, ce qui causoit à Paul un chagrin sensible. Ce contretems ne l'empêchoit pourtant pas de donner toute son attention au grand projet de la Ligue sainte: il avoit sur cela de fréquentes & longues conférences avec les Ambassadeurs, que la République de Venise, qu'on sait avoir de tout tems marqué son zèle pour le repos de la Chrétienté, avoit envoyez au Congrès. Ces Ministres, au nombre de quatre, se nommoient Nicolas Tiepolo, Marc-Antoine Cornaro, Jean Venier, & Louis Badoaro: les deux premiers chargez de l'ordre exprès de se rendre à l'Assemblée, les autres venus à la suite de l'Empereur, auprès duquel ils résidoient en Espagne. Ils étoient sans contredit des plus habiles politiques de ce siécle, où ils avoient manié les affaires les plus épineuses: ainsi le Pontife croyoit trouver, dans la longue expérience qu'ils avoient acquise, les ressources propres à conduire au point de perfection le projet de la guerre contre les Infideles.

La Reine Eléonor travailloit de son côté avec toute l'ardeur imaginable: elle vint rendre

Digitized by Google

dre visite à l'Empereur son frére jusques dans sa Galére, accompagnée de Marguerite fille de François, Princesse d'un esprit supérieur & douée de toutes les qualitez dignes du Trône; c'est la même qui a été depuis mariée à d'Albret, Roi de Navarre. La suite de la Reine étoit des plus galantes: les Dames Françoises vivoient avec cet enjoument & cette liberté qui font le caractére distinctif de la Nation. Aussi les Espagnols ne pouvoient se faire à leurs maniéres peu contraintes; ils les regardoient comme des femmes sans pudeur: sur-tout leur indignation éclatoit de les voir donner si facilement la main à des Cavaliers: on avoit beau leur dire que c'étoit l'usage, & même une politesse en France, où le sexe s'abandonnoit sans crime à son humeur badine & folâtre; leur gravité n'écoutoit aucune raison, & ils se disoient l'un à l'autre à l'oreille, *Toutes ces femmes sont des P. . . .*

Eléonor avoit rendu sa premiére visite à l'Empereur son frére, immédiatement après qu'elle eut fait la révérence au Pape: elle y retourna à la priére de la Princesse sa belle-fille, & y fut régalée avec toute sa Cour. Après le souper, elle eut avec son frére un long entretien sur les articles de la paix, ensorte qu'il fallut y coucher, & les Princesses furent conduites à terre dans un logement propre & commode, que l'Empereur avoit fait préparer, parceque d'ordinaire il se retiroit le soir dans sa galére, où l'entrevue s'étoit faite. Le Guazzo raconte un accident, qui d'abord fit craindre une scéne tragique, mais

mais qui n'ayant point eu de ſuites fâcheuſes ſe tourna en plaiſanterie.

Pour la commodité du paſſage des Dames, des Ambaſſadeurs, & de tout leur cortége, on avoit bâti un pont de bois qui communiquoit à la Capitane: la quantité de Dames conduites chacune par un Cavalier, plus que cela l'affluence du Peuple curieux de voir la fête, comme il arrive toujours en pareille rencontre, fit enfoncer le pont preſqu'au milieu, & nombre de Dames tombérent dans la mer pêle-mêle avec leurs Ecuyers. Ce fut une eſpéce de miracle, qu'il n'arriva aucun malheur: à la vérité, le pont ſe trouva entouré de petits bateaux pleins de Spectateurs, & d'où il y eut un prompt ſecours, enſorte que ces nouvelles Néréides & ces nouveaux Tritons en furent quittes pour la peur. A voir ces belles perſonnes percées juſqu'aux os, on les eût priſes pour autant de Vénus ſortant de l'eau, & des Vénus qui la plupart encore hors d'elles-mêmes de la frayeur de leur chute, laiſſérent voir à découvert les beautez ſecrettes, qu'elles ont tant de ſcrupule de montrer au grand jour. Ce qu'il y a de remarquable, eſt que cet accident fournit une ample matiére aux pronoſtics: les Eſpagnols principalement ne manquérent pas de le regarder comme un préſage certain de la ſupériorité que l'Eſpagne alloit avoir ſur la France. Accidens remarquables & plaiſans.

Jove raporte une autre avanture, non moins plaiſante, qui arriva au même endroit: je l'inſére ici, quoique je ne l'aye trouvé écrite nulle-part que dans cet Hiſtorien. Un jour on aperçut en pleine mer, mais dans un grand éloignement, je ne ſais quel nuage, qui

qui s'étant diviſé en pluſieurs parties formoit l'apparence de voiles de vaiſſeaux aux yeux de ceux qui obſervoient ce phénoméne de de deſſus les hauteurs de Villefranche. Il n'en fallut pas davantage pour répandre l'allarme: ſur le champ le bruit général fut que la Flotte des Turcs paroiſſoit, que Barberouſſe s'avançoit, dans le deſſein de ſe rendre maitre d'un ſeul coup des plus grands Potentats du Monde Chrétien. Pluſieurs même portérent la témérité juſqu'à ſoupçonner le Roi François de faire agir les Infideles. La terreur augmenta tellement les objets, & fit voir le péril ſi inévitable & ſi prochain, que les Commandans couroient donner des ordres, chacun ſuivant l'impreſſion que la peur lui avoit faite. Les uns prenoient leurs armes pour être en état de recevoir l'Ennemi; d'autres faiſoient lever les ancres pour ſoutenir le combat, ou l'éviter par la fuite; pluſieurs diſpoſoient les milices dans les poſtes convenables. Et même le Marquis du Guaſt courut auprès de l'Empereur, pour le conjurer de prendre la fuite, & de ſe mettre en ſureté dans les rochers qui bordent la côte.

Charles parut toujours, au milieu de ces mouvemens convulſifs, dans une tranquillité d'eſprit inébranlable à la vue du danger: il répondit avec un flegme & un courage vraiment héroïques, à ceux qui le preſſoient de fuir, qu'il vouloit ſubir le ſort de ſes Compagnons de fortune, mourir avec eux ſi la mort étoit inévitable, vivre avec eux ſi le péril n'étoit pas auſſi grand que l'épouvante. On fut bientôt entiérement éclairci, & l'on découvrit quelques inſtans après, qu'il n'y avoit

Digitized by Google

avoit pas eu l'ombre de vaiſſeau, que ce n'avoit été qu'une apparence de pluſieurs petits nuages, formez par la pouſſiére qu'on voyoit ſortir de la métairie d'un Bourgeois, qui faiſoit vanner ſes féves. Cette terreur paniqué fut enſuite le ſujet des plus divertiſſantes railleries: on ne fit qu'en rire, aux dépens néanmoins de ces grands Capitaines, qui devoient avoir honte de s'être abandonnez ſi légérement & avec tant de fracas à une peur chimérique.

Après cette digreſſion divertiſſante, retournons au Congrès. Il étoit revenu à l'Empereur, que toute l'Europe le taxoit d'aimer mieux voir périr la Chrétienté, que de rendre le Duché de Milan, qui faiſoit le principal obſtacle à la paix. Ce Prince voulut ſe laver de ce reproche injurieux, & faire voir la noirceur de cette calomnie: il promit au Pape, par ce motif & en conſidération de la Reine Eléonor, de donner au moment même une nouvelle inveſtiture du Duché de Milan au Duc d'Orléans, à condition qu'il épouſeroit ſa niéce la ſeconde fille de Ferdinand Roi des Romains, qui n'avoit alors que neuf ans, & que ledit Etat ſeroit poſſédé à l'avenir par leurs Deſcendans légitimes, & à leur deffaut retourneroit à l'Empire.

Article propoſé pour la paix.

Mais comme la Princeſſe n'étoit pas en âge de conſommer le mariage, on régla le terme de ſon entier accompliſſement à trois ans, pendant leſquels la fiancée & de plus le ſecond Fils du Roi Ferdinand demeureroient en dépôt entre les mains de la Ducheſſe de Ferrare proche parente de François, ou dans celles du Duc & de la Ducheſſe de Lorraine.

Digitized by Google

L'Empereur s'obligeoit encore de consigner dès à présent audit Duc les revenus du Duché de Milan, déduction faite des dépenses pour les Officiers & la garde de cet Etat. Cette proposition parut si raisonnable au Pape, que dans la matinée même il tint Consistoire, (car il avoit amené une bonne partie des Cardinaux) & il rendit publique la proposition de Charles, dans l'idée qu'il n'étoit pas possible que François la rejettât. Il se trompa; François répondit qu'il ne pouvoit accepter aucun accommodement à cet égard, qu'au préalable l'Empereur n'eût avant toutes choses remis avec l'investiture la jouissance absolue & le domaine du Duché de Milan.

Enfin, après de longues & vives contestations, les deux Monarques résolurent de signer une trêve. François la souhaitoit avec passion, pour avoir le tems de remettre l'abondance dans son Royaume épuisé par tant de guerres, & de remplir son trésor pour être en état de soutenir de nouvelles entreprises si l'occasion s'en présentoit: ces motifs l'y déterminèrent d'autant plus, qu'il n'ignoroit pas que les Princes étoient libres de ne pas s'en tenir scrupuleusement à l'observation d'une trêve, toutes les fois qu'ils trouvoient leur avantage à la rompre. Charles de son côté avoit bien des raisons de ne point conclure une trêve, quoiqu'il la vît absolument nécessaire, pour exécuter en pleine liberté le grand dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Turcs avec toutes ses forces. Malgré ce puissant objet, il se faisoit une peine réelle d'accorder la trêve, ne voyant que trop que c'étoit fournir à son En-

Ennemi le moyen de rétablir ſes affaires. D'ailleurs il ne lui paroiſſoit pas convenable de ſouffrir que le Duc de Savoye reſtât ſi longtems dépouillé de la plus grande partie de ſes Etats. Sur ces conſidérations, l'Empereur ne vouloit abſolument une trêve que de deux ou trois ans; à la fin il ſe rendit aux preſſantes inſtances du Pape & de la Reine Eléonor, il l'arrêta pour dix ans, & cela avec d'autant plus de facilité, qu'il avoit alors un juſte ſujet de ſe plaindre de la méfiance que le Duc de Savoye venoit de faire paroître, dans le refus qu'il faiſoit de lui remettre la Citadelle de Nice, qu'il lui avoit demandée pendant le Congrès, pour y paroître avec plus de dignité & comme Souverain de cette Place.

On conclut donc, & l'on ſigna le traité de trêve. Immédiatement après l'Empereur partit de Villefranche, & le Pape de Nice, le dernier eſcorté des galéres de France juſqu'à Génes, où il arriva un peu avant l'Empereur, qui logea dans le Palais Doria, & fut traité par le Prince de ce nom avec une magnificence ſurprenante. Le Pape & l'Empereur eurent encore dans cette ville de longues conférences au ſujet de la guerre contre les Turcs; le Pontife ſe repoſa cinq jours, & reprit la route de Rome. Trêve.

Fin du Livre V.

Digitized by Google

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.
LIVRE VI.

ARGUMENT
DU LIVRE SIXIEME.

Le Pape part de Gênes. Départ de l'Empereur pour l'Espagne. Il est jetté sur les côtes de France. François lui rend visite. Il descend à Marseille. Grands honneurs qu'il y reçoit. Le Prince Philippe vient au devant de lui. Avanture remarquable. Publication d'une Ligue contre les Turcs. Noces de Marguerite

Digitized by Google

te avec Octave Farnèſe. Mort de l'Impératrice, ſes funérailles. Hiſtoire remarquable de François Borgia. Revolte des Gantois. L'Empereur paſſe par la France pour aller en Flandre. Sa réception. Son départ. Son arrivée à Gand. Châtiment des Gantois. La Reine Eléonor & le Roi Ferdinand vont lui rendre viſite à Bruſſelles. Ambaſſadeurs de Charles & de François à Veniſe. Paix de la République de Veniſe avec les Turcs. L'Interim publié par l'Empereur. Meurtre de l'Ambaſſadeur du Roi François. Voyage de l'Empereur en Italie, & ſon abouchement avec le Pape. Préparatifs pour la guerre d'Alger, & malheureux ſuccès de cette expédition. Confédération de François avec les Turcs contre l'Empereur. Retour de Charles en Eſpagne. Perpignan aſſiégé par les François, & ſecouru par le Prince Philippe. L'Empereur va en Italie, ſon entrevue avec le Pape.

LE Pape partit de Gênes, ſuivi de dix galéres de l'Empereur, qui l'eſcortérent juſqu'à Spezza. Dans cet intervalle l'Empereur diſpoſa toutes choſes pour ſon retour en Eſpagne; mais avant que de partir, il donna audience aux Ambaſſadeurs du Duc de Toſcane, leſquels entre pluſieurs demandes lui firent celle de Marguerite, veuve d'Alexandre de Médicis, pour leur nouveau Souverain: Charles leur répondit qu'il avoit promis la Princeſſe ſa fille à Octave Farneſe, neveu du Souverain-Pontife, comme en effet ce mariage fut célébré 1538.

Le Pape part de Gênes.

Embarquement de l'Empereur.

lébré peu de tems après. Cela fait, il s'embarqua avec toute la Noblesse qu'il avoit à sa suite. Il n'avoit alors d'autre inquiétude que celle que lui donnoit l'irrésolution des Venitiens au sujet de la guerre offensive contre les Turcs ; il craignoit qu'ils n'entrassent dans la Ligue avec le dessein de s'en détacher, aussitôt qu'ils trouveroient jour à obtenir des Infideles une paix honorable. Sur quoi il faut observer que la République n'avoit à cœur que le bien de la Chrétienté, & que cet intérêt est en tout tems l'unique but des déliberations de son Conseil, pourvû que les conjonctures ne se trouvent pas directement contraires à la sureté particuliére de son Etat, auquel on elle ne se fait point un scrupule d'y pourvoir par des traités, dans la vue de se réserver pour de meilleures occasions, & par là de se mettre plus en état de fournir ses secours dans le besoin.

Il est jetté sur les côtes de France.

A peine l'Empereur avoit fait voile, qu'un vent contraire le contraignit de relâcher à l'Ile de Ste. Marguerite dans un port voisin d'Aiguebelle. Aussitôt François envoya lui faire compliment, & l'inviter à venir jusqu'à Marseille, après avoir eu l'honnêteté de faire sortir la garnison de la Citadelle de cette Place, pour laisser à Charles la liberté d'y en mettre une d'Espagnols, s'il le jugeoit à propos. Cette action est vraiment digne d'un grand Roi. L'Empereur répondit à cette généreuse politesse dans les termes les plus obligeans : entr'autres il dit qu'il estimoit la bonne foi, la candeur, & la grandeur d'ame du Roi beaucoup plus sures, que les boulevars les plus imprenables de toutes

les

Digitized by Google

les forteresses du monde. Il n'accepta pourtant pas alors l'offre de François, il remit à la voile, mais une nouvelle tempête le jetta dans le port d'Aiguesmortes.

On n'a pas manqué de mettre du mistére dans cet accident. Quelques-uns ont assuré qu'il n'y eut rien moins que du hazard; que l'entrevue avoit été dès longtems concertée & promise; qu'on fit intervenir les vents & la tempête, pour avoir un prétexte naturel de se voir, sans que le Pape pût se choquer de la facilité que ces deux Monarques avoient alors à s'aboucher. En effet, sans cette politique, le Pontife auroit eu un sujet légitime de prendre cette visite pour un affront sanglant, & une méfiance insultante pour sa personne, si elle avoit paru se faire de bonne volonté & avec empressement de l'une & l'autre parts, après que ces Princes lui avoient ouvertement refusé la satisfaction de s'entretenir en sa présence.

Quoi qu'il en soit, François, accompagné du Cardinal de Lorraine & de peu de monde, se mit dans un esquif, & vint à la Capitane, dans laquelle il sauta brusquement, & sans autre cérémonie il embrassa l'Empereur, en lui disant, *Mon frére, vous me voyez entre vos prisonnier.* L'Empereur lui répondit, *Je ne crois pas avoir jamais eu de cette manière un tel prisonnier en ma puissance; mais je vous proteste que je serai toute ma vie votre ami avec toute la cordialité d'une ame sincére.*

François prit congé de l'Empereur, & retourna à Marseille. Charles à son tour alla lui rendre visite, & trouva à la descente de sa galére le Roi, la Reine, le Dauphin, le Il descend à Marseille.

Cardinal de Lorraine, le Duc d'Orléans, & une nombreuse Cour, qui étoient venus jusqu'au bord de la mer pour le recevoir. On passa le reste du jour jusqu'au souper en balets & semblables divertissemens, après que les deux Souverains seuls, tous leurs Courtisans s'étant éloignez, eurent eu un long entretien, & se furent donné à la vue de tout le monde les témoignages les plus vifs de la plus étroite amitié; spectacle qui causa d'autant plus de surprise, qu'on se disoit, *Qui pouroit croire que ce sont là ces Princes, dont les haines ont armé toute l'Europe, & ont fait perdre la vie à deux cens mille Chrétiens*!

Il ne se peut rien imaginer de plus superbe que le repas, qui ne fut servi que par des Gentilshommes. L'Empereur étoit à table entre le Roi & la Reine, il passa la nuit avec eux, & le lendemain après le diner les Monarques eurent tête à tête une conférence de deux heures, pendant que tous les Seigneurs des deux Cours se faisoient des caresses qui répondoient parfaitement à la vivacité des embrassemens de leurs Maitres. Pour gage du retour sincére de son amitié, François fit présent à l'Empereur de la bague qu'il portoit au doigt & qui étoit de grand prix: Charles ne fut pas en reste, & donna au Roi un bijou qui n'étoit pas de moindre valeur. On doit convenir que cette entrevue devint la principale cause de la paix qui se conclut bientot après entre les deux Potentats: ils y déposérent leurs haines & leurs jalousies, &

Digitized by Google

y prirent les dispositions propres à rendre leur reconciliation inaltérable.

Ensuite Charles fut reconduit à sa galére par le Roi, la Reine, & les autres Grands du Royaume, & les Monarques se séparérent au bruit du canon & de la mousqueterie. L'Empereur fit force de voiles vers l'Espagne, où le vent toujours favorable le porta fort heureusement, & il débarqua à Barcelone. Son fils le Prince Philippe s'y étoit rendu en poste : il le reçut en pére tendre, & ils allérent ensemble à Madrid. D'abord que Charles y eut mis pied à terre, sa premiére attention fut de courir à l'apartement de l'Impératrice, que de grandes douleurs accompagnées d'une légére fiévre obligeoient à garder le lit. Quelques jours après l'Empereur fut invité à une fête; il y alla, suivi d'un grand nombre des premiers Seigneurs : en chemin il arriva une avanture, qui tient une place considérable dans l'histoire de ce Prince. Un Huissier donna un coup de sa verge sur la croupe du cheval du Duc de l'Infantado, en criant, *Seigneur, marchez vite.* Le Duc se retournant dit à cet Officier, *Me connois tu?* L'autre repliqua, *Oui, Seigneur, je connois parfaitement votre Grandeur; qu'elle marche seulement, elle barre le chemin à Sa Majesté Impériale.* A ces mots, le Duc lui déchargea un coup de son épée sur la tête, & ses Gens se mettoient en devoir de l'assommer, s'il ne les en eût pas empêchez. L'Huissier porta ses plaintes à l'Empereur, qui, après avoir entendu le Duc, ordonna que le blessé seroit puni sévérement, & qu'avant tout il iroit demander au Duc pardon à genoux de

Son départ de France.

Le Prince Philippe vient au devant de lui.

Avanture remarquable.

Digitized by Google

ſon inſolence. Le Duc, touché de la juſtice que Sa Majeſté lui avoit ſi généreuſement rendue, demanda grace pour le coupable, auquel il fit une gratification de cinq cens écus, & qu'il fit encore panſer dans ſa maiſon. Ainſi ce Grand fut maintenu dans l'honneur & le reſpect dus à ſa dignité; & toute la Nobleſſe, intéreſſée à l'offenſe du Duc, en apprit la reparation avec une joye ſinguliére, & alla en corps témoigner ſa reconnoiſſance à l'Empereur, & lui faire de nouvelles proteſtations de fidélité, & de l'amour inviolable qu'elle devoit à un Souverain, qui ſavoit la ſoutenir dans toutes ſes prérogatives, ſans bleſſer les loix de la plus exacte juſtice.

Affaires d'Allemagne.

Cependant les affaires des Catholiques prenoient en Allemagne un très mauvais train. Les Princes Proteſtans s'étoient aſſemblez à Francfort, pour y concerter les moyens d'étendre leur Religion, & la fortune parut d'abord ſe ranger de leur parti: George Duc de Saxe, zélé protecteur des Catholiques, mourut dans ce tems-là, & ſes Etats tombérent entre les mains d'un Prince Luthérien.

Publication de la Ligue contre les Turcs.

Quoique la Ligue contre les Turcs entre le Pape, l'Empereur, & les Venitiens, eût été conclue depuis longtems, on avoit attendu que l'Empereur fût de retour en Eſpagne, pour la publier avec les cérémonies ordinaires. Malgré la déclaration de guerre, André Doria négligea de battre la Flotte Ottomane, comme il lui étoit facile de le faire; d'un autre côté Barberouſſe borna ſes exploits à prendre deux galéres du Pape, & ſe retira ſans au-

Digitized by Google

autre expédition. La conduite de ces deux grands Capitaines causa une surprise extrême, chacun en raisonna différemment, & les plus clairvoyans tenoient pour certain qu'il y avoit entr'eux une connivence secrette, qu'ils étoient convenus de ne point risquer le sort d'une bataille, pour se rendre plus longtems nécessaires, & se maintenir dans leurs postes & dans la faveur de leurs Souverains. Aussi les Venitiens pénétrérent cette intrigue, & en prirent le parti de se détacher de la Confédération, & de faire leur accommodement particulier avec les Turcs.

Noces de Marguerite & d'Octave Farnese.

Cependant on faisoit à Rome les préparatifs des noces de Madame Marguerite avec Octave Farnese. Ce mariage fut le sujet des discours du Public : Octave n'avoit aucun titre convenable à cette alliance, & l'on ne pouvoit comprendre les raisons que l'Empereur avoit eues de donner sa fille à un simple Gentilhomme, & de la refuser à un Duc de Florence qui la demandoit avec tant d'empressement : mais l'Empereur avoit ses desseins. En effet, il parut toujours avoir fort à cœur la conclusion de cette affaire. Vers le milieu du mois de Septembre, le Cardinal de St. Jaques fut chargé d'amener la Princesse : qui dans toute la route de Florence à Rome reçut des honneurs extraordinaires : par-tout il y eut à son passage des fêtes & des réjouissances solemnelles. Mais on ne vit rien d'égal à la pompe de la réception qu'on lui fit à Rome : le Cardinal Farnese frére d'Octave, le Duc de Castro, Jean Baptiste Savelli, Jérôme Orsino, Don Jean Borgia, plusieurs Ambassadeurs, &

Digitized by Google

nombre de Barons Romains, allérent avec Octave la recevoir: enſuite ſon nouvel Epoux la préſenta au St. Pére, qui la baiſa au front, & lui donna ſa bénédiction. Ce ne fut que plaiſirs, que divertiſſemens toujours nouveaux juſqu'à la cérémonie du mariage, qui ſe célébra le 3. de Novembre, Octave n'étant alors que dans ſa quatorziéme année.

A l'égard du Duc Côme de Florence, le Pape avoit ſouhaité de le marier avec Victoire Farneſe ſa niéce: cette alliance au contraire n'étoit pas du gout de l'Empereur, qui fit traiter du mariage de ce Duc avec Eléonor fille de Don Pedro de Toléde Vice-roi de Naples, & cette affaire ſe conſomma peu de tems après. Cependant Rome ſe vit tout d'un coup troublée par les allarmes de la guerre; le Pape prit les armes pour réunir le Duché de Camerino au domaine de l'Egliſe. Laiſſons le Pontife occupé à ſes expéditions militaires, & revenons à ce qui ſe paſſoit en Eſpagne.

Groſſeſſe de l'Impératrice.

Les indiſpoſitions de l'Impératrice ceſſérent à l'arrivée de Charles, & aboutirent enfin à une groſſeſſe déclarée, qui répandit une joye univerſelle dans le Royaume. L'Empereur ſur-tout en eut une ſatisfaction inexprimable: il avoit eu le chagrin de perdre preſqu'au berceau deux Princes ſes fils, ſavoir Don Ferdinand & Don Jean, le premier en 1530. l'autre deux ans après; & maitre de tant de Royaumes, il étoit ſenſiblement touché de voir toute ſa puiſſance & la grandeur de ſa race mal aſſurées ſur la tête d'un unique Héritier.

L'eſpérance d'avoir bientôt un nouveau ſou-

Digitized by Google

soutien de sa Maison s'évanouit en un moment, il se vit accablé de la plus vive douleur; l'allegresse anticipée du Peuple se tourna en deuil, par la fin tragique de l'Impératrice, qui mourut le premier de Mai 1539. quatre heures après avoir mis au monde un enfant mort, avec des douleurs incroyables. On dit que la Sage-femme, voyant l'enfant situé de travers dans le ventre, déclara qu'elle ne vouloit pas entreprendre sans secours un accouchement aussi difficile, quoiqu'elle eût parfaitement réussi dans les autres couches de l'Impératrice même, qui, entendant qu'on alloit faire venir les Chirurgiens, ne voulut jamais le permettre, & protesta qu'elle aimoit mille fois mieux mourir en accouchant seule, que d'être assurée de vivre longtems au moyen d'une délivrance opérée par la voye des instrumens & le ministére des Chirurgiens: puis se tournant avec courage vers la Sage-femme, elle lui dit d'un ton ferme, *Faites votre office, & laissez à Dieu le soin de faire le reste, comme il jugera à propos.* Ainsi accoucha, ainsi mourut cette Princesse, qui dans tous ses accouchemens parut toujours très insensible aux douleurs de l'enfantement, peut-être avec trop d'affectation, mêlée sans doute d'un mépris criminel pour cette sorte de peine infligée à toutes les femmes depuis la transgression de la mére commune du genre humain: & s'il est permis d'interposer le bras de Dieu dans un événement de cette nature, la mort de l'Impératrice doit être regardée comme une punition de son insensibilité, par laquelle il semble qu'elle ait voulu braver le jugement

Sa mort. 1539.

Digitized by Google

du Créateur, & secouer avec orgueil le joug qu'il a imposé à celles qui nous donnent la naissance. Au reste ceci n'est dit qu'en passant, & par forme de réflexion.

Campo, dans son Histoire de Modéne, assure que, malgré la difficulté de l'accouchement qui mit l'Impératrice au tombeau après qu'elle eut souffert des douleurs infinies, l'enfant vint au monde vivant, & reçut le Baptême avec le nom de Ferdinand, mais que sa mort suivit de près celle de sa mére. Il y a sur ce fait tant de contradiction chez les Historiens, qu'il ne m'est pas possible de dire rien de positif à cet égard. Tout ce qui est hors de doute, c'est que l'Empereur fut extraordinairement affligé de cette double perte, surtout de celle de l'Impératrice, qui n'avoit pas encore trente six ans accomplis.

Il n'étoit pas à Tolède, où cette chére Epouse mourut; mais au premier avis de l'extrêmité de sa maladie, il partit sur le champ en poste de Madrid avec le Prince Philippe, dans l'espérance qu'il la trouveroit encore en vie. En chemin il reçut la nouvelle de sa mort, ce qui lui fit hâter son voyage pour avoir au moins la triste consolation de la voir pour la derniére fois avant qu'on l'embaumât: en effet à peine fut-il descendu de cheval, qu'il courut à l'appartement où étoit le cadavre, auquel il dit un éternel adieu avec une tendresse touchante & les transports de l'amour le plus vif: il colla son visage sur celui de cette bien-aimée compagne, qu'il couvrit d'un torrent de larmes; & il auroit fait plus longtems retentir

le

Digitized by Google

le palais de ſes ſanglots, ſi l'Archevêque de Tolède n'eût pas trouvé le moyen de le tirer d'un ſpectacle ſi affligeant, & de l'entraîner dans un autre apartement.

Préſages de cette mort.

Les ſignes que le Ciel fait d'ordinaire paroître, pour annoncer aux hommes de ſemblables événemens, ne manquérent pas à l'occaſion de cette mort. Il y eût le même jour une éclipſe de Soleil, & l'on vit une Comète épouvantable, avec une queue d'une longueur extraordinaire & qui ſe ſéparoit en pluſieurs branches: ſur ce dernier phénoméne, que l'Empereur obſerva, ce Prince augura qu'il étoit menacé de grands malheurs: *Mais je ſaurai*, dit-il, *par mon courage & les lumiéres de ma raiſon, me mettre au deſſus de la maligne influence des Aſtres.*

Pompe funébre.

On porta le corps de l'Impératrice à Grenade, pour y être enſeveli dans la chapelle où ſont les tombeaux des Rois Catholiques. Il n'y eut point d'Eccléſiaſtiques ou de Gentilshommes un peu diſtinguez, qui ſe diſpenſaſſent d'aſſiſter à la pompe funébre: toute la Nobleſſe y parut en habit de deuil; les Prêtres marchoient revêtus des ornemens ſacerdotaux, tous une torche à la main; on ſonnoit les cloches dans tous les lieux où le convoi paſſoit; & les Curez, à la tête de leur Clergé, venoient au devant, & ſe mettoient à la ſuite l'eſpace de quelques milles.

Hiſtoire de François Borgia.

Entre les plus remarquables Seigneurs, Don François Borgia, Marquis de Lombai, héritier du Duc de Gandie, ſe faiſoit remarquer par ſon nombreux cortége. Il avoit été chargé par l'Empereur de conduire la pompe funébre: ce fut à cette occaſion qu'il ſe

se sentit poussé par un mouvement d'en haut à renoncer au monde. A l'ouverture du cercueil, il aperçut le cadavre si difforme, qu'il n'y restoit aucune trace des traits qu'on y voyoit du vivant de l'Impératrice : pénétré autant que surpris d'un spectacle aussi touchant, *Hé quoi*, s'écria-t-il, *est-ce là l'Impératrice Isabelle, cette Princesse en qui nous avons vu un assemblage complet de toutes les beautez, le modele de toutes les graces réunies, le trésor de toutes les vertus ? Est-ce là cette Régente de tant de Royaumes, cette Souveraine de tant de Peuples, l'Epouse d'un Empereur ? Que sont devenus les traits éclatans de son visage, ce port majestueux qui lui attiroit tout notre respect, cette face brillante qui au milieu de toutes les autres femmes lui donnoit le relief d'un Ange descendu sur terre ?*

Pendant qu'il proféroit ces paroles, il resta quelque tems immobile à la contempler, & rempli des réflexions que cette vue lui avoit inspirées, il revint de cette cérémonie tellement desabusé de la vanité du monde, l'esprit tellement occupé du terme fatal où aboutissent toutes les grandeurs de la Terre, qu'il résolut dès ce moment d'abandonner les richesses immenses qu'il possédoit, & les grandes charges qui l'attachoient à la Cour de Charlequint, dans la vue, comme il le dit lui-même, de se faire un trésor pour l'autre vie. A cette fin il prit l'habit de l'Ordre qu'Ignace de Loyola venoit de fonder, & qui depuis quelque mois, d'une simple société d'Hermites qu'il étoit dans sa naissance, étoit réduit par une Bulle de Paul III.

en

Digitized by Google

en forme de Congrégation réguliére ſous le nom de Jéſuites. François Borgia y vécut ſaintement, & a mérité d'être mis après ſa mort au catalogue des Saints de l'Egliſe Romaine, & il eſt le troiſiéme de la Société qui a eu cet honneur.

L'Empereur étoit encore dans les plus vifs reſſentimens de la mort de l'Impératrice, lorſqu'il reçut un chagrin qui lui fut peut-être plus ſenſible, parce qu'outre qu'il lui ſerroit également le cœur, il lui cauſoit un embarras d'eſprit qui rendoit ſa peine beaucoup plus inſuportable. Les habitans de Gand, foulez par un nombre infini de taxes & de droits extraordinaires, avoient pris les armes pour ſecouer un joug auſſi tirannique. Leur premiére expédition fut de piller les maiſons des Officiers de l'Empereur: enſuite ils eurent recours à la protection du Roi de France, auquel ils promirent une entiére obéiſſance, s'il vouloit les mettre à couvert de la vangeance de leur Souverain: mais ce généreux Monarque, ſincérement réconcilié avec Charles, n'écouta dans cette rencontre que la voix de ſon cœur; il n'eut rien de plus preſſé que de ſaiſir l'occaſion de rendre un ſervice eſſentiel à ſon nouvel ami & confédéré, & ſur le champ il lui donna la premiére nouvelle de cette revolte.

Revolte de Gand.

Généroſité de François.

Auſſitôt que Charles l'eut reçue, il ne balança pas à prendre le parti de ſe tranſporter en Flandre, où il ſentit bien que ſa préſence devenoit abſolument néceſſaire, pour mettre les Rebelles à la raiſon. Comme il apperçut du premier coup d'œil la néceſſité de ce voyage, il ne conſulta perſonne pour s'y déter-

Digitized by Google

terminer. Mais la difficulté étoit de résoudre par quel pays il passeroit : la route de l'Allemagne paroissoit impraticable, attendu que les Luthériens y étoient trop puissans, pour ne pas craindre qu'ils ne s'opposassent à son passage ; il y avoit trop de danger sur mer ; une tempête pouvoit le jetter sur les côtes d'Angleterre, où il auroit encore moins trouvé son compte, par raport à l'animosité du Souverain de cette Ile au sujet de son divorce avec Catherine d'Arragon tante de l'Empereur. Tous ces inconvéniens murement réfléchis, Charles ne trouva point de route plus sure que celle de France.

Charles se détermine à traverser la France.

Aucun de ses Ministres ne goûta cette résolution, sur le principe que c'étoit à l'Empereur une imprudence inexcusable de se mettre de gayeté de cœur à la discrétion d'un Roi de France, avec lequel il avoit tant d'anciens intérêts à démêler. *Je ne veux point*, répondit Charles, *être en reste avec le Roi François sur la générosité & la grandeur d'ame. Ce Monarque n'a pas fait difficulté de se fier à moi, lorsqu'il est venu de son plein gré à Aigues-mortes se mettre entre mes mains dans ma galère ; je ne prétens pas qu'il ait cet avantage sur moi, je veux lui marquer la même confiance.*

Rien ne put tirer l'Empereur de ce dessein, & pour l'exécuter il expédia sans perdre de tems un courier au Roi Très-Chrétien pour lui demander la liberté de traverser ses Etats, avec promesse entr'autres de sa part de lui donner, à lui ou à l'un des Princes ses enfans, l'investiture du Duché de Milan, s'il vouloit de son côté sur sa parole royale lui promettre le passage libre par la France.

Mais

Digitized by Google

Mais à la suite de cet engagement, il y avoit un article subtilisé à l'alambic des Espagnols. Charles supplioit en même tems François, de ne point exiger avec trop d'empressement la signature de cette promesse, *de peur*, dit-il, & ce sont les propres termes de sa lettre, *de peur qu'on ne puisse me reprocher d'avoir agi par contrainte, & uniquement pour en obtenir mon passage.* Enfin il prioit le Roi de ne pas vouloir d'autre sureté de lui que sa parole.

François, accoutumé à juger du cœur des autres par le sien propre, lui accorda le passage comme il le demandoit, & sous la parole de Roi qu'il exigeoit : il le fit contre le sentiment du Cardinal de Tournon, mais de l'avis du Connétable de Montmorenci. Après avoir envoyé la réponse, le Roi fit partir ses deux fils pour aller recevoir l'Empereur à Bayonne, & l'amener de là à la Cour : lui-même, tout infirme qu'il étoit, se mit en chemin, & vint à sa rencontre jusqu'à Châtellerault. Dans toute la route Charles eut le pouvoir de condamner à la prison, d'en délivrer, & de faire d'autres actes de Souveraineté, avec une autorité aussi absolue qu'il l'auroit eue dans ses propres Etats : enfin François le reçut avec une magnificence incroyable, par-tout il le traita splendidement, il ne le quitta jamais ; en un mot, pour ne pas entrer dans un plus long détail, il suffit de savoir qu'il en coûta à la France plus d'un million d'écus Romains pour la dépense faite à l'occasion de ce passage. Réception de l'Empereur.

Une reception, qui mettoit au jour tant de cordialité, ne put rassurer l'esprit naturellement soupçonneux de l'Empereur : Ses craintes.

à

à peine eut il fait deux journées en France, que toute la pompe de sa marche, qui avoit l'air du triomphe d'un Conquérant, ne l'empêcha pas de se repentir de la résolution qu'il avoit prise de se livrer à son ancien ennemi; le risque qu'il croyoit courir commença à réveiller jusqu'à l'ombre des soupçons les moins fondez. Il est vrai qu'il recevoit de tems en tems des avis secrets, que le Roi étoit vivement sollicité par plusieurs de son Conseil de se ressouvenir de sa prison de Madrid, de se convaincre de la justice qu'il y avoit de s'assurer à Paris de la personne de l'Empereur, & de saisir sans scrupule une conjoncture aussi favorable, pour terminer sans retour les différends qu'on avoit avec la Maison d'Autriche.

Ses craintes redoublérent à l'occasion d'un badinage de jeunesse, qui n'eut d'autre principe que la vivacité Françoise, ennemie de la contrainte qu'on affecte en Espagne. Un jour le jeune Duc d'Orléans se lança sur la croupe du cheval de l'Empereur, & embrassant ce Prince par derriére, il lui dit d'un air enjoué & folâtre, *Votre Majesté est à présent ma prisonniére.* Cette plaisanterie ne plut pas trop à l'Empereur, qui avoit déja l'esprit extrêmement embarrassé de sa méfiance; il craignit que ce jeu ne fût un préfage sûr de la disgrace qu'il attendoit. Mais ce qui acheva de le confirmer dans ses soupçons, fut qu'on l'avertit que Madame d'Etampes maîtresse du Roi sollicitoit son amant de ne point laisser perdre une si belle occasion, de contraindre Charles à se relâcher des conditions desavantageuses qu'il avoit su arracher de Sa Ma-

Majesté, lorsqu'elle étoit prisonniére à Madrid, ou au moins à adoucir en plusieurs points la dureté de ce traité. L'Empereur, instruit de cette intrigue, courut au remède propre à conjurer l'orage dont il étoit menacé; il mit habilement en jeu l'apât qui réduit d'ordinaire les Dames à se rendre : un jour qu'il se trouvoit avec la Ducheſſe, avant que de se mettre à table, il laissa tomber un diamant de la valeur de dix mille ducats, en tirant son gand pour se laver les mains; la Dame s'empressa de le ramasser pour le rendre à l'Empereur : *Ce bijou*, lui dit-elle, *appartient à Votre Majesté. Non, Madame*, répondit Charles, *il est à vous: je vois bien qu'il veut changer son sort, il veut rester entre vos mains; j'y consens de tout mon cœur, & je vous prie instamment de l'accepter.* Le présent fit son effet, la Ducheſſe se crut obligée de reconnoître cette générosité; elle changea de conduite, & n'eut d'autre attention qu'à empêcher le Roi son amant de se laisser surprendre aux conseils de ses Ministres, & d'écouter les raports de ceux qui ne s'étudioient qu'à faire revivre les anciennes haines des deux Monarques.

Ces Princes ont été, à l'occasion de ce voyage, l'objet de la mauvaise humeur des Politiques. Ils ont taxé Charles d'imprudence de s'être remis entre les mains d'un Roi, qui ne pouvoit jamais être son ami qu'en aparence, tant que des intérêts publics & secrets ne lui permettroient pas de prendre les sentimens d'une affection sincére & durable. François, selon ces rigides Critiques, ne devoit pas laisser échaper l'occasion qu'il avoit,

par

Digitized by Google

par cent prétextes qu'il auroit eus pour juſtifier ſa conduite. Il eſt certain que ce Roi reconnut ſa faute, & qu'il fit ſentir le poids de ſon chagrin au Connétable de Montmorenci, qui ſeul s'oppoſa à tous ceux qui conſeilloient d'arrêter l'Empereur: ce Favori fut exilé, mais ſa diſgrace fut courte, & bientôt après il fut rapellé à la Cour.

1540. L'Empereur ſéjourna ſix jours à Paris, pendant leſquels on lui donna des fêtes d'une magnificence vraiment royale, & qui étoient animées par l'enjoument d'une Cour où regnoient ſouverainement la politeſſe & le gout des plaiſirs. Depuis que la revolte de Gand étoit déclarée, on n'avoit pas manqué d'agir auprès de ces Rebelles pour leur perſuader d'avoir recours à la clémence de l'Empereur: mais pour leur malheur ils avoient rejetté ce conſeil, aveuglez par l'éloignement de leur Souverain qui ſembloit les mettre à couvert de ſa vangeance. Cette fauſſe ſécurité fut la cauſe de leur perte: l'Empereur ne laiſſa point pénétrer ſes deſſeins, & les Gantois n'aprirent ſon départ d'Eſpagne qu'après ſon arrivée en France: ainſi ils ſe virent dans une fâcheuſe extrêmité, n'ayant pas eu le tems de ſe préparer à une deffenſe convenable. Ils n'avoient point de troupes, car, quoique leur ville fût extraordinairement peuplée, quoiqu'elle pût fournir juſqu'à quarante mille Combattans, ou du moins gens capables de porter les armes, ils connoiſſoient aſſez, par des exemples étrangers, le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur une multitude tumultueuſe & ſans diſcipline. D'ailleurs ils n'avoient pris aucunes alliances

avec les autres villes du pays. Pour comble d'infortune, François, sur qui ils avoient fondé leur plus solide apui, avoit non seulement refusé de soutenir leur revolte, mais s'étoit même ouvertement déclaré pour Charlequint: &, ce qui est encore plus remarquable, il lui découvrit à Paris tous les desseins des Rebelles, & lui montra les lettres qu'il avoit reçues des principaux de Gand; ensorte que l'Empereur, instruit du détail de la conspiration, eut le moyen en arrivant d'en saisir les Auteurs, & de les sacrifier à son ressentiment. Les Politiques n'ont pas épargné la mémoire de François sur cet article, ils ont chargé ce Prince des plus sanglans reproches, par la maxime qui ne permet pas qu'un Souverain, qui ne jugera pas à propos de fomenter les troubles des Etats voisins, se rende l'instrument de la punition des rebelles, à moins qu'il ne se trouve alors en guerre ouverte.

Charles partit enfin de Paris au commencement de Janvier, & fut accompagné jusques sur les frontiéres de Flandre par le Dauphin, le Duc d'Orléans, le Duc de Lorraine, & les principaux Seigneurs de la Cour de France. Le dernier jour du même mois il fit son entrée à Brusselles, où arrivérent quatre Ambassadeurs de la part des Gantois, qui demandoient grace: il les reçut avec une sévérité menaçante, il ne leur permit pas de lui parler dans une autre posture qu'à genoux; &, après les avoir écoutez sans s'être découvert ni leur avoir fait la plus petite civilité, il ne leur dit autre chose en les congédiant, sinon qu'il devoit se rendre dans leur ville avec

Départ de l'Empereur.

Son entrée à Brusselles.

Digitized by Google

avec tout l'apareil d'un Souverain, le ſceptre dans une main, & dans l'autre l'épée de la juſtice.

Il reſta plus d'un mois à Bruſſelles, & ſe remit en chemin le 8. ou ſelon d'autres le 14. de Mars, à la tête de deux mille Chevaux Bourguignons & Flamans, & d'un Régiment de ſix mille Allemans, commandez par le Comte de Rœux. Il aprit en route que les Gantois ſe diſpoſoient à lui faire une entrée triomphante, & à venir au devant de lui avec tout l'apareil convenable: il leur envoya ordre de ne faire aucun mouvement pour ſa réception, & la deffenſe expreſſe de n'élever ni arcs de triomphe ni rien qui en aprochât; & de cette maniére il entra à Gand ſans aucune cérémonie, & preſqu'à la ſourdine. Sur le champ, pour tenir le peuple en bride, il diſtribua ſes troupes dans les poſtes les plus importans de la ville; enſuite il voulut juger l'affaire des Gantois en public, & avec les formalitez du barreau: le Procureur-Fiſcal forma l'accuſation de crime de Léze-Majeſté contre les Habitans, qui furent deffendus par un Avocat; &, les plaidoyers finis, l'Empereur prononça la ſentence ſuivante, qui fut exécutée à la rigueur.

Son arrivée à Gand.

Châtiment des Gantois.

Neuf des principaux Conjurez furent condamnez à perdre la tête par la main du boureau, & quantité d'autres à être pendus: aucun de ces malheureux n'obtint grace, & tous les jours on faiſoit des exécutions; enfin le ſévére Monarque n'épargna que ceux qui s'étoient ſoustraits à ſa vangeance par la fuite, & entre ceux-là il y avoit un bon nombre des Chefs de la revolte. Dans cette

occa-

Digitized by Google

occasion l'Empereur ferma l'oreille à la voix de la clémence, pour ne suivre que les mouvemens de sa colére, qu'il ne croyoit pouvoir porter trop loin eu égard à l'offense, que plusieurs raisons rendoient à ses yeux digne de la plus rigoureuse punition; entr'autres parce qu'étant né dans cette ville, il la croyoit obligée de donner, par son respect & sa soumission à toute épreuve, l'exemple de la plus parfaite obéissance. Aussi ne mit-il point de bornes à sa vangeance, il la dépouilla de tous ses priviléges, qui en effet étoient si étendus, qu'elle paroissoit n'être soumise qu'à ses propres loix; c'est pour cela qu'elle a toujours porté l'indépendance plus loin & avec plus de hauteur qu'aucune ville des Pays-Bas, jusques là qu'elle s'est rendu fameuse par plus de quarante revoltes contre ses légitimes Souverains.

De plus, entre les conditions que l'Empereur imposa à ces rebelles, il les condamna à payer trois cens mille ducats, (d'autres disent huit cens mille) pour faire construire une citadelle, qui est le moyen ordinaire de contenir les Peuples mutins, & il chargea de ce soin Jean-Jaques de Médicis, Marquis de Marignan: & pour l'entretien de la garnison, il les taxa à la somme de neuf mille ducats tous les ans. Il fit ruïner cinquante six maisons, qui servoient de lieux d'assemblée à autant de communautez des Bourgeois, qu'il abolit entiérement. Les revenus de la ville, qui montoient à cent mille ducats, furent confisquez à son profit. Il les obligea de combler les fossez de la ville, & d'abattre les ouvrages qu'ils avoient déja

élevez pour les fortifier : il fit prendre toutes leurs munitions de guerre, principalement leur artillerie & leurs armes. Enfin il n'y a point encore eu d'exemple d'une vangeance si rigoureuse, même contre des Sujets rebelles : celle-ci fut poussée si loin, qu'on crut alors les Gantois non seulement guéris pour jamais de la démangeaison de secouer le joug, mais même hors d'état pour toujours de rien entreprendre contre leurs Maitres, si cette fantaisie leur revenoit : cependant ils reprirent bientot avec leurs forces cet esprit de haine contre toute domination, & nous les verrons sous le regne suivant se joindre aux autres villes revoltées des Pays-Bas, & soutenir avec fureur une des plus étranges révolutions dont nous ayons connoissance.

Voyage de Ferdinand & de la Reine Eléonor en Flandres.

Pendant que l'Empereur étoit ainsi occupé en Flandres, le Roi Ferdinand son frére y vint, pour prendre de concert des mesures sur certaines affaires très importantes, qui concernoient l'Empire en général, & en particulier la conservation de leurs Etats héréditaires. François y avoit aussi envoyé la Reine Eléonor sa femme, pour conclure, s'il étoit possible, la négociation de la paix, & obtenir de l'Empereur une entiére satisfaction à l'égard du Duché de Milan, qui étoit la pierre fatale, sur laquelle les deux Monarques avoient jusqu'alors aiguisé leurs épées, l'un à vouloir s'en rendre maitre, l'autre à s'obstiner à ne point s'en désaisir. Charles ne voulut entendre parler d'aucune affaire, pendant qu'il prenoit de si terribles résolutions contre les Gantois ; après qu'il eut

Digitized by Google

sur satisfait son ressentiment ; il entra en traité avec la Reine Eléonor & George de la Forêt Ambassadeur de François, & ces conférences n'aboutirent qu'à des articles généraux, tels qu'une promesse de donner en mariage une de ses filles à Charles Duc d'Orléans, avec les Pays-Bas pour dot, lesquels ne seroient réellement délivrez qu'au tems de la consommation du mariage, & non auparavant. Mais cet engagement n'étoit qu'un leurre, propre à faire connoître au Public que Charles n'avoit rien tant à cœur que la paix ; ce qu'il fit encore par complaisance pour la Reine Eléonor, & le Cardinal Alexandre Farnese que le Pape lui avoit envoyé avec le titre de Légat *a Latere*. En effet il étoit facile de pénétrer les vues de l'Empereur : le bas âge de la Princesse éloignoit la consommation de son mariage, & par là on ne pouvoit douter que le but d'une pareille proposition ne fût de gagner du tems, de divertir ailleurs les pensées du Roi de France, & de lui faire entiérement oublier le Duché de Milan par l'apât d'un échange aussi considérable. On sait d'ailleurs que l'Empereur & son frére Ferdinand étoient convenus ensemble de ne jamais se défaire de cet Etat sous quelque considération que ce pût être, comme étant d'une trop grande importance pour les intérêts de leur Maison, à laquelle le Milanez assuroit un passage toujours ouvert pour transporter ses troupes dans le besoin en Espagne, en Allemagne, en Hongrie, en Flandres, par la facilité qu'elle auroit en tout tems de les embarquer à Gênes : pour raison de quoi

Digitized by Google

il devenoit néceſſaire d'entretenir une parfaite intelligence avec cette République, à qui le Duché de Milan ſervoit de barriére; & qui n'étoit que trop intéreſſée à ne point ſouffrir qu'il paſſât tôt ou tard entre les mains d'un Prince, qu'elle pouroit regarder comme ſon ennemi. Joint à cela que ce Duché faiſoit la ſureté du Royaume de Naples, & de tous les Princes d'Italie amis de la Maiſon d'Autriche. Par tant de raiſons déciſives, il fut réſolu entre l'Empereur & Ferdinand de demeurer inébranlable ſur cet article, & de ne jamais permettre que ce Duché tombât au pouvoir des François; non pas tant par cet eſprit d'avidité qui veut tout envahir, que pour mettre leurs Etats à couvert des conſéquences dangereuſes qui en réſulteroient. Cette politique étoit ſi généralement connue, que les plus judicieux Miniſtres de François lui avoient conſeillé d'abandonner toutes ſes prétentions de ce côté-là, & de ſe mettre ſur cela l'eſprit en repos; puiſque s'obſtiner à vouloir ſe rendre maitre d'une choſe, qui eſt abſolument néceſſaire à celui qui la poſſéde, c'étoit perdre ſon tems à ſoutenir des guerres qui ne pouvoient produire que la ruïne des Peuples. Mais ce Prince magnanime n'écoutoit point de raiſon ſur cet article : la conquête du Milanez faiſoit ſa paſſion dominante, il l'avoit ſi profondément imprimée dans la tête, toute ſa vie il chérit tellement cet objet, qu'on aſſure qu'au lit de la mort il dit peu de tems avant que de rendre le dernier ſoupir, *Je meurs, le cœur rempli du Duché de Milan.*

Lors

Digitized by Google

Lors du passage de Charles à Paris, ce Monarque & François, pour faire voir à toute l'Europe que dans leurs conférences ils ne s'étoient entretenus que de l'intérêt présent de la Chrétienté, avoient résolu d'envoyer en même tems deux Ambassadeurs à Venise, pour solliciter ce Sénat de conclure avec eux une Ligue contre Soliman. A cet effet deux Seigneurs distinguez par leur naissance & leurs emplois furent choisis, savoir, le Marquis du Guast Gouverneur de Milan de la part de l'Empereur, & de celle de François le Maréchal d'Annebaut Gouverneur de Provence. Ces Ministres parurent à Venise avec un magnifique & nombreux cortége; le Sénat les traita de la maniére la plus superbe: mais la pompe extraordinaire de cette ambassade s'en alla en fumée; les Vénitiens, trop clairvoyans sur leurs intérêts, n'eurent garde de s'embarrasser dans une nouvelle Ligue, après s'être trouvez dans la situation la plus desavantageuse par la rupture de la premiére, outre qu'ils étoient convaincus que la réconciliation des deux Monarques ne pouvoit pas être de longue durée.

Ambassadeurs de Charles & de François à Venise.

Ils avoient donc déja fait toutes les démarches, pour obtenir de Soliman une paix honorable, & ils avoient trouvé ce Sultan disposé à les satisfaire, pour être en état de suivre sans obstacle le grand dessein qu'il avoit de fondre sur la Hongrie avec toutes ses forces; comme en effet il fit à l'occasion de la mort du Roi Jean, qui avoit causé de grands troubles dans ce Royaume, la Reine veuve s'étant jettée d'une part entre

Accommodement du Grand-Turc avec la République.

Digitized by Google

les bras du Grand-Seigneur, pour avoir sa protection contre Ferdinand Roi des Romains, qui depuis longtems prétendoit à cette couronne, & qui depuis la mort de son rival vouloit se mettre en possession de la partie du Royaume qu'il possédoit de son vivant.

Ferdinand avoit obtenu de l'Empereur son frére des troupes & de l'argent; mais ce secours se trouva trop foible contre un ennemi puissant, qui non seulement lui ôta l'espérance de conquérir la portion du Roi Jean, mais encore qui le dépouilla de ce qu'il possédoit dans ce Royaume, quoique la prise de Bude & la mort du Cardinal Martinusius donnassent lieu dans la suite à de nouvelles révolutions.

1541. Au commencement du printems de l'année 1541. l'Empereur tint une Diéte à Ratisbonne, dans laquelle il accorda aux Protestans le fameux Edit connu sous le nom d'*Interim*, qui permet à chacun le libre exercice de sa Religion, jusqu'à ce que les différends des deux partis au sujet de la doctrine fussent terminez par la voye d'un Concile général. Cette pacification déplut infiniment au Pape, d'autant plus qu'en même tems le Roi François publioit dans ses Etats les plus rigoureux Edits contre les Protestans: aussi le Pontife ne manqua pas en plein Consistoire de combler d'éloges le Roi Très-Chrétien, comme un Prince beaucoup plus zélé que l'Empereur pour les intérêts de la foi catholique.

Publication de l'Interim.

Dès les premiers jours de la publication de l'*Interim* en Allemagne, il arriva en Italie

un

un événement, qui causa la rupture de la Ligue & de la bonne intelligence qui paroissoit être entre l'Empereur & le Roi de France, & rendit ces Princes plus irréconciliables que jamais.

Assassinat d'un Ambassadeur de François.

Antoine Rincone Ambassadeur de François à Constantinople, mais Sujet rebelle de l'Empereur, pour retourner à Paris passa à Venise avec César Fregose aussi Ministre du Roi, & ne séjourna que peu de jours en cette ville. Comme il étoit fort replet, il jugea qu'il seroit trop fatigué à continuer sa route par terre, & il prit le parti de s'embarquer sur le Po, dans la confiance qu'il lui étoit libre de passer sur les terres d'Espagne, en vertu de la trêve de dix ans qui avoit été publiée: mais les Espagnols, ne pouvant souffrir qu'un rebelle Sujet de leur Souverain passât impunément sur les terres de son obéissance, le firent assassiner, sans avoir aucun égard pour le caractére sacré dont il étoit revêtu. On accusa le Marquis du Guast Gouverneur de Milan d'être l'auteur de cette violence, & il eut beau offrir de se purger devant le Roi, on ne l'en crut pas moins coupable de cette infame action. On a dit encore que les Espagnols se portérent à cette extrémité, dans le dessein d'empêcher la conclusion d'un traité que ce Ministre avoit négocié à la Porte contre l'Empereur, & dont il portoit à Paris les articles, pour les faire signer par le Roi. Sous quelque prétexte & par quelque motif que la chose se fit, l'Ambassadeur fut assassiné & Fregose avec lui. François reçut cette nouvelle avec les mouvemens d'indignation que devoit inspi-

inſpirer un meurtre de cette nature; il écrivit à tous les Princes de l'Europe dans les termes les plus forts, pour les intéreſſer dans l'injure qu'il venoit de recevoir, & qui en effet violoit le Droit des Gens.

L'Empereur paſſe en Italie, & s'aboucche avec le Pape.

La Diéte de Ratisbonne finie, l'Empereur paſſa en Italie avec une nombreuſe ſuite de la plus floriſſante Nobleſſe de ſes Etats. Son deſſein étoit de s'aboucher avec le Pape, & l'entrevue ſe fit à Luques, où le Pontife, quoique dans une extrême vieilleſſe, ſe tranſporta, ſuivi d'un cortége convenable, & ſans craindre les incommodités des chaleurs de la ſaiſon, après avoir laiſſé à Rome le Cardinal Carpi avec le titre de Légat Apoſtolique pour y commander en ſon abſence. La premiére attention du St. Pére fut de mettre ſur le tapis l'aſſemblée d'un Concile, & la paix avec le Roi de France: ſur ce ſecond point il ne put rien obtenir; l'Empereur ſe tint ferme dans le refus qu'il fit de traiter en aucune façon d'un accommodement avec François, ſur la certitude qu'il avoit de ſon étroite alliance avec le Turc, ce qui lui avoit fait prendre la réſolution de rejetter avec horreur le commerce & l'amitié d'un Prince, qui tenoit ſans honte la cauſe de la Chrétienté (ce furent les propres termes dont il ſe ſervit) pour s'unir avec l'Ennemi déclaré de la foi de Jéſus-Chriſt. Paul ne put donc tirer autre choſe de l'Empereur que la promeſſe de faire célébrer un Concile dans la ville de Trente, comme il s'y étoit déja engagé avec les Princes d'Allemagne. Malgré cette obſtination à rejetter toute propoſi-

Digitized by Google

position de paix avec le Roi de France, quoique même l'Empereur eût exigé que le Duché de Palliano fût restitué à Marc-Antoine fils d'Ascagne Colonne, en lui donnant de plus Victoire Farnese en mariage; à cela près, le Pape eut tout lieu d'être content de cette entrevue, & il le témoigna en public, en faisant le panégirique de ce Prince, qu'il dit avoir effacé la gloire des plus illustres Potentats qui eussent paru dans la Chrétienté. Le S. Pére voulut encore qu'Octave son neveu accompagnât l'Empereur dans l'expédition d'Alger, afin que ce jeune Seigneur en faisant sa premiére campagne signalât sa valeur contre les Infideles. Toutes ces choses règlées, le Pontife retourna à Rome, & l'Empereur se rendit à Génes.

Expédition d'Alger.

Tous les préparatifs de cette guerre d'Alger étoient déja faits; il y avoit en Espagne & en Italie des magazins prodigieux de toutes sortes de munitions; outre cela l'Empereur avoit fait venir six mille Allemans, commandez par les Colonels George de Ratisbonne & le Baron de Seinech. Son Armée devoit être proportionnée à la grandeur de l'entreprise: Charles avoit résolu de tirer d'Espagne & de Flandres la plus grande partie de ses forces, surtout de ce premier Royaume, attendu que les Espagnols se trouvoient par la situation de leur pays plus intéressez qu'aucun Peuple de l'Europe au succès de cette entreprise: aussi se distinguérent ils en cette occasion par leur diligence à fournir de bonnes troupes tant d'Infanterie que de Cavalerie; ils équipérent

Digitized by Google

nombre de vaisseaux pour le transport des Soldats & des munitions de guerre & de bouche, & ils mirent en mer vingt cinq galéres bien armées sous le commandement de Don Bernardin de Mendoza.

En Italie on avoit levé six mille Fantassins conduits par trois Colonels, Camille Colonne, Augustin Spinola, & Antoine Doria; outre cela on fit embarquer la plupart des Régimens Espagnols que le Royaume de Naples & la Lombardie entretiennent toujours au service du Roi d'Espagne, (on les nomme Tercos) quatre cens Hommes d'armes, & la plus grande partie de la Cavalerie légére du même Royaume de Naples. Cependant l'Empereur eut soin de pourvoir à la sureté du Milanez, il laissa au Marquis du Guast Gouverneur de ce Duché un Corps de troupes suffisant pour le defendre, en cas qu'il prît envie à François de l'attaquer pendant son absence, suivant les avis qu'il en recevoit de toutes parts, ainsi qu'il l'assura au Pape lors de sa dernière entrevue.

Il ne faut point obmettre une particularité remarquable au sujet de l'expédition d'Alger. L'Empereur auroit dû attendre un malheureux succès, puisqu'il s'y étoit aheurté contre le sentiment de tous ses Généraux : il l'avoit résolue seul, sans consulter son Conseil, comme il l'avoit toujours pratiqué dans ses autres guerres, qu'il n'entreprenoit jamais qu'après avoir murement délibéré sur les avantages qui pouvoient lui en revenir, & sur les moyens de les soutenir. Dans cette rencontre, lorsqu'il eut déclaré son dessein, il le vit combattu unanimement, & même le Prin-

Digitized by Google

Prince Doria le plus grand homme de mer qui eût encore paru, ſes Capitaines les plus expérimentez, en un mot preſque tous les Chefs de ſon Armée, le conjurérent d'abandonner un projet qui ne pouvoit avoir qu'une funeſte fin, par nombre de raiſons convaincantes, entr'autres parce que la ſaiſon étoit trop avancée, ſurtout dans les mers d'Afrique ordinairement très orageuſes en automne. Malgré ces remontrances, l'Empereur ne voulut rien rabattre de ſes idées, & il répondit d'un ton de maitre, *De grace, qu'on me laiſſe agir une fois en ma vie en Empereur, & la ſatisfaction de ſuivre mon ſentiment.*

Ainſi il fallut obéir: l'embarquement ſe fit dans trois ports, à Gênes, à Livourne, & à Spezza. L'Empereur de ſon côté cingla vers l'Eſpagne avec un vent toujours favorable; mais en entrant dans l'eſquif qui devoit le porter à la Capitane, ſon chapeau tomba, ce que Doria prit pour un très ſiniſtre préſage. L'eſcadre que l'Empereur devoit monter n'étoit que de trente cinq galéres, parce que deux jours auparavant il avoit fait partir les gros vaiſſeaux. Embarquement de l'Empereur.

Le lendemain le vent changea, les galéres furent extrêmement travaillées par le gros tems, & l'on ne put gagner Majorque avant quinze jours. L'Empereur y trouva ſept galéres de Sicile, quatre de Malte, & cent cinquante vaiſſeaux ſur leſquels on avoit embarqué l'Infanterie Allemande, Eſpagnole, & Italienne. Charles fut contraint d'attendre à Majorque plus longtems qu'il n'avoit compté les galéres & les vaiſſeaux d'Eſpagne, qui ſelon leurs ordres devoient y venir join-

Digitized by Google

dre l'Armée: mais le 17. d'Octobre on reçut une barque d'avis, que Mendozza avoit détachée pour faire savoir que les vents contraires retenoient son escadre de galéres & cent vaisseaux dans l'Ile d'Ivice, qui n'étoit éloignée que de soixante milles de Majorque: sur le champ la barque fut renvoyée, avec ordre à Mendozza de faire voile vers Alger, aussitôt que le tems le lui permettroit; & le jour suivant l'Empereur leva l'ancre, & fit prendre le large pour gagner le vent.

Il eut les vents à souhait jusqu'à Caprara: mais le quatriéme jour ils devinrent contraires, & soufflérent avec tant de violence, que sa Flotte courut un très grand risque; & quoiqu'on eût découvert toute l'escadre de Mendozza, il ne fut possible de la joindre que le 23. de ce mois, qu'à la faveur du calme qui revint pendant la nuit, on mit à terre avec toutes les peines imaginables, à la même pointe où l'Empereur étoit déja débarqué, une bonne partie de l'Infanterie avec quelques piéces d'artillerie de campagne, mais très peu de munitions, parce que le vent s'étant renforcé & redevenu contraire sur le midi, les vaisseaux furent rejettez en pleine mer, ce qui empêcha de transporter les chevaux & les vivres. Cependant malgré cette bourasque, on fit les derniers efforts pour faire le débarquement du côté du Levant vers le Cap de Metafus à sept milles d'Alger, ce qui ne put s'exécuter qu'avec beaucoup d'incommoditez & des fatigues incroyables, par la nécessité où l'on étoit de charger les effets de dessus les vaisseaux dans des galéres, d'où il falloit les mettre dans

Son arrivée.

Digitized by Google

dans de petits bateaux, pour pouvoir les conduire sur le rivage.

Quand toute l'Armée fut descendue à terre, elle fut partagée en trois Corps: au premier qui faisoit l'aile gauche étoient les Espagnols de l'avant-garde, commandez par le Mestre de Camp Alvaro de Sande, Don Ferrand de Gonzague Viceroi de Sicile, & le Duc de Camerino; dans le milieu, c'est-à-dire, au Corps de bataille, à la tête duquel l'Empereur s'étoit mis, marchoient les Allemans; enfin l'aile droite vers la mer étoit formée des Régimens Italiens, sous les ordres de leurs Colonels. Aussitôt que les Arabes & les Mores eurent aperçu le débarquement, ils fondirent sur les Chrétiens en jettant des cris effroyables; mais ils furent reçus avec vigueur, & repoussez avec perte.

Avant que de s'aprocher de la Place, l'Empereur envoya proposer une grande récompense à Assan Aga, Renegat de Sardaigne, à qui Barberousse avoit confié le gouvernement d'Alger, s'il vouloit se rendre, sans se mettre au hazard d'y être forcé par un ennemi puissant: mais le bon Renegat répondit en riant, si l'on en croit Paul Jove, qu'il ne s'imaginoit pas que l'Empereur dût avoir à son expédition un succès plus heureux, que n'avoient eu avant lui au même lieu Don Diego de Vera & Don Hugues de Moncade.

Le Duc d'Albe Général de la Cavalerie trouva un endroit avantageusement situé pour y faire le quartier de l'Empereur, parce que les Arabes descendoient des montagnes voisines, & incommodoient fort les Chrétiens. Mais pendant qu'on expédioit les ordres néces-

ceſſaires pour mettre à terre les vivres, l'artillerie, & les autres munitions ſans leſquelles on ne pouvoit commencer le Siége d'Alger, une violente tempête s'éleva, & dans le même tems il tomba une ſi furieuſe quantité de pluye, accompagnée d'un vent de Nord extrêmement froid, que les Eſpagnols & les Italiens avoient peine à ſe remuer, & la pluye ne leur permettoit pas de ſe ſervir de leurs arquebuſes : les Barbares profitérent de l'embarras des Chrétiens, ils fondirent ſur leurs quartiers, & les accablérent de fléches & de pierres, de maniére que les Impériaux hors d'état de combattre ſe voyoient au moment de perdre beaucoup de monde, s'ils n'avoient été promtement ſecourus par l'Empereur même, qui leur amena quelques Compagnies d'Allemans.

Grande tempête.

Mais cet échec n'étoit rien en comparaiſon du danger où la Flotte ſe trouvoit : elle devint le jouet des vents & des vagues, & l'on s'attendoit à tout moment de la voir ſubmergée. Les gros vaiſſeaux, qui n'avoient d'autre reſſource que de s'abandonner à la diſcrétion des flots & à la fureur des vents, tâchoient au moins de s'alléger, & jettoient à terre autant qu'ils le pouvoient l'artillerie & les choſes les plus peſantes, ſans épargner même leurs mâts qu'ils coupoient ; malgré cette manœuvre, pluſieurs furent jettez ſur les côtes, où ils furent la proye des Infideles. Les galéres n'étoient pas moins maltraitées : Doria & les Commandans les plus expérimentez mettoient tout en œuvre pour les garentir du naufrage, ils les aſſuroient de toutes leurs ancres, ils les faiſoient

Digitized by Google

soient voguer à force de rames, ils les déchargeoient de leurs canons, toute leur industrie, tout leur savoir ne put empêcher que quelques-unes ne fussent englouties. Enfin c'étoit un spectacle touchant, de voir tant d'hommes réduits à la dure extrémité de demander comme une grace aux Arabes & aux Mores de les recevoir pour esclaves, & qui trouvoient des ennemis assez impitoyables pour leur refuser cette triste satisfaction, & assez cruels pour les massacrer tous de sang froid.

Quatorze galéres périrent de cette misérable maniére. Quiconque est susceptible de sentimens d'humanité, peut aisément concevoir à quel point l'Empereur devoit être pénétré de voir ses troupes à la discrétion de ces Barbares. De ses plus grands bâtimens, tels que des navires, des caravelles, & des pinasses, on croit qu'il en périt plus de soixante & dix, quelques uns disent cent. La nuit, Doria prit le moment que le vent s'étoit calmé, pour faire aprocher de la côte le reste des galéres, & il vint prier l'Empereur de se rembarquer sans délai; ce que Sa Majesté ne manqua pas de faire, vû le triste état de son Armée, qui manquoit plus qu'il commençoit à y avoir disette de vivres, & même Campana écrit qu'on y avoit été un jour sans manger.

Pendant tout ce desastre, l'Empereur marqua une constance & une intrépidité héroïques, & son exemple inspira à ses troupes un courage qui leur faisoit suporter de si affreuses misères avec une patience invincible. Mais ce fut au rembarquement que ce Prince fit éclater sa bonté de coeur, en ce que, com-

Digitized by Google

comme il n'étoit pas possible de faire entrer tout son monde dans ce qui lui restoit de vaisseaux, il fit jetter à la mer tous les chevaux, quoique de fort grand prix, & quelques priéres que les maitres lui fissent, quelques raisons qu'ils pussent lui alléguer.

Dans cette retraite l'Armée eut encore une tempête à soutenir, mais qui n'empêcha pas chaque escadre d'arriver à sa destination. L'Empereur avoit règlé que des Régimens Espagnols à la solde des Royaumes de Naples & de Sicile on détachât deux mille hommes pour les faire passer en Lombardie, que les autres allassent en Sardaigne, & que les Allemans & les Italiens débarquassent à Génes pour servir dans le Milanez sous le Marquis du Guast. Lui-même, après avoir combattu contre les vents, gagna heureusement le port de Carthagéne, d'où il alla voir à Occano les Princesses ses Filles, avec le Prince Philippe qui étoit venu en poste à sa rencontre pour lui marquer sa joye de son retour. Tel fut le succès de l'expédition d'Alger, que Charles résolut de son seul mouvement, & qu'il voulut tenter contre l'avis de tout le monde: aussi dans la suite reconnoissoit-il sans honte son opiniâtreté, & l'on lui entendit dire à Alvaro de Sande que Dieu avoit voulu le mortifier par ce revers, pour lui aprendre à ne point suivre ses idées avec tant de confiance & d'obstination.

Retour de l'Empereur en Espagne.

François, pendant le voyage de l'Empereur, n'avoit été occupé qu'à prendre les mesures propres à tirer une vangeance éclatante du meurtre de son Ambassadeur. Il avoit

Mouvemens de François.

Digitized by Google

avoit longtems sollicité la réparation de cette injure, sans avoir jamais pu obtenir d'autre réponse sinon que Rincone étoit Sujet de l'Empereur, & que comme tel il n'avoit jamais pu occuper des emplois en pays étranger sans le consentement exprès de son Prince légitime: qu'en pareil cas le Droit naturel devoit servir de règle; qu'il autorisoit tout Souverain de punir de mort son sujet rebelle, toutes les fois qu'il l'attrapoit sur les terres de son obéissance. A ce grief le Roi de France joignoit le ressentiment des discours injurieux & pleins d'une haine irréconciliable, qu'il savoit que Charles avoit tenus de lui au Pape lors de la conférence de Luques. Enfin François se sentoit piqué au vif d'avoir été la dupe de sa bonne foi au sujet du Duché de Milan, dont l'Empereur refusoit l'investiture au Duc d'Orléans son fils, contre la parole solemnelle qu'il lui en avoit donnée, lorsqu'il avoit obtenu le passage libre en France. Sur tant & de si graves sujets de plainte, le Roi résolut de se faire justice, quoi qu'il pût lui en couter.

Il envoye un Ambassadeur à la Porte.

Pour cet effet il fit partir pour Constantinople, en qualité d'Ambassadeur, Antoine Polino, homme adroit, vif, d'un esprit fécond en ruses, & capable de conduire à ses fins la négociation la plus délicate. Il eut ordre de passer à Venise, d'y faire part au Sénat de la juste indignation du Roi son maitre au sujet du meurtre atroce de Rincone, & d'offrir ses services auprès du Grand-Seigneur pour les intérêts de la République. Polino trouva à la Porte toutes les dispositions qu'il pouvoit souhaiter, il obtint tout ce

Digitized by Google

ce qu'il demanda, & parole positive de s'unir étroitement avec le Roi de France contre l'Empereur: sur ces assurances sans perdre de tems il retourna au commencement
1542. de l'année 1542. à Paris, pour y faire signer les conditions de la Ligue, & il ne manqua pas à son passage de solliciter la République d'y entrer. Ces grands projets s'en allérent en fumée: Polino à son retour à Constantinople, au lieu de trouver l'Armée des Turcs prête à entrer en campagne, comme il avoit tout lieu de s'y attendre, fut surpris de voir que le Visir & les Ministres reprocholent à la Cour d'être la cause de ce retard, & refusoient de rien entreprendre sous prétexte que la saison étoit trop avancée. On remarque que ces Infideles témoignérent à l'Ambassadeur leur étonnement de voir les Princes Chrétiens porter leurs haines les uns contre les autres, jusqu'à implorer le secours des plus cruels ennemis de leur Religion.

Je reviens à l'Empereur, que nous avons vu de retour de sa malheureuse expédition d'Alger, où le Ciel avoit paru se déclarer contre ses desseins. A peine le Prince Philippe son fils le fut-il rendu auprès de lui, qu'un Courier aporta la nouvelle du Siége
Siége de Perginan. que les François avoient mis devant Perpignan: l'Empereur aussitôt résolut de secourir cette importante Place, & même d'y envoyer son fils unique, pour lui faire faire par cet exploit son aprentissage en l'art militaire, & l'accoutumer ainsi peu à peu aux fatigues de la guerre. Ce jeune Prince, après avoir reçu cet ordre, retourna en poste à Valladolid,

lid, d'où avec une ſuite de Volontaires de la premiére nobleſſe il vint à Perpignan, dont il força bientôt les François de lever le Siége. Levé.
Enſuite les Etats-Généraux du Royaume d'Arragon furent aſſemblez dans la Ville de Monzon. Philippe y parut au retour de ſa glorieuſe campagne, ſur laquelle il reçut les éloges dûs au premier ſuccès de ſes armes, & il fut proclamé ſeul héritier légitime du Royaume d'Arragon, dont il prit ſur le champ le titre de Gouverneur.

Ce Prince ſe vit ainſi couvert de gloire, au moment qu'il entra dans la carriére des Héros. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que toutes les circonſtances de cette action contribuérent à relever l'éclat de ſon triomphe; outre l'importance du ſuccès en lui-même, ce fut un relief brillant d'avoir, dès qu'il eut paru, contraint de ſe retirer, ou plutôt mis en fuite le Dauphin, qui faiſoit le Siége en perſonne avec la plus floriſſante Nobleſſe de France. On ne peut exprimer la joye que Charles reſſentit de ces heureux commencemens: charmé d'avoir un fils digne de lui ſuccéder, il voulut lui remettre le Gouvernement de tous ſes Royaumes d'Eſpagne, pendant un voyage qu'il avoit réſolu de faire en Italie, pour être plus à portée de connoître & de prévenir les deſſeins de François, qui lui avoit déclaré la guerre immédiatement après ſon retour d'Afrique, & qui même avoit fait ſuivre bruſquement cette déclaration d'hoſtilitez dans toutes les parties de ſes Etats. Par ces motifs l'Empereur, déterminé au voyage d'Italie, déclara Philippe Régent d'Eſpagne en ſon abſence, ſous la di-

direction du Cardinal de Tavera, du Duc d'Albe, & du Grand-Commandeur de los Cebos, qu'il mit à la tête du Conseil; & auxquels il laissa un plein-pouvoir de presser la conclusion du mariage du Prince son fils avec la Princesse de Portugal sa cousine, & de mettre tout en usage pour finir cette affaire le plutôt qu'il seroit possible.

1543. Ainsi il s'embarqua à Barcelonne au commencement du mois de Mai 1543., menant avec lui Octave Farnese son gendre, qui étoit venu en Espagne lui rendre ses devoirs: après une heureuse navigation, il mit pied à terre à Gênes, où le Prince Doria le reçut avec une magnificence toute royale. Le Pape lui envoya faire compliment par Pierre-Louis Farnese son fils & pére d'Octave, & peu après vint le Cardinal Farnese avec la qualité de Légat; tous deux chargez de faire auprès de l'Empereur les plus vives instances, pour l'engager à avoir une conférence particuliére avec le Pontife en quelque lieu qu'il jugeroit à propos. Mais Charles, qui n'avoit en tête que les préparatifs de la guerre qu'il vouloit faire en Allemagne contre le Duc de Cléves & d'autres Princes, résolu d'ailleurs de n'entendre aucune proposition de paix avec le Roi de France dont il avoit tant de sujet de se plaindre; Charles refusa absolument la demande des Ambassadeurs Romains, sous prétexte qu'il ne pouvoit en aucune maniére se détourner de sa route pour se rendre à Bologne où Paul souhaitoit que l'entrevue se fît: cependant il offrit de voir le Pape, pourvû qu'il vînt dans quelque ville qui seroit sur son chemin, ce qui fut accep-

L'Empereur va à Gênes.

Digitized by Google

cepté, tant le St. Pére avoit envie de s'aboucher avec l'Empereur. Auſſi Paul, oubliant que ſes incommoditez & ſon extrême vieilleſſe le mettoient hors d'état de ſoutenir les fatigues d'un voyage, ſe tranſporta à Buſſeto dans le Diocéſe de Crémone, & où l'Empereur devoit paſſer: en effet ils s'y rencontrérent le 24. de Juin jour de la fête de St. Jean, & ils logérent dans le même Palais, pour être à portée de ſe parler plus ſouvent & plus longtems. Paul, aidé du Cardinal Grimani, prit tous les biais imaginables pour réſoudre l'Empereur à faire la paix avec François; toute ſon éloquence fut inutile: Charles répondit toujours abſolument, qu'il ne pouvoit pardonner à un ennemi, qui avoit eu la baſſeſſe & la mauvaiſe foi de l'attaquer de toutes parts avec toutes ſes forces, dans le tems qu'il étoit ſans deffenſe à ſon retour d'une expédition malheureuſe, où il n'avoit trouvé que les vents & non des hommes à combattre.

Son entrevue avec le Pape.

Il joignit à ce grief les démarches que François faiſoit depuis longtems pour corrompre par promeſſes, par argent, la fidélité des Princes de l'Empire, & les engager par la foi des traitez à prendre les armes pour ſa querelle. Il s'étendit particuliérement ſur les mouvemens du Duc de Cléves, que par des négociations de mariages François avoit plus fortement attaché à ſes intérêts, & qui, pour ſatisfaire à ſes engagemens, ſe préparoit à ravager la Flandre, ſans en avoir le plus petit prétexte légitime. Ce qu'il y a de remarquable, eſt que l'Empereur ne borna pas ſon reſſentiment à ſe plain-

Ses plaintes.

Digitized by Google

plaindre du Roi de France ; Paul lui-même eut à soutenir les plus vifs reproches de son inaction dans de pareilles circonstances, pendant que François avoit rompu la trêve, pendant que ce Prince portoit le fer & le feu dans plusieurs de ses Etats, pendant même qu'il livroit la Chrétienté à la fureur des Turcs, auxquels seuls on étoit redevable de n'avoir pas causé aux Chrétiens autant de dommage, qu'on devoit en attendre de leur haine irréconciliable. Sur ce détail, Charles témoigna à quel point il étoit piqué de ce que le Pontife, bien loin de lui fournir les secours qui dépendoient de lui, ni même d'interposer son autorité pour suspendre les desseins de son ennemi, bien loin en un mot d'avoir fait la moindre démarche en sa faveur, avoit donné à François un avantage considérable en lui envoyant des Légats pour le solliciter de consentir à la paix, dans le tems que Sa Sainteté devoit être convaincue qu'une pareille paix ne pouvoit jamais être que simulée, & qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur la parole des François, qui ne posoient les armes que lorsqu'ils se trouvoient réduits à l'extrêmité, dans la seule vue de se procurer un repos nécessaire pour rétablir leurs affaires, & recommencer ensuite à mettre le trouble & la confusion dans les Etats de la Chrétienté.

Plaintes du Pape.

Le Pape écouta avec beaucoup de flegme le discours de l'Empereur, & il prit occasion de lui exposer à son tour ses griefs. Il lui représenta combien peu il étoit fondé à se prévaloir avec tant de confiance de l'union de son ennemi avec les Infidèles, puisque lui-

Digitized by Google

lui-même, pour assouvir sa vangeance particuliére, n'avoit pas eu le scrupule de briguer l'alliance du plus furieux & du plus fier ennemi du St. Siége, reconnu & déclaré tel publiquement, Henri Roi d'Angleterre, qui à son instigation s'étoit animé à la ruine de la France. Procédé d'autant plus injurieux au St. Siége, que ce n'avoit été que sur les instances de lui Charles que le Pape Clément avoit déployé contre Henri tous les foudres de l'Eglise, du corps de laquelle il avoit retranché ce Prince comme un membre pourri, & que par ce rigoureux jugement le St. Siége avoit perdu un des plus beaux Royaumes qui fussent sous son obéissance, & s'étoit fait un ennemi puissant & irréconciliable. Après ce reproche, Sa Sainteté dit qu'elle ne voyoit qu'un remède à un mal si grand, & que l'Empereur ne pouvoit réparer une injure aussi publique, ni mettre le St. Siége hors de la nécessité d'en prendre une vangeance nécessaire & légitime, qu'en se déterminant à renoncer aux ressources cruelles qu'il s'étoit faites par son union avec Henri pour se rendre le destructeur des vrais Chrétiens. Qu'il falloit donner à toute l'Europe une preuve éclatante de cette générosité, qu'il avoit tant de fois mise au grand jour dans des occasions moins glorieuses & moins intéressantes; se dépouiller de toute haine, reprendre l'esprit de paix: que rien ne pouvoit lui faire tant d'honneur que de pardonner à un ennemi, sur lequel il avoit eu en tant de rencontres la supériorité & du côté des armes, & du côté de la grandeur d'ame & de la noblesse des sen-

ti-

timens. Que d'ailleurs sa piété & sa Religion s'y trouvoient intéressées; qu'il s'agissoit de rendre le repos à la République Chrétienne, déchirée depuis si longtems par tant de secousses mortelles: que l'effort qu'il feroit sur lui-même lui assureroit un triomphe d'autant plus réel, que les conjonctures présentes non seulement l'invitoient, mais même le forçoient à faire voir jusqu'où il pouvoit porter sa valeur & son zèle, dans des circonstances qui présentoient dans le même point de vue la cause publique & la sienne en particulier, en tournant vers la Hongrie ses forces déja prêtes d'agir; qu'en deffendant ce Royaume des dangers prochains dont la puissance redoutable de Soliman le menaçoit, il s'en conserveroit la possession, & du même coup il acquérroit la gloire de garentir tant d'ames Chrétiennes de la plus cruelle servitude, ce qui lui éléveroit un trophée de bénédictions sur la terre, de gloire & de félicité dans le Ciel.

Voila à quoi cette conférence se termina. Ces discours n'eurent aucun effet, le Pape & l'Empereur se trouvérent peu disposez à se satisfaire sur leurs principales demandes: ainsi ils se séparérent, sans avoir pu convenir de ce qui faisoit le sujet de leur entrevue. Il est bien vrai qu'ils règlérent à l'amiable quelques affaires, mais ces articles étoient en tout sens de très petite conséquence.

Fin du Livre VI.

LA

Digitized by Google

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE VII.

ARGUMENT
DU LIVRE SEPTIEME.

Muley Haſſen Roi de Tunis va à Naples. Armée de l'Empereur contre le Duc de Cléves. Siége mémorable de Duren. Soumiſſion de Juliers & des autres villes du Duché. Le Duc ſe ſoumet, & eſt reçu en grace. Siége de Landreci. Retraite de l'Empereur. L'Armée des Turcs ſe met en campagne à la ſolli-

Digitized by Google

citation du Roi de France, & cause de grands dommages à la Chrétienté. Siége de Nice. Déroute des Assiégeans. Raisons qui déterminent le Roi François à prendre une résolution aussi extrême. Noces du Prince d'Espagne. Conquêtes de l'Empereur. L'Armée impériale & celle de France sont en présence, & se disposent au combat. Retraite honorable du Roi François. L'Empereur passe à Cambrai. Revolte au Pérou. Convocation d'une Diéte générale à Spire. Discours de l'Empereur contre le Roi de France. Effet qu'il produit. Alliance de l'Empereur avec le Roi d'Angleterre. Congrès pour la paix. Conditions. Réflexions sur cette paix. Motifs qui y portent ces deux Monarques. Ambassadeur de François à Venise. Grande prudence des Venitiens. Indignation de Soliman au sujet de la paix des Princes Chrétiens. Nouvelles amours de l'Empereur. Réflexions politiques sur ce penchant des Princes en général.

1543. SAns perdre de tems l'Empereur partit de Busseto, après avoir pris congé du Pape, & il prit la route de Trente comme la plus courte pour se rendre en Allemagne; la veille de la fête de St. Jaques il arriva à Spire, où il séjourna, pour presser la marche de ses troupes & des munitions nécessaires pour la campagne. Ces formidables préparatifs, qui se faisoient en Italie, en Allemagne, & en Flandre, étoient destinez contre le Duc de Cléves, qui s'étoit jetté dans le parti des Princes Protestans, dans l'es-

Préparatifs contre le Duc de Cléves

Digitized by Google

l'eſpérance de s'aſſurer par cette jonction de promts & puiſſans ſecours.

Muley Haſſe Roi de Tunis.

Le jour même que l'Empereur entra dans Spire, il reçut un Courier de la part de Muley Haſſen Roi de Tunis, qui le prioit de lui fournir des troupes pour ſe rétablir dans ſa Capitale, dont Barberouſſe l'avoit chaſſé. Ce Muley Haſſen étoit parti d'Afrique dans la vue d'aller trouver en perſonne l'Empereur à Génes, où il avoit d'abord apris qu'il devoit ſéjourner : mais quand il fut à Naples où une violente tempête l'avoit jetté, il écrivit à l'Empereur ſon arrivée en cette ville, & toutes les raiſons qui l'avoient déterminé à entreprendre ce voyage. Mais l'Empereur, qui n'avoit alors autre choſe en tête que ſon expédition d'Allemagne, lui répondit que pour le préſent il ne pouvoit rien faire en ſa faveur, mais que la campagne finie il ſeroit plus en état de le ſecourir, s'il vouloit attendre ſon retour. Dans l'intervalle il vint à Muley Haſſen des nouvelles importantes, par leſquelles il ſe vit contraint de retourner en Afrique, où ſa préſence étoit abſolument néceſſaire : il partit de Naples ſans avoir eu le tems d'entamer la négociation qui l'y avoit amené.

Etat de l'Armée impériale

De toutes parts les troupes impériales étoient en marche, pour ſe rendre, ſuivant leurs ordres, au rendez-vous général, à Bonne, ville ſur le Rhin apartenante à l'Electeur de Cologne. L'Empereur s'y tranſporta, & après avoir fait lui-même la revue de ſon Armée, il fit diſtribuer en ſa préſence la premiére montre aux Soldats. Toute cet-

Digitized by Google

te Armée consistoit en quatre mille fantassins Italiens, que Camille Colonne & Antoine Doria avoient levez ; en trois mille cinq cens vétérans Espagnols pris de ces Régimens toujours entretenus par les Royaumes de Naples & de Sicile, & commandez par les Mestres-de-Camp Don Louis Perez de Vargas & Don Alvaro de Sande ; en plus de quatorze mille des meilleures troupes d'Allemagne & du Comté de Tirol, & en deux mille Chevaux Allemans. On ne sera pas surpris de voir si peu de Cavalerie, quand on saura qu'on n'avoit pas pu en faire venir davantage, par raport au besoin qu'on avoit de cette espéce de milice en Hongrie pour soutenir la guerre contre les Turcs, & parce que les Princes d'Allemagne ne fournissoient qu'à contrecœur des troupes contre le Duc de Cléves. De plus on comptoit dans l'Armée de l'Empereur six cens Chevaux-Légers Italiens & Albanois sous les ordres de François d'Este frére du Duc de Ferrare, outre ceux d'Espagne qui étoient en plus grand nombre, & que l'Empereur avoit amenez à sa suite, avec quantité de Noblesse Castillane & Arragonoise. Enfin le Prince d'Orange y joignit un Corps de plus de quinze mille hommes d'Infanterie & de quatre mille de Cavalerie. Ainsi l'Armée impériale se trouva très nombreuse : les Italiens y avoient les premiéres Charges, Don Ferrand de Gonzagues commandoit sous la qualité de Lieutenant de l'Empereur, Don Etienne Colonne exerçoit l'emploi de Mestre-de-Camp général, & le Marquis

Digitized by Google

quis de Marignan celui de Général de l'Artillerie.

Charles partit de Bonne le 20. d'Août à la tête d'une ſi floriſſante Armée, qu'il fit marcher en bon ordre vers Duren, qui n'eſt qu'à dix milles de Bonne. Cette Place, quoique très petite n'ayant pas plus d'un mille de tour, parut à l'Empereur de la derniére importance, parce que le Duc l'avoit extraordinairement fortifiée : auſſi l'Ingénieur qui eut ordre d'aller la viſiter, raporta non ſeulement que l'entrepriſe étoit d'une très difficile exécution, mais même qu'il en jugeoit le ſuccès impoſſible. Malgré cela l'Empereur, qui concevoit la priſe de cette fortereſſe abſolument néceſſaire à l'avancement de ſes deſſeins, déclara en préſence de tous les Officiers de ſon Armée qu'il étoit réſolu de faire ce Siége, quand il ſeroit aſſuré que la conquête de cette Place dût lui couter la vie. Ce Siége eſt ſi mémorable, que je ne crois pas hors de propos d'en donner ici le détail un peu circonſtancié.

Siége de Duren.

Auſſitôt que l'Empereur fut à la portée du canon de la ville, il envoya un Héraut ſommer le Sr. de Flattes Gouverneur de la Place de ſe rendre, avec promeſſe de lui accorder les conditions les plus honorables. Mais Flattes, homme de cœur & de réſolution, très expert dans ſon métier, ſoutenu d'une bonne garniſon, & pourvu de toutes les munitions néceſſaires pour une longue deffenſe, répondit ſur le champ en peu de mots, qu'il étoit ſenſiblement mortifié que Sa Majeſté Impériale eût aſſez mauvaiſe o-

Digitized by Google

pinion de ſon courage & de ſa fidélité, pour le croire capable d'une telle baſſeſſe; mais qu'il ne craignoit pas de faire ſavoir à l'Empereur qu'il étoit réſolu de ſe faire connoitre tel qu'il étoit, en répandant juſqu'à la derniére goute de ſon ſang pour le ſervice de ſon maitre, & de forcer par là Sa Majeſté Impériale & toute ſon Armée à lui rendre plus de juſtice.

Sur cette réponſe, l'Empereur & Don Ferrand de Gonzagues voulurent eux-mêmes reconnoitre la Place avec tout le ſoin & toute la diligence poſſibles; &, pour ne point perdre de tems, dès le ſoir même ils firent travailler aux retranchemens, travail qui fut pouſſé avec tant d'ardeur & de promtitude, que les aproches furent achevées à la nuit, pendant laquelle on dreſſa les batteries, & l'on fut en état le lendemain de foudroyer la Place ſans interruption. On ne ſauroit croire le peu d'effet que fit cette batterie, parce que les tranchées étoient diſpoſées de maniére qu'elles empêchoient que les coups ne portaſſent en plein, enſorte qu'à peine les murailles étoient à moitié touchées. Malgré cet inconvénient, vers les quatre heures les Italiens & les Eſpagnols qui étoient commandez pour l'aſſaut, impatiens de ce retard, comme l'écrit Paul Jove, ſautérent ſur la bréche avec plus de témérité que de véritable valeur, parcequ'à la faveur des tranchées n'ayant eu aucune peine à paſſer le premier foſſé, (cette maniére de combattre eſt aujourdui uſitée chez les François, mais avec plus de feu & un meilleur ordre) ils ſe jettérent dans

Digitized by Google

dans le second, où ils avoient de l'eau jusqu'à la poitrine, ce qui n'étoit encore rien en comparaison de la difficulté qu'ils rencontroient à gagner le haut de la bréche, que Flattes & les siens deffendoient avec une intrépidité incroyable, & d'où ils faisoient un feu extraordinaire.

De tout le regne de Charles on n'avoit point encore vu d'attaque si vive que celle-ci; des deux côtez c'étoit un feu continuel d'artillerie, de mousquets, de pots ardens, & d'autres machines pleines de matiéres enflammées. Ce spectacle n'offroit rien d'aussi affreux, qu'un bruit confus qui ne permettoit pas de distinguer les cris horribles & les gémissemens des misérables qui périssoient dans l'eau, au milieu des flammes, par le fer des ennemis, ou leurs armes à feu, du retentissement des trompettes, des timbales, & autres instrumens de guerre, & des voix des Capitaines qui animoient le courage de leurs Soldats, par la promesse des récompenses à ceux qui feroient leur devoir, & des châtimens à ceux qui lâcheroient le pié.

En revanche il faisoit beau voir ces deux belliqueuses Nations, les Italiens & les Espagnols, se disputer le prix de la bravoure: devenus intrépides par la présence d'un aussi grand Empereur, dont ils attendoient la récompense de leurs belles actions, il n'y eut point de difficulté qui fût au dessus de leurs efforts; ils firent des prodiges de valeur, &, après avoir perdu six cens des leurs, (Adriani ne dit que deux cens) ils demeurérent maitres de la Place, par la mort du brave

Flattes qui fut enſeveli ſous les ruïnes d'une maiſon. Les Impériaux vainqueurs entrérent dans la ville, qu'ils mirent au pillage, après avoir paſſé préſque toute la garniſon au fil de l'épée. Le ſac de cette malheureuſe ville fut le moindre malheur qu'elle eut à ſoutenir; le feu ſe mit le lendemain dans tous les quartiers, ſans qu'on ait pu ſavoir par quel accident, & les flammes gagnérent avec une telle violence, qu'en peu d'heures toutes les maiſons furent réduites en cendre, quelque ſoin que l'Empereur prît à faire donner un promt ſecours. Adriani aſſure que cette barbare exécution ſe fit par l'ordre de l'Empereur, qui, à ce qu'il dit, voulut dans ce commencement répandre la terreur dans tous les Etats du Duc de Cléves par ce terrible exemple de ſévérité: mais je n'ai lu ce fait que dans cet Hiſtorien. Tout ce que je trouve dans les autres de particulier là-deſſus, eſt que les Habitans de Juliers, Capitale du Duché & peu éloignée de Duren, épouvantez du triſte ſort de leurs voiſins, allérent au devant de l'Empereur, & lui rendirent leurs clez avec toute la ſoumiſſion poſſible: toutes les villes des environs ſuivirent cet exemple, & ſe hâtérent à l'envi de mériter par leur promte obéiſſance les effets de la clémence du vainqueur.

Soumiſſion de Juliers, & des autres villes du Duché.

Il n'y eut que Ruremonde & Venlo qui firent mine de ſe deffendre. Mais la premiére n'eut pas plutôt vu les batteries dreſſées, qu'elle craignit de ſubir la malheureuſe deſtinée de Duren, & elle implora la miſéricorde de l'Empereur: ce Prince fit le 2. de Septembre ſon entrée triomphante dans

cette

Digitized by Google

cette ville, & reçut le ſerment de fidélité ſous la qualité de Duc de Gueldres. De là il alla mettre le Siége devant Venlo, dont la garniſon & les Habitans, auſſitôt que le canon fut pointé, demandérent la permiſſion d'écrire à leur Souverain, que ſi dans cinq jours il ne venoit pas les ſecourir, ce tems paſſé ils ſe tiendroient dégagez de l'obéiſſance qu'ils lui avoient jurée: ce qu'ils obtinrent aiſément. Mais pendant qu'ils attendoient la réponſe, le Duc par le conſeil de ſes amis prit le parti de venir en perſonne ſe remettre à la diſcrétion de l'Empereur, qui le reçut au milieu de ſon Camp, aſſis & entouré de tous les Seigneurs de ſon Armée: le Duc Guillaume parut dans un équipage humilié, & avec la plus profonde ſoumiſſion il ſe jetta aux piez de l'Empereur, & lui demanda pardon de ſa faute, pendant que l'Electeur de Cologne & le Comte Palatin du Rhin intercédoient en ſa faveur. Charles répondit, que quoiqu'il eût juré de ne point faire grace au Duc, il aimoit mieux violer ſon ſerment pour faire un acte de clémence, que de l'accomplir en ſe rendant inflexible & n'écoutant que les mouvemens cruels de ſa colére.

Et du Duc.

Qui eſt reçu en grace.

Enſuite le Duc envoya ordre aux habitans de Venlo de rendre les clez de leur ville, & de reconnoitre l'Empereur pour leur Souverain, déclarant en même tems d'une maniére autentique qu'il ne vouloit rien poſſéder dans le monde que par la libéralité de Sa Majeſté Impériale. Auſſitôt l'Empereur entra dans Venlo, & s'y fit

Digitized by Google

prêter ſerment d'obéiſſance. Ce fut là qu'il dreſſa les conditions de l'accommodement du Duc, auquel par ſa grande bénéficence il voulut bien remettre les Etats de Juliers, de Cléves, & de Berg, dont il étoit déchu à perpétuité en vertu des Loix de l'Empire, pour avoir pris les armes contre l'Empereur ſon ſouverain Seigneur. Il exigea du Duc une renonciation ſolemnelle à toutes ſes prétentions ſur le Duché de Gueldres & le Comté de Zutphen, & l'obligea de délier de leur ſerment de fidélité ceux de ces Etats qui l'avoient reconnu pour leur Seigneur. De plus le Duc renonça à toutes les Ligues qu'il avoit faites avec les Rois de France, de Dannemarc, & de Suéde. Enfin il y avoit je ne ſais quels autres articles.

C'eſt ainſi qu'en peu de jours l'Empereur fit la conquête du Duché de Juliers, que tout le monde croyoit devoir lui donner de l'occupation pendant pluſieurs mois. Il alla enſuite mettre le Siége devant Landreci, mais le Roi de France étant accouru au ſecours de cette Place avec une puiſſante Armée, il ſe vit contraint de ſe retirer. François, non content de cet avantage, préſenta bataille à ſon ennemi, qui parut ſe mettre en devoir d'accepter le défi, mais qui, ſur des motifs murement réfléchis, peut-être parce que la ſaiſon étoit trop avancée, prit le parti de la retraite, au grand étonnement de tous ceux qui ſavoient qu'il avoit réſolu de pourſuivre les François: il mena ſon Armée à Cambrai, où pendant le ſéjour qu'il y fit, il jugea à propos de faire bâtir une citadel-

Siége de Landreci.

Retraite de l'Empereur.

Digitized by Google

tadelle, pour mieux brider les Habitans de cette ville.

Les Turcs pour le Roi de France.

Pendant tous ces mouvemens, l'Ambaſſadeur de France à Conſtantinople avoit enfin par ſes preſſantes ſollicitations obtenu de la Porte un armement conſidérable, qui fut promtement équipé au nombre de cent dix galéres & de quarante fuſtes, avec leſquelles Polino partit, après avoir été magnifiquement régalé & honoré d'habits, de chevaux, & autres préſens uſitez à la Cour Ottomane. Il fut chargé d'une réponſe pour le Roi ſon maitre, laquelle, outre les titres ſuperbes que les Sultans ont coutume de prendre, contenoit ces paroles. *A ta requête j'ai accordé avec une généroſité de frére à Polino ton Miniſtre ma Flotte puiſſante, bien pourvue de toutes les munitions néceſſeires pour une grande entrepriſe. J'ai ordonné à Ariadene mon Amiral de ſe conduire ſelon tes conſeils, & de n'employer mes troupes qu'à la ruïne de tes ennemis. Après qu'on aura heureuſement exécuté tes deſſeins, tu feras en ſorte que mon Armée navale retourne à Conſtantinople, avant que la ſaiſon devienne trop rigoureuſe. Pren garde à toi laiſſer ſurprendre par les ruſes de ton ennemi. Compte que tu ne l'obligeras jamais à faire la paix, qu'après qu'il s'aura vu en état de ſoutenir longtems la guerre. Dieu veuille combler de bonheur tous ceux qui font cas de mon amitié.*

Expéditions de la flotte Turque.

Avec cette Flotte Polino paſſa le Phare, &, après avoir fait débarquer quelques troupes à Regio dans la Calabre, il força la Roche, que Don Diégue Gaetan qui y commandoit ne put deffendre que quelques heu-

res. Les Turcs mirent cette forteresse à feu & à sang, & emmenérent en captivité soixante & dix Espagnols qui y étoient en garnison; il n'y eut d'épargné que la famille de Don Diégue à laquelle Polino fit accorder la liberté, excepté cependant la fille unique de ce Gouverneur, que l'Amiral Turc trouva si belle, qu'il la fit conduire dans sa galére, & pour en faire sa femme sans violer sa Loi, il l'obligea à changer de Religion. Ces hostilitez faites par les Infideles à la sollicitation d'un Roi Chrétien, répandirent la terreur dans toute la Chrétienté, & exposérent la réputation de François aux satires les plus envenimées, sur quoi on ne manqua pas à Rome de faire nombre de sanglantes pasquinades.

Après cette expédition, l'Armée navale alla piller les côtes de la Pouille, d'où elle vint mouiller devant Ostie. On ne peut décrire la consternation de Rome: les habitans furent sur le point d'abandonner cette ville, si Polino n'eût assuré par ses lettres le Cardinal Carpi que les Romains n'avoient rien à craindre, que son unique intention étoit de faire du mal aux ennemis de son Souverain, que le Peuple pouvoit sur sa parole demeurer tranquille, attendu que l'Amiral du Grand-Seigneur avoit ordre de lui obéir en tout. Carpi se rassura sur cette promesse, & remit le calme dans les esprits, mais ce ne fut que pour un jour: le bruit s'étant répandu que les assurances de l'Ambassadeur n'étoient qu'un artifice pour surprendre les Romains, il n'y eut plus moyen d'arrêter la confusion & l'épouvante; Carpi

ne

Digitized by Google

ne put se faire écouter, quoiqu'il commandât dans l'Etat de l'Eglise en l'absence du Pape, qui étoit allé s'aboucher avec l'Empereur: les femmes s'enfuyoient avec leurs familles dans la Sabine, à Tivoli, & dans les montagnes voisines, les Religieuses sortoient de leurs monastéres, les Barons couroient par tout pour assembler les milices & se mettre par là en état de faire tête aux Barbares. Tout ce tumulte s'apaisa peu après, quand on aprit que la Flotte Turque, contente de s'être fournie d'eau à l'une des embouchures du Tibre, avoit fait voile pour Marseille. Elle y arriva heureusement: l'Amiral y fut reçu avec tous les honneurs imaginables, & magnifiquement traité par des personnes que le Roi avoit envoyées pour lui faire compliment de sa part. Polino alla à Paris, pour y recevoir les ordres de Sa Majesté, qui avoit résolu dans son Conseil d'assiéger par terre & par mer Nice, ville enclavée dans la Provence, & qui appartenoit au Duc de Savoye.

Pour exécuter ce dessein, le Roi Très-Chrétien joignit sa Flotte, qui consistoit en vingt-deux galéres & dix-huit vaisseaux, sous les ordres du Duc d'Anguien Prince du sang royal. Les deux Armées navales levérent l'ancre, & sortirent de compagnie du port de Marseille, d'où elles vinrent mouiller devant Nice, non sans avoir donné l'allarme à la République de Génes, qui ne put être rassurée par la parole que Polino lui donna qu'elle n'avoit rien à craindre de cet armement. Le Siége de Nice fut des plus rudes: la Place fut attaquée & deffen- Siége de Nice.

Digitized by Google

Déroute des Affiégeans.

due avec une égale valeur : mais ſur la nouvelle que le Marquis du Guaſt étoit parti de Milan à la tête d'une groſſe Armée, les Turcs & les François en prirent une telle allarme, qu'ils abandonnérent le Siége de la citadelle, après avoir pillé la ville où ils mirent enſuite le feu. Comme ils s'en retournoient à Marſeille, Don Garcias de Tolède & Doria les rencontrérent, leur livrérent bataille, & reprirent une grande partie du butin ; pendant que le Marquis du Guaſt fit ſon entrée triomphante dans Nice, & s'apliqua à réparer les deſordres que le pillage & le feu y avoient faits. Ariadene reſta peu de jours à Marſeille, &, comme l'hiver aprochoit, il reprit au plus vite la route de Conſtantinople, où le Grand-Seigneur le reçut aſſez mal par raport au mauvais ſuccès de la campagne, quoiqu'il en rendît reſponſable la conduite peu droite que les François avoient tenue dans cette expédition.

Réflexion.

Il faut en convenir, cette Ligue ne pouvoit en aucune maniére réuſſir. En effet, par notre qualité de Chrétiens nous devons être vivement perſuadez que Dieu ne permettra jamais le bonheur des armes des Infideles, qui par des priéres impies & abominables lui demandent la victoire ſur les Fideles. Nous ſavons que les Turcs ne font jamais de préparatifs de guerre, ſans implorer la protection de leur faux Prophéte par des vœux & des ſacrifices, ſur tout lorſqu'il s'agit de prendre les armes contre les Sectateurs de Jéſus-Chriſt, dont la ſainte Religion eſt ſi fort en abomination chez ces Peuples : & de là no-

Digitized by Google

notre foi nous oblige à croire pieusement que de pareilles entreprises faites par des Nations de cette espéce ne peuvent avoir qu'une malheureuse issue, fussent-elles concertées avec des Chrétiens, & soutenues de toute leur puissance.

Raison du Roi de France pour se liguer avec les Turcs.

Mais je m'aperçois que cette morale est du ressort des Théologiens: je vais exposer des réflexions tirées de la politique humaine, & par conséquent plus assorties à la fonction d'un Historien. Il est incontestable que le Roi François fut un des Monarques les plus pieux & les plus zélez pour la propagation de la Foi Chrétienne, qui ayent jamais occupé le trône de France; &, ce qui est d'une plus importante considération, ce Prince n'eut jamais d'égards mondains dans toutes ses démarches pour l'avancement de la Religion, son unique but fut toujours de suivre les mouvemens de sa foi, & de répondre aux secretes inspirations du Ciel. Faut-il de plus solide preuve de ce que j'avance, que les pieux établissemens qu'il a faits dans son Royaume? Souverain jaloux du salut de ses Sujets, il n'eut rien plus à cœur que de leur faire connoitre avec évidence les véritez évangéliques, & pour les éclairer plus efficacement des lumiéres de la foi, il fonda un grand nombre d'Académies, d'Ecoles, de Colléges, de Séminaires: enfin on peut & l'on doit dire, sans craindre de tomber dans la flatterie, que François I. fut le fondateur en France de toutes les sciences & des belles-lettres. Occupations bien opposées à ce qui se pratique en Turquie,

Digitized by Google

quie, où ſous de rigoureuſes peines toutes ſortes de ſciences ſont interdites, pour cacher à ces malheureux Peuples la connoiſſance de la vérité ; ordonnance établie ſur la perſuaſion du Légiſlateur, que plus l'ignorance eſt profonde & générale dans un Etat, plus on y trouve de ſoumiſſion, plus on a de facilité à y introduire l'obéiſſance aveugle, parce qu'en ce cas la verge d'un ſeul paſteur ſuffit pour conduire un troupeau nombreux dans la bergerie.

Tout le monde ſait que toute la prudence de ce grand Monarque ne put tenir contre le deſeſpoir & l'indignation, où il ſe vit abimé par les circonſtances de ſes affaires. Le point d'honneur l'anima, la néceſſité le contraignit à mettre en uſage tous les moyens imaginables de ſe faire juſtice d'un Rival, qui ſe croyoit au deſſus de tout le reſte des hommes. Mais, ce qui donne un grand jour à la conduite de François, il eſt avéré qu'avant que de ſe déterminer à une démarche auſſi contraire aux mouvemens de ſon cœur, que celle de faire alliance avec le Turc, ce Prince prit toutes les voyes qu'il put croire propres à obtenir de l'Empereur ſatisfaction, & de l'aſſaſſinat de ſes Ambaſſadeurs dans le Milanez, & de la maniére piquante avec laquelle il l'avoit ſi indignement joué, en manquant à la parole qu'il lui avoit donnée ſi ſolemnellement, après avoir reçu à Paris tant d'honneurs, tant de preuves de ſa généroſité. Il lui écrivit de ſa propre main pluſieurs lettres pleines de priéres & d'inſtances de lui faire raiſon, il s'abaiſſa même juſ-

Digitized by Google

juſqu'à ſuplier ſes Miniſtres les plus confidens de concourir de tout leur crédit à cet acte de juſtice : après tant d'efforts inutiles, pour derniére reſſource il eut recours au Pape, le pére commun des Princes Chrétiens, qui à cette fin ménagea l'entrevue de Luques, où, malgré ſes remontrances, il trouva Charles impraticable ſur cet article. Tant de reſſorts mis en jeu ſans effet, quel autre parti pouvoit prendre un Monarque tel que François? Qui pouvoit-il intéreſſer dans ſa querelle, pendant que tous les Potentats de la Chrétienté, les uns par crainte, les autres par véritable attachement, ſe déclaroient avec chaleur les partiſans de ſon ennemi? Dans l'impoſſibilité de tenir ſeul tête à toute l'Europe, où pouvoit-il ſe ménager du ſecours & de l'apui que chez les Aſiatiques?

Cependant, malgré ſon deſſein formé de vanger ſon injure, ſon zèle toujours vif, toujours ardent pour l'honneur & l'avantage de la République Chrétienne ne lui laiſſoit pas la liberté de ſuivre aveuglément les conſeils de ſa colére : il auroit bien voulu voir ſon ennemi humilié par les armes des Ottomans, mais ſon cœur toujours fidele à ſa Religion modéroit ſa paſſion, à la vue des malheurs prêts à fondre à ſon occaſion ſur les perſonnes & les biens des Chrétiens. Dans ces diſpoſitions, au lieu de pouſſer les choſes à une extrêmité qui auroit pu remplir ſa vangeance, il marchoit à pas meſurez avec les Infideles, il ſavoit mettre des bornes à leur ardeur, il avoit l'adreſſe de les arrêter dans le cours de leurs conquêtes, il oublioit enfin qu'il étoit ſoldat pour mieux écou-

Digitized by Google

écouter les maximes d'une religieuse politique. D'un autre côté Barberousse, ou si l'on veut Ariadene, (ainsi qu'il est nommé dans tout le détail de cette campagne) soldat fier & barbare, avoit un secret dépit de se voir contraint par les ordres du Grand-Seigneur d'obéir à Polino Ministre de France pour les expéditions de la campagne; dans cet esprit il ne pouvoit rien faire de glorieux à la cause commune, parce qu'il agissoit à contre-cœur. Voilà les véritables causes du peu de succès de cette Ligue.

Noces du Prince Philippe.

Dans le tems que la guerre étoit ainsi animée, on faisoit en Espagne les préparatifs du mariage du Prince Philippe, quoiqu'il fût dans un âge fort tendre: les noces se célébrérent à Salamanque le 15. de Novembre 1543. avec toute la pompe imaginable, en présence de la principale Noblesse de Castille & de Portugal. Marie de Portugal, épouse & cousine germaine de Philippe, fille du Roi Don Juan III. & de la Reine Catherine, étoit née la même année & le même jour que son époux, circonstance singuliére, & qui ne s'est peut-être pas rencontrée dans aucun autre mariage: cette Princesse étoit d'une beauté extraordinaire, d'une grande vertu, & d'un commerce tout à fait aimable; elle avoit des maniéres gracieuses, une douceur charmante, un son de voix ravissant, une gravité noble & majestueuse sans avoir rien de rude & de gênant. Le Pape envoya les dispenses nécessaires par un Légat exprès, qui fut aussi chargé de féliciter les nouveaux époux, & de faire à l'Empereur les complimens de con-

Digitized by Google

congratulation: Don Ferdinand Alvarez de Tolède fit la fonction de parain, & alla recevoir la Princesse suivi d'un cortége vraiment royal, & accompagné de deux Grands; le Cardinal de Tavera, Archevêque de Tolède, fit la cérémonie avec les solemnitez ordinaires.

Conquêtes de l'Empereur.

Pendant que Philippe passoit son tems en Espagne dans les réjouissances à l'occasion de son mariage, Charles son pére les armes à la main n'étoit occupé qu'à répandre la terreur chez ses ennemis. Pour cet effet il alla assiéger Luxembourg, dont le Roi François étoit encore le maitre, & qu'il avoit abondamment pourvu de toutes les munitions nécessaires pour une longue deffense: aussi les Assiégez, pleins de confiance dans le bon état de cette forte Place, parurent-ils ne pas craindre les forces de leurs ennemis, qui de leur côté redoublérent leurs efforts pour en venir à leur honneur, ce qui leur réussit, & la ville fut prise en moins de treize jours de tranchée ouverte. De là l'Empereur mena son Armée au Siége de St. Dizier, qui passoit alors pour imprenable, & il l'emporta en peu de jours.

Siége de Landreci.

Entre les entrepriſes de cette campagne, il n'est pas permis de passer sous silence le Siége de Landreci. L'Empereur avoit résolu d'ajouter cette Place à ses conquêtes, & François, sur la nouvelle qu'elle étoit assiégée, vint en personne à son secours, dans le dessein même de donner bataille, s'il ne pouvoit pas autrement la délivrer. A la vue de deux puissantes Armées, où se trouvoient de part & d'autre les premiers Capitaines

taines de l'Europe, & qui avoient à leur tête deux Monarques guerriers, pleins de feu, animez par leurs haines personnelles, & qui s'étoient défiez en duel, on s'attend sans doute de voir des faits d'armes extraordinaires: tout ce grand apareil se réduit à quelques escarmouches, & se termine à une retraite, dont cependant les particularitez méritent un détail.

Aussitôt que l'Armée impériale eut formé le Siége de Landreci, François assembla la sienne pour secourir cette Place. Il parut bientôt en présence des ennemis à la tête de trente cinq mille hommes, savoir, douze mille Suisses, cinq mille Allemans, dix mille François, & huit mille Chevaux, disposez de cette maniére. François de Bourbon Comte de St. Pol & l'Amiral commandoient l'avant-garde, où l'on avoit mis une partie des Suisses & des Allemans: le Roi & le Dauphin menoient le corps de bataille, qui étoit le plus considérable: l'arriere-garde, composée d'une bonne partie de l'Infanterie, marchoit sous les ordres des Ducs de Vendôme & de Guise. On ne marqua point de poste pour la Cavalerie légére, qui fut destinée à voltiger sur les ailes, pour découvrir les mouvemens des ennemis.

L'Empereur, qui se trouvoit alors à Cambrai, n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de la marche du Roi de France, qu'il vint dans son camp devant Landreci, avec la ferme résolution d'en venir aux mains, ce qu'il crut d'autant plus inévitable, que François paroissoit avoir la même intention.

Char-

Digitized by Google

Charles fut encore plus fortifié dans son dessein par l'arrivée d'un corps de quelques mille hommes, que le Prince Maurice de Saxe lui amena: ainsi un jour de grand matin il se mit en mouvement, pour présenter bataille à son ennemi; Jove & nombre d'Historiens François assurent que ce fut le Roi qui la présenta à l'Empereur. Quoi qu'il en soit, cette disposition au combat n'eut d'autres suites que quelques escarmouches entre les deux camps, qui n'étoient séparez que par une petite riviére. Quelques Ecrivains raportent que François s'apercevant que ces attaques devenoient sérieuses, & que les Impériaux faisoient mine de passer la riviére, cria, *Donnez moi mes armes*, persuadé que l'action alloit s'engager, & qu'il n'étoit plus possible d'éviter le combat.

Des Auteurs prétendent qu'immanquablement tout l'avantage auroit été du côté des François, s'ils avoient attaqué les Impériaux, parce qu'ils étoient de beaucoup supérieurs, au moins en Cavalerie qui toute se trouvoit fraiche & en très bon ordre, de même que l'Infanterie; & de cette circonstance ces Historiens conjecturent que si la victoire ne se fût pas déclarée pour les François, ils ne pouvoient pas au moins courir risque d'être battus, ni qui plus est de faire une grosse perte. Sans m'embarrasser dans de pareilles réflexions, voici ce qui arriva. François voyant les Impériaux travailler avec toute l'ardeur imaginable à construire un pont, pour passer la riviére, & le mettre dans la nécessité de combattre, (il faut ob-

Digitized by Google

obſerver que les Impériaux s'y prenoient bien tard, & qu'ils auroient dû commencer cet ouvrage le jour précédent) à la vue de cette diſpoſition des ennemis, François, après avoir murement délibéré ſur ce qu'il lui convenoit de faire, prit le parti de décamper cette même nuit, ce qu'il exécuta avec ſi peu de bruit, que ſa retraite lui acquit plus de gloire, qu'il n'en eut par le ſecours qu'il venoit de donner à Landreci à la face d'une puiſſante Armée: en effet il trompa les Impériaux avec tant d'habileté & d'adreſſe, qu'après l'action faite les plus habiles Capitaines de l'Empereur, qui avoient cru impoſſible aux François de leur échaper, ne pouvoient concevoir qu'ils euſſent trouvé le moyen de ſe tirer d'affaire.

Cette retraite eſt trop vantée dans l'hiſtoire, pour me diſpenſer d'en rapporter quelques particularitez. François fit ſemblant de vouloir ſe fortifier dans ſes lignes: pour cet effet il fit allumer des feux par tout ſon camp, & diſpoſer ſes retranchemens de maniére que les pieux qu'on avoit plantez à l'entour, paroiſſoient à la lueur du feu être autant de ſentinelles: le Capitaine Salazar, qui fut commandé pour obſerver les mouvemens des ennemis, y fut trompé, à ce que Jove raporte. A la faveur de ce ſtratagême, dès la même nuit qui ſe trouva aſſez obſcure le Roi fit avec une diligence incroyable mettre en état l'artillerie & les bagages, fit ôter les ſonnettes des mulets de charge, & tout ce gros attirail marcha vers Guiſe avec le moins de bruit qu'il fut poſſible: enſuite on règla la marche de l'Armée; un corps des meilleurs Ré-

Digitized by Google

Régimens de l'Infanterie & toute la Cavalerie couvroient l'arriére-garde, où, entr'autres troupes d'élite, on avoit laiſſé les Suiſſes. C'eſt ainſi que s'exécuta cette fameuſe retraite: les François précipitérent leur marche ſans trompettes ni tambours, pendant que dans leur camp vuide le feu conſumoit ces piéces de bois qui avoient ſi bien ſervi à tromper les ennemis.

Il faut convenir que cette action fit autant d'honneur au Roi de France, qu'elle fut honteuſe aux Impériaux, qui ne pouvoient ſe mettre à couvert du reproche de s'être laiſſé ſurprendre, par une négligence impardonnable à des guerriers conſommez dans les ruſes de la guerre: auſſi quand au jour, qui étoit le 2. de Novembre ſelon Langey & le 4. ſuivant Adriani, les Officiers ne virent perſonne dans le camp des François, ils parurent devant l'Empereur dans une extrême confuſion, ils ſe regardoient les uns & les autres ſans proférer aucune parole, ni même pouvoir trouver d'excuſe à leur faute.

Auſſitôt que la ſurpriſe où l'on fut dans les premiers momens put permettre d'agir, on fit courir la Cavalerie légére après les François, mais ceux ci avoient fait tant de chemin pendant la nuit, qu'il ne fut pas poſſible aux Impériaux de les atteindre: & bien loin de leur cauſer la plus petite perte, ils ne firent pas la pourſuite impunément, parce que, comme ils couroient avec autant de deſordre que les François obſervoient de précaution dans leur retraite, en traverſant un bois dans le voiſinage de Guiſe ils tombérent dans une embuſcade, où ils perdirent nombre

Digitized by Google

bre de leurs gens, & de plus, obligez de ſuivre des routes détournées pour ſortir de la forêt & éviter un paſſage ſi dangereux, ils rencontrérent les bataillons Suiſſes & la Cavalerie, qui ſe diſpoſoient avec tant de réſolution à les recevoir, qu'ils ne virent d'autre parti à prendre que de s'enfuir, après avoir toutefois perdu plus de deux cens hommes.

Tout le monde avoue que cette retraite eſt, par les circonſtances que je viens de raporter, une des actions les plus remarquables dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire. Elle eſt très glorieuſe à François, en ce que ce Prince exécuta ſans perdre un ſeul homme le deſſein qu'il avoit formé de faire lever le Siége de Landreci, affaire qui étoit pour lui de la derniére conſéquence. Ses ennemis mêmes n'ont pu s'empêcher de le combler d'éloges, & n'ont trouvé d'autre ſujet de le critiquer que cette oſtentation de bravoure, qu'il fit paroitre dans le commencement en homme qui ne reſpiroit que le combat, pour ſe retirer avec précipitation dans des circonſtances où il ſe trouvoit en état de mal-mener ſes ennemis, ou au moins de n'avoir à craindre aucun échec. Quelque jugement qu'on puiſſe aſſeoir ſur cette réſolution, on doit croire que ce Monarque eut de puiſſantes raiſons de prendre un tel parti : autrement eſt il vraiſemblable qu'il eût voulu manquer l'occaſion, qu'il avoit toujours tant recherchée, de livrer avec avantage bataille à l'Empereur? Auroit-il voulu ſe couvrir de honte de gayeté de cœur, en refuſant de meſurer ſon épée avec ſon plus cruel ennemi dans les

plus

Digitized by Google

plus heureuſes conjonctures que la fortune pût lui offrir; comme ſi ces deux rivaux ſe fuſſent accordez à ne point compromettre leur propre réputation, par une attention concertée à fuir toutes les rencontres perſonnelles, pour donner lieu à leurs Capitaines d'exercer leur courage aux dépens de leur gloire?

Charles marqua le plus grand chagrin de cet événement; il fit à ſes Capitaines les plus aigres reproches ſur leur négligence, il s'emporta même juſqu'à les accuſer de lâcheté. Néanmoins, ſi l'on en croit quelques Politiques, tant de colére ne fut que pour couvrir les aparences; on prétend que dans le fond il étoit ravi de ce qui venoit de ſe paſſer, dans le but qu'il s'étoit propoſé de faire des conquêtes autant qu'il le pourroit, mais ſans rien hazarder: pouſſé de plus à cela par le beſoin qu'il avoit alors de toutes ſes forces, pour fournir du ſecours à ſon frére Ferdinand contre les armes victorieuſes de Soliman, qui faiſoit des ravages inconcevables en Hongrie, où il avoit conquis quantité de Places, & ſacrifié à ſa fureur un nombre infini de perſonnes, à la honte des Chrétiens. Sur ce motif, dit-on, il ne crut pas à propos de riſquer une bataille, dont l'événement eſt toujours incertain, & dont le gain même lui auroit couté beaucoup de ſes ſoldats; ce qui n'auroit pu que rendre Soliman plus fier & plus animé à pourſuivre ſes conquêtes, s'il eût connu ſon ennemi ſans reſſource du côté de l'Empire.

Sur quelque prétexte que les deux Armées ſe ſoyent ſéparées ſans coup férir, l'Empe-

Digitized by Google

reur délogea dès le soir même, & fit prendre à ses troupes la route du Cambresis, où il vouloit les mettre en quartier, & où les François avoient abandonné leurs retranchemens. Pendant quelques jours il occupa sa Cavalerie légére à courir la campagne: mais, comme il n'étoit plus possible de mettre la saison à profit, vû que les frimats de l'hiver commençoient à se faire sentir, il licentia une bonne partie de son Armée, & lui-même partit le 7. de Novembre pour Cambrai. Il accabla cette ville du poids de sa colére: il ne pouvoit pardonner aux Habitans d'avoir trop ouvertement favorisé les François, & il ne voulut pas recevoir ce qu'ils alléguoient pour leur deffense, qu'ils n'avoient agi que par les ordres de leur Evêque, qui les y avoit sollicitez avec les derniéres instances. Dans les grands orages il n'y a que ceux qui sont couverts d'un bon manteau, qui ne souffrent aucune incommodité de la pluye: ce Prélat, qui étoit de la Maison de Croy, n'eut point de peine à faire sa paix avec l'Empereur par le crédit de ses parens; ainsi tout le ressentiment de Charles tomba sur cette malheureuse ville, qui fut condamnée à entretenir une forte garnison à ses dépens, jusqu'à ce qu'il eût fait bâtir une citadelle pour se mieux assurer de leur fidélité.

L'Empereur va à Cambrai.

Du Bellai Langei raporte autrement ce fait. Il dit que l'Evêque, Seigneur de cette ville, s'étant brouillé avec les Habitans, eut recours à l'Empereur, qu'il pria de faire construire une citadelle pour contenir ces mutins dans le devoir; ce que, suivant cet Historien,

Digitized by Google

rien, l'Empereur accorda d'autant plus volontiers, qu'il vit la chose absolument nécessaire pour ses propres intérêts.

Pendant son séjour en cette ville, il reçut la nouvelle d'une revolte arrivée au Pérou, dans la partie de cette Province soumise aux Espagnols. En voici le sujet. Après la mort de François Pizare, Almagre de Cusco se rendit maitre du gouvernement, de sa seule autorité; ce qui déplut tellement à l'Empereur, que sur le champ il envoya dans ce Pays avec un bon nombre de troupes & le titre de Gouverneur, Christophe Vacca de Castro, homme de résolution, hardi, & également expert dans la marine & dans la conduite d'une Armée de terre. Malgré cette diversion considérable, Charles ne se dispensa pas de faire par tous ses Etats des levées, pour s'opposer aux desseins du Roi de France, qu'il savoit faire de grands préparatifs pour la campagne prochaine. Revolte au Pérou.

Sa haine contre ce Monarque ne put se borner aux moyens ordinaires, que les Souverains employent avec honneur pour vanger leurs injures: ce n'étoit pas assez pour lui d'agir contre son ennemi par la force des armes, il voulut mettre en usage la voye de la persuasion, faire servir sa langue d'instrument à sa passion, rendre en un mot le nom de ce Prince odieux à tout l'Univers. Dans cette vue il convoqua à Spire une Diéte générale des Etats de l'Empire, qui s'assemblérent avec toute la promtitude possible au commencement de Janvier 1544. Charles y exagéra dans les termes les plus outrez les motifs, qu'il crut capables d'émouvoir l'indigna- 1544. Convocation d'une Diéte générale à Spire.

Digitized by Google

Discours de l'Empereur contre le Roi de France.

tion & la fureur contre le Roi Très-Chrétien: sa Ligue avec les Turcs pour saccager les Etats de la Chrétienté & s'enrichir de leurs dépouilles, l'incendie & le sac de la ville de Nice, l'esclavage de tant de pauvres Chrétiens, l'union des troupes Françoises avec celles de Soliman pour ravager les terres des Chrétiens de concert avec les Infideles, & cent autres faits de cette nature. Ce discours fit tant d'impression sur tous les esprits, tant des Catholiques que des Protestans, que toute l'assemblée cria unanimement contre François, qu'on ne désignoit que sous les noms de Scythe & de Renegat; & non seulement ils promirent de joindre leurs forces à celles de l'Empereur, & de concourir de tout leur pouvoir à la ruïne de la France; il fut encore arrêté qu'on n'auroit plus de commerce avec François, indigne de la société des Chrétiens comme déserteur de leur Religion, & même on convint de ne le plus reconnoitre sous la qualité de Roi. En conséquence de cette derniére résolution, on refusa audience aux Ambassadeurs que ce Prince avoit envoyez à la Diéte pour justifier sa conduite, & l'on porta la violence jusqu'à faire mille outrages au Gentilhomme qui vint de leur part demander des passeports.

Effet qu'il produit.

En même tems l'Empereur fit toutes les démarches imaginables, pour engager Henri VIII. Roi d'Angleterre à conclure une Ligue contre la France. Il y parvint sans peine; Henri ne souhaitoit rien plus ardemment, pour s'assurer la possession tranquile de sa couronne: ce Monarque, depuis son divorce avec Catherine tante de Charlequint,

Digitized by Google

quint, depuis qu'il s'étoit séparé de la communion de l'Eglise Romaine, craignoit toujours que l'Empereur, le Pape, & le Roi de France, qui tous en particulier avoient de grands sujets de se plaindre de lui, ne prissent enfin la résolution de s'unir pour se venger; ainsi il ne put lui arriver rien de plus agréable que de se voir hors d'inquiétude à ce sujet, par l'occasion qui se présentoit heureusement de faire alliance avec celui de ses ennemis qui étoit le plus puissant. Il signa donc un traité avec l'Empereur, & il ne le remplit que trop exactement pour la France, puisqu'il vint en personne à Calais avec une Armée de trente mille hommes, qui firent beaucoup de mal en Picardie.

De toutes parts la guerre se faisoit au desavantage des François; l'Empereur de son côté faisoit des conquêtes: mais ses grands progrès firent ouvrir les yeux aux plus habiles Politiques, l'intérêt public changea les esprits à l'égard du Roi de France, la compassion succéda à ce grand fracas que la haine avoit produit contre ce Monarque, chacun vit avec peine l'agrandissement de Charles & la ruïne prochaine de son ennemi, chacun vit avec crainte l'équilibre si nécessaire au repos des Etats détruit par la puissance prodigieuse de l'Empereur, qui ne pouvoit que nourir une perpétuelle jalousie dans le cœur des plus foibles. Sur ces idées les plus sages s'étudiérent à jetter sous main des négociations de paix: sur tout on fit agir Eléonor, femme de François & sœur de l'Empereur, lequel remit la conduite de cette affaire à Granvelle & à un Dominicain de

Digitized by Google

mençant ſon nom, *De grace, Monſieur l'Amiral, jugez par ce que vous voyez, s'il eſt permis de douter que je ne rempliſſe fidelement les articles de ce traité; ſi en tems de paix je ſuis hors d'état de me ſervir de mes doigts pour tenir une plume, combien peu à plus forte raiſon le ſerois-je de tenir une épée, s'il s'agiſſoit de combattre à la tête de mes Armées.*

L'Amiral avoit amené une nombreuſe ſuite de Gentilshommes, qui marquérent un empreſſement extraordinaire de voir l'Empereur; mais ils ne pouvoient commodément ſatisfaire leur curioſité, parce que ce Prince gardoit le lit. Pour ſe donner ce plaiſir, ils montérent avec une liberté toute Françoiſe ſur les tables, ſur les bancs, ſur les chaiſes, & autres meubles, ſans s'apercevoir qu'ils gâtoient & qu'ils briſoient tout: ce qui obligea un Gentilhomme de la Chambre de leur crier qu'ils euſſent plus de circonſpection pour le lieu où ils étoient; *Hé de grace*, lui répondirent-ils avec une vivacité auſſi obligeante que pleine d'une flateuſe impatience, *de grace, Monſieur, laiſſez nous nous raſſaſier du plaiſir de voir à notre aiſe le plus vaillant & le plus illuſtre Monarque de la Terre.*

Cette paix fut célébrée de part & d'autre par des réjouiſſances infinies: l'artillerie ne ceſſa de retentir dans les fortereſſes & les villes, ce fut dans les deux Camps une décharge continuelle du canon, on y alluma des feux de joye; &, comme s'il n'y en eût eu qu'un, les Impériaux & les François ſe rendoient viſite avec un empreſſement qui marquoit leur joye de la réconciliation de leurs Souverains. On dépêcha un Exprès

à

Digitized by Google

à Rome pour y porter cette nouvelle, le Pape ordonna des actions de graces à Dieu par toute la Chrétienté, il solemnisa lui même cet événement par des processions sans nombre; & sur le champ il envoya faire aux deux Monarques des complimens de félicitation par des Nonces Apostoliques: Jean-François Sfondrate, Archevêque d'Amalfi, qui fut depuis Cardinal, & pére du Pape Grégoire XIV. ayant été marié avant que de prendre les Ordres sacrez, ce Prélat se rendit à la Cour de l'Empereur, & Dandino Sécretaire de Sa Sainteté alla à celle de France, où peu d'années auparavant il avoit déja exercé la Nonciature. Tous les Princes d'Italie & d'Allemagne, principalement la République de Veniſe, qui avoient été compris dans le traité, firent partir des Ambaſſadeurs, pour témoigner la part qu'ils prenoient au retour de la tranquillité publique.

Jugemens ſur cette paix.

On porta alors des jugemens bien différens ſur cette paix, & jamais affaire n'a été écrite par les Hiſtoriens avec plus de contrariété que celle-ci. Les uns raportent que François en précipita la concluſion, ſur les remontrances de ſes Plénipotentiaires, qui lui firent connoitre la néceſſité de conclure avant que l'Empereur eût reçu la nouvelle de la priſe de Boulogne, que les Anglois venoient d'emporter depuis peu de jours: c'eſt ce qu'on lit dans les mémoires de Langey. Cet Auteur ajoute, avec ceux qui diſent la même choſe, que le Dauphin, qui bruloit du deſir de ſe ſignaler par des exploits militaires, aprit avec chagrin les conditions de ce traité, où il ne pouvoit ſouffrir qu'on

Digitized by Google

eût accordé de si grands avantages à l'Empereur, quoique ce Prince fût dans les terres de France à la tête d'une puissante Armée ; encore moins, dit-on, suportoit-il qu'on eût pris si peu de mesures pour s'assurer de l'exécution de ses promesses, après la triste expérience qu'on avoit faite tant de fois que sa parole seule n'étoit pas une sureté suffisante.

D'autres écrivent que toute l'Europe marqua une surprise extrême, de voir l'Empereur se résoudre enfin à promettre le Duché de Milan ou les Pays-Bas, après que jusqu'alors avec une obstination invincible il avoit refusé de souscrire à la cession de ces Etats, à l'occasion desquels il avoit donné lieu à tant de guerres. Sur la perspective de ces faits, ces Ecrivains ont avec une audace incroyable hazardé des conjectures sur les vues secrettes de l'Empereur, & ont prétendu avoir pénétré si ce Prince eut réellement envie d'effectuer sa promesse ; ou si, dans l'urgente nécessité qui le pressoit alors de consentir à un accommodement, par l'impuissance d'entretenir une si forte Armée, il ne prit le parti d'entendre à un traité de paix, que dans la vue d'avoir le tems de rétablir ses affaires, pour recommencer la guerre avec avantage. Il y a même de ces Auteurs assez téméraires, pour oser asseoir les plus odieux jugemens à l'égard de la conduite que Charles tint avec le Pape à cette occasion. Il est vrai que le Pontife n'eut rien plus à cœur que d'engager l'Empereur à faire la paix : nous avons vu les vives instances qu'il fit toujours pour cela dans ses confé-

Digitized by Google

férences avec ce Prince : il ne se rebuta pas du peu de succès de ses sollicitations, il envoya depuis plusieurs Légats à cet effet, & même dans l'espace de quelques mois le Cardinal Farnese son neveu étoit passé deux fois en Flandres : toutes ces démarches avoient été inutiles, & tout d'un coup l'Empereur prend le parti de s'accommoder, & l'affaire se termine avec tant de précipitation, que le Pape n'en reçoit la nouvelle qu'après la conclusion du traité. C'est sur ces dernières circonstances, qui dans le fond sont véritables, que les Ecrivains dont je parle se donnent la torture pour produire les plus ridicules chimères touchant les motifs de cette opiniâtreté de l'Empereur à ne pas se rendre aux prières du Pontife. Là-dessus ils décident qu'il ne peut point y en avoir eu d'autre, qu'un fond de mépris pour la personne du Pape. Adriani va plus loin dans le détail de ce fait : il ajoute que pendant le congrès, l'Empereur ayant appris que deux Cardinaux étoient en chemin pour intervenir dans ce saint ouvrage, il leur envoya ordre de ne point passer Lion, dans la crainte que ces Agens du St. Siége ne remissent dans les esprits la discorde & la haine par leurs intrigues. On peut assurer que ce conte est du dernier ridicule, pour ne rien dire de plus. Est il permis de s'imaginer que Paul pût avoir la plus petite aparence d'intérêt à fomenter la guerre, à l'âge de quatre-vingts ans, dans le tems que les Turcs menaçoient de porter le fer & le feu dans les terres de l'Etat ecclésiastique ? Ne voit-on pas au contraire que toutes les vues du

Pape devoient tendre à presser la paix entre les Princes Chrétiens, & à les réunir contre l'ennemi commun, pour mettre ses domaines à couvert de la puissance redoutable des Infidelles?

Pour moi je le déclare, je n'ai jamais eu la démangeaison de chercher sans nécessité dans les actions d'autrui des objets de critique; j'ai toujours été éloigné de cet esprit de subtilité qui veut creuser dans les plus secrettes pensées des Princes. Sur ce principe, je ne m'amuserai point à forger, d'un ton de prophéte, des pronostics sur ce qui seroit arrivé, si le mariage convenu avoit eu lieu: je me contente de raporter historiquement qu'immédiatement après la mort de François Sforce, l'Empereur avoit offert l'investiture du Duché de Milan au troisiéme fils du Roi de France, pour la dot de celle des Princesses d'Autriche qu'il jugeroit à propos de donner en mariage à ce Prince, à condition qu'il reconnoitroit tenir cet Etat en fief de l'Empire & du chef de sa femme: ce que François avoit refusé, pour ne point porter atteinte à ses prétentions, sur lesquelles il fondoit un droit héréditaire. Depuis peu Sa Majesté Impériale avoit rejetté à son tour l'accommodement que le Cardinal Farnese avoit proposé sur cette affaire, parce qu'il se croyoit trop griévement offensé par le Roi de France, auquel il vouloit faire voir qu'il étoit en état de se vanger, d'autant plus qu'il tenoit sa réputation & la prééminence de sa dignité intéressées à ne point éteindre si facilement, par une paix feinte, le juste ressentiment

Digitized by Google

d'une injure auſſi grave que celle de s'être ligué contre lui avec le Turc.

A l'égard du mariage de ſa fille & de la dot des Pays-Bas, j'ai déja dit qu'après ſon retour de France, lorſqu'il traverſa ce Royaume pour aller punir les Gantois, il renouvella cette offre, d'autant plus qu'elle avoit été réſolue dans le Conſeil d'Eſpagne, par le Roi des Romains, & par la Reine Marie : néanmoins François ne voulut pas même permettre qu'on lui portât cette propoſition. Ce fut donc une démarche glorieuſe à Charles, d'avoir, en faveur du bien de ſes Sujets & du repos de la Chrétienté, pris généreuſement la réſolution d'accorder la paix à ſes ennemis, dans le tems qu'il faiſoit vivre une nombreuſe Armée au milieu de leurs terres, & d'avoir offert cette paix ſous les mêmes conditions qu'ils avoient eux-mêmes rejettées auparavant, quoique plus avantageuſes, débarraſſez qu'ils étoient de ces difficultez & de cette contrainte où la néceſſité de leurs affaires ſembloit alors les avoir réduits.

Raiſons des deux Monarques pour faire la paix.

Mais pour achever ce qui concerne cette matiére, ces deux Monarques, autant que j'ai pu m'en éclaircir, ſe trouvoient également forcez de faire la paix. Le Roi de France avoit ſur les bras deux puiſſans ennemis, qui le ſerroient de près : d'un côté le Roi d'Angleterre avoit déja mis le Siége devant Boulogne, Charles de l'autre vivoit à diſcrétion ſur ſes terres avec une Armée victorieuſe ; & pour comble de malheur, ſon Royaume, quoique le plus fertile & le plus abondant qu'il y ait dans l'univers, étoit ſi-

Digitized by Google

entiérement ruïné, que ſes Sujets pouvoient à peine lui fournir les taxes & autres contributions ordinaires.

L'Empereur n'étoit pas dans une ſituation plus aiſée. La revolte du Pérou qu'il lui importoit tant d'aſſoupir; les Etats héréditaires de ſon frére à la veille de tomber ſous le joug des Ottomans; l'Allemagne menacée au dehors par ces mêmes ennemis communs du nom Chrétien, & au dedans déchirée par les troubles de Religion, tous ſes Princes outre cela aliénez de ſon ſervice par la jalouſie qu'ils avoient de ſes victoires; l'Eſpagne totalement épuiſée; le Duché de Milan & le Royaume de Naples réduits à la derniére indigence par de ſi longues guerres: tel étoit l'état des affaires de Charles. Ce détail fait aſſez connoître que toutes ſortes de raiſons les plus preſſantes obligeoient les deux Monarques de ſacrifier leur haine à leurs beſoins, & d'en revenir aux anciennes conditions rebutées de part & d'autre: joint à ces motifs de politique & d'intérêt particulier, le deſir d'avoir chacun la gloire de remettre le calme dans la Chrétienté.

Grande prudence des Venitiens.

Les Venitiens ne contribuérent pas peu à rendre la paix facile, non qu'ils s'y fuſſent employez ouvertement; (car ces habiles Politiques, ſi fameux par la profonde ſageſſe qui regne dans toute leur conduite, obſervoient de loin les ſuites & le ſuccès de cette guerre, pour ſe déclarer à propos & fournir leur ſecours où ils le jugeroient néceſſaire; & comme ils ont eu de tout tems pour principe fondamental de leur politique, de veiller à la ſureté de l'Italie, à la vue de

la

Digitized by Google

la guerre animée que ces deux rivaux se faisoient en Flandres, ils s'étoient rendus extrêmement attentifs à tous leurs mouvemens) les Vénitiens, dis-je, n'eurent pas peu de part à la conclusion de la paix, en ce qu'ils se firent toujours un point fixe de ne prendre aucun parti. François éprouva leur fermeté sur cet article. Il envoya à Venise en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire Barthelemi Cavalcante, qui avoit la réputation d'être l'homme le plus éloquent de son siécle, pour solliciter la République à joindre ses forces à celles de son maitre, & à engager les autres Princes d'Italie à suivre cet exemple. Ce Ministre fit un très long discours, (que Campana raporte tout entier;) & le Doge au nom du Sénat, après avoir discuté quelque tems les propositions brillantes de l'Orateur, qui s'étoit efforcé de faire voir l'infaillible succès de la Ligue contre l'Empereur, lui répondit qu'il remercioit Sa Majesté Très-Chrétienne de ses offres; mais que la République, n'ayant d'autre ambition que de se maintenir dans une douce tranquillité, étoit contente du petit Etat où elle se voyoit renfermée; que tous ses soins se bornoient à assurer son ancienne liberté & le repos de l'Italie; & qu'elle comptoit avoir des forces suffisantes pour remplir ce but, sans se laisser flatter par la vue d'étendre ses limites, sans vouloir s'embarquer dans les embarras d'une guerre ruineuse, enfin sans courir le risque, sur une espérance fort incertaine, de perdre ce qu'elle possédoit alors sans trouble & dans une profonde sécurité.

Cette

Digitized by Google

Cette déclaration fut adoucie par les témoignages les plus vifs de l'attachement sincére de la République aux intérêts du Roi, mais il n'y eut pour cela rien de conclu. Ce fut un coup mortifiant pour l'Ambassadeur, qui, plein d'une orgueilleuse confiance en la force de ses discours, s'étoit imaginé qu'il n'auroit qu'à ouvrir la bouche pour entrainer tous les suffrages par le torrent de son éloquence. Quoiqu'il se vît trompé dans son attente, il ne put pas croire, tant il étoit rempli de lui-même, que le Sénat ne se fût pas laissé persuader s'il n'avoit eu des raisons secrettes de ne pas suivre la route qu'il leur prescrivoit. Sur cette idée, qui s'accordoit si bien avec son amour-propre, il se figura que les Venitiens avoient tramé quelque complot secret contre la France, puisque, selon lui, leur refus à se déclarer contre l'Empereur étoit une preuve certaine de leur affection pour ce Prince. Il se trompoit grossiérement: le Sénat n'agissoit que pour l'avantage de l'Italie qui faisoit l'unique but de sa politique, & pour y parvenir il ne concevoit de moyen plus sûr que de ne fortifier aucun des deux partis de son alliance. Cavalcante, de retour à Paris, fit au Roi un raport conforme à ses préjugez, & le prévint si bien sur la partialité de la République, que ce Monarque, conduit par les soupçons qu'il avoit pris & par la vue des périls qu'il envisageoit de cette part, prit le parti le plus propre à animer cette République.

Indignation de Soliman au sujet de la paix.

A la nouvelle de la paix, Soliman ne put retenir les mouvemens de sa colére: il fit faire

Digitized by Google

faire de ſanglans reproches à l'Ambaſſadeur de France par ſon Premier-Viſir, qui eut ordre de dire à ce Miniſtre que le Roi ſon maître avoit dans cette occaſion mis au grand jour l'inconſtance de ſa Nation, par l'infidélité qu'il avoit eue de faire la paix ſans ſa participation, après l'avoir engagé par ſes inſtances, ſes ſoumiſſions, & ſes promeſſes, à le ſecourir ſi puiſſamment; qu'il étoit de ſon devoir & de ſon honneur de n'écouter aucune propoſition d'accommodement, ſans agir de concert avec lui; enfin que dans la ſuite le Roi auroit tout lieu de ſe repentir de cette démarche précipitée; qu'il chercheroit peut-être alors dans l'alliance du Grand-Seigneur de quoi réparer les mauvais effets de ſa premiére faute, mais qu'il ne ſeroit plus tems, & qu'il ne trouveroit plus de reſſource à la Porte.

Nouvelles amours de Charlequint.

Parmi ces récits de guerre & de paix, je ne crois pas hors de la gravité de l'hiſtoire de parler des amours de Charles avec Eliodore de Plombes, Demoiſelle Allemande, du territoire de Ratisbonne. Cette Dame eut le bonheur de ſe faire aimer de ce grand Empereur avec tant de paſſion, qu'il ne ſongea pas même à ſauver les aparences aux yeux du public: car il eſt à remarquer que, quoiqu'il eût aimé tendrement toutes ſes maîtreſſes, cependant ſa prudence mit toujours des bornes à ſes amours, & il ſut réprimer avec tant d'attention les mouvemens de ſon cœur, qu'on ne le vit jamais tomber dans les excès inſéparables d'une violente paſſion. Il avoit ſur cela une maxime, qu'on lui entendoit ſouvent proférer, ſavoir, qu'*il n'étoit pas*

éton-

Digitized by Google

étonnant que les Princes ſuiviſſent plus aveuglément que les autres hommes les apétits de leurs ſens, parcequ'ils avoient plus d'occaſions de ſe ſatisfaire; mais que par cela même ils étoient plus obligez que les autres d'éviter l'éclat & le ſcandale, pour ne pas mettre leur dignité en compromis, & ne pas affoiblir par la connoiſſance qu'on a de leurs déréglemens le reſpect dû à leur naiſſance & à leur rang. En effet les amours de cet illuſtre Monarque ne cauſérent jamais de ſcandale dans ſes Etats; il ne voulût jamais avoir de commerce avec des femmes du commun, ni deshonnorer aucune famille: mais quand on lui propoſoit une Dame dont on lui faiſoit entrevoir la conquête facile, (car d'ordinaire les Princes ne manquent pas de Miniſtres de cette eſpéce) il s'informoit ſur le champ avec le dernier ſoin de la qualité & de toute la parenté de la perſonne, & ſi elle ſe trouvoit alliée à des Seigneurs de diſtinction, il deffendoit qu'on lui en parlât davantage. Entr'autres exemples de cette modération, on cite ce qu'il fit à la Cour de France. Un Gentilhomme lui offrit de mener dans ſa chambre une Dame de la premiére qualité. *Cette propoſition ne doit pas ſe faire à un Empereur*, répondit-il, *ſurtout a un Empereur qui n'a rien plus à cœur que de ne pas manquer aux devoirs de la reconnoiſſance; & ce ſeroit une tache à ma réputation, d'ôter en ſecrèt dans cette Capitale l'honneur à une perſonne, pendant que j'y reçois en public des honneurs infinis.* Et ſur ce que l'autre lui répliqua qu'en pareille rencontre les Princes relevoient beaucoup l'honneur des familles, au lieu d'y donner atteinte: *J'en con-*

Digitized by Google

conviendrois avec vous, reprit l'Empereur, *ſi tout le monde avoit ſur ſon honneur les mêmes idées, que vous paroiſſez avoir ſur le vôtre.*

Il fit à Naples une mémorable action de généroſité. On le ſollicitoit de ſe procurer la jouiſſance d'une Dame très belle, dont le mari avoit ſervi à l'expédition de Tunis; cette Dame n'auroit peut-être pas été cruelle, dans la vue d'acquerir par ce moyen de la faveur & du crédit: Charles, bien loin de la mettre à cette épreuve, répondit avec une grandeur d'ame incomparable, *A Dieu ne plaiſe que j'ôte l'honneur à une Dame, dont le mari défend le mien par ſon épée au riſque de ſa vie.* J'ai déja raporté ſon intrigue avec la Princeſſe de Biſignano: je dois ajouter une circonſtance à la louange de ce Monarque, c'eſt que s'il eut des faveurs de cette Dame, il ſut ſi bien en dérober la connoiſſance, qu'on n'a jamais pu approfondir la vérité de ce commerce, & ſes Courtiſans n'avoient que de ſimples ſoupçons de la conduite de leur Souverain, quoique la Princeſſe ne prît aucun ſoin de cacher la violence de ſon amour.

Après cette digreſſion, je reviens au détail de la nouvelle avanture. Pendant que l'Empereur étoit à Cambrai, une Dame, nommée Catherine, veuve de Ferrand de Plombes, mére d'Eliodore dont il eſt ici queſtion, vint avec ſa fille le trouver, pour le ſuplier d'avoir quelque égard au malheur qui étoit arrivé à ſa famille, ſavoir, qu'elle reſtoit chargée de deux filles, & ſans bien pour faire ſubſiſter ſa famille; qu'elle avoit perdu au ſervice de Sa Majeſté Impériale un fils unique

Digitized by Google

que qui faiſoit toutes ſes eſpérances; & que, pour comble d'infortune, elle s'étoit entiérement épuiſée à lui former un équipage, digne d'un Gentilhomme de ſa naiſſance.

Charles, qui naturellement étoit compatiſſant & généreux, fut touché du malheur de cette veuve & de ſa fille qui n'avoit pas plus de vingt deux ans. Après avoir pris part avec bonté au triſte état de cette Maiſon, ſur le champ pour les mieux conſoler il leur aſſigna une penſion capable de ſoutenir honnorablement leur nobleſſe. D'abord l'Empereur n'eut aucun deſſein ſur cette Demoiſelle, il ne fit que ſuivre les mouvemens de ſa compaſſion; mais il ne fut pas longtems ſans devenir éperduement amoureux, comme c'étoit la vue de la mére, qui n'avoit amené ſa fille que dans l'eſpérance que ſa grande beauté & les agrémens de ſon eſprit ſurprendroient le cœur de ſon Souverain. En effet cette aimable perſonne s'aſſura bientôt de cette conquête. Ce fut à l'occaſion d'un bal où elle fut invitée, & où l'Empereur devoit venir: elle y parut avec un éclat éblouiſſant; le Monarque ne put tenir contre tant de charmes, & il ſentit en un moment une paſſion ſi violente, qu'il ne put s'empêcher d'en faire à la belle ſa déclaration. Cette attaque eut un effet d'autant plus prompt, qu'il y avoit un deſſein prémédité de lui inſpirer de l'amour: auſſi la Demoiſelle, pendant la fête, n'avoit pas manqué par de certains coups d'œil lancez avec art de lui ouvrir le chemin de la place; & la bréche une fois faite elle ſut mettre à profit les inſtructions de ſa mére: elle ſe ren-

Digitized by Google

rendit de bonne grace, mais d'une maniére propre à ſerrer plus fort la chaine d'un cœur paſſionnément amoureux.

En effet elle ménagea la tendreſſe de ſon vainqueur avec tant d'eſprit, elle fit valoir ſes charmes avec tant d'art, qu'on entendit dire ſouvent à l'Empereur, que jamais il n'avoit éprouvé la violence de l'amour avec plus de force, quoique ſa conquête eût été facile: toutes les actions de ſa belle maitreſſe l'enchantoient, ſes moindres geſtes le mettoient hors de lui-même, chacune de ſes paroles portoit dans ſon cœur autant de traits enflammez. Peu après, quand il fut ſur le point d'aller ſe mettre à la tête de ſon Armée, il l'envoya à Bruſſelles, où il avoit deſſein de ſe rendre à la fin de la campagne, & pour l'avoir plus près de lui: de ſon côté la charmante Eliodore répondit parfaitement à l'excès de la paſſion de ſon amant, & pour le convaincre de la grandeur de ſon amour, elle alla pluſieurs fois le voir dans ſon Camp en habit de cavalier, dans la vue de lui témoigner par cette galanterie qu'il lui étoit impoſſible de vivre longtems abſente de ſon cher Prince, dont l'extrême tendreſſe la rendoit elle-même moins la maitreſſe de ſon cœur que ſon eſclave.

Ces viſites eurent des ſuites douloureuſes pour le paſſionné Monarque; il eut une attaque de goute plus violente qu'à l'ordinaire: ſa belle maitreſſe voulut en quelque façon réparer le mal dont elle étoit la cauſe, elle ne l'abandonna pas pendant qu'il gardoit le lit à Bruſſelles, elle tâchoit par ſes ſoins d'adoucir ſes douleurs, en mettant elle-

Digitized by Google

elle-même les remédes sur les parties attaquées, elle le consoloit par de vives assurances de la part qu'elle prenoit à son état, elle n'oublioit rien pour faire diversion à son mal par les charmes & l'enjouement de sa conversation. Ces attentions, de la part d'une maitresse adorée, & qui prouvoient chez elle un retour sincére, touchérent extrêmement la délicatesse de l'Empereur, qui, quoique nourri dans le tumulte des armes & dans la vie dure d'un guerrier, étoit très sensible à ces rafinemens d'un amour tendre: mais, si l'amant y trouvoit son compte, le malade aprit par une triste expérience, qu'*il n'est rien de plus contraire à la goute, que les caresses d'une femme.*

Il est certain que Charles eut toute sa vie un penchant invincible pour le sexe, passion qui par une certaine fatalité paroit être l'apanage des Princes: mais, comme je l'ai dit, il sut couvrir ses intrigues de tant de réserve & de prudence, qu'elles échapoient à la pénétration de toute sa Cour; &, ce qui mérite un éloge particulier, on ne le vit jamais dans le fort même de ses amours abandonner les soins du gouvernement, tant il avoit à cœur le bien de ses Sujets, ni faire la moindre démarche qui pût donner atteinte à sa réputation, ou à la dignité de son caractére. Parmi un grand nombre de maitresses qu'il eut, deux seules furent déclarées & connues; la mére de Marguerite, Ducheſſe en premier lieu de Florence, ensuite de Parme, ainsi que je le dirai fort au long dans un autre endroit; & la Plombes, qui paroissoit née pour les amours, mais qui fut en butte

aux

Digitized by Google

aux murmures & à la jalousie des Courtisans par sa trop grande assiduité auprès de l'Empereur, auquel elle sembloit être collée pour recevoir ses caresses: en quoi ses envieux ne vouloient pas considérer que les soins & les services, à mon sens, sont plus propres à former un attachement indissoluble, qu'une passion qui n'a d'autre objet que le plaisir & la sensualité.

Réflexions politiques sur le penchant des Princes à l'amour.

Qu'il me soit permis de sortir du fil de l'histoire, pour faire quelques réflexions au sujet de ce penchant à l'amour qui se trouve chez les Princes. Je commence par cette vérité, qu'entre toutes les conditions il n'y en a point de plus misérable que celle des Princes, par cela même qu'ils sont au dessus de tous les autres hommes. Les Politiques consomment la plus grande partie de leur vie à savoir quelles vertus sont nécessaires à un Souverain, à quels vices il doit principalement fermer l'entrée de son cœur, pour se rendre respectable jusqu'à la dernière postérité, & se voir durant sa vie l'objet de l'amour de leurs Peuples: ces Messieurs font leur étude favorite de cette question, ils rafinent leur esprit à la décider, ils y donnent tout leur tems, toutes leurs veilles. Mais comme ces mêmes Politiques ne sont pas nez Princes ni élevez à leur état, ils regardent les Princes avec des yeux de Particuliers, c'est à dire, ils les croyent d'une autre trempe que le reste des hommes. Il n'est rien plus facile que de prescrire avec tant d'assurance les devoirs des Princes; mais est il aussi aisé aux Princes de mouler leur tempérament sur les idées des Politiques, qui sor-

Digitized by Google

ſortent ſi fort des règles ordinaires de la nature, qui ſont ſi contraires à l'expérience, & qui ne ſont vrayes que dans la théorie la plus abſtraite?

Si l'on demandoit à tout un Peuple de quel caractére il voudroit avoir un Souverain, de quelles vertus il le ſouhaitteroit orné, de quels vices il exigeroit qu'il ſe dépouillât, croit-on de bonne foi que ce même Peuple donneroit une réponſe fixe & unanime? Tantôt il choiſiroit un Saül, peu après un David ſeroit de ſon gout, les uns n'en connoitroient point de plus convenable qu'un Pharaon ſuperbe, les autres ſe déclaréroient pour la douceur d'un Joſeph. Dans certains momens ce Peuple ſe révoltera contre la bonté de Conſtantin, avec autant de vivacité qu'il déteſtera la cruauté de Néron: quelquefois il aplaudira aux vices, tour à tour il fera triompher la vertu; & le plus ſouvent, ce qui eſt pis, il ne ſaura pas rendre raiſon de la préférence qu'il a donnée à un Prince honnête homme ou vicieux. Si j'étois né dans les ténébres du Paganiſme, je déciderois hardiment que la bonté dans un Souverain devient inutile pour le gouvernement de ſes Sujets, je ſouhaitterois aux Peuples de mauvais Princes plutôt que de bons; mais puiſque la divine Providence m'a fait naitre dans le ſein de la Religion Chrétienne, à Dieu ne plaiſe que je ſoutienne un pareil ſentiment.

Ordinairement les Peuples ſe conduiſent par des voyes inconnues aux Princes, & qui peuvent être encore moins pénétrées par les Politiques. Les paſſions, la licence, le chan-

Digitized by Google

changement, les caprices, l'inconſtance, la rage, les violences, les rapines, le deſordre; voilà les reſſorts des mouvemens populaires. Si les Peuples prenoient la Raiſon pour guide de leurs actions, ils n'auroient point d'autre volonté que celle de leur Souverain; c'eſt là qu'ils doivent chercher & prendre la règle de leur conduite: bien loin de ſuivre cette maxime ſi convenable au repos des Etats, ils ne veulent ſouffrir aucun joug, & ſemblables à des bêtes féroces, plus leurs Princes travaillent à les faire rentrer dans l'ordre & dans le devoir, plus ils ſe portent avec violence aux derniers excès de cruauté & de fureur. Qu'on demande aux Anglois, qui au grand ſcandale de l'Univers ont conduit ſur un échafaut leur Roi tout innocent qu'il étoit, qu'on demande à ces Peuples de quel caractére ils voudroient que fuſſent les poſſeſſeurs de leur Couronne; je ſuis aſſuré qu'on trouveroit chez eux autant d'opinions que de têtes.

Que peut-on dire de cette Nation indomptable, les Napolitains, qui, ſous prétexte de remédier aux deſordres de la mauvaiſe adminiſtration des Miniſtres, ont tant de fois chaſſé leurs Souverains, pour mettre ſur leur Trône des miſérables de la plus vile populace? Quelle qualité, quelle vertu ont-ils trouvée dans un Maſanello, qui le rendît digne, je ne dis pas de porter une Couronne, mais même d'être mis au nombre des hommes les plus communs? Cependant ce Maſanello, cet ignoble petit Pêcheur, qui n'avoit jamais eu de commerce qu'avec la plus mépriſable canaille, cet indigne Ma-

fanello se voit en un moment Chef d'un grand Peuple, qui le porte à la Souveraineté avec des acclamations sans exemple, peut-être, & même sans peut-être, avec plus d'applaudissement & de réjouissances, que n'en manquérent jamais les Israélites à l'exaltation de Moyse. Si l'on veut faire un parallele exact de l'histoire du Peuple Juif dans les saintes Ecritures, avec les annales de Naples, on verra que jamais Moyse ne rencontra dans les Hébreux tant d'obéissance, tant de respect, que les Napolitains en rendirent à Masanello. Quelle monstrueuse disproportion! Moyse, vrai & légitime Conducteur de la Nation chérie de Dieu, n'éprouve qu'infidélité, que transgression, que mépris de la part de son Peuple; les Napolitains comblent de soumission, révérent jusqu'à l'adoration un Masanello usurpateur & couvert de vices. Tel est le contraste impénétrable des Peuples. Après cela, que les Politiques présentent aux Princes des règles de conduite, qu'ils leur conseillent de gouverner leurs Sujets avec bonté, à quoi servira cette bonté, si les Peuples non seulement n'en sont pas touchez, mais même si elle devient la cause de leurs revoltes? Je ne veux pas dire pour cela qu'un Prince ne doit pas se concilier l'affection de ses Sujets, sans laquelle il est certain qu'il lui est difficile d'être assuré de sa vie; mais tout mon but est de faire entendre que les Politiques ne doivent pas se récrier avec tant de hauteur contre les défauts & les vices des Souverains.

Un Prince s'attire la haine de ses Sujets par

Digitized by Google

par quatre voyes, savoir, par la cruauté, par l'avarice, par l'innovation, & par l'amour des femmes; quatre vices, qui d'ordinaire regnent avec plus d'empire sur ceux qui sont plus obligez de les avoir en horreur. La cruauté rend un Prince odieux, entant qu'elle est l'ennemie de la clémence, vertu qui doit briller dans un Prince plus souverainement que les autres, & qui anime plus particuliérement l'obéissance & l'affection des Sujets. La cruauté est le propre des bêtes féroces, & par cela même contraire à la nature des hommes: ainsi, quiconque se revêt du caractére de cruauté, devient une bête féroce sous la figure humaine; & je ne sais si l'on ne doit pas excuser les revoltes des Peuples, qui se portent à des excès de fureur & de cruauté contre un Souverain qui s'est dépouillé de tout sentiment d'humanité, pour prendre la nature d'une bête féroce, surtout quand les Ministres gouvernent dans le même esprit. Les Parthes prirent une haine insurmontable pour Cotarzes, parce qu'il avoit inhumainement sacrifié son propre sang à sa fureur, & sans respect pour leur Roi ils massacrérent tous les Ministres de sa cruauté. Vitellius devint l'horreur de tout l'Empire, pour avoir fait assassiner Dolabella parent de Galba. Idibalde, Roi des Goths, qui sont aujourd'hui les Suédois, tomba dans une pareille disgrace, pour avoir fait mourir Ursa. Et l'Empereur Claudius, qui faisoit les délices des Romains, vit changer l'amour & le respect de ses Sujets en une haine générale, aussitôt qu'Appius Silanus eut péri par ses ordres.

Digitized by Google

Une autre source de la haine des Peuples, & bien souvent de leurs revoltes, est l'avarice d'un Souverain, si cependant il est possible qu'un Prince soit avare. Véritablement cette soif insatiable des richesses est un des vices les plus capitaux, dont un Prince puisse flétrir son nom. Livré à une passion aussi infame, à quelles violences ne se portera-t-il pas, pour satisfaire son avidité? Tout le monde réduit à la misére par les exactions du gouvernement, des Sujets privez des moyens de pourvoir à leur propre subsistance; & ce qui est pis, taxes onéreuses & continuelles: voilà les funestes suites de l'avarice du Prince, mére de la tirannie, qui impose un joug dur & insuportable, d'où nait à la fin le desespoir des Peuples. L'avarice de Vespasien rendit cet Empereur odieux aux Habitans d'Alexandrie; par la même raison les Peuples du Milanez ne purent souffrir Louis Sforce leur Duc, le Duc d'Arcos devint l'objet de la haine des Siciliens, les Napolitains regardérent le Duc de Medina comme leur tiran: enfin l'on sait que les vexations des Officiers de l'Empire sous Tibére donnérent lieu à la revolte des Gaulois, & que l'extrême avarice d'Archelaüs Roi de Cappadoce mit ses Sujets dans la nécessité de prendre les armes, pour se délivrer de l'oppression dans laquelle ils gémissoient.

Les nouveautez qu'un Prince veut introduire dans ses Etats, sont encore très odieuses à ses Sujets, particuliérement à ceux de ces Sujets qui prétendent jouir de certaines franchises. Alexandre-le-Grand, seulement

lement pour avoir voulu prendre les coutumes des Perſes & quitter celles de ſon Pays, ſe vit l'abomination de ſon Armée, qui délibéra de lui demander la permiſſion de retourner en Macédoine, après même qu'elle eut jetté ſes armes. Le Roi Scilé perdit la Couronne pour avoir voulu ſuivre les maniéres des Grecs, & abandonner celles de ſon Royaume; les Scithes indignez de cette innovation le détronérent, & mirent en ſa place Ottomaſade. Et je doute que les Eſpagnols ſouffriſſent impunément à la tête de leurs Armées un Général vétu à la Françoiſe.

Enfin la paſſion effrénée pour les femmes eſt un des plus puiſſans motifs de la haine des Peuples contre leurs Souverains. Ils ne peuvent voir ſans le plus vif reſſentiment leurs familles deshonnorées, objet qui dans le monde fait tant d'impreſſion ſur ceux qui ſe piquent, je ne dis pas de nobleſſe, mais de ſentimens d'honneur. L'affront que Tarquin fit à Lucréce, n'anima pas ſeulement à la vangeance Collatin mari de la Dame deshonnorée; le Peuple de Rome prit part à ſon injure, & s'arma pour punir le coupable, dont toute la race fut envelopée dans ſa diſgrace, bannie avec honte des terres de la République, & exclue pour jamais du Trône qu'elle poſſédoit. Pour ſemblable violence Hippias, fils de Piſiſtrate, ſuccomba accablé du poids de la haine publique, & perdit la ſouveraineté d'Athénes. L'incontinence de Childeric pére de Clovis le réduiſit preſqu'au même ſort; il fut chaſſé de France où il regnoit, & il ne fallut pas

Digitized by Google

moins que l'adresse d'un fidele ami, pour lui faire rendre le Sceptre de ses ancêtres.

Sur ces réflexions, je puis dire qu'un Souverain se maintiendra jusqu'à la mort dans la jouissance paisible de ses Etats, s'il a la force d'éviter la rencontre de ces quatre écueils si dangereux : s'il a assez de vertu pour bannir ces vices de son cœur, il ne sera guére possible qu'il se voye troublé par des discordes domestiques. C'est pourquoi certain Politique a eu raison de dire qu'un Prince assuré de l'amour de ses Sujets, est plus puissant qu'on ne sauroit le concevoir : & moi je pense que l'affection & le zèle sincére des Sujets enrichit le Prince infiniment plus, que la propriété de toutes les terres de sa domination.

Après ce discours général, il est expédient de savoir duquel de ces quatre vices il lui est plus avantageux de se garentir. Je sais que la morale & la politique exigeroient, pour son plus grand bonheur, qu'il se rendît inaccessible à tous ensemble, ce qu'il peut faire sans effort, en se munissant du secours de la prudence, pour réduire ses sens sous le joug. S'il veut éviter le renom de tiran, ou de cruel, que sa principale attention soit d'avoir souvent l'œil à la conduite des Juges dans l'administration de la Justice, & qu'il ne se lasse pas de manifester de tems en tems la bonté de son cœur par des actes de clémence. Il se pourra faire que des raisons d'Etat le forceront de verser le sang de ses Sujets, avec des circonstances qui donneront à ses ordres un air de cruauté ; en ce cas, du moins pour sauver les apparences, qu'il

qu'il témoigne en public, le chagrin qu'il a d'être obligé d'en venir à cette extrémité, & que sous main il insinue que ses Ministres ne l'ont pas laissé le maître de faire grace: avec cette précaution il se verra libre de punir des criminels suivant la maxime d'Etat; & à l'égard du Peuple, qui naturellement déteste la cruauté dans son Souverain, il se mettra à couvert du reproche d'être sanguinaire. Les Princes de notre siécle sont parfaitement instruits de ce précepte, qu'ils mettent en pratique dans différentes rencontres; & j'en citerois nombre d'exemples, si des considérations particulières ne m'imposoient pas un religieux silence.

Je viens à l'expédient propre à parer l'horreur que les Peuples conçoivent toujours contre l'avarice des Princes, qui les accablent d'impositions trop fréquentes. Il faut que les Souverains s'étudient à trouver des prétextes, qui fassent connoître à leurs Sujets que c'est malgré eux qu'ils les chargent, que la nécessité seule de leurs affaires les y oblige: ils feront bien, s'ils le peuvent sans inconvénient, de rendre publique la cause de ce besoin, & d'accompagner ce détail de vives protestations du déplaisir que leur donne une si dure contrainte. Mais pareille manœuvre demande tout l'art imaginable: bien prendre garde de laisser pénétrer son caractère; en imposer par une sincérité trompeuse, & une assurance bien soutenue qui persuade que la volonté n'y a point de part, & qu'on est obligé d'agir en conséquence du besoin pressant où jettent des conjonctures malheureuses.

Les Princes qui, dès l'entrée de leur administration, ou quelque tems après selon qu'ils le jugent à propos, veulent réformer les abus qui se sont introduits dans leurs Etats, ou établir de nouvelles loix, pour faire valoir leur autorité souveraine, doivent s'attendre à être bientôt en horreur à tous leurs Sujets, s'ils ne prennent pas les mesures les mieux concertées. Il faut en pareille occasion une adresse raffinée, pour ne pas tomber dans les malheurs de tant de Souverains, qui ont tenté de faire avec violence des innovations ou des réformes même de la plus petite considération.

Auguste connoissoit parfaitement les précipices que présente une pareille conduite; aussi marchoit-il toujours à pas comptez, lorsqu'il entreprenoit la réforme de quelques abus: jamais son bon vouloir n'imposoit de contrainte, jamais la moindre violence; son exemple, ses représentations, semblables moyens doux & insinuans le conduisoient imperceptiblement à son but, & le Peuple y venoit comme de lui-même & avec une espéce d'empressement. Pour remplir un dessein de cette nature, je crois qu'il convient de proposer les changemens sous les anciens noms des choses qu'on veut réformer, & de ne toucher qu'à la substance; encore faut-il adoucir cette altération de toutes les maniéres propres à éloigner les idées de violence: car enfin l'expérience de tous les siécles nous aprend qu'un Prince ne peut prétendre venir à bout d'une réforme dans le moment qu'il l'ordonne & en vertu de son autorité, sans se charger de la haine de ses

Su-

Digitized by Google

Sujets, ſans mettre ſa perſonne dans un riſque évident, ſans jetter ſon Etat dans une confuſion horrible. Pertinax ſe perdit, pour avoir voulu réformer bruſquement les abus qui s'étoient introduits ſous le regne de Commode ſon prédéceſſeur ; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ce malheureux Empereur fut maſſacré de la main même de ceux qui lui avoient rendu le plus de ſervices.

Il eſt encore de la derniére importance pour un Prince d'édifier ſon Peuple par la régularité de ſes mœurs, & d'y répandre l'odeur de ſa continence & de ſa modeſtie, à l'exemple de Scipion l'Africain, qui ſe concilia l'amitié des Habitans de Carthage, pour leur avoir fait connoître dans une certaine avanture à quel point il ſavoit ſe vaincre & prendre l'empire ſur ſes ſens. A préſent je reviens à la queſtion propoſée par les Politiques, ſavoir, lequel des quatre vices mentionnez a les plus funeſtes ſuites. Ces Meſſieurs décident hardiment qu'il n'y en a point qui puiſſe porter un plus grand préjudice, non pas ſeulement à la réputation d'un Souverain, mais à ſon autorité, que l'amour immodéré des femmes, quelqu'excuſe que la fragilité inſurmontable des hommes fourniſſe en faveur de cette paſſion. Leur raiſon eſt qu'on peut tirer de la politique & de la morale mille prétextes, pour colorer la cruauté, l'avarice, & les innovations: mais on n'en trouve aucun valable pour couvrir l'incontinence; quoi qu'on puiſſe alléguer, ce vice n'aura jamais d'autre ſource, d'autres principes, d'autres motifs, qu'une li-

cence effrénée, un honteux assujettissement à la tirannie des sens. Ils ajoutent à cette preuve, que l'envie desordonnée de se satisfaire entraine nécessairement le Prince dans un commerce odieux avec tout ce qu'il y a de plus méprisable parmi les hommes, ce qui le dégrade, ce qui avilit la majesté de la Souveraineté. Ils vont encore plus loin. La haine que des Sujets conçoivent pour un Prince à cause de sa lasciveté, est, soutiennent-ils, ineffaçable, quelque bienfait qu'il répande d'ailleurs: parce que cette passion attaque la partie la plus sensible des hommes, c'est-à-dire l'honneur, dont la perte ne peut se réparer: à la différence des impressions que donnent les maux causez par la tirannie, par l'avarice, par les innovations; il y a des moyens de les détruire, que ces Politiques ne manquent pas d'indiquer.

Un Prince, par exemple, disent-ils, se voit-il contraint de déployer contre quelqu'un de ses Sujets la sévérité des plus rudes châtimens? S'il veut ne point être chargé du titre odieux de cruel, de sanguinaire, qu'il ait la politique, après qu'il aura rempli sa vangeance, de paroître s'attendrir sur le malheur de l'offensé, qu'il se montre disposé à lui faire du bien, ou à ses héritiers à son defaut; en un moment tout sera oublié, toutes les préventions s'évanouiront. Il en est de même des mouvemens que causent les impositions: que le Souverain les suprime aussitôt qu'elles feront trop crier; la haine fera place aux acclamations; aux bénédictions, on ne se souviendra même plus qu'il a donné lieu aux murmures & à l'animosité. Il est

est donc manifeste, concluent-ils, que la passion pour les femmes est beaucoup plus préjudiciable à la personne d'un Prince; de là tant d'histoires de tirans précipitez du Trône plutôt à l'occasion de cet excès, que pour les autres. En effet la haine que ce vice fait naître devient d'autant plus irréconciliable, qu'elle est animée par le mépris que d'ordinaire on conçoit pour les gens efféminez, dans quelque condition qu'ils soyent, fussent-ils Princes; (cette règle n'est pourtant pas sans exception, témoin Henri IV. & plusieurs autres) & ce mépris vient de ce que les hommes voluptueux se deshonnorent pour la plupart par la bassesse de leur esprit; ensorte que le Peuple qui voit son Souverain livré sans discrétion aux plaisirs des sens, le croit absolument indigne du caractére dont il est revétu. On n'en peut donner d'exemples plus sensibles & plus convainquans, que ceux de Sardanapale, de Denis, d'Héliogabale, de Periandre, de Tarquin, de cent & de mille autres, qui, pour avoir renoncé à la vertu, & s'être abandonnez sans réserve à la molesse & à la volupté, se sont précipitez dans les plus affreux malheurs, ont été chassez honteusement du Trône, souvent même privez de la vie, pour satisfaire à la fureur & à l'indignation des Peuples.

Voilà quel est sur cet article le jugement de quelques Politiques. Pour moi je pense que des quatre vices qui viennent d'être discutez, l'amour des femmes porte le moins coup au repos des Princes, non seulement parce que cette passion trouve une excuse na-

Digitized by Google

turelle dans la fragilité commune à tous les hommes, mais encore par d'autres raisons. Premiérement, dans tous les Pays le nombre des voluptueux est infiniment plus grand, que celui des gens qui savent mettre un frein aux desirs dérèglez de la nature : ainsi ceux qui ont à se reprocher cette passion, ne s'avisent pas d'en faire un crime à leurs Souverains. Aulieu que pour l'ordinaire il est rare de voir les Princes avares, cruels, ou portez à bouleverser la constitution de leurs Etats par des nouveautez : & c'est ce qui fait que, quand on en rencontre de cette espéce, on prend pour eux une haine d'autant plus vive, qu'on les regarde comme des monstres nez nontre les règles communes de la nature.

Deplus on doit considérer que les innovations, qui tendent à abolir les usages consacrez par une ancienneté toujours respectable, excitent la colére & la fureur de tous les Sujets; l'avarice attire sur les Princes tachez de ce vice le mépris de la multitude, parce qu'elle ne peut suporter le joug trop pesant des taxes; la tirannie, qui convient plutôt à la bête féroce qu'à l'homme, inspire la haine jusqu'aux enfans qui n'ont pas encore l'usage de la raison, mais en qui la nature a mis l'amour de la douceur & des caresses, & des mouvemens d'opositon à la barbarie.

Les intrigues amoureuses n'exposent pas les Princes à la haine générale de leurs Sujets, elles ne les mettent en butte qu'au ressentiment de quelques particuliers, qui peut-être ne sont d'aucune considération auprès du Public,

Digitized by Google

blic, fort indifférent d'ailleurs à l'injure qu'ils reçoivent dans leur honneur en la personne des Dames, qu'on voit se faire gloire sans aucune honte de servir aux plaisirs sensuels du Souverain. C'est ce qui se prouve par l'exemple de Philippe II., qui, comme je le dirai en son lieu, devint amoureux de la femme de Rui Gomez son favori, laquelle fut dans la suite sa maitresse déclarée. Pareilles intrigues ne produisent tout au plus d'autre effet que la jalousie de tout le monde, ou du moins de ceux qui par là se voyent éloignez de la faveur du Monarque: & cette jalousie s'anime d'autant plus, lorsqu'on connoit que cet éloignement des graces du Souverain ne vient que de la passion aveugle du Prince pour ses favorites, dont les maris se rendent de plus mépriſables par l'indigne bassesse qu'ils ont à sepr être eux-mêmes sans scrupule à la débauche de leurs femmes. Donc l'amour des femmes est le vice le moins dangereux pour un Prince, quoiqu'il seroit plus convenable qu'il surmontât cette passion, ou qu'au moins il eût une attention scrupuleuse à la cacher aux yeux du Public.

Car enfin cette passion ne tend chez les Princes, comme chez les autres hommes, qu'à satisfaire les apétits de la nature & des sens: or le Prince peut avec assez de facilité remplir les desirs de la nature & des sens, de maniére qu'il soutienne toujours la dignité de son rang & la majesté de son caractére; toute la violence de son penchant ne doit pas même lui faire perdre ce point de vue, n'eût-il dans cette

conduite d'autre intérêt que celui de ménager la réputation de ſes propres Sujets. Sardanapale fut d'abord mépriſé, enſuite tué par Arbaces; Dion fit périr Denis: ce n'eſt pas que ces meurtriers fuſſent ſimplement indignez de voir ſur leur Trône des Souverains voluptueux; l'honneur de l'Etat les fit agir, ils ne purent ſouffrir que ces Princes miſſent toute leur gloire dans leurs infames débauches. Tarquin ne donna pas les premiéres marques de ſa paſſion effrénée pour les femmes dans la violence qu'il fit à Lucréce; Dieu ſait combien de fois auparavant il avoit aſſouvi ſa brutalité, ſans que le Peuple de Rome y eût fait la moindre attention, ou pour le moins ſans qu'il eût ſongé à rompre le cours de tant d'excès: cependant la ſeule avanture de Lucréce revolte les Romains, il eſt chaſſé du Trône & de ſa patrie, on le pourſuit, non avec les ménagemens dûs à un Prince, mais comme un criminel du commun, peut s'en faut même que ſa tête ne devienne la victime de la fureur du Peuple. Pourquoi cette animoſité? Etoit-ce que la mauvaiſe humeur du Peuple s'irritoit contre Tarquin, uniquement par raport à ſon incontinence? Non. Le Peuple vouloit punir la férocité de ſon attentat; il ne put entendre ſans la derniére indignation que, non content d'avoir la jouiſſance paiſible de quantité de Dames qui ſe faiſoient un plaiſir d'augmenter le nombre de ſes conquêtes, ce Prince employât la force pour ravir l'honneur à celles qui avoient la ſageſſe de réſiſter à ſes pourſuites.

Les intrigues amoureuſes des Princes ne

font

sont ni tort ni injure aux Peuples, parce-qu'enfin la condition des Souverains deviendroit bien miſérable, s'ils étoient exclus du privilége de donner l'eſſor à leur penchant à l'amour, quand leur tempérament les y entraîne, pendant que le plus vil artiſan s'arroge la licence de ſe ſatisfaire ſur ce point auſſi ſouvent qu'il lui en prend envie. Encore un coup, ce n'eſt point le commerce des femmes qui revolte contre un Souverain, c'eſt la conduite qu'il tient à cet égard, ce ſont les moyens qu'il employe pour obtenir ce qu'il recherche, qui renverſent cette harmonie qu'on voyoit auparavant entre lui & ſes Sujets, qui jettent ſon Etat dans le trouble & le deſordre. Pour moi je ſuis perſuadé que preſque tous les Princes naiſſent avec le penchant à l'amour, & tels paroiſſent en aparence chaſtes & continens, qui le plus ſouvent ſont les plus laſcifs: comme Philippe II., qui eut toute ſa vie l'art d'affecter une grande continence, quoiqu'il fût d'un tempérament voluptueux. Si l'aiguillon de la chair qui ronge ſans relâche les entrailles de l'homme, l'emporte invinciblement dans le goufre de la volupté, s'il n'eſt pas retenu par le frein de mille conſidérations que l'amour-propre préſente, adieu le reſpect du monde, adieu la bienſéance, adieu l'honneur: de là vient qu'enſuite l'homme ne trouve pas plutôt les occaſions de ſe gorger des plaiſirs que cette contrainte lui a fait perdre, qu'il s'y enfonce ſans ménagement avec autant d'ardeur, qu'un cheval affamé ſe jette ſur ſon avoine. Les particuliers n'ont pas les occaſions d'éteindre le feu qui les dévore auſſi

auſſi prochaines & auſſi faciles que les Princes : l'impoſſibilité de réduire les beautez qu'ils aiment à ſoulager leur martire, eſt juſtement l'unique mobile de la continence & de la chaſteté aparente de la plupart des hommes: les difficultez les rebutent, le dépit de ſoupirer ſans ſuccès leur fait prendre une autre route, ils renoncent à l'amour, ils tâchent de faire diverſion aux mouvemens de la nature par l'embarras des affaires qu'ils embraſſent; & par cette conduite, toute forcée qu'elle eſt, ils s'acquiérent la réputation d'une ſageſſe inacceſſible aux charmes de la volupté.

Que peut-on alléguer avec juſtice contre les Princes, qui tous n'ont qu'à parler pour vaincre, aux deſirs deſquels rien ne réſiſte, & dont les paſſions ne trouvent aucun obſtacle qui les arrête, aucun frein qui les retienne? Dans cet état où tout ce qui reſpire s'empreſſe avec tant de zèle à courir au devant de leurs volontez, ces maitres abſolus de l'obéiſſance de leurs Sujets n'ont-ils pas beſoin de graces particuliéres du Ciel, pour enchainer leurs cupiditez au char de la raiſon? Sous ce point de vue, ne méritent-ils pas toute notre compaſſion, pouvons-nous ſans un excès d'injuſtice ne pas excuſer leurs foibleſſes? Jamais le commun du Peuple n'attache ſa haine à la ſenſualité de ſon Souverain; au contraire les gens les plus ſenſez comme les plus idiots ne parlent de ſon incontinence qu'en plaiſantant, ils regardent tous ſes conquêtes amoureuſes comme autant de preuves de ſon mérite perſonnel, comme autant d'actes brillans d'une galante-

rie

Digitized by Google

nie raffinée. C'eſt ainſi que penſoit un des favoris de Philippe IV. Un jour ce Monarque demanda au Comte-Duc (j'ai nommé ce Courtiſan ſans le vouloir) ce que le Peuple penſoit de ſa paſſion pour la Calderone : (cette maîtreſſe a été la mére du Prince Don Jean qui vit encore aujourd'hui) le politique confident lui répondit par maniére d'apophtegme, *Sire, les intrigues amoureuſes des Princes font aux yeux du Public les traits d'un cœur tendre & affable ; elles font entrevoir un fond d'humanité, que les Sujets ſe réjouiſſent de voir entretenir & fortifier par le penchant à l'amour.*

Un Prince ne ſe rend odieux par cette paſſion, qu'autant qu'il s'y abandonne avec un emportement capable de faire croire qu'il oublie ce qu'il doit à ſon Peuple, le ſoin de faire adminiſtrer la juſtice, d'aſſurer le repos de ſes Sujets, d'affermir la paix dans ſon Etat, de ſoutenir la majeſté de ſon empire, en un mot tous les engagemens de la Souveraineté, tout le détail du gouvernement militaire, politique, & eccléſiaſtique. Nous avons l'hiſtoire de quelques Princes qui ont porté la débauche des femmes auſſi loin qu'il eſt poſſible de l'imaginer, & qui ont toujours été eſtimez par leurs Sujets très chaſtes & d'une vertu à l'épreuve des attraits du plaiſir des ſens. Pourquoi cela ? Parce qu'ils ſavoient allier les occupations du Prince avec la paſſion de l'amant : ils livroient leur corps à l'objet de leur tendreſſe, pendant que leur eſprit étoit tendu aux affaires de l'Etat ; dans la vivacité des embraſſemens de leurs maîtreſſes ils contemploient ſérieuſement en idée

idée ce qui se passoit au dehors & au dedans de leur empire; enfin ils ne choisissoient pour favorites que des personnes qu'ils savoient avoir à cœur les intérêts de la Nation. Par ces figures je veux dire que l'unique fin de leurs intrigues étoit d'éteindre ce feu dévorant de la concupiscence que la nature a mis dans tous les hommes; ils s'attachoient de tout leur cœur à leurs maitresses, mais sans être esclaves; ils étoient bien éloignez de travestir leur épée en quenouille, de métamorphoser un Souverain qui doit avoir la prudence en partage, en foible & imbécille femmelette.

Il faut qu'un Prince sache prendre assez sur son tempérament amoureux, pour en modérer la violence, au moins pour ce qui regarde les plaisirs lascifs, comme les plus choquans & les plus indignes de la majesté souveraine. En un mot il faut qu'un Prince se montre digne de cette qualité en toutes choses, jusques dans la maniére de faire l'amour: il doit conserver toute son autorité sur ses maitresses, bien loin de s'en rendre l'esclave; il faut qu'il aime pour suivre les mouvemens d'un cœur né susceptible de tendresse, mais il faut qu'il sache soumettre sa passion à l'empire de ses volontez; en un mot qu'il imite les Négromanciens qui disposent à leur gré des Esprits familiers; qu'à leur exemple il prenne & laisse selon son bon plaisir, mais qu'il ait une attention toujours égale de ne laisser jamais trop empiéter sur lui, parce qu'il ne sera plus en son pouvoir de rompre ses chaines, quand il voudra se-

couer

couer le joug & recouvrer ſa premiére indépendance.

Peut-on concevoir rien de plus honteux, que l'état d'un Prince noyé & engoufré dans l'abime des plaiſirs charnels, abruti, & incapable de prendre d'autres idées que celle de courir à corps perdu à tout ce qui lui préſente les moyens de ſatisfaire ſes ſens? Quelle diſparate plus triſte & plus choquante, que de voir un homme revétu du caractére majeſtueux de Souverain, autoriſer ſes Sujets à le mettre au niveau des bêtes privées des lumiéres de la Raiſon? Car enfin ce renom ſi diffamant eſt pour tous les hommes l'effet ordinaire de cette perpétuelle occupation à s'attacher, pour ainſi dire, à la robe d'une femme voluptueuſe, qui, comme toutes les autres de ſa trempe, ne connoiſſant d'autre gloire que de ſe rendre l'idole de ſon amant, met tout en uſage pour devenir l'unique objet de ſes penſées, & à force de careſſes, empoiſonnées par l'art d'aſſouvir ſa laſciveté, lui ôte l'uſage de la Raiſon, en fait un eſclave, & le ſequeſtre de la ſociété des hommes.

A ce propos je vais raporter ce qu'un Théologien me dit un jour, que nous parlions enſemble des amours d'un Souverain qui vivoit alors. Cet eccléſiaſtique me diſoit être convaincu que les Princes ne s'abandonnoient ainſi à la violence de leur tempérament, que parce qu'ils paſſoient leur vie dans une profonde ignorance des malheurs qu'on lit dans les ſaintes Ecritures être arrivez à des Rois coupables de pareils excès; & que s'ils étoient bien inſtruits de l'hiſtoire d'un Salomon,

mon, d'un David, d'un Samſon, peut-être ſeroient-ils touchez d'un vif repentir de leurs déréglemens paſſez, & prendroient-ils une ferme réſolution de réparer par une ſainte conduite le ſcandale qu'ils ont donné à leurs Peuples.

On eſt aujourd'hui imbu d'un très ancien préjugé, (tant on eſt enclin à mal juger des Princes) ſavoir, que pour obtenir des graces d'un Souverain, on n'a qu'à acheter la faveur de ſa maitreſſe. Charlequint mit avec ſuccès cet expédient en uſage à la Cour de François I., lorſqu'il paſſa à Paris, comme je l'ai dit ci-devant. Cet habile Monarque, rempli de crainte par les avis qu'on lui donnoit du deſſein que les Miniſtres de France s'efforçoient d'inſpirer au Roi de ſe prévaloir de l'occaſion qu'il avoit en main de le retenir priſonnier, ne vit d'autre reſſource pour parer ce coup, que d'avoir recours à ce ſtratagême : il laiſſa tomber ſon diamant, & l'offrit à la Ducheſſe favorite, qui, en reconnoiſſance de ce préſent, agit avec tant d'efficace, qu'elle fit échouer tous les complots qu'on formoit contre la liberté de l'Empereur.

Quelle foule d'exemples l'Hiſtoire ne fournit-elle pas de Princes, qui avoient fait ſerment de n'accorder des graces qu'à la recommandation de leurs maitreſſes ? Nous y liſons entr'autres qu'un Duc d'Italie, qui n'eſt mort que depuis quelques années, étoit ſi paſſionné pour une Comteſſe, qu'il ne reſpiroit que pour elle, ne faiſoit rien que par ſes conſeils, &, ce qui étoit pis, mettoit toute ſa gloire à faire parade en public de ſon aveugle paſſion.

Digitized by Google

sion. Il avoit promis à sa chére Comtesse de ne conférer aucune charge, aucun emploi dans son Etat, qu'à ceux qu'elle lui présenteroit: (j'ai horreur de raporter ce détail) ainsi tout le monde se voyoit contraint de recourir à la faveur de l'idole du Souverain, & il n'y avoit que les plus offrans qui pussent être assurez de réussir. On peut juger avec quel ordre, avec quelle sagesse cet Etat étoit gouverné, à voir un Prince dispenser ses bienfaits, sans se mettre en peine de connoitre le mérite ou l'incapacité des prétendans, sans se faire, comme il le devroit, une obligation de ne pas laisser sans récompense les services de ses fideles Serviteurs, en un mot sans envisager d'autre gloire que celle de passer ses jours entre les bras de sa maitresse, qui lui faisoit perdre l'honneur & la réputation, pendant qu'elle tiroit à son profit toute la substance du Souverain & de ses Sujets. On ne sauroit donc combler de trop de louanges ces Princes, qui savent réprimer la violence de leur penchant à l'amour par les conseils de la sagesse & de la prudence, & qui, plus ils se sentent entrainez par le torrent de leur passion, plus ils travaillent à s'en rendre maitres: de tels Princes seront en bénédiction de leur vivant, & respectables à la postérité, pour s'être toujours souvenu qu'ils n'étoient nez avec l'autorité souveraine, que pour mettre un frein plutôt à leurs desirs dérèglez, qu'à ceux de leurs Peuples, excitez par leur exemple à se vaincre eux mêmes.

Charlequint & Philippe II. son fils ont pratiqué cette maxime avec beaucoup d'atten-

Digitized by Google

tention : de là vient qu'ils ont toujours été réputez chaſtes & continens, & qu'ils ſe ſont fait honneur d'une force d'eſprit qui en apparence prenoit l'empire ſur la tirannie de leurs ſens, quoique dans leurs amours ils n'ayent pas été moins fragiles, moins foibles, moins emportez que les autres hommes.

Fin au Livre VII.

LA

Digitized by Google

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE VIII.

ARGUMENT
DU LIVRE HUITIEME.

Diéte de Wormes. Naiſſance du Prince Don Carlos en Eſpagne. Mort de la Princeſſe Marie ſa mére. Et du Duc d'Orléans. Accouchement de la Plombes, maitreſſe de l'Empereur. Mort du Cardinal de Tavera. Aſſemblée générale des Princes Proteſtans. Diéte de Ratisbonne. L'Empereur entre en Al-

le-

lemagne à la tête d'une Armée. Les Proteſtans prennent les armes. Leur défaite. Mort de Martin Luther. L'Empereur entreprend une nouvelle guerre. Soumiſſion & diſcours du Duc de Virtenberg. Reponſe de l'Empereur. Soumiſſion de la ville de Strasbourg. Celle de Nurenberg reçoit une augmentation de privileges. Le Duc de Saxe eſt fait priſonnier. Mort du Roi d'Angleterre, portrait de ce Prince. Mort de François I. Révolution de Naples. Meurtre de Pierre Louis Farneſe. Soupçons de l'Empereur contre cette Maiſon. Sujets de ſon mécontentement. Pronoſtics curieux. Détail du meurtre de Farneſe. Publication de l'Interim. Légats envoyez à l'Empereur. Querelle entre l'Empereur & le Pape au ſujet du Concile. Voyage du Prince Maximilien en Eſpagne. Le Roi de France entre en Italie. Prétentions du Pape ſur Plaiſance. Ligue des Suiſſes avec la France. Muley Haſſem vient en Allemagne. Rui Gomez va en Eſpagne, caractére de ce favori. Le Duc d'Albe paſſe auſſi dans ce Royaume. Action généreuſe de l'Empereur. Réponſe remarquable de ce Prince.

1545. Diéte de Wormes.

QUoique l'Empereur fût plus violemment tourmenté de la goute qu'à l'ordinaire, il ne laiſſoit pas de ſe diſpoſer à ſon retour en Eſpagne. Mais, avant que de partir, il réſolut de convoquer une Diéte à Wormes, pour y traiter des affaires de Religion, & engager les Proteſtans à envoyer leurs Commiſſaires au Concile qui avoit

avoit été indiqué, & qui même étoit déjà ouvert dans la ville de Trente. Le Pape envoya le Cardinal Farnese son neveu à Wormes, pour assister de sa part à la Diéte en qualité de Légat *a Latere*, & y veiller de plus près aux intérêts du St. Siége. Peu de Princes comparurent en personnes à l'assemblée, où l'on ne vit que leurs Députez: de son côté l'Empereur ayant eu une nouvelle attaque de goute, ne put s'y rendre que fort tard, de même que le Roi Maximilien: ensorte qu'il fut impossible d'y rien conclure de ce qui faisoit le sujet du Congrès, sur tout par raport à l'affaire du Concile, les Protestans ayant déclaré qu'ils en vouloient un libre, au milieu de l'Allemagne, où l'autorité du Pape ne pût donner de la jalousie à personne. Tous ces contretems donnoient un sensible chagrin à l'Empereur, par l'impossibilité où il se voyoit de songer à son voyage d'Espagne, vû l'état où il laissoit l'Allemagne dans une division dangereuse, & par cette triste conjoncture les Pays-Bas dans un péril manifeste. Après avoir témoigné au Légat la douleur qu'il avoit de tant d'incidens fâcheux, & avant que de prendre congé de lui, il l'assura qu'il vouloit de quelque maniére que ce fût terminer l'année suivante toutes ces affaires, & se mettre l'esprit en repos, & pria en même tems ce Prélat de faire savoir au Souverain Pontife qu'il se tenoit en état de soutenir vigoureusement la guerre, en cas qu'il se vît contraint d'en venir à cette dure extrémité. Ensuite il partit pour la Flandre, le cœur serré de tristesse, & après avoir indiqué une autre

Digitized by Google

Diéte à Ratisbonne pour l'année suivante.

Naissance du Prince Don Carlos en Espagne.

Peu de jours après son arrivée à Bruxelles, il reçut la nouvelle de la naissance du Prince Don Carlos, que la Princesse Marie femme de Philippe son fils avoit mis au monde à Valladolid, & qui avoit été batisé par Jean Martinez Siliceo Evêque de Carthagéne. On peut se figurer la joye que toute la Cour eut de cet heureux événement : mais la fortune ennemie de l'Empereur ne lui permit pas de gouter longtems la consolation qu'il avoit de se voir un nouvel héritier de son nom & de sa grandeur ; cette grande allegresse se changea tout d'un coup dans la plus sensible douleur : à peine le premier Courier étoit arrivé, pendant même que les feux de joye étoient allumez par tout, & qu'on faisoit les préparatifs des joutes, des tournois, & autres fêtes, pour solemniser cette naissance avec toute la pompe digne d'un aussi puissant Empereur, qu'il vint un second Exprès qui aprit la mort de la Princesse mére du nouveau-né, laquelle avoit été enlevée le 12. de Juillet, quatre jours après son accouchement.

Mort de la Princesse Marie.

Cette perte affligea extrêmement l'Empereur : toute l'Espagne ne la ressentit pas avec moins de vivacité ; tout le monde pleuroit une Princesse qui par ses rares vertus s'étoit acquis la tendresse & la vénération des Peuples ; sur tout on étoit touché de la voir mourir dans l'âge le plus tendre, à dix-huit ans non encore accomplis : enfin ceux qui tiroient des conséquences pour l'avenir, regardoient comme un très sinistre présage cette fatalité ar-

Digitized by Google

cachée à presque tous les Princes d'Espagne, de naître au milieu des larmes & des sanglots. Le corps de la Princesse fut embaumé, ensuite porté avec les cérémonies ordinaires à Grenade, pour y être enseveli dans la Chapelle royale. Mr. de Meteren, célébre historien des guerres de Flandres, écrit que la cause principale de cette mort fut l'imprudence des Dames qui servoient la Princesse, & voici le détail qu'il donne de ce malheureux événement. Il dit que le jour même il se faisoit une exécution de quelques Luthériens, que l'Inquisition avoit condamnez au feu; que toutes les Dames de service coururent pour voir ce spectacle, & que la Princesse ainsi abandonnée fut tentée à la vue d'un melon, ou de quelqu'autre fruit; qu'elle se leva, & en mangea avec excès, ce qui peu d'heures ensuite lui donna la mort. Pour moi je crois ce récit faux dans toutes ses circonstances. Premiérement il n'est rien moins que rare de voir mourir les femmes dans les premiers jours de leurs couches. En second lieu il n'est pas croyable que la Duchesse d'Albe, la premiére des Dames qui avoient soin de la Princesse, d'ailleurs personne d'un âge assez avancé, eût eu l'indiscrétion de permettre qu'on la laissât seule, & de suivre elle-même la folle curiosité des autres Domestiques. Enfin, ce qui est décisif, quand il seroit vrai que ce jour-là on fit l'exécution dont il est parlé, il devenoit impossible que toutes les Dames du Palais pussent à la fois satisfaire leur curiosité, par raport à l'éloignement de la Place où cette exécution se faisoit, qui étoit à plus d'un mille de la cham-

Digitized by Google

bre de la Princeſſe. Par quelqu'accident que cette mort ſoit arrivée, je crois qu'on put alors la prendre pour un triſte augure de la plus tragique ſcéne dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire, j'entens la funeſte deſtinée du Prince qui venoit de naître, comme je le raporterai en ſon lieu.

Mort du Duc d'Orléans.

Pendant que l'Eſpagne pleuroit la perte qu'elle venoit de faire, la France ſe vit en deuil pour la mort du Duc d'Orléans, ſecond fils de François: ce jeune Prince, après ſept jours de fiévre continue, mourut le 8. de Septembre, à l'âge de vingt deux ans. Le Roi ſon pére fut d'autant plus inconſolable, qu'en peu de tems il avoit perdu deux Princes qui faiſoient ſes plus chéres eſpérances, & qu'il voyoit dans un âge propre à le ſoulager dans ſa vieilleſſe: auſſi prétend-on que ce chagrin ne contribua pas peu à abréger ſes jours. Il y en a qui aſſurent que les plus politiques d'entre les François regardérent cette perte comme un bonheur pour la France, parce que, ſelon leur jugement, ſi le mariage convenu de ce Prince avec la Niéce de l'Empereur eût eu ſon entier accompliſſement, cette alliance eût été, après la mort de François, la ſource d'une diviſion funeſte entre les deux fréres, & eût infailliblement jetté le Royaume dans de grands embarras.

Accouchement de la Plombes.

L'affliction de l'Empereur fut adoucie par la naiſſance d'un fils, qu'Eliodore Plombes mit au monde à la fin de Septembre, dans la maiſon de ſa mére proche de Ratisbonne, où ſon amant l'avoit envoyée, comptant que ſous les yeux & avec les ſoins d'une mére elle ſe-

Digitized by Google

ſeroit mieux ſervie qu'en aucun autre endroit pendant ſa groſſeſſe & ſes couches. La mére envoya auſſitôt par un Exprès cette heureuſe nouvelle à Charles, qui étoit à Bruges : il en fut tranſporté de joye, qu'il marqua d'autant plus vive que ſa chére maitreſſe lui avoit donné un fils : il voulut qu'on lui donnât le nom de Juan, & c'eſt le fameux Don Juan, ſi célébre par ſa valeur & par ſes exploits militaires, & dont j'aurai plus d'une occaſion de parler dans cette Hiſtoire. L'Empereur ordonna qu'on l'élevât en ſecret & avec tout le ſoin poſſible, & outre divers préſens qu'il fit à la mére, il lui aſſigna une nouvelle penſion pour l'entretien de ce fils, qu'il aima avec une tendreſſe beaucoup au deſſus de celle qu'on remarque qu'il a eue pour tous ſes enfans légitimes ou naturels. C'eſt ce qu'il fit connoitre, lorſqu'il recommanda ce cher fruit de ſes plus tendres amours au Roi Philippe, auquel il dit qu'il avoit toujours aimé ce Prince avec une affection ſinguliére. Malgré ces ſentimens, il ne déclara que fort tard & à peu de perſonnes l'intention qu'il avoit de le reconnoitre pour ſon fils : de là vient la diverſité de ſentimens qu'on voit dans les Hiſtoriens ſur la naiſſance de ce Prince. Le bruit courut encore que ſa mére eut enſuite une autre fille, qui ne vécut que peu de jours : voilà tout ce qu'on ſait d'Eliodore Plombes, il n'en eſt plus parlé : quoiqu'un certain Auteur écrive qu'elle fut mariée avec un Capitaine de fortune, qui étoit au ſervice du Roi Ferdinand ; mais ce fait ne ſe trouve dans aucun Hiſtorien de quelque réputation.

Digitized by Google

Mort du Cardinal de Tavera.

Au mois d'Août de cette même année mourut à Tolède Don Juan de Tavera, Cardinal, & Archevêque de cette ville. La mort de ce Prélat fut un surcroit de douleur pour Philippe, qui conservoit une tendre reconnoissance des soins qu'il avoit pris de l'instruire des maximes du gouvernement; l'Empereur avoit de même une estime particuliére pour l'habileté & l'expérience de ce Ministre, sans les avis duquel il ordonna au Prince son fils de ne rien faire en son absence. Aussi il le pleura amérement, & pour marquer le cas qu'il en faisoit, il dit à plusieurs de ses plus intimes confidens, qu'il étoit beaucoup plus touché de la perte du Cardinal de Tavera, qu'il ne l'avoit été de la mort de sa belle-fille, parce qu'il seroit plus facile à son fils de trouver une femme semblable à la Princesse Marie, qu'un Conseiller tel que Tavera. Quelques Ecrivains se sont trompez en plaçant la mort de ce Cardinal avant celle de la Princesse Marie, & Panvino la met une année après; le fait est que ce Prélat gagna sa maladie à la pompe funébre de Marie, il y officia pontificalement, & accablé sous le poids de ses habits il y souffrit une si cruelle chaleur, que la saison & l'affluence incroyable du Peuple rendoient excessive, qu'il retourna chez lui avec la fiévre, qui l'emporta au septiéme jour.

1546. Assemblée générale des Protestans.

Les Protestans convoquérent au mois de Janvier de l'année 1546. une Assemblée générale des Etats de leur Religion, pour y concerter les moyens de se dispenser de comparoitre par leurs Députez au Concile de Trente,

te, où s'étoient déja rendus plusieurs Prélats, les trois Légats du Pape, & le Cardinal Farnese qui devoit y présider au nom du St. Siége. Et, comme ils prévirent que cette desobéissance leur attireroit infailliblement des affaires, attendu que l'Empereur les avoit invitez d'envoyer leurs Docteurs au Concile qui ne s'assembloit que par ses ordres, ils résolurent de se mettre en état de deffense contre les forces Impériales, &, après avoir reçu dans leur association le Prince Frédéric Electeur Palatin, qui venoit d'embrasser de son mouvement libre la Religion Protestante & de l'introduire dans ses Etats, ils déterminérent unanimement de soutenir les intérêts d'Herman Archevêque de Cologne, que le Pontife Paul III. avoit déja dépouillé de toutes ses dignitez, pour avoir fait profession ouverte du Luthéranisme, & établi cette doctrine dans son diocéze.

D'un autre côté l'Empereur convoqua dans le même mois de Janvier la Diéte générale à Ratisbonne: mais il eut le chagrin de la voir dissoudre sans avoir terminé aucune affaire d'importance, à cause des deffenses que l'Electeur de Saxe Chef des Protestans avoit faites à tous ses Partisans de se rendre à l'Assemblée. Ce procédé piqua l'Empereur au vif, & lui fit prendre la résolution de couper la racine du mal avant qu'il eût fait plus de progrès; & pour ne pas s'en tenir à de simples paroles qui en pareil cas sont toujours des armes trop foibles, il se détermina à en venir à la force ouverte: parti d'autant plus nécessaire alors, qu'il venoit d'aprendre la conclusion de la Ligue offensive & deffen- Diéte de Ratisbonne.

ſive que les Proteſtans de Smalcalde avoient renouvellée dans leur derniére Diéte.

L'Empereur entre en Allemagne.

Sur le champ il ſe mit en état de ſuivre ce deſſein, & il entra en Allemagne à la tête d'une Armée. Les Proteſtans n'eurent point de peine à pénétrer le ſujet de cette démarche; mais pour s'en éclaircir plus particuliérement, ils lui envoyérent un Ambaſſadeur, pour le ſuplier de déclarer à quelle expédition il deſtinoit tant de levées qu'il faiſoit faire, afin qu'ils puſſent joindre leurs forces aux ſiennes. La réponſe de Charles fut, que ces grands préparatifs étoient deſtinez à punir quelques rebelles de l'Empire, qui, contrevenant aux loix du Corps Germanique, qui deffendent à tous ſes Membres de déclarer la guerre à qui que ce ſoit ſans un ordre formel de l'Empereur, avoient fait amas de troupes, & opprimé leurs voiſins; qu'il ſauroit avoir égard à la fidélité de ceux qui concourroient avec lui au châtiment de ces ennemis de l'Empire, comme il promettoit de déployer contre ceux qui l'abandonneroient dans cette occaſion, toute la rigueur des peines dues aux traitres de la patrie.

Cette réponſe ne fit aucune impreſſion ſur les Proteſtans: ils avoient raiſon de ſe moquer des menaces de l'Empereur, ayant de quoi oppoſer à ſes forces, puiſque leur Armée conſiſtoit en quatre vingts mille hommes d'Infanterie, ſeize mille Chevaux, ſix mille Fouriers, huit mille Dragons, près de deux cens piéces d'artillerie, trois cens barques pour faire des ponts, & huit cens chariots pour voiturer les munitions. Les deviſes qu'on liſoit ſur leurs drapeaux répondoient

à

à la force d'une Armée aussi formidable, & aux grandes espérances des Confédérez: celle du Landgrave de Hesse portoit ces paroles, *La hache est déja mise à la racine de l'arbre, afin que celui qui ne porte pas de bon fruit, soit coupé & jetté au feu.* Celle du Duc de Saxe étoit plus modeste, en ces termes, *Sauve moi, Seigneur, par la vertu de ton nom.* Le Roi de Dannemark, qui suivoit le même parti, faisoit valoir avec orgueil les secours qu'il donnoit, dans lesquels il mettoit tout l'espoir & toute la ressource des Allemans, *Tes libérateurs*, disoit-il, *viendront du Septentrion.*

L'Armée de l'Empereur, commandée par Ferdinand Duc d'Albe, comptoit en tout cinquante mille hommes, tant Infanterie que Cavalerie. Les Confédérez, avertis de sa marche, se campérent dans une plaine de vingt milles de long, & dans le même tems envoyérent, suivant l'usage d'Allemagne, un Page avec une lettre attachée au bout d'une pique, pour déclarer la guerre aux Catholiques, & le Duc accepta cette déclaration. Ce fut le dernier d'Août que commença l'action: on se canonna d'abord, & les Impériaux furent très incommodez du feu des ennemis. Dans ces entrefaites arriva le renfort que le Pape envoyoit à l'Empereur, & qui étoit composé des troupes d'élite de Cavalerie & d'Infanterie Italienne sous les ordres d'Octave Farnese, qui amenoit avec lui le Cardinal Alexandre Farnese, revêtu de la qualité de Légat Apostolique pour donner la bénédiction à l'Armée Impériale.

Défaite des Protestans. Pour ne pas entrer dans le détail de cette bataille, je raconterai succinctement, que les Catholiques ne pouvoient se flatter d'en sortir avec un succès aussi heureux, puisque l'Armée Impériale étoit fort inférieure en nombre; mais on peut dire qu'elle dut une victoire aussi complette à la valeur & à l'expérience de l'Empereur & de ses Généraux, qui auparavant avoient battu les ennemis en deux batailles. Jean-Frédéric Electeur de Saxe & Philippe Landgrave de Hesse restérent prisonniers : le premier fut privé de l'Electorat, le second fut rétabli dans ses Etats parce qu'il eut recours à la clémence de l'Empereur. Le Duc d'Albe traversa avec son Armée victorieuse les Provinces des Confédérez, mit au pillage quelques villes des plus obstinées, & reçut les autres en grace. Ainsi cette seule journée rendit la paix & la tranquilité à l'Allemagne, & il n'est guéres possible de décider en quoi l'Empereur a acquis plus de gloire, ou d'avoir vaincu des ennemis incomparablement plus forts que lui, ou d'avoir eu le courage de les attaquer sans craindre les suites fâcheuses de ce desavantage.

Mort de Luther. Ce succès mémorable avoit été précédé d'un événement non moins avantageux aux Catholiques: le 18. du mois de Février de cette année, dans le tems que les deux partis faisoient leurs préparatifs de guerre, Luther mourut dans le village d'Islebe, apartenant aux Comtes de Mansfelt, & qui étoit le lieu de sa naissance. C'étoit un homme d'un génie vaste & élevé, d'une grande fermeté d'esprit, d'une mémoire heureuse & fé-

Digitized by Google

féconde, d'une éloquence véhémente & dans ſes diſcours & dans ſes écrits, entreprenant & hardi, quoique d'un courage médiocre: perſonne n'a jamais mépriſé plus que lui les honneurs & les plus éminentes dignitez; il fut toujours ſi détaché de tout intérêt perſonnel, que dans la fameuſe révolution qu'il a cauſée dans la Chrétienté, tout maître qu'il étoit des eſprits & des biens de ſes Sectateurs, il ne tira jamais rien à ſon profit particulier. Il ſe vit dans la plus haute réputation pendant ſa vie, & ſon nom ſera immortel & reſpectable à la poſtérité, quelque différence qu'il y ait dans les jugemens que les Catholiques & les Proteſtans en ont portez. Enfin, pour finir ce qui concerne ce Réformateur, il ſuffira de donner une idée de ſes actions tant célébrées, par ce qu'a dit Soave dans ſon Hiſtoire du Concile de Trente, ſavoir, que Martin Luther ne fut qu'un inſtrument dont on ſe ſervit pour mettre en mouvement cette grande machine, dont les vrais reſſorts étoient & plus cachez & plus puiſſans.

Cependant l'Empereur s'étoit rendu à Ulm, dont les habitans le comblérent d'honneurs & de témoignages de leur affection. Pendant ſon ſéjour en cette ville, & dans le fort des négociations pour l'accommodement des troubles de l'Allemagne, il eut une violente attaque de goute, pour laquelle il avoit réſolu par l'avis des Médecins de prendre des remédes, ce qui ne lui fut pas poſſible par les embarras où il ſe vit à cauſe des grands préparatifs qu'il étoit obligé de faire. L'Empereur recommence la guerre.

Il avoit déja diſtribué à ſes troupes des quar-

quartiers d'hiver dans les villes de ces cantons qui étoient rentrées sous son obéissance, & renvoyé les Italiens dans leur pays; lorsqu'il aprit que Jean-Frédéric étoit rentré en Saxe à la tête d'une nombreuse Armée, favorisé d'ailleurs & secouru par les Etats du Royaume de Bohéme qui ne cherchoient qu'à se soustraire de la domination de leur Souverain; & que le Duc Maurice de Saxe, qui, en vertu de l'investiture que l'Empereur lui avoit donnée de l'Electorat, en avoit fait la conquête, venoit d'en être chassé par son cousin, qui même l'avoit presque entiérement dépouillé de ses propres Etats. Ainsi Charles se trouvoit en même tems chargé de la querelle du Roi de Bohéme son frére, des intérêts de Maurice l'un de ses plus zélez partisans, & du soin d'empêcher les progrès du Chef de la Ligue. Dans cette multipliciré d'affaires, il commença par la Bohéme, où il envoya de grands secours d'argent & de troupes, sous les ordres d'Albert Marquis de Brandebourg; mais les rebelles de ce Royaume étoient si puissans, qu'il devenoit impossible d'arrêter avec ces forces seules la rapidité des conquêtes du Duc de Saxe. C'est pourquoi l'Empereur, sur les pressantes in-
1547. stances de Ferdinand, résolut de quitter les remédes, & de passer en personne au printems avec toutes ses troupes en Bohéme, pour s'opposer à un ennemi, qui par tant de victoires consécutives reparoit sa réputation & les pertes qu'il avoit faites dans la derniére guerre, & qui avoit allumé dans toutes ces Provinces un feu si grand, qu'il n'y auroit pas eu moyen de l'éteindre, si l'on avoit tar-

Digitized by Google

tardé plus longtems à y aporter les remédes convenables.

Toutefois l'Empereur avoit d'autres inquiétudes : il voyoit avec chagrin les villes nouvellement soumises conserver toujours un levain de revolte, par un zèle de Religion. De plus il craignoit quelque nouvelle entrepriſe en Italie de la part de la France, à l'occaſion des troubles qui venoient de s'élever à Gênes, que la conſpiration de Louis de Fieſque auroit miſe à deux doigts de ſa perte, après avoir perdu dans l'action Jeannetin Doria le protecteur de ſa liberté, ſi le Ciel par un juſte jugement n'avoit arrêté les deſſeins du Chef des Conjurez, qui fut noyé au moment qu'il avoit pris les armes pour ſe rendre le tiran de ſa patrie. D'ailleurs Charles avoit des raiſons, que je raporterai dans la ſuite, de ne pas trop ſe repoſer ſur la droiture du Pape, quoiqu'il eût d'abord envoyé Pierre Colonne, Capitaine de grande réputation, pour mettre les affaires de la guerre dans un état propre à réduire les ennemis à la raiſon : mais comme ce Général ne put rien entreprendre de conſidérable contre les Confédérez, dont les forces étoient de beaucoup ſupérieures, l'Empereur prit enfin la réſolution d'aller lui-même ſans délai prendre le commandement de ſon Armée. Pour le ſuivre dans ſes expéditions, je rentre dans le détail de cette campagne, & commence par le récit de quelques particularitez, dont la connoiſſance devient abſolument néceſſaire.

Il étoit ſur le point de partir d'Ulm, lorſque le Duc Ulric de Wirtenberg vint le trouver. Ce Prince n'avoit pu le faire plutôt, Soumiſſion du Duc de Wirtenberg.

août, à cause de la maladie de l'Empereur, qui s'étoit laissé fléchir aux priéres des amis de ce Duc, au nom duquel ils avoient promis qu'il viendroit lui demander pardon; en effet il exécuta exactement sa parole, & il fut présenté à l'Empereur, le jour même fixé pour son départ. Quand il parut, Charles étoit à table: le Duc attendit dans la salle qu'il eût dîné; & le repas fini, l'Empereur sortit & passa auprès de lui sans le regarder, après quoi il alla s'asseoir sur un Trône, ayant à ses piez le Grand-Maréchal de l'Empire qui tenoit l'épée nue sur l'épaule, & à ses côtez un grand nombre de Seigneurs. Le Duc entra, suivi de son Chancelier & des Officiers de son Conseil: tous ensemble se mirent à genoux; & le Duc dans cette posture, & dans la plus profonde humiliation, les yeux baissez, commença son discours de cette maniére, après les titres accoutumez.

Son discours.

„ Me voici prosterné aux piez de Votre „ sacrée Majesté Impériale, avec toute l'hu„ miliation & le respect dont je suis capa„ ble, & qu'exige la grandeur de ma faute. „ Dans cet état je suplie Votre Majesté de „ vouloir oublier par sa grande clémence, „ sa bonté infinie, & sa tendre commisération, les justes sujets que ma conduite „ lui a donnez de m'accabler de toute sa „ colére; & j'avoue ne mériter cette grace, „ qu'en faveur de mon repentir vif & sin„ cére, & qui égale l'énormité du crime „ que j'ai commis contre Votre Majesté „ dans la guerre passée. Avec ces sentimens, „ je suplie encore une fois Votre Majesté, par

„ par les entrailles de Notre Seigneur Jé-
„ sus-Christ, d'avoir pitié de moi, de m'ac-
„ corder le pardon que je lui demande, &
„ de me rendre ſes bonnes graces, attendu
„ que je le reconnois pour mon véritable
„ & légitime Souverain, à qui, comme à
„ mon Prince naturel, je promets de ren-
„ dre en tout tems, en tout lieu, en toute
„ occaſion, la plus parfaite obéiſſance que
„ je lui dois en qualité de ſon Sujet; ſous
„ la promeſſe de plus de le ſervir avec tou-
„ te l'affection & tout le zèle qu'il me ſe-
„ ra poſſible, pour me montrer digne par
„ quelque endroit de la grande grace que
„ j'attens de Votre Majeſté. Et je m'enga-
„ ge encore d'obſerver fidelement tous les
„ articles qui m'ont été préſentez de ſa
„ part. „

Réponſe de l'Empereur

Après que le Duc eut ceſſé de parler, il fit une profonde inclination, & l'Empereur ordonna à ſon Chancelier de répondre, ce qu'il fit à peu près en ces termes. „ Sa
„ Majeſté Impériale, Prince très-clément,
„ ayant égard à l'humble & reſpectueuſe
„ ſoumiſſion du Duc Ulric, & voulant
„ bien demeurer convaincue de la ſincérité
„ de ſon repentir, après la confeſſion au-
„ thentique des griéves offenſes dont il s'eſt
„ reconnu coupable envers l'Empereur ſon
„ Souverain; de plus ſur la conſidération
„ du mouvement volontaire dudit Duc à ſe
„ ſouſtraire à la juſte indignation de Sa Ma-
„ jeſté, par la prompte réſolution qu'il a priſe
„ de demander pardon de ſes fautes par la
„ miſéricorde de Dieu: Sa Majeſté Impé-
„ riale, pour l'amour du même Dieu, &

„ par

„ par sa clémence naturelle, particuliére-
„ ment dans la vue d'empêcher la ruine du
„ pauvre Peuple, veut bien oublier les in-
„ jures qu'elle a reçues dudit Duc, se dé-
„ pouiller de toute sa colére, & lui par-
„ donner tout ce qu'il a fait contre son ser-
„ vice; à condition que ledit Duc exécu-
„ tera de bonne foi tout ce qu'il s'est obli-
„ gé de faire. „ Cela fait, l'Empereur se le-va, & présenta sa main au Duc avec un air gracieux, pendant que le Duc lui confirmoit les protestations de vivre à l'avenir à son égard en bon serviteur & fidele vassal: après quoi l'audience finit, & le Duc & sa suite furent congédiez.

Soumission de la ville de Strasbourg.

La ville de Strasbourg avoit aussi envoyé à l'Empereur des Députez, pour lui demander pardon, qu'elle obtint aux mêmes conditions que les autres villes qui étoient rentrées en grace, à la réserve qu'elle ne voulut jamais consentir à recevoir garnison Impériale; moyennant quoi elle reconnut, & jura de reconnoitre à l'avenir l'Empereur, ce que ses habitans n'avoient pas encore fait pour aucun de ses Prédécesseurs. Vers le même tems Charles envoya le Duc d'Albe à Nurenberg, pour y prendre des logemens pour ses troupes, ce que ce Général ne put faire sans causer bien du trouble dans cette ville, trop accoutumée à être exemte de pareilles charges. Douze jours après l'Empereur y étant arrivé, reçut les plus grands honneurs, & il répondit favorablement à la requête que les Bourgeois lui présentérent, pour le suplier de vouloir bien ne les pas accabler d'aucune espéce de garnison, atten-

Celle de Nurenberg reçoit une augmentation de priviléges.

du

du qu'ils avoient toujours signalé leur zèle & leur fidélité pour son service & celui de l'Empire, ce que Charles leur accorda, même avec une augmentation de priviléges.

Ensuite il continua sa route pour se rendre à l'Armée, & lorsqu'il fut arrivé auprès de l'Elbe, il tint conseil avec le Roi son frére & le Duc Maurice, pour savoir comment on pourroit investir l'ennemi. Quoique le Duc d'Albe traversât ce dessein par divers obstacles qu'il représenta, l'Empereur, fermement déterminé à ne point laisser au Duc Jean-Frédéric le tems de se fortifier davantage, déclara qu'il étoit résolu de l'attaquer sans autre délai, ce qu'il fit avec tant de vigueur, qu'il défit à plate couture l'Armée des Confédérez après un combat de quelques heures, où les Impériaux firent un très-grand carnage; le Duc Jean-Frédéric, Ernest de Brunswic, & un nombre infini de Seigneurs de marque restérent prisonniers; sans compter un butin immense que firent les vainqueurs.

Le Duc de Saxe est fait prisonnier.

Le Duc d'Albe amena les deux Princes prisonniers à l'Empereur, qui les reçut à cheval. Le malheureux Jean-Frédéric, à la gauche du Duc d'Albe, parut aussi à cheval, dont le Comte Hippolite d'Est, qui l'avoit fait prisonnier, tenoit la bride: en cet état il fut présenté à l'Empereur, à qui il dit, après s'être découvert, *Très gracieux Seigneur, je suis à présent votre prisonnier*; mais s'étant aperçu que Charles n'avoit pas ôté son chapeau, il remit sur le champ le sien, & continua ainsi son discours, *Je suplie Votre Majesté de ne point me faire maltraiter, à présent*

Digitized by Google

soit que je suis entre ses mains, mais d'avoir pour moi les égards que je mérite : l'Empereur ne répondit que ces paroles ambiguës, *Je vous traiterai comme vous le méritez.*

Jean-Frédéric supporta le chagrin de sa prison avec une grandeur d'ame & une fermeté héroïques ; mais rien n'est comparable à la force d'esprit qu'il fit paroître, lorsqu'on lui annonça la sentence de mort, que le Conseil de guerre avoit prononcée contre lui sous la qualité de rebelle. Après en avoir reçu la nouvelle de sang froid, il se fit aporter un jeu d'échecs, & joua tranquilement une partie avec le Duc de Brunswic. Peu de tems après l'Empereur, touché de la rigueur de cette condamnation, commua la peine de mort en une confiscation des biens & la privation de l'Electorat, ce qui fut exécuté dans la suite sans adoucissement.

Pendant que l'Empereur triomphant réduisoit l'Allemagne sous son obéissance, pendant que de concert avec les Légats du Pape il règloit les moyens d'avancer la conclusion du Concile de Trente, à laquelle les Catholiques ne voyoient plus d'obstacle, depuis la mort de Luther qui donnoit une si grande supériorité à leur parti ; Henri VIII. Roi d'Angleterre mourut à Londres le 15. du mois de Mars 1547. à l'âge de 57. ans. On n'avoit point encore vu dans ce Royaume de Monarque aussi absolu : il regna toujours souverainement sur ses Sujets, qu'il gouverna par sa seule volonté, sans s'assujettir à la forme établie par les Loix du pays. Il ne faut pas s'étonner que les Anglois si jaloux de leurs priviléges souffrissent patiemment cette nouveauté ; ce Souverain avoit

Mort du Roi d'Angleterre.

Digitized by Google

avoit une politique solide & raffinée, il étoit fort versé dans plusieurs sortes de sciences & d'arts, & doué d'un jugement exquis, qu'il conserva jusqu'au dernier soupir. Avant que de le rendre on lui entendit dire souvent, *Nous avons tout perdu.* Il fut d'une complexion saine & robuste, infatigable à l'Armée, où d'ordinaire il dormoit habillé, se couchoit le dernier, & se levoit avant tout le monde. Il vainquit les Ecossois, qui, unis avec la France depuis la mort de Jaques IV., avoient fait une irruption en Angleterre. Toute l'Europe l'aima autant qu'elle le craignit, ou pour mieux dire, il fut beaucoup plus craint qu'aimé. Charlequint eut toujours pour ce Monarque un respect & une estime extraordinaires. Pendant tout son regne il sut tenir la balance entre les deux Couronnes de France & d'Espagne, aussi prit-il cette superbe devise, *Je donne la supériorité à celui que je soutiens:* en effet les deux Princes rivaux recherchérent avec empressement son alliance & son secours, & craignirent de l'avoir pour ennemi. Il assiégea Boulogne en Picardie, & ruïna Edimbourg Capitale de l'Ecosse.

Si ce Prince s'est rendu illustre par des qualitez si recommandables, il faut avouer qu'il en a terni l'éclat par de grands défauts & de grands vices. Il fut immodéré dans ses plaisirs, & pour satisfaire ses passions, il se seroit peu soucié de bouleverser tout l'Univers, comme il le fit paroitre par la quantité de ses mariages, précédez par des divorces monstrueux. Il montra plus de penchant à l'avarice qu'à la libéralité: c'est ce qui

qui fit qu'il oprima ſes Sujets avec ſi peu de ménagement. Il inclina beaucoup plus à la cruauté qu'à la clémence : il répandit le ſang de quantité de Grands de ſon Royaume, tant eccléſiaſtiques que ſéculiers : on a cru même qu'après ſon divorce avec la Reine Catherine, il fit périr cette Princeſſe par le poiſon, pour n'avoir plus devant les yeux un objet qui lui reprochoit ſes déſordres. Cette infortunée Reine mourut le 6. de Mai 1536. Dans toutes ſes actions Henri montra une inconſtance dont il ſembloit faire la règle de ſa conduite, & ce qu'il y a de remarquable, cette légéreté tourna toujours à ſon avantage, & fut conſacrée par une ſuite conſtante d'heureux ſuccès. Il ſut contenir ſes Sujets dans une aveugle obéiſſance. Enfin il eut pour maxime principale, d'avoir toujours beaucoup d'argent dans ſes coffres. Il laiſſa pluſieurs enfans de ſes différentes femmes : de Catherine la premiére vint une Princeſſe nommée Marie ; d'Anne de Boulen Elizabet, & de Jeanne Seymour Edouard, qui à l'âge de dix ans fut ſon ſucceſſeur immédiat, ſous la tutelle & la régence de Thomas Seymour ſon oncle maternel, comme il étoit ordonné par le teſtament de ſon pére.

Mort de François I.

La mort d'Henri fut ſuivie de celle de François I. Roi de France, qui mourut le dernier jour de Mars, à l'âge de cinquante trois ans, d'une fiévre lente qui s'étant tournée en continue l'emporta le neuviéme jour. Les hiſtoires les plus célébres ſont pleines des éloges magnifiques de ce Prince : elles lui donnent toutes les vertus en un degré

ſi

si éminent, qu'il n'eſt pas poſſible de rien ajouter à ce qui en a été écrit. Il eut un port majeſtueux, une taille avantageuſe, les traits du viſage réguliérement beaux, l'abord gracieux, un courage de héros dans les batailles, une douceur charmante dans la converſation familiére, une conſtance à toute épreuve dans les plus grands revers. Il fut libéral, bienfaiſant, clément, toujours prêt à oublier les injures, d'une candeur & d'une droiture de cœur au delà de ce qu'on peut dire: il n'eut point d'égal pour la grandeur d'ame, point de pareil pour la ſolidité du jugement, & jamais perſonne ne poſſéda une mémoire auſſi nette & auſſi heureuſe. Son nom ſera précieux dans tous les ſiécles, pour l'amour qu'il eut pour les Belles-Lettres, & la protection qu'il donna aux Savans. On doit le regarder comme le reſtaurateur de tous les arts & de toutes les ſciences: il fonda, comme je l'ai déja dit, grand nombre de Colléges, où l'on enſeignoit les langues Gréque, Hébraïque, & Latine. Enfin ce fut un Prince digne de l'immortalité. Tout l'Univers le regretta, juſques là même que Charlequint, ſon ennemi irréconciliable, ne put lui refuſer les plus vifs regrets & les plus grands éloges: il témoigna à la nouvelle de ſa mort la plus ſenſible douleur, & il le combla de louanges par ces paroles ſi remarquables dans la bouche d'un rival, *Nous venons*, dit-il, *de perdre un Prince d'un mérite ſi univerſel, que je ne ſais comment la nature pourra en produire un ſemblable.*

Révolution de Naples.

Au milieu des exploits militaires où j'ai laiſſé cet Empereur triomphant, il y eut à Na-

Naples des mouvemens dont voici le sujet. Don Pierre de Tolède, Viceroi de ce Royaume, tenta, en vertu des ordres du Roi son maitre, d'y introduire l'Inquisition, sur le pié qu'elle est établie en Espagne. D'abord les principaux Officiers de la ville répondirent, avec toute la modération possible, que par leurs priviléges on ne pouvoit pas les soumettre à la juridiction d'un nouveau tribunal; & ils ajoutérent que l'Inquisition n'avoit été établie par les Souverains Pontifes que dans la vue d'arrêter les progrès de l'hérésie; & qu'ainsi la ville & le Royaume étant demeurez toujours inébranlables dans la profession de la foi Catholique, il devenoit absolument inutile de les traiter en hérétiques, par l'établissement d'un tribunal fondé uniquement pour ramener les Peuples infectez du poison de l'hérésie. Ces remontrances furent mal reçues du Viceroi, & l'affermirent dans la résolution qu'il avoit prise de se faire obéir, comme de leur côté les Napolitains n'en furent que plus obstinez à ne point recevoir d'autre justice ecclésiastique que celle des tribunaux anciens & ordinaires.

Pour vaincre l'opiniâtreté de ces habitans, le Viceroi fit venir beaucoup de troupes: le Peuple, bien loin de s'effrayer, courut aux armes, & se mit en état de soutenir une longue & vigoureuse défense, avec tant d'ardeur & de promptitude, qu'en moins de trois jours il parut plus de cinquante mille combattans résolus de périr pour le maintien de leurs priviléges. A la nouvelle de

de cette révolution, l'Empereur envoya ordre au Vicerοi d'abandonner ſon entrepriſe, ce qui mit fin aux troubles; mais il en couta la vie à quelques-uns des Chefs de la revolte, qu'on trouva le ſecret de faire mourir dans la ſuite ſous d'autres prétextes.

Meurtre de Pierre-Louis Farneſe.

Dans le même tems l'Italie vit une ſcéne tragique, par laquelle les Impériaux tirérent une cruelle vangeance de Pierre-Louis Farneſe. Le gouvernement de ce Prince étoit devenu inſuportable à la Nobleſſe de Plaiſance, ce qui donna la facilité au Gouverneur de Milan Ferrand de Gonzagues, autoriſé par des ordres ſecrets de l'Empereur, de trouver des mécontens qui vouluſſent ôter la vie à leur tiran, qui n'étoit pas moins odieux à Charlequint, contre lequel il s'étoit déclaré dans preſque toutes les occaſions, pour ſoutenir les intérêts de la France. Les Chefs de la conſpiration furent le Comte Jean Anguiſciola, Auguſtin Landi, Camille Palavicini, & Louis Confalonieri: le premier n'attendoit que le moment favorable de ſe vanger de l'outrage qu'il lui avoit fait en la perſonne de Lucréce Palavicini ſa femme, dont il avoit voulu ravir l'honneur. Ces Conjurez entrérent dans la chambre de Farneſe, & après l'avoir poignardé, & avoir jetté ſon corps dans les foſſez du château, ils ſe mirent à crier, *Liberté, vive l'Empire*; & ce cri fut en un moment reçu par le Peuple, qui ne déteſtoit pas moins la tirannie du Duc. Gonzagues, qui ſe tenoit prêt à ſoutenir cette révolte qu'il avoit fomentée, envoya ſur le champ une bonne garniſon à Plaiſance, dont il prit poſſeſſion au nom

de

de l'Empereur, & sous le titre qu'il lui donna de ville impériale. Il est aisé de se figurer le chagrin & le dépit du Pape à cette nouvelle: mais comme cette révolution est curieuse dans toutes ses circonstances, elle mérite un plus ample détail, que je vais donner en raportant avec le plus de précision qu'il me sera possible l'origine & les suites de cette affaire.

Soupçons de l'Empereur contre cette Maison.

Nous avons vu avec quel ressentiment l'Empereur aprit la conjuration de Fiesque sur Gênes: ce Prince en fut d'autant plus piqué, qu'il découvrit en même tems que Pierre-Louis Farnese avoit sous main puissamment aidé Fiesque, ce qui lui fit soupçonner que cette intelligence n'eût été formée par le Pape; soupçon qui ne fut que trop fortifié par tous ceux que des haines particuliéres, ou d'autres intérêts, rendoient jaloux de la prodigieuse élévation de la Maison Farnese. Si l'on en croit Gosselini dans l'Histoire qu'il a donnée de la vie de Ferrand de Gonzagues, voilà les motifs qui firent prendre à l'Empereur la résolution d'enlever au Duc Pierre-Louis les villes de Parme & de Plaisance, pour débarasser son esprit de l'inquiétude qu'il avoit que la Maison Farnese ne s'entendît avec les François pour troubler le repos de l'Italie.

Adriani, qui se distingue si fort des autres Historiens par l'attention qu'il a à raporter exactement les causes des événemens d'importance, donne un détail curieux de celles qui ont été, ou qui ont pu être l'occasion de la brouillerie de l'Empereur avec le Pape & Pierre-Louis Farnese. Outre ce que je viens

viens de dire au ſujet de la conſpiration de Génes, cet Auteur écrit que Charles fut très mécontent de voir que le Pape eût rapellé d'Allemagne ſes troupes, dans le tems qu'il en avoit le plus beſoin, ſans en prétexter d'autre raiſon ſinon que l'Empereur n'avoit pas agi de concert avec lui à l'égard des traitez qu'il avoit faits, des conquêtes, & autres avantages qu'il avoit remportez dans cette guerre, ce qui étoit contraire aux articles de leur alliance. Un autre ſujet du mécontentement de l'Empereur fut, ſelon le même Ecrivain, que, pour fournir aux frais de cette guerre de Religion, le Pape n'avoit pas voulu accorder la permiſſion de vendre l'argenterie des Egliſes d'Eſpagne, quoique Charles s'engageât d'en faire dans la ſuite la reſtitution. Que le Pontife avoit pris ombrage du deſſein que l'Empereur avoit de porter la guerre en Italie, ſurtout dans la Toſcane, & qu'il avoit couvert cette jalouſie du prétexte de maintenir la liberté des Siénois, qu'il avoit même engagez à refuſer une garniſon de quatre cens Eſpagnols, que Ferrand de Gonzagues avoit envoyez pour s'aſſurer de ces Républiquains. Outre cela, que le Cardinal Salviati, au nom du Pape, avoit empêché que ſa ſœur mére & tutrice du Prince de Piombino ne remît cet Etat entre les mains de l'Empereur, qui avoit déja la parole de cette Princeſſe, pour mettre la Toſcane à couvert des entrepriſes de la France. Que même on croyoit que le Pape négocioit une Ligue avec cette Couronne, dans laquelle par toutes ſortes d'artifices il tâchoit d'attirer la République de

Veniſe, faiſant des careſſes extraordinaires à Pierre Strozzi, ennemi déclaré du Duc de Florence, que l'Empereur tenoit ſous ſa protection.

Deplus l'Empereur ſe plaignoit que, ſur le ſoupçon imaginaire que toutes ſes démarches tendoient à remplir le deſſein fixe qu'on ſupoſoit qu'il avoit formé d'abaiſſer l'autorité ſuprême des Souverains Pontifes, le Pape de ſon ſeul mouvement avoit transféré le Concile à Bologne, ſous prétexte qu'il étoit à craindre que la maladie contagieuſe, qui avoit enlevé un je ne ſais quel Evêque, ne ſe répandît à Trente où l'aſſemblée continuoit tranquilement ſes ſéances. Notre Hiſtorien prouve que c'étoit une pure fiction, & que Paul n'avoit d'autre but que de tenir le Concile dans un lieu de la dépendance du St. Siége, pour pouvoir le diſſoudre à ſa volonté, dans l'apréhenſion qu'à Trente, où l'Empereur étoit maître, l'autorité de ce Prince ne prévalût, & qu'on n'y propoſât de trop ſévéres réformes contre les mœurs ſcandaleuſes des Prélats de la Cour de Rome. Enfin Adriani ajoute que ſur cette affaire l'Empereur alléguoit un autre grief, ſavoir, que le Pape avoit très mal reçu les remontrances de Don Diego Mendozza ſon Ambaſſadeur ſur les malheurs qui réſulteroient de la tranſlation, ſi tous les Péres du Concile & les Légats ne retournoient pas à Trente, où même tous les Sujets naturels de l'Empereur & tous les Prélats ſoumis à ſa juriſdiction étoient demeurez. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'il falloit que les cauſes du mécontentement

Digitized by Google

ment de l'Empereur fussent bien graves, pour l'obliger à en venir à une exécution aussi violente.

Pronostics curieux.

A ce sujet on raporte deux choses dignes de remarque, & qui doivent paroitre merveilleuses. La premiére est que le Duc, averti de plusieurs endroits que les Ministres de l'Empereur machinoient contre sa personne & contre son Etat, voulut découvrir les noms des Conjurez. D'abord il employa tous les moyens ordinaires, mais ses recherches furent inutiles, ce qui l'obligea d'avoir recours aux Devins: il n'en put jamais tirer d'autre éclaircissement, sinon qu'il n'avoit qu'à bien examiner sa monnoye. Cette réponse lui parut non seulement ridicule, mais une fourberie insultante de la part des Sorciers, ainsi il mépriſa leur conseil: cependant après sa mort on reconnut la vérité de cette prophétie, qui, comme je crois, avoit été inspirée par le Diable; car le Duc avoit fait graver cette légende sur sa monnoye, PLAC. avec ces mots *Pet. Aloy. Farn. Plac. Dux*: les quatre lettres capitales marquoient le nom de la ville, *Placentiæ*, à Plaisance, qui étoit le lieu où le complot devoit s'exécuter; d'ailleurs chacune de ces lettres étoit la premiére des noms des quatre Chefs de la conspiration, savoir, Palavicini, Landi, Anguiſciola, Confalonieri.

La seconde particularité paroitra peut-être encore plus étonnante. Le matin même du jour de l'exécution, le Duc reçut une lettre de Milan qui l'avertissoit en termes généraux de prendre garde à lui & de pourvoir

Digitized by Google

à ſa ſureté ſans perdre de tems : on marquoit enſuite que s'il vouloit être inſtruit du détail de la conjuration, il n'avoit qu'à envoyer à Milan une perſonne de confiance, à laquelle on promettoit de révéler des choſes qu'il étoit trop dangereux de confier au papier. Malgré cet avis ſi poſitif, Farneſe ne prit d'autre précaution que de donner ordre au Capitaine Alexandre de Terni de venir le trouver immédiatement après le diner, parce qu'il vouloit renforcer la garniſon de la Citadelle, & prendre avec lui des meſures pour ſa ſureté. Cette indolence n'eſt-elle pas propre à confondre l'eſprit humain, & à fournir des réflexions ſur l'infaillible accompliſſement de notre prédeſtination? N'en doit-on pas conclure que toute la prudence des hommes ne ſauroit rien changer aux decrets du Ciel, & qu'il n'y a aucun moyen de ſe mettre au deſſus de ce que la preſcience de Dieu a déterminé ſur notre ſort? On peut établir cette vérité ſur mille & mille exemples, & peut-on en citer un plus frapant que la conduite de Jules-Céſar, qui, malgré les avis qu'il avoit reçus des deſſeins formez contre ſa vie, ne laiſſa pas d'avoir la confiance de paroitre au Sénat, où il fut auſſitôt poignardé? Je viens au détail de la mort de Farneſe.

Détail du meurtre de Farneſe.

Anguiſciola, comme Chef des Conjurez, diſpoſa toutes choſes pour hâter l'exécution du complot: chacun de ſes aſſociez eut ſon emploi de cette maniére. Le Duc devoit être aſſaſſiné dans ſa propre chambre auſſitôt après ſon diner, par le Comte Jean lui-même, qui ne devoit ſe faire ſuivre que par deux

Digitized by Google

deux hommes de confiance & intrépides, & ils devoient prendre le tems que tous les domestiques se seroient retirez pour aller dîner. Dans le même tems le Comte Augustin Landi, Camille Palavicini, avec Alexandre son frére qu'on avoit fait venir exprès de Turin, & plusieurs autres braves, devoient s'emparer de la porte de la Citadelle, forcer & massacrer, s'il étoit nécessaire, la garde Allemande : pendant que de son côté Confalonieri secondé de ses gens feroit la même chose dans la salle, où il y avoit aussi une garde d'Allemans. Tout cela fut exécuté au même instant avec la derniére exactitude, après que le Comte Jean eut donné le signal avec son mouchoir, comme on en étoit convenu, par la fenêtre de l'antichambre du Duc.

Ce fut un Samedi 11. de Septembre que Pierre-Louis Farnese, Duc de Parme & de Plaisance, périt par la conjuration de ses Sujets, dont l'heureux succès dans tous les points a dequoi surprendre quiconque en examinera avec soin toutes les circonstances. En effet il n'y avoit point encore d'exemple qu'un complot tramé contre un Prince qui se tenoit exactement enfermé dans une Citadelle très forte, & qui étoit informé qu'on machinoit contre sa vie, il étoit, dis-je, inouï qu'un complot traversé par de semblables incidens, répandu d'ailleurs entre un grand nombre de complices, eût été exécuté avec tant d'ordre, sans manquer au plus petit article du projet; &, ce qui est plus remarquable, contre l'attente même des Conjurez, qui desespéroient de pouvoir vaincre

Digitized by Google

tant de difficultez. Camille Palavicini, à cause qu'il étoit boiteux, ne sortit pas de la ville, & se chargea d'empêcher le tumulte par son autorité & les remontrances qu'il feroit au Peuple, ce qu'il fit avec beaucoup d'adresse & le secours de quantité de Gentilshommes. Cette précaution fut un coup de partie pour les Conjurez, car au premier avis qu'on eut de ce qui se passoit dans le Château, les Bourgeois prirent les armes, & y coururent avec la derniére fureur sans savoir de quoi il s'agissoit; & dans le premier feu de cette émeute il est certain que les Meurtriers auroient couru grand risque, s'ils n'avoient pas eu la présence d'esprit de lever le pont de la Citadelle, ce qui arrêta tout court la fougue de ces Habitans. Peu après ils se calmérent entiérement, & parurent satisfaits de ce qui venoit de se passer, aussitôt que le Comte Anguisciola & tous ses complices se furent montrez à la fenêtre, en criant *Liberté, vive l'Empire*, & que le corps du Duc eut été jetté dans le fossé. On ne fit mal à personne de la Cour, tout le monde y eut la liberté de se retirer où il jugeroit à propos, à la réserve du Sécretaire du Duc nommé Apollonio & du Sous-Sécretaire, qui furent mis en prison & à la question pour en arracher les secrets de leur maitre, dont on saisit tous les papiers, qu'on enferma jusqu'à ce qu'on eût reçu de nouveaux ordres du Gouverneur de Milan.

Jules Gosselini remarque plusieurs particularitez, que peu d'Historiens ont adoptées, parce qu'elles sont dénuées de toute vraisemblance. Entr'autres faits, cet Auteur assure que

Digitized by Google

que l'Empereur & Gonzagues Gouverneur de Milan ayant tramé la conſpiration, ne l'avoient ſoutenue & conduite au point de l'exécution, qu'après avoir donné des ordres très précis aux Conjurez de ne point attenter à la vie du Duc autant qu'il ſeroit poſſible. De quelque maniére que l'affaire ſe ſoit paſſée, le Duc mourut d'un genre de mort qu'il n'avoit pas prévu, & la ville de Plaiſance tomba auſſitôt au pouvoir de l'Empereur, parce qu'après l'expédition les Conjurez firent une décharge de l'artillerie, pour avertir, comme on en étoit convenu, les troupes qui attendoient ce ſignal à Crémone, d'où elles devoient ſur le champ partir ſous les ordres d'Alvare de Luna qui en étoit Châtelain. Elles arrivérent à Plaiſance en même tems que cinq cens Fantaſſins, que d'un autre côté le Capitaine Rucchini avoit amenez de Pavie par le Po. Cette garniſon qui ſe trouva aſſez nombreuſe étoit venue dans l'eſpérance d'avoir part au butin, mais elle eut le chagrin de ne trouver dans la Citadelle ni meubles, ni argent, ni bijoux: les Conjurez s'étoient mis en poſſeſſion de toutes les richeſſes du Duc, qu'ils avoient partagées entr'eux, non ſans donner beaucoup de jalouſie à quantité de Nobles, qui ſavoient que ces effets montoient à des ſommes immenſes, & qui ſouffroient impatiemment qu'ils paſſaſſent entre les mains de particuliers leurs égaux, ſans avoir été admis au partage. Le Gouverneur eut ſa bonne part des pierreries & de l'argent comptant: on dit auſſi qu'il termina quelques différends ſurvenus au ſujet du partage

entre les Conjurez. A l'égard de ce qu'Octave Farneſe devint après cette révolution, je le raporterai en ſon lieu.

Si l'Empereur par de pareilles intrigues faiſoit des conquêtes en Italie, ſa prudence & ſon adreſſe le rendoient maître des eſprits des Princes & des villes Proteſtantes d'Allemagne, qu'il ſut amener à ſes fins avec tant de ménagement, que preſque tout ce Corps réſolut de s'en remettre aveuglément à ſa bonne foi ſur tout ce qui convenoit de faire pour établir les Décrets du Concile. Pour cet effet & pour mieux s'aſſurer de cette confiance, il convoqua une Diéte à Augsbourg, où il fit publier l'*Interim* qui a 26. articles, par leſquels il étoit permis dans tout l'Empire de vivre en toute liberté dans l'exercice public de ſa Religion, juſqu'à la déciſion d'un Concile général. Le Pape fut ſi choqué de cette démarche, que, malgré les vives inſtances de l'Empereur, il ne voulut pas remettre à Trente le Concile qu'il avoit transféré à Bologne l'année précédente, ce qui avoit été la véritable cauſe de la convocation de la Diéte d'Augsbourg, dont les Capitulaires ont été apellez juſqu'à ce jour *la Confeſſion d'Augsbourg*.

Publication de l'Interim.

Quoique le Pape & l'Empereur euſſent, comme nous avons vu, divers ſujets de ſe plaindre réciproquement l'un de l'autre, ſujets qu'ils tiroient de la politique, des intérêts de l'Egliſe, de leurs haines particuliéres, & du bien public; quoique les affaires entre les Cours de Rome & de Vienne fuſſent en cet état de diviſion, Charles ne laiſſa pas, auſſitôt qu'il eut reçu la nouvelle de la mort

Digitized by Google

mort de Pierre-Louis Farnese, d'envoyer un Ambassadeur au Pape & au Duc Octave qui faisoit sa résidence à Parme, pour leur faire des complimens de condoléance. Il chargea de cet emploi Don Jean de Figueroa, qui fut parfaitement bien reçu en aparence, quelque ressentiment que ces Princes dussent avoir contre l'auteur de la fin tragique de Pierre-Louis. Pour mieux couvrir ses sentimens, Paul fit partir à son tour deux Légats non Cardinaux, avec ordre de représenter à l'Empereur l'énormité du crime commis en la personne de son fils, de solliciter la restitution de la ville de Plaisance entre les mains du Duc Octave, & de faire consentir Sa Majesté Impériale à laisser le Concile à Bologne. Mais ces Ministres eurent plus de soin de déployer toute leur rhétorique à poursuivre les intérêts particuliers de la Maison du Pontife, qu'à procurer les avantages du St. Siége. L'Empereur au contraire se tint ferme à soutenir que les intérêts publics de la Religion devoient aller avant toutes les affaires particuliéres de quelque nature qu'elles fussent; qu'il avoit tellement à cœur celle du Concile, qu'il lui étoit impossible de penser à aucune autre. Les Légats eurent beau répondre que les intérêts particuliers influent toujours sur les affaires publiques, quand ils sont fondez sur le point de vue de perpétuer l'union, la confiance, & l'amitié entre les Princes. Charles se débarrassa de leurs importunitez par cette conclusion, qu'il comptoit rendre au St. Siége Apostolique le respect & l'obéissance qu'il est en droit

Légats envoyez à l'Empereur.

Digitized by Google

d'exiger, toutes les fois qu'il consacreroit ses soins à procurer les avantages de la Religion Catholique; qu'à l'égard de la restitution de Plaisance, il ne pouvoit rien délibérer, avant que les affaires du Concile fussent terminées; que si le Pape sollicitoit avec tant d'ardeur la restitution de Plaisance à sa famille, à laquelle il avoit lui-même un intérêt non moins sensible que Sa Sainteté, puisque Octave Farnese étoit son gendre, si cette affaire devenoit le point fixe des attentions du Pontife, lui de son côté en qualité d'Empereur ne pouvoit pas perdre de vue les intérêts du Concile de Trente, qui étoient ceux de tout le Corps de l'Empire.

Querelle entre le Pape & l'Empereur au sujet du Concile.

Ces divisions & cette opiniâtreté de part & d'autre, du Pape à tenir le Concile à Bologne, de l'Empereur à vouloir qu'il fût remis à Trente, produisirent divers traitez, ambassades, & légations; mais dans tous ces mouvemens on ne connut que trop le but du Pontife, qui ne se faisoit pas un scrupule de mettre les affaires générales dans le desordre, pour remplir ses vues ambitieuses; (on sait assez que l'esprit dominant des Ecclésiastiques est de sacrifier le bien public à leurs intérêts particuliers) car il est hors de doute que Paul n'eût pas fait la moindre difficulté de remettre le Concile à Trente, si l'Empereur eût voulu restituer Plaisance à Octave Farnese. Le procédé du Pape ne put faire résoudre Charles à se défaisir de cette Place qui convenoit si fort à ses affaires, & en même tems il continua ses procédures contre les Péres assemblez à Bologne, où il envoya François Vergas Fiscal général de Castille

Digitized by Google

tiſſe & Martin Soria Velaſco, qui comparurent à la ſeſſion tenue le 16. de Janvier 1548. Ces Miniſtres y firent leurs proteſtations au nom de leur maitre en ces termes : Que l'Empereur ſe voyoit contraint, pour le ſervice de la Religion & de l'Egliſe, de proteſter contre certains qui ſe faiſoient apeller Légats Apoſtoliques ; & contre un Conventicule de Prélats aſſemblez à Bologne, lequel prenoit fauſſement le titre de Concile, quoiqu'il n'eût pas le ſceau de l'aprobation de Sa Majeſté Impériale. Cette déclaration fut ſuivie d'autres procédures paſſées par devant Notaires. 1548.

Telle fut l'obſtination de Paul, qu'on peut accuſer avec juſtice d'avoir en cette rencontre abandonné l'intérêt public, pour aſſurer l'élévation de ſa famille. Après toutes ces diſputes, l'Empereur fit diverſion aux affaires publiques, pour mettre ordre aux ſiennes particuliéres, qu'il paroiſſoit avoir preſqu'oubliées dans les embarras de celles de l'Egliſe & de l'Empire. Pour cet effet il envoya en Eſpagne avec une nombreuſe ſuite de Nobleſſe le Prince Maximilien ſon neveu, fils de ſon frére Ferdinand, & qui fut dans la ſuite Empereur, alors âgé de vingt ans, pour lui faire épouſer l'Infante Marie ſa fille ainée, &, après qu'il ſeroit devenu ſon gendre, lui remettre le gouvernement de tous les Etats Catholiques de cette Monarchie, ſous le titre de Viceroi, en la place de Philippe ſon fils qu'il avoit réſolu de faire venir en Allemagne & en Flandres. Maximillien fut reçû par ſon couſin avec une magnificence dont il n'y avoit point encore eu

Voyage du Prince Maximilien en Eſpagne.

Digitized by Google

d'exemple; ſon arrivée fut ſolemniſée par des tournois & des fêtes ſuperbes: ce fut au mois de Juin qu'il arriva à Madrid, d'où il alla ſur le champ rendre viſite à ſa future épouſe: il fit enſuite, accompagné de Philippe, des voyages à Tolède & à Valladolid, & toutes ces villes ſe ſignalérent à l'envi par la pompe de la réception qu'elles lui firent. De retour à Madrid, il conſomma ſon mariage avec la Princeſſe Marie, qui n'étoit que de ſept mois plus jeune que lui: les noces furent célébrées le 17. de Septembre avec tout l'éclat convenable à la qualité des deux époux, & qu'on devoit attendre d'une Cour ſi remplie de grands Seigneurs, & dans un tems où la fortune prenoit plaiſir à prodiguer partout ſes faveurs à la Maiſon d'Autriche. Je ne dois pas obmettre qu'entre les Grands qui accompagnérent Maximilien en Eſpagne, on vit le Cardinal Chriſtophe Madrucci Evêque de Trente, que l'Empereur avoit mis auprès du Prince ſon neveu pour l'aider de ſes conſeils, attendu que ce Prélat avoit une expérience conſommée dans les affaires; le Duc de Brunswic, que Charles y envoya pour faire plus d'honneur à ſon neveu; la plus floriſſante Nobleſſe d'Allemagne, parmi laquelle le Comte de Mansfelt ſe diſtinguoit par la magnificence de ſes équipages.

Le Roi de France paſſe en Italie.

Henri, nouveau Roi de France, dans l'idée qu'il lui ſeroit facile de tirer de grands avantages des querelles qui s'élevoient entre l'Empereur & le Pape, paſſa à Turin au printems de cette année, ſous prétexte de prendre en main les intérêts d'Octave Farneſe: mais

Digitized by Google

mais le ruſé Pontife, convaincu qu'une ſeule parole de l'Empereur ſeroit plus capable de rendre le repos à ſa famille, que la plus nombreuſe Armée du Roi de France, cherchoit à s'accommoder au tems & aux conjonctures des affaires, & pour cet effet il fit inſinuer à l'Empereur qu'il étoit diſpoſé à recevoir un équivalent honnête, ce qui ne fut pas abſolument rejetté. Cependant cette négociation traina en longueur, on ne répondit de part & d'autre qu'en termes généraux, le tems ſe paſſa à ſe faire réciproquement des propoſitions, chacun mettant tout ſon eſprit à trouver des tours & des détours pour ſe ſurprendre & tirer le meilleur parti qu'il ſeroit poſſible.

Sur ce plan Charles fit entendre à l'Evêque de Fano, Légat du Pape auprès de ſa perſonne, que pour la décharge de ſa conſcience, & pour ſe juſtifier dans le monde, il ſouhaitoit d'être inſtruit des droits que l'Egliſe prétendoit avoir ſur les villes de Parme & de Plaiſance: non qu'il n'en fût parfaitement informé; mais il comptoit prolonger le tems par ces diſcuſſions juſqu'à la mort de Paul, que ſon âge déja décrépit faiſoit juger très prochaine. Le Pontife de ſon côté fit répondre par le même Légat, que le St. Siége avoit pluſieurs prétentions très légitimes & inconteſtables, mais qu'il ne convenoit pas d'en venir à des preuves juridiques, avant qu'il eût été remis en poſſeſſion des domaines dont il avoit été dépouillé. Pour réponſe à cette deffenſe, l'Empereur répliqua que ſon intention n'avoit jamais été de diſcuter cette queſtion par la voye de la juſtice ordi-

Digitized by Google

naire, ni de faire prononcer un jugement public; mais qu'il n'avoit cherché à s'éclaircir que par un pur scrupule de conscience, & que par cette raison le Pape ne pouvoit pas lui refuser une si juste demande, d'autant plus qu'il ne la faisoit que pour sa propre satisfaction.

Prétentions du Pape sur Plaisance.

A la réception de cette nouvelle réponse, le Pape fit assembler extraordinairement le Consistoire, où il fit examiner la demande de l'Empereur, & il demanda là-dessus l'avis des Cardinaux. Tous jugérent qu'il n'y avoit aucune raison valable de refuser cette satisfaction à l'Empereur, sur-tout dans l'esprit qu'il la sollicitoit; & sur cette décision on choisit les plus experts dans la connoissance des droits de l'Eglise pour dresser le mémoire, où, sans faire mention d'autres titres, on se contenta de raporter la cession faite en 1511. à l'Eglise de la ville de Plaisance, par l'Empereur Maximilien ayeul paternel de Charles, sous le Pontificat de Paul II., & confirmée par le Roi Catholique ayeul maternel du même Charles, qui l'avoit lui-même ratifiée depuis dans ses Capitulations de l'année 1521. Pour donner à l'Empereur une plus ample satisfaction, on produisit à Mendozza son Ambassadeur à Rome les Actes autentiques, quoiqu'on fût persuadé que la Cour de Vienne ne faisoit cette démarche que pour gagner du tems, dans l'espérance qu'elle trouveroit assez de prétextes dans les mémoires du Pape de former de nouvelles difficultez. On fut bientôt éclairci des intentions artificieuses de l'Empereur, par la réponse qu'il fit à l'Evêque de Fano & à Jules

Digitized by Google

les Orſini, ſavoir, que Paul n'avoit pu montrer à ſon Ambaſſadeur des titres ſi autentiques de ſes droits, que l'Empire ne pût en produire de plus valables & en plus grand nombre; que cependant, les prétentions de part & d'autre reſtant en leur entier, il vouloit bien promettre pour les deux villes de Parme & de Plaiſance une récompenſe de quarante mille écus par an.

Une pareille déclaration excita la bile du Pape, qui dans les mouvemens de ſa colére répondit à l'Empereur dans les termes les plus choquans, qu'il ſe flattoit que Sa Majeſté Impériale prendroit enfin la réſolution de ſe dépouiller d'une maniére d'agir auſſi capricieuſe que celle qu'il avoit tenue dans tout le cours de cette diſpute, & de ſe réconcilier comme il y étoit obligé avec Dieu, qui étoit la partie offenſée dans cette injuſte conteſtation; qu'il ne douteit pas que, s'il mettoit la main ſur la conſcience, il ne ſe déterminât ſur le champ à reſtituer Parme & Plaiſance au St. Siége, à qui ces deux villes appartenoient légitimement; enfin il ajoutoit qu'un Prince qui raviſſoit les domaines de l'Egliſe, ne pouvoit pas voir proſpérer ſon regne. Il y avoit encore dans cette lettre d'autres réflexions des plus piquantes; & quoique l'Empereur en fût vivement offenſé, il ne répondit autre choſe au Nonce qui lui préſenta la dépêche de Rome, ſinon que Sa Sainteté parloit comme un vieillard décrépit.

Quoique je raporte ainſi ce fait, je dois avertir qu'il eſt écrit bien diverſement par les Hiſtoriens, entr'autres l'Angeli & Adriani,

Digitized by Google

ni: ces Auteurs, tout contraires qu'ils sont dans les circonstances, s'accordent à dire que les Ministres de l'Empereur offrirent pour équivalent à Octave son gendre l'Etat de Sienne, ce qui auroit été un parti très avantageux, nonobstant l'inégalité de l'échange, s'il y avoit eu des suretez pour l'exécution de cette promesse; car il n'étoit pas difficile de s'apercevoir qu'on ne jettoit une pareille proposition que pour consommer un tems considérable en pourparlers, d'autant plus que si l'Empereur avoit été dans le dessein de se désaisir de cette Place, suivant toutes les aparences il ne l'auroit fait qu'en faveur de la Maison de Médicis, à qui il convenoit si fort de la posséder, & qui malgré l'avantage qu'elle avoit d'être plus avant qu'aucune autre dans les bonnes graces de Sa Majesté Impériale, n'avoit jamais pu en obtenir la Principauté de Piombino.

Ligue des Suisses avec la France.

Un des événemens les plus remarquables de cette année fut la Ligue que le Roi de France conclut à peu près vers ce tems avec les Suisses, & à laquelle l'Empereur fit naître sous main tous les obstacles possibles, convaincu qu'il étoit que rien ne pouvoit être plus avantageux à ce Royaume; mais toutes ses intrigues secrettes furent inutiles: les Suisses craignoient trop que, s'ils ne se faisoient pas une protection puissante, il ne prît un jour fantaisie à Charles de faire revivre les anciennes prétentions de la Maison d'Autriche sur leur pays, comme tant d'autres de ses Prédécesseurs avoient fait. Sur cette crainte, ils n'écoutérent d'autre intérêt, & n'eurent rien plus à cœur que de se mettre à couvert

Digitized by Google

vert de pareille entrepriſe, à la faveur d'une alliance qui pût leur fournir les ſecours néceſſaires: ainſi à la premiére ouverture que la France leur en fit, ils y donnérent les mains, & le traité fut conclu à ces conditions.

I. „ Qu'il y auroit une Ligue perpétuelle „ & une amitié ſincére entre le Roi de „ France & les Suiſſes, pour la deffenſe „ & la conſervation mutuelle de leurs Etats.

II. „ Que ſi le Roi de France ſe mettoit „ en devoir de faire l'acquiſition, ou la conquête de villes, ou de provinces qui euſſent été autrefois du domaine de ſa Couronne, les Cantons ne pourroient donner „ aucun ſecours à ceux qui s'en trouveroient „ en poſſeſſion.

III. „ Que s'il s'élevoit quelque guerre „ dans ſon Royaume, ou s'il avoit la ſupériorité ſur ſes ennemis, il lui ſeroit libre „ de prendre ou de ne pas prendre de Suiſſes à ſa ſolde, ſelon qu'il jugeroit en avoir „ beſoin: mais qu'en cas qu'il le fît il ne „ pouroit pas en demander moins de ſix mille, ni plus de ſeize mille, à moins qu'il „ ne fût dérogé à cet article par une Aſſemblée générale des Cantons.

IV. „ Que le Roi auroit la liberté de choiſir les Commandans de ces troupes, entre „ les plus expérimentez de la Nation.

V. „ Que les Cantons, à la premiére réquiſition, ſeroient toujours prêts à fournir „ les ſecours que le Roi demanderoit, ſans „ qu'aucun Magiſtrat pût empêcher l'exécution de cet article.

VI.

Digitized by Google

VI. „ Que les Cantons ne pourroient, sous „ quelque prétexte que ce pût être, rapel- „ ler leurs troupes, à moins que leur pays „ ne fût attaqué, & qu'ainsi ils n'en eussent „ besoin pour la deffense de leur patrie.

VII. „ Qu'au contraire le Roi de France „ ne pourroit faire servir ses Suisses séparément „ en tems de guerre, mais bien en tems „ de paix; & que ces troupes ne pour- „ roient jamais être contraintes de servir sur „ mer.

VIII. „ Que le Roi de France seroit tenu „ de payer leur solde avant que de les rece- „ voir, au moins trois mois d'avance, & „ que la paye commenceroit du jour que les „ Soldats sortiroient de leurs maisons, & „ qu'elle ne pourroit être moindre de quatre „ écus par mois; à l'égard de celle des Of- „ ficiers, elle seroit sur le pié le plus haut, „ & à proportion de leur rang.

IX. „ Qu'en cas que quelque Prince déclarât „ la guerre aux Suisses, le Roi de France „ seroit obligé de leur fournir deux cens lan- „ ces & douze piéces d'artillerie.

X. „ Que le Roi seroit tenu de leur payer „ deux mille écus tous les trois mois en tems „ de paix comme en tems de guerre. Que „ lorsqu'il s'agiroit de faire la guerre à quel- „ que Puissance, on ne pourroit l'entreprendre „ sans en délibérer avec le concours des „ deux parties.

XI. „ Que les Suisses ne pourroient tirer de „ France des vivres ou du sel, toutes les „ fois qu'ils en auroient besoin, sans payer les „ droits accoutumez ".

On énonça de plus, qu'on comprendroit dans

Digitized by Google

dans cette Ligue le Pape, l'Empereur, les Rois de Portugal, d'Ecoſſe, de Pologne, & d'autres Princes.

Pendant cette négociation, Muley Haſſem Roi de Tunis étoit paſſé en Allemagne, pour tâcher une ſeconde fois d'émouvoir la compaſſion de Sa Majeſté Impériale, & d'en tirer du ſecours s'il étoit poſſible, pour ſe rétablir dans ſon Royaume d'où il avoit été chaſſé par ſon propre fils Amida, qui même par une cruauté inouïe lui avoit fait crever les yeux. Quelque pitié que l'Empereur pût avoir du triſte état de ce Prince infortuné, il ſe trouvoit embarraſſé d'affaires trop importantes, pour entreprendre ſa deffenſe; d'ailleurs il étoit alors tout à fait éloigné de faire la guerre au Turc, avec lequel il venoit de conclure une trève: dans ces circonſtances, tout ce qu'il put faire de mieux pour le ſervice de ce diſgracié Monarque, fut de l'envoyer en Sicile, où il le fit entretenir à ſes dépens avec toute ſa ſuite.

Muley Haſſem vient en Allemagne.

Après le mariage du Prince Maximilien avec l'Infante, l'Empereur donna ordre à Rui Gomez de Selva d'aller en Eſpagne féliciter en ſon nom les nouveaux époux, & de plus pour diſpoſer Philippe à venir en Allemagne, & prendre le ſoin de règler les préparatifs du voyage. Rui Gomez de Selva étoit un Gentilhomme de Portugal, d'une des plus anciennes & des plus illuſtres Maiſons de ce Royaume: le Ciel l'avoit fait naître avec tous les talens qui ſe voyent rarement réunis en un même ſujet: un génie heureux & fort cultivé le rendoit maître de tou-

Rui Gomez va en Eſpagne.

Caractère de ce favori.

Digitized by Google

toutes les connoiſſances néceſſaires pour ſe diſtinguer dans l'épée & le cabinet ; vaillant Soldat, il ne le cédoit à perſonne dans la ſcience de l'art militaire ; Miniſtre habile, il ſavoit manier les affaires les plus délicates & les plus épineuſes avec cette prudence, cette dextérité, & cette pénétration maîtreſſes du ſuccès. Il poſſédoit toutes les langues, il étoit profond dans l'hiſtoire des Peuples du monde, capable de conduire les entrepriſes les plus vaſtes ; d'une fidélité incorruptible, aimable, brillant, doux, aiſé dans les converſations familiéres. Il étoit venu en Eſpagne en qualité de Page de l'Impératrice Iſabelle ; mais il ne fut pas long-tems à faire connoître à la Cour Impériale les rares qualitez dont il étoit ſi abondamment pourvu : ſon aſſiduité à remplir ſes devoirs, ſa ſageſſe dans toute ſa conduite, la beauté de ſon eſprit, furent les degrez par leſquels il parvint avec tant de diſtinction aux honneurs dont Charlequint récompenſa ſon mérite, & à cette faveur ſi particuliére dont Philippe l'honnora conſtamment après la mort de l'Empereur ſon pére. On l'a vu ſous le regne de ce Monarque Surintendant général de ſes finances, & ſon Grand-Chambellan, dignitez qu'il ſoutenoit avec éclat par le moyen des revenus de nombre de Commanderies des plus conſidérables. Il établit ſolidement ſa fortune par ſon mariage avec la fille du Prince de Mileto, que la mort d'un frére unique rendit bientôt héritiére de cette Principauté de la Calabre, dont la poſtérité qu'elle donna à ſon mari eſt encore aujourd'hui en poſſeſſion : enfin ſes ſer-

Digitized by Google

services lui acquirent le titre de Duc de Paſtrana, & la qualité de Grand d'Eſpagne. Mais ce qui eſt digne d'admiration, & ce qui doit décider de l'excellence de ce favori, il ſut toujours ſe ſoutenir dans la plus étroite faveur de ces deux grands Monarques, du pére & du fils, ſans exciter la jalouſie de perſonne; circonſtance qui tient du prodige, dans une Cour où l'on n'a jamais pu voir ſans murmure les premiers poſtes entre les mains des Etrangers: & même bien loin d'avoir été en butte à l'envie des Courtiſans, ce n'eſt pas une des moindres parties de ſon éloge de dire qu'il gagna toute leur eſtime, & qu'il en fit les plus chéres délices.

Le Duc d'Albe paſſe auſſi dans ce Royaume.

Dans l'impatience où Charles étoit de voir ſon fils en Allemagne, où il craignoit quelque nouvelle révolution, par les ſoupçons que la conduite d'Henri II. faiſoit naitre que ce Prince ne reſteroit pas longtems en paix, attendu qu'il paroiſſoit, par ſes intrigues ſourdes, vouloir amener les affaires à la néceſſité d'une guerre ouverte, ce qui ne pouvoit pas manquer de rompre tous ſes deſſeins; dans cette appréhenſion, dis-je, l'Empereur avoit pris le parti de faire venir ſon fils auprès de ſa perſonne. Ainſi, non content de lui avoir écrit pluſieurs lettres très preſſantes, & d'avoir fait partir Rui Gomez, il réſolut d'envoyer en Eſpagne en toute diligence le Duc d'Albe Capitaine de ſes Gardes & ſon Majordome Major, non ſeulement pour ſolliciter le Prince de ſe mettre au plutôt en chemin, mais encore pour l'accompagner dans ſon voyage. Ce Seigneur, à ſon arrivée

vée en Castille, trouva toutes choses disposées pour le départ de Philippe, qui n'avoit pas moins d'empressement à se rendre auprès de son pére, que son pére en marquoit à le revoir.

Action généreuse de l'Empereur.

Pendant toutes ces allées, l'Empereur avoit été principalement occupé à recevoir de toutes les parties du monde des Ambassadeurs, qu'une infinité de Princes lui envoyérent pour le congratuler sur ses grandes victoires: entr'autres on vit ceux de Moscovie, de Pologne, & de Suéde, ce qui étoit une nouveauté pour ce tems-là. De son côté le Roi de France travailloit à brouiller les affaires, & à se mettre en état de déclarer la guerre: pour cet effet il avoit envoyé à Rome le Cardinal de Lorraine, pour animer le Pape à se venger du meurtre de Pierre-Louis Farnese, avec promesse qu'aussitôt que Sa Sainteté seroit résolue de rompre avec l'Empereur, elle pouroit compter sur toutes les forces du Roi son maitre, qui s'engageoit d'agir ouvertement contre l'ennemi commun. Mais quelque secrette que pût être cette négociation, malgré toute l'adresse du Cardinal qui passoit pour le plus habile homme d'Etat de son siécle, il ne fut pas possible d'empêcher que l'intrigue ne vînt à la connoissance de l'Empereur, & enfin la mort subite du Pape fit échouer tous ces projets.

Tout instruit que Charles étoit des complots du Roi de France, il fit dans ce tems une action vraiment digne d'un Empereur, qui fut de rejetter généreusement l'occasion qui se présenta pour-lors d'en tirer une pleine vangeance. Voici le sujet. Henri ne fut pas

pas plutôt monté sur le Trône, qu'il prit la résolution de reconquérir Boulogne que les Anglois avoient enlevé sous le regne de son pére, & de poursuivre cette guerre avec toute la vigueur possible. L'entreprise entraînoit dans de grandes dépenses, il fallut mettre des impôts extraordinaires; les Provinces déja épuisées par tant de guerres précédentes se trouvérent hors d'état de fournir au besoin de l'Etat, elles refusérent de payer les nouvelles taxes; les Commis autorisez par la Cour en vinrent aux dernières violences; enfin les Peuples desespérez par des exactions aussi criantes ne crurent pouvoir secouer ce joug qu'en prenant les armes contre leur Souverain.

La Guyenne & la Saintonge donnérent l'exemple; les Provinces voisines, particuliérement la Gascogne, Bourdeaux, & nombre de villes considérables s'y joignirent, de maniére que dans l'espace d'un mois il n'y eut pas moins de cinquante mille hommes sous les armes. A la nouvelle de cette révolution, l'Empereur fut vivement sollicité par ses principaux Ministres de ne pas perdre une occasion si favorable de faire des conquêtes en France, d'autant plus que les rebelles imploroient secrettement son secours: tout autre Prince que Charles n'auroit pas manqué d'entretenir au moins la revolte par des promesses, & tant d'autres moyens qu'on a d'ordinaire en main en pareille rencontre; bien plus, il y auroit eu dans cette conduite quelque espéce de justice; car enfin, pendant qu'Henri employoit à Rome tous les ressorts imaginables pour semer la discorde en-

Digitized by Google

entre le Pape & l'Empereur, pourquoi n'auroit-il pas été permis à Charles de fomenter par repreſailles les diviſions inteſtines de la France? Ce Monarque ne voulut pas connoître cette politique ſi communément pratiquée dans toutes les Cours, & il répondit avec une généroſité digne des plus grands éloges, „ que c'étoit une action indigne d'un „ Souverain, de ſoutenir les revoltes dans d'au- „ tres Etats; que Dieu lui avoit donné aſſez „ d'autres moyens, & plus convenables & „ plus légitimes, de mettre ſes ennemis à la „ raiſon; que ſi les autres Princes tenoient à „ ſon égard une conduite irréguliére, il ne „ lui convenoit pas de ſuivre des exemples „ d'une auſſi dangereuſe conſéquence & ſi „ contraires à l'équité naturelle; qu'il avoit „ tant d'horreur des revoltes des Sujets con- „ tre leurs Princes légitimes, qu'il ne balan- „ ceroit pas à donner à ſes plus grands enne- „ mis tous les ſecours néceſſaires pour ré- „ duire les rebelles à leur obéiſſance ". On ne peut trop admirer une action auſſi généreuſe : elle devroit, ce me ſemble, ſervir de modele à tous les Princes, qui ont un intérêt d'autant plus réel à l'imiter, qu'ils ſont continuellement expoſez à de ſemblables diſgraces.

Réponſe remarquable de ce Prince.

Fin du Livre VIII.

LA

Digitized by Google

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE IX.

ARGUMENT
DU LIVRE NEUVIEME.

Sentimens ſur le voyage du Prince Philippe. Son embarquement & ſa ſuite. Son arrivée à Génes. Réception qu'on lui fait. Accident qui arrive pendant ſon ſéjour. Son départ. Son entrée dans Milan. Il rend viſite à la Princeſſe d'Aſcoli. Il reçoit celle du Duc de Savoye. Réception qu'on lui fait par-tout

Digitized by Google

où il passe. Son arrivée à Trente. Et à Bruxelles. Comment l'Empereur son pére le reçoit. Fêtes à ce sujet. Son entrée dans Anvers. Réjouissances en France, & pourquoi. Tristes événemens qui s'y passent. Mort de Paul III. Election de Jules III. Diéte d'Augsbourg. Mort de Granvelle. Son fils lui succéde. Refus de l'Electeur de Brandebourg & du Prince Maurice de se trouver à la Diéte. Philippe Landgrave de Hesse tente de se sauver de prison. Entrepriſe sur la ville d'Afrique. Succès des Chrétiens. Incidens survenus à la Diéte. Résolution de renvoyer Philippe en Espagne. Son entrée & sa réception à Trente. Le Pape Jules le fait complimenter à Génes. Le Prince Maximilien retourne en Allemagne. Grands mouvemens contre l'Empereur. Résolution desespérée d'Octave Farnese. Partialité du Pape contre ce Prince & les François. Réflexions sur la conduite violente des Papes. Sujet de mécontentement de l'Electeur Maurice. Il sollicite une Ligue contre l'Empereur. Manifeste des Confédérez. Disgraces de l'Empereur. Les François entrent en Lorraine. Vigoureuse résolution du Prince Maurice. Fuite de l'Empereur. Les Péres du Concile s'enfuyent de Trente. Réflexions sur l'inconstance de la fortune. Mort de la Reine Jeanne. Belle réponse du Prince Maurice. Zéle de la République de Veniſe pour les intérêts de l'Empereur. Plaintes du Roi des Romains. Préparatifs de l'Empereur. Sa politique. Expédient de Maurice. Ravages de l'Armée de Brandebourg. L'Empereur se résout à s'accommoder avec le Prince Maurice. Conditions

du

Digitized by Google

du Traité. Le Roi de France entre en Lorraine. Le Duc Charles envoyé en France. Surprise de Metz. Henri se présente devant Strasbourg. Réponse qu'il reçoit des Habitans de cette ville. Ambassadeurs de divers Princes à ce Monarque. Sa retraite de l'Allemagne. Ce qui arrive à la délivrance du Landgrave. Armée de l'Empereur. Siége de Metz. Il y va en personne. Il le léve. Défaite de l'Electeur de Brandebourg. Générosité du Duc de Guise.

TAcconi & Fondes ont écrit du voyage de Philippe bien différemment de ce qui se trouve dans les autres Historiens, dont à la vérité on doit recevoir le sentiment comme le plus vraisemblable. En effet les deux Auteurs dont je parle soutiennent que Philippe aprit avec chagrin que son pére n'avoit d'autre vue, dans l'empressement qu'il témoignoit à le faire venir auprès de sa personne, que de l'initier dans le train des plus grandes affaires : & ils fondent sur deux raisons ce fait, qu'ils ont l'assurance de donner comme très certain. La premiére de ces raisons est que, comme il connoissoit très bien à quel point tout l'Empire & les domaines que la Maison d'Autriche avoit en Italie étoient agitez par les troubles de Religion & les guerres d'Etat, il estimoit très dangereux pour sa réputation de se produire en spectacle aux yeux de tout l'Univers comme une lampe ardente sur le chandelier du gouvernement, au milieu de tant de nuages qui menaçoient des plus af- 1548.

Digitized by Google

freuſes tempêtes. A ce deffaut d'expérience il joignoit la crainte de ſe rendre mépriſable à pluſieurs égards aux Flamans, ſur-tout parce qu'il ignoroit totalement leur langue. Le ſecond motif que ces Ecrivains alléguent de la répugnance de Philippe, eſt je ne ſais quelle paſſion amoureuſe qu'il avoit, ſelon eux, pour la Demoiſelle Catherine Lenez fille du Secretaire de ce nom; Gentilhomme à la vérité, mais d'une nobleſſe des plus communes: il eſt vrai que cette perſonne étoit d'une beauté extraordinaire, & Philippe en étoit devenu éperdument amoureux après la mort de la Princeſſe Marie ſa femme, & quoiqu'il fît tout ſon poſſible pour dérober ſon amour à la connoiſſance du Peuple, il ne put échaper à la pénétration de ſes Courtiſans, qui étoient plus à portée d'examiner de près la conduite & les ſentimens de ce Prince.

On peut dire que ces preuves tombent d'elles-mêmes. A l'égard de la derniére, il eſt ridicule de l'apliquer à un Prince, qui, comme tous les hommes de cette condition, n'a toujours que trop de moyens d'éteindre le feu de la concupiſcence, ce qui devient chez lui l'unique motif de la plus vive paſſion, puiſqu'il eſt conſtant que d'ordinaire l'amour des Princes n'eſt jamais une affaire de cœur, qu'ils ne cherchent qu'à ſatisfaire leurs ſens, & que les ſens ne peuvent être entiérement ſatisfaits que par une continuelle variété d'objets. L'autre raiſon des Auteurs citez n'eſt pas moins contre le bon-ſens. Il eſt inconteſtable que Philippe avoit reçu de la nature le jugement & tous

Digitized by Google

tous les talens propres au maniement des plus grandes affaires, & il ne l'a que trop fait connoitre pendant tout ſon regne. De-plus il avoit acquis de l'expérience en pluſieurs années qu'il s'étoit mêlé du gouvernement de l'Eſpagne, à l'entiére ſatisfaction des Peuples & des Grands, & avec tant de facilité qu'il ne paroiſſoit né que pour conduire la Monarchie la plus étendue : de maniére qu'il ne poſſédoit pas ſeulement les qualitez que le Ciel accorde ordinairement à ceux que leur naiſſance deſtine au Trône, mais qu'il avoit encore un deſir ſingulier de s'inſtruire à fond par lui-même en voyant agir ſon pére, pour mieux ſe mettre en état de ne point dégénérer, & ſoutenir avec la même réputation un fardeau auſſi peſant que celui de gouverner de ſi vaſtes Etats.

Il remit donc avec joye le gouvernement de l'Eſpagne à ſon couſin Maximilien, & le fit inſtaller avec les cérémonies ordinaires. Cela fait, la ſuite & la Cour qu'il devoit amener avec lui en Flandres fut règlée ſuivant l'ancien uſage des Ducs de Bourgogne, pour ſe rendre plus agréable aux Flamans par cette attention à prendre leurs coutumes: enſuite il ſe rendit à Roſes en Catalogne, où par ordre de l'Empereur le Prince Doria l'attendoit avec cinquante galéres & presqu'autant de vaiſſeaux, pour le tranſporter & donner à ſon voyage toute la ſplendeur & toute la pompe imaginables. Entre les Seigneurs qui le ſuivirent, ſans parler de Doria Amiral de cette Flotte, les plus diſtinguez furent Rui Gomez de Selva, le Duc d'Albe, le

Son embarquement & ſa ſuite.

Digitized by Google

Comte de Feria Capitaine des Gardes du Corps, & Don Antoine de Toléde Grand-Ecuyer ; le Duc d'Albe tenoit le premier rang, & l'Empereur l'avoit chargé du ſoin de cette conduite : la Cour du Prince étoit des plus nombreuſes ; il n'y avoit point en Eſpagne de famille de nom qui ne ſe fût empreſſée d'y faire recevoir quelqu'un des ſiens, & de l'y faire paroitre avec un équipage convenable. Le Prince Maximilien, ſa femme, & preſque tous les Grands l'accompagnérent, les uns plus, les autres moins loin, & quantité voulurent le voir embarquer.

Campana & d'autres écrivent que l'embarquement ſe fit à Barcelonne : mais que ce fut là ou à Roſes, il eſt certain que Philippe s'embarqua le jour de la fête de tous les Saints 1 : de Novembre de l'année 1548. après le diner. Le lendemain le tems parut menacer d'une violente tempête, mais peu après il ſe remit au beau, & pendant toute la traite on eut alternativement un jour calme & l'autre diſpoſé à la bouraſque : enfin après une continuelle viciſſitude de tranquilité & d'aparence d'orage, la Flotte aborda à Savone, ville du domaine des Génois, le 23. du même mois, & le jour ſuivant dès le matin on fit voile vers Génes, où la magnificence avec laquelle Philippe fut reçu, lui fit bientôt oublier toutes les craintes qu'il avoit eues ſur mer.

Son arrivée à Génes.

Le Doge ſuivi de quarante Officiers & Sénateurs alla le recevoir dans une galére magnifiquement ornée. On lui avoit préparé un logement convenable dans le Palais Doria, proche du Mole : il y fut conduit avec toute la

Réception qu'on lui fait.

Digitized by Google

la pompe poſſible, & il y reſta quelques jours à la priére de la République, qui lui rendit les plus grands honneurs, & tâcha de le réjouir par des divertiſſemens toujours diverſifiez & par les plus ſuperbes fêtes qu'elle put imaginer. Dès le ſoir même de ſon arrivée il rendit viſite à la Princeſſe Doria & à la veuve de Jeannetin, & lorſqu'il fut de retour en ſon Palais, il envoya à la premiére un diamant de la valeur de dix-mille écus, & taillé en forme de cœur, & il lui fit faire ce compliment de ſa part, qu'il lui préſentoit l'image de ſon cœur vivant, qu'il avoit déja donné avec toute ſon eſtime & toute ſon affection au Prince ſon époux. De plus il fit remettre à la femme du Seigneur Marc Centurione une bague garnie de quatre diamans & de trois perles du prix de quinze cens ducats, & au moment de ſon départ il donna au Prince Doria un diamant de la valeur de ſept mille ducats.

Dans toute ſa route à commencer du jour de ſon départ, il laiſſa des marques de ſa généroſité, & tout le monde fut honnoré de ſes bienfaits, qu'il répandit avec une libéralité vraiment royale; juſqu'aux muſiciens & aux joueurs d'inſtrumens, dans les bals & dans les concerts où il parut en perſonne, qui reçurent des gratifications proportionnées à leur condition, à leur nombre, & à la qualité de ceux qui donnoient les fêtes, & il y eut des rencontres où il fit diſtribuer à ces ſortes de gens juſqu'à cinq cens écus à la fois: quand les villes ou des Princes lui faiſoient préſenter des fruits, des confitures, & ſemblables rafraichiſſemens, les Gentils-

hommes chargez de faire les complimens n'avoient jamais moins de cent ducats, & il y avoit toujours dix écus pour chacun des porteurs.

Accident qui arrive pendant son séjour.

Pendant son séjour à Gênes, il y arriva un accident qui auroit eu sans doute des suites très fâcheuses, si l'on n'y avoit sur le champ remédié: mais pour entendre ce dont il s'agit, il est nécessaire de reprendre les choses dès leur origine. Au commencement de cette année l'Empereur, pour mettre le Milanez plus à couvert de toute surprise, avoit formé le dessein de faire bâtir à ses dépens une très-forte Citadelle à Gênes, & y avoit fait consentir les principaux de la République, qui étoient dans des craintes continuelles de quelque révolution par les intrigues des partisans de la France, qu'on savoit remuer toutes sortes de machines contre la liberté de leurs compatriotes; ce qui fit que la faction contraire regarda comme très-avantageuse la proposition de l'Empereur, de la protection duquel elle cherchoit à s'assurer depuis long-tems; & même dans cette vue Adam Centurione avoit eu ordre de passer en Allemagne, pour prendre à ce sujet des mesures plus particulières avec ce Monarque. La nouvelle de cette négociation ne fut pas plutôt répandue, que les Habitans en prirent l'allarme, & coururent au Palais du Prince Doria, auquel ils remontrérent, avec soumission, avec douceur, & par les raisons les plus vives & les plus fortes, qu'il ne devoit pas imposer, ni permettre qu'on imposât un joug aussi honteux & aussi pesant à sa patrie, qu'il avoit lui-même

Digitized by Google

me mise en liberté. Doria fut touché jusqu'au vif des plaintes de ses Concitoyens, il leur promit d'employer tout son crédit pour rompre cette affaire: en effet il suplia l'Empereur d'abandonner ce projet, & il obtint ce qu'il demandoit.

Or pendant que Philippe étoit à Génes, il arriva le 6. de Décembre qu'un certain Magnacca s'étant transporté aux prisons de la ville avec quelques Arquebusiers Espagnols, pour prendre un prisonnier que Philippe y avoit fait mettre, & qui devoit être transporté en Espagne, & pendu à Valladolid, où il avoit commis un crime énorme; les soldats de la République, qui étoient de garde à l'Hôtel de ville, allarmez à la vue des gens de guerre Espagnols, se mirent dans la tête que ces étrangers ainsi armez vouloient se rendre maitres de Génes & la tenir en bride, jusqu'à ce que la Citadelle fût construite: sur ce soupçon ils criérent *tue, tue*, & en un moment toute la ville fut en armes, sans que personne fût le sujet de ce mouvement extraordinaire, mais tout le monde craignant quelque attentat contre la liberté publique. Les Espagnols coururent tous grand risque d'être massacrez: ils se virent sur le champ investis d'une multitude de peuple, qui faisoit mine de se porter aux derniéres extrêmitez, & qui même, comme si elle eût eu affaire à des ennemis, en avoit tué quelques-uns dans la premiére chaleur; on avoit deplus fermé les portes de la ville, & ceux des Espagnols qui étoient dehors ne laissérent pas de craindre d'être sacrifiez comme les autres dans ce tu-

Digitized by Google

multe, & ils s'enfuirent à toutes jambes dans leurs galéres, pour prendre le large & se mettre en ſureté.

Cet accident cauſa un ſenſible chagrin au Sénat & au Prince Doria, qui voyoient à quel point on avoit manqué de reſpect à Philippe. Sur le champ ils ſe mirent en devoir de calmer les eſprits, & ils en vinrent à bout, mais ce ne fut qu'avec des peines incroyables : enſuite ils allérent en corps faire des excuſes au Prince, qui parut en être ſatisfait, & l'on continua les fêtes & les divertiſſemens avec autant de tranquillité & de plaiſir, que s'il n'y avoit jamais eu d'émeute.

Pendant tout le tems que Philippe ſéjourna à Génes, il ne ſe paſſa preſque point de jour qu'il n'y vînt des Ambaſſadeurs, des Princes, & des Cardinaux, pour lui rendre viſite & les devoirs qui lui étoient dûs. Entr'autres on vit arriver des premiers le Duc de Florence, avec une nombreuſe ſuite de Gentilshommes, & il ſe fit remarquer par les magnifiques préſens qu'il aporta au Prince. Il n'y eut pas juſqu'au Pape, qui, après avoir long-tems mis en délibération ce qu'il devoit faire en cette rencontre vû l'état où il ſe trouvoit avec l'Empereur au ſujet de Parme & de Plaiſance, prit enfin le parti d'envoyer à Génes une des plus ſuperbes Légations, avec le Duc Octave ſon neveu, pour prier Philippe d'employer ſon crédit auprès de l'Empereur ſon pére dans l'affaire de la reſtitution de ces deux villes, qui apartenoient inconteſtablement à la Maiſon Farneſe. Sur ce point principal Philippe fit une

Digitized by Google

une réponſe vague & très ambiguë, du reſte fort honnête & pleine de complimens.

Son départ de Gênes.

Enfin ce Prince partit de Gênes pour continuer ſa route. Outre le cortége qu'il avoit amené, il étoit ſuivi de toute la Nobleſſe du pays, & d'un nombre conſidérable de milices des environs, qui ſe trouvoient par-tout ſur ſon paſſage pour l'eſcorter. Avec cette ſuite il arriva à Pavie, où il voulut viſiter cette Forteresſe & le lieu où s'étoit donnée cette fameuſe bataille qui avoit couté la liberté à François I. Le lendemain il alla coucher dans la célébre Chartreuſe, dont les Religieux le reçurent du mieux qu'il leur fut poſſible; après quoi il prit le chemin de Milan, qu'il trouva garni d'arcs de triomphe & des plus ſuperbes repréſentations qu'on avoit dreſſées à ſon honneur, quoiqu'il y eût une diſtance de quinze milles.

Mais toute la pompe que les autres villes avoient étalée à ſon paſſage, n'eut rien de comparable à la magnificence de la réception que lui fit cette Capitale du Milanez: depuis la porte juſqu'au palais, éloignez l'un de l'autre de plus d'un mille, toutes les maiſons étoient tendues en dehors depuis le haut juſqu'en bas des plus riches tapiſſeries, de tableaux des plus précieux, & d'autres ornemens d'un prix ineſtimable. Ces ſuperbes préparatifs & tout ce qui ſe fit pour rendre l'entrée du Prince plus éclatante, avoient été règlez par Don Ferrand de Gonzagues, Gouverneur du Duché, qui étoit revenu exprès en poſte de Gênes, où il étoit allé rendre ſes devoirs au fils de ſon Souverain. Voici l'ordre de cette entrée.

Son entrée dans Milan.

Trois cens Gentilshommes, armez de cuiraſſes luiſantes, enrichies d'or, avec des chauſſures de guerre d'écarlate garnies de velours cramoiſi & de cordonnets d'or, allérent au devant de Philippe juſqu'à un bon mille au delà des portes: chacun d'eux avoit une toque à la Romaine, de velours garnie de plumes blanches & de médailles d'or tout à l'entour, un pourpoint de ſatin cramoiſi, une caſaque de velours garnie d'or, & une chaine d'or pendante au cou. Les Tambours & les Fifres étoient habillez de la même maniére. A la tête de cette troupe brillante marchoit Mendozza, ou Varagos ſelon d'autres, en qualité de Commandant de cette Nobleſſe; il avoit un habillement d'une richeſſe inconcevable, & étoit précédé de douze Pages portant une ſuperbe livrée. Le Prince fut charmé d'un ſpectacle auſſi pompeux; il en témoigna une extrême ſatisfaction au Duc d'Albe qui étoit à ſon côté, par l'éloge qu'il fit de cette belle & majeſtueuſe compagnie de Gentilshommes, qui l'accompagnérent juſqu'à ſon palais: ce fut avec cet éclatant cortége qu'il fit ſon entrée dans Milan, après avoir été reçu hors de la porte par le Gouverneur & le Sénat, qui étoient parez d'un gout différent mais du moins auſſi magnifique, & ſuivis d'une riche livrée & de cinquante Pages ſuperbement vétus; ils ſe joignirent tous au reſte de la ſuite, qui traverſa la ville, & remit Philippe au palais où il devoit loger.

Le lendemain dans la matinée il alla entendre la Meſſe à la Cathédrale dans le même ordre & avec les mêmes trois cens Gen-

Digitized by Google

Gentilshommes : la plus grande partie du Clergé en surplis & en rochet vint processionellement au devant de lui ; l'Archevêque se trouva à la porte de l'Eglise avec le reste des Chanoines, & après avoir donné la bénédiction au Prince, il lui présenta l'eau benite, & lui fit baiser la croix ; ensuite il prit la droite, & à la tête du Clergé & de la Noblesse il l'accompagna jusqu'au maitre Autel, où la Messe fut célébrée par un simple Prêtre. La Messe finie, Philippe visita exactement toutes les beautez de ce vaste & magnifique Temple.

Il rend visite à la Princesse d'Ascoli.

Après le diner il rendit visite à la Princesse d'Ascoli, épouse de Don Ferrand de Gonzagues Gouverneur du Milanez. Cette Princesse lui donna le soir un magnifique bal, où elle avoit invité les principales & les plus belles Dames de la ville, qui y parurent habillées d'une magnificence étonnante, que relevoit l'éclat de quantité des plus précieuses pierreries. Après la fête, Philippe envoya à la Princesse un diamant de la valeur de cinq mille ducats, & à sa fille un collier semé de rubis, de perles, & de diamans, qui en pouvoit valoir trois mille, avec un autre diamant du prix de quinze cens ducats pour la Duchesse sa belle-fille.

Ce Prince distribua encore de très grands présens à nombre d'Eglises, surtout il signala sa dévotion pour Notre-Dame de Monserrat, où, sans compter les riches ornemens qu'il y envoya pour la Sacristie & les Autels, il suffit de dire qu'à trois reprises il donna vingt-cinq mille écus, outre quinze mille ducats pour la décoration de l'Eglise, qu'il vou-

voulut ensuite visiter incognito; & comme il s'entendoit parfaitement en Architecture, il fut très-content de la magnifique ordonnance du vaisseau.

1549. Le premier jour de l'année 1549. la ville de Milan lui fit un présent de vingt mille écus, & un autre de cent mille au nom de l'Etat. De son côté, après avoir fait de grandes libéralitez au peuple & à nombre de particuliers, il donna le même jour un bal somptueux aux Dames les plus qualifiées de la ville, qu'il régala d'une superbe collation à l'Espagnole.

Depuis son arrivée il s'étoit rendu de toutes parts à Milan des Princes & des Seigneurs, pour lui rendre leurs devoirs. Celui qui y parut avec le plus d'éclat, fut le Duc de Savoye qui y vint avec un cortége d'une splendeur [vraiment royale, & telle qu'on n'avoit jamais vu à Milan une suite plus brillante & plus superbe, jusques là qu'on disoit que Philippe avoit amené les équipages, & que la Cour se voyoit auprès de la personne du Duc. Ce Prince avoit à sa suite cent Gentilshommes titrez, chacun desquels avoit bon nombre de Pages, d'Estafiers, & de riches livrées & des plus galantes; outre cela plus de vingt Abbez, Prélats, & Evêques l'accompagnoient suivis de plus de trente Pages & Estafiers de sa livrée: enfin dans cette occasion rien n'égala la grandeur & la noblesse de son train, que les habitans admiroient avec d'autant plus de plaisir, qu'ils se ressentirent tous de sa générosité.

Il reçoit celle du Duc de Savoye.

Philippe partit de Milan le 8. de Janvier,

vier, avec François Duc de Mantoue & Don Ferrand de Gonzagues Gouverneur du Milanez, qui le conduisirent jusques sur les frontiéres de cet Etat : la ville avoit aussi député à cet effet huit Gentilshommes de marque, qui accompagnérent le Prince jusqu'à la séparation, malgré le Gouverneur qui ne vouloit pas le permettre à cause de je ne sais quel différend qu'il avoit eu avec le Sénat. Il arriva dans ce voyage une chose digne de remarque. A une certaine petite ville de l'Etat nommée Dulza, où il y avoit environ cinq cens ames, il fallut traverser une riviére : les habitans construisirent eux-mêmes un pont, orné d'un arc de triomphe fort grand, tout couvert de différens fruits disposez avec tant d'art qu'ils formoient une Architecture curieuse ; le Prince fut si surpris de la beauté du travail, qu'il s'arrêta pour l'examiner, & sur le champ il fit distribuer mille ducats à ces industrieux ouvriers, qui de plus lui avoient présenté divers rafraichissemens de fruits, entr'autres des raisins très frais.

Réception qu'on lui fait dans toute sa route.

La République de Venise fit partir en diligence deux Procurateurs de S. Marc, avec la qualité d'Ambassadeurs & de Provéditeurs, pour le recevoir aux confins de ses terres, & le complimenter au nom du Sénat : ils le défrayérent suivant leurs ordres avec une dépense incroyable, tant qu'il fut sur le domaine de l'Etat, & ils n'épargnérent rien pour faire voir jusqu'où la République savoit porter la magnificence, & se mettre au niveau des Rois par des traits de générosité. Aussi Philippe ne put voir sans con-

fusion

Digitized by Google

fusion cet accueil si somptueux, dont il sentit d'autant plus la grandeur & le mérite, qu'il venoit de la part d'une République qui lui donnoit des marques aussi éclatantes de son estime par un pur mouvement de son cœur, sans qu'il y eût aucun motif de devoir, & il envoya à Venise Don Ferdinand Vasches pour en témoigner sa reconnoissance au Sénat.

Le Duc de Mantoue ne se distingua pas moins dans cette occasion: il quitta la Cour du Prince, & prit la poste pour aller voir si l'on avoit exécuté les ordres qu'il avoit donnez pour la réception de Philippe; il passa en effet de beaucoup ses forces, tant la dépense qu'il fit à ce sujet fut excessive, & sa magnificence alla si loin, que Philippe ne put s'empêcher de dire qu'il n'auroit jamais cru le Duc de Mantoue aussi puissant qu'il venoit de le faire paroitre. La vérité est qu'il ne le fit que trop pour ses Sujets, qui se ressentirent plusieurs années de suite de la vanité de leur Souverain, dont les finances se trouvérent tellement épuisées par cet effort, qu'il fut contraint de les accabler de subsides extraordinaires.

Son arrivée à Trente.

Philippe demeura deux jours à Mantoue, d'où il partit pour se rendre à Trente. Il trouva dans cette derniére ville le Duc Maurice, qui y étoit arrivé le même jour, & qui avoit fait le voyage exprès pour le voir, & le prier comme il fit avec les plus vives instances de vouloir bien à sa considération intercéder auprès de l'Empereur son pére, pour en obtenir la liberté du Landgrave de Hesse qui étoit encore détenu en prison.

Quel-

Digitized by Google

Quelques Hiſtoriens écrivent que Philippe le lui promit poſitivement ; mais d'autres aſſurent qu'il ne donna d'autre parole ſinon qu'il ne feroit là-deſſus que ce qui ſeroit conforme à la juſtice.

Trois jours après qu'il fut parti de Trente, il rencontra le Duc d'Arscot que l'Empereur avoit envoyé au devant de lui à la tête du Corps de Cavalerie, qu'on nomme les Compagnies d'ordonnance des Pays-Bas, compoſé de gens choiſis & qui eſt toujours parfaitement bien entretenu, & ce Duc avoit ordre d'accompagner le Prince par-tout avec ſa troupe. Cependant le voyage ſe faiſoit fort lentement, parce qu'on étoit obligé de s'arrêter dans tous les lieux conſidérables de la route, où Philippe trouvoit toujours les milices du pays & des Ambaſſadeurs chargez de préſens de la part des Communautez & des Princes, ce qui le tenoit continuellement occupé à donner des audiences: il les donnoit avec tant de dignité, tant de douceur, & d'un air ſi affable, que tout le monde en ſortoit extrêmement ſatisfait, & rempli d'admiration de ſes belles maniéres & de ſes grandes qualitez. Il eſt vrai qu'au travers de cette bonté on apercevoit je ne ſais quoi de grave & de majeſtueux, qui fit dès-lors conjecturer qu'il ſeroit un jour tel qu'on l'a vu, grand politique, d'une ſageſſe & d'une prudence conſommées ; il parloit peu, encore le plus ſouvent il chargeoit le Duc d'Albe de répondre en ſon nom aux harangues qu'il étoit obligé d'entendre.

Enfin il arriva à Bruſſelles, extrêmement abattu, j'oſe le dire, moins de la fatigue inſé- Et à Bruſſelles.

Digitized by Google

inſéparable d'un long voyage, que de la peine qu'il avoit eue à ſe voir ſans relâche étourdi de tant de complimens & de tant de fêtes faſtueuſes, qui l'ennuyoient malgré leur continuelle variété. Il fit le premier d'Avril ſon entrée dans Bruſſelles avec toute la pompe & toute la magnificence imaginables. Il y étoit attendu par l'Empereur ſon pére, & par ſes deux tantes la Reine Eléonor & Marie Gouvernante des Pays-Bas, qui le reçurent avec des tranſports de joye & de tendreſſe qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer. Ce fut le comble de la ſatisfaction, quand ce jeune Prince, à l'âge de vingt deux ans, fit voir tant de gravité dans ſes diſcours, tant d'eſprit dans ſes réponſes, un jugement ſi profond dans les délibérations, la plus grande facilité à ſaiſir le point de vue des affaires les plus épineuſes, toute la prudence à dire ſon avis ſur les affaires importantes, toute la ſolidité dans ſes déciſions, une connoiſſance exacte des intrigues du monde, enfin tous les talens néceſſaires pour former un grand Roi, & une politique auſſi décidée que s'il eût eu la plus longue expérience: dès le moment même que Charlequint aperçut ce concours de qualitez, que ſon fils avoit acquiſes depuis qu'il ne l'avoit vu, il ne balança pas à l'admettre dans ſes conſeils les plus ſecrets, & à lui communiquer les plus grandes affaires de l'Empire & de la Monarchie.

Comment l'Empereur ſon pére le reçoit.

Fête à ce ſujet.

Preſque tout l'Eté ſe paſſa à parcourir toutes les Provinces des Pays-Bas, où l'Empereur en perſonne & la Régente le conduiſirent tour à tour: par-tout on fit des réjouiſ-

ſances

ſances extraordinaires, par-tout on le reconnut pour Souverain, & par-tout il reçut les hommages & le ſerment de fidélité. Ce devoir fut rempli dans le Duché de Brabant par les villes de Louvain, de Bruſſelles, de Bois-le-Duc, & d'Anvers; au Comté de Flandres par celles de Gand, de Bruges, de Lille, de Tournai, & de Douai; par Arras, Capitale de l'Artois; par Valenciennes & Mons en Hainaut; de même que par les Duchez de Gueldres, de Luxembourg, & de Limbourg; les Comtez de Hollande, de Zélande, de Zutphen, & de Namur; les Seigneuries de Malines, d'Utrecht, de Groningue, d'Overiſſel, & de Friſe, ſans oublier la ville de Maeſtricht: tous ces Etats lui prêtérent la foi & hommage, le proclamérent ſolemnellement leur vrai & légitime Seigneur, & lui firent à l'envi des entrées triomphantes, & des fêtes les plus magnifiques.

Son entrée dans Anvers.

Entre toutes celles qui furent imaginées à cette occaſion, il n'y en eut point de plus ſuperbe que celle qu'Anvers exécuta au commencement de Septembre. Huit cens ſoixante & dix Bourgeois allérent à deux milles hors de la ville à la rencontre du Prince, tous à cheval, habillez de velours bleu, les têtes de leurs chevaux ornées d'une infinité de rubans de même couleur: ils étoient précédez de ſix en ſix de quatre Eſtafiers à pié & de deux Pages richement vêtus. Ces Cavaliers étoient la plupart les Recteurs, les Magiſtrats, & les Officiers de la ville, le reſte étoit des négocians de toutes les nations; car en ce tems-là Anvers étoit la plus commer-

merçante ville de l'Europe. De plus cette compagnie avoit à sa suite quatre mille habitans, à pié, avec des habits uniformes & des armes extraordinairement luisantes.

On avoit érigé dans la ville à la gloire de Philippe vingt-quatre arcs de triomphe, sur lesquels on lisoit les plus flateuses inscriptions. Le corps des Marchands en fit élever cinq qui coutérent cinq mille pistoles, & toute la dépense que la ville fit en cette rencontre monta à cinquante mille. Ceux qui seront curieux de savoir le détail de cette fête & de toutes celles que firent les autres lieux où Philippe passa, pourront le lire dans Stella Auteur Espagnol qui a publié la description des Pays-Bas.

Réjouissances en France, & pourquoi.

Pendant que les Pays-Bas retentissoient de la joye d'avoir leur Souverain présomptif, la France étoit aussi dans les réjouissances & célébroit des fêtes de la maniére la plus solemnelle, comme si elle eût été par-tout triomphante, quoiqu'elle fût très mortifiée de la perte de Boulogne, & qu'elle eût lieu de craindre que les Anglois ne tentassent de faire d'autres conquêtes en Picardie. A la vérité elle avoit en même tems plusieurs sujets d'allegresse, que voici. Le mariage d'Antoine de Bourbon Duc de Vendôme avec Jeanne d'Albret, fille d'Henri d'Albret Roi de Navarre & de Marguerite sœur de François I.: les noces du Duc d'Aumale, qui épousoit la fille d'Hercule Duc de Ferrare & de Renée fille de Louis XII.: la naissance d'un Dauphin, & son batême célébré avec toute la pompe imaginable: le couronnement de la Reine Catherine, & l'en-

Digitized by Google

l'entrée pompeuſe de Leurs Majeſtez dans Paris. Ces événemens donnérent lieu aux plus magnifiques fêtes dont on ait jamais entendu parler, ſurtout elles brilloient par ce gout de galanterie qui diſtingue ſi fort la nation Françoiſe, qu'on ſait d'ailleurs ne faire de pareilles dépenſes que pour le plaiſir des Dames, qui ſont toujours chez eux le principal objet de ces divertiſſemens, qu'elles animent & qu'elles rendent plus éclatans par leur préſence.

Triſtes événemens qui s'y paſſent.

On vit alors en France un mélange bizare de joye & de ſcênes tragiques. Le Roi fit publier un Edit ſi rigoureux contre les Proteſtans, que toute l'Europe ne put concevoir qu'une loi qui ordonnoit les plus cruelles exécutions eût été imaginée par une nation, dont le caractére diſtinctif eſt la bonté de cœur, la clémence, & l'humanité. De plus on fit mourir à Paris Jaques de Couci Seigneur de Vervins; & Edouard de Biez Maréchal de France, après une longue & rigoureuſe priſon, fut dégradé de cette premiére charge de la guerre & de ſes autres honneurs & dignitez: celui-ci fut condamné à une peine ſi diffamante, pour avoir inconſidérément confié la garde de Boulogne à ſon gendre; l'autre expia ſur un échafaut la lâcheté qu'il eut de rendre cette Place aux Anglois, quoiqu'elle fût pourvue de toutes les munitions néceſſaires pour faire une longue & brave réſiſtance; & même après l'exécution de la ſentence, ſon corps fut coupé en pluſieurs quartiers, qui furent expoſez en différens endroits du territoire de Boulogne, pour ſervir d'exemple. François

Rauc-

Digitized by Google

Raucca complice de Vervins, qui avoit pris la fuite, fut décapité en effigie, & l'on rendit infame la mémoire du Sr. de Lambimont qui étoit mort dans la prison: tous les biens de ces criminels furent confisquez au profit du Roi. Nonobstant cet arrêt, vingt-cinq ans après en l'année 1575., le fils & héritier du Seigneur de Vervins obtint une ample déclaration du Roi, par laquelle il fut rétabli dans tous les biens, honneurs, & dignitez de son pére, dont la mémoire fut en même tems réhabilitée, ainsi que celle du Maréchal de Biez son ayeul maternel.

Dans le tems que l'Empereur se rassasioit du plaisir de voir son fils comblé d'honneurs & de bénédictions dans les terres de son obéissance, il reçut par un courier exprès l'agréable nouvelle de la mort du Pape Paul III. arrivée à Rome vers le milieu du mois de Novembre. Pendant qu'il lisoit la dépêche de son Ambassadeur, Philippe son fils lui demanda ce qu'il y avoit de nouveau, sur quoi il répondit, *Il n'y a rien autre chose sinon qu'il est mort en Italie un bon François*; & sur cette réponse la conversation s'étant liée, il ajouta, *Je suis sûr que si les Chirurgiens qui ont embaumé le corps du Souverain Pontife Paul III., ont eu la curiosité de visiter avec soin tous les coins & recoins de son cœur, ils y auront indubitablement trouvé les lis imprimez dans le milieu.*

Mort de Paul III.

Cette mort ne causa pas un grand chagrin à l'Empereur, qui quelques mois après eut tout lieu de s'en féliciter par une seconde nouvelle qu'il reçut de l'exaltation de Jules III. élevé sur la Chaire de St. Pierre le

Election de Jules III.

15.

Digitized by Google

15. de Février 1550. Ce nouveau Pontife eut l'attention d'expédier sur le champ un courier, qu'il chargea d'une lettre écrite de sa propre main, par laquelle il faisoit savoir à Charles sa promotion, & lui déclaroit qu'il étoit dans le dessein de remettre sans aucun délai le Concile à Trente, & de plus de faire l'ouverture de l'année sainte le jour de St. Matthias qui avoit toujours été si heureux à Sa Majesté Impériale, attendu que la vacance du St. Siége n'avoit pas permis de remplir cette cérémonie dans le tems accoutumé. 1550.

Charles eut une sensible satisfaction de cet événement, assuré qu'il étoit d'avoir en la personne du nouveau Pape un ami aussi zélé pour ses intérêts, que son prédécesseur étoit dévoué à la France : ainsi, pour répondre à l'honnêteté de Jules, & lui donner des marques de son estime, il fit partir en diligence Don Louis d'Avila & de Zuniga Grand-Commandeur d'Alcantara, pour aller faire de sa part des complimens de félicitation au nouveau Pontife.

Quoique Jules se trouvât pendant tout le cours de cette année embarassé des cérémonies de l'année sainte, cette occupation ne l'empêcha pas de donner tous ses soins à faire rétablir Octave Farnese dans la jouissance des Duchez de Parme & de Plaisance. A l'égard du premier, comme il étoit alors au pouvoir du St. Siége, il en ordonna la restitution; mais quoi qu'il pût faire, quelqu'expédient qu'il pût proposer, il ne fut pas possible d'obtenir celle de Plaisance, que l'Empereur vouloit garder, parce que cette Place

Digitized by Google

place étoit trop à sa bienséance pour la sureté de son Duché de Milan.

Ce Monarque avoit dans ce tems-là des vues bien plus étendues pour l'établissement de sa famille; Philippe son fils unique occupoit alors tout son esprit : sa principale attention étoit de mettre cet héritier au même point de gloire & de puissance où il se voyoit, & pour cet effet, après lui avoir fait rendre dans les Pays-Bas tous les honneurs dus à son rang, après l'avoir fait reconnoitre Seigneur souverain de ces Provinces, il voulut le faire paroitre aux Etats de l'Empire avec tout l'éclat & toute la magnificence possibles, & ce fut là le motif secret de la Diéte qu'il convoqua à Augsbourg pour le 26. du mois de Juillet de cette année. Aussitôt que Philippe eut reçu, comme je l'ai dit, les hommages de toutes les villes des Pays-Bas, il le mena à cette Assemblée générale, dans l'espérance que ce jeune Prince attireroit sur lui les regards des Princes d'Allemagne, dont il ne doutoit pas qu'il ne dût captiver sans peine l'estime & l'affection, & que par ce moyen il ne seroit nullement difficile d'obtenir tous les suffrages pour le faire déclarer Roi des Romains: il est certain que cet objet devenoit alors le but de la politique & des démarches de l'Empereur, il ne le faisoit que trop connoitre; & ce fut sur ces idées qu'il avoit pris le parti de rapeller son fils d'Espagne avec tant de précipitation.

Diéte d'Augsbourg.

Il songeoit donc à faire réussir ce grand dessein, lorsque Granvelle son Premier-Ministre fut attaqué d'une fiévre maligne, qui

Mort de Granvelle.

au

au neuviéme jour l'emporta vers le milieu d'Aout. Cette perte lui causa la plus vive douleur : Granvelle n'avoit personne au dessus de lui pour la science du gouvernement & la conduite des affaires, il étoit d'ailleurs infatigable dans le travail, & par ces deux endroits il avoit acquis toute la confiance de l'Empereur, qui lui remettoit le détail des affaires les plus importantes : aussi il ne manqua pas de dire à ce sujet au Prince Philippe, *Mon fils, vous & moi avons perdu un bon lit de repos.* Auſſitôt il donna la place vacante à Antoine Granvelle Evêque d'Arras, fils du deffunt, qui avoit de même que son pére un mérite supérieur, & dont j'aurai souvent occasion de parler par raport aux plus considérables événemens du regne suivant.

Son fils lui succéde.

A l'égard de ce qui se passoit en Allemagne, il faut savoir que l'Empereur n'avoit pas jugé à propos d'y amener Philippe Landgrave de Hesse son prisonnier, parce qu'il savoit que tout l'Empire lui demanderoit la liberté de ce Prince, qui étoit généralement chéri par ses grandes qualitez ; pour éviter les sollicitations, il avoit pris le parti de le laisser à Malines sous une très forte garde, & il s'étoit contenté de faire venir à sa suite le Duc de Saxe, qu'il traitoit avec beaucoup plus de douceur, & qui suportoit sa captivité avec une constance & une grandeur d'ame dignes d'admiration.

Le Landgrave au contraire marquoit dans ses fers toute l'impatience, tout le chagrin imaginable ; ses enfans ne faisoient pas moins éclater leur ressentiment de le voir si longtems & si étroitement resserré : le Prin-

Refus de l'Electeur de Brandebourg & du Prince Mau-

Digitized by Google

rice de se trouver à la Diete.

ce Maurice son gendre & l'Electeur de Brandebourg son beau-frére entroient hautement dans son aigreur. C'est ce qui fit que ces derniers refusérent de se trouver à la Diéte, quelque instance que l'Empereur leur en fit faire, & ils lui répondirent que leur honneur ne leur permettoit pas de paroitre dans une assemblée où il s'agissoit de traiter d'affaires publiques avec Sa Majesté Impériale, pendant qu'en leur particulier ils se sentoient vivement offensez de voir tenir dans une dure prison Philippe à qui ils apartenoient de si près: que néanmoins ils donnoient leur parole de se rendre à la Diéte, & de donner à Sa Majesté les marques les plus étendues de leur respect & de leur soumission, aussitôt qu'il lui plairoit de les satisfaire sur la très humble demande qu'ils lui réitéroient encore avec les derniéres instances, de leur accorder l'élargissement du Landgrave. Toute la réponse de Charles fut qu'il le feroit au plutôt; que cependant les enfans du prisonnier pouvoient encore accélérer le tems de la liberté de leur pére, en tenant une conduite plus réguliére que celle qu'ils avoient tenue jusqu'alors, & envers lui, & à l'égard de la Religion contre laquelle ils marquoient ouvertement une haine plus violente qu'aucun autre Prince Protestant.

D'un autre côté le Landgrave agissoit par lui-même, & cherchoit dans son esprit des ressources que toutes les priéres, toutes les démarches de ses amis & de ses parens ne pouvoient lui procurer: il imagina un stratagême, dont il fit part à quelques-uns de ses plus intimes, & disposa toutes les choses néces-

sai-

Digitized by Google

faires pour l'exécution de son projet, de maniére qu'il toucha au moment de sa délivrance. Je crois que le Lecteur ne sera pas fâché d'entendre le détail de cette entrepriſe.

Il faut ſavoir que ce Prince, le plus civil, le plus généreux, & le plus magnifique de ſon ſiécle, avoit par ſes préſens, par de fréquens feſtins, tellement gagné le cœur du Capitaine qui le gardoit, que cet Officier lui laiſſoit beaucoup plus de liberté que ne portoient les ordres de l'Empereur; enſorte qu'il paſſoit preſque toutes les journées à prendre tous les amuſemens qu'il ſouhaitoit, à jouer, & à faire bonne chére. Les choſes amenées à ce point, le ruſé Landgrave parut charmé de cette vie, & marquoit ſi peu ſe ſoucier de ſortir de priſon, que tous ceux qui n'étoient pas du ſecret furent de bonne foi les dupes de cette tranquillité apparente.

Le Landgrave de Heſſe tente de ſe ſauver de priſon.

Pendant qu'il ſe donnoit la torture à cacher la rage qui le dévoroit, il formoit ſon plan, & quand il vit ſes gardes dans une entiére ſécurité à ſon égard, il en confia l'exécution à un de ſes neveux qui venoit fort ſouvent le voir, avec lequel il convint de tout ce qu'il falloit faire au dedans & au dehors pour aſſurer ſon évaſion. En conſéquence du projet, ce neveu mit de la partie un certain nombre des plus confidens de ſon oncle, & l'on tint de diſtance en diſtance depuis Malines juſques dans la Heſſe des chevaux les plus légers à la courſe, & par tout des gens affidez pour ſervir d'eſcorte. Tout étant ainſi diſpoſé, le Landgrave au jour dont on étoit convenu, pendant

Digitized by Google

qu'il étoit à jouer, feignit d'être preſſé de quelque beſoin naturel, ſortit de ſa chambre où tout le monde reſta, & deſcendit avec ſon neveu par un eſcalier à vis qui conduiſoit à la cour, où étoit le corps de garde dont la plupart des ſoldats avoient ſouvent eu part à ſes libéralitez, & par cette circonſtance il eſpéroit ſe débaraſſer d'eux aiſément, & monter ſur des chevaux Turcs qui l'attendoient tout auprès. Mais par malheur il rencontra au milieu de l'eſcalier le Commandant de la garde, lequel ſurpris de le voir dans un lieu où il n'avoit rien à faire, le ſaiſit par le bras, & le tint ſi ferme qu'il ne put lui échaper, pendant que de toutes ſes forces il apelloit du ſecours.

Le Landgrave fut atterré d'un incident auſſi imprévu; ſon neveu non moins abattu du coup prit ſur le champ le parti d'ôter la vie au Capitaine au riſque de la ſienne, & il lui apuya ſur l'eſtomac un piſtolet qu'il avoit dans ſa poche: mais cette arme ayant fait faux feu, l'Officier redoubla ſes cris, les gardes accoururent, & tuérent d'abord le jeune homme, dont le corps fut expoſé à une potence, & dès ce moment Philippe fut reſſerré plus étroitement. Auſſitôt que l'Empereur eut reçu cette nouvelle, il envoya ordre de traiter à l'avenir le Landgrave avec plus de rigueur que par le paſſé; cette ſévérité lui ôta & à ſes amis toute l'eſpérance de pouvoir rompre ſitôt ſes fers, cependant comme ces derniers avoient à cœur de le délivrer d'une maniére ou d'autre, ils commencérent dès-lors à tramer en ſa faveur

Digitized by Google

veur le complot violent dont je donnerai ci dessous le détail.

Charlequint, avant que de se transporter à la Diéte, avoit donné ordre à Jean de la Vega Viceroi de Sicile, & au Prince André Doria qui le premier avoit formé le plan de l'entreprise, de mettre avec toute la diligence possible une puissante Armée en mer, pour chasser de la ville d'Afrique Dragut Raiz corsaire fameux qui s'étoit rendu redoutable par ses brigandages, & qui après avoir enlevé cette place aux Chrétiens en avoit fait un lieu de retraite, d'où il infestoit toutes les mers voisines, ruinoit le commerce, & causoit des dommages incroyables à toute la Chrétienté. Entreprise sur la ville d'Afrique.

André Doria avec toute la promtitude imaginable se mit en état d'exécuter les ordres pressans de l'Empereur, & il eut en peu de tems une Flotte bien armée & bien équipée de cinquante quatre galéres, dont trois furent fournies par le Duc de Florence, quatre par le Grand-Maitre de Malte, trois par le Pape, le surplus par les Royaumes de Naples & de Sicile: outre cela un grand nombre de Particuliers concoururent avec zèle aux frais de l'entreprise, pour venger les maux que ce pirate avoit faits aux Chrétiens en général, & en particulier à tant de familles; & encore dans l'espérance de s'enrichir des dépouilles qu'ils comptoient qu'on trouveroit dans cette forteresse, que la renommée publioit être le magazin des richesses immenses de ces barbares. De la Vega eut le commandement général des troupes de débarquement, & Doria fut Amiral de

Digitized by Google

la Flotte & généraliſſime pour les expéditions de mer.

Succès des Chrétiens.

On eut d'abord tout lieu de craindre un mauvais ſuccès, quoiqu'en arrivant on eût attaqué & pris Monaſtero petite ville parfaitement fortifiée & qui couvroit Afrique, parce que les Chefs de l'Armée Chrétienne eurent quelque différend au ſujet de la maniére d'attaquer cette derniére Place, ce qui leur fit perdre quelque tems : mais enfin ils ſe réunirent à donner un aſſaut général, où ils montérent avec un courage au deſſus du commun. Les aſſiégez firent une ſi vigoureuſe réſiſtance, que les Chrétiens ſe virent réduits à gagner le terrain pié à pié ; & les Infideles rencognez dans un ravelin qui faiſoit leur derniére reſſource, deffendirent ce petit morceau de terre juſqu'au dernier ſoupir, animez par leur Commandant qui étoit un Turc de grande expérience, & à qui ils avoient promis de s'enterrer ſous les ruines du Fort plutôt que de le rendre : il fut pourtant emporté, on y fit un grand carnage, bon nombre de priſonniers, mais peu de butin, contre l'attente de tout le monde.

Immédiatement après cette conquête, le Viceroi fit réparer les murailles & les fortifications de cette ville, & y mit une forte garniſon, enſuite il remit à la voile : il eſt vrai qu'il fut contraint de précipiter ſon retour par une furieuſe tempête, qui chaſſa la Flotte hors de ces mers avant que les réparations euſſent été achevées, ſans cela il n'auroit pas manqué d'y ajouter des ouvrages conſidérables. On emmena ſept mille pri-

Digitized by Google

prisonniers, qui furent presque tous conduits en Sicile, où on les vendit à bon marché tant hommes que femmes & enfans, & l'on n'en réserva qu'un petit nombre qui se trouvérent assez vigoureux pour soutenir le rude travail des galéres, où on leur fit tenir la place des forçats qu'on avoit perdus dans l'expédition. A l'égard des esclaves Chrétiens on n'en trouva qu'une centaine tout au plus, parce que les Turcs avoient fait mourir tous les autres pendant le Siége, soit qu'ils eussent craint quelque complôt de la part de ces malheureux, soit qu'ils en fussent venus à cette cruelle extrêmité pour débarrasser la ville de quantité de bouches inutiles. L'Empereur reçut par un courier exprès la nouvelle de la prise d'Afrique, dans le tems qu'il étoit à la Diéte : ce succès lui donna une parfaite satisfaction, il en fit faire dans ses Etats des réjouissances publiques & solemnelles ; toute l'Italie prit part à cet heureux événement, Rome, Florence, & les autres villes le célébrérent à l'envi par l'intérêt qu'elles avoient à être délivrées du voisinage des Infideles.

Incidens survenus à la Diéte.

Je reviens aux affaires de la Diéte. On y avoit mis plusieurs fois sur le tapis la proposition de créer un autre Roi des Romains : comme cela étoit sans exemple, il y avoit tous les jours mille difficultez nouvelles ; à la vérité la plus grande ne venoit pas de l'opposition des Electeurs, il s'agissoit d'accorder les intérêts différens des deux fréres, Charles en possession de la couronne impériale, & Ferdinand déja pourvu du titre de l'héritier présomptif de l'Em-

Digitized by Google

pire. L'Empereur vouloit que Philippe son fils fût déclaré Roi des Romains, pour succéder au Trône Impérial après la mort de Ferdinand son oncle: Ferdinand prétendoit au contraire que, si on introduisoit cette nouveauté, les suffrages tombassent sur la personne de Maximilien son fils, gendre, & neveu de Charles; & il étoit d'autant plus ferme dans sa prétention, qu'il s'apercevoit que les Electeurs penchoient beaucoup plus pour le Prince son fils qu'ils regardoient comme Allemand, que pour Philippe né en Espagne & étranger à leur égard.

Charles s'étoit flatté de tirer le consentement de son frére par la proposition qu'il lui fit de l'associer dès l'heure même à l'Empire, de la même maniére que cela s'étoit pratiqué dans les premiers siécles où l'on avoit vu souvent deux Empereurs à la fois gouverner avec une égale autorité. Ferdinand fut sourd à cette offre, & ne voulut entendre à aucun accommodement, sous prétexte néanmoins qu'il ne pouvoit rien résoudre sur cette affaire en l'absence de Maximilien; & de là il prit occasion de déclarer qu'il jugeoit à propos de le faire revenir en Allemagne: ainsi Charles se vit contraint de renvoyer Philippe son fils en Espagne pour reprendre le gouvernement de ce Royaume.

Résolution de renvoyer Philippe en Espagne.

Ses vues ayant ainsi échoué, il pressa Philippe de s'en retourner, & quand tout fut prêt pour le voyage, ce Prince prit la route de Trente, escorté d'une nombreuse suite de la plus brillante Noblesse, & il arri-

Digitized by Google

riva dans cette ville le 6. de Juin. Comme l'entrée qu'il y fit fut des plus magnifiques, il ne sera pas hors de propos de donner un petit détail des cérémonies qui furent observées dans cette occasion, quoique toutes les histoires en donnent une description fort étendue.

Son entrée & sa réception à Trente.

Le Légat & les Péres du Concile vinrent au devant du Prince à un peu moins d'un demi mille des portes, tous revétus de leurs habits pontificaux, suivis d'un nombreux cortége de domestiques, & dans l'équipage le plus brillant qu'il étoit possible, sans trop sortir de la modestie & de la simplicité si convenables à des Ecclésiastiques.

Le Cardinal Crescent Marcel, Romain & Premier-Président du Concile, le complimenta au nom & de la part de toute l'assemblée, sans descendre de cheval, non plus que les autres Présidens qui s'aprochérent pour l'embrasser avec un respect mêlé de tendresse & de soumission; tous les autres Prélats mirent pied à terre, & lui baisérent la main. Après ces premiéres cérémonies, quand il fallut se mettre en marche, on fit de part & d'autre de grands complimens, Philippe offrant la place d'honneur à Marcel, qui la refusa si absolument que le Prince fut obligé de céder, & de se mettre entre ce Président & le Cardinal Madrucci Evêque de Trente: les Cavaliers Laïques étoient à la tête du cortége, les Evêques & les Prélats marchoient derriére en très grand nombre, & Philippe fut conduit en cet ordre jusqu'à la porte du Château, où les Péres le quittérent sans faire d'autre compli-

Digitized by Google

ment qu'une profonde inclination, & le Cardinal Madrucci resta seul pour le conduire à son apartement.

Le lendemain avant le diner le Prince alla rendre visite au Cardinal Premier-Président du Concile & Légat Apostolique, lequel s'avança au devant de lui cinq ou six pas au delà de la porte de son palais. La visite fut courte, & tout de suite sans aucune cérémonie de congé le Légat & Madrucci menérent Philippe dans une petite Isle éloignée d'environ trois cens pas de la ville, où le Cardinal de Trente avoit fait élever une maison de bois ornée de magnifiques étoffes de soye en broderie, des plus belles peintures, & de quantité de statues: ce fut dans ce lieu délicieux qu'il avoit fait préparer un somptueux festin, qui fut égayé par une musique mélodieuse. Le Prince, les deux Cardinaux, & le fils aîné du Duc de Savoye qui accompagnoit Philippe, se mirent à la même table, & il y en avoit une autre pour les Grands & autres Gentilshommes de la suite, mêlez avec les Prélats de la plus haute volée.

Après le repas, il y eut un bal à l'Allemande, le Prince y dansa, & cette fête fut suivie de différentes jeutes qui représentoient divers combats décrits dans l'Arioste. Le lendemain le Cardinal Légat rendit sa visite au Prince, qui vint le recevoir jusqu'à l'escalier, & quand il prit congé il l'accompagna jusqu'à la porte de son apartement, sans sortir, & y rentra sur le champ avant que le Cardinal eût commencé de marcher. Toute la conversation ne roula que sur les in-

Digitized by Google

intérêts du Concile : le Légat fit à ce sujet les plus vives mais très respectueuses exhortations à Philippe pour les lui recommander, & il ne manqua pas de l'inviter en même tems à prendre le Saint Siége sous sa protection, à l'exemple de l'Empereur son pére, dont il lui cita quelques actions à jamais mémorables par son zèle toujours soutenu pour la cause de l'Eglise. Enfin le 9. de Juin Philippe partit, escorté jusqu'à une certaine distance par tous les Péres du Concile, à la réserve des Présidens.

Pendant son séjour à Trente, il reçut des lettres de son pére, qui lui ordonnoit de hâter son voyage avec le plus de diligence qu'il lui seroit possible, parce qu'il souhaitoit qu'il arrivât en Espagne avant que Maximilien en fût dehors : en conséquence de cet ordre Philippe fit écrire dans tous les lieux où il devoit passer, de ne faire aucune dépense en fêtes, ou autres préparatifs de cérémonie pour sa réception, & il fit à grandes journées sa route par le même chemin qu'il avoit pris en venant. Le Pape Jules & plusieurs autres Princes le firent complimenter à Gênes, quoiqu'il ne restât que trois jours dans cette ville en attendant le vent propre à s'embarquer, comme il fit, sur l'escadre de Doria ; & après une navigation heureuse il mit pied à terre à Barcelone, où il trouva Maximilien & la Princesse son épouse ; qui ne demeurérent que peu de jours avec lui, & firent voiles sur la même escadre, accompagnez de quantité de Seigneurs & de Dames de la première distinction. Malgré l'ordre qu'ils avoient reçu de Ferdinand

Le Pape Jules le fait complimenter à Gênes

Le Prince Maximilien retourne en Allemagne.

Digitized by Google

de presser leur retour en Allemagne, ils se virent contraints de s'arrêter presque par-tout, pour recevoir les honneurs qu'on ne crut pas devoir se dispenser de faire à des personnes de leur naissance.

Grands mouvemens contre l'Empereur.

Charlequint se voyoit alors menacé d'une furieuse tempête ; il va donner lieu à une sanglante guerre en Allemagne, par son obstination à ne vouloir pas rendre la liberté au Landgrave de Hesse, qu'il faisoit garder à Malines plus étroitement que jamais, bien loin d'avoir égard aux priéres pressantes de tous ceux qui sollicitoient la délivrance de ce Prince ; de plus nous allons voir de grands mouvemens en Italie pour la cause d'Octave Farnese, qui ne pouvoit obtenir la restitution de Plaisance. L'Empereur aura bien de la peine à se tirer de tous ces embarras, & il aprendra par une triste expérience combien il est dangereux de réduire ses ennemis au desespoir, & que cette maxime, en tout tems contraire à la saine politique, a des suites encore plus funestes lorsqu'il s'agit de la querelle d'un simple particulier, que quand tout le public est intéressé à se garentir de la violence ; parce que dans le premier cas le penchant naturel à repousser les injures met en main les moyens de se porter au parti le plus extrême, & la force de la passion conduit invinciblement à poursuivre en aveugle sa vangeance, jusqu'à ce qu'on ait recouvré le bien dont on a été dépouillé, même au risque de perdre la vie au milieu de cet effort, qui d'ailleurs présente au moins la gloire d'avoir eu le courage de tout tenter pour se deffendre.

Aussi-

Digitized by Google

Auſſitôt après ſon élévation au Pontificat Jules III. avoit reſtitué au Duc Octave la ville de Parme, ſuivant la parole qu'il en avoit donnée dans le Conclave aux Cardinaux Alexandre & Ranuce Farneſe, qui en conſéquence de cette promeſſe avoient beaucoup contribué à le placer ſur la Chaire de St. Pierre: mais Octave, bien loin d'obtenir de l'Empereur la reſtitution de Plaiſance par la conſidération de ſa fille qu'il avoit épouſée & dont il avoit des enfans, ſe voyant au contraire continuellement chagriné par les Miniſtres de ſon beaupére, & de plus le Pape qui alors s'étoit jetté dans le parti de l'Empereur lui refuſant tout ſecours; Octave en cet état ne trouva d'autre reſſource, dans la preſſante néceſſité de ſes affaires, que de ſe mettre ſous la protection d'Henri Roi de France, qui le reçut à bras ouverts, lui offrit ſes forces, & envoya à Parme une bonne garniſon de troupes Françoiſes. Ainſi le Duc avec cet apui ſe prépara à commencer vigoureuſement la guerre à l'ouverture du printems de l'année 1551.

Réſolution deſeſpérée d'Octave Farneſe.

1551.

Cette nouvelle mit l'Empereur dans une furieuſe colére, & n'excita pas moins la bile du Souverain Pontife, qui n'agiſſoit que par ſes mouvemens, nonobſtant ſon titre pompeux de Pére commun des Chrétiens; & ces deux Princes également irritez convinrent d'unir leurs forces pour enlever Parme au Duc, & à cet effet ils mirent leurs Armées en campagne, ſous les ordres de Ferdinand de Gonzagues d'une part, & de Jean-Ange de Médicis Marquis

Partialité du Pape contre ce Prince.

Digitized by Google

de Manignan pour le Pape. Cependant la France ne se tenoit pas oisive : Henri fit partir en diligence Charles de Cossé Seigneur de Brissac à la tête d'une puissante Armée ; mais les Impériaux & les troupes du Pape avoient déja formé le Siége de Parme & de la Mirandole en même tems, & battoient ces deux Places avec la derniére vigueur, après avoir mis de la maniére la plus barbare presque tout le pays d'alentour à feu & à sang. Ainsi le Général François ne vit d'autre parti à prendre que de faire une diversion, & dans cette vue il se jetta sur le Piémont, où il fit tant de dégât, que Gonzagues fut contraint d'abandonner les deux Siéges pour venir au secours du Duc de Savoye.

Et contre les François.

Jules ne se contenta pas d'employer contre le Duc de Parme les armes temporelles, il mit en usage les foudres spirituels, & publia une bulle qui déclaroit Octave déchu de sa Souveraineté & soumis aux plus rigoureuses censures de l'Eglise. Il fit plus ; il osa faire au Roi Très-Chrétien un commandement absolu d'abandonner la deffense du Duc, avec menace s'il ne le faisoit de le traiter comme un fils desobéissant, & de mettre non seulement sa personne mais tout son Royaume à l'interdit. Henri, bien loin de s'épouvanter de cette fulminante procédure, y répondit par les voyes propres à imposer silence aux Papes trop entreprenans : d'abord il exposa au Pontife les raisons qui l'obligeoient d'accorder sa protection au Duc ; par lesquelles il prouvoit la justice qu'il y avoit de deffendre un Prince persécuté par des motifs d'ambition & d'interêt ; & pour

fai-

faire valoir cette apologie, il deffendit à ſes Sujets d'envoyer à Rome de l'argent ſous quelque prétexte que ce fût, ſoit pour des expéditions de bulles, d'indulgences, de diſpenſes, ou autres graces de cette nature, avec ordre aux Métropolitains de délivrer toutes permiſſions de cette eſpéce, ſuivant les anciens priviléges & les anciennes libertez de l'Egliſe Gallicane.

Il n'en fallut pas davantage pour calmer la colére du Pontife; une ſemblable ordonnance, publiée dans un Royaume où la Religion Proteſtante faiſoit des progrès prodigieux, & ſoutenue par un Roi auſſi puiſſant & auſſi ferme qu'étoit Henri, rapella du premier coup d'œil le funeſte exemple de l'Angleterre, & ſur cette effrayante conſidération Jules changea totalement de conduite. Il fit venir les Cardinaux François, ſurtout le Cardinal de Tournon, auquel il fit de lui-même des propoſitions de paix, avec de vives aſſurances de ſon amitié paternelle envers Sa Majeſté Très-Chrétienne, proteſtant qu'il n'avoit jamais eu deſſein de l'offenſer, & que ſa bulle ne s'adreſſoit qu'au Duc de Parme: après ce préambule, il pria ce même Cardinal de faire ſavoir au Roi ſon maître la déclaration qu'il venoit de faire, & il lui donna un plein-pouvoir de négocier un accommodement. Tant il avoit d'impatience d'arrêter le cours de l'ordre du Roi, qui menaçoit le Saint Siége des plus terribles conſéquences, & d'un préjudice irréparable, ſi les peuples avoient le tems d'imprimer dans leur cœur les dangereuſes maximes qui en réſultoient.

Ce

Digitized by Google

Réflexions sur la conduite violente des Papes.

Ce trait justifie la vérité de ce proverbe trivial, qui dit que *qui se fait brebis, le loup le mange.* Les Princes n'ont qu'à vouloir, pour faire des miracles dans des rencontres pareilles; avec de la fermeté ils pareront toujours les coups que Rome voudra porter à leur indépendance naturelle. Quiconque prend la fuite, anime par sa lâcheté le courage de qui le poursuit. On n'a jamais vu que les plus basses soumissions des Souverains leur ayent attiré autre chose de Rome, que des affronts; & au contraire les histoires nous aprennent que la fermeté à se deffendre des entrepriſes ultramontaines, a toujours tout obtenu de cette Cour. Les Ecclésiastiques sont comme la palme, ils s'élévent & s'abaissent par leur propre poids. La rigueur des Pontifes n'a jamais eu une heureuse fin, & si quelquefois ils ont réussi par une conduite violente, l'indignation que le public en a conçue, le scandale qu'elle a causé, ont bien diminué la joye qu'ils avoient de leur triomphe. Les Rois de France sont maitres d'un Royaume qui jouit de grands priviléges: hé qui empêche que tous les autres Souverains ne s'attribuent les mêmes prérogatives? Avec le courage de l'entreprendre, ils en viendront à bout: semblables aux pierres précieuses qui ne sont point d'honneur si on les tient enfermées dans un coffre, ils gémiront toujours dans une honteuse servitude, s'ils enseveliſſent sous une indigne obéissance leurs forces & leurs droits. Je pousserois plus loin cette digression, si la qualité d'Historien me le permettoit, & j'étendrois ces réflexions trop générales par un

Digitized by Google

un détail que diverſes raiſons m'obligent de paſſer ſous ſilence.

Ainſi je reprens le fil de l'hiſtoire, & après avoir parlé des troubles d'Italie, je vais raporter les mouvemens qui deſolérent l'Allemagne, firent une playe irréparable à l'Egliſe, & mirent l'Empereur à deux doigts de ſa perte. Nous avons vu avec quelle opiniâtreté Charlequint refuſoit de rendre la liberté au Landgrave de Heſſe. L'Electeur Maurice gendre du priſonnier ſe tint extrêmement offenſé du peu de ſuccès des ſollicitations qu'il faiſoit depuis ſi longtems en faveur de ſon beau-pére, & regarda comme un mépris inſultant la réponſe que l'Empereur avoit donnée tant de fois, qu'il falloit attendre, que ce moment viendroit, que cette captivité auroit une fin : de plus cet Electeur fut indigné de voir que plus il redoubloit ſes priéres, ſes inſtances, ſes ſoumiſſions, plus il ſembloit que l'Empereur prît plaiſir à reſſerrer étroitement le Landgrave. Dans cet état, après avoir tenté pluſieurs fois inutilement divers moyens pour faire évader ſon beau-pére, après avoir offert ſans fruit des ſommes immenſes à ſes gardes, Maurice plein de dépit & de colére réſolut de ſe faire lui-même raiſon, il examina toutes les voyes propres à y parvenir, & comme ſon reſſentiment ne connoiſſoit plus de bornes, il ne manqua pas de prendre le parti le plus extrême.

Sujet de mécontentement de l'Electeur Maurice.

Quand il fut entiérement déterminé, il alla lui-même trouver Albert Marquis de Brandebourg, avec le fils du Landgrave, & ces

Il ſollicite une Ligue contre l'Empereur.

Digitized by Google

ces deux Princes repréſentérent les attentats de l'Empereur contre la liberté des Princes d'Allemagne, ſon deſſein formé de les réduire tous l'un après l'autre ſous le joug, les violences & la tirannie qu'il exerçoit, la ſervitude honteuſe dans laquelle tout l'Empire gémiſſoit; & ils conclurent qu'il étoit d'une néceſſité abſolue de riſquer le tout, pour ne pas perdre le peu qui leur reſtoit, puiſque l'Empereur ne faiſoit que trop connoitre ſon projet d'aſſujettir l'Allemagne, & de la rendre tributaire à la Maiſon d'Autriche, qui en poſſédoit la plus grande partie, & joignoit la puiſſance de la dignité Impériale à cette prodigieuſe étendue de ſes Etats héréditaires.

Albert entra ſans balancer dans la paſſion & le projet de l'Electeur de Saxe, & il convint qu'on ne pouvoit plus ſe diſpenſer d'en venir à une guerre ouverte, puiſque les ſuplications devenoient inutiles. Cette réſolution arrêtée, ils ſongérent à ſe fortifier d'alliances capables de pouſſer leur entrepriſe, & bientôt ils eurent dans la Ligue pluſieurs Princes de l'Empire: non contens de ce renfort, ils réſolurent de rechercher l'aſſiſtance d'Henri Roi de France qui faiſoit la guerre en Italie contre l'Empereur, & le traité fut conclu au mois de
1552. Janvier 1552., ſous la promeſſe qu'ils firent à ce Monarque de lui déférer les titres de Protecteur & Reſtaurateur de la liberté d'Allemagne.

En même tems ils faiſoient par-tout des levées, & ils furent bientôt en état de parler haut: mais avant que de rien entrepren-

dre,

Digitized by Google

dre, ils jugérent à propos de commencer par une déclaration de guerre dans les formes, ce qui fut exécuté par un manifeste, qui portoit : „ Que personne n'ignoroit, ou du moins „ que tout le monde pouvoit aisément s'aper- Manifeste des Confédérez.
„ cevoir par toutes les démarches de l'Em-
„ pereur, que ce Prince n'avoit d'autre vue
„ que d'usurper un pouvoir despotique en
„ Allemagne, au préjudice & à la ruine to-
„ tale des priviléges de la Nation Germani-
„ que & des Princes de l'Empire: qu'il n'a-
„ voit déja que trop manifesté ce dessein
„ dans l'affaire du Landgrave de Hesse,
„ qu'il faisoit resserrer dans la plus étroite
„ prison, au mépris de la parole solemnelle
„ qu'il lui avoit donnée de ne point attenter
„ à sa liberté; & que l'obstination avec la-
„ quelle il refusoit son élargissement, ne per-
„ mettoit pas de douter qu'il ne voulût se
„ rendre indépendant des loix & de la foi
„ publique : que les Confédérez prenoient
„ les armes, dans la ferme résolution de s'op-
„ poser avec vigueur à un attentat d'une
„ conséquence aussi dangereuse: qu'ils invi-
„ toient tous ceux qui devoient avoir le
„ même intérêt qu'eux, à prendre en main
„ la cause de toute la Nation, à sortir de
„ cette létargie qui les tenoit depuis si long-
„ tems dans un honteux assoupissement,
„ & à courir avec ardeur aux expédiens
„ nécessaires pour chasser l'ennemi des por-
„ tes, avant qu'il se fût rendu maitre de la
„ ville : qu'il n'y en avoit point d'autre que
„ d'employer le fer, pour se délivrer d'u-
„ ne tirannie qui les menaçoit de la plus
„ dure & la plus indigne servitude ".

Ce

Digitized by Google

Ce manifeste, qui fut publié au nom de l'Electeur Maurice, contenoit toutes les autres raisons de cette prise d'armes, qui y étoient détaillées avec force & soutenues de cette éloquence étudiée qu'on a coutume d'étaler en pareille rencontre pour se faire des partisans. Coup sur coup Henri II. fit publier le sien en France d'un stile non moins propre à soulever les esprits contre l'Empereur; il y énonçoit les motifs les plus forts qui le contraignoient de porter ses armes en Allemagne, & déclaroit à la fin qu'il n'avoit en vue que l'avantage général de l'Europe; non sans avoir auparavant pris un très grand soin d'envelopper par les prétextes les plus spécieux ses intérêts particuliers sous l'évidence aparente de l'intérêt public. Voila les premiéres escrimes de plume, venons aux effets.

Disgraces de l'Empereur.

Le Prince Maurice & le Marquis de Brandebourg, Chefs de la confédération, parurent en campagne dès le 1. d'Avril 1552. à la tête d'une nombreuse Armée, où se trouva Guillaume fils ainé du Landgrave. Ils marchérent droit à Augsbourg, & comme ils ne trouvérent pas grande résistance de la part de la garnison qui étoit étrangére, & que d'ailleurs les Habitans étoient dans les intérêts des Alliez, en moins de quatre jours Maurice, qui étoit Généralissime de la Ligue, fut maitre de la ville, où il ne séjourna que peu de jours, & il poursuivit sa route, en soumettant toutes les villes qui se trouvoient sur son passage. D'un autre côté, en conséquence du traité conclu avec le Roi de France, le Connéta-

Digitized by Google

table Anne de Montmorenci entra au commencement du même mois d'Avril en Lorraine avec un Corps considérable de troupes, & il fit la conquête de trois villes Impériales, de Metz, Toul, & Verdun, sur lesquelles la France avoit d'anciennes prétentions. Après ces expéditions, le Général François mena son Armée victorieuse devant Strasbourg, comptant que cette Place importante ne tiendoit pas, mais les Magistrats lui en fermérent brusquement les portes à la maniére Allemande, après toutefois lui en avoir fait des excuses dans un compliment qu'ils lui firent avec toute la politesse Françoise.

Les François entrent en Lorraine.

Cependant l'Empereur, pour être plus à portée de voir ce qui se passoit en Italie, pour être plutôt informé des succès de la guerre de Parme, & donner ses ordres plus promtement, s'étoit avancé jusqu'à Inspruck avant cet éclat imprévu du Prince Maurice, qui avoit conduit son intrigue avec tant de secret, que Charlequint n'en aprit presque la premiére nouvelle, que lorsque ses ennemis parurent en campagne. Ainsi il avoit l'esprit rempli de toute autre chose, que de songer à prévenir l'orage qui le menaçoit de si près: d'ailleurs quand il vit les Confédérez en action, il ne crut pas qu'ils dussent emporter avec tant de facilité des fortereſſes, qu'il regardoit comme des boulevards capables de le mettre à couvert de tout péril. Enfin la rapidité de leurs conquêtes & leur voisinage ne le firent pas sortir de sa sécurité, dans la persuasion où il étoit qu'ils n'avoient pas dessein de pousser leur entreprise au point

Digitized by Google

point de manquer au respect dû à sa personne sacrée : mais l'événement a fait voir que cette fausse confiance le précipita dans le malheur, qu'elle l'empêchoit de croire possible.

Vigoureuse résolution du Prince Maurice.

Maurice ne balança pas longtems à prendre cette vigoureuse résolution ; tout l'y invitoit, animé comme il étoit par la vue d'un succès infaillible, après avoir eu tant de facilité à vaincre tous les obstacles qui sembloient devoir l'arrêter dans sa course : ainsi il se détermina à suivre sa pointe, & à marcher droit à l'Empereur. Nous allons voir que la fortune le conduisit en triomphe par-tout où il parut.

Sur ce plan il tourna du côté des Alpes. A son aproche les troupes Impériales, qui gardoient les passages de ces montagnes, ne firent d'autre résistance que celle qui convenoit pour n'avoir pas la honte de s'être retirées sans combattre. La forteresse d'Etheberg, qui jusqu'à ce jour avoit passé pour imprenable, ne soutint un Siége qu'autant de tems qu'il en falloit pour ne point perdre la haute réputation où elle étoit dans le monde. L'Empereur s'étoit tellement reposé sur la force de cette Place, qu'il ne put en croire la prise, prévenu que les ennemis n'oseroient jamais l'attaquer : mais quand cette nouvelle fut confirmée, il se réveilla au bruit qu'elle faisoit, à la terreur & à l'épouvante qu'elle répandoit dans le pays, & il commença alors à chercher les moyens de pourvoir à sa sureté, de sauver l'honneur de l'Empire, & de soutenir le renom que

Digitized by Google

ſes victoires continuelles lui avoient donné d'être invincible.

Il n'étoit plus tems de délibérer, le mal étoit trop prochain & trop preſſant; il n'y avoit qu'un parti à prendre, celui d'une promte fuite, à laquelle il fallut ſe réſoudre, malgré les douleurs de la goute qui l'obligeoient à garder le lit, & le mauvais tems qu'il faiſoit ce jour-là. Ces incommoditez ne purent pas balancer la crainte de tomber entre les mains des ennemis, ainſi il ne prit conſeil que de l'extrêmité où il ſe trouvoit, il fit de néceſſité vertu, & la nuit du 23. de Mai, par une groſſe pluye & un gros vent, il ſe jetta dans une litiére, accompagné d'un très petit nombre de Seigneurs & de quelques ſoldats de ſa garde, & il ſe fit conduire à Villach petite ville de la Carinthie, après avoir laiſſé des ordres à Inſpruck pour tranſporter tous ſes effets en lieu ſûr. Fuite de l'Empereur.

Sa fuite ſi précipitée jetta les Peuples dans une conſternation inexprimable, ſurtout à Trente, d'où preſque tous les Péres du Concile s'enfuirent, auſſitôt que le Cardinal Madrucci leur eut déclaré que la ville n'étoit pas en état de ſoutenir l'aproche d'une Armée victorieuſe, que n'y ayant aucune ſureté ils pouvoient prendre les meſures qu'ils jugeroient à propos pour ſe mettre à couvert du danger: de cette maniére l'aſſemblée fut rompue du conſentement de l'Empereur même, & les Prélats ſe ſauvérent avec toute la diligence poſſible du côté de l'Italie. Ainſi tout le monde croyoit voir le vainqueur à ſes trouſſes: le Roi Ferdinand, qui étoit venu à Inſpruck dans Les Péres du Concile s'enfuyent de Trente.

le

Digitized by Google

le deſſein de propoſer à l'Empereur ſon frére quelque projet d'accommodement avec Maurice, n'eut pas moins de peur que les autres, & ſe vit comme entrainé par l'épouvante générale : il étoit tellement hors de lui même qu'il mit ſon baudrier ſans épée, ſans s'apercevoir que longtems après de ſa mépriſe ; les Seigneurs de ſa ſuite & de celle de l'Empereur ne furent pas moins troublez, & pour comble de diſgrace ils furent contraints de ſuivre à pié ces deux Princes, faute d'avoir eu le tems de faire chercher des chevaux.

Reflexions ſur l'inconſtance de la fortune.

Quiconque ignore de quelle encre les événemens de la guerre ſont écrits dans le grand livre de la fortune, qui n'eſt ouvert qu'à très peu de perſonnes, il le verra du premier coup d'œil pour peu qu'il réfléchiſſe ſur ces deux révolutions conſécutives, qui ſont ſi différentes dans toutes leurs circonſtances. Dans la premiére on voit Charlequint, couvert de gloire, terraſſer par des victoires éclatantes le parti des Luthériens : dans la ſeconde, les Proteſtans triomphent à leur tour d'un Empereur, qui a eu tant de fois ſur eux la ſupériorité des armes. Le premier cas nous montre à quel point les Luthériens pouſſent une aveugle confiance en leurs forces, à l'ombre deſquelles par une imprudence impardonnable ils s'endorment, & mettent eux-mêmes la victoire entre les mains d'un ennemi actif & vigilant : à la lecture du ſecond événement, qui préſente les Confédérez avec de ſi grands avantages, il eſt difficile de concevoir que l'Empereur, dans la ſituation où il ſe trouve, ſans troupes, &

Digitized by Google

& pris au dépourvu, puiſſe s'imaginer que ſes ennemis, qui ont eu tout le tems de prendre leurs meſures, ſont trop foibles pour oſer l'attaquer, & par deſſus cette erreur ſe croire lui même trop fort pour avoir rien à craindre de leur mauvaiſe volonté.

Ce Monarque reçut dans le même tems une nouvelle, qui augmenta le chagrin qu'il avoit de l'affront qu'il venoit de recevoir : ce fut celle de la mort de la Reine Jeanne ſa mére, qu'il avoit toujours aimée avec une tendreſſe & un reſpect qu'on voit rarement dans les enfans. Cette Princeſſe mourut vers le milieu d'Avril, à l'âge de quatre vingts trois ans, après en avoir paſſé cinquante ſix dans le veuvage : ce qui adoucit la douleur de Charles, fut d'aprendre qu'elle avoit eu ſon bon-ſens juſqu'au dernier ſoupir, malgré le dérangement de ſon eſprit qui lui étoit reſté depuis la mort de ſon mari. Cette circonſtance lui fut confirmée par une lettre du Pére François Borgia Jéſuite, (ce Religieux a place dans le Catalogue des Saints) qui lui envoya une ample relation de la maladie & des derniers momens de cette Princeſſe, qu'il avoit aſſiſtée juſqu'à la mort. Mort de la Reine Jeanne.

Je ne dois pas reprendre le fil de l'hiſtoire de ce qui ſe paſſa après la fuite de l'Empereur, ſans raporter auparavant un fait digne de remarque. Après la priſe d'Augsbourg, Maurice fut vivement ſollicité par la plupart des Généraux de la Ligue, de marcher nuit & jour ſans délai pour ſurprendre dans Inſpruck l'Empereur, qui ne pouvoit man-

Digitized by Google

quer de tomber entre leurs mains, attendu qu'il étoit dépourvu de troupes & d'argent, & atterré par la frayeur qui le mettoit hors d'état de se reconnoître : & quoiqu'on lui fît voir le succès infaillible, il ne voulut jamais en venir à cette violence, & se contenta de répondre qu'il n'avoit point de cage assez grande pour renfermer un aussi gros oiseau. Ce fut le trait d'une prudence consommée : en effet si ce Prince avoit poussé les choses à cette extrêmité, il se seroit rendu odieux à tout l'Univers, & d'ailleurs il n'auroit pu se mettre à ce haut degré de fortune, sans réveiller la jalousie des Catholiques, comme il lui arriva, ainsi que nous l'allons voir.

Belle réponse du Prince Maurice.

Aussitôt que l'Empereur fut arrivé à Villach, il s'aperçut que les Venitiens garnissoient leurs frontiéres de troupes, & faisoient de nouvelles levées : ces mouvemens lui donnérent beaucoup d'ombrage, dans la crainte que cette République n'eût quelque secrette intelligence avec les Confédérez, & ce soupçon étoit d'autant mieux fondé, qu'il avoit apris qu'elle avoit été vivement sollicitée par le Roi de France d'entrer dans la Ligue, dès le tems qu'elle se négocioit. Mais il eut bientôt là-dessus un éclaircissement, qui lui mit l'esprit en repos : la République, qui s'est toujours si fort distinguée par ses maniéres généreuses, & par un empressement en tout tems égal à prendre, dans le fort de leurs malheurs, la deffense des Princes abandonnez de la fortune & accablez des plus grandes disgraces, envoya, d'abord qu'elle eut nouvelle de la fuite de l'Em-

Zèle de la République de Venise pour les intérêts de l'Empereur.

Digitized by Google

l'Empereur ordre à Dominique Morosini son Ambassadeur auprès de ce Monarque, de lui offrir de sa part une retraite dans telle ville de ses Etats qu'il lui plairoit de choisir, avec les plus vives assurances que la Séréniſſime République étoit prête d'employer toutes ses forces à soutenir ses intérêts. Ce compliment fit un plaisir sensible à l'Empereur, qui répondit au Ministre, qu'il n'avoit jamais douté de l'affection de la République pour sa personne; que par les offres généreuses que le sage Sénat lui faisoit, il manifestoit à tout l'univers cet empressement toujours soutenu, ce zèle toujours ardent à se montrer dans toutes les rencontres le protecteur des Souverains-Pontifes par principe de Religion, & le plus ferme apui des Empereurs par maxime d'Etat.

Charlequint échapé des mains de ses ennemis, Maurice, après avoir ainsi manqué son coup contre l'attente des Chefs de son parti, ne fit pas même semblant de poursuivre l'Empereur, pour les raisons que j'ai remarquées ci-dessus, & il se retira assez précipitamment, comme si, disent quelques Historiens entr'autres Campana, il eût eu honte de s'être laissé emporter à un si grand excès. Cette modération n'empêcha pourtant pas le Roi des Romains de lui faire, par des personnes qu'il envoya exprès, les plaintes les plus amères, de ce que depuis la prise d'Augsbourg jusqu'alors, il l'avoit sur sa parole formelle amusé de l'espérance de conclure un accommodement, & une trève avant toutes choses à commencer le 25. de Mai; & qu'au mépris de cette promesse il avoit, dans le tems

Plaintes du Rois des Romains.

Digitized by Google

même qu'on négocioit, forcé le passage de l'Ecluse, & fait en ennemi une irruption dans ses domaines, où il avoit commis les plus grandes hostilitez, & poursuivi l'Empereur son frére, à qui il avoit de si étroites obligations. L'Electeur repoussa ce reproche de mauvaise foi par l'infidélité encore plus criante de Charlequint au sujet de la prison du Landgrave, qui ne lui avoit été amené, disoit-il, que sur l'assurance positive qu'on n'attenteroit pas à sa liberté, & qui, après qu'on avoit violé en sa personne tous les droits de la foi publique, se voyoit resserré depuis cinq ans avec une rigueur qui ne s'exerceroit pas contre un simple particulier. Maurice déclara ensuite qu'il n'en vouloit en aucune maniére à l'Empereur personnellement, résolu au contraire de vivre jusqu'au dernier soupir son fidele Sujet; mais qu'il n'avoit pris les armes que pour se faire justice des Espagnols, qui par leurs conseils violens inspiroient à l'Empereur le dessein odieux de réduire l'Allemagne dans la servitude, ce qui autrement ne lui seroit jamais venu dans l'esprit. Au surplus il assura que lui & ses Confédérez étoient sincérement disposez à mettre fin aux troubles par une bonne paix, & qu'il chercheroit lui-même tous les expédiens propres à y parvenir dans la prochaine Diéte qui avoit été convoquée à Passau.

Préparatifs de l'Empereur.

Pendant toutes ces allées & venues, l'Empereur, qui ne pouvoit digérer l'affront qu'il venoit de recevoir, avoit écrit partout, principalement en Italie & en Espagne, qu'on lui envoyât des troupes & de l'ar-

Digitized by Google

l'argent, afin de ſe mettre en état de réduire les rebelles, (c'eſt ainſi qu'il nommoit les Princes liguez) & il donnoit ordre de faire partir ces ſecours en toute diligence. Quelque inſtance qu'il pût faire pour la promte expédition, il ne les reçut qu'aſſez tard & en très petit nombre, enſorte qu'il fut contraint de dégarnir preſque tout le Piémont, pour joindre ces troupes à celles que le Duc de Brunswic avoit levées en Allemagne, & en former un Corps d'Armée capable de faire tête à l'ennemi, autant que le pouvoit permettre la précipitation inévitable dans la néceſſité preſſante des affaires.

Il ſe vit preſqu'en même tems une reſſource encore plus puiſſante dans les murmures des Princes & des villes libres de l'Allemagne, qui ſe plaignoient hautement que Maurice & Albert Marquis de Brandebourg ſe fuſſent liguez avec le Roi de France, comme ſi le vaſte & puiſſant Corps Germanique eût été réduit au beſoin d'avoir recours à la protection des François pour deffendre ſa liberté. Deplus ils étoient extrêmement irritez que Maurice eût conduit ſon Armée ſur leurs frontiéres, & ſe fût emparé de quelques villes Impériales. Sur ces griefs, quelques-uns de ces plaignans s'aſſemblérent à Worms, & après une longue délibération ils l'envoyérent prier de ſortir des confins de leurs Etats : ce que les Suiſſes firent auſſi

Charlequint cependant ne s'en tenoit pas à la ſeule précaution d'aſſembler ſes troupes, il mettoit en uſage la ruſe & la négociation, dans la vue de rétablir ſa réputation Sa politique.

Digitized by Google

bleſſée par la honte de ſa fuite, ſans tenter de nouveau la fortune en riſquant une bataille. Comme il voyoit ſes forces très inférieures à celles des ennemis, ſa vue principale étoit de ſe faciliter un accommodement par l'entremiſe de ſon frére, ſans que pour cela il négligeât de ſe pourvoir de bonnes troupes qu'il faiſoit venir de toutes parts: & même pour faire face de tous les côtez, il avoit mandé à la Princeſſe Marie ſa ſœur Gouvernante des Pays-Bas de jetter en France un Corps d'Armée conſidérable, ce qu'elle fit, & cette diverſion fut d'une conſéquence infinie pour les affaires de ce Monarque.

Expédient de Maurice.

D'un autre côté Maurice fit la démarche d'un ſage & ruſé politique. Il étoit parfaitement inſtruit des bruits qui couroient au deſavantage des Confédérez, qu'on diſoit ſe prévaloir de leurs victoires & de leur ſupériorité avec un orgueil inſuportable; il lui revenoit de toutes parts qu'on diſoit publiquement que le zèle de la liberté de l'Allemagne n'étoit que le prétexte de la guerre qu'ils avoient entrepriſe & qu'ils ſoutenoient avec tant d'opiniâtreté, pendant que toutes leurs démarches prouvoient que le véritable but de leur Ligue étoit de s'établir par une odieuſe uſurpation les tirans de leur pays, ce qui ſe manifeſtoit de jour en jour avec une évidence invincible par leur union avec les étrangers, dont les forces ſervoient à ravager ſans diſtinction les terres de leurs amis & celles de l'Empereur. Pour détruire ces impreſſions, Maurice ne trouva point d'expédient plus convenable, que de laiſſer le com-

Digitized by Google

commandement de l'Armée à Albert Marquis de Brandebourg, & de se rendre avec les autres Princes de son parti à la Diéte, comme il l'avoit promis. Le Roi des Romains y vint aussi, & l'on commença à traiter des affaires courantes, dont les principales étoient celles de la Religion & de l'élargissement du Landgrave Philippe. A l'égard de celle-ci l'Empereur fit savoir qu'il ne consentiroit jamais à la délivrance de ce Prince, avant que les Confédérez eussent mis bas les armes, résolu qu'il étoit de tout risquer, plutôt que de faire une chose aussi indigne de la Majesté de l'Empire, dont l'honneur seroit blessé, si le Landgrave obtenoit sa liberté par la force & les menaces, & non par la pure grace & la clémence de son Souverain.

Ravages de l'Armée de Brandebourg.

On étoit occupé à Passau à lever cette difficulté, lorsqu'on y aprit les mouvemens de l'Armée de la Ligue, que le Marquis de Brandebourg faisoit courir toute l'Allemagne, où il jettoit l'épouvante, & se rendoit odieux par ses ravages. Il fondit sur les terres de Wolfgang Grand-Maitre de l'Ordre Teutonique, & abandonna son pays à la discrétion de ses soldats, qu'il n'en fit sortir qu'après en avoir exigé une grosse somme d'argent. Delà il passa dans le territoire de Nurenberg, où il détruisit, pilla, saccagea, & ruina plus de cent cinquante châteaux, & brula jusqu'à trois mille bois ou forêts. Ces excès ont engagé Campana à taxer Albert d'une cruauté plus que barbare, & qui ne peut se rencontrer que dans un homme tel qu'il le dépeint, sans foi, sans Religion, &

pourvu de tout ſentiment d'humanité : cet Hiſtorien auroit dû être plus modéré, Albert ne mérite pas ces reproches ; la vérité eſt que ſon Armée étoit compoſée de gens de toutes les eſpéces & ramaſſez de tous les pays, & qu'ainſi il ne lui étoit guéres poſſible de les contenir dans l'ordre & la diſcipline.

Les rigueurs qu'il exerçoit le rendirent ſi redoutable, que de toutes parts on venoit ſe mettre à ſa diſcrétion, & lui payer tribut. Les Evêques de Bamberg & de Wurtzbourg ſe rachetérent du pillage par de groſſes ſommes d'argent ; le dernier ſurtout fut traité de la maniére la plus dure, car Albert, non content d'en avoir reçu deux cens mille écus, le condamna encore à acquitter la paye qui étoit due à ſes ſoldats, & qu'on fit monter à trois cens cinquante mille écus. Il contraignit les villes de Souabe à envoyer leurs Députez à Nurenberg, pour faire un traité d'union avec les Confédérez, mais elles eurent le courage de répondre qu'elles ne pouvoient pas ſe ſouſtraire à l'obéiſſance de l'Empereur : ce qui le mit dans une ſi furieuſe colére, qu'il retourna ſur ſes pas dans cette malheureuſe Province, y mit tout à feu & à ſang, & força enfin ces villes à lui payer une contribution de deux cens mille écus, à fournir dix piéces de groſſe artillerie bien pourvues de tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſervice, & deplus à ſigner la Ligue. Il voulut ſe mettre en devoir d'en faire autant à Ulm, il y échoua, les Habitans s'étoient munis de tout ce qui convenoit pour le bien recevoir : enſorte qu'il ſe dé-

Digitized by Google

détermina à joindre son Armée à celle de France, qui ne se faisoit pas moins craindre sur le Rhin, & dans son passage il fit le dégat dans les Archevêchez de Mayence & de Trèves. Ensuite il se présenta devant Strasbourg & Francfort, qui firent une si brave résistance, qu'il eut la honte de se retirer, après avoir perdu à l'attaque de la derniére ville le Duc de Meckelbourg l'un des Princes confédérez : il est vrai qu'il alla se consoler de ce double échec par la prise de Worms & de Spire, qu'il emporta d'assaut.

Cependant l'Empereur persistoit à ne vouloir rien accorder qui pût faire quelque préjudice à l'Empire, principalement sur le point de la Religion, & au sujet de la délivrance du Landgrave : & c'étoit cette obstination qui animoit la fureur du Marquis de Brandebourg, lequel avoit résolu de ne point poser les armes avant que de voir ajusté l'article de la Religion qui lui tenoit si fort à cœur, & celui de la liberté du Landgrave qui seul empêchoit la conclusion du traité. Toute la fermeté de Charlequint ne put tenir contre les tristes conjonctures des affaires, il aprenoit que le Roi de France ravageoit le Duché de Luxembourg, & que le Marquis de Brandebourg, couvert des dépouilles de l'Allemagne, étoit en marche pour joindre ce Monarque, dans le dessein d'entrer ensemble en Flandre : il n'avoit point de troupes à opposer à ses ennemis victorieux ; d'ailleurs il ne pouvoit attendre aucun secours de Ferdinand, qui avoit une extrême impatience de faire marcher toutes ses forces en Hongrie

L'Empereur se résout à s'accommoder avec le Prince Maurice.

grie où les Turcs faiſoient de grands progrès. Dans cette preſſante extrêmité, l'Empereur prit le parti de s'accommoder au tems, & ne vit point d'autre reſſource pour ſortir d'embarras que de conclure au plutôt la paix avec Maurice, qu'il ſavoit être l'ame de la Ligue, & dans la penſée que l'exemple de ce Chef entraineroit ſur le champ le Marquis de Brandebourg : il y trouva l'Electeur diſpoſé, & le traité fut conclu aux conditions ſuivantes.

Conditions du Traité.

I. „ Que le Duc Maurice & ceux de ſes „ Confédérez qui voudront être compris „ dans le préſent traité, ſeront tenus de licencier leurs troupes entre ci & le 6. „ d'Aout préfix, & de leur permettre „ d'aller ſervir en Hongrie contre les „ Turcs.

II. „ Que le Landgrave Philippe ſera remis en liberté le 22. du préſent mois au „ plus tard, à condition qu'il demeurera „ toute ſa vie dans la fidélité & l'obéiſſance „ qu'il doit à Sa Majeſté Impériale, conformément aux Capitulations paſſées, à „ Hall en Saxe.

III. „ Qu'au moment que ce Prince ſortira de priſon, le ban de l'Empire ci-devant publié contre lui ſera levé, & déclaré „ nul comme non avenu.

IV. „ Qu'il ne ſera pas permis à Sa Majeſté Impériale de l'empêcher de fortifier „ Caſſel, & les autres Places de ſes Etats.

V. „ Que l'Empereur ne pourra employer „ les troupes qu'il a préſentement ſur pié, „ contre aucun de ceux qui ſeront compris „ dans le préſent traité.

VI. „ Qu'à

Digitized by Google

VI. „ Qu'à l'égard de la Religion, pour „ établir une paix solide, & satisfaire en „ toute justice les deux partis, on exécutera „ le plan proposé à Lintz par Sa Majesté „ Impériale, savoir, que dans l'espace de „ six mois on convoqueroit une Diéte gé- „ nérale, un Concile national, ou simple- „ ment un Colloque, & qu'on apelleroit à „ cette conférence, tant de la part des Ca- „ tholiques que de celle des Luthériens, „ un nombre choisi de personnes doctes & „ pacifiques, auxquelles on donneroit un „ plein pouvoir de convenir des moyens „ propres à remettre la concorde dans les „ deux Communions.

VII. „ Qu'en attendant l'exécution de ce „ projet, les Etats & Princes de la Confes- „ sion d'Augsbourg, qu'on nomme Protes- „ tans, ne seront inquiétez en aucune ma- „ niére pour le fait de leur Religion, ni par „ la voye des armes, ni par les ordres de „ l'Empereur, ni par quelqu'autre moyen „ que ce puisse être. Et réciproquement les „ Protestans seront tenus de laisser les Ca- „ tholiques paisibles dans l'exercice de leur „ Religion, de leurs cérémonies, & du „ Service divin, sans trouble ni empêche- „ ment quelconque sous quelque prétexte que „ ce soit.

VIII. „ Que tout ce qui étoit ordonné à „ ce sujet par l'Empereur ou par les Diétes „ générales, sera ponctuellement observé, „ à la réserve des ordonnances qui peuvent „ porter obstacle à l'union qu'on veut éta- „ blir, lesquelles sont dès à présent cassées, „ annulées, & abolies: ensorte que les Pro-

Digitized by Google

„ teſtans, en conſéquence de cet article, „ doivent être aſſurez d'une entiére liberté „ de conſcience, & à cet effet on envoye„ ra à la Chambre Impériale tous les ordres „ néceſſaires.

IX. „ Quant à l'égalité des voix dans les „ Diétes & dans les Cours de juſtice, on fe„ ra à ce ſujet d'un conſentement unanime „ dans la prochaine aſſemblée générale les „ règlemens convenables, ſur-tout pour l'af„ faire de la Religion, & il y ſera procédé „ de maniére qu'aucun des partis ne puiſſe „ avoir lieu de ſe plaindre du trop grand „ ou du trop petit nombre de ſuffrages.

X. „ Que par raport aux griefs ſur la li„ berté Germanique, comme tous les arti„ cles en ont été donnez par écrit, l'entié„ re déciſion de cette affaire eſt renvoyée à „ la Diéte, ou à une aſſemblée particuliére; „ & en attendant, on accepte l'offre que „ l'Empereur a faite de n'avoir à l'avenir „ pour les affaires d'Allemagne que des Con„ ſeillers de la Nation.

XI. „ Que pour ce qui concerne la per„ ſonne du Roi de France, attendu que la „ préſente Diéte n'a été aſſemblée que pour „ les affaires de l'Allemagne, le Duc Mau„ rice ſera chargé de faire toutes les diligen„ ces qui dépendront de lui pour en apren„ dre les particularitez qu'il importe de ſa„ voir; & qu'après qu'il en ſera inſtruit il „ les communiquera au Roi des Romains, „ qui en fera ſon raport à Sa Majeſté Impé„ riale, pour être par elle priſe quelque réſo„ lution convénable.

XII. „ Que Sa Majeſté Impériale, par un

pur

Digitized by Google

„ pur effet de ſa clémence & de ſa généro-
„ ſité, promet de pardonner ſans retour à
„ tous ceux qui ont pris les armes contr'el-
„ le dans la derniére guerre & dans la pré-
„ ſente depuis l'année 1546. juſqu'au jour de
„ ce traité, principalement au Comte Al-
„ bert de Mansfelt & à ſes fils, au Rhingra-
„ ve, au Comte Chriſtofle d'Oldenbourg,
„ au Baron de Naidech, à Caſelmuerch,
„ à Rochentât, à Sébaſtien Scheſtel; & par
„ ce même article le Duc Ulric, le
„ Prince d'Anhalt, les Barons & Nobles
„ de Brunswick, ſeront rétablis dans leurs
„ Etats.

XIII. „ Que tous ceux que Sa Majeſté
„ par une grace ſpéciale veut bien compren-
„ dre dans la préſente amniſtie, ſeront dans
„ l'eſpace de ſix ſemaines tenus de déclarer
„ qu'ils ſe retireront du ſervice des ennemis de
„ Sa Majeſté Impériale, particuliérement
„ de celui des François, avec une promeſſe
„ formelle de leur part de revenir en Alle-
„ magne dans deux mois au plus tard; &
„ à faute d'exécuter ces conditions, ils
„ ſeront déchus du bénéfice de ce par-
„ don.

XIV. „ Que tous les changemens, tou-
„ tes les innovations faites pendant les trou-
„ bles ſeront abolies, & tous les Etats con-
„ quis dans le cours de la guerre ſeront ren-
„ dus à leurs premiers & légitimes Sei-
„ gneurs.

XV. „ Que Sa Majeſté caſſe & annulle
„ toutes les prétentions de ceux qui pendant
„ la guerre ont été offenſez en leurs per-
„ ſonnes, ou qui ont ſouffert quelque dom-

Digitized by Google

„ mage en leurs biens, réservant à la Diéte „ prochaine de les dédommager & de les „ réintégrer en tout ou en partie, sans „ qu'aucun des Confédérez puisse en aucune „ maniére être chargé à ce sujet, & sans „ qu'il soit permis d'intenter contr'eux en „ justice aucune action publique ou particu- „ liére.

XVI. „ Que le Comte de Solms pris au „ service de Sa Majesté sera remis en liber- „ té, de même que tous les prisonniers faits „ de part & d'autre.

XVII. „ Que le Marquis de Brandebourg „ aura la faculté de se faire comprendre „ dans le présent traité, & de jouir de tous „ ses avantages aux termes prescrits.

XVIII. „ Qu'à l'égard des Nobles de „ Brunswick qui doivent être remis en pos- „ session de leurs biens, on nommera des „ Commissaires pour règler les moyens de „ faire cette restitution, & jusqu'à ce „ qu'on y ait pourvu de cette maniére, il „ sera fait deffense expresse au Duc de Bruns- „ wick d'inquiéter en façon quelconque ces „ Gentilshommes. De plus qu'on chargera „ encore des Commissaires de terminer les „ différends qu'a ce Duc avec la ville de „ Goslar, & qu'au préalable le Duc sera te- „ nu de desarmer.

XIX. „ Que Sa Majesté Impériale don- „ nera sa parole de ratifier tous les articles, „ tant pour elle que pour ses Successeurs à „ perpétuité, sans qu'on puisse jamais y con- „ trevenir en aucune maniére, ni par la „ plénitude de la puissance, ni sous d'autre „ prétexte quel qu'il puisse être, & nonobs-

„ tant

Digitized by Google

» tant tout recès ou ordre de l'Empire, de
» quelque nature qu'il soit, & pour quelque
» cause qu'on l'obtienne ".

Je laisse pour quelques momens le récit de ce qui se passa en Allemagne après la conclusion de cette paix, pour entrer dans un petit détail du traité d'union que les Princes liguez firent avec le Roi de France. Comme j'ai souvent parlé de cette confédération, je crois à propos, pour satisfaire la curiosité du Lecteur, & pour donner plus de jour à l'histoire, de toucher en peu de mots ce que ce Monarque fit de plus remarquable. Aussitôt que l'alliance fut signée avec les Princes ennemis de l'Empereur, Henri fit revenir la plus grande partie de ses vieilles troupes qui servoient en Piémont, avec ordre aux plus renommez de ses Généraux, entre lesquels se trouvérent Pierre Strozzi & Horace Farnese, de repasser incessamment les monts. Pendant ce tems là le Roi avec toute la diligence imaginable assembloit ses autres troupes de toutes parts, faisoit un amas prodigieux d'artillerie, & de munitions de guerre & de bouche, & fit provision de tout ce qui est nécessaire pour construire des ponts: ainsi après que les régimens du Piémont furent arrivez, & que l'Infanterie Suisse, Allemande, Gascone, & d'autres Nations, eut joint, l'Armée se trouva forte de trente mille fantassins & de douze mille chevaux. Henri la commanda en personne, & la fit marcher droit en Lorraine, où le Connétable de Montmorenci se rendit maître en fort peu de tems des villes libres & Impériales de Toul & Verdun; ensuite l'Armée arriva

Le Roi de France entre en Lorraine.

riva à Nanci, Capitale & le lieu de la réſidence du Duc de Lorraine nommé Charles, encore enfant de l'âge de neuf ans, qui après la mort du Duc François ſon pére étoit reſté ſous la tutele de Nicolas ſon oncle & de ſa mére Chriſtierne, du côté de laquelle il étoit neveu de l'Empereur. Après la conquête de cette Province, le Roi qui ſouhaitoit la garder avoit beſoin de prendre des meſures: le Cardinal Evêque de Metz *lui* donna le conſeil d'envoyer le Duc en France, ce qui fut exécuté, au grand chagrin de la Régente ſa mére, qui verſa beaucoup de larmes quoiqu'on l'aſſurât qu'on n'avoit d'autre deſſein que de faire élever ce jeune Prince avec le Dauphin, & ſous la promeſſe même de lui donner en mariage la Princeſſe fille du Roi, auſſitôt qu'il ſeroit parvenu à un âge convenable.

Le Duc Charles envoyé en France.

Sa mére ſe vit enſuite contrainte d'aller chercher une retraite auprès de ſa tante Marie Gouvernante des Pays-Bas, où elle emmena encore ſes deux filles Dorotée & Renée: pour Nicolas oncle du jeune Duc, il feignit quelque brouillerie avec la Régente, & prenant le parti de s'accommoder aux conjonctures, il ſe conduiſit avec tant d'adreſſe & de politique, qu'Henri lui laiſſa le gouvernement de la Lorraine pour y commander au nom de ſon neveu. Peu avant que ceci ſe paſſât, le Connétable de Montmorenci ſurprit la ville de Metz par un ſtratagême plus adroit, que celui qu'il avoit mis en uſage pour ſe rendre maître de Toul & de Verdun. Il avoit demandé paſſage au travers de la ville de Metz, & la Régence lui

Digitized by Google

lui avoit envoyé des Députez pour le prier de ne point exiger une pareille corvée, qui deviendroit d'une trop grande conſéquence pour les priviléges des Habitans, qui vivoient libres ſous la protection de l'Empire depuis qu'ils s'étoient rachetez par une groſſe ſomme d'argent de ſa domination : ils repréſentérent encore que jamais l'Empereur ne leur avoit impoſé cette obligation au paſſage de ſes Armées, & qu'il s'étoit toujours contenté de ſe fournir chez eux de vivres en payant ; qu'ainſi en faveur de la neutralité qu'ils avoient obſervée, ils eſpéroient la même grace de Sa Majeſté Très-Chrétienne, à qui ils offroient les mêmes avantages, & beaucoup au dé là s'il étoit néceſſaire.

Surpriſe de Metz.

Le Connétable, qui avoit ordre du Roi de mettre tout en uſage pour s'emparer de cette Place importante, reçut les Députez avec tous les honneurs & tous les témoignages d'affection les plus flatteurs, & il leur donna les plus belles paroles du monde, ſous leſquelles il vouloit cacher ſon deſſein, qui bientôt après ſe manifeſta & réuſſit. Le Cardinal de Lenoncourt Evêque de Metz, qui étoit du complot, agiſſoit ſous main dans la ville, & avoit mis un grand nombre de Bourgeois dans les intérêts de la France par des promeſſes ſpécieuſes, enſorte qu'il fit entrer ſans peine quelques régimens de Cavalerie & d'Infanterie, ſans qu'il y eût d'oppoſition de la part des Bourgeois, qui à la vue de cette poignée de troupes ſe crurent aſſez forts pour les chaſſer ſi le beſoin le requeroit. C'eſt en quoi ils ſe trompérent ; ce peu de Soldats ſe rendit maître ſans réſiſ-

Digitized by Google

sistance d'une des portes de la ville ; en même tems, comme on en étoit convenu, le Connétable parut à la tête de toute son Armée, & entra dans la ville, où il changea sur le champ la forme du gouvernement, ôta les armes aux Habitans, & fit travailler à de nouvelles fortifications.

Henri aprit ce succès avec une joye d'autant plus sensible, que le but principal de la Ligue qu'il avoit faite avec les Princes Allemans, avoit été de tenter la conquête de la Lorraine, qu'il n'auroit pas pu entreprendre sans cette alliance, vû que le Corps Germanique par la constitution de l'Empire & par des raisons d'Etat auroit dans d'autres tems été contraint d'unir toutes ses forces pour la deffense de cette Province. Cette expédition terminée avec tant de bonheur, le Roi alla se présenter devant Strasbourg, dans l'espérance de pouvoir surprendre cette ville par la même ruse : il s'en fallut bien qu'il n'y trouvât la même facilité ; les Habitans plus habiles que ceux de Metz, avertis d'ailleurs par leur exemple de se tenir sur leurs gardes, refusérent absolument de recevoir dans leur ville un seul soldat de l'Armée de France, & firent porter hors des murs les vivres qu'on leur avoit demandé à acheter. Le Connétable n'en put tirer autre chose, quelque instance qu'il fit pour obtenir cette permission, sous prétexte que les achats se feroient avec plus d'ordre & de commodité ; ce fut même en vain qu'il représenta à leurs Députez qu'il ne convenoit pas de montrer tant de méfiance à un Roi qui ne s'étoit mis en campagne avec une Armée si formidable, que pour ren-

Henri se présente devant Strasbourg.

Digitized by Google

rendre aux villes de l'Empire la liberté qu'elles avoient perdue, & qu'enfin ce refus offensant donneroit à ce Monarque un juste sujet de leur faire sentir un jour tout son ressentiment.

Toute la réponse que ce Général tira par ces pourparlers, fut qu'on ne pouvoit pas conclure une affaire de cette importance, sans prendre l'avis de tous les Habitans. On convoqua une assemblée générale, où l'on fit naitre tant de difficultez, & la délibération traina tellement en longueur, qu'il fallut se retirer, au grand regret d'Henri qui avoit de grandes vues sur cette ville. Il y eut même quelque chose de plus mortifiant pour lui, c'est qu'il ne put tirer que très peu de vivres, dont son Armée souffrit beaucoup; ceux de Strasbourg ayant allégué pour excuse, qu'ils avoient donné retraite à un si grand nombre d'étrangers qui avoient voulu se mettre à l'abri des malheurs inséparables de la guerre, que d'ailleurs ils avoient été contraints d'augmenter tellement leurs troupes pour se deffendre en cas de besoin, qu'ils n'avoient pas des provisions de reste, & qu'il n'y auroit pas de prudence à s'en dégarnir.

Réponse qu'il reçoit de Habitans de cette ville.

Ce fut donc avec un grand crévecœur que le Roi fut obligé de se retirer: il prit le chemin de Haguenau & de Weissenbourg, où il reçut les Ambassadeurs du Palatin, des Archevêques de Mayence & de Trèves, des Ducs de Cléves & de Wurtenberg, & d'autres Princes & Seigneurs, qui à l'occasion des troubles étoient venus à la Diéte de Worms. Ils lui repré-

Ambassadeurs de divers Princes à ce Monarque.

sen-

Digitized by Google

ſentérent tous qu'il ne devoit pas mettre l'Allemagne à la diſcrétion de ſes ſoldats, puiſqu'il avoit pris le titre de protecteur de ce pays; & déclarérent en même tems que ſi ſes hoſtilitez continuoient, comme ils auroient lieu de le regarder ſur le pied d'un ennemi qui en vouloit à la liberté Germanique, ils ſeroient obligez de prendre contre lui les meſures qu'ils jugeroient convenables.

Henri, frapé ſans doute de cette déclaration des Princes Allemans; inſtruit d'ailleurs, par des lettres qu'il reçut dans ce même tems du Prince Maurice, de l'accommodement que ce Chef de la Ligue étoit ſur le point de conclure avec l'Empereur; enfin plus que ſatisfait des avantages conſidérables qu'il avoit ſu tirer à la faveur de cette guerre inteſtine de l'Empire, par la conquête de la Lorraine & des trois Evêchez: ſur ces circonſtances, Henri n'eut point de peine à prendre le parti de ſe retirer. Ainſi il raſſembla toute ſon Armée, & après avoir paſſé la Meuſe, il courut le Duché de Luxembourg qu'il mit à feu & à ſang, reprit Stenai ſur la droite de la Meuſe que les Flamans avoient abandonné, & revint vers la Moſelle, où il prit Macheren, & continua de faire le dégat du pays.

Sa retraite de l'Allemagne.

Après cette digreſſion que j'ai cru néceſſaire, je reviens à ce que l'Empereur fit depuis la paix de Paſſau. Auſſitôt qu'il en eut ſigné les articles, il ſe tranſporta à Inſpruck, pour y déterminer les préparatifs de la guerre qu'il méditoit contre le Roi de France: déja même il avoit réſolu de faire une place d'armes en Ba-

Digitized by Google

Baviére, où il avoit en même tems ordonné d'assembler en un corps d'Armée toutes les troupes qu'il avoit fait venir d'Espagne, d'Italie, & de ses autres Etats, & dont il vouloit donner le commandement général au Duc d'Albe, le Capitaine le plus expérimenté qu'il eût alors à son service.

Ce qui arrive à la délivrance du Landgrave.

Pendant que de toutes parts on étoit en mouvement pour accélérer cette entreprise, l'Empereur expédia l'ordre à la Reine Marie sa sœur Gouvernante des Pays-Bas de mettre en liberté le Landgrave Philippe : mais comme il avoit oublié de mettre dans le paquet certains signaux pour le Commandant de la garde de ce Prince, cet Officier refusa absolument d'obéir, & allégua pour sa deffense, que Sa Majesté Impériale lui avoit enjoint sous les plus rigoureuses punitions de ne point élargir le Landgrave en aucune maniére, quand même on lui en-présenteroit l'ordre signé de sa propre main, à moins qu'il ne vît certaines marques dont il avoit le secret. Ce contretems retarda la délivrance, il fallut dépêcher en poste un Gentilhomme à l'Empereur, au grand déplaisir de quantité de Seigneurs Allemans que Guillaume fils de Philippe avoit amenez à Malines, pour accompagner son pére dans ses Etats ; ils eurent même plus que le chagrin du délai, ils conçurent de violens soupçons qu'il n'y eût quelque fourberie cachée sous cet incident : mais bientôt après ils furent desabusez par le retour de l'Exprès, qui aporta les contreseings nécessaires, & sur le champ le Landgrave fut mis en liberté. Ce Prince avant que de sortir de prison y laissa des mar-

Digitized by Google

marques de ſa ſplendeur & de ſa généroſité, & prit avec une joye inexprimable le chemin de Caſſel. Adriani raporte au contraire que Philippe ne fut pas délivré, mais que l'Empereur le remit entre les mains de l'Electeur de Cologne & du Duc de Cléves, pour être gardé juſqu'à ce qu'il vît l'Allemagne parfaitement tranquille; mais on peut aſſurer que cet Auteur ſe trompe.

D'Inſpruck Charlequint paſſa vers la mi-Aout à Strasbourg, & cependant il faiſoit agir tous ſes amis auprès du Marquis de Brandebourg, pour l'engager à faire ſa paix: en cela la politique lui fit étouffer le vif reſſentiment qu'il conſervoit des injures qu'il avoit reçues d'Albert, parce que ce Prince étoit encore maître d'une puiſſante Armée qui ſe faiſoit craindre ſur les bords du Rhin. Quoique ce Marquis manquât d'argent, & que le Roi de France ne voulût point lui en fournir dans la crainte qu'il ne ſuivît l'exemple de Maurice, il refuſoit avec obſtination de joindre ſes forces à celles de l'Empereur, malgré l'accommodement de tous les Princes de la Ligue. Pendant cette négociation, l'Empereur, réſolu de chaſſer les François de Lorraine, raſſembla ſon Armée qui ſe trouva forte de quarante mille combattans, ſans compter les troupes qu'il attendoit de Brabant. Il la fit marcher au Siége de Metz, toujours flatté que le Marquis de Brandebourg ſe laiſſeroit enfin perſuader de rentrer dans ſes bonnes graces; ce qui en effet arriva bientôt après: ce Prince, chagrin du refus que le Duc de Guiſe Gouverneur de Metz faiſoit de lui four-

Armée de l'Empereur.

Digitized by Google

fournir des vivres, déterminé de plus par un combât que le Duc d'Aumale frére de Guiſe lui avoit livré, & où ce Général avoit été battu & même fait priſonnier, ſe déclara ouvertement pour l'Empereur, qui reçut cette nouvelle avec un plaiſir égal à l'avantage que ce retour lui donnoit. Auſſi il embraſſa ce Marquis avec toute la tendreſſe imaginable, & Albert de ſon côté lui rendit les ſoumiſſions & le reſpect qu'il pouvoit attendre, avec de vives proteſtations d'un zèle inaltérable, & du deſſein où il étoit d'employer toutes ſes forces à ſon ſervice, juſqu'à ce que le Roi de France fût humilié & chaſſé des domaines qu'il avoit uſurpez ſur l'Empire, & il termina cette premiére entrevue par ces paroles, *Tenons nous inſéparablement unis, & notre ennemi ne prévaudra jamais contre nous.*

On pouſſa donc le Siége de Metz avec la derniére vigueur, & le 19. d'Octobre il y eut une action conſidérable, par une ſortie que firent les aſſiégez, pour empêcher les Impériaux de reconnoitre la Place, de prendre leurs logemens, & de dreſſer leurs batteries. Ils étoient en état de faire de fréquentes & de fortes ſorties, puiſque le Duc de Guiſe, le plus grand Capitaine que la France eût alors, avoit dans cette Place où il commandoit en Chef une garniſon de dix mille hommes, l'élite de l'Infanterie Françoiſe, & de quinze cens Chevaux, outre quantité de Seigneurs de la premiére nobleſſe, qui s'y étoient enfermez pour ſignaler leur courage à la deffenſe d'une ville auſſi importante: au nombre de ces derniers parut le Prince

Siége de Metz.

Digitized by Google

ce Alphonſe de Ferrare, qui à l'inſu de ſon pére étoit paſſé au ſervice de la France pour avoir part à la gloire des exploits de cette belliqueuſe Nation.

Les Généraux de l'Armée Impériale avoient jugé qu'il ne convenoit pas à un Empereur d'aſſiéger en perſonne une ville, dans laquelle il n'y avoit pas au moins un Roi, comme s'ils euſſent prévu les diſgraces qui devoient leur arriver: ainſi ſur cette déciſion Charlequint s'étoit contenté de ſe rendre à Thionville, pour animer au moins par ſon voiſinage la valeur des aſſiégeans, & il remit la conduite du Siége au Marquis de Brandebourg & au Duc d'Albe. Malheureuſement il n'y eut point de concert entre ces deux Chefs, que la jalouſie du commandement & de leur réputation rendoit toujours de ſentiment contraire, qu'ils ſe faiſoient un point d'honneur de ſoutenir avec opiniâtreté, ce qui produiſoit des délais préjudiciables, des irréſolutions ſans fin: enſorte qu'il falloit à tout moment, & très ſouvent pour des affaires de rien, envoyer à Thionville les délibérations du Conſeil de guerre, & attendre les ordres de Sa Majeſté Impériale.

Les Hiſtoriens aſſurent qu'il n'y avoit point encore eu de Siége, où l'on eût fait un feu plus terrible & plus continuel; les Aſſiégez ſe deffendoient avec tant de bravoure & de ſuccès, qu'on commença au camp des Impériaux à deſeſpérer de ſortir d'affaire avec honneur: cependant l'Empereur n'avoit rien plus à cœur que de reprendre cette Place, tant à cauſe de ſon importan-

Digitized by Google

tance, que pour soutenir en quelque manière sa réputation qui devoit recevoir un coup mortel s'il échouoit dans son entreprise. Ce motif le détermina à se rendre en personne au Camp, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il visita tous les quartiers, anima ses soldats par de belles paroles & de grandes promesses, les exhortant à soutenir avec patience les incommoditez de la saison, & tâchant de les engager à faire leur devoir & des efforts de valeur par la vue de la gloire qu'ils devoient acquérir, & des récompenses qu'il leur faisoit entrevoir proportionnées à leurs exploits. Il prodigua les louanges, fit quelques réprimandes avec beaucoup de ménagement, changea beaucoup de choses, & par sa promtitude à prendre son parti & à faire agir dans toutes les occasions qui se présentoient, il donna à entendre qu'il étoit résolu de périr au pied de la bréche, plutôt que de se déterminer à une honteuse retraite. Il y va en personne.

Malgré toutes ces démarches, malgré cette généreuse résolution, il connut par une triste expérience que les Princes ne sont pas plus exemts que le commun des hommes de se repaitre de belles & vastes espérances, dont le succès contraire à leurs idées détruit les projets les mieux concertez. Il ne se peut rien concevoir de plus triste que la situation des Impériaux, les combats, le froid, les glaces, la faim, les maladies, la disette, & d'autres accidens, en avoient emporté la plus grande partie; beaucoup d'ailleurs desertoient, dans la crainte de subir un aussi malheureux sort: il n'étoit donc plus possi-

Digitized by Google

ble de s'aheurter contre tant de revers.

Il le léve. Auſſi l'Empereur fut contraint de ſe réſoudre à la retraite, & partit du Camp, après avoir fait prendre les devans à la Cavalerie légére que le Comte d'Egmont eut ordre de ramener en Flandres, & bruſquement il permit au reſte de ſon Armée d'abandonner le Siége. Le Marquis Albert

Deffaite de l'Electeur de Brandebourg. ſe chargea de couvrir l'arriére-garde avec ſes troupes; il lui fallut avoir affaire à preſque toute la garniſon de Metz qui ſe mit à le ſuivre: il y eut un combat vivement opiniâtré, les aſſiégez l'attaquérent avec une terrible impétuoſité, qu'il ſoutint dans le commencement avec toute la conduite, toute la fermeté, toute la valeur dont il étoit capable; mais enfin le deſordre ſe mit dans ſes troupes, elles ſe débandérent, en peu de tems la confuſion fut ſi grande qu'il ne put les rallier, & il ſe vit lui-même forcé de prendre la fuite, & de les laiſſer à la diſcrétion de l'ennemi.

Généroſité du Duc de Guiſe. Le Duc de Guiſe fit ceſſer le carnage, avec deffenſe de faire aucun mal à tous les malheureux qui tomberoient entre les mains de ſes Soldats, & il donna cet ordre non ſeulement parce qu'il déteſtoit tout ce qui étoit contraire à l'humanité, mais encore pour ne pas donner à toute la Nation Allemande une haine irréconciliable contre les François. Véritablement ce Prince ſe fit à ce Siége une réputation immortelle, & acquit par cette action le titre de Très-clément, ne s'étant pas borné à ſauver la vie aux priſonniers, mais leur ayant de plus fait fournir

Digitized by Google

nir des vivres & de l'argent, & accordé à la plupart la liberté de s'en retourner dans leur pays ſans rançon. Le Duc ſe trouva maitre de preſque toute l'artillerie & de tout le bagage des aſſiégeans, & le butin fut ſi conſidérable qu'il n'y eut point aſſez de bêtes de charge pour le tranſporter tout d'un coup à Metz, où le dernier de Décembre & le premier jour de l'an 1553. l'on célébra cette éclatante victoire par des actions de graces ſolemnelles & des réjouiſſances extraordinaires.

Le ſentiment le plus général des Hiſtoriens qui ont écrit le détail de ce Siége, eſt que de plus de cinquante mille hommes tant Infanterie que Cavalerie qui compoſoient l'Armée Impériale, il en reſta plus de vingt mille tuez dans l'eſpace de deux mois & un peu davantage dans les combats, ou par le canon des aſſiégez, ou par la rigueur de la ſaiſon. Je trouve pourtant pluſieurs Ecrivains qui font monter ce nombre au double, & d'autres qui vont juſqu'à trente mille: mais ceux qui augmentent ainſi la perte de l'Empereur, aſſurent que ſon Armée étoit de quatre vingts mille combattans, nombre qu'il eſt bien plus facile de coucher par écrit, que poſſible à un Prince Chrétien de mettre en campagne; attendu que parmi nous il n'y a point de Souverain qui ne ſoit obligé de tenir ſes forces diſperſées, ſans compter celles qu'il employe à la garde de ſes Places, & qui ne font pas la moindre partie des troupes qu'il entretient à ſa ſolde.

On convient aſſez unanimement dans les hiſtoires que jamais Charlequint ne fit pa-

Digitized by Google

roitre tant de constance, tant de grandeur d'ame, que dans deux événemens de sa vie remarquables par les disgraces les plus mortifiantes; son expédition d'Afrique où il épouva la fortune si contraire, & le Siége de Metz qui n'eut pas un succès moins malheureux. Quoique dans le fond il ne pût s'en prendre qu'à lui-même de cette derniére disgrace, puisque pour exécuter son entreprise il ayoit pris une saison peu propre à faire la guerre, puisque d'ailleurs il n'avoit formé brusquement ce projet que par le seul desir de se vanger, & contre toutes les règles de la prudence; néanmoins cet échec le mortifia beaucoup plus, que tous les chagrins qu'il avoit eus l'année précédente de la révolte du Prince Maurice. Tous ces revers joints ensemble lui donnérent un tel dégout des embarras attachez à son rang, que dès ce tems il prit la résolution de remettre le soin des affaires de la guerre & de la paix au Roi Ferdinand son frére & à son fils Philippe: résolution très raisonnable, puisque la sagesse nous prescrit de ne plus nous exposer aux caprices de la fortune, aussitôt que nous nous apercevons qu'elle commence à retirer ses faveurs.

Fin du Livre IX.

LA

Digitized by Google

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE X.

ARGUMENT
DU LIVRE DIXIEME.

Ambaſſadeurs de la ville d'Agria auprès de Charlequint. Ravages du Marquis de Brandebourg. Il eſt mis au Ban de l'Empire. Ligue contre ce Prince. Victoire des Confédérez. Mort de l'Electeur Maurice. Et d'Albert Marquis de Brandebourg. Affaires de Tranſſilvanie. Irruption des Turcs

Digitized by Google

dans la Calabre. Les François s'unissent avec eux. Comment la ville de St. Boniface est surprise. Mutinerie des Espagnols. Mouvemens de Sienne. Don Garcias de Tolède. Mort du Vicerοi de Naples. Discours du Public à ce sujet. Regret de Charlequint. La vraye cause de la guerre de Sienne. Siége & prise de cette ville. Gouvernement de Philippe en Espagne. Amours de ce Prince. Affaires d'Angleterre. La Princesse Marie y est couronnée Reine. L'Empereur songe à marier Philippe son fils avec elle. Son dessein est découvert. Ses soupçons contre le Cardinal Polus. Cette affaire s'accomplit. Articles du contrat de mariage. Revolte à ce sujet. Philippe s'embarque pour l'Angleterre. La Princesse Jeanne Gouvernante en Espagne. Stratagême de l'Empereur pour surprendre Metz. Il échoue. Calomnies intentées contre Don Ferrand de Gonzagues. Il est reconnu Innocent. Conquêtes des François en Lombardie. Arrivée du Prince Philippe en Angleterre. Sa réception. Il envoye faire compliment à la Reine son épouse. Il va à Wincheſter. Comment il est reçu. Cérémonie des épousailles. Le Marquis de Pescaire envoyé à Naples. Le Cardinal Polus passe en Angleterre. Sa réception à Londres. Convocation du Parlement de ce Royaume. Obstacle à l'entiére réunion. La Religion Catholique-Romaine y est rétablie. Actes rigoureux du Parlement contre les Protestans. Mort de Jules III. Election de Marcel II. Elévation de Paul IV. au Pontificat. Congrès pour la paix, inutile. Condamnation & supplice de Thomas Cranmer Ar-

Digitized by Google

Archevêque de Cantorbéri. Voyage de Philippe à Bruſſelles. Inſtructions que lui donne l'Empereur ſon pére. Combat naval entre les François & les Hollandois. Avis envoyez à l'Empereur par ſon Ambaſſadeur à Rome. Réſolution de ce Monarque de ſe démettre de ſes Royaumes en faveur de ſon fils. Sentiment ſur ce deſſein. Etats-Généraux convoquez à Bruſſelles. Diſcours au nom de l'Empereur. Proteſtations qu'il fait lui-même aux Etats. Diſcours qu'il adreſſe à ſon fils. Réponſe de Philippe. Compliment de ce Prince aux Etats. Leur réponſe. Diſcours de la Reine Régente à l'Empereur. Et aux Etats. Philippe reçoit les hommages des Etats. Actes de généroſité du Roi Philippe. Tenue du Chapitre de l'Ordre de la Toiſon d'or. Entiére abdication de l'Empereur de tous ſes Royaumes. Il ſe réſerve la ſeule dignité Impériale. A laquelle il ſe réſout auſſi de renoncer. Comment le Pape reçoit cette nouvelle. Son oppoſition ſur quoi fondée. Réflexions politiques ſur les prétentions des Papes. Accident arrivé à Rome. Charlequint part pour l'Eſpagne. Evénement merveilleux. Action remarquable de Charlequint. Mortifications qu'il reçoit à Burgos. Don Carlos Infant d'Eſpagne va au devant de lui. Jugement qu'il porte de ce jeune Prince. Charles ſe retire dans une ſolitude.

OUtre le chagrin que l'Empereur reſſentoit de l'affront qu'il venoit de recevoir devant Metz, ce malheur le plongeoit dans des inquiétudes réelles, à la vue 1553.

Digitized by Google

de l'impuiſſance où il étoit alors d'oppoſer des forces ſuffiſantes au torrent de la bonne fortune d'un ennemi victorieux & triomphant : ce fut dans cette agitation d'eſprit qu'il arriva à Bruſſelles: on l'y vit pourtant avec un viſage gai & ouvert, ſachant aſſez prendre ſur lui-même pour renfermer au fond de ſon cœur les mouvemens qui le déchiroient, & cette paſſion furieuſe de ſe venger qui s'irritoit par cette contrainte. Preſqu'en même tems que lui quatre Gentilshommes des principaux de la ville d'Agria arrivérent dans cette Capitale, ils ſe nommoient Jean Vaivada, George Vitezzo, André Somaghi, & Albert Cuſegi, & ils venoient en qualité d'Ambaſſadeurs de la part de leurs concitoyens, pour ſe réjouir avec Sa Majeſté Impériale du ſuccès des armes de Ferdinand, qui, bien ſecondé de la valeur à jamais mémorable des Habitans, avoit mis en fuite Soliman qui depuis longtems tenoit cette ville étroitement aſſiégée, & qui ne s'étoit retiré qu'avec une perte conſidérable. Cette grande victoire devenoit de la derniére conſéquence pour les affaires de Ferdinand, auſſi l'Empereur en reçut la nouvelle avec toute la ſatisfaction imaginable: & après s'être fait rendre un détail exact de toutes les particularitez de cette guerre, il voulut ſavoir celles de la mort du Cardinal Giorgio, que Ferdinand avoit fait poignarder ſous prétexte qu'il entretenoit une correſpondance ſecrette avec le Grand-Seigneur. On n'eſt pas encore bien aſſuré ſi cette accuſation étoit bien fondée, car dès ce tems là on fit courir le bruit que ſes grandes richeſſes firent

Ambaſſadeurs de la ville d'Agria auprès de l'Empereur.

tout

Digitized by Google

tout ſon crime, & que Pallavicini & les autres aſſaſſins ſes complices ſe chargérent de l'exécution de ce meurtre par l'eſpérance de faire une groſſe fortune, & d'avoir part aux tréſors immenſes qu'on ſavoit être entre les mains de ce Prélat. Quoiqu'il en ſoit, Charlequint, après avoir été inſtruit de toutes ces circonſtances, renvoya les Ambaſſadeurs chargez de préſens.

L'affront que le Marquis de Brandebourg avoit reçu devant Metz, & la perte qu'il avoit faite en ſe retirant, bien loin de l'humilier, n'avoient produit d'autre effet ſur cet eſprit féroce & ſanguinaire, que d'augmenter le deſir de ſe refaire par les rapines & le ravage des campagnes & des villes, auquel il s'étoit tellement accoutumé qu'il lui devenoit impoſſible de vivre ſans exercer l'infame métier de brigand, comme il n'avoit pas honte de l'avouer & de s'en faire gloire. Ainſi il ne fut pas plutôt de retour dans ſes Etats, qu'il ſe mit non ſeulement à raſſembler le peu de ſes troupes qui étoit échapé des mains du Duc de Guiſe, mais encore à faire de nouvelles levées; enſorte qu'en peu de tems il ſe vit en état de paroitre en campagne, où il commit encore plus d'excès que les années précédentes; & pour ſe rendre puiſſant & redoutable, ſon Armée étoit très forte en Cavalerie & encore plus en Infanterie, & elle n'avoit d'autre ſolde que le butin qu'elle faiſoit. Dans cette expédition, Albert s'attacha plus particuliérement à ravager les terres des Evêques de Franconie. Ravages du Marquis de Brandebourg.

Charlequint s'y prit d'abord par les voyes

de douceur, il écrivit à ce Prince plusieurs lettres par lesquelles il l'exhortoit de mettre fin à des violences si préjudiciables à la liberté publique ; mais l'impétuosité du caractére de ce Marquis, jointe peut-être à l'idée qu'il pouvoit avoir conçue qu'une Armée aussi nombreuse que la sienne le rendoit invincible, ne lui permit pas de répondre comme il devoit aux remontrances de l'Empereur ; il s'en moqua, & ne discontinua pas ses ravages. Ensorte que Charlequint, touché des plaintes de quantité de Princes qui ne pouvoient plus soutenir la ruïne de leurs domaines, mit de l'avis unanime de son Conseil cet ennemi public au Ban de l'Empire, qui fut publié avec la derniére rigueur ; & ce qu'il y a de remarquable, personne ne parla en faveur du proscrit, tant étoit générale & forte la haine qu'il s'étoit attirée par ses rapines & l'insolence insuportable de ses soldats.

Il est mis au Ban de l'Empire.

D'abord Albert ne tint aucun compte de cette procédure, qui au contraire l'anima à renforcer ses troupes : mais il ne fut pas longtems à apercevoir, quoique trop tard, le précipice où il s'étoit jetté : car aussitôt que le Ban eut été publié, plusieurs Princes Allemans animez du desir, les uns de se vanger, les autres de piller son pays, mirent sur pied une forte Armée, dans le dessein de porter le fer & le feu dans ses Etats & de l'en dépouiller, comme il arriva, au moins pour la plus grande partie.

Cette Ligue contre Albert Marquis de Brandebourg étoit composée des Evêques de Franconie, du Prince Maurice Elec-

Ligue contre ce Prince.

Digitized by Google

Electeur de Saxe, & d'Henri le jeune Duc de Brunſwick: d'un autre côté Albert avoit dans ſon parti Albert-François Duc de Saxe & un autre Henri Duc de Brunſwick. Ainſi l'on vit en campagne deux Armées conſidérables, qui quelque tems ne firent autre choſe que de s'eſcarmoucher; mais enfin au commencement de Juillet elles ſe livrérent une ſanglante bataille, où l'on combattit de part & d'autre avec toute l'opiniâtreté imaginable: ſur tout le Marquis, qui ſentoit que ſon ſalut ou ſa ruïne totale dépendoit du ſuccès de cette action, fit des prodiges inouis de valeur, qui ne purent pourtant point mettre la fortune dans ſes intérêts; il fut à la fin défait à platte couture, & il ne vit d'autre reſſource pour ſa perſonne que de prendre la fuite. Victoire des Confédérez.

Les Confédérez achetérent bien cher cette victoire, tout éclatante qu'elle étoit, & de quelque conſéquence qu'elle fût pour le repos de l'Allemagne; l'Electeur Maurice, Chef de la Ligue & Généraliſſime de ſon Armée, fut bleſſé dans le côté d'un coup d'arquebuſe dont il mourut trois jours après, au grand regret de tous les Soldats. Par le même accident, mais en différens endroits, périrent en combattant avec la derniére bravoure Charles & Philippe fils d'Henri le jeune Duc de Brunſwick, le premier âgé de dix huit ans, l'autre de ſeize: de maniére que les Princes unis ne furent aſſurez du triomphe, qu'après avoir vu répandre de leur côté quantité de ſang, & même beaucoup plus qu'ils ne s'y étoient attendus, & Mort de l'Electeur Maurice.

Digitized by Google

du ſang le plus illuſtre qu'il y eût dans leur Armée.

Si Albert fut obligé de s'enfuir lorſqu'il vit ſes affaires entiérement deſeſpérées, il acquit au moins la gloire d'avoir rempli dans le combat les devoirs du plus expérimenté capitaine & du ſoldat le plus vaillant, même de s'être vu au moment de pouvoir compter ſur le gain de la bataille. Par ſa défaite & ſa fuite ſon pays reſta à la diſcrétion des ennemis, qui le mirent à feu & à ſang. La querelle n'en fut pas terminée pour cela: le Marquis ne fut pas plutot guéri d'une bleſſure conſidérable qu'il avoit reçue dans la dernière action, qu'il ſe remit en campagne dès l'année ſuivante avec le plus de monde qu'il lui fut poſſible de ramaſſer en ſi peu de tems, & renouvella fiérement les troubles, dans l'eſpérance d'avoir ſa revanche, ou du moins de deffendre ſes domaines. Il ne fit que ſe plonger dans de plus grands malheurs, il fut entiérement dépouillé de ſes biens, & réduit encore une fois à pourvoir à la ſureté de ſa perſonne, il ſe retira chez Charles Marquis de Bade, où après avoir mené pendant cinq ans la vie d'un ſimple particulier, pour ainſi dire, la mort finit ſes inquiétudes, & délivra l'Allemagne d'un Prince qui de ſon vivant ne s'étoit fait d'autre occupation que de la remplir de meurtres & de carnages.

Mort d'Albert Marquis de Brandebourg.

Affaires de Tranſſilvanie.

En Tranſſilvanie les affaires au commencement de cette année prirent un très mauvais train pour le Roi Ferdinand: les Peuples de cette Principauté, réſolus de faire leur

Digitized by Google

leur accommodement avec les Turcs, le conclurent à cette condition qu'ils renonceroient à l'obéissance du Roi Ferdinand, & reconnoitroient pour leurs Souverains Jean & Isabelle ; ce qui fut exécuté au grand préjudice de la Chrétienté, parce qu'en peu de tems les Infideles se rendirent maitres de cette Province. Pour expliquer cette révolution, je dirai que les Transsilvains formérent au mois de Février le complot de se deffaire des troupes étrangéres qui vivoient à discrétion dans leur pays, faute de recevoir la solde qu'on leur avoit promise, & que Ferdinand qui manquoit d'argent étoit hors d'état de leur payer : dans la vue d'exécuter ce dessein, ils prirent le parti de rapeller Isabelle & le Prince Jean son fils, fondez sur les secours que Soliman leur avoit promis, & ils commencérent à faire toutes les démarches nécessaires au succès de l'entreprise, dont la conduite fut confiée à Pierre Chendi, qui eut bientot pour adjoint Thomas Varcocchio, & dans laquelle plusieurs Barons entrérent pour avoir part à l'honneur d'être les libérateurs de leur patrie.

Quelque attention qu'on pût avoir à mener avec tout le secret possible cette intrigue & les traitez qu'il fallut faire en conséquence, Ferdinand en fut instruit, & par les circonstances il comprit aisément qu'il n'y avoit point de tems à perdre, qu'il devenoit indispensable d'aporter à ce mal naissant un promt reméde, s'il ne vouloit voir sa dignité & son autorité, non seulement diminuées, mais entiérement anéanties dans

cette Province. Sur cette crainte, il mit en uſage tous les moyens qu'il crut les plus propres à s'accommoder à l'amiable avec Iſabelle, Sigiſmond, la Reine Bonne, & tous les Adhérans de cette faction; mais ce fut en vain, les Conjurez ſurent l'amuſer par de belles paroles, pendant que ſous main ils continuoient avec plus d'ardeur leurs pratiques, réſolus de remettre leur pays dans ſa premiére indépendance. L'Empereur, qui aimoit ſincérement ſon frére, apprit cette nouvelle avec une douleur ſenſible, à la vue du préjudice que cette réſolution alloit cauſer à ſa Maiſon, & il en fut d'autant plus pénétré, que ces mouvemens arrivoient dans un tems où il ſembloit que la fortune prît plaiſir à lui ſuſciter tant d'affaires, qu'il ne ſavoit lui même de quel côté ſe tourner, bien loin d'être en état d'entreprendre des guerres étrangéres.

Irruption des Turs dans la Calabre.

Pendant toutes ces agitations, les Turcs avoient mis en mer une flotte de cent vaiſſeaux & galéres ſous le commandement du corſaire Dragut Rais, qui s'étoit jetté ſur les côtes de la Calabre qu'il avoit ravagées, & de là avoit fait voile vers la Sicile où il avoit pris & pillé Alicate; mais il échoua devant Sacca qui fut ſauvée par l'adreſſe & la bonne contenance du Baron de Vallelongue, lequel fit montre de ſes gens comme s'il y en eût eu un grand nombre dans la Place & au dehors, enſorte que les Barbares n'oſérent hazarder l'attaque. Enſuite Dragut deſcendit dans l'Ile Pantalaria, où il fit plus de deux mille priſonniers, & après s'être retiré en Sardaigne pour y radou-

Digitized by Google

douber ſes vaiſſeaux, il fondit bruſquement ſur l'Ile de Corſe, d'où ſuivant l'accord fait avec les François il tourna vers l'Ile d'Elbe qu'il ruïna de fond en comble; mais il ne put réuſſir à Porto-Ferraio qu'il tâta inutilement, parce que cette Place étoit trop bien fortifiée & deffendue par une nombreuſe garniſon, que le Duc de Florence y avoit fait entrer avec quantité de munitions.

Au ſujet de la priſe de S. Boniface ville importante de l'Ile de Corſe, les François qui avoient joint leur flotte à celle des Turcs, promirent à Dragut vingt mille ducats pour garentir cette Place du pillage; mais comme ils ne purent payer ſur le champ cette ſomme, l'Amiral prit pour ſes ſuretez quelques piéces d'artillerie, les effets les plus précieux qu'il trouva, & même il retint pour ôtages pluſieurs Officiers. Ces expéditions achevées, Dragut très ſatisfait du butin immenſe qu'il emportoit, voyant d'ailleurs l'aproche de l'automne, fit voile vers le Levant, non ſans ravager dans ſa route les côtes de Sardaigne & de la Pouille. Le Coſto raconte qu'au territoire de Vieſte en cette derniére Province, une Demoiſelle, pour éviter l'infamie de devenir la proye des Infideles, après avoir longtems ſollicité en vain ſes fréres de la tuer, ſe précipita du haut des murailles de ſa ville. Enfin Dragut ramena heureuſement à Conſtantinople ſa flotte, chargée d'eſclaves & de richeſſes. Ces nouvelles pénétrérent Charlequint de la plus vive douleur: il ſe voyoit alors dans une impuiſſance abſolue de

Les François s'uniſſent avec eux.

Digitized by Google

de mettre ſes Etats à couvert de pareilles inſultes, Doria n'avoit point de forces capables de faire tête au Corſaire, & de plus il avoit lui-même fait venir en Flandres preſque toutes ſes troupes d'Italie.

Comment la ville de St. Boniface eſt ſurpriſe.

Mais avant que de paſſer à d'autres affaires, je ne crois pas devoir paſſer ſous ſilence le moyen dont les Turcs & les François ſe ſervirent pour ſurprendre la ville de St. Boniface, dont ils ne pouvoient ſe rendre maîtres par la force. Après avoir perdu bien du tems ſans pouvoir entamer cette Place, que le Gouverneur deffendoit avec une bravoure qui faiſoit échouer tous leurs efforts, ils eurent recours à un ſtratagême, dont le ſuccès acquit autant d'honneur à ceux qui l'inventérent que de honte & de blâme aux Aſſiégez, qui ſans aucune réflexion ſe laiſſérent prendre à une lettre dont il n'étoit que trop facile de reconnoitre la fauſſeté. Voici la ruſe. Les Aſſiégeans contrefirent un ordre du Sénat de Gênes addreſſé au Gouverneur, par lequel il lui étoit enjoint de rendre ſa Place, ſans attendre les derniéres extrêmitez, aux conditions les plus avantageuſes qu'il lui ſeroit poſſible d'obtenir, attendu qu'il ne devoit eſpérer aucun ſecours de la République. Sans autre examen de l'écriture & du ſceau, le Gouverneur par une imprudence qui ne peut s'excuſer entra ſur le champ en pourparler, & fut ſi preſſé d'obéir à ſes Maitres qu'en peu de jours il conclut ſa capitulation, en vertu de laquelle les François prirent poſſeſſion d'une forteresſe où ils trouvérent une quantité prodigieuſe de munitions de guerre & de bouche, ſans comptes

ter celles qu'on avoit raſſemblées aux environs pour le ſecours de la Place. La République reçut cette nouvelle avec tout le chagrin imaginable, elle le fit reſſentir à l'imprudent Gouverneur, qui auſſitôt après ſon retour à Génes fut mis en priſon, & condamné à perdre la tête: punition d'autant plus méritée, que la faute de ce Commandant laiſſoit toute l'Ile à la diſcrétion de l'ennemi, & qu'il n'avoit ſtipulé d'autre condition que celle d'emmener ſa garniſon ſaine & ſauve. Cette perte ne toucha pas moins l'Empereur, qui ſur le champ donna ordre à André Doria d'aſſembler en diligence ſes forces & celles de la République, & de faire tout ce qui dépendroit de lui pour chaſſer les François de l'Ile de Corſe, comme en effet il y réuſſit l'année ſuivante.

Mutinerie des Eſpagnols.

Charlequint eut une mortification encore plus ſenſible que tous ces revers, par le ſoulévement de ſes braves cohortes Eſpagnoles qui ſe mutinérent contre ſa propre perſonne, à l'occaſion que je vais raporter. Pour remplir la haine irréconciliable qu'il avoit conçue contre les François, depuis tant de conquêtes qu'ils avoient faites, tant d'affaires qu'ils lui avoient ſuſcitées en tant de lieux, ſur tout ne pouvant ſe pardonner à lui-même la honte qu'il s'étoit attirée au Siége de Metz, qui ſembloit avoir été la ſource de cent diſgraces conſécutives dont la fortune l'avoit accablé après ce malheureux ſuccès; pour réparer ces revers, il mettoit alors toute ſon attention à faire amas d'argent & de troupes, réſolu de paroitre de bon-

bonne heure en campagne, dans la vue de recouvrer les pays qu'il avoit perdus sur les frontiéres de la Flandre, & par là de rétablir sa réputation presque ruïnée par tant d'infortunes survenues coup sur coup en si peu de tems.

Pour cet effet, après avoir reçu des Flamans des secours considérables en deniers & en troupes, il envoya ordre de faire sortir de leurs quartiers les Espagnols & le peu d'Italiens qui étoient les tristes restes du Siége de Metz, & qui ne montoient pas à plus de cinq mille fantassins : mais ces vieux Régimens demandérent avec hauteur ce qui leur étoit dû de leur solde, & refusérent absolument d'entrer en campagne avant que d'avoir été payez de ces arrérages; des plaintes ils en vinrent à une revolte ouverte, chassérent leurs Officiers, établirent entr'eux une nouvelle forme de gouvernement & de discipline militaire. Cette nouvelle acheva d'abattre l'esprit de l'Empereur, qui malgré sa colére crut devoir céder aux malheureuses circonstances de ses affaires, & à la considération des longs & fideles services de ces braves milices, dignes d'ailleurs des plus grands égards par tous les maux qu'elles avoient soufferts avec tant de constance & de zèle dans les campagnes précédentes : ainsi il ne songea qu'à les faire rentrer dans l'obéissance par les voyes de la douceur, ce que Ferdinand de la Cerva exécuta avec beaucoup d'adresse. Toutefois cet incident fut pour Charlequint un vaste sujet de réflexions, & il empêcha pendant quelque tems qu'on ne mît l'Armée en campagne.

Sans

Digitized by Google

Sans avoir de relâche, il apprit la révolution de Sienne, qui mit le comble, je ne dirai pas à ses disgraces, mais à ses chagrins & au dégout que lui donnoient tous les jours les coups réitérez de sa mauvaise fortune. Quelque sensible qu'il pût être à ces nouveaux troubles d'Italie, il eut la politique de renfermer au dedans de son cœur les mouvemens qui le déchiroient, & il soutint en public cette fâcheuse nouvelle avec une fermeté digne d'un grand Empereur. Cependant comme il se sentoit grièvement offensé dans toutes les circonstances de la révolte des Siennois, dont les suites, s'il ne les prévenoit pas, ne pouvoient manquer d'être d'un extrême préjudice aux intérêts de sa Maison & à la sureté de ses domaines d'Italie; il avoit expédié à Don Pierre de Tolède Viceroi de Naples un ordre de partir sur le champ en personne à la tête d'une puissante Armée pour mettre les rebelles à la raison, attendu qu'il ne convenoit pas à un Prince revêtu de la dignité Impériale de souffrir impunément qu'une ville, qui étoit sous sa protection, eût l'insolence de chasser de la maniére la plus outrageante les troupes Espagnoles qu'elle avoit reçues en garnison, & cela par le secours de ses ennemis les plus déclarez.

Mouvemens de Sienne.

Au premier ordre le Viceroi fit toutes les provisions qu'il jugea nécessaires pour une expédition, que par toutes sortes de raisons il prévoyoit devoir être très longue & pleine de dangers, puisqu'il ne pouvoit pas ignorer que les François ne seroient pas d'humeur d'abandonner un pays, qu'ils regardoient com-

Digitized by Google

comme très propre à faire valoir leurs anciennes prétentions contre la Maiſon d'Autriche. Il confia le commandement de l'Infanterie Italienne à Don Aſcanio de la Cornia, & de l'Allemande à François Oſorio Lombardo, & ce Corps de troupes fut embarqué ſur les galéres : mais auparavant il avoit fait partir par terre vers le milieu du printems Don Garcias de Toléde ſon fils avec quatre cens hommes d'armes du Royaume, mille chevaux-légers, & huit mille fantaſſins mêlez de ſoldats Italiens, Allemans, & Eſpagnols. Don Garcias prit ſa route par l'Etat de l'Egliſe qu'il traverſa, ce qui donna l'allarme au Souverain Pontife, par la crainte qu'il eut que ces troupes ne pillaſſent ſon pays, ſuivant la coutume trop uſitée des gens de guerre, qu'encore aujourd'hui, malgré les loix ſévéres, malgré la belle diſcipline établies dans les Armées, on a bien de la peine à contenir en pareille rencontre, & qui dans leurs paſſages ne reſpectent pas plus les terres des Puiſſances amies que s'ils étoient au milieu de celles des ennemis. Auſſi le Pape ne manqua pas de prendre ſes précautions, il fit aſſembler huit mille hommes d'Infanterie & douze cens Chevaux ſous les ordres de Camille Orſino, pour mettre ſa ville de Rome à couvert de toute inſulte de la part des Eſpagnols qui devoient paſſer dans ſon voiſinage. Il eſt vrai qu'on lit dans quelques Hiſtoriens que Don Garcias fit le trajet par mer, mais ils ſe trompent ; il eſt très certain qu'il alla par terre, qu'il entra dans Rome ſuivi de quelque Cava-

Don Garcias de Toléde.

Digitized by Google

lerie, & qu'il y baisa les piez du Souverain Pontife.

Le Viceroi son pére partit de Naples au commencement de l'année le propre jour de la fête de l'Epiphanie, ainsi que le raporte le Costo, qui le vit embarquer avec toutes ses troupes, sa femme, & grand nombre de Barons, après avoir remis pour le tems de son absence le gouvernement du Royaume à Don Louis un autre de ses fils. Quoiqu'il fût parti longtems après Don Garcias, il arriva cependant avant lui en Toscane, où il débarqua à Livourne avec toute sa maison qui étoit fort nombreuse; de là il passa à Florence pour y voir le Duc son gendre & la Duchesse sa fille: il resta quelques jours dans cette Capitale dans le dessein de s'y remettre des fatigues qu'il avoit essuyées sur mer où il avoit toujours eu un gros tems. Le Duc tâcha de le divertir par des plaisirs & des fêtes qu'il lui donna pour lui marquer sa joye, mais peu après il tomba malade, & sa mort changea en pompe funébre les réjouissances qui célébroient son heureuse arrivée. Adriani, qui paroit avoir ignoré à ce sujet certains faits qui d'ordinaire ne viennent pas à la connoissance du Public, allégue pour causes extérieures de cette mort les incommoditez inévitables des secousses d'une mer agitée par les tempêtes, le grand âge de ce Seigneur, le changement d'air, plus que tout cela des efforts au dessus des forces d'un vieillard pour répondre aux caresses passionnées de sa femme, qui étoit très belle & qui l'aimoit éperduement, ensorte que très souvent ces deux époux s'emportoient à des ex-

Mort du Viceroi de Naples.

excès qui ne ſont permis que dans le feu de la premiére jeuneſſe, & que les liens de l'himen ont la vertu de contenir dans les bornes de la modération.

Diſcours du Public à ce ſujet.

Ceux qui ſe mêlent de pénétrer les ſecrets des Princes, ne manquérent pas dans ce tems-là de murmurer contre la réſolution que l'Empereur prit de choiſir le Viceroi de Naples pour l'expédition de Sienne. Ils trouvoient tous étrange qu'on ôtât de ce Royaume un Miniſtre qui l'avoit gouverné vingt ans de ſuite, & dont l'expérience acquiſe par une longue pratique des affaires de ce pays, des forces & du génie des Peuples, devenoit néceſſaire dans un tems que les Turcs unis avec les François menaçoient toutes ces côtes; ils trouvoient, dis-je, étrange un pareil changement, fait ſous prétexte de remettre à ce Viceroi la conduite d'une entrepriſe, qui avoit beſoin d'un Général plus propre que lui au manége de la guerre.

Quelques-uns prétendoient que, dès le tems de la revolte des Napolitains, l'Empereur avoit déterminé le rapel de ce Viceroi, pour répondre aux inſtances des Habitans de Naples & ſurtout de la Nobleſſe qui le lui avoient demandé comme une grace particuliére; mais que ce Monarque avoit voulu attendre une occaſion qui pût lui fournir le prétexte de le faire, ſans intéreſſer la réputation d'un Miniſtre dont les ſervices toujours ſoutenus avec un zéle, une prudence, & une valeur peu ordinaires, n'avoient pas peu contribué à lui conſerver cette Couronne en lui procurant même de nou-

Digitized by Google

nouveaux avantages considérables. D'autres disoient que Charlequint ayant des affaires de la derniére importance à ménager en Toscane, ne pouvoit pas en confier le secret & le maniement à un personnage d'une plus grande capacité & plus digne à tous égards de toute sa confiance, & que ce Seigneur auroit sans doute terminé ces négociations, si la mort ne l'en avoit pas empêché. Quel qu'ait été le motif de l'Empereur, que quant à moi je n'ai pu ni voulu développer ici, il est certain que la perte de ce Viceroi lui causa une douleur sensible, & que pendant deux jours on le vit d'une humeur sombre & hors de son assiette ordinaire : on sait de plus que le jour même qu'il reçut cette nouvelle, il la manda en Espagne à Philippe son fils, & qu'entre autres choses touchantes à ce sujet il y avoit ces mots à la fin de la lettre, *Nous avons perdu Tolède, qui étoit un grand homme, mais je ne sais où nous pourrons trouver son semblable pour réparer cette perte.* Regret de Charlequint.

Je reviens aux mouvemens de Sienne. Pour bien entendre la cause de cette guerre, il faut entrer dans le détail de cette affaire qu'il est important de savoir pour la suite de cette histoire. Les Siennois ne furent pas longtems à se lasser du gouvernement des Espagnols, pour plusieurs raisons, principalement par raport à la maniére dont ils étoient traitez par Mendozza que l'Empereur leur avoit donné pour Gouverneur, & qui sous prétexte d'entretenir la paix & la tranquillité dans leur Répu- Vraye cause de la guerre de Sienne.

Digitized by Google

publique prenoit toutes les mesures propres à leur faire perdre leur liberté, & à les réduire sous le joug du Roi d'Espagne. Ce qu'il y a de certain à cet égard, c'est que Mendozza étoit odieux à tout le monde par sa hauteur & ses violences, & même il savoit si peu se modérer, que pour un léger sujet il avoit fait battre le Prévôt de Rome avec la derniére cruauté, action qui lui avoit attiré toute la colére & l'indignation du Pape.

L'Empereur, informé de la conduite de Mendozza, prit sur le champ la résolution de rapeller ce Gouverneur; mais dans l'intervale les Siennois avoient fait connoitre que la haine qu'ils avoient conçue contre ce Commandant, s'étendoit sur tous les Espagnols de la garnison; ensorte que Mendozza avant son départ se mit en tête de les empêcher de suivre à l'avenir les mouvemens de leur mauvaise humeur, en les bridant par une forte citadelle. A peine fut-elle élevée, que les Habitans prirent l'allarme, & pour se garentir de la servitude qu'ils voyoient inévitable, ils chassérent les Espagnols & avec eux les troupes de Florence qui faisoient partie de la garnison, de même que tous ceux qui avoient donné les mains à la construction de la forteresse, qu'ils démolirent: mais cette démarche par laquelle ils croyoient assurer leur indépendance, fut dans la suite l'occasion ou le prétexte qui leur fit perdre sans retour la liberté. Cependant comme ils étoient hors d'état de se soutenir par leurs propres forces contre la puissance de l'Espagne, ils se mirent sous la protection des François.

Cette

Digitized by Google

Cette action d'éclat des Siennois excita toute la colére de Charlequint. Dès le printems de l'année 1553., Jaques de Médicis Marquis de Marignan eut ordre de marcher contre ces rebelles avec un bon Corps d'Armée, auquel se joignirent les troupes de Côme de Médicis, qui depuis fut le premier Grand-Duc de Toscane, & qui soutint la plus grande partie des frais de cette expédition. Ainsi ces deux Puissances unies assiégérent la ville de Sienne avec tant de vigueur & d'opiniâtreté, que malgré la brave résistance des Assiégez, malgré les efforts des François qui y étoient entrez sous la conduite de Pierre Strozzi, dont l'habileté & le courage mirent plus d'une fois les Assiégeans au point d'une honteuse retraite, la Place fut enfin contrainte de se rendre, après que ce Général eut été défait dans deux rencontres. Presque aussitôt Charlequint remit cette conquête avec ses dépendances entre les mains de Philippe son fils, lequel la céda depuis au Prince Côme, après que l'Empereur son pére eut fait en sa faveur une entiére renonciation de ses Royaumes héréditaires.

Gouvernement de Philippe en Espagne.

Pendant que toutes ces choses se passoient, Philippe gouvernoit les Royaumes & les Provinces de la Monarchie d'Espagne, avec la sage attention de ne donner de sa part aucun embarras à l'Empereur. son pére en lui demandant trop souvent ses conseils sur les affaires dont il avoit la souveraine administration, ni le chagrin de se voir importuné par les demandes des Peuples & des Grands, ou par leurs plaintes contre les Ministres,

Digitized by Google

comme il n'arrive que trop souvent dans les Etats, surtout chez les Espagnols. En effet, quoique Charlequint eût laissé à son fils un plein pouvoir de régir ce vaste Royaume sans être obligé d'avoir recours à des ordres supérieurs, ce jeune Prince s'étoit fait une loi de ne résoudre rien d'un peu de conséquence, jusqu'à ne faire aucun changement dans le Ministére, sans recevoir les avis de l'Empereur, soit qu'il craignît de faire quelque fausse démarche, soit qu'il voulût par cette déférence marquer à son pére toute l'étendue de son respect & de sa soumission. Mais lorsqu'il le vit accablé de tant de revers arrivez coup sur coup l'année précédente & celle-ci, il changea de conduite à cet égard, de peur d'augmenter ses peines par un surcroit d'occupations extraordinaires: & quand, depuis ces fâcheuses révolutions, quelqu'un de ses Ministres lui disoit dans le Conseil, qu'il seroit bon d'écrire à l'Empereur sur certaines affaires, il répondoit, *Mon pére a plus besoin à présent d'être soulagé, que de se voir fatigué d'un pareil détail; faisons de notre côté du mieux qu'il nous sera possible, & remettons nous à la conduite de Dieu.*

Amours de ce Prince.

Nous avons vu que ce Prince étoit demeuré veuf dans l'âge le plus bouillant de la jeunesse: cette situation, son tempérament plus porté à la taciturnité qu'à la joye, cette liberté de se satisfaire que fournit la grandeur de la Souveraineté, tous motifs qui entrainent invinciblement à l'amour, étoient chez lui de puissans aiguillons qui animoient ce penchant aux plaisirs sensuels, que la nature paroit donner à tous les Princes,

Digitized by Google

cés, & qui éclate d'autant plus qu'il leur eſt impoſſible d'agir par eux-mêmes pour remplir leurs deſirs, & qu'ils ſont contraints de confier leurs intérêts de cœur à certains Miniſtres de leurs paſſions, qui pour s'élever aux premiers honneurs par la faveur du Prince, ont le plus ſouvent la ſcélérateſſe de corrompre ſes bonnes inclinations par des diſcours propres à le plonger dans les délices de la volupté. Il faut le dire à la louange de Philippe, il eut toujours pour ces ſortes de gens une haine & un mépris extrêmes, témoin Antoine Perez dont je raporterai l'avanture en ſon lieu. En voici une autre. Un jour ce Prince parlant à Don François Quevos Gentilhomme de ſa chambre, de la grande beauté d'une Dame, dit qu'il en étoit frappé, mais qu'il la croyoit d'une vertu inacceſſible à toutes les ſollicitations; le Courtiſan répondit que l'opinion de St. Jean Chryſoſtome étoit, qu'il n'y avoit de femme chaſte que celle qui n'avoit pas encore été priée; Philippe indigné de cette profanation chaſſa cet Officier de ſa Cour, en lui diſant que les Princes ne devoient pas ſouffrir de ſemblables diſcours.

On n'avoit peut-être jamais vu juſqu'alors de Prince plus réſervé & qui eût plus d'attention que Philippe à éviter l'éclat dans ſes intrigues amoureuſes, quoiqu'il fût d'un tempérament très laſcif, & il avoit coutume de dire par maniére de ſentence, que les maitreſſes des Souverains étoient la peſte des Etats. Il maria cette année Catherine Lenez, dont j'ai parlé au commencement du

Digitized by Google

livre précédent, avec laquelle il avoit eu un commerce très intime parce qu'il l'aimoit avec beaucoup de passion; cependant il ne voulut jamais reconnoitre une fille qu'elle lui avoit donnée, & ce qui doit paroitre fort singulier, il donna lui-même les mains à l'attachement qu'un de ses Courtisans avoit pour cette belle personne, pour avoir un prétexte légitime en aparence de refuser toutes les priéres qu'on lui faisoit au sujet de cette légitimation. Il est certain que cette fille étoit le fruit de ses amours, aussi il l'entretint d'une maniére convenable avec sa mére, qui l'éleva jusqu'à l'âge d'être mise dans un Couvent à Toléde. Pour finir cet article, quoique Philippe ait eu un grand nombre de maitresses, il n'y eut de déclarées que cette Lenez & la femme de Rui Gomez, dont je parlerai dans la suite: il maria la premiére, comme je viens de dire, avec Antoine de Casores, auquel il fit donner je ne sais quel emploi au Royaume de Naples, où quelques mois après son mariage il l'obligea de mener sa femme, qu'il ne laissa point partir sans l'avoir comblée de présens considérables en argent comptant & en pierreries.

Affaires d'Angleterre.

Vers le même tems mourut à Londres au commencement de Juillet, à l'âge de seize ans, le Roi Edouard, en qui finit la race masculine d'Henri VIII. Ce jeune Monarque, à l'instigation du Duc de Northumberland son Tuteur & le Régent du Royaume pendant sa minorité, disposa par son testament de la succession à la Couronne, de maniére qu'elle tomboit sur la tête de la bel-

les

le-fille de ce Duc, ainſi que je vais l'expliquer ſuccinctement. Henri VIII. pére d'Edouard eut deux ſœurs: Marguerite l'ainée fut mariée à Jaques IV. Roi d'Ecoſſe, & dans ces derniers tems la poſtérité de cette Princeſſe eſt parvenue au Trône d'Angleterre: la ſeconde nommée Marie épouſa en premiéres noces Louis XII. Roi de France, après la mort duquel elle ſe remaria à Charles Brandon Seigneur Anglois, qui eut de cette Reine une fille unique apellée Françoiſe, laquelle fut mariée à Henri Grai Marquis de Dorcheſter, qui par le crédit du Duc de Northumberland fut élevé au titre de Duc de Suffolck. De cette alliance ſortirent trois filles, couſines d'Edouard, & qui n'étoient pas encore mariées. Quand le Duc de Northumberland vit la maladie du Roi ſon pupile deſeſpérée, il fit ſi bien qu'en un même jour les trois Princeſſes ci-deſſus furent mariées, ſavoir, les deux cadettes à deux des premiers Barons du Royaume, & l'ainée Jeanne à Guilford ſon quatriéme fils; & quoiqu'il connût la haine que le Peuple lui portoit, il ne laiſſa pas, après la mort du Roi, de faire prendre à ſa belle-fille les ornemens de la Royauté, & de la faire proclamer Reine par ſes plus intimes confidens.

Après cette révolution, Marie fille de Catherine Reine répudiée écrivit au Parlement de la reconnoître pour véritable héritiére d'Henri VIII. comme née de ſon légitime mariage, & en cette qualité de lui prêter ſerment de fidélité. Cette démarche eut un promt ſuccès: tout le monde reconnut

la justice du droit de la Princesse ; & comme l'action de Northumberland avoit excité l'horreur & l'indignation générale, les troupes se rendirent de toutes parts auprès de Marie, pour deffendre sa personne des attentats de celles que le Duc avoit fait partir pour empêcher que sa concurrente n'arrivât à Londres, où cependant malgré tous ses efforts elle se fit couronner sans aucune opposition. Le Duc de Suffolck pére de l'infortunée Jeanne alla lui porter cette triste nouvelle, lui ôta le Bandeau royal & la Couronne de dessus sa tête, & pouffant un grand soupir lui dit, Ma fille, j'avois bien prévu le précipice que vous vous creusiez, dès le moment que votre malheureuse étoile vous a chargée de cette Couronne.

Northumberland fut arrêté & mis en prison avec tous ses enfans & ses complices ; sur le champ on instruisit leur procès, on les traita dans toute la rigueur, & en peu de tems ils furent condamnez à la mort. Le Duc demanda grace pour ses fils, alléguant pour leur justification, qu'il les avoit contraints par menaces de suivre son parti, & qu'ils n'avoient obéi que par le respect & la soumission qu'ils croyoient devoir à l'autorité paternelle; mais ces deffenses devinrent inutiles, la Cour regardoit cette affaire comme un crime d'Etat qu'il étoit dangereux de laisser impuni, elle fut inflexible & ne voulut point accorder de pardon. Le lendemain Marie se transporta au Palais de Westminster, qu'on avoit préparé pour la cérémonie du Couronnement : elle étoit superbement vétue & portoit sur la tête une très riche guirlande de dia-

La Princesse Marie y est couronnée Reine.

Digitized by Google

diamans, de perles, & de pierres précieuses; en un mot cette solemnité se passa avec toute la pompe imaginable, & une affluence extraordinaire de peuple qui s'y rendit de Londres & de toutes les Provinces du Royaume, & même on y vit plusieurs grands Princes venus pour faire la cour à la nouvelle Reine.

Cet événement fut célébré en Angleterre par des réjouissances extraordinaires. Rome marqua la part qu'elle y prenoit par des feux de joye, dans l'espérance que l'autorité d'une Reine Catholique alloit remettre l'Angleterre sous l'obéissance du St. Siége. Sur le champ le Pape fit partir le Cardinal Polus avec le titre de Légat Apostolique, pour travailler avec Marie à la consommation de ce grand ouvrage; mais par un intérêt particulier l'Empereur empêcha le retour de ce Prélat, qu'il retint auprès de lui sur différens prétextes. Le motif de cette conduite étoit que Charlequint crut la conjoncture de l'avénement de Marie au Trône d'Angleterre très favorable à la grandeur de sa Maison, & songea d'abord à marier Philippe son fils avec cette Princesse, & pour cet effet il n'y eut point d'intrigues qu'il ne mît en usage: or comme il craignoit que Polus ne traversât ce mariage, il jugea nécessaire de le tenir éloigné, au grand déplaisir de ce Cardinal qui n'avoit pu pénétrer le véritable dessein de ce Monarque.

L'Empereur songe à marier Philippe son fils avec elle.

Mais les Anglois ne furent pas longtems à découvrir les vues de l'Empereur, & même ils eurent connoissance des préliminaires du contrat de mariage qui avoient été arrêtez.

Son dessein est découvert.

ſecretement de concert avec la Reine. Auſſitôt que cette affaire fut publique, on n'eut plus de peine à connoître la cauſe des ombrages que ce Prince avoit conçus contre Polus, d'autant plus vifs qu'il ſavoit qu'un neveu de ce Cardinal, par une liberté naturelle aux Anglois, mais qui tenoit de l'imprudence d'un jeune homme, s'étoit emporté à blâmer publiquement ce mariage, & à témoigner ſon chagrin de ce que la Reine vouloit aſſujettir ſa perſonne & ſa patrie à un Roi étranger, dont la trop grande puiſſance devoit un jour devenir formidable à l'Angleterre: cependant ce même neveu rendit dans la ſuite des ſervices ſignalez à Marie, contre tous ceux qui s'étoient ſoulevez pour faire échouer cette négociation. Un autre neveu de Polus, ne pouvant en aucune maniére entendre parler de ce mariage, ſortit mécontent d'Angleterre, & voulut ſe retirer auprès de ſon oncle qui étoit alors en France, mais il en reçut ordre de ne point paroître devant lui.

Ses ſoupçons contre le Cardinal Polus.

La véritable raiſon des inquiétudes que le Cardinal Polus donnoit à l'Empereur, étoit que comme un jour on avoit demandé à ce Prélat ſon ſentiment ſur ce mariage, il avoit répondu qu'il ne ſavoit quel jugement en porter; paroles qu'il expliqua enſuite à pluſieurs de ſes confidens, en leur diſant qu'en effet il ne pouvoit dire s'il étoit avantageux ou préjudiciable, mais ajoutant qu'il lui paroiſſoit que cette affaire ne ſeroit jamais que très onéreuſe à l'Empereur, pleine d'écueils & d'embarras, & d'un autre côté qu'elle étoit directement contraire aux intérêts de la Rei-

Digitized by Google

Reine, qui alloit aliéner l'affection de ſes Sujets, dont la plus grande partie deſaprouvoit cette alliance. Voilà ce qui détermina Charlequint à tenir ce Cardinal éloigné juſqu'à la concluſion du traité.

Elle ne tarda pas à devenir publique, & dès les premiers jours du mois de Janvier 1554. les articles furent arrêtez. Marie, déja parvenue à l'âge de près de quarante ans, avoit pris la réſolution de ſe marier au plutôt, dans l'eſpérance d'avoir quelque héritier qui pût mettre la ſucceſſion hors de litige, & le Royaume à couvert des troubles qui devoient naître à l'occaſion des divers Prétendans à la Couronne; & dans ce deſſein elle ſe fixa à l'alliance de Philippe fils de Charlequint, dans laquelle elle trouvoit tous les avantages qu'elle pouvoit ſouhaiter. Ainſi quand elle eut fait ſavoir ſes intentions, l'Empereur fit partir en diligence pour Londres le Comte d'Egmont, Charles Comte de Lalaing, Jean de Montmorenci Seigneur de Courières, Philippe Nigri Prieur d'Harlebec, & Simon Renard Conſeiller: auſſitôt que ces Ambaſſadeurs furent arrivez, la Reine nomma de ſa part pour Commiſſaires Etienne Gardiner Evêque de Wincheſter & Chancelier du Royaume, Henri Comte d'Arondel, Guillaume Lord Paget Chevalier de l'Ordre de la Jarretiére, le Chevalier Robert Rocheſter, & Guillaume....., leſquels après quelques conférences convinrent des articles ſuivans. 1554.

Cette affaire s'accomplit.

„ Que Marie portoit en dot à Philippe „ ſon époux le titre & la dignité de Roi „ d'Angleterre, pour gouverner ce Royau- „ me

Articles du contrat de mariage.

Digitized by Google

„ me conjointement avec elle, ſuivant les „ immunitez, priviléges, loix, & coutu- „ mes de la Nation, qui ſeront inviolable- „ ment obſervés, ſans que ledit Roi y puiſ- „ ſe donner aucune atteinte.

„ Que tous les offices, charges, dignitez, „ & bénéfices ſeront conférez par la Reine „ aux ſeuls Anglois de naiſſance.

„ Que les enfans qui naitront du préſent „ mariage, ſuccéderont au Royaume d'An- „ gleterre & Etats qui en dépendent, ſelon „ les loix & coutumes de cette Couronne. „ A l'égard de Don Carlos fils unique de „ Philippe & de Marie de Portugal, il de- „ meurera l'héritier des domaines du côté „ paternel; & en cas que ce Prince vien- „ ne à mourir ſans poſtérité, les enfans „ mâles de Marie d'Angleterre ſeront apel- „ lez à ſa ſucceſſion, & à leur deffaut les „ filles ſuccéderont, en ſuivant en l'un & „ l'autre cas le droit d'aineſſe.

„ Que la Reine ne pourra être tranſ- „ portée hors du Royaume, encore moins „ aucun de ſes enfans, ſans ſon conſente- „ ment.

„ Que Philippe ne pourra prendre à ſon ſervice aucun étranger, mais que toutes „ les charges de ſa maiſon ſeront remplies „ par des Anglois naturels, ou d'autres nez „ Sujets de Marie.

„ Que ledit Philippe ne pourra aliéner, ou „ envoyer hors du Royaume, les bijoux & „ autres effets apartenans à la Couronne.

„ Enfin, que Marie venant à mourir ſans „ poſtérité, le Roi ſon époux n'aura rien à „ prétendre au Royaume d'Angleterre".

On

Digitized by Google

On voit combien ces articles lioient les mains à Philippe; en effet il paroissoit s'être rendu l'esclave des Anglois, & l'on ne pouvoit guéres imposer des conditions plus limitées que dans le cas que la Reine eût épousé quelqu'un de ses vassaux. Malgré les précautions qu'on avoit prises pour assûrer les priviléges des Peuples contre les desseins des étrangers, il se trouva un grand nombre de mécontens dans le Royaume, & ce mariage devint le prétexte d'une revolte qui éclata sous la conduite du Chevalier Thomas Wyat : mais la Reine donna de si bons ordres, aidée des conseils de Jean Scheyt Ambassadeur de l'Empereur, que les troubles furent bientôt appaisez par le supplice des plus coupables. Il en couta la vie à la Reine Jeanne, qui perdit la tête sur un échafaut à l'âge de dix-sept ans : cette Princesse souffrit cette mort infame avec une constance qui excita l'admiration de tout le monde, & malgré les exhortations des plus savans Théologiens de l'Eglise Romaine, elle persista jusqu'au dernier soupir dans la Religion Protestante. Revolte à ce sujet.

Pendant que Marie étoit occupée à apaiser les troubles de son Royaume, Philippe se disposoit à partir, ou plutôt avoit déja fait voile pour l'Angleterre. Mais avant son départ, il fit la maison de Don Carlos, auquel il donna une suite magnifique.

Il s'embarqua à la Corogne sur une nombreuse & très florissante escadre, composée de bâtimens Espagnols & Anglois: il avoit résolu de faire le trajet sur une galére qu'on Philippe s'embarque pour l'Angleterre.

Digitized by Google

eſtimoit à l'épreuve des plus violentes tempêtes; mais les Ambaſſadeurs que la Reine ſon épouſe lui avoit envoyez, le prièrent d'entrer dans un vaiſſeau de Roi qu'on avoit choiſi entre les plus forts & les plus conſidérables d'Angleterre : il y alla ſur les inſtances qu'ils lui en firent, & après l'avoir viſité & bien examiné par-tout, il ne lui plut pas, & il refuſa de le monter, ſur le prétexte qu'il croyoit que ſa perſonne ſeroit plus en ſureté dans un autre. Ce refus déplut infiniment aux Ambaſſadeurs, qui lui repliquérent que puiſqu'il ne vouloit pas leur accorder cette premiére demande, ils en avoient une autre à lui faire, qui étoit qu'il s'embarquât ſur un autre vaiſſeau Eſpagnol qu'ils lui indiquérent, ſavoir celui de Martin Brentendone Gentilhomme de Biſcaye & pilote très expert, & Philippe le promit : mais comme il avoit auparavant réſolu de faire le voyage ſur le bâtiment que montoit Don Alvare Bazan, celui-ci ſe voyant fruſtré de l'honneur de conduire le Prince, fit grand bruit de ce changement qu'il regardoit comme un affront, deſorte que Philippe, qui dans toutes ſes actions avoit donné des preuves d'une prudence ſinguliére, & à qui l'on avoit déja commencé dans le monde de donner le ſurnom de Sage, depuis qu'il étoit entré dans les affaires, trouva un ſage tempérament pour empêcher les ſuites fâcheuſes de la jalouſie des concurrens : il prit auprès de ſa perſonne Don Alvare qui par là eut la ſatisfaction de ne point quitter le Prince, & l'autre fut content de commander le vaiſſeau qui portoit ſon maître. Il s'éleva encore

Digitized by Google

core d'autres différends pour le rang entre les vaisseaux des deux Nations, comme il arrive d'ordinaire en semblables conjonctures; Philippe les accommoda tous d'une maniére si équitable qu'il n'y eut jamais de part ni d'autre sujet de se plaindre : aussi c'étoit un plaisir de les voir tous s'empresser à l'envi à lui rendre leurs services avec une égale affection, quoiqu'ils fussent les uns & les autres attentifs à soutenir leurs intérêts. L'embarquement se fit le 12. du mois de Juillet, & à peine eut-on levé l'ancre qu'on fut arrêté par un calme extraordinaire, accompagné d'une chaleur qui devenoit insuportable, si deux jours après il ne s'étoit élevé un vent qui rafraichit l'air & enfla les voiles, au grand contentement de toute la Flotte.

La Princesse Jeanne Gouvernante en Espagne.

Il falloit pourvoir au gouvernement de l'Espagne en l'absence de Philippe. L'Empereur se trouva embarrassé sur le choix du Sujet, parce qu'il croyoit plus convenable de remettre à Maximilien son neveu l'administration de ce Royaume, qu'à sa fille Jeanne qui depuis peu étoit veuve de Don Jean Prince de Portugal : mais après avoir murement réfléchi sur cette affaire, il jugea que, s'il suivoit sa prémiére idée, ce seroit faire un affront à la Princesse, ainsi elle fut préférée, d'autant plus que Philippe paroissoit moins porté pour son cousin que pour sa sœur, qu'il avoit même avant son départ fait reconnoitre Gouvernante de tous les Royaumes de la Monarchie.

Cependant l'Empereur & le Roi de France se faisoient une guerre fort animée par

Digitized by Google

terre & par mer, & non ſeulement ils employoient la voye des armes, ils mettoient encore en uſage les ruſes & les ſtratagêmes. Charlequint n'avoit pu oublier la perte de Metz, c'étoit une playe qui rongeoit ſon cœur, & à laquelle il ne voyoit d'autre remède que de reprendre cette Place de quelque maniére que ce fût; mais cette conquête lui paroiſſoit impoſſible par la force des armes, ainſi il la tenta par les moyens qui deviennent ordinairement les derniéres reſſources du deſeſpoir, c'eſt-à-dire par les intelligences & la trahiſon.

Stratagême de l'Empereur pour ſurprendre Metz.

Pour cet effet il traita avec le Viſiteur général de l'Ordre de St. François, qui promit de faire tenir à Metz un Chapitre Provincial, & d'y mener un bon nombre de Religieux, capables de ſoutenir une entrepriſe vigoureuſe, & chargez d'armes ſous leurs habits: on étoit convenu qu'à une certaine heure ils ſe rendroient maitres d'une porte, qu'ils l'ouvriroient par le moyen du petard, & qu'ils la livreroient à un Corps conſidérable de Cavalerie, qui devoit ſe rendre aux environs au jour déterminé. Comme ce complôt avoit été formé un peu à la légére & ſans concerter les meſures néceſſaires au ſuccès, il fut découvert avant qu'on fût en état de l'exécuter; on fit pendre quelques ſoldats qui étoient venus déguiſez en moines, les Religieux coupables ne furent pas épargnez, pluſieurs furent chaſſez honteuſement de la ville après y avoir été expoſez à toutes ſortes d'ignominies, d'autres furent condamnez aux galéres, les Supérieurs mis en priſon: & depuis ce tems là les

Il échoue.

Fran-

Digitized by Google

François se tinrent si bien sur leurs gardes, qu'il n'y eut plus jour à de semblables entrepriſes.

L'Empereur reçut encore du côté de Lombardie d'autres ſujets de chagrin beaucoup plus mortifians, en ce qu'ils donnérent occaſion à ſes ennemis d'y faire des conquêtes conſidérables. On lui envoya des mémoires contre Ferrand de Gonzagues, dans leſquels, comme il arrive d'ordinaire aux grands hommes, ce Gouverneur du Milanez n'étoit accuſé de rien moins que de felonnie & de crime de haute trahiſon: ce Seigneur, ſûr de ſon innocence, demanda à l'Empereur même avec beaucoup d'inſtance la permiſſion de ſe rendre à la Cour, pour être puni s'il ſe trouvoit coupable, ou juſtifié ſi ſes accuſateurs demeuroient convaincus de la calomme. Il obtint cette grace, & quoiqu'accablé d'infirmitez il ſe mit en chemin, & arriva en Flandres au commencement d'Avril: le jour même qu'il ſortit de Milan, Bernard de Borea & François Pacheco y entrérent en qualité de Commiſſaires chargez de faire des perquiſitions ſur ſa conduite & celle de ſes Miniſtres, mais après les plus rigoureuſes informations il ne ſe trouva aucun chef à ſa charge, enſorte que l'Empereur le déclara innocent de la maniére la plus honnorable, & punit très ſévérement les plus emportez de ſes calomniateurs.

Calomnies intentées contre Don Ferrand de Gonzagues.

Il eſt reconnu innocent.

Gonzagues, en conformité des ordres qu'il avoit reçus de Bruſſelles, laiſſa en partant le gouvernement du Milanez à Don Gomez Suarez de Figueroa, qui étoit alors Ambaſ-

Digitized by Google

baſſadeur de Sa Majeſté Impériale auprès de la République de Gênes : mais ce nouveau Gouverneur n'avoit que le ſeul commandement des troupes & pour les affaires de la guerre, le Sénat & le Chancelier de Milan furent chargez de l'adminiſtration de la juſtice. Figueroa étoit ſi peſant par ſon grand âge & ſes infirmitez, qu'il paroiſſoit abſolument hors d'état de conduire la plus petite affaire, encore moins les expéditions militaires qui demandent l'activité du Général ; auſſi comme il ne ſongeoit qu'à ſe procurer du repos, toutes ſes vues, toutes ſes démarches ne tendoient qu'à ramener la paix & la tranquillité dans ſon gouvernement, & il pouſſoit ce deſſein beaucoup plus loin que les conjonctures ne le permettoient, car par cette indolence il fournit aux François toute la facilité de faire des conquêtes, qu'ils n'auroient jamais oſé entreprendre ſi Gonzagues étoit reſté dans le Milanez : entr'autres avantages ils ſaccagérent Verceil, prirent Yvrée, & ruïnérent tout le pays qu'ils parcoururent.

Conquêtes des François en Lombardie.

Philippe continuoit ſon voyage avec un vent favorable, qui le conduiſit en peu de tems à la vue de Southampton, & comme toute cette côte a toujours été fort dangereuſe & renommée par les naufrages de ceux qui y ont abordé, il trouva à ſon arrivée juſqu'à trente ſix vaiſſeaux, partie de ceux de la Reine, partie de Flandres, pour faire l'eſcorte. Auſſitôt qu'on aperçut du port la Flotte qui amenoit le Prince, on lança en mer un vaiſſeau d'une richeſſe extraordinaire, & relevé d'ornemens d'un prix inef-

Arrivée du Prince Philippe en Angleterre.

ineſtimable; il étoit ſuivi de dix autres deſtinez à recevoir le Roi & toute ſa Cour, & il portoit les plus grands Seigneurs du Royaume, tous accompagnez d'un cortége ſuperbe, tel qu'on peut l'attendre d'une Nation naturellement portée au faſte, & aſſez riche pour ſoutenir la magnificence & le luxe au plus haut point qu'il eſt poſſible d'imaginer. La Reine avoit envoyé ces Grands au devant de ſon époux pour lui faire une réception auſſi honnorable qu'il convenoit, ils lui préſentérent de ſa part le Collier de l'Ordre de la Jarretiére, qu'il reçut avec tous les témoignages de joye, & ſur le champ il mit devant eux le ruban à ſa jambe gauche ſuivant la coutume. Sa réception.

Il ne permit de débarquer avec lui qu'au Duc d'Albe, à Rui Gomez de Silva, à Antoine de Toléde, & à Pierre Lopez, le premier ſon Majordome-Major, le ſecond ſon Grand-Chambellan, le troiſiéme ſon Grand-Ecuyer, & le dernier Gentilhomme de ſa chambre: ce n'eſt pas qu'après nombre de grands Seigneurs ne deſcendiſſent à terre pour l'accompagner, tous avec des équipages & une ſuite magnifiques, c'eſt tout dire qu'il ne fallut pas moins que trois jours pour faire le débarquement. Au ſortir du vaiſſeau, Philippe monta un cheval Anglois richement harnaché, que la Reine lui avoit envoyé, il ſe mit en marche ſuivi de quantité de Seigneurs de la premiére diſtinction, & au bruit des acclamations du Peuple il ſe rendit à la Cathédrale où il fut reçu ſolemnellement par le Clergé: après y avoir fait une courte priére, il alla au Palais

Digitized by Google

lais qu'on lui avoit préparé, & comme il étoit fatigué de la mer, il congédia avec beaucoup de politesse cette foule de monde qui l'environnoit, pour prendre le repos dont il avoit besoin.

Il envoye faire compliment à la Reine son épouse.

Le lendemain il fit partir Rui Gomez de Silva, (quelques-uns ont écrit que ce fut le Duc d'Albe) avec une nombreuse suite de Gentilshommes Espagnols, pour rendre visite de sa part à la Reine, & lui porter un présent de pierreries & de pierres précieuses de diverses sortes qui pouvoient monter à la valeur de deux cens mille écus, & que Marie fit exposer sur une petite table, comme des piéces fort rares, à la vue de tout le monde, pour satisfaire la curiosité des Dames & des Seigneurs de sa Cour. Ce même jour Philippe dina en public, & ne fut servi que par des Anglois, ce qui donna aux Espagnols une sensible mortification d'être exclus de cet honneur, & de voir leur Prince entre les mains des étrangers : le repas fut aussi superbe qu'on pouvoit l'attendre, on y but d'abord à la santé de l'Empereur Charlequint, ensuite à celles des deux époux Marie & Philippe, & à chaque coup le canon de toute la Flotte répondoit, les timballes, les trompettes, & autres instrumens de guerre formoient une musique martiale qui animoit au plaisir : ce ne fut pourtant pas cette table où l'on fit le plus de bruit, la seconde fut & plus animée & plus joyeuse, elle étoit remplie d'Espagnols & d'Anglois pêle-mêle, les derniers cédant aux autres les places d'honneur parce qu'ils étoient dans leur pays.

Ma-

Digitized by Google

Marie s'étoit rendue à Winchester, qui n'étoit qu'à dix milles de l'endroit où Philippe avoit son logement. Au premier avis de l'arrivée de la Reine, ce Prince monta à cheval quoiqu'il plût à verse, & malgré le mauvais tems il ne voulut s'arrêter nulle part, quelque instance que les Ambassadeurs lui fissent de se mettre à couvert de la pluye; il poursuivit son chemin, pour marquer l'extrême impatience qu'il avoit de voir son épouse. Il va à Winchester.

A un mille de Winchester il trouva la plus grande partie de la Cour de la Reine, tous superbement vétus & suivis d'un grand nombre de domestiques distinguez par des livrées superbes suivant le gout des Anglois: le Roi & toute sa suite changérent de chevaux, & avec ce pompeux cortége il arriva à la porte de la ville, où l'Evêque accompagné de huit des premiers Officiers du Royaume lui rendit la foi & l'hommage au nom de toute la Nation. Ce Prélat étoit revétu de ses habits pontificaux, & sa harangue finie il marcha sous un dais à la gauche du Prince qu'il conduisit à la Cathédrale, où peu après la Reine parut habillée d'une magnificence extraordinaire, couverte de pierreries les plus éclatantes, & suivie d'un si grand nombre de Dames d'une beauté si éblouissante, qu'il sembloit que toutes les graces, toutes les beautez eussent quitté les autres parties de l'Univers pour donner à cette cérémonie tout le lustre imaginable: aussi les Espagnols, qui avec leur teint olivâtre paroissoient comme des ombres disposées pour relever l'éclat de tant de soleils, étoient eux mêmes si frappez

Digitized by Google

pez de cette vue qu'on les voyoit immobiles comme des ſtatues, la bouche ouverte, marquer leur ſurpriſe par cette eſpéce d'extaſe, qui dans ce moment leur fit oublier toute la jalouſie dévorante qu'ils avoient déja conçue contre la Nation Angloiſe.

Cérémonie des épouſailles.

Enſuite l'Evêque mena le Roi & la Reine ſur un Trône des plus ſuperbes, où ils s'aſſirent, & auſſitôt on fit la lecture de la renonciation que Charlequint faiſoit en faveur de Philippe ſon fils du Royaume de Naples, du Duché de Milan, & d'autres domaines. La lecture de cet acte achevée, le mariage fut célébré avec les ſolemnitez ordinaires le 25. du mois de Juillet jour de la fête de St. Jaques patron de l'Eſpagne, ce qui en quelque maniére conſola les Eſpagnols de tous les ſujets qu'ils croyoient avoir de ſe plaindre de la triſte figure qu'ils faiſoient à cette cérémonie.

L'Empereur ne voulut pas, & les Anglois ne crurent pas convenable que leur Reine épouſât un Prince qui ne fût pas revêtu du titre de Roi, c'eſt ce qui donna lieu à la ceſſion que Charlequint fit à ſon fils du Royaume de Naples: ainſi les deux époux furent proclamez Roi & Reine d'Angleterre, de France, de Naples, de Sicile, de Jéruſalem, & d'Irlande, Deffenſeurs de la Foi, Duc & Ducheſſe de Milan, & depuis ils firent battre monnoye ſous ces titres.

Le Marquis de Peſcaire envoyé à Naples.

Dès le lendemain le Marquis de Peſcaire eut ordre de partir pour aller prendre poſſeſſion du Royaume de Naples au nom de Philippe & de Marie, mais cette cérémonie ne put ſe faire qu'au mois de Novembre

bre suivant, comme le Costo le rapporte, & elle se fit avec toute la pompe possible, avec l'intervention du Cardinal Pacheco qui étoit pour lors Viceroi de ce Royaume, & du Prince de Bisignano qui à cet effet fut créé Syndic de la ville de Naples.

Après que tous les articles du contrat de mariage eurent été solemnellement confirmez, on fit la cérémonie, la Messe fut célébrée par l'Evêque, qui présenta au Roi la paix à baiser, & ce Prince la remit ensuite à la Reine qu'il embrassa en même tems. Le service fini, les deux époux allérent dans leur Palais, où ils dinérent avec tout l'appareil d'un véritable triomphe, la Reine fut servie par les Grands d'Espagne, & le Roi par les Pairs d'Angleterre. Le repas fut suivi d'un bal & de tous les plaisirs convenables à une pareille fête, les réjouissances durérent jusqu'à la nuit, & ne finirent que lorsque le Roi & la Reine se furent retirez dans leur apartement, pour consommer le mariage qui n'avoit rien d'inégal que la disproportion de l'âge des deux époux.

Le Cardinal Polus passe en Angleterre.

Quand on n'eut plus de traverse à craindre, il fut résolu de faire venir en Angleterre le Cardinal Polus, que le Pape avoit nommé son Légat *a Latere* dans ce Royaume, & auquel pour des raisons particuliéres la Cour Impériale avoit jugé à propos de ne point permettre l'entrée dans cette Ile jusqu'à la consommation du mariage. Tous les ombrages dissipez, on crut le ministére de ce Prélat indispensablement nécessaire, pour absoudre la Nation du crime d'avoir embrassé des erreurs contraires

à

à la foi de l'Eglise Romaine : & pour cela Marie & Philippe envoyérent à Bruxelles où il étoit, Milord Paget & Edouard Hastings Grand-Ecuyer de la Couronne, avec la qualité d'Ambassadeurs, pour le presser de faire ce voyage, ce qu'il fit aussitôt en la compagnie de ces Seigneurs & d'un nombre considérable de Barons ; à son débarquement il fut reçu des Peuples avec tous les témoignages de la plus vive joye, & sur le chemin de Cantorbéri & de Londres il trouva la plus grande partie de la Noblesse Angloise qui venoit à sa rencontre.

Sa réception à Londres.

Avant que d'entrer dans cette Capitale du Royaume, le Roi & la Reine lui dépêchérent le Comte de Shrewsburi pour lui donner avis que le Conseil d'Etat avoit cassé par un acte autentique la sentence de bannissement prononcée & publiée par les Rois Henri & Edouard, par laquelle il étoit proscrit à perpétuité, privé de tous ses biens, & déchu des droits de sa naissance, & le Comte lui remit l'arrêt de son rétablissement scêllé du grand sceau du Royaume. L'Evêque de Winchester vint au devant de lui à la porte de Londres, & le conduisit au Palais à l'entrée duquel il trouva le Roi qui l'attendoit, & la Reine s'avança jusqu'à la salle pour le recevoir. Enfin on n'oublia rien pour célébrer son retour avec toute la magnificence possible, & après avoir reçu trois jours de suite tous les honneurs qu'on put imaginer, & dont on combla le monde qu'il avoit amené & qui consistoit en un petit nombre de personnes respectables par l'intégrité de leurs mœurs & illustres par leur

Digitized by Google

leur ſcience & la pureté de leur doctrine, il préſenta à Leurs Majeſtez la Bulle du Souverain Pontife, qui levoit les cenſures fulminées par ſes prédéceſſeurs contre le Royaume d'Angleterre, que le St. Siége prétendoit les avoir encourues, pour s'être ſouſtrait à ſon obéiſſance, & avoir renoncé aux dogmes & aux rits de l'Egliſe Romaine.

Dès le commencement de l'année 1555. le Parlement s'aſſembla, en conſéquence des lettres de convocation qui avoient été expédiées quelque tems auparavant, pour ordonner l'entier rétabliſſement de la Religion Romaine dans tout le Royaume, ſans lequel Charlequint prévoyoit qu'il ſeroit abſolument impoſſible au Roi ſon fils de ſe maintenir ſur le Trône des Anglois; auſſi ſollicitoit-il les nouveaux époux avec le plus vif empreſſement de conſommer au plutôt cette affaire importante, que le Pape ne preſſoit pas avec moins d'impatience. Le Roi & la Reine voulurent aſſiſter en perſonne à l'ouverture de l'aſſemblée, ils y parurent ſur deux ſuperbes Trônes dreſſez pour cette cérémonie, ayant à leurs côtez le Légat & l'Evêque de Wincheſter; ce dernier comme Grand-Chancelier du Royaume prononça une harangue qui fut généralement applaudie, après que le Cardinal eut dans un diſcours fort éloquent repréſenté la grace que le Souverain Pontife faiſoit à la Nation Angloiſe, qu'il exhorta d'abandonner les fatales réſolutions qu'elle avoit cidevant priſes contre la véritable Religion, & d'effacer ſon crime par une promte & ſin-

1555.

Convocation du Parlement de ce Royaume.

Digitized by Google

sincére réunion au Corps de l'Egliſe Romaine.

Adriani écrit que le Légat, convaincu que tous les Anglois étoient diſpoſez à reprendre la Religion de leurs péres, redoubla ſes inſtances pour la tenue du Parlement qui ſe raſſembla dès le lendemain. Tout s'y paſſa à la ſatisfaction du St. Siége, à un obſtacle près, qui empêcha l'entier accompliſſement de l'affaire; ce fut la renonciation abſolue aux biens eccléſiaſtiques que le Légat prétendoit devoir être faite ſans difficulté. Pour éclaircir ce point, il faut ſavoir, comme je l'ai déja dit, qu'Henri VIII. dans le tems qu'il ſe ſépara de la communion de Rome, diſtribua aux Grands du Royaume & à la Nobleſſe du Parlement tous les revenus des Egliſes & des Couvens, ce qui, ſelon les Auteurs Catholiques, fut l'unique apât par lequel il ſut animer ſes Sujets contre l'Egliſe Romaine: enſorte que de parler de cette reſtitution, c'étoit revolter un nombre infini de familles puiſſantes, dont les unes quoique riches par elles-mêmes ne conſentiroient jamais à ſe déſaiſir de ces donations, encore moins la plus grande partie des autres qui n'avoient point d'autres revenus pour leur ſubſiſtance.

Obſtacle à l'entiére réunion.

Sur cet incident qui parut de la derniére importance, le Roi, la Reine, le Légat, & l'Evêque de Wincheſter tinrent pluſieurs conſeils; mais enfin après avoir vu l'impoſſibilité qu'il y avoit d'obtenir ce point, ils trouvérent à propos de s'en départir, pour ne point rencontrer d'oppoſition aux autres articles. Dans cette vue ils conclurent qu'il fal-

Digitized by Google

falloit publier un Decret dans la forme la plus autentique pour écarter toutes les méfiances, par lequel acte tous les poſſeſſeurs des biens d'Egliſe par la conceſſion d'Henri VIII. ſeroient aſſurez dans la pleine & libre jouiſſance de ces revenus à perpétuité, ſans qu'ils puſſent être contraints de les reſtituer, à moins qu'ils ne vouluſſent le faire par le pur mouvement d'une volonté libre, & ſans qu'aucun eccléſiaſtique fût en droit de les troubler dans leur poſſeſſion de quelque maniére & ſous quelque prétexte que ce pût être. Leurs Majeſtez & le Légat au nom du Pontife ratifiérent cette réſolution, & par là tous les obſtacles étant levez, le Parlement tout d'une voix (Campana aſſure que de quatre cens quarante il n'y en eut que deux contraires) déclara le St. Siége & tous les Eccléſiaſtiques remis dans leurs anciens droits & dans leur ancienne juriſdiction ſeulement pour ce qui concernoit le miniſtére ſacré, & non par raport à leurs biens aliénez dont ils ne pourroient pas prétendre la reſtitution, comme il vient d'être dit. Cet acte paſſé & lu, on n'entendit dans toute l'aſſemblée que ce ſeul cri, *Gloire à Dieu, vive l'Egliſe Romaine*! Enſuite le Cardinal Légat prononça ſolemnellement l'abſolution, & donna la bénédiction en nommant les Anglois des enfans ſoumis à l'Egliſe leur mére; après quoi l'Evêque de Wincheſter entonna le *Te Deum* qui fut chanté avec une joye extraordinaire, tout le monde s'embraſſant en ſigne de réjouiſſance d'un événement auſſi remarquable. Enfin on peut dire que la ſatisfaction fut générale; ſi

La Religion Catholique Romaine y eſt rétablie.

Digitized by Google

l'on excepte les Eccléſiaſtiques qui ne purent ſoutenir ſans chagrin l'aliénation de leurs anciens revenus.

Actes rigoureux du Parlement contre les Proteſtans.

On ne s'en tint pas à ce ſimple rétabliſſement, on travailla à détruire la Religion contraire, & pour y parvenir le Parlement rendit des actes très-rigoureux contre tous ceux qui perſiſteroient dans la profeſſion de la doctrine des Proteſtans, qu'il condamna à perdre leurs biens & la vie. En conſéquence de cette proclamation, on réſolut d'examiner tous les Evêques, Miniſtres, & Docteurs qu'on avoit mis dans les priſons depuis l'avénement de Marie, ce qu'on exécuta, & tous ceux qui refuſérent de ſe rendre aux exhortations & aux principes des Théologiens de l'Egliſe Romaine furent condamnez à expier leur fermeté par le ſuplice du feu. Cette cruelle perſécution dura ſans relâche avec la même rigueur pendant tout le regne de Marie, & l'on vit juſqu'à quatorze perſonnes brulées le même jour: même la Princeſſe Elizabet, ſœur de la Reine & fille d'Anne de Bollen, ſe vit impliquée dans ces procédures ſanguinaires, & peu s'en fallut qu'elle ne fût condamnée à la mort.

Rome reçut avec des tranſports de joye inconcevables la nouvelle de cette révolution, le Pape Jules III. ordonna une proceſſion ſolemnelle pour rendre graces à Dieu du retour de l'Angleterre à l'obéiſſance du St. Siége; mais dans le tems qu'on faiſoit les préparatifs de cette cérémonie, il paſſa de cette vie en l'autre le 23. du mois de Mars de cette année. Sa mort eſt remarquable en ce qu'il ſe laiſſa lui-même mourir de faim:

Mort de Jules III.

Digitized by Google

faim: on lui avoit ordonné une diéte très-rigide comme un reméde propre à le délivrer des douleurs insuportables que la goutte lui causoit; il exécuta le régime un peu trop à la lettre, & se mettant dans la tête que son mal ne tiendroit pas contre une abstinence complette, il fut trois jours entiers sans prendre aucun aliment, ce qui l'exténua de maniére qu'il mourut, lorsqu'il comptoit se guérir d'une cruelle maladie, pour se donner & à toute sa Cour le plaisir de recevoir avec pompe la solemnelle Ambassade d'obédience que le Roi & la Reine d'Angleterre lui avoient envoyée, & qui étoit composée de trois des plus grands Seigneurs qui représentoient les trois Ordres du Royaume, le Clergé, la Noblesse, & le Tiers Etat.

Les Cardinaux s'enfermérent dans le Conclave pour procéder à une nouvelle élection, qui fut faite en peu de jours en la personne de Marcel II. qui ne voulut point changer de nom suivant la coutume: mais il n'occupa la Chaire de St. Pierre que vingt-deux jours, & sa mort arrivée le 30. d'Avril laissa le Siége vacant jusqu'au 23. de Mai qu'on y éleva le Cardinal Caraffe Napolitain, qui prit le nom de Paul IV. Le Pontificat de ce Pape fut signalé par les troubles que ses Neveux excitérent dans l'Eglise & dans la ville de Rome: la premiére action qu'il fit en public, fut de donner audience aux Ambassadeurs d'Angleterre & à Hercule Duc de Ferrare.

Election de Marcel II.

Elévation de Paul IV. au Pontificat.

Le même jour 23. de Mai il y eut aux environs de Calais une Assemblée pour traiter

Congrès pour la paix inutile.

Digitized by Google

ter la paix entre l'Empereur & le Roi Très-Chrétien; les Plénipotentiaires étoient, de la part de la Reine d'Angleterre, le Cardinal Polus Légat du St. Siége, l'Evêque de Winchester, & le Comte d'Arondel; pour l'Empereur, le Duc de Medina-Celi, Granvelle, & le Comte de Lalaing; & au nom du Roi de France, le Cardinal de Lorraine, le Connétable, & d'autres. Quoique tous ces Ministres fussent les plus habiles négociateurs de leur siécle, ils ne purent trouver les moyens d'accommoder les différends des deux Puissances ennemies, & ils se séparérent sans rien conclure.

Immédiatement après le retour des Ambassadeurs Anglois, Charlequint manda à Philippe son fils de se rendre en toute diligence auprès de lui à Brusselles, & sur le champ ce Monarque partit par la route de Calais, le 4. du mois de Septembre, le propre jour que Thomas Cranmer Archevêque de Cantorbéri & Primat du Royaume fut brulé vif à Londres, après avoir été dégradé & condamné comme hérétique. Le Roi d'Angleterre fut reçu de l'Empereur son pére avec toute la tendresse imaginable, & il resta deux mois à sa Cour, où il ne se passoit point de jour que Charlequint ne lui donnât des instructions sur la conduite qu'il devoit tenir pour le maintien de sa grandeur & la conservation de ses Royaumes & de tous ses Etats: il lui recommanda de mettre tout en usage pour entretenir une solide amitié & une étroite correspondance avec les Rois & Princes, tant ceux de sa Maison, que les étrangers qui étoient ses confédérez, pour en

Condamnation & supplice de Thomas Cranmer, Archevêque de Cantorbéri.

Voyage de Philippe à Brusselles.

Digitized by Google

en recevoir des conseils & des secours dans toutes les occasions.

Entr'autres principes qu'il lui donna pour le gouvernement, il lui représenta combien il étoit nécessaire de reconnoître la fidélité & les services de ses Ministres par ses bienfaits, sa confiance & leur élévation aux honneurs & aux premières dignitez; & pour preuve de cette maxime, il lui fit voir que les Souverains pouvoient à juste titre se dire très-riches, lorsque leurs Sujets vivoient dans l'abondance; & que la science & la sagesse des Ministres donnoient au Prince la réputation d'habile & prudent politique. Il lui remontra qu'il valloit mieux se faire aimer que se faire craindre, gagner les cœurs par des maniéres douces & affables, que de forcer la soumission des Peuples par la violence & les rigueurs; alléguant à ce sujet la maxime des Politiques: Payons l'amitié de nos amis par un retour sincére, haïssons nos ennemis. Instructions que lui donne l'Empereur son pére.

Delà il vint aux règles pour l'administration de la justice: laisser plûtôt de légéres fautes impunies, que de hazarder la condamnation d'un innocent, ou de laisser des services importans sans récompense. Qu'il falloit avoir une extrême attention à fuir cette dangereuse curiosité qui engage à vouloir pénétrer les actions les plus secrettes des hommes. Un Prince, ajouta ce sage Empereur, doit par toutes sortes de raisons abandonner à Dieu la connoissance des secrets des causes & des pensées les plus cachées, & par une suite nécessaire de cette maxime il doit remettre à la justice divine & au bon-plaisir

Digitized by Google

du ſouverain Juge la punition des péchez couverts dans l'intérieur de la conſcience de l'homme; parce qu'il eſt contraire à l'équité naturelle & aux loix de la raiſon de punir des actions que toutes nos lumiéres ne peuvent découvrir avec évidence.

Sur tout, continua-t-il, il eſt de l'exacte juſtice & de la ſaine politique de ne jamais oublier ſes anciens ſerviteurs, il convient au contraire de chercher tous les moyens de reconnoitre leurs ſervices par des récompenſes proportionnées, pour animer leur zèle & en recevoir dans la ſuite de plus grands ſecours. Il lui recommanda d'aſſujettir autant qu'il lui ſeroit poſſible le naturel altier des Eſpagnols, attendu que, s'il leur laiſſoit la liberté de ſuivre les mouvemens de leur caractére impérieux, ils pouroient bien un jour lui cauſer la perte des Pays-Bas, dont les Peuples ne voudront jamais ſouffrir le gouvernement d'une Nation accoutumée à commander par-tout avec trop d'arrogance. Il lui dit enſuite qu'auſſitôt qu'il ſeroit revêtu de la ſuprême puiſſance, ſon premier ſoin devoit être de ſaiſir tous les expédiens propres à conclure une paix ferme & ſtable avec la France, & cela ſans aucun délai, parce que le plûtôt ne ſeroit que le mieux.

Par-deſſus toutes choſes il lui enjoignit d'honorer ſon oncle Ferdinand Roi des Romains, & de vivre en bonne intelligence avec le Roi de Bohéme Maximilien ſon couſin. Charlequint fit l'année ſuivante venir ce Prince à Bruſſelles, avec ſa femme, dans le deſſein d'établir entre lui & ſon fils l'union & l'amitié qu'il comptoit ſi néceſ-

ſaires

Digitized by Google

faires au repos & à la grandeur de ſa Maiſon, eſpérant que cette entrevue diſſiperoit tous les ſujets de mécontentement & de jalouſie que ces Princes avoient l'un contre l'autre à l'occaſion des partages qui s'étoient faits, Maximilien croyant n'avoir pas reçu tout ce qu'il s'imaginoit devoir lui revenir: diviſion qui ne pouvoit que s'accroitre, & que l'Empereur jugea important de détruire par toutes les voyes capables de les ſatisfaire & d'aſſurer une ſolide correſpondance dans ſa famille. On dit que depuis Maximilien accuſa le Cardinal Granvelle d'avoir tenté de l'empoiſonner pour ſes intérêts particuliers, mais que par bonheur le poiſon n'avoit pas fait l'effet qu'il avoit attendu: ce fait n'eſt guéres croyable, on l'a ſans doute exagéré, quand même on auroit des preuves de quelque intrigue de la part de ce Miniſtre.

Combat naval entre les François & les Hollandois.

Vers la fin du mois d'Août il ſe donna ſur mer une bataille des plus mémorables, & des plus ſanglantes dont on eût entendu parler depuis fort long-tems entre les Chrétiens. Vingt-deux vaiſſeaux de charge Hollandois revenant d'Eſpagne, trouvérent dans l'Océan auprès de Calais vingt-deux bâtimens de France bien armez, & qui étoient ſortis du port dans le deſſein de les attaquer. On combattit de part & d'autre avec tant d'opiniâtreté, que pendant ſix heures les deux Flottes qui ſe ſerroient de près furent conſidérablement endommagées par le fer & le feu des combattans, & cette action ſi meurtriére ne ceſſa que par un accident qui arriva à un vaiſſeau; le feu s'y mit, & le

Digitized by Google

vent qui soufloit avec violence du côté des navires voisins fit craindre un embrasement général, enforte que ce ne fut plus qu'un desordre extraordinaire, chacun ne songea qu'à se garentir de l'incendie, & à prendre le large avec précipitation. Mais il ne fut pas possible de le faire avec toute la diligence qu'exigeoit le danger, le feu gagna avec tant de rapidité, qu'il y eut douze vaisseaux consumez avant qu'ils eussent pu se mettre à couvert par la fuite. La perte fut assez égale, mais on donna la victoire aux François, parce-qu'ils prirent cinq des vaisseaux qui restoient aux ennemis, cependant ils eurent plus de mille hommes tuez.

Avis envoyez à l'Empereur par son Ambassadeur à Rome.

Dans le tems que Philippe étoit à Bruxelles, l'Empereur reçut une dépêche de Don Jean Manriquez de Lara son Ambassadeur à Rome, qui lui donnoit avis que le nouveau Pontife commençoit à faire éclater ouvertement la haine qu'il portoit dans le cœur contre la personne & la Maison de Sa Majesté Impériale; & que pour prévenir les effets de cette mauvaise volonté, il jugeoit nécessaire que l'Empereur soutînt de toute son autorité la résolution que quelques Cardinaux paroissoient embrasser avec ardeur, de fournir de fortes preuves des moyens illégitimes par lesquels ce Pape avoit été élevé sur la Chaire de St. Pierre, ou du moins de se servir de ce prétexte pour avoir occasion de mortifier l'insolence de ce Pontife, & de lui ôter l'envie de mettre au jour ses mauvais desseins contre la Maison d'Autriche.

Philippe étoit d'avis de suivre le sentiment

Digitized by Google

ment de l'Ambassadeur, mais Charlequint répondit qu'il ne s'agissoit pas d'alléguer des nullitez contre une élection faite en conséquence de la pluralité des suffrages, & qu'il ne convenoit pas de troubler l'Eglise pour des querelles personnelles, que Dieu prendroit soin des intérêts de la Maison d'Autriche: & là-dessus au lieu d'ordonner à son Ambassadeur de faire de la peine à Sa Sainteté, il lui manda de la saluer de sa part, & de l'assurer de son obéissance filiale.

Résolution de ce Monarque de se démettre de ses Royaumes en faveur de son fils.

Nous allons voir une scène extraordinaire. Charlequint se dégoutoit depuis quelque tems des embarras inséparables du gouvernement d'une si vaste monarchie; non que son esprit fût affoibli, au contraire il l'avoit aussi sain que jamais, un jugement toujours solide, une prudence & une sagesse capables de régir un autre monde; mais il se voyoit accablé d'infirmitez, particuliérement de la goutte, qui commençoit de le mettre hors d'état de vaquer lui-même aux affaires, circonstance qu'il croyoit incompatible avec la dignité de Souverain, par la maxime qu'il s'étoit faite d'être son premier Ministre, & dont l'expérience lui avoit fait connoître l'absolue nécessité, contre le sentiment de ceux qui suivant l'opinion de Tibére, soutiennent le contraire, sans faire la distinction des différentes économies d'une République & d'une Monarchie. Quoi qu'il en soit, il prit la résolution de se décharger d'un fardeau aussi pesant, pour pouvoir mourir en repos, après avoir passé près de quarante ans dans des fatigues continuelles: mais avant que d'exécuter son dessein, il

Digitized by Google

voulut remplir les Provinces & les Conseils des plus habiles Gouverneurs & Ministres, pour laisser un précieux souvenir de sa personne, & à son fils l'avantage de trouver dans les premiéres places les plus grands hommes de ses Etats. Entr'autres dispositions de cette nature, il établit Don Ferdinand de Tolède Duc d'Albe Viceroi de Naples & Gouverneur du Milanez, & la réputation seule de ce Général remit sans violence & sans tirer l'épée l'ordre & la tranquillité dans ces pays, qui étoient depuis long-tems dans le trouble & dans la confusion.

Sentimens sur ce dessein.

On croira sans peine que cette résolution de l'Empereur causa une surprise générale, mais au sujet du motif chacun en raisonna selon ses idées particuliéres, & cette diversité de jugemens se trouve dans les Historiens. Quantité de personnes, écrivent les uns, entr'autres Meteren, trouvérent étrange que ce Monarque, qui avoit fait voir tant de sagesse & tant de prudence dans toutes ses actions, pût alors se résoudre à remettre la souveraineté des Pays-Bas à son fils, qui, quoique d'un jugement solide, étoit encore jeune, sans expérience, étranger & par là peu agréable aux Flamans: joint à tant d'inconvéniens, que Charlequint lui-même, si l'on en doit croire l'Ecrivain ci-dessus nommé qui assure ce fait, n'avoit qu'une très-médiocre opinion du mérite de son fils.

D'autres ont imaginé un motif d'amour-propre dans cette abdication volontaire, qui par cet endroit cesse d'avoir le relief de

mer-

Digitized by Google

merveilleuſe & digne de l'admiration des ſiécles les plus reculez. On nous dit que la ſeule vue de Charlequint fut de s'acquérir auprès de la poſtérité le renom de s'être mis au-deſſus de tous les Princes de la Chrétienté par une démarche auſſi ſinguliére qu'éclatante, & fondée ſur ce principe, que la conquête des Royaumes par la voye des armes n'étoit qu'une ſimple preuve du courage, mais qui ne pouvoit pas être comparée à la vertu de ſe vaincre ſoi-même, & d'obtenir une pleine victoire ſur cette paſſion ſi maitreſſe de tous les hommes, l'ambition & le deſir de commander, pour ſe réduire non-ſeulement à une vie privée, mais même à une eſpéce de dépendance & de ſervitude.

A la vérité il n'eſt guéres poſſible d'aſſeoir un jugement fixe, à la lecture d'un ſi grand nombre de préjugez & tous ſi différens. Il y a des Ecrivains bien moins favorables à la mémoire de Charlequint; ceux-ci prétendent que ſon abdication fut un coup de deſeſpoir: il ne pouvoit plus, diſent ils, ſoutenir le chagrin qui le rongeoit depuis les deux mortifiantes diſgraces qu'il avoit eſſuyées, à Inſpruck lorſqu'il ſe vit contraint de fuir devant le Prince Maurice, & à ſa retraite peu honorable de Metz. Quand on voudroit ſupoſer que ces deux affronts furent les ſeuls ſujets qui le déterminérent, pourroit-on avec juſtice l'accuſer d'avoir agi par un pur mouvement de deſeſpoir? N'y trouveroit-on pas plûtôt matiére à combler d'éloges la prévoyance qu'il eut de ſe ſouſtraire par une ſage retraite aux caprices de la for-

Digitized by Google

tune, qui l'avoit abandonné brusquement, après l'avoir accablé si long-tems, pour ainsi dire, sous le poids de ses plus précieuses faveurs?

Quant à moi je trouve, & je pense ainsi, que le vrai dessein de Charles fut de se mettre en état dans une vie privée d'instruire avec plus de fruit Philippe son fils des véritables maximes du gouvernement & de la politique, en observant de près la conduite qu'il tiendroit dans la place de Souverain, pour le louer lorsqu'il le mériteroit, & lui faire sentir les fautes qu'il pourroit commettre. Mais je ne saurois m'empêcher de traiter de foible, pour ne rien dire de plus, l'opinion de ceux qui veulent que l'Empereur n'ait suivi que les conseils des amis du Prince, qui comptoient porter leur fortune jusqu'au plus haut degré, & remplir leur ambition démesurée par la faveur de leur nouveau maitre. Cette idée ne mérite pas la plus petite attention: en effet peut-on mettre ainsi en tutele un Empereur qui gouvernoit une si vaste Monarchie par la force de son esprit, & peut-on attribuer la foiblesse de regner à son fils, qui, dépouillé de toute vanité, ne se faisoit d'étude plus intéressante que celle d'acquérir les vertus propres à lui assurer un jour le glorieux titre de prudent, par lequel en effet il se distingua dans la suite des autres Princes de son siécle? Sur ce caractére de Philippe, on doit conclure que ce Prince n'étant pas capable de donner les mains à une pareille démarche, ses favoris n'auroient osé d'eux-mêmes hazarder de tels conseils à son pére.

Quoi

Quoi qu'il en soit, l'Empereur entiérement déterminé convoqua les Etats-Généraux des Pays-Bas à Bruxelles, pour remettre en leur présence à son fils la Souveraineté de ces Provinces: & aussitôt que cette nouvelle fut répandue, on vit arriver de toutes parts un concours infini de monde de toutes les conditions. Cette cérémonie se consomma le 25. d'Octobre au matin; l'Empereur se rendit dans la grande salle du Palais Impérial, accompagné de plusieurs Têtes couronnées, il s'assit sur un Trône, & fit asseoir en même tems à sa droite Philippe son fils comme Roi d'Angleterre, Maximilien son neveu Roi de Bohême qui étoit déja de retour d'Espagne, & Emanuel Philibert Duc de Savoye; de l'autre côté étoient Eléonor Reine de France, Marie Reine de Hongrie, toutes deux veuves, Marie Reine de Bohême, & Christierne fille du Roi de Dannemarck, & Ducheſſe de Lorraine; & tout autour se placérent les Ambaſſadeurs des Princes circonvoiſins. D'abord l'Empereur avec les cérémonies accoutumées créa Philippe son fils Grand-Maitre de l'Ordre de la Toiſon d'or, & sur le champ ce Prince reçut les complimens que les Grands lui firent à ce sujet en peu de paroles. Enſuite tous s'étant remis dans leurs places, l'Empereur se tourna du côté de Philibert Bruſſelli son Conſeiller d'Etat, & lui fit signe d'expoſer à l'aſſemblée ce qu'il lui avoit ordonné de dire en son nom aux Etats de Flandres, qui étoient rangez autour de la salle, & ce Miniſtre réduiſit sa harangue à ce peu de mots.

Etats-Généraux convoquez à Bruxelles.

Digitized by Google

Discours au nom de l'Empereur.

„ Que Sa Majesté Impériale se sentant „ tous les jours affoiblie par des maladies „ continuelles & fort douloureuses, elle les „ regardoit comme les avant-coureurs de sa „ fin, qui l'avertissoient de mettre ordre à „ ses affaires, & de pourvoir au repos de „ sa conscience par une retraite tranquille „ & dégagée des embarras & des soins de „ ce monde; que ses forces exténuées par „ ses maux ne lui permettoient plus de sou- „ tenir le poids du gouvernement d'une „ aussi vaste Monarchie, avec l'éclat & la „ majesté convenables à l'Empire & à sa „ personne; que sur ces considérations Sa „ Majesté étoit résolue de remettre la Sou- „ veraineté des Pays-Bas à Philippe son fils, „ capable de les gouverner par l'expérience „ qu'il avoit acquise, & par un âge mur „ ayant vingt-sept ans, c'est-à-dire huit de „ plus que l'Empereur son pére n'en avoit „ lorsqu'il commença de regner. Que Sa „ Majesté Impériale prioit le Ciel de tourner „ la résolution qu'elle prenoit au bien de „ sa propre personne, à l'utilité du Roi son „ fils, & à l'avantage de ses Etats: qu'elle „ lui cédoit en toute propriété la Flandre „ & la Bourgogne, & remettoit aux Peu- „ ples de ces Provinces le serment de fidé- „ lité qu'ils lui avoient rendu, pour recon- „ noitre son fils comme leur Souverain & „ propriétaire de ces pays, en vertu de ce „ transport. Que Sa Majesté remercioit les „ Etats du zèle qu'ils lui avoient toujours „ témoigné dans toutes les rencontres, soit „ pour payer les contributions, ou pour „ toute autre chose qu'on avoit exigée de

„ leur

Digitized by Google

„ leur obéissance : qu'elle les prioit de con-
„ server cette même bonne volonté pour le
„ service de son fils, dont il étoit persuadé
„ qu'ils recevroient toutes les marques
„ de tendresse qu'ils pouvoient souhaitter,
„ & qu'ils auroient lieu d'être pleinement
„ satisfaits de son attention à leur rendre
„ la plus exacte justice ".

Dès que Brusselli eut cessé de parler, l'Empereur se leva appuyé sur le bras de Guillaume Prince d'Orange, parce que la foiblesse où la goutte l'avoit réduit lui ôtoit la liberté de se tenir seul debout. Il fit un discours en François, qu'il tenoit écrit pour soulager sa mémoire, & le commença par le détail de ce qu'il avoit fait depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à ce jour, ses entreprises, le dénombrement de ses voyages, neuf dans les Provinces d'Allemagne, six dans ses Royaumes d'Espagne, sept en Italie, quatre en France, dix dans les Provinces des Pays-Bas, deux en Angleterre, deux en Afrique, onze sur mer : il fit ensuite l'énumération des Guerres qu'il avoit soutenues, des traitez de Paix dont elles avoient été suivies, des Alliances qu'il avoit faites avec les Puissances étrangéres, de ses Victoires ; enfin, après avoir d'une maniére concise, mais distincte & avec plus de majesté que de faste, exposé ses actions à l'Assemblée qui prêtoit un grand silence, il finit par les protestations suivantes.

Protestations qu'il fait lui-même aux Etats.

„ Que dans tous ces événemens il n'avoit
„ jamais eu d'autre vue que de deffendre la
„ Religion & l'Empire : qu'il avoit ressenti
„ dans toutes ses entreprises les effets visi-
„ bles de la protection singuliére de Dieu :

„ qu'il

» qu'il n'avoit jamais été oiſif tant que ſa » ſanté lui avoit permis d'agir : qu'il avoit » rempli ſes devoirs de maniére qu'il pou- » voit ſe flatter que ſes ennemis ſeuls a- » voient eu lieu de ſe plaindre de ſon gou- » vernement. Que jamais l'ambition de » dominer n'avoit affoibli dans ſon cœur » les ſentimens d'amour qu'il portoit à ſes » Sujets ; que ſe voyant vieux, ſans force, » & languiſſant, cette même tendreſſe l'en- » gageoit à leur donner en ſa place un Sou- » verain jeune, robuſte, d'un grand courage, » & d'un eſprit vif & formé dans les affai- » res par une grande expérience. Qu'avec » les plus vives inſtances il prioit les Etats » de rendre à ce digne ſucceſſeur, l'o- » béiſſance qu'ils lui devoient, d'entretenir » parmi les Peuples de leurs Provinces une » concorde inaltérable, de ſe conſerver avec » conſtance dans la pureté de la Religion » Catholique, enfin de vouloir lui pardon- » ner généreuſement les fautes qu'il pouvoit » avoir commiſes à leur égard dans le cours » de ſon adminiſtration ; en leur proteſtant » que de ſon côté il prieroit Dieu, à qui » il alloit conſacrer le peu de jours qui lui » reſtoit à vivre, de récompenſer les ſervi- » ces qu'ils lui avoient rendus avec tant de » fidélité".

Enſuite ſe tournant vers ſon fils, qui dans le même moment ſe leva & fit une inclination très-reſpectueuſe, il lui adreſſa ce diſcours.

Diſcours qu'il adreſſe à ſon fils.

» Mon fils, quand vous ne ſeriez parvenu » que par ma mort à la poſſeſſion de ces » Provinces, vous ne pourriez pas vous diſ-

» pen-

» penſer de m'avoir obligation de vous avoir
» laiſſé héritier d'un ſi vaſte & ſi riche pa-
» trimoine, que j'ai tant augmenté. Mais
» aujourd'hui que je vous l'abandonne par
» un mouvement libre de ma volonté, &
» ſans y être contraint par une néceſſité in-
» diſpenſable, aujourd'hui que pour antici-
» per en votre faveur la jouiſſance d'un bien
» que vous ne pouviez attendre qu'après
» ma mort ſuivant les loix ordinaires de la
» nature, il me plait de mourir au monde
» avant qu'une mort naturelle ait tranché
» le fil de mes jours, je ſuis en droit d'exi-
» ger que vous me teniez compte de ce
» tems que je veux bien avancer, & la re-
» connoiſſance que je vous demande pour ce
» bienfait, eſt que vous employiez ce tems
» à rendre vos Peuples heureux par la ſa-
» geſſe & la douceur de votre gouverne-
» ment.

» Les autres Princes de l'univers mettent
» toute leur félicité à ſe voir renaitre par
» une ſuite nombreuſe de Deſcendans,
» mais bornez au ſeul plaiſir de leur avoir
» donné la naiſſance, on n'en voit point
» qui pouſſent la tendreſſe juſqu'à ſe dé-
» pouiller en leur faveur de leurs Etats avant
» la mort. Pour moi j'ai voulu vous re-
» mettre les miens pendant ma vie, ſans at-
» tendre que j'y ſois forcé par cette loi
» inévitable qui réduit tous les hommes à
» la néceſſité de tranſmettre leurs héritages:
» par là je me procure la double ſatisfaction
» de vous avoir donné le jour, & de vous
» voir de mon vivant maitre de mes Royau-
» mes; & ma joye ſera à ſon comble, ſi,

» com-

„ comme je l'eſpére, vous les gouvernez „ avec autant d'affection pour vos Sujets, „ que j'ai de plaiſir à vous les céder. J'oſe „ prédire que la poſtérité verra bien peu de „ Souverains ſuivre mon exemple, puiſque „ moi-même en parcourant l'hiſtoire des ſié„ cles paſſez, j'ai eu peine à trouver un mo„ dele de l'action que je fais. Que je ſe„ rois heureux, mon fils, ſi par votre con„ duite vous donniez lieu à tout le monde „ de ſe féliciter de ma réſolution! Vous y „ parviendrez en vous montrant digne de „ remplir le Trône que vous recevez au„ jourd'hui par une diſpoſition qui n'a point „ encore eu d'exemple; & le moyen de par„ venir à cette gloire, c'eſt de conſerver „ précieuſement cette ſageſſe dont je vois „ chez vous de ſi fortes ſemences, de ne „ jamais perdre de vue la crainte de celui „ qui régit l'Univers, d'être toute votre vie „ le ferme deffenſeur de la Religion Catho„ lique, & de prendre ſous votre protection „ la juſtice & les loix qui ſont les plus ſoli„ des fondemens des Empires. Il ne me „ reſte plus, en qualité de pére, qu'à de„ mander au Ciel la grace de vous faire „ voir vos enfans en âge & dignes de re„ cevoir vos Royaumes de votre libéralité, „ & de la même maniére que je vous les „ remets ".

Réponſe de Philippe.

Auſſitôt qu'il eut achevé, il embraſſa tendrement ſon fils, qui en ſe jettant à ſes piez, lui répondit qu'il reconnoiſſoit ſon incapacité pour remplir dignement ſes eſpérances, qu'il n'avoit pas mérité une ſi grande faveur de ſa bonté paternelle; mais

que,

que, puiſque tel étoit ſon bon-plaiſir & l'effet de ſa tendreſſe, il lui promettoit de faire de ſon côté tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir pour ne lui point donner lieu de ſe repentir de ſa réſoluion, & qu'il tâcheroit de gouverner de maniére que les Etats reconnoitroient pleinement toute l'étendue de l'affection qu'il avoit toujours eue pour les Peuples de ces Provinces. Cette proteſtation faite, Philippe demanda la main de ſon pére, qu'il baiſa avec la plus reſpectueuſe ſoumiſſion, & l'Empereur en la lui donnant lui ſouhaita les plus précieuſes bénédictions du Ciel; il n'en put dire davantage, les larmes lui coupérent la parole, & ce ſpectacle touchant tira juſqu'à des ſanglots de toute l'aſſemblée, ſurtout des Reines, des Princeſſes, & des Dames.

Compliment de ce Prince aux Etats.

Philippe ſe leva après avoir baiſé la main de ſon pére, & ſe tournant vers les Etats, il leur dit en François: „ Meſſieurs, je vou„ drois ſavoir aſſez la langue du Pays, pour „ vous exprimer moi-même les ſentimens „ de la tendre affection que j'ai pour les Peu„ ples de ces Provinces; mais parce que je ne „ puis m'énoncer en ce langage auſſi bien „ qu'il ſeroit néceſſaire pour me faire en„ tendre, j'ai chargé l'Evêque d'Arras de „ vous dire ce que je penſe ".

Sur le champ ce Prélat, qui ſe nommoit Antoine Perrenot de Granvelle, ſe leva, & dit en peu de mots mais avec beaucoup d'éloquence, que la reconnoiſſance du Roi pour les bienfaits de l'Empereur ſon pére étoit telle, qu'il n'auroit point d'attention plus préſente que de ſuivre exactement les inſtructions

Digitized by Google

tions qu'il lui avoit données pour faire le bonheur des Peuples des Pays-Bas: qu'au surplus les Etats pouvoient d'autant mieux compter sur la promesse de leur nouveau maître, que l'inclination de ce Monarque lui dictoit les mêmes sentimens; qu'ainsi il leur protestoit de sa part qu'ils devoient être surs de l'intention où il étoit de gouverner ces Provinces avec justice & clémence, & de soutenir leurs priviléges de toute sa protection, comme un bon Souverain devoit faire. Ce discours fini, le Roi & Granvelle s'assirent, & en même tems Jaques Maslus, très-habile Jurisconsulte & Orateur fort éloquent, se leva pour répondre au nom des Etats, ce qu'il fit en ces termes en adressant la parole à l'Empereur.

Leur réponse.

„ Très invincible Empereur, sacrée Majesté. Les Etats de ce Pays, qui assemblez ici en votre présence représentent la „ généralité de nos Provinces, poussez par „ les mouvemens de l'affection, de la fidélité, & de l'amour qu'ils ont pour Votre „ Majesté, lui témoignent par ma bouche „ leur surprise, & de plus leur douleur extrême de la voir résolue de les abandonner dans des tems si fâcheux, si pleins „ de troubles & de dangers, après en avoir „ reçu, comme elle le fait, tant de services dans toutes les occasions. Cependant, „ comme ils considérent que c'est le bon plaisir de Votre Majesté, & qu'elle ne „ prend cette résolution que pour se procurer du repos, ils trouvent un grand sujet „ de consolation dans la bonté qu'elle a de „ les remettre au pouvoir du Roi son fils, „ au-

„ auquel, malgré les charges extraordinaires „ dont ils ſont accablez, & la miſére où des „ guerres ſi longues & ſi onéreuſes les ont „ réduits, ils promettent de faire con„ noître dans toutes les rencontres qu'ils „ ſont ſes fideles vaſſaux, & des ſerviteurs „ toujours diſpoſez par leur volonté libre à „ ſacrifier leurs biens & leur vie pour ſon „ ſervice ".

Diſcours de la Reine Régente à l'Empereur.

Maſius ayant fini ſa harangue, la Reine Marie Régente des Pays-Bas ſe leva, & après avoir fait à l'Empereur ſon frére une révérence très-profonde, elle lui dit que pendant vingt-cinq ans qu'elle avoit gouverné les Provinces des Pays-Bas, en vertu de la commiſſion qu'elle en avoit reçue de Sa Majeſté Impériale, elle avoit toujours fait tout ce qui dépendoit d'elle pour remplir les devoirs de ſa charge à la ſatisfaction de Sa Majeſté & à l'avantage du pays: que ſi malgré ſes ſoins & ſa bonne volonté elle avoit manqué en quelque choſe, elle ſuplioit Sa Majeſté de le lui pardonner. L'Empereur ne lui répondit rien, mais par certains ſignes de main & de tête il donna à entendre à toute l'aſſemblée qu'il étoit entiérement ſatisfait.

Et aux Etats.

La Reine ſe tourna enſuite vers les Etats, qu'elle ſalua très-civilement, & leur dit preſque dans les mêmes termes qu'elle venoit de le dire à l'Empereur, que ſa conſcience ne lui reprochoit point d'avoir rien fait à leur égard qui fût contre les principes de la juſtice & des attentions que ſa charge avoit exigées; qu'elle avoit mis en œuvre pour remplir ſes engagemens toutes les lumié-

Digitized by Google

miéres qu'elle avoit reçues de la divine Providence, & que s'il s'étoit passé quelque chose dont ils eussent eu lieu de se plaindre, sa volonté n'y avoit eu aucune part, qu'elle les prioit d'excuser ces inadvertences, & d'être convaincus que la déclaration qu'elle leur faisoit étoit aussi sincére que véritable. Masius se leva, & répondit au nom des Etats, qu'ils avoient tous les sujets possibles de se louer de son administration, & qu'ils la remercioient très-humblement de ses soins & de son affection.

Immédiatement après ces cérémonies, des Notaires rédigérent par écrit les actes de l'abdication & tout ce qui s'étoit fait en conséquence, & l'Empereur signa le tout de sa propre main, & le fit scéller de son sceau particulier. Cela fait, il se leva de son Trône, y mit lui-même à sa place le Roi son fils pour dernier témoignage du transport qu'il lui faisoit, & après avoir prié Dieu de le combler de ses bénédictions, il sortit de l'assemblée. Aussitôt Philippe séant sur son Trône reçut les hommages des Etats, on cassa les sceaux de l'Empereur en présence de l'assemblée, on leur substitua ceux du nouveau Souverain, avec lesquels il scélla sur le champ quelques lettres de grace. Ainsi se termina solemnellement cette fameuse cérémonie, au sujet de laquelle j'ai oublié de dire que l'Empereur en se retirant se tourna du côté des Etats, & leur dit: „ Adieu, „ mes chers enfans, vous me percez le cœur „ de tendresse, je vous abandonne avec cha„ grin ".

Philippe reçoit les hommages des Etats.

Actes de générosité du Roi Philippe.

Philippe signala les commencemens de sa sou-

ſouveraineté des Pays-Bas par une diſtribution éclatante de graces & de bienfaits, qu'il répandit ſur un grand nombre de perſonnes conſidérables & qu'il jugea les plus dignes de ſes récompenſes. Il donna au Prince d'Orange quarante mille ducats à prendre ſur les revenus des Indes, & le déclara Gouverneur de Hollande, de Zélande, de l'Evêché d'Utrecht, & Colonel de huit banniéres Eſpagnoles. Au Comte d'Egmont cinquante mille ducats aſſignez ſur les mêmes revenus des Indes, le gouvernement des Comtez de Flandres & d'Artois, & le commandement de huit banniéres Eſpagnoles. Au Comte de Horn quarante mille ducats, comme deſſus, & la charge d'Amiral. Au Comte d'Arenberg quarante mille ducats, & le Généralat de l'Infanterie Flamande. Au Comte de Meguem vingt mille ducats, le gouvernement du Hainaut, de la ville de Cambrai & du Cambreſis, avec l'emploi de Capitaine-Général des Vallons. Au Seigneur de Gretz cinquante mille ducats, & la charge de Général de l'artillerie, dont il avoit déja fait les fonctions dans les guerres précédentes. Au Seigneur de Barlaimont quinze mille ducats, & quatre mille au Seigneur de Bergues.

Tenue du Chapitre de l'Ordre de la Toiſon d'or.

Ce Monarque tint encore à Anvers le Chapitre de l'Ordre de la Toiſon d'or, & ce fut le vingt-deuxiéme depuis l'inſtitution. Pluſieurs Princes furent créez Chevaliers de cet Ordre ſi célébre, entr'autres Don Carlos Infant d'Eſpagne fils de Philippe, Ferdinand Archiduc d'Autriche couſin de ce Roi, Henri Duc de Brunswick, Gonzales-Ferdinand de

Digitized by Google

de Cordoue Duc de Sessa & de Terra-Nova, le Duc de Medina del Rio-Secco Amiral, le Duc de Cardone, Philippe de Montmorenci Comte de Horn, Guillaume de Nassau Prince d'Orange, Antoine Doria Marquis de St. Etienne, Don François-Ferdinand d'Avalos Marquis de Pescaire & du Guast, le Comte de Sainte Fleur de la Maison de Sforce.

1556. Entiére abdication de l'Empereur de tous ses Royaumes.

Deux mois après la cession des Pays-Bas & de la Bourgogne, c'est-à-dire le 6. de Janvier 1556., l'Empereur fit son abdication de tous ses autres Royaumes avec plus de pompe & un plus grand concours de Peuple que la précédente, parce que toute l'Europe étoit alors informée de sa résolution. Cette solemnité se passa en présence des deux Reines Marie & Eléonor, du Duc de Savoye, du Duc de Medina-Celi, du Comte de Feria, du Marquis de las Navas, de Don Louis de Zuniga & d'Avila Grand-Commandeur d'Alcantara, de Don Louis Manriquez, de Don Louis Quisada Gentilhomme de la chambre de Charlequint, de Don Pierre de Cordoue, de Don Jaques Alzavedo, & de Gautier Lopez, qui tous souscrivirent comme témoins l'acte de renonciation, par lequel Charles transportoit à Philippe son fils la possession en toute souveraineté des Royaumes, Iles, & Provinces, qui lui apartenoient dans le vieux & le nouveau Monde. Après la cérémonie l'Empereur se retira dans son appartement, accompagné de Philippe, auquel il recommanda particuliérement le Sécretaire François Eraso Commandeur de Moralez, en lui disant: „ Mon fils, tout ce

„ que

Digitized by Google

„ que je viens de vous céder n'eſt rien en „ comparaiſon de ce fidelle ſerviteur que je „ vous préſente ".

De Vera l'un des Hiſtoriens de Charlequint raporte que cet Empereur après ſon abdication donna à Philippe un Mémoire, dont voici la teneur. „ Accordez à Don Jaques „ d'Alzevedo la grace qu'il demande par ce „ billet, parce qu'il la mérite, & qu'on ne „ peut ſe diſpenſer de la lui accorder. Confirmez à Don Ferdinand de Vera le don „ que je lui ai fait de la charge de Grand-„ Veneur, parce que je ne lui ai jamais donné d'autre récompenſe pour pluſieurs „ grands ſervices que ſon pére m'a rendus „ en diverſes occaſions; & comme cette „ charge étoit vacante par la mort de Don „ Inigo de Guevara, j'ai donné à ſon fils „ aîné celle de Gentilhomme de ma chambre. Rendez à Garcilaſſo le gouvernement qu'il avoit, & que je lui ai ôté „ dans le mouvement trop précipité d'une violente colére, il m'a toujours rendu d'importans ſervices pour leſquels il „ n'a jamais eu de récompenſe.

„ Si Pierre Portocarrero eſt en poſſeſſion „ de la Commanderie de Caravacca, que „ j'avois conférée à Gautier Lopez de Padiglia ſans avoir connoiſſance de la Bulle „ qui y mettoit empêchement, donnez-en „ une autre audit Lopez, parce qu'il m'a „ ſervi fidellement contre ſon propre pére „ dans les affaires qui ſe ſont paſſées à ſon „ occaſion. Je vous recommande inſtamment de donner à l'Evêque de Coria qui „ eſt un ſujet plein de vertu, un Evêché

„ meilleur que le ſien, & ſi vous avez lieu
„ de faire bientôt cette tranſlation, mettez
„ ſur le Siége de Coria le Chanoine Balma-
„ ſedo, s'il veut l'accepter.

Il ſe réſerve la ſeule Dignité Impériale.

Ainſi Charles par cette renonciation volontaire à tous ſes Etats patrimoniaux ſe voyoit réduit à la ſeule Dignité Impériale, qu'il auroit abdiquée en même tems, ſi les menaces de Paul IV. & diverſes autres conſidérations particuliéres ne l'avoient pas empêché d'exécuter la réſolution qu'il en avoit priſe, la principale de ces raiſons étoit qu'il vouloit rendre le Sceptre Impérial, lorſqu'il auroit aſſuré, autant qu'il lui ſeroit poſſible, une paix ſolide dans l'Empire. Mais enfin comme il étoit abſolument déterminé de ſe retirer en Eſpagne, pour y paſſer le reſte de ſes jours dans un doux repos & y jouir d'un air plus pur, il fit venir au commencement de Septembre en Zélande où il ſe trouvoit alors, Guillaume Prince d'Orange, qu'il chargea de porter la Couronne Impériale & le Sceptre à Ferdinand ſon frére, qui avoit été créé Roi des Romains dès l'an 1531., & qu'il étoit réſolu de placer en ſa place ſur le Trône de l'Empire.

A laquelle il ſe réſout auſſi de renoncer.

D'abord le Prince refuſa en la préſence du Roi Philippe la commiſſion que l'Empereur lui donnoit, il dit pour s'en diſpenſer qu'il avoit trop de répugnance à accepter un emploi auſſi deſagréable que celui de ſervir d'inſtrument pour dépouiller ſon Souverain des marques de la Dignité Impériale & les porter à un autre. Mais après des ordres réitérez il obéit, & partit pour l'Allemagne accompagné du Docteur Grégoire Sigismond Vi-

Digitized by Google

Vice-Chancelier, de Wolfgang Xaller Sécretaire de l'Empereur, & de quelqu'autre Juriſconſulte, outre un nombreux & magnifique cortége convenable à une Ambaſſade auſſi ſolemnelle. Il avoit un plein pouvoir, conjointement avec les Docteurs ſes adjoints, de tranſporter de ſa part à Ferdinand ſon frére l'adminiſtration & le gouvernement de l'Empire, le titre, le nom, la dignité, le Sceptre, la Couronne, & toutes les autres marques & droits, de la même maniére que s'il étoit mort : comme auſſi de prier les Electeurs Eccléſiaſtiques & Séculiers d'agréer ce tranſport, & de reconnoitre Ferdinand pour véritable & légitime Empereur.

Comment le Pape reçoit cette nouvelle.

Auſſitôt que cette nouvelle fut parvenue à Rome, Paul IV. qui n'avoit rien tant à cœur que de trouver les occaſions de remplir la haine qu'il avoit contre la Maiſon d'Autriche, qui pour ſatisfaire ſa vangeance travailloit par ſes intrigues à allumer contre elle le feu de la guerre, & qui même avoit déja formé des ligues; Paul IV., dis je, dans ces diſpoſitions, malgré les inſtances les plus preſſantes que lui faiſoit l'Ambaſſadeur de Charlequint qui étoit de la Maiſon de Guſman, non ſeulement refuſa de confirmer la renonciation de ce Monarque à l'Empire, alléguant qu'il ne lui étoit pas permis en aucune maniére d'abdiquer la Dignité Impériale & de la tranſporter à un autre ſans la permiſſion expreſſe du Souverain Pontife, quand même tout le Collége Electoral mettroit par ſes ſuffrages le ſceau à une pareille abdication; mais de plus il

Son oppoſition ſur quoi fondée.

Digitized by Google

écrivit aux Electeurs des lettres très fortes pour les engager à ne la pas recevoir. Cet incident, & une maladie qui survint à Ferdinand, retardérent la cérémonie de l'installation du nouvel Empereur jusqu'à l'année 1558., qu'enfin le 24. de Février dans une Diéte tenue à Francfort les Electeurs le reconnurent & proclamérent Empereur avec les formalitez ordinaires.

Réflexions politiques sur les prétentions des Papes.

On peut dire au sujet du refus de Paul, que pour satisfaire ses caprices & sa passion ce Pontife hazarda la réputation & l'honneur du Siége Apostolique, parce que si le Collége Electoral avoit eu dans ce tems-là le courage de soutenir la gloire & les droits de l'Empire, comme il y étoit obligé par honneur & par devoir, il se seroit mocqué du refus de ce Pape, & sans lui demander sa ratification il auroit consommé cette affaire par sa seule autorité libre & indépendante, attendu qu'à lui seul apartient incontestablement le droit d'élire l'Empereur. Il n'est pas moins vrai que les Papes ne doivent avoir aucune part à cette élection, & s'ils s'arrogent cette prérogative, c'est une prétention qui n'a d'autre fondement que dans leurs idées; par conséquent ils peuvent encore moins empêcher la cession de l'Empire à une autre personne, puisque, comme je viens de le dire, elle a besoin que du consentement des Electeurs, comme les seuls en possession du droit d'élire les Empereurs.

Je n'ignore pas qu'on m'objectera qu'il existe des Bulles, des Decrets, qui font voir sans replique la suprême autorité des Pontifes

ſes Romains dans ce qui concerne la confirmation des Empereurs. A cela je répons que toutes les Bulles des Papes qui interviennent dans des affaires de cette nature ſont de nulle valeur, parce qu'ils forgent eux mêmes leurs droits à leur fantaiſie, & ils lancent leurs Decrets à tout hazard, en attendant quelque conjoncture favorable pour les mettre à exécution, & parvenir s'ils peuvent à la pleine puiſſance de leur prétendue prérogative, ce qui arrivant leur donne en cas de contradiction la hardieſſe de ſoutenir leur droit par l'exemple d'une priſe de poſſeſſion, & par là de perpétuer leur puiſſance ſouveraine ainſi établie ſur une origine purement imaginaire.

Combien a-t-on vu de Pontifes excommunier des Empereurs & des Rois, & par les mêmes foudres s'adjuger leurs Etats, ou les tranſporter à d'autres Princes? Combien y en a-t-il eu qui ont appliqué à leur domaine, ou du moins à celui du Siége Apoſtolique, une bonne partie de l'Univers, & tranſféré l'autre à leurs amis? Il eſt donc viſible que ces Bulles n'ont de force que dans l'imagination de ceux qui ſe font un cas de conſcience de défendre l'autorité univerſelle & ſans bornes des Souverains-Pontifes: car enfin ſi cette opinon doit être reçue, le Monde entier appartiendra aux Papes, parce que les Archives de Rome ſont pleines de Bulles qui prouvent inconteſtablement la confiſcation au profit du St. Siége des Etats de certains Princes, dont néanmoins les deſcendans ne laiſſent pas de les poſſéder encore aujourd'hui au mépris de ces ſentences fulmi-

minantes. A Dieu ne plaise que les Papes ayent un pareil pouvoir ! si cela étoit, il n'y auroit plus de Souverainetez dans l'Univers, on les verroit bientôt tomber dans leurs mains, comme il est arrivé plusieurs fois, au grand desastre de diverses familles qui se voyent dépouillées de leur ancien patrimoine. Jésus-Christ a déclaré que son Royaume n'étoit pas de ce monde ; après cette déclaration du divin Fondateur de l'Eglise Chrétienne, je ne conçois pas comment les Souverains-Pontifes ont le front de s'attribuer le domaine absolu des Sceptres & des Seigneuries, & l'autorité de disposer selon leur bon plaisir des Royaumes & des Empires. J'accorde que les Princes Catholiques doivent rendre au Pape, entant qu'ils le reconnoissent pour Chef visible de l'Eglise Romaine & Vicaire de Jésus-Christ sur la Terre, les plus profondes soumissions, le respect le plus étendu, & toute sorte d'obéissance filiale : mais cette domination ne doit tout au plus s'étendre que dans les affaires qui touchent la Religion & la conscience, & je soutiens que dans ce qui concerne les Etats, le gouvernement politique, & le domaine temporel, les Papes doivent regarder ce qui se passe sans y prendre part, & mettre sous les piez cette prétendue jurisdiction qu'ils ne tiennent que de la passion servile de quelque Théologien à gages, ou des chimères forgées par leur ambition sans bornes. Je sais qu'ils n'ont d'autre attention que d'usurper de jour en jour quelque nouveau degré de supériorité sur les Princes ; mais ces mêmes tentatives devroient tenir les Princes sur leurs gardes, &

Digitized by Google

armer leur indignation contre ces entrepriſes illégitimes : en un mot les Souverains ne doivent pas empiéter ſur l'autorité ſpirituelle, ni les Succeſſeurs de St. Pierre prendre l'épée des Rois & des Empereurs.

Pendant ce tems-là Paul faiſoit à Rome de grands amas de munitions, pour contenter ſon humeur guerriére, ou pour mieux dire dans la vue de remplir la vangeance qu'il méditoit contre la Maiſon d'Autriche; & il avoit d'autant plus de raiſon de faire tant de préparatifs de guerre, qu'il voyoit le Duc d'Albe, qui ne manquoit aucune occaſion de manifeſter la haine qu'il avoit contre ſa perſonne, lever de toutes parts des ſoldats, amaſſer des proviſions, & ſe mettre en ſituation de prévenir les deſſeins de ſes ennemis. Les choſes étoient en cet état, lorſqu'il arriva dans Rome même un accident, qui donna lieu & au Pape & aux Eſpagnols de faire réciproquement éclater tous les ſujets de plaintes qu'ils avoient les uns contre les autres, quoique cependant on puiſſe aſſûrer que dans cette rencontre le tort fut du côté du Marquis de Saria Ambaſſadeur de l'Empereur, qui agit avec beaucoup d'imprudence. Voici le fait.

Accident arrivé à Rome.

On faiſoit à Rome, ainſi que je l'ai dit, une garde très exacte, il y avoit de gros Corps de garde à toutes les portes qui ne s'ouvroient que fort tard, comme on a coutume de faire dans les Places expoſées aux ſurpriſes des ennemis. Un jour le Marquis voulut ſortir de bonne heure pour aller à la chaſſe, il prévint le Comte de Monto-

nio neveu du Pape, & le pria de donner ordre qu'on lui ouvrît la porte de Ste. Agnès lorsqu'il s'y présenteroit. Le Comte le fit, mais par malheur ce même jour on changea la garde de cette porte, & le nouveau Capitaine qu'on n'avoit pas instruit refusa d'ouvrir la porte à l'Ambassadeur, en lui disant pour excuse, qu'il y alloit de sa vie s'il le faisoit. Le Marquis sans rien écouter se mit dans une furieuse colére, accabla d'injures l'Officier, & comme il étoit accompagné de plus de quarante personnes à cheval, outre un nombre considérable de gens à pied, il força la garde, fit briser les serrures & les verrouils, & sortit de la ville.

Un procédé aussi violent, qu'on peut avec justice apeller une imprudence des plus signalées, mit le Pape hors de lui-même, & dans le transport de sa colére il résolut de faire conduire le Marquis en prison au Château St. Ange, s'il venoit lui rendre compte de ce qui s'étoit passé, comme en effet il sollicitoit vivement une audience pour se justifier : mais sur l'avis que le Comte de Montorio même lui donna secrettement du dessein de son oncle, il n'eut garde de s'exposer à un pareil affront. Paul n'en fut que plus animé, & il déclara publiquement qu'il ne souffriroit jamais une indignité de cette nature, & qu'il sauroit la punir comme elle le méritoit & sur le Maitre & sur son Ministre.

Charlequint part pour l'Espagne.

Avant que Charlequint eût envoyé à son frére le Sceptre Impérial, comme je l'ai rapporté, il avoit disposé toutes choses pour son

ſon voyage d'Eſpagne. Tous les Ambaſſadeurs l'accompagnèrent de Bruſſelles à Gand, où il les congédia en leur donnant toutes les marques poſſibles de ſon amitié, & les priant de recommander ſon fils à leurs Souverains. De Gand il ſe rendit au Sas, & quoique quantité de Miniſtres vouluſſent le ſuivre juſqu'à Fleſſingue, il ne voulut jamais le permettre; enfin il arriva dans cette derniére ville avec ſon fils ſeul & un cortége très médiocre, il y reçut ſes adieux, & après l'avoir embraſſé fort tendrement il s'embarqua avec les Reines ſes ſœurs Eléonor & Marie, & un vent toujours favorable le porta à Laredo port de Biſcaye.

Evénement merveilleux.

Il arriva en cet endroit un événement qui paroit tenir du miracle. Charles eut, comme je viens de le dire, une navigation très heureuſe, mais à peine eut-il mis pied à terre, ſur le champ il s'éleva la plus furieuſe tempête qu'on ait jamais vue, en un moment toute la Flotte fut diſperſée, & même le vaiſſeau qui avoit porté l'Empereur fut englouti, comme s'il eût pu prévoir qu'il n'avoit plus à eſpérer l'honneur de porter un autre Céſar & ſa fortune. On dit que Charlequint ne fut pas plutôt débarqué, que ſe proſternant il baiſa la terre & dit ces paroles remarquables, „ Je te ſa-

Action remarquable de Charlequint.

„ lue avec le plus profond reſpect, o mére „ commune de tous les hommes; & comme je ſuis ſorti nud du ventre de ma „ mére pour jouir dans le monde de tant „ de tréſors dont je me ſuis vu le maitre, „ je veux auſſi rentrer nud dans ton ſein;

„ ma très chére mére; & ſi ma naiſſance fut „ l'effet néceſſaire des loix générales de la „ nature, le ſacrifice que je fais aujourd'hui „ devient plus noble, parce qu'il eſt l'effet „ du mouvement libre de ma volonté.

Mortifications qu'il reçoit à Burgos.

De la Biſcaye Charlequint ſe rendit à Burgos. En entrant dans cette Capitale de la Caſtille Vieille, il eut un grand ſujet de chagrin, ce fut de ne voir venir à ſa rencontre qu'un très petit nombre de Gentilshommes, ce qui lui tira cette plainte, „ A „ préſent je puis dire avec vérité que je ſuis tout à fait nud". En effet il ne pouvoit attribuer cet abandonnement général qu'à l'état où il s'étoit réduit, dépouillé de tous ſes titres & de toute ſa grandeur, & dans une ſituation peu propre à ſe faire rechercher. Il reçut encore au même lieu une mortification bien plus ſenſible, il avoit beſoin d'une partie des cent mille écus qu'il s'étoit reſervez tous les ans de toutes ces richeſſes immenſes qu'il poſſédoit auparavant, il ne put en recevoir que deux mille qui lui ſervirent à payer quelques-uns de ſes domeſtiques qu'il vouloit congédier, & il fut obligé de s'arrêter quelque tems dans cette ville avant qu'on lui eût fait remettre toute la ſomme. Il reſſentit vivement le peu d'attention qu'on avoit pour lui, & ce ſont ces circonſtances qui ont donné lieu de dire que ce Prince avoit à peine abdiqué tous ſes Royaumes, qu'il s'en étoit repenti, quoique pluſieurs Hiſtoriens ayent donné d'autres raiſons de ce prétendu repentir, dont effectivement le bruit fut répandu dans le public, mais ces raiſons ſont ſi foibles que je ne les crois

Digitized by Google

crois pas dignes de la curiosité du Lecteur.

Charles, après avoir enfin reçu son argent qu'il avoit été huit jours à attendre, continua son voyage seul dans sa litiére, peut-être pour méditer à son aise sur le bonheur de la vie tranquille qu'il alloit mener dans sa chére solitude. Le Prince Don Carlos fils unique de Philippe vint au devant de lui, & l'accompagna jusqu'à Valladolid, mais à peine eut-il examiné les maniéres, l'humeur, & la portée de l'esprit de cet héritier présomptif de la Monarchie Espagnole, que la mauvaise opinion qu'il conçut de son caractére alla jusqu'à l'horreur. Il communiqua là-dessus sa pensée à sa sœur Eléonor en ces termes, „ Il me semble que Philippe mon fils „ est mal pourvu en enfant, les traits, l'air, „ & le naturel de Don Carlos dans cette „ premiére jeunesse ne me plaisent pas, je „ n'en augure rien de bon pour l'avenir, & „ je ne sais ce qui arrivera lorsqu'il sera parvenu à un âge plus avancé ". La Reine Eléonor, que Philippe avoit chargée du soin de l'instruire de ce que faisoit son fils Don Carlos, lui manda le jugement que Charle-quint en avoit porté pour ne l'avoir pratiqué que trois jours: elle envoya ce détail sans doute sans réfléchir aux suites qu'il pouroit produire, ou pour quelque autre raison qu'on ignore; en effet cette lettre en eut de terribles, car elle fit une telle impression sur l'esprit du pére, qu'il prit dès ce moment pour son malheureux fils une haine si violente, qu'il portoit cette aversion jusqu'à l'horreur.

Don Carlos Infant d'Espagne va au devant de lui.

Jugement qu'il porte de ce jeune Prince.

Digitized by Google

Ce fut à Valladolid que Charles, réduit à la condition de simple particulier sans titres & sans domaines, prit congé des Reines ses sœurs, des Gentilhommes, & autres Courtisans qui l'avoient suivi, & cette séparation ne put se faire sans verser beaucoup de larmes. Il poursuivit sa route accompagné de soixante & dix personnes qui composoient alors toute sa maison, & il arriva au monastére de Saint Just occupé par des Religieux de St. Jérôme, & situé aux confins du Portugal & de la Castille, dans le voisinage de la ville de Plazencia. Il y avoit déja longtems que, dans le dessein d'en faire le lieu de sa retraite, il y avoit fait élever un petit bâtiment dans un endroit délicieux où l'on respiroit un air très pur, au fond d'une charmante vallée, entourée de collines richement ornées par la nature & qui offroient de toutes parts une perspective des plus agréablement diversifiées, en un mot cette solitude pouvoit être apellée à juste titre un Paradis terrestre, nom qu'en effet Charlequint lui donnoit.

Charles se retire dans une solitude.

Ce Prince, ainsi que je viens de le dire, l'avoit choisie pour y consommer le plan qu'il s'étoit fait de renoncer aux grandeurs de ce monde, & l'année précédente il y avoit fait bâtir une maisonnette contiguë au monastére, dans laquelle étoient six chambres toutes égales en grandeur aux cellules des Religieux, & de plein pied à un petit jardin baigné d'une source d'eau vive, & planté de cédres, de limoniers, & d'orangers, qui portoient leurs fleurs & leurs fruits jusqu'à la hauteur des fenêtres.

Tel

Tel étoit le lieu où Charlequint voulut mettre des bornes à ſes vaſtes deſirs, poſer les colomnes d'Hercule, le *nec plus ultra* de ſon ambition ; ce fut là que ce grand Empereur, à qui un Monde ſeul ne ſuffiſoit pas, s'érigea un mauſolée, dans lequel il s'enſevelit de ſon vivant lui & toutes ſes grandeurs ; ce fut dans cet eſpace ſi étroit qu'on vit ſe reſſerrer cet énorme géant, auquel on avoit coutume d'attribuer avec tant de faſte la gloire d'avoir étendu les bras au delà des colomnes d'Hercule. Il entra dans cette ſolitude le 24. de Février de l'année 1557., jour qui toute ſa vie lui avoit été heureux ; jour auquel il avoit reçu la lumiére, & qu'il choiſiſſoit pour commencer de vivre pour le Ciel. Auſſitôt qu'il fut établi dans ſa retraite, il envoya à Serradiglia Seigneurie voiſine la plus grande partie de ſon monde, pour s'en ſervir en cas qu'il en eût beſoin dans la ſuite, & ne garda avec lui pour ſon ſervice actuel que douze domeſtiques, un cheval, & je ne ſais quels meubles qui n'étoient pas plus magnifiques que le changement de ſa condition le requeroit, en un mot il ſe réduiſit au ſeul néceſſaire.

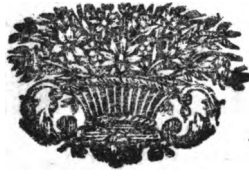
Si jamais l'Univers a vu un ſpectacle ſurprenant & digne de toute ſon admiration ; c'eſt ſans doute celui de la métamorphoſe extraordinaire de cet Empereur. En effet qui auroit pu s'imaginer qu'un homme, à qui les Indes ouvroient tous les jours leurs entrailles pour le combler d'or & d'argent ; qui faiſoit trembler les Royaumes, & qui voyoit je ne dirai pas les Peuples ſeulement, mais les Potentats proſternez à ſes piez de la ma-

maniére la plus soumise; qui, dis-je, se seroit jamais imaginé qu'un tel homme eût eu la force de se résoudre à mépriser tant de grandeur, tant de gloire, à renoncer à soi-même, à se dépouiller des sentimens que la nature inspire à tous les hommes? C'est pourtant ce que fait Charlequint, qui confiné dans une solitude, hors du commerce du monde, ne veut plus entendre parler ni de ses trésors des Indes, ni du bruit des guerres que ses propres Généraux faisoient sous ses enseignes par terre & par mer dans toute l'Europe. Ce que je dis ici contredit quelques Auteurs qui ont écrit qu'il se plaisoit à recevoir de tems en tems des nouvelles de ce qui se passoit dans le monde, qu'il avoit même laissé par-tout des ordres de l'informer des événemens les plus remarquables, & sur-tout qu'il vouloit être instruit de la conduite de son fils. A l'égard du premier de ces articles, les Historiens les plus célébres le démentent formellement, ils s'accordent tous à dire que depuis son abdication il n'avoit jamais pensé à se remplir la tête des affaires de la guerre ou de la paix, ni en aucune maniére de ce que faisoient les Princes Chrétiens, quoiqu'il en reçût de tems en tems des lettres, mais c'étoient des lettres de complimens, auxquelles il faisoit sur le même ton de très courtes réponses. Sur l'autre point qui concerne Philippe, il faudroit dépouiller Charlequint des entrailles de pére, de tout sentiment d'humanité, pour vouloir qu'il ait été indifférent sur la bonne ou mauvaise fortune de son fils; il étoit curieux de savoir où il tenoit sa Cour, comment

Digitized by Google

ment il ſe comportoit avec les Puiſſances de l'Europe, de quelle maniére il traitoit ſes Sujets, ſes ſuccès dans la guerre, les avantages qu'il tiroit de la paix; mais on ne lui mandoit ces nouvelles qu'en général ſans entrer dans aucun détail des circonſtances, d'autant qu'il ne donna plus de conſeils à Philippe, depuis les inſtructions qu'il lui laiſſa lors de ſon abdication. Mais il eſt tems de laiſſer le pére jouïr en repos des délices de ſa ſolitude, pour voir le fils au milieu des fatigues & des embarras du gouvernement de ſes vaſtes domaines.

Fin du Livre X.



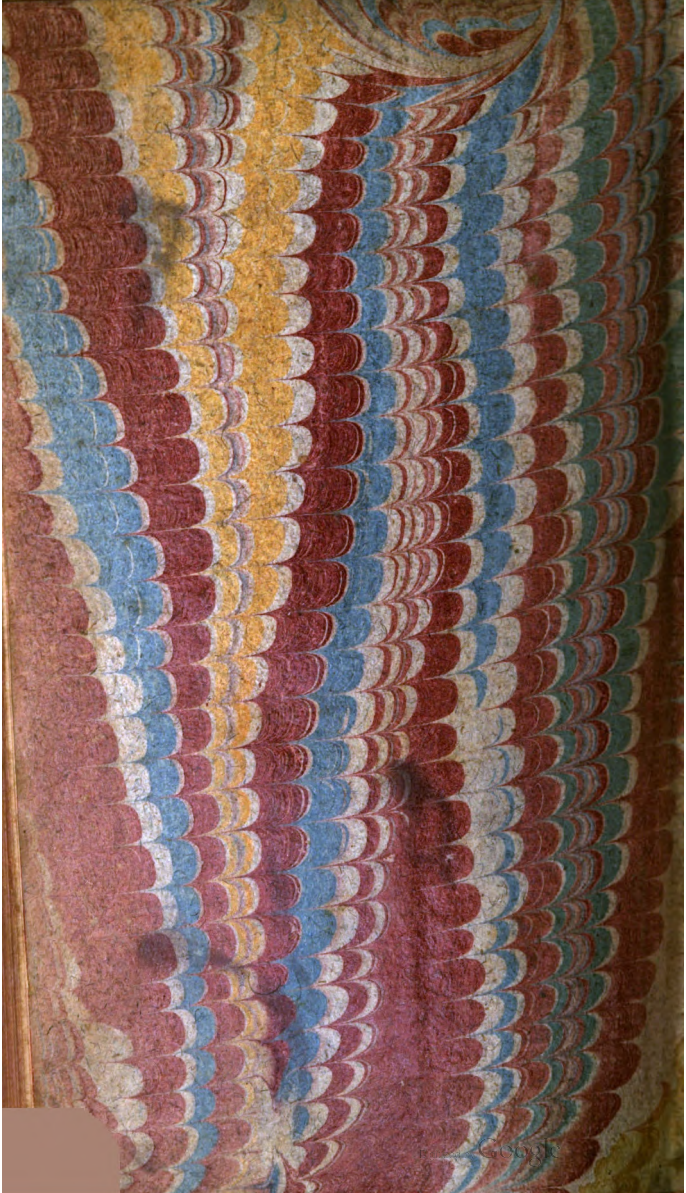
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google